



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

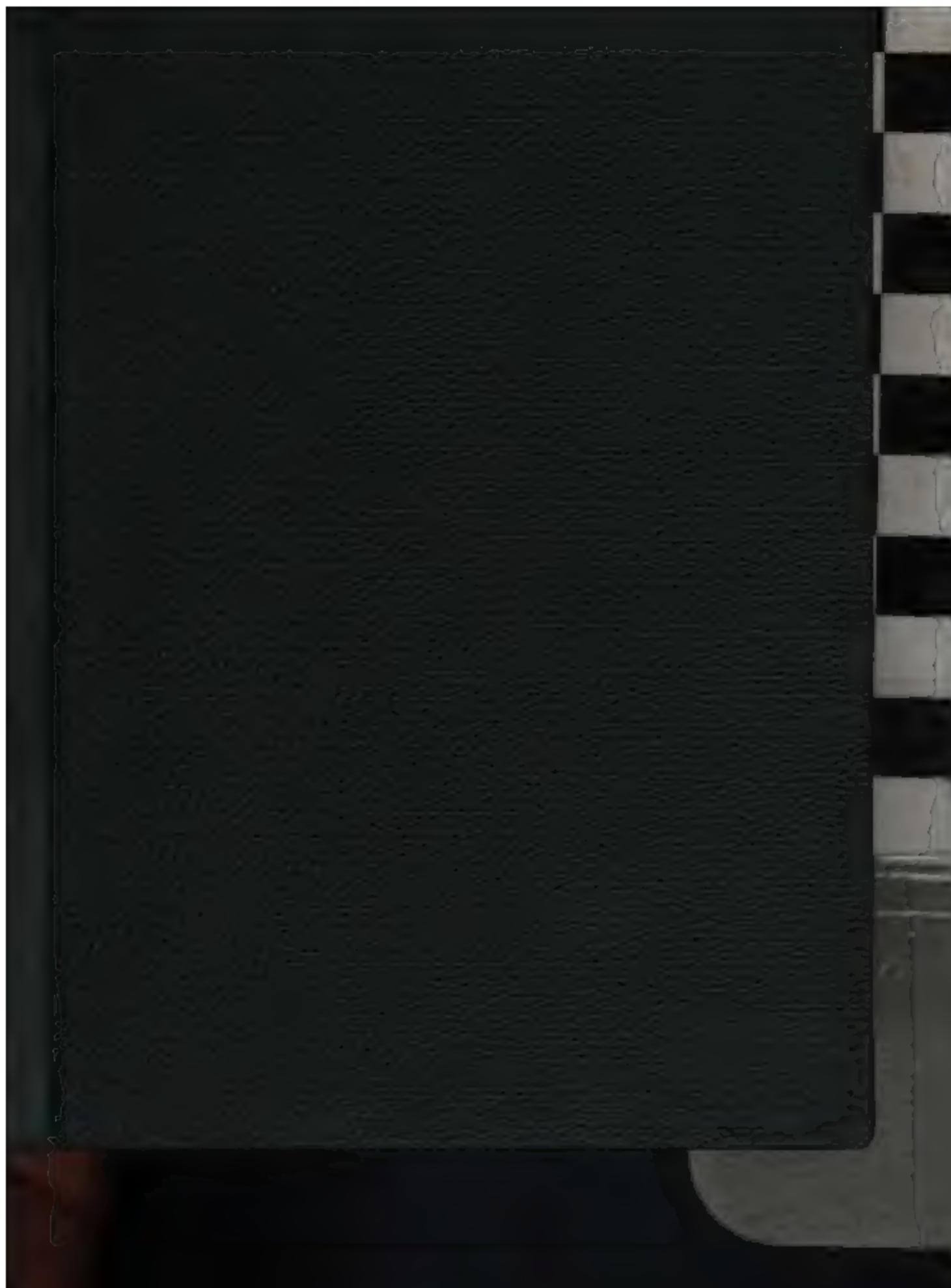
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

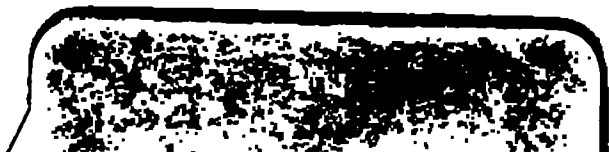
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



2034 J. 59











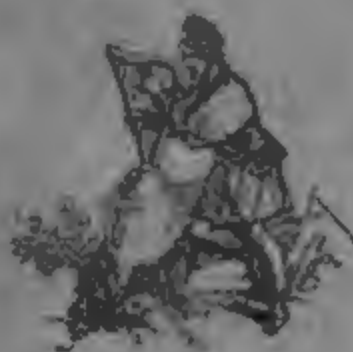


VOYAGE  
**EN ORIENT.**

143  
**ALPHONSE DE LAMARTINE,**

LAMARTE DE L'ALPHEM PROPRIAIRE.

**TOME PREMIER.**



**Bruxelles.**

**SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.**  
**HAUMAN ET COMP<sup>te</sup>**

**1858**



**SOUVENIRS, IMPRESSIONS,**  
**PENSÉES ET PAYSAGES,**  
**PENDANT UN**  
**VOYAGE EN ORIENT.**

---

**TOME PREMIER.**





**SOUVENIRS, IMPRESSIONS,**  
**PENSÉES ET PAYSAGES,**  
**PENDANT UN**  
**VOYAGE EN ORIENT.**

**PAR**  
**ALPHONSE DE LAMARTINE,**

**MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.**

---

**TOME PREMIER.**



**Bruxelles.**  
**SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.**  
**HAUMAN ET COMP<sup>le</sup>.**  
**1838**

IN 1935

## AVERTISSEMENT.

---

Ceci n'est ni un livre, ni un voyage : je n'ai jamais pensé à écrire l'un ou l'autre. Un livre, ou plutôt un poème sur l'Orient, M. de Chateaubriand l'a fait dans l'*Itinéraire*; ce grand écrivain et ce grand poète n'a fait que passer sur cette terre de prodiges, mais il a imprimé pour toujours la trace du génie sur cette poudre que tant de siècles ont remuée. Il est allé à Jérusalem en pèlerin et en chevalier, la Bible, l'Évangile et les Croisades à la main. J'y ai passé seulement en poète et en philosophe ; j'en ai rapporté de profondes impressions dans mon cœur, de hauts et de terribles enseignements dans mon esprit. Les études que j'y ai faites sur les religions, l'histoire, les mœurs, les traditions, les phases

de l'humanité, ne sont pas perdues pour moi. Ces études qui élargissent l'horizon si étroit de la pensée, qui posent devant la raison les grands problèmes religieux et historiques, qui forcent l'homme à revenir sur ses pas, à scruter ses convictions sur parole, à s'en formuler de nouvelles ; cette grande et intime éducation de la pensée par la pensée, par les lieux, par les faits, par les comparaisons des temps avec les temps, des mœurs avec les mœurs, des croyances avec les croyances, rien de tout cela n'est perdu pour le voyageur, le poète ou le philosophe ; ce sont les éléments de sa poésie et de sa philosophie à venir. Quand il a amassé, classé, ordonné, éclairé, résumé l'innombrable multitude d'impressions, d'images, de pensées, que la terre et les hommes parlent à qui les interroge ; quand il a mûri son âme et ses convictions, il parle à son tour, et, bonne ou mauvaise, juste ou fausse, il donne sa pensée à sa génération, ou sous la forme de poème, ou sous la forme philosophique. Il dit son mot, ce mot que tout homme qui pense est appelé à dire. Ce moment viendra peut-être pour moi ; il n'est pas venu encore.

Quant à un voyage, c'est-à-dire à une description complète et fidèle des pays qu'on a parcourus, des événements personnels qui sont arrivés au voyageur, de l'ensemble des impressions des

lieux, des hommes et des mœurs, sur eux, j'y ai encore moins songé. Pour l'Orient, cela est fait aussi; cela est fait en Angleterre, et cela se fait en France en ce moment, avec une conscience, un talent et un succès que je n'aurais pu me flatter de surpasser. M. de Laborde écrit et dessine avec le talent du voyageur en Espagne, et le pinceau de nos premiers artistes. M. Fontanier, consul à Trébisonde, nous donne successivement des portraits exacts et vivants des parties les moins explorées de l'empire ottoman. Et la Correspondance d'Orient par M. Michaud, de l'Académie française, et par son jeune et brillant collaborateur, M. Poujoulat, satisfait complètement à tout ce que la curiosité historique, morale et pittoresque, peut désirer sur l'Orient. M. Michaud, écrivain expérimenté, homme fait, historien classique, enrichit la description des lieux qu'il parcourt de tous les souvenirs, vivants pour lui, des croisades; il fait la critique des lieux par l'histoire, et de l'histoire par les lieux; son esprit mûr et analytique se fait jour à travers le passé comme à travers les mœurs des peuples qu'il visite, et répand le sel de sa piquante et gracieuse sagesse sur les mœurs, les coutumes, les civilisations qu'il parcourt; c'est l'homme avancé en intelligence et en années, conduisant le jeune homme par la main et

lui montrant , avec le sourire de la raison et de l'ironie, des scènes nouvelles pour lui. M. Poujoulat est un poète et un coloriste ; son style, frappé de l'impression et de la teinte des lieux, les réfléchit tout éclatants et tout chauds de la lumière locale. On sent que le soleil d'Orient luit et chauffe encore dans sa pensée jeune et féconde, pendant qu'il écrit à son ami ; ses pages sont des blocs du pays même, qu'il nous rapporte tout rayonnants de leur splendeur native. La diversité de ces deux talents s'achevant l'un par l'autre, fait de la Correspondance d'Orient le recueil le plus complet que nous puissions désirer sur cet admirable pays ; c'est aussi la lecture la plus variée et la plus attrayante.

Pour la géographie, nous avons peu de choses encore ; mais les travaux de M. Caillet , jeune officier d'état-major que j'ai rencontré en Syrie, seront sans doute publiés bientôt, et compléteront pour nous le tableau de cette partie du monde. M. Caillet a passé trois ans à explorer l'île de Chypre, la Caramanie, les différentes parties de la Syrie, avec ce zèle et cette intrépidité qui caractérisent les officiers instruits de l'armée française. Rentré depuis peu dans sa patrie, il lui rapporte des notions qui eussent été bien utiles à l'expédition de Bonaparte et qui peuvent en préparer d'autres.

Les notes que j'ai consenti à donner ici aux lecteurs n'ont aucun de ces mérites. Je les livre à regret ; elles ne sont bonnes à rien qu'à mes souvenirs ; elles n'étaient destinées qu'à moi seul. Il n'y a là ni science, ni histoire, ni géographie, ni mœurs ; le public était bien loin de ma pensée quand je les écrivais : et comment les écrivais-je ? Quelquefois à midi, pendant le repos du milieu du jour, à l'ombre d'un palmier ou sous les ruines d'un monument du désert ; plus souvent le soir, sous notre tente battue du vent ou de la pluie, à la lueur d'une torche de résine ; un jour dans la cellule d'un couvent maronite du Liban ; un autre jour au roulis d'une barque arabe, ou sur le pont d'un brick, au milieu des cris des matelots, des hennissements des chevaux, des interruptions, des distractions de tout genre d'un voyage sur terre ou sur mer ; quelquefois huit jours sans écrire ; d'autres fois perdant les pages éparses d'un album déchiré par les chakals, ou trempé de l'écume de la mer.

Rentré en Europe, j'aurais pu, sans doute, revoir ces fragments d'impressions, les réunir, les proportionner, les composer et faire un voyage comme un autre. Mais, je l'ai déjà dit, un voyage à écrire n'était pas dans ma pensée. Il fallait du temps, de la liberté d'esprit, de l'attention, du travail ; je n'avais rien de tout cela à donner. Mon



cœur était brisé, mon esprit était ailleurs, mon attention distraite, mon loisir perdu; il fallait ou brûler ou laisser aller ces notes telles quelles. Des circonstances inutiles à expliquer m'ont déterminé à ce dernier parti; je m'en repens, mais il est trop tard.

Que le lecteur les ferme donc avant de les avoir parcourues, s'il y cherche autre chose que les plus fugitives et les plus superficielles impressions d'un voyageur qui marche sans s'arrêter. Il ne peut y avoir un peu d'intérêt que pour des peintres; ces notes sont presque exclusivement pittoresques; c'est le regard écrit, c'est le coup d'œil d'un passager assis sur son chameau ou sur le pont de son navire, qui voit fuir des paysages devant lui, et qui, pour s'en souvenir le lendemain, jette quelques coups de crayon sans couleur sur les pages de son journal. Quelquefois le voyageur, oubliant la scène qui l'environne, se replie sur lui-même, se parle à lui-même, s'écoute lui-même penser, jouir ou souffrir; il grave aussi alors un mot de ses impressions lointaines, pour que le vent de l'Océan ou du désert n'emporte pas sa vie tout entière, et qu'il lui en reste quelque trace dans un autre temps, rentré au foyer solitaire, cherchant à ranimer un passé mort, à réchauffer des souvenirs froids, à renouer les chaînons d'une vie que les

événements ont brisée à tant de places. Voilà ces notes : de l'intérêt, elles n'en ont point ; du succès, elles ne peuvent point en avoir ; de l'indulgence, elles n'ont que trop de droits à en réclamer.

!

---



# VOYAGE

## EN ORIENT.

( 1832 — 1833. )

---

— *Marseille*, 20 mai 1832. — Ma mère avait reçu de sa mère au lit de mort une belle bible de Royaumont dans laquelle elle m'apprenait à lire, quand j'étais petit enfant. Cette bible avait des gravures de sujets sacrés à toutes les pages. C'était Sara, c'était Tobie et son ange, c'était Joseph, ou Samuel, c'était surtout ces belles scènes patriarcales où la nature solennelle et primitive de l'Orient était mêlée à tous les actes de cette vie simple et merveilleuse des premiers hommes. Quand j'avais bien récité ma leçon et lu à peu près sans faute la demi-page de l'Histoire Sainte, ma mère décou-

vrait la gravure, et, tenant le livre ouvert sur ses genoux, me la faisait contempler en me l'expliquant pour ma récompense. Elle était douée par la nature d'une âme aussi pieuse que tendre, et de l'imagination la plus sensible et la plus colorée ; toutes ses pensées étaient sentiments, tous ces sentiments étaient images ; sa belle et noble et suave figure réfléchissait, dans sa physionomie rayonnante, tout ce qui brûlait dans son cœur, tout ce qui se peignait dans sa pensée ; et le son argentin, affectueux, solennel et passionné de sa voix, ajoutait à tout ce qu'elle disait un accent de force, de charme et d'amour qui retentit encore en ce moment dans mon oreille, hélas, après six ans de silence ! La vue de ces gravures, les explications et les commentaires poétiques de ma mère, m'inspiraient dès la plus tendre enfance des goûts et des inclinations bibliques ; de l'amour des choses au désir de voir les lieux où ces choses s'étaient passées, il n'y avait qu'un pas. Je brûlais donc, dès l'âge de huit ans, du désir d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait ; ces déserts où les Anges venaient montrer à Agar la source cachée pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif ; ces fleuves qui sortaient du Paradis terrestre ; ce ciel où l'on voyait descendre et monter les anges sur l'échelle de Jacob. Ce désir ne s'était jamais éteint en moi : je rêvais toujours, depuis, un voyage en Orient, comme un grand acte de ma vie intérieure ; je construisais éternellement dans ma

pensée une vaste et religieuse épopée dont ces beaux lieux seraient la scène principale ; il me semblait aussi que les doutes de l'esprit, que les perplexités religieuses, devaient trouver là leur solution et leur apaisement. Enfin, je devais y puiser des couleurs pour mon poème ; car la vie pour mon esprit fut toujours un grand poème, comme pour mon cœur elle fut de l'amour. Dieu, Amour et Poésie sont les trois mots que je voudrais seuls gravés sur ma pierre, si je mérite jamais une pierre.


Voilà la source de l'idée qui me chasse maintenant vers les rivages de l'Asie. Voilà pourquoi je suis à Marseille et je prends tant de peine pour quitter un pays que j'aime, où j'ai des amis, où quelques pensées fraternelles me pleureront et me suivront.

— *Marseille, 22 mai.* — J'ai nolisé un navire de 250 tonneaux, de 16 hommes d'équipage. Le capitaine est un homme excellent. Sa physionomie m'a plu. Il a dans la voix cet accent grave et sincère de la probité ferme et de la conscience nette ; il a de la gravité dans l'expression de la physionomie, et dans le regard ce rayon droit, franc et vif, symptôme certain d'une résolution prompte, énergique et intelligente. C'est de plus un homme doux, poli et bien élevé. Je l'ai examiné avec le soin que l'on doit naturellement apporter dans le choix d'un homme à qui l'on va confier non-seu-

lement sa fortune et sa vie, mais la vie de sa femme et d'un enfant unique, où la vie des trois êtres est concentrée dans une seule. Que Dieu nous garde et nous ramène !

Le navire se nomme *l'Alceste*. Le capitaine est M. Blanc, de la Ciotat. L'armateur est un des plus dignes négociants de Marseille, M. Bruno-Rostand. Il nous comble de prévenances et de bontés. Il a résidé lui-même longtemps dans le Levant. Homme instruit et capable des emplois les plus éminents ; dans sa ville natale, sa probité et ses talents lui ont acquis une considération égale à sa fortune. Il en jouit sans ostentation, et, entouré d'une famille charmante, il ne s'occupe qu'à répandre parmi ses enfants les traditions de loyauté et de vertu. Quel pays que celui où l'on trouve de pareilles familles dans toutes les classes de la société ! Et quelle belle institution que celle de la famille qui protège, conserve, perpétue la même sainteté de mœurs, la même noblesse de sentiments, les mêmes qualités traditionnelles dans la chaumière, dans le comptoir ou dans le château !

— 25 mai. — Marseille nous accueille comme si nous étions des enfants de son beau ciel ; c'est un pays de générosité, de cœur et de poésie d'âme ; ils reçoivent les poètes en frères ; ils sont poètes eux-mêmes, et j'ai trouvé parmi les hommes du commun de la société, de l'académie, et parmi les jeunes gens qui entrent à peine dans la vie, une





fole de caractères et de talents qui sont faits pour honorer non-seulement leur patrie, mais la France entière. — Le midi et le nord de la France me paraissent, sous ce rapport, bien supérieurs aux provinces centrales. L'imagination languit dans les régions intermédiaires, dans les climats trop tempérés; il lui faut des excès de température. La poésie est fille du soleil ou des frimas éternels : Homère ou Ossian, le Tasse ou Milton.

— 28 mai. — J'emporterai dans mon cœur une éternelle mémoire de la bienveillance des Marseillais. Il semble qu'ils veuillent augmenter en moi ces angoisses qui serrent le cœur quand on va quitter la patrie sans savoir si on la reverra jamais. Je veux emporter aussi les noms de ces hommes qui m'ont le plus particulièrement accueilli, et dont le souvenir me restera comme la dernière et douce impression du sol natal : M. J. Freyssinet, M. de Montgrand, MM. de Villeneuve, M. Vangaver, M. Autran, M. Dufeu, M. Jauffret, etc., etc., tous hommes distingués par une qualité éminente du cœur et de l'esprit, savants, administrateurs, écrivains ou poètes; puissé-je les revoir et leur payer à mon retour tous ces tributs de reconnaissance et d'amitié qu'il est si doux de devoir et si doux d'acquitter !

Voici des vers que j'ai écrits ce matin en me promenant sur la mer, entre les îles de Pomègue et la côte de Provence; c'est un adieu à Marseille, que je

quitte avec des sentiments de fils. Il y a aussi quelques strophes qui portent plus avant et plus loin dans mon cœur.

---


## ADIEU.

### HOMMAGE A L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

Si j'abandonne aux plis de la voile rapide  
Ce que m'a fait le ciel de paix et de bonheur ;  
Si je confie aux flots de l'élément perfide  
Une femme, un enfant, ces deux parts de mon cœur ;  
Si je jette à la mer, aux sables, aux nuages,  
Tant de doux avenirs, tant de cœurs palpitants,  
D'un retour incertain sans avoir d'autres gages  
Qu'un mât plié par les autans ;

Ce n'est pas que de l'or l'ardente soif s'allume  
Dans un cœur qui s'est fait un plus noble trésor ;  
Ni que de son flambeau la gloire me consume  
De la soif d'un vain nom plus fugitif encor ;  
Ce n'est pas qu'en nos jours la fortune du Dante  
Me fasse de l'exil amer manger le sel,  
Ni que des factions la colère inconstante  
Me brise le seuil paternel.

Non, je laisse en pleurant, aux flancs d'une vallée,  
Des arbres chargés d'ombre, un champ, une maison



De tièdes souvenirs encor toute peuplée,  
Que maint regard ami salue à l'horizon.  
J'ai sous l'abri des bois de paisibles asiles  
Où ne retentit pas le bruit des factions,  
Où je n'entends, au lieu des tempêtes civiles,  
Que joie et bénédictions.

Un vieux père, entouré de nos douces images,  
Y tressaille au bruit sourd du vent dans les créneaux,  
Et prie, en se levant, le maître des orages  
De mesurer la brise à l'aile des vaisseaux ;  
De pieux laboureurs, des serviteurs sans maître,  
Cherchent du pied nos pas absents sur le gazon,  
Et mes chiens au soleil, couchés sous ma fenêtre,  
Hurlent de tendresse à mon nom.

J'ai des sœurs qu'allaita le même sein de femme,  
Rameaux qu'au même tronc le vent devait bercer ;  
J'ai des amis dont l'âme est du sang de mon âme,  
Qui lisent dans mon œil et m'entendent penser ;  
J'ai des cœurs inconnus, où la muse m'écoute,  
Mystérieux amis, à qui parlent mes vers,  
Invisibles échos répandus sur ma route  
Pour me renvoyer des concerts.

Mais l'âme a des instincts qu'ignore la nature,  
Semblables à l'instinct de ces hardis oiseaux  
Qui leur fait, pour chercher une autre nourriture,  
Traverser d'un seul vol l'abîme aux grandes eaux.  
Que vont-ils demander aux climats de l'aurore ?  
N'ont-ils pas sous nos toits de la mousse et des nids ?  
Et des gerbes du champ que notre soleil dore,  
L'épi tombé pour leurs petits ?

Moi, j'ai comme eux le pain que chaque jour demande,

J'ai comme eux la colline et le fleuve écumeux ;  
De mes humbles désirs la soif n'est pas plus grande,  
Et cependant je pars et je reviens comme eux ;  
Mais, comme eux, vers l'aurore une force m'attire,  
Mais je n'ai pas touché de l'œil et de la main  
Cette terre de Cham, notre premier empire,  
Dont Dieu pétrit le cœur humain ;

Je n'ai pas navigué sur l'Océan de sable,  
Au branle assoupissant du vaisseau du désert ;  
Je n'ai pas étanché ma soif intarissable  
Le soir au puits d'Hébron de trois palmiers couvert ;  
Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,  
Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,  
Ni la nuit, au doux bruit des toiles palpitantes,  
Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire,  
Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux,  
Sous quel poids de néant la poitrine respire,  
Comment le cœur palpite en approchant des dieux !  
Je ne sais pas comment, au pied d'une colonne,  
D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,  
L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,  
Ou la brise pleure en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques  
Les cris des nations monter et retentir,  
Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques  
S'abattre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr ;  
Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre  
Où Palmire n'a plus que l'écho de son nom,  
Ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,  
L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu, du fond de ses abîmes,  
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,  
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes  
Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots ;  
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon âme  
Dans la grotte sonore où le barde des rois  
Sentait au sein des nuits l'hymne à la main de flamme  
Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines,  
Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier ;  
Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines  
D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer !  
Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes  
Au jardin où, suant sa sanglante sueur,  
L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes  
Retentirent dans un seul cœur.

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière  
Où le pied du Sauveur en partant s'imprima ;  
Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre  
Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma !  
Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde  
Aux lieux où, par sa mort conquérant l'avenir,  
Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde,  
Et se pencha pour le bénir.

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue  
Quelque reste de jours inutile ici-bas.  
Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue  
L'arbre stérile et sec et qui n'ombrage pas !  
L'insensé ! dit la foule. — Elle-même insensée !  
Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu :

Du barde voyageur le pain c'est la pensée,  
Son cœur vit des œuvres de Dieu !

Adieu donc, mon vieux père; adieu, mes sœurs chéries;  
Adieu, ma maison blanche à l'ombre du noyer;  
Adieu, mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies;  
Adieu, mon chien fidèle, hélas ! seul au foyer !  
Votre image me trouble et me suit comme l'ombre  
De mon bonheur passé qui veut me retenir.  
Ah ! puisse se lever moins douteuse et moins sombre  
L'heure qui doit nous réunir !

Et toi, terre, livrée à plus de vents et d'onde  
Que le frêle navire où flotte mon destin !  
Terre qui porte en toi la fortune du monde !  
Adieu ! ton bord échappe à mon œil incertain !  
Puisse un rayon du ciel déchirer le nuage  
Qui couvre trône et temple, et peuple et liberté,  
Et rallumer plus pur sur ton sacré rivage  
Ton phare d'immortalité !

Et toi, Marseille, assise aux portes de la France  
Comme pour accueillir ses hôtes dans tes eaux,  
Dont le port sur ces murs, rayonnant d'espérance,  
S'ouvre comme un nid d'aigle aux ailes des vaisseaux,  
Où ma main presse encor plus d'une main chérie,  
Où mon pied suspendu s'attache avec amour,  
Reçois mes derniers vœux en quittant la patrie,  
Mon premier salut au retour !

— 13 juin. — Nous avons été visiter notre navire,  
notre maison pour tant de mois ! Il est distribué en  
petites cabines où nous avons place pour un hamac

et pour une malle. Le capitaine a fait percer de petites fenêtres qui donnent un peu de lumière et d'air aux cabines, que nous pourrons ouvrir lorsque la vague ne sera pas haute ou que le brick ne se couchera pas sur le flanc. La grande chambre est réservée pour madame de Lamartine et pour Julia. Les femmes de chambre coucheront dans la petite chambre du capitaine, qu'il a bien voulu nous céder. Comme la saison est belle, on mangera sur le pont, sous une tente dressée au pied du grand mât. Le brick est encombré de provisions de tout genre que nécessite un voyage de deux ans dans des pays sans ressources. Une bibliothèque de cinq cents volumes, tous choisis dans les livres d'histoire, de poésie ou de voyages, c'est le plus bel ornement de la plus grande chambre. Des faisceaux d'armes sont groupés dans les coins, et j'ai acheté, en outre, un arsenal particulier de fusils, de pistolets et de sabres pour armer nous et nos gens. Les pirates grecs infestent les mers de l'Archipel; nous sommes déterminés à combattre à outrance et à ne les laisser aborder qu'après avoir perdu la vie; j'ai à défendre deux vies qui me sont plus chères que la mienne. Quatre canons sont sur le pont, et l'équipage, qui connaît le sort réservé par les Grecs aux malheureux matelots qu'ils surprennent, est décidé à mourir plutôt que de se rendre à eux.

— 17 juin 1832. — J'emmène avec moi trois



amis. Le premier est un de ces hommes que la Providence attache à nos pas , quand elle prévoit que nous aurons besoin d'un appui qui ne fléchisse pas sous le malheur ou sous le péril , Amédée de Parseval. Nous avons été liés dès notre plus tendre jeunesse par une affection qu'aucune époque de notre vie n'a trouvée en défaut. Ma mère l'aimait comme un fils ; je l'ai aimé comme un frère ; toutes les fois que j'ai été frappé d'un coup du sort, je l'ai trouvé là, ou je l'ai vu arriver pour en prendre sa part, la part principale, le malheur tout entier s'il l'avait pu. C'est un cœur qui ne vit que du bonheur ou qui ne souffre que du malheur des autres : quand j'étais , il y a quinze ans , à Paris, seul, malade, ruiné, désespéré et mourant, il passait les nuits à veiller auprès de ma lampe d'agonie ; quand j'ai perdu quelque être adoré, c'est lui toujours qui est venu me porter le coup pour me l'adoucir ; à la mort de ma mère, il arriva auprès de moi aussitôt que la fatale nouvelle, et me conduisit de deux cents lieues jusqu'au tombeau où j'allai vainement chercher le suprême adieu qu'elle m'avait adressé, mais que je n'avais pas entendu ! Plus tard !.... Mais mes malheurs ne sont pas finis, et je retrouverai son amitié tant qu'il y aura du désespoir à étancher dans mon cœur, des larmes à mêler aux miennes.

Deux hommes bons , spirituels , instruits , deux hommes d'élite, sont arrivés aussi pour nous accompagner dans ce pèlerinage. L'un est M. de

Capmas, sous-préfet, privé de sa carrière par la révolution de juillet, et qui a préféré les chances précaires d'un avenir pénible et incertain à la conservation de sa place : un serment aurait répugné à sa loyauté, par là même qu'il eût semblé intéressé. C'est un de ces hommes qui ne calculent rien devant un scrupule de l'honneur, et chez qui les sympathies politiques ont toute la chaleur et la virginité d'un sentiment.

L'autre de nos compagnons est un médecin d'Hondschoote, M. de la Royère. Je l'ai connu chez ma sœur à l'époque où je méditais ce départ. La pureté de son âme, la grâce originale et naïve de son esprit, l'élévation de ses sentiments politiques et religieux, me frappèrent. Je désirai l'emmener avec moi bien plus comme ressource morale, que comme providence de santé ; je m'en suis félicité depuis ; je mets bien plus de prix à son caractère et à son esprit qu'à ses talents, quoiqu'il en ait de très-constatés. Nous causons ensemble de politique bien plus que de médecine. Ses vues et ses idées sur le présent et l'avenir de la France sont larges et nullement bornées par des affections ou des répugnances de personnes. Il sait que la Providence ne fait point acception de parti dans son œuvre, et il voit, comme moi, dans la politique humaine, des idées et non pas des noms propres. Sa pensée va au but sans s'inquiéter par qui ou par où il faut passer ; et son esprit n'a aucun préjugé, aucune prévention, pas même ceux

de sa foi religieuse , qui est sincère et servente.

Six domestiques, presque tous anciens ou nés dans la maison paternelle , complètent notre équipage. Tous partent avec joie et mettent à ce voyage un intérêt personnel. Chacun d'eux croit voyager pour lui-même, et brave gaiement les fatigués et les périls que je ne leur ai point dissimulés.

— *En rade, mouillé devant le petit golfe de Montredon, le 10 juillet 1832.* — Je suis parti : les flots ont maintenant toute notre destinée. Je ne tiens plus à la terre natale que par la pensée des êtres chéris que j'y laisse encore , par la pensée surtout de mon père et de mes sœurs.

Pour m'expliquer à moi-même comment , touchant déjà à la fin de ma jeunesse, à cette époque de la vie où l'homme se retire du monde idéal pour entrer dans le monde des intérêts matériels, j'ai quitté ma belle et paisible existence de Saint-Point, et toutes les innocentes délices du foyer domestique charmé par une femme , embelli par un enfant ; pour m'expliquer, dis-je , à moi-même comment je vogue à présent sur la vaste mer vers des bords et un avenir inconnus, je suis obligé de remonter à la source de toutes mes pensées, et d'y chercher les causes de mes sympathies et de mes goûts voyageurs. — C'est que l'imagination a aussi ses besoins et ses passions ! Je suis né poète, c'est-à-dire plus ou moins intelligent de cette belle langue que Dieu parle à tous les hommes , mais plus clairement à

quelques-uns, par la voie de ses œuvres. Jeune, j'avais entendu ce verbe de la nature, cette parole formée d'images et non de sons, dans les montagnes, dans les forêts, sur les lacs, aux bords des abîmes et des torrents de mon pays et des Alpes ; j'avais même traduit dans la langue écrite quelques-uns de ses accents qui m'avaient remué et qui à leur tour remuaient d'autres âmes ; mais ces accents ne me suffisaient plus ; j'avais épuisé ce peu de paroles divines que notre terre d'Europe jette à l'homme ; j'avais soif d'en entendre d'autres sur des rivages plus sonores et plus éclatants. Mon imagination était amoureuse de la mer, des déserts, des montagnes, des mœurs et des traces de Dieu dans l'Orient. Toute ma vie, l'Orient avait été le rêve de mes jours de ténèbres dans les brumes d'automne et d'hiver de ma vallée natale. Mon corps, comme mon âme, est fils du soleil ; il lui faut la lumière ; il lui faut ce rayon de vie, que cet astre darde, non pas du sein déchiré de nos nuages d'Occident, mais du fond de ce ciel de pourpre, qui ressemble à la gueule de la fournaise ; ces rayons qui ne sont pas seulement une lueur, mais qui pleuvent tout chauds, qui calcinent en tombant les roches blanches, les dents étincelantes des pics des montagnes. ' qui viennent teindre l'Océan de rouge comme un incendie flottant sur ses lames ! J'avais besoin de remuer, de pétrir dans mes mains un peu de cette terre qui fut la terre de notre première famille, la terre des prodiges ; de voir, de parcourir cette

scène évangélique , où se passa le grand drame d'une sagesse divine aux prises avec l'erreur et la perversité humaines ! où la vérité morale se fit martyr pour féconder de son sang une civilisation plus parfaite ! Et puis j'étais, j'avais été, presque toujours, chrétien par le cœur et par l'imagination ; ma mère m'avait fait tel : j'avais quelquefois cessé de l'être, dans les jours les moins bons et les moins purs de ma première jeunesse ; le malheur et l'amour, l'amour complet qui purifie tout ce qu'il brûle, m'avait également repoussé plus tard dans ce premier asile de mes pensées, dans ces consolations du cœur qu'on redemande à ses souvenirs et à ses espérances, quand tout le bruit du cœur tombe au dedans de nous ; quand tout le vide de la vie nous apparaît après une passion éteinte ou une mort qui ne nous laisse rien à aimer ! Ce christianisme de sentiment était redevenu une douce habitude de ma pensée ; je m'étais dit souvent à moi-même : Où est la vérité parfaite, évidente, incontestable ? Si elle est quelque part, c'est dans le cœur, c'est dans l'évidence sentie contre laquelle il n'y a pas de raisonnement qui prévale. Mais la vérité de l'esprit n'est complète nulle part ; elle est avec Dieu et non avec nous ; notre œil est trop étroit pour en absorber un seul rayon ; toute vérité, pour nous, n'est que relative ; ce qui sera le plus utile aux hommes, sera donc le plus vrai aussi ; la doctrine la plus féconde en vertus divines sera donc celle qui contiendra le plus de vérités divines ; car

ce qui est bon est vrai ; toute ma logique religieuse était là ; ma philosophie ne montait pas plus haut ; elle m'interdisait les doutes, les dialogues interminables de la raison avec elle-même ; elle me laissait cette religion du cœur, qui s'associe si bien avec tous les sentiments infinis de la vie de l'âme, qui ne résout rien, mais qui apaise tout.

— 10 juillet, 7 heures du soir. — Je me dis : ce pèlerinage, sinon de chrétien, au moins d'homme et de poète, aurait tant plu à ma mère ! Son âme était si ardente et se colorait si vite et si complètement de l'impression des lieux et des choses ! C'est elle dont l'âme se serait exaltée devant ce théâtre vide et sacré du grand drame de l'Évangile, de ce drame complet où la partie humaine et la partie divine de l'humanité jouent chacune leur rôle, l'une crucifiant, l'autre crucifiée ! Ce voyage du fils qu'elle aimait tant doit lui sourire encore dans le séjour céleste où je la vois ; elle veillera sur nous ; elle se placera comme une seconde providence entre nous et les tempêtes, entre nous et le simoûne, entre nous et l'Arabe du désert ! Elle protégera contre tous les périls son fils, sa fille d'adoption, et sa petite-fille, ange visible de notre destinée, que nous emmenons avec nous partout. Elle l'aimait tant ! elle reposait son regard avec une si ineffable tendresse, avec une volupté si pénétrante, sur le visage charmant de cette enfant, la dernière et la plus belle espérance de ses nombreuses générations ! et s'il y a imprudence dans

cette entreprise que nous avions souvent rêvée ensemble, elle me la fera pardonner là-haut en faveur des motifs qui sont : Amour, Poésie et Religion.

— *Même jour, le soir.* — La politique revient nous assaillir jusqu'ici ; la France est belle à voir dans un prochain avenir ; une génération grandit qui aura, par la vertu de son âge, un détachement complet de nos rancunes et de nos récriminations de quarante ans ; peu lui importe qu'on ait appartenu à telle ou telle dénomination haineuse de nos vieux partis ; elle ne fut pour rien dans les querelles ; elle n'a ni préjugés ni vengeance dans l'esprit. Elle se présente pure et pleine de force à l'entrée d'une nouvelle carrière avec l'enthousiasme d'une idée ; mais cette carrière, nous la remplissons encore de nos haines, de nos passions, de nos vieilles disputes. Faisons-lui place ; que j'aurais aimé à y entrer en son nom ! à mêler ma voix à la sienne à cette tribune qui ne retentit encore que de redites sans écho dans l'avenir ! où l'on se bat avec des noms d'hommes ! L'heure serait venue d'allumer le phare de la raison et de la morale sur nos tempêtes politiques ; de formuler le nouveau symbole social que le monde commence à pressentir et à comprendre : le symbole d'amour et de charité entre les hommes, la politique évangélique ! Je ne me reproche du moins, pour ma part, aucun égoïsme à cet égard ; j'aurais sacrifié à ce devoir

mon voyage même, ce rêve de mon imagination de seize ans ! Que le ciel suscite des hommes, car notre politique fait honte à l'homme, fait pleurer les anges. La destinée donne une heure par siècle à l'humanité pour se régénérer ; cette heure c'est une révolution, et les hommes la perdent à s'entre-déchirer : ils donnent à la vengeance l'heure donnée par Dieu à la régénération et au progrès !

— *Même jour, toujours à l'ancre.* — La révolution de juillet, qui m'a profondément affligé parce que j'aimais de race la vieille et vénérable famille des Bourbons, parce qu'ils avaient eu l'amour et le sang de mon père, de mon grand-père, de tous mes parents, parce qu'ils auraient eu le mien s'ils l'avaient voulu ; cette révolution ne m'a cependant pas aigri, parce qu'elle ne m'a pas étonné. Je l'ai vue venir de loin ; neuf mois avant le jour fatal, la chute de la monarchie nouvelle a été écrite pour moi dans les noms des hommes qu'elle chargeait de la conduire. Ces hommes étaient dévoués et fidèles, mais ils étaient d'un autre siècle, d'une autre pensée ; tandis que l'idée du siècle marchait dans un sens, ils allaient marcher dans un autre ; la séparation était consommée dans l'esprit, elle ne pouvait tarder dans les faits ; c'était une affaire de jours et d'heures. J'ai pleuré cette famille qui semblait condamnée à la destinée et à la cécité d'Œdipe ! J'ai déploré surtout ce divorce sans nécessité entre le passé et l'avenir ! L'un pouvait



être si utile à l'autre ! La liberté, le progrès social, auraient emprunté tant de force de cette adoption que les anciennes maisons royales, les vieilles familles, les vieilles vertus, auraient faite d'eux ! Il eût été si politique et si doux de ne pas séparer la France en deux camps, en deux affections ; de marcher ensemble, les uns pressant le pas, les autres le ralentissant pour ne pas se désunir en route ! Tout cela n'est plus qu'un rêve ! Il faut le regretter, mais il ne faut pas perdre le jour à le repasser inutilement ! Il faut agir et marcher ; c'est la loi des choses, c'est la loi de Dieu ! Je regrette que ce qu'on nomme le parti royaliste, qui renferme tant de capacités, d'influence et de vertus, veuille faire une halte dans la question de juillet. Il n'était pas compromis dans cette affaire, affaire de palais, d'intrigue, de coterie, où la grande majorité royaliste n'avait eu aucune part. Il est toujours permis, toujours honorable, de prendre sa part du malheur d'autrui, mais il ne faut pas prendre gratuitement sa part d'une faute que l'on n'a pas commise ; il fallait laisser à qui la revendique la faute des coups d'État et de la direction rétrograde, plaindre et pleurer les augustes victimes d'une erreur fatale, ne rien renier des affections honorables pour eux ; ne point repousser les espérances éloignées, mais légitimes, et pour tout le reste, rentrer dans les rangs des citoyens, penser, parler, agir, combattre avec la famille des familles, avec le pays ! Mais laissons cela ! Nous reverrons la France

dans deux ans ! Que Dieu la protège et tout ce que nous y laissons de cher et d'excellent dans tous les partis.

— 11 juillet 1832, à la voile. — Aujourd'hui, à cinq heures et demie du matin, nous avons mis à la voile. Quelques amis de peu de jours, mais de beaucoup d'affection, avaient devancé le soleil pour nous accompagner à quelques milles en mer, et nous porter plus loin leur adieu. Notre brick glissait sur une mer aplanie, limpide et bleue, comme l'eau d'une source à l'ombre dans le creux d'un rocher. A peine le poids des vergues, ces longs bras du navire chargés de voiles, faisait-il légèrement incliner tantôt un bord, tantôt un autre; un jeune homme de Marseille <sup>1</sup> nous récitait des vers admirables, où il confiait ses vœux pour nous aux vents et aux flots; nous étions attendris par cette séparation de la terre, par ces pensées qui revoaient au rivage, qui traversaient la Provence, et allaient vers mon père, vers mes sœurs, vers mes amis, par ces adieux, par ces vers, par cette belle ombre de Marseille, qui s'éloignait, qui diminuait sous nos yeux, par cette mer sans limite qui allait devenir pour longtemps notre seule patrie.

O Marseille ! ô France ! tu méritais mieux ; ce temps, ce pays, ces jeunes hommes, étaient dignes de contempler un véritable poète, un de ces hom-

<sup>1</sup> M. Autran.

mes qui gravent un monde et une époque dans la mémoire harmonieuse du genre humain ! Mais moi, je le sens profondément, je ne suis rien qu'un de ces hommes sans effigie, d'une époque transitoire et effacée, dont quelques soupirs ont eu de l'écho parce que l'écho est plus poétique que le poète. Cependant j'appartenais à un autre temps par mes désirs ; j'ai souvent senti en moi un autre homme ; des horizons immenses, infinis, lumineux de poésie philosophique, épique, religieuse, neuve, se déchiraient devant moi ; mais, punition d'une jeunesse insensée et perdue ! ces horizons se refermaient bien vite. Je les sentais trop vastes pour mes forces physiques ; je fermais les yeux pour n'être pas tenté de m'y précipiter. Adieu donc à ces rêves de génie, de volupté intellectuelle ! Il est trop tard. J'esquisserai peut-être quelques scènes, je murmurerai quelques chants, et tout sera dit : à d'autres ; et, je le vois avec plaisir, il en vient d'autres. La nature ne fut jamais plus féconde en promesses de génie que dans ce moment. Que d'hommes dans vingt ans, si tous deviennent hommes !

Cependant, si Dieu voulait m'exaucer, voici tout ce que je lui demanderais : un poème selon mon cœur et selon le sien ! une image visible, vivante, animée et colorée de sa création visible et de sa création invisible ; voilà un bel héritage à laisser à ce monde de ténèbres, de doute et de tristesse ! un aliment qui le nourrirait, qui le rajeunirait pour

un siècle ! Oh ! que ne puis-je le lui donner ; ou, du moins, me le donner à moi-même, lors même que personne, autre que moi, n'en entendrait un vers !

— *Même jour, à trois heures en mer.* — Le vent d'est, qui nous dispute le chemin, a soufflé avec plus de force ; la mer a monté et blanchi ; le capitaine déclare qu'il faut regagner la côte, et mouiller dans une baie à deux heures de Marseille. Nous y sommes ; la vague nous berce doucement ; la mer parle, comme disent les matelots ; on entend venir de loin un murmure semblable à ce bruit qui sort des grandes villes ; cette parole menaçante de la mer, la première que nous entendons, retentit avec solennité dans l'oreille et dans la poitrine de ceux qui vont lui parler de si près pendant si longtemps.

A notre gauche, nous voyons les îles de Pomègue et le château d'If, vieux fort avec des tours rondes et grises qui couronnent un rocher nu et ardoisé ; en face, sur la côte élevée et entrecoupée de rochers blanchâtres, de nombreuses maisons de campagne dont les jardins entourés de murs ne laissent apercevoir que les sommités des arbustes ou les arceaux verts des treilles ; à environ un mille plus loin dans les terres, sur un mamelon isolé et dépourvu, s'élève le fort et la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, pèlerinage des marins provençaux avant le départ et au retour de tous leurs voyages. Ce matin, à notre insu, à l'heure même où le vent entrant dans nos voiles, une femme de Marseille, accompagnée

de ses enfants , a devancé le jour, et est allée prier pour nous au sommet de cette montagne, d'où son regard ami voyait sans doute notre vaisseau comme un point blanc sur la mer.

Quel monde que ce monde de la prière ! quel lien invisible, mais tout-puissant, que celui d'êtres connus ou inconnus les uns aux autres, et priant ensemble ou séparés les uns pour les autres ! Il m'a toujours semblé que la prière , cet instinct si vrai de notre impuissante nature , était la seule force réelle, ou du moins la plus grande force de l'homme ! L'homme ne conçoit pas son effet ; mais que conçoit-il ? Le besoin qui pousse l'homme à respirer lui prouve seul que l'air est nécessaire à sa vie ! L'instinct de la prière prouve aussi à l'âme l'efficacité de la prière : prions donc ! Et vous qui nous avez inspiré cette merveilleuse communication avec vous, avec les êtres, avec les mondes invisibles ! vous, mon Dieu, exaucez-nous beaucoup ! exaucez-nous au delà de nos désirs !

— *Même jour, onze heures du soir.* — Une lune splendide semble se balancer entre les mâts , les vergues , les cordages de deux bricks de guerre mouillés non loin de nous entre notre ancrage et les noires montagnes du Var ; chaque cordage de ces bâtiments se dessine à l'œil sur le fond bleu et pourpre du ciel de la nuit comme les fibres d'un squelette gigantesque et décharné vu de loin à la lueur pâle et immobile des lampes de Westminster

ou de Saint-Denis. Le lendemain, ces squelettes doivent reprendre la vie, étendre des ailes repliées comme nous et s'envoler ainsi que des oiseaux de l'Océan, pour aller se reposer sur d'autres rives. Nous entendons, du pont où je suis, le sifflet aigu et cadencé du maître d'équipage qui commande la manœuvre, les roulements du tambour, la voix de l'officier de quart. Les pavillons glissent du mât; les canots, les embarcations remontent ce bord comme au geste rapide et vivant d'un être animé. Tout redevient silence sur leurs bords et sur le nôtre.

Autrefois l'homme ne s'endormait pas sur ce lit profond et perfide de la mer sans élever son âme et sa voix à Dieu, sans rendre gloire à son sublime auteur au milieu de tous ces astres, de tous ces flots, de toutes ces cimes de montagnes, de tous ces charmes, de tous ces périls de la nuit; on faisait une prière le soir à bord des vaisseaux! Depuis la révolution de juillet, on n'en fait plus. La prière est morte sur les lèvres de ce vieux libéralisme du dix-huitième siècle, qui n'avait lui-même rien de vivant que sa haine froide contre les choses de l'âme. Ce souffle sacré de l'homme, que les fils d'Adam s'étaient transmis jusqu'à nous avec leurs joies ou leurs douleurs, il s'est éteint en France dans nos jours de dispute et d'orgueil; nous avons mêlé Dieu dans nos querelles. L'ombre de Dieu fait peur à certains hommes. Ces insectes qui viennent de naître, qui vont mourir demain, dont le vent em-

portera dans quelques jours la stérile poussière , dont ces vagues éternelles jetteront les os blanchis sur quelque écueil, craignent de confesser, par un mot, par un geste, l'être infini que les cieux et les mers confessent ; ils dédaignent de nommer celui qui n'a pas dédaigné de les créer ; et cela pourquoi ? parce que ces hommes portent un uniforme, qu'ils calculent jusqu'à une certaine quantité de nombres, et qu'ils s'appellent Français du dix-neuvième siècle ! Heureusement le dix-neuvième siècle passe, et j'en vois approcher un meilleur, un siècle vraiment religieux , où , si les hommes ne confessent pas Dieu dans la même langue et sous les mêmes symboles, ils le confesseront au moins sous tous les symboles et dans toutes les langues !

— *Même nuit.* — Je me suis promené une heure sur le pont du vaisseau, seul, et faisant ces tristes ou consblantes réflexions ; j'y ai murmuré du cœur et des lèvres toutes les prières que j'ai apprises de ma mère quand j'étais enfant ; les versets , les lambeaux de psaumes que je lui ai si souvent entendu murmurer à voix basse en se promenant le soir dans l'allée du jardin de Milly, remontaient dans ma mémoire , et j'éprouvais une volupté intime et profonde à les jeter à mon tour à l'onde , au vent , à cette oreille toujours ouverte pour laquelle aucun bruit du cœur ou des lèvres n'est jamais perdu ! La prière que l'on a entendu proférer par quelqu'un qu'on aime et qu'on a vu mourir est dou-

blement sacrée ! Qui de nous ne préfère le peu de mots que lui a enseignés sa mère , aux plus belles hymnes qu'il pourrait composer lui-même ? Voilà pourquoi , de quelque religion que notre raison nous fasse à l'âge de raison , la prière chrétienne sera toujours la prière du genre humain. J'ai fait seul ainsi la prière du soir et de la mer, pour cette femme qui ne calcule aucun péril pour s'unir à mon sort , pour cette belle enfant qui jouait pendant ce temps sur le pont dans la chaloupe avec la chèvre qui doit lui donner son lait , avec les beaux et doux lévriers qui lèchent ses blanches mains , qui mordillent ses longs et blonds cheveux.

— 12 *au matin , à la voile.* — Pendant la nuit, le vent a changé et il a fratchi ; j'entendais de ma cabine à l'entrepont les pas , les voix et le chant plaintif des matelots retentir longtemps sur ma tête avec les coups de la chaîne de l'ancre qu'on rattachait à la proue. On remettait à la voile ; nous partions. Je me rendormis. Quand je me réveillai et que j'ouvris le sabord pour regarder les côtes de France que nous touchions la veille , je ne vis plus que l'immense mer vide , nue , clapotante , avec deux voiles seulement , deux hautes voiles montant comme deux bornes , deux pyramides du désert dans ce lointain sans horizon.

La vague caressait doucement les flancs épais et arrondis de mon brick , et babillait gracieusement sous mon étroite fenêtre où l'écume s'élevait



quelquefois en légères guirlandes blanches ; c'était le bruit inégal, varié, confus, du gazouillement des hirondelles sur une montagne, quand le soleil se lève au-dessus d'un champ de blé. Il y a des harmonies entre tous les éléments, comme il y en a une générale entre la nature matérielle et la nature intellectuelle. Chaque pensée a son reflet dans un objet visible qui la répète comme un écho, la réfléchit comme un miroir, et la rend perceptible de deux manières : aux sens par l'image, à la pensée par la pensée ; c'est la poésie infinie de la double création ! les hommes appellent cela comparaison : la comparaison c'est le génie. La création n'est qu'une pensée sous mille formes. Comparer, c'est l'art ou l'instinct de découvrir des mots de plus dans cette langue divine des analogies universelles que Dieu seul possède, mais dont il permet à certains hommes de découvrir quelque chose. Voilà pourquoi le prophète, poète sacré, et le poète, prophète profane, furent jadis et partout regardés comme des êtres divins. On les regarde aujourd'hui comme des êtres insensés ou tout au moins inutiles, cela est logique ; si vous comptez pour tout, le monde matériel et palpable, cette partie de la nature qui se résout en chiffres, en étendue, en argent ou en voluptés physiques, vous faites bien de mépriser ces hommes qui ne conservent que le culte du beau moral, l'idée de Dieu, et cette langue des images, des rapports mystérieux entre l'invisible et le visible ! Qu'est-ce qu'elle

prouve cette langue? Dieu et l'immortalité! Ce n'est rien pour vous!

— 13 juillet, mouillés dans le petit golfe de la Ciotat. — Le vent favorable, un moment levé, s'est bientôt évanoui dans nos voiles. Elles retombaient le long des mâts, et les laissaient osciller au gré des plus faibles lames. Belle image de ces caractères auxquels manque la volonté, ce vent de l'âme humaine, caractères flottants qui fatiguent ceux qui les possèdent : ces caractères usent plus par la faiblesse, que les courageux efforts qu'une volonté rigoureuse imprime aux hommes d'énergie et d'action, comme les navires aussi qui, sur une mer calme et sans vent, se fatiguent davantage que sous l'impulsion d'un vent frais qui les pousse et les soutient sur l'écume des vagues.

Soit hasard, soit manœuvre secrète de nos officiers, nous nous trouvons forcés par le vent à entrer à trois heures dans le golfe riant de la Ciotat, petite ville de la côte de Provence, où notre capitaine et presque tous nos matelots ont leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants. A l'abri d'un petit môle qui se détache d'une colline gracieuse, toute vêtue de vignes, de figuiers et d'oliviers, comme une main amie que le rivage tend aux matelots, nous laissons tomber l'ancre. L'eau est sans ride et tellement transparente, qu'à vingt pieds de profondeur nous voyons briller les cailloux et les coquillages, ondoyer les longues herbes

marines, et courir des milliers de poissons aux écailles chatoyantes, trésors cachés du sein de la mer, aussi riche, aussi inépuisable que la terre en végétation et en habitants. La vie est partout comme l'intelligence ! Toute la nature est animée, toute la nature sent et pense ! Celui qui ne le voit pas n'a jamais réfléchi à l'intarissable fécondité de la pensée créatrice ! Elle n'a pas dû, elle n'a pas pu s'arrêter ; l'infini est peuplé, et partout où est la vie, là aussi est le sentiment ; et la pensée a des degrés inégaux sans doute, mais sans vide. En voulez-vous une démonstration physique ? Regardez une goutte d'eau sous le microscope solaire, vous y verrez graviter des milliers de mondes ! des mondes dans une larme d'insecte ; et si vous parveniez à décomposer encore chacun de ces milliers de mondes, des millions d'autres univers vous apparaîtraient encore ! Si, de ces mondes sans bornes et infiniment petits, vous vous élevez tout à coup aux grands globes innombrables des voûtes célestes, si vous plongez dans les voies lactées, poussière incalculable de soleils dont chacun régit un système de globes plus vaste que la terre et la lune, l'esprit reste écrasé sous le poids des calculs ; mais l'âme les supporte et se glorifie d'avoir sa place dans cette œuvre, d'avoir la force de la comprendre, d'avoir un sentiment pour en bénir, pour en adorer l'auteur ! O mon Dieu ! que la nature est une digne prière pour celui qui t'y cherche, qui t'y découvre sous toutes les formes, et

qui comprend quelques syllabes de sa langue muette, mais qui dit tout !

— *Golfe de la Ciotat, 14 au soir.* — Le vent est mort et rien n'annonce son retour. La surface du golfe n'a pas un pli ; la mer est si plane qu'on y distingue çà et là l'impression des ailes transparentes des moustiques qui flottent sur ce miroir, et qui seules le ternissent à cette heure. Voilà donc à quel degré de calme et de mansuétude peut descendre cet élément qui soulève les vaisseaux à trois ponts sans connaître leur poids, qui ronge des lieues de rivage, use des collines et fend les rochers, brise des montagnes sous le choc de ses lames mugissantes ! Rien n'est si doux que ce qui est fort.

Nous descendons à terre sur les instances de notre capitaine que vent nous présenter à sa femme et nous montrer sa maison. La ville ressemble aux jolies villes du royaume de Naples sur la côte de Gaëte. Tout est rayonnant, gai, serein ; l'existence est une fête continuelle dans les climats du Midi. Heureux l'homme qui naît et qui meurt au soleil ! Heureux surtout celui qui a sa maison, la maison et le jardin de ses pères, aux bords de cette mer dont chaque vague est une étincelle qui jette sa lumière et son éclat sur la terre ! Les hautes montagnes exceptées, qui empruntent la clarté de leurs cimes et de leurs horizons aux neiges qui les couvrent, au ciel dans lequel elles plongent, aucun

site de l'intérieur des terres, quelque riant, quelque gracieux que le fassent les collines, les arbres et les fleuves, ne peut lutter de beauté avec les sites que baignent les mers du Midi. La mer est aux scènes de la nature ce que l'œil est à un beau visage ; elle les éclaire, elle leur donne ce rayonnement, cette physionomie qui les fait vivre, parler, enchanter, fasciner le regard qui les contemple.

— *Même jour.* — Il est nuit, c'est-à-dire ce qu'on appelle la nuit dans ces climats. Combien n'ai-je pas compté de jours moins éclairés sur les flancs veloutés des collines de Richmond en Angleterre ! dans les brumes de la Tamise, de la Seine, de la Saône, ou du lac de Genève ! Une lune ronde monte dans le firmament ; elle laisse dans l'ombre notre brick noir qui repose immobile à quelque distance du quai. La lune en avançant a laissé derrière elle comme une trainée de sable rouge dont elle semble avoir semé la moitié du ciel ; le reste est bleu et blanchit à mesure qu'elle approche. A un horizon de deux milles à peu près, entre deux petites îles, dont l'une a des falaises élevées et jaunes comme le Colisée à Rome, et dont l'autre est violette comme des fleurs de lilas, on voit sur la mer le mirage d'une grande ville ; l'œil y est trompé : on voit étinceler des dômes, des palais aux façades éblouissantes, de longs quais inondés d'une lumière douce et sereine ; à droite et à gauche, les vagues blanchissent et semblent l'envelopper ; on

dirait Venise ou Malte dormant au milieu des flots. Ce n'est ni une île, ni une ville, c'est la réverbération de la lune au point où son disque tombe d'aplomb sur la mer ; plus près de nous, cette réverbération s'étend et se prolonge, et roule un fleuve d'or et d'argent entre deux rivages d'azur. A notre gauche, le golfe étend jusqu'à un cap élevé la chaîne longue et sombre de ses collines inégales et dentelées ; à droite, c'est une vallée étroite et fermée où coule une belle fontaine à l'ombre de quelques arbres ; derrière, c'est une colline plus haute couverte jusqu'au sommet d'oliviers que la nuit fait paraître noirs ; depuis la cime de cette colline jusqu'à la mer, des tours grises, des maisonnettes blanches percent çà et là l'obscurité monotone des oliviers, et attirent l'œil et la pensée sur la demeure de l'homme. Plus loin encore, et à l'extrémité du golfe, trois énormes rochers s'élèvent sans bases sur les flots ; de formes bizarres, arrondis comme des cailloux, polis par la vague et les tempêtes, ces cailloux sont des montagnes : jeux gigantesques d'un océan primitif dont nos mers ne sont sans doute qu'une faible image.

— 15 juillet. — Nous avons visité la maison du capitaine de notre brick. Jolie demeure, modeste, mais ornée ; nous fûmes reçus par la jeune femme souffrante et triste du départ précipité de son mari. Je lui offris de la prendre à bord et de nous accompagner pendant ce voyage qui devait être

plus long que les voyages ordinaires d'un bâtiment de commerce. Sa santé s'y opposait ; elle allait seule , sans enfants , et malade , compter de longs jours et de longues années peut-être, pendant l'absence de son mari. Sa figure douce et sensible portait l'empreinte de cette mélancolie de son avenir et de cette solitude de son cœur. La maison ressemblait à une maison flamande ; ses murs étaient tapissés des portraits des vaisseaux que le capitaine avait commandés ; non loin de là, il nous mena voir dans la campagne une maison où il se préparait , quoique jeune, un asile pour se retirer du vent et du flot. Je fus bien aise d'avoir vu l'établissement champêtre où cet homme méditait d'avance son repos et son bonheur pour sa vieillesse. J'ai toujours aimé à connaître le foyer, les circonstances domestiques de ceux avec qui j'ai dû avoir affaire dans ce monde. C'est une partie d'eux-mêmes ; c'est une seconde physionomie extérieure qui donne la clef de leur caractère et de leur destinée.

La plupart de nos matelots sont aussi de ces villages. Hommes doux, pieux, gais, laborieux, maniant le vent , la tempête et la vague, avec cette régularité calme et silencieuse de nos laboureurs de Saint-Point maniant la herse ou la charrue ; laboureurs de mer, paisibles et chantants comme les hommes de nos vallées, suivant aux rayons du soleil du matin leurs longs sillons fumants sur les flancs de leurs collines.

— 16 juillet. — Réveillé de bonne heure, j'entendis ce matin sur le pont immobile la voix des matelots avec le chant du coq et le bêlement de la chèvre et de nos moutons. Quelques voix de femmes et des voix d'enfants complétaient l'illusion; j'aurais pu me croire couché dans la chambre de bois d'une cabane de paysans, sur les bords du lac de Zurich ou de Lucerne. Je montai; c'étaient les enfants de quelques-uns de nos matelots que leurs femmes avaient amenés à leurs pères. Ceux-ci les asseyaient sur les canons, les tenaient debout sur les balustrades du navire, les couchaient dans la chaloupe, les berçaient dans le hamac avec cette tendresse dans l'accent et ces larmes dans les yeux qu'auraient pu avoir des mères ou des nourrices. Braves gens aux cœurs de bronze contre les dangers, aux cœurs de femme pour ce qu'ils aiment, rudes et doux comme l'élément qu'ils pratiquent! Qu'il soit pasteur, qu'il soit marin, l'homme qui a une famille a un cœur pétri de sentiments humains et honnêtes. L'esprit de famille est la seconde âme de l'humanité; les législateurs modernes l'ont trop oublié; ils ne songent qu'aux nations et aux individualités; ils omettent la famille, source unique des populations fortes et pures, sanctuaire des traditions et des mœurs, où se retrempent toutes les vertus sociales; la législation, même après le christianisme, a été barbare sous ce rapport; elle repousse l'homme de l'esprit de famille, au lieu de l'y convier! Elle interdit à la moitié des hommes,



la femme , l'enfant , la possession du foyer et du champ ; elle devait ces biens à tous, dès qu'ils ont âge d'homme ; il ne fallait les interdire qu'aux coupables. La famille est la société en raccourci, mais c'est la société où les lois sont naturelles, parce qu'elles sont des sentiments. Excommunier de la famille, aurait pu être la plus grande réprobation, la dernière flétrissure de la loi ; c'eût été la seule peine de mort d'une législation chrétienne et humaine : la mort sanglante devait être effacée depuis des siècles.

— *Juillet, toujours mouillés par vent contraire.*

— A un mille à l'ouest, sur la côte, les montagnes sont cassées comme à coups de massue ; les fragments énormes sont tombés, çà et là, sur les pieds des montagnes ou sous les flots bleus et verdâtres de la mer qui les baigne. La mer y brise sans cesse ; et de la lame qui arrive avec un bruit alternatif et sourd contre les rochers, s'élancent comme des langues d'écume blanche qui vont lécher les bords salés. Ces morceaux entassés de montagnes, car ils sont trop grands pour qu'on les appelle rochers, sont jetés et pilés avec une telle confusion les uns sur les autres, qu'ils forment une quantité innombrable d'anses étroites, de voûtes profondes, de grottes sonores, de cavités sombres dont les enfants de deux ou trois cabanes de pêcheurs du voisinage connaissent seuls les routes, les sinuosités et les issues. Une de ces cavernes, dans laquelle on



pénètre par l'arche surbaissée d'un pont naturel, convert d'un énorme bloc de granit, donne accès à la mer, et s'ouvre ensuite sur une étroite et obscure vallée que la mer remplit tout entière de ses flots limpides et aplanis comme le firmament dans une belle nuit. C'est une calangue connue des pêcheurs, où, pendant que la vague mugit et écume au dehors, en ébranlant de son choc les flancs de la côte, les plus petites barques sont à l'abri; on y aperçoit à peine ce léger bouillonnement d'une source qui tombe dans une nappe d'eau. La mer y conserve cette belle couleur d'un jaune verdâtre et moiré, que voit si bien l'œil des peintres de marine, mais qu'ils ne peuvent jamais rendre exactement, car l'œil voit plus que la main ne peut imiter.

Sur les deux flancs de cette vallée marine montent à perte de vue deux murailles de rochers presque à pic, sombres et d'une couleur uniforme pareille à celle du mâchefer, quelque temps après qu'il est tombé de la fournaise. Aucune plante, aucune mousse n'y trouve même une fente pour se suspendre et s'enraciner, pour y faire flotter ces guirlandes de lianes et ces fleurs que l'on voit si souvent onduler sur les parois des rochers de la Savoie à des hauteurs où Dieu seul peut les respirer; nues, droites, noires, repoussant l'œil, elles ne sont là que pour défendre de l'air de la mer les collines de vignes et d'oliviers qui végètent sous leur abri. Images de ces hommes dominant une

époque ou une nation, exposés à toutes les injures du temps et des tempêtes pour protéger des hommes plus faibles et plus heureux. Au fond de la calangue, la mer s'élargit un peu, serpente, prend une teinte plus claire à mesure qu'elle découvre plus de ciel, et finit enfin par une belle nappe d'eau dormante sur un lit de petits coquillages violets concassés et serrés comme du sable. Si vous mettez le pied hors de la chaloupe qui vous a porté jusque-là, vous trouvez à gauche, dans le creux d'un ravin, une source d'eau douce fraîche et pure ; puis en tournant à droite un sentier de chèvres, pierreux, rapide, inégal, ombragé de figuiers sauvages et d'azeroliers, qui descend des terres cultivées vers cette solitude des flots. Peu de sites m'ont autant frappé, autant alléché dans mes voyages. C'est ce mélange parfait de grâce et de force qui forme la beauté accomplie dans l'harmonie des éléments comme dans l'être animé ou pensant. C'est cet hymen mystérieux de la terre et de la mer, surpris pour ainsi dire dans leur union la plus intime et la plus voilée. C'est cette image du calme et de la solitude la plus inaccessible, à côté de cet orageux et tumultueux théâtre des tempêtes, tout près du ressentiment de ses flots. C'est un de ces nombreux chefs-d'œuvre de la création, que Dieu a répandus partout comme pour se jouer avec les contrastes, mais qu'il se plaît à cacher le plus souvent sur les cimes impraticables des monts escarpés, dans le fond des ravins sans accès, sur

les écueils les plus inabordables de l'Océan, comme des joyaux de la nature qu'elle ne découvre que rarement à des hommes simples, à des bergers, à des pêcheurs, aux voyageurs, aux poètes, ou à la pieuse contemplation des solitaires.

— 14 *juillet* 1832. — A dix heures, brise de l'ouest qui s'élève; nous levons l'ancre à trois heures; nous n'avons bientôt plus que le ciel et les flots pour horizon; — mer étincelante, — mouvement doux et cadencé du brick, — murmure de la vague aussi régulier que la respiration d'une poitrine humaine. Cette alternation régulière du flot, du vent dans la voile, se retrouve dans tous les mouvements, dans tous les bruits de la nature; est-ce qu'elle ne respirerait pas aussi? Oui, sans aucun doute, elle respire, elle vit, elle pense, elle souffre et jouit, elle sent, elle adore son divin auteur. Il n'a pas fait la mort; la vie est le signe de toutes ses œuvres.

— 15 *juillet* 1832, en pleine mer, huit heures du soir. — Nous avons vu s'abaisser les dernières cimes des montagnes grises des côtes de France et d'Italie, puis la ligne bleue, sombre, de la mer à l'horizon a tout submergé; l'œil, à ce moment où l'horizon connu s'évanouit, parcourt l'espace et le vide flottant qui l'entoure, comme un infortuné qui a perdu successivement tous les objets de ses affections, de ses habitudes,

et qui cherche en vain où reposer son cœur.

Le ciel devient la grande et unique scène de contemplation ; puis le regard retombe sur ce point imperceptible noyé dans l'espace, sur cet étroit navire devenu l'univers entier pour ceux qu'il emporte.

Le maître d'équipage est à la barre ; sa figure mâle et impassible , son regard ferme et vigilant, fixé tantôt sur l'habitacle pour y chercher l'aiguille, tantôt sur la proue pour y découvrir, à travers les cordages du mât de misaine , sa route à travers les lames ; son bras droit posé sur la barre, et d'un mouvement imprimant sa volonté à l'immense masse du vaisseau ; tout montre en lui la gravité de son œuvre , le destin du navire , la vie de trente personnes roulant en ce moment dans son large front et pesant dans sa main robuste.

A l'avant du pont, les matelots sont par groupes, assis , debout , couchés sur les planches de sapin luisant, ou sur les câbles roulés en vastes spirales ; les uns raccommodant les vieilles voiles avec de grosses aiguilles de fer , comme de jeunes filles brodant le voile de leurs noces ou le rideau de leur lit virginal ; les autres se penchant sur les balustrades , regardant sans les voir les vagues écumantes comme nous regardons les pavés d'une route cent fois battue , et jetant au vent avec indifférence les bouffées de fumée de leurs pipes de terre rouge. Ceux-ci donnent à boire aux poules dans leurs longues auges ; ceux-là tiennent à la main une poignée de foin, et font brouter la chè-

re dont ils tiennent les cornes de l'autre main ; ceux-là jouent avec deux beaux moutons qui sont juchés entre les deux mâts dans la haute chaloupe suspendue ; ces pauvres animaux élèvent leur tête inquiète au-dessus des bordages, et ne voyant que la plaine ondoyante blanchie d'écume, ils bêlent après le rocher et la mousse aride de leurs montagnes.

A l'extrémité du navire, l'horizon de ce monde flottant, c'est la proue aiguë précédée de son mât de beaupré incliné sur la mer ; ce mât se dresse à l'avant du vaisseau comme le dard d'un monstre marin. Les ondulations de la mer, presque insensibles au centre de gravité au milieu du pont, font décrire à la proue des oscillations lentes et gigantesques. Tantôt elle semble diriger la route du vaisseau vers quelque étoile du firmament, tantôt le plonger dans quelque vallée profonde de l'Océan ; car la mer semble monter et descendre sans cesse quand on est à l'extrémité d'un vaisseau qui, par sa masse et sa longueur, multiplie l'effet de ces vagues ondulées.

Nous, séparés par le grand mât de cette scène de mœurs maritimes, nous sommes assis sur les bancs de quart, ou nous nous promenons avec les officiers sur le pont, regardant descendre le soleil et monter les vagues.

Au milieu de toutes ces figures mâles, sévères, pensives, une enfant, les cheveux dénoués et flottants sur sa robe blanche, son beau visage rose,

hommes et qui, autour d'un chapeau de paille de matelot, sous son même jour avec le chat blanc du capitaine, ou avec une meute de pigeons de mer, pris la veille, qui se couchent sous l'aile d'un canon et auxquels elle emmène le pain de son gâter.

Cependant, le capitaine du navire, sa montre marine à la main, se tient en silence à l'occident la seconde précise où le disque du soleil refracté de la moitié de son disque semble toucher la vague et y flotter un moment avant d'y être submergé entier, élève la voix et dit : *Messieurs, la prière !* Toutes les conversations cessent, tous les jeux finissent, les matelots jettent à la mer leur cigare encore enflammé, ils ôtent leurs bonnets gros de laine rouge, les tiennent à la main, et viennent s'agenouiller entre les deux mâts. Le plus jeune d'entre eux ouvre le livre de prières et chante *Vae, maris stella*, et les litanies sur un mode tendre, plaintif et grave, qui semble avoir été inspiré au milieu de la mer et de cette mélancolie inquiète des dernières heures du jour où tous les souvenirs de la terre, de la chaumière, du foyer, remontent du cœur dans la pensée de ces hommes simples. Les ténèbres vont redescendre sur les flots et engloutir jusqu'au matin, dans leur obscurité dangereuse, la route des navigateurs et les vies de tant d'êtres qui n'ont plus pour phare que la Providence, pour asile que la main invisible qui les soutient sur les flots. Si la prière n'était pas née avec

l'homme même, c'est là qu'elle eût été inventée, par des hommes seuls avec leurs pensées et leurs faiblesses en présence de l'abîme du ciel où se perdent leurs regards, de l'abîme des mers dont une planche fragile les sépare ; au mugissement de l'Océan qui gronde, siffle, hurle, mugit comme les voix de mille bêtes féroces ; aux coups du vent qui fait rendre un son aigu à chaque cordage ; aux approches de la nuit qui grossit tous les périls et multiplie toutes les terreurs. Mais la prière ne fut jamais inventée ; elle naquit du premier soupir, de la première joie, de la première peine du cœur humain, ou plutôt l'homme ne naquit que pour la prière ; glorifier Dieu ou l'implorer, ce fut sa seule mission ici-bas ; tout le reste périt avant lui ou avec lui ; mais le cri de gloire, d'admiration ou d'amour, qu'il élève vers son créateur, en passant sur la terre, ne périt pas ; il remonte, il retentit d'âge en âge à l'oreille de Dieu, comme l'écho de sa propre voix, comme un reflet de sa magnificence ; il est la seule chose qui soit complètement divine en l'homme, et qu'il puisse exhaler avec joie et avec orgueil ; car cet orgueil est un hommage à celui-là seul qui peut en avoir, à l'être infini.

A peine avions-nous roulé ces pensées ou d'autres pensées semblables, chacun dans notre silence, qu'un cri de Julia s'éleva au bord du vaisseau qui regardait l'Orient. Un incendie sur la mer ! un navire en feu ! Nous nous précipitâmes pour voir ce feu lointain sur les flots. En effet, un large char-



bon de feu flottait à l'orient sur l'extrémité l'horizon de la mer , puis , s'élevant et s'arrondissant en peu de minutes, nous reconnûmes la pleine lune enflammée par la vapeur du vent d'ouest ; sortant lentement des flots comme un disque fer rouge que le forgeron tire avec ses tenailles la fournaise , et qu'il suspend sur l'onde où il l'éteindre. Du côté opposé du ciel, le disque du soleil, qui venait de descendre, avait laissé à l'occident comme un banc de sable d'or , semblable rivage de quelque terre inconnue. Nos regards flottaient d'un bord à l'autre entre ces deux magnificences du ciel. Peu à peu les clartés de ce double crépuscule s'éteignirent ; des milliers d'étoiles requièrent au-dessus de nos têtes, comme pour tracer la route à nos mâts qui passèrent de l'une à l'autre. On commanda le premier quart de la nuit , on éleva du pont tout ce qui pouvait gêner la manœuvre , et les matelots vinrent l'un après l'autre dire au capitaine : Que Dieu soit avec nous !

Je continuai de me promener quelque temps en silence sur le pont ; puis je descendis rendant grâce à Dieu dans mon cœur d'avoir permis que je visse encore cette face inconnue de sa nature. Mon Dieu mon Dieu ! voir ton œuvre sous toutes ses faces admirer ta magnificence sur les montagnes ou sur les mers, adorer et bénir ton nom qu'aucune langue ne peut contenir ! c'est là toute la vie ! Multiplie notre amour pour multiplier l'amour et l'admiration dans nos cœurs ! Puis tourne la page , et fais-nous li

dans un autre monde les merveilles sans fin du livre de ta grandeur et de ta bonté !

— 16 juillet 1832, en pleine mer. — Nous avons eu toute la nuit et tout le jour une belle, mais forte mer. Le soir, le vent fraîchit, la lame se forme et commence à rouler pesamment sur les flancs du brick ; lune éclatante qui prolonge des torrents d'une clarté blanche et ondoyante dans les larges vallées liquides, creusées entre les grandes vagues. Ces lueurs flottantes de la lune ressemblent à des ruisseaux d'eau courante, à des cascades d'eau de neige dans le lit des vertes vallées du Jura ou de la Suisse. Le vaisseau descend et remonte lourdement chacune de ces ravines profondes. Pour la première fois, dans ce voyage, nous entendons les plaintes, les gémissements du bois ; les flancs écrasés du brick rendent, sous le coup de chaque lame, un bruit auquel on ne peut rien comparer que les derniers mugissements d'un taureau frappé par la hache, et couché sur le flanc dans les convulsions de l'agonie. Ce bruit mêlé dans la nuit aux rugissements de cent mille vagues, aux bonds gigantesques du navire, aux craquements des mâts, au sifflement des rafales, à la poussière de l'écume qu'elles lancent et qu'on entend pleuvoir en sifflant sur le pont, aux pas lourds et précipités des hommes de quart, qui courent à la manœuvre, aux paroles rares, fermes et brèves, de l'officier qui commande ; tout cela forme un ensemble de sons

significatifs et terribles qui ébranlent bien plus profondément l'âme humaine, que le coup de canon sur le champ de bataille. Ce sont de ces scènes auxquelles il faut avoir assisté, pour connaître la face pénible de la vie des marins, et pour mesurer sa propre sensibilité morale et physique !

La nuit entière se passe ainsi sans sommeil. Au lever du jour, le vent tombe un peu, la lame ne déferle plus, c'est-à-dire qu'elle ne se couronne plus d'écume ; tout annonce une belle journée ; nous apercevons à travers la brume colorée de l'horizon les hautes et longues chaînes des montagnes de Sardaigne. Le capitaine nous promet une mer calme et plane comme un lac entre cette île et la Sicile. Nous filons huit nœuds, quelquefois neuf ; à chaque quart d'heure, les côtes éclatantes vers lesquelles le vent nous emporte, se dessinent avec plus de netteté ; les golfes se creusent, les caps s'avancent, les rochers blancs se dressent sur les flots, les maisons, les champs cultivés commencent à se distinguer sur les flancs de l'île. A midi, nous touchons à l'entrée du golfe de Saint-Pierre ; mais au moment de doubler les écueils qui le ferment, un ouragan subit de vent du nord éclate dans nos voiles ; la lame déjà grosse de la nuit donne prise au vent, et s'amoncelle en véritables collines mouvantes ; tout l'horizon n'est qu'une nappe d'écume ; le vaisseau chancelle tour à tour sur la crête de toutes les vagues, puis se précipite presque perpendiculairement dans les profondeurs qui les sé-

parent ; en vain nous persistons à vouloir chercher un abri dans le golfe. A l'instant où nous doublons le cap pour y entrer , un vent furieux et sifflant comme une volée de flèches s'échappe de chaque vallon, de chaque anse de la côte, et jette le brick sur le flanc ; on a le temps à peine de serrer les voiles ; nous ne gardons que les voiles basses où nous serrons le vent ; le capitaine court lui-même à la barre du gouvernail ; le navire alors, comme un cheval contenu par une main vigoureuse et dont on tient la bride courte, semble piaffer sur l'écume du golfe ; les flots rasant les bords du pont, du côté où le navire est incliné, et tout le flanc gauche jusqu'à la quille est hors de l'eau ; nous filons ainsi environ vingt minutes, dans l'espoir d'atteindre la petite rade de la ville de Saint-Pierre ; nous voyons déjà les vignes et les maisonnettes blanches à une portée de canon ; mais la tempête augmente, le vent nous frappe comme un boulet ; nous sommes contraints de céder et de virer périlleusement de bord, sous le coup même le plus violent de la rafale. Nous réussissons, et nous sortons du golfe par la même manœuvre qui nous y a lancés ; nous nous retrouvons au large sur une mer horrible. La fatigue de la nuit et du jour nous fait vivement désirer un abri avant une seconde nuit que tout nous fait appréhender comme plus orageuse encore. Le capitaine se décide à tout braver, même la rupture de ses mâts, pour trouver un mouillage sur la côte de Sardaigne. A quelques lieues du

point où nous sommes, le golfe de Palma nous en promet un. Nous combattons, pour y entrer, la même furie des vents, qui nous a chassés du golfe Saint-Pierre. Après deux heures de lutte, nous l'emportons et nous entrons, comme un oiseau de mer penché sur ses ailes, jusqu'au fond du beau golfe de Palma. La tempête n'est point tombée ; nous entendons le mugissement incessant de la pleine mer à trois lieues derrière nous ; le vent continue à siffler dans nos cordes ; mais dans ce bassin cerné de hautes montagnes, il ne peut soulever que des bouffées d'écume, dont il arrose et rafraîchit le pont, et enfin nous mouillons à trois encablures de la plage de Sardaigne, sur un fond d'herbes marines, et dans des eaux tranquilles et peu ridées. C'est une impression délicieuse que celle du navigateur échappé à la tempête à force de travail et de peine, quand il entend enfin rouler la chaîne de fer de l'ancre qui va l'attacher à un rivage hospitalier. Aussitôt que l'ancre a mordu toutes les figures contractées des matelots se détendent ; on voit que leurs pensées se reposent aussi ; ils descendent dans l'entrepont, ils vont changer leurs habits mouillés, ils remontent bientôt avec leur costume des dimanches, et reprennent toutes les habitudes paisibles de leur vie de terre. Oisifs, gais, causeurs, ils sont assis, les bras croisés sur les balustres du bordage, ou fument tranquillement leurs pipes, en regardant avec indifférence les paysages et les maisons du rivage.

— 17 juillet 1852. — Mouillés dans cette rade paisible après une nuit de sommeil délicieux, nous déjeunons sur le pont à l'abri d'une voile qui nous sert de tente ; la côte brûlée, mais pittoresque, de la Sardaigne s'étend devant nous. Une embarcation armée de deux pièces de canon se détache de l'île de Saint-Antioche, à deux lieues de nous, et semble s'approcher. Nous la distinguons bientôt mieux ; elle porte des marins et des soldats ; elle est en peu de temps à portée de la voix ; elle nous interroge, et nous ordonne d'aller à terre ; nous délibérons ; je me décide à y accompagner le capitaine du brick. Nous nous armons de plusieurs fusils et de pistolets pour résister si l'on voulait employer la force pour nous retenir. Nous mettons à la voile dans le petit canot. Arrivés près de la petite barque sarde qui nous précède, nous descendons sur une plage au fond du golfe. Cette plage borde une plaine inculte et marécageuse. Du sable blanc, de grands chardons, quelques touffes d'aloës, çà et là quelques buissons d'un arbuste à l'écorce pâle et grise dont la feuille ressemble à celle du cèdre, des nuées de chevaux sauvages, paissant librement dans ces bruyères, qui viennent en galopant nous reconnaître et nous flairer, et partent ensuite en hennissant, comme des volées de corbeaux ; à un mille de nous, des montagnes grises, nues, avec quelques taches seulement d'une végétation rabougrie sur leurs flancs ; un ciel d'Afrique sur ces cimes calcinées ; un vaste silence sur toutes

ces campagnes ; l'aspect de désolation et de solitude qu'ont toutes les plages de mauvais air de la Romagne , dans la Calabre ou le long des mers Pontins , voilà la scène ; sept ou huit hommes belle physionomie , le front élevé , l'œil hardi , sauvage , à demi nus , à demi vêtus de lambeaux d'uniformes , armés de longues carabines et tenant de l'autre main des perches de roseaux pour prendre nos lettres , ou nous présenter ce qu'ils ont nous offrir , voilà les acteurs. Je réponds en mauvais patois napolitain à leurs questions ; je leur nomme quelques-uns de leurs compatriotes avec qui j'ai été lié d'amitié en Italie dans ma jeunesse ; ces hommes deviennent polis et obligeants après avoir été insolents et impérieux ; je leur achète un mouton qu'ils équarrirent sur la plage. Nous écrivons ; ils prennent nos lettres dans la fente qu'ils ont faite à l'extrémité d'un long roseau , ils battent le briquet , arrachent quelques branches vertes de l'arbuste qui couvre la côte , allument un feu , passent nos lettres , trempées dans l'eau de mer , dans la fumée de ce feu , avant de les toucher. — Ils nous promettent de tirer un coup de fusil pour nous avertir de revenir à la côte lorsqu'ils auront d'autres provisions de légumes et d'eau douce prêtes. — Puis tirant de leurs bâtiments une immense corbeille de coquillages , *frutti di mare* nous les offrent , sans vouloir accepter aucun salaire.

Nous revenons à bord : — heures de loi

contemplations délicieuses , passées sur la poupe du navire à l'ancre , pendant que la tempête résonne encore à l'extrémité des deux caps qui nous couvrent , et que nous regardons l'écume de la haute mer monter encore de trente ou quarante pieds contre les flancs dorés de ces caps .

— 18 juillet 1832. — Sortis du golfe de Palma par une mer miroitée et plane , — un léger souffle d'ouest , à peine suffisant pour sécher la rosée de la nuit qui brille sur les rameaux découpés des lentisques , seule verdure de ces côtes déjà africaines : — en pleine mer , journée silencieuse , douce brise qui nous fait filer six à sept nœuds par heure ; — belle soirée ; — nuit étincelante ; — la mer dort aussi .

— 19 juillet 1832. — Nous nous réveillons à vingt-cinq lieues de la côte d'Afrique . Je relis l'histoire de saint Louis pour me rappeler les circonstances de sa mort sur la plage de Tunis , près du cap de Carthage , que nous devons voir ce soir ou demain .

Je ne savais pas dans ma jeunesse pourquoi certains peuples m'inspiraient une antipathie pour ainsi dire innée , tandis que d'autres m'attiraient et me ramenaient sans cesse à leur histoire par un attrait irréflechi . — J'éprouvais pour ces vaines ombres du passé , pour ces mémoires mortes des nations , exactement ce que j'éprouve avec un irrésistible empire pour ou contre les physionomies



des hommes avec lesquels je vis ou je passe. J'aime ou j'abhorre dans l'acception physique le mot ; à première vue , en un clin d'œil , j'ai vu un homme ou une femme pour jamais. — L'instinct, la réflexion , la violence même, tentée souvent par moi contre ces premières impressions n'y peuvent rien. — Quand le bronze a reçu l'empreinte du balancier, vous avez beau le tourner et le retourner dans vos doigts, il la garde ainsi de mon âme, — ainsi de mon esprit. — C'est le propre des êtres chez lesquels l'instinct est prompt, fort, instantané, inflexible. On se demande : qu'est-ce que l'instinct ? et l'on reçoit pour réponse que c'est la raison suprême ; mais la raison ici n'est pas la raison non raisonnée, la raison telle que Dieu l'a faite et non pas telle que l'homme la trouve. Elle nous frappe comme l'éclair sans que l'on ait la peine de la chercher. — Elle illumine tout au premier jet. — L'inspiration dans tous les arts comme sur un champ de bataille est aussi c'est l'instinct, cette raison devinée. Le génie aussi est instinctif et non logique et labeur. Plus on réfléchit plus on reconnaît que l'homme ne possède rien de grand et de beau qui lui appartienne, qui vienne de sa force ou de sa volonté ; mais que tout ce qu'il y a de souverainement beau vient immédiatement de la nature et de Dieu. — Le christianisme savait tout, l'a compris du premier jour. — Les premiers apôtres sentirent en eux cette action immédiate de la divinité et s'écrièrent dès la

mière heure : *Tout don parfait vient de Dieu.*

Revenons aux peuples. — Je n'ai jamais pu aimer les Romains ; je n'ai jamais pu prendre le moindre intérêt de cœur à Carthage , malgré ses malheurs et sa gloire. — Annibal ne m'a jamais paru qu'un général de la Compagnie des Indes, faisant une campagne industrielle, une brillante et héroïque opération de commerce dans les plaines de Trasimène. — Ce peuple , ingrat comme tous les peuples égoïstes, l'en récompensa par l'exil et la mort ! — Pour sa mort, elle fut belle, elle fut pathétique , elle me réconcilie avec ses triomphes ; j'en ai été remué dès mon enfance. — Il y a eu toujours pour moi , comme pour l'humanité tout entière , une sublime et héroïque harmonie entre la souveraine gloire , le souverain génie et la souveraine infortune. — C'est là une de ces notes de la destinée qui ne manque jamais son effet , sa triste et voluptueuse modulation dans le cœur humain ! Il n'est point en effet de gloire sympathique, de vertu complète sans l'ingratitude, la persécution et la mort. — Le Christ en fut le divin exemple, et sa vie comme sa doctrine expliquent cette mystérieuse énigme de la destinée des grands hommes par la destinée de l'homme divin !

Je l'ai découvert plus tard, le<sup>e</sup> secret de mes sympathies ou de mes antipathies pour la mémoire de certains peuples est dans la nature même des institutions et des actions de ces peuples. — Les peuples comme les Phéniciens, Tyr, Sidon ,

Carthage, sociétés de commerce exploitant la terre à leur profit et ne mesurant la grandeur de leurs entreprises qu'à l'utilité matérielle et actuelle résultat, — je suis pour eux comme le Dante, regarde et je passe.

« Non ragionar di lor, ma guarda e passa ! »

N'en parlons pas. — Ils ont été riches et puissants, voilà tout. — Ils n'ont travaillé que pour le présent ; l'avenir n'a pas à s'en occuper. — *Receverunt mercedem.*

Mais ceux qui, peu soucieux du présent qui sentaient leur échapper, ont par un sublime instinct d'immortalité, par une soif insatiable d'avenir, porté la pensée nationale au delà du présent et le sentiment humain au-dessus de l'aisance, de la richesse, de l'utilité matérielle ; — ceux qui ont consommé des générations et des siècles à laisser sur leur route une trace belle et éternelle de leur passage ; ces nations désintéressées et généreuses qui ont remué toutes les grandes et pesantes idées de l'esprit humain, pour en construire des sagesses, des législations, des théogonies, des arts, des systèmes ; — celles qui ont remué les masses de marbre ou de granit pour en construire des obélisques ou des pyramides, défi sublime jeté par elles au temps, voix muette avec laquelle elles parlent à jamais aux âmes grandes et généreuses ; — nations poètes comme les Égyptiens, les Juifs,

**Indous, les Grecs, qui ont idéalisé la politique et fait prédominer dans leur vie de peuples le principe divin, — l'âme, sur le principe humain, — l'utile ; celles-là, je les aime, je les vénère, je cherche et j'adore leurs traces, leurs souvenirs, leurs œuvres écrites, bâties ou sculptées ; je vis de leur vie, j'assiste en spectateur ému et partial au drame touchant ou héroïque de leur destinée, et je traverse volontiers les mers pour aller rêver quelques jours sur leur poussière et pour aller dire à leur mémoire le memento de l'avenir ; celles-là ont bien mérité des hommes, car elles ont élevé leurs pensées au-dessus de ce globe de fange, au delà de ce jour fugitif. — Elles se sont senties faites pour une destinée plus haute et plus large, et ne pouvant se donner à elles-mêmes la vie immortelle que rêve tout cœur noble et grand, elles ont dit à leurs œuvres : Immortalisez-nous, subsistez pour nous, parlez de nous à ceux qui traverseront le Désert ou qui passeront sur les flots de la mer Ionienne, devant le cap Sygée ou devant le promontoire de Sunium où Platon chantait une sagesse qui sera encore la sagesse de l'avenir.**

**Voilà ce que je pensais en écoutant la proue, sur laquelle j'étais assis, fendre les vagues de la mer d'Afrique, et en regardant à chaque minute sous la brume rose de l'horizon si je n'apercevais pas le cap de Carthage.**

**La brise tomba, la mer se calma, le jour s'écoula à regarder en vain de loin la côte vaporeuse d'Afri-**

que : le soir, un fort coup de vent s'éleva, le navire, balotté d'un flanc à l'autre, écrasé sous les voiles semblables aux ailes cassées par le plomb d'un oiseau de mer, nous secouait dans ses flancs avec ce terrible mugissement d'un édifice qui s'écroule ; je passe la nuit sur le pont, le bras passé autour d'un câble ; des nuages blanchâtres, qui se pressent comme une haute montagne dans le golfe profond de Tunis, jaillissent des éclairs, et sortent les coups lointains de la foudre. L'Afrique m'apparaît comme je me la représentais toujours, ses flancs déchirés par les feux du ciel et ses sommets calcinés dérobés sous les nuages. A mesure que nous approchons et que le cap de Byserte, puis le cap de Carthage, se détachent de l'obscurité, et semblent venir au-devant de nous, toutes les grandes images, tous les noms fabuleux ou héroïques qui ont retenti sur ce rivage, sortent aussi de ma mémoire et me rappellent les drames poétiques ou historiques dont ces lieux furent successivement le théâtre. Virgile, comme tous les poètes qui veulent faire mieux que la vérité, l'histoire et la nature, a bien plutôt gâté qu'embelli l'image de Didon. — La Didon historique, veuve de Sychée, et fidèle aux mânes de son premier époux, fait dresser son bûcher sur le cap de Carthage, et y monte sublime et volontaire victime d'un amour pur et d'une fidélité, même à la mort ! Cela est un peu plus beau, un peu plus saint, un peu plus pathétique que les froides galanteries que le poète romain

lui prête avec son ridicule et pieux Énée, et son désespoir amoureux auquel le lecteur ne peut sympathiser.

Mais l'*Anna soror* et le magnifique adieu, et l'immortelle imprécation qui suivent, feront toujours pardonner à Virgile.

La partie historique de Carthage est plus poétique que sa poésie. La mort céleste et les funérailles de saint Louis; — l'aveugle Bélisaire; — Marius expiant parmi les bêtes féroces sur les ruines de Carthage, bête féroce lui-même, les crimes de Rome; — la journée lamentable où, semblable au scorpion entouré de feux qui se perce lui-même de son dard empoisonné, Carthage, entourée par Scipion et Massinissa, met elle-même le feu à ses édifices et à ses richesses; — la femme d'Asdrubal, renfermée avec ses enfants dans le temple de Jupiter, reprochant à son mari de n'avoir pas su mourir et allumant elle-même la torche qui va consumer elle et ses enfants et tout ce qui reste de sa patrie, pour ne laisser que de la cendre aux Romains! — Caton d'Utique, les deux Scipion, Annibal, tous ces grands noms s'élèvent encore sur le cap abandonné, comme des colonnes debout devant un temple renversé. — L'œil ne voit rien qu'un promontoire nu, s'élevant sur une mer déserte, quelques citernes vides ou remplies de leurs propres débris, quelques aqueducs en ruines, quelques môles ravagés par les flots, et recouverts par la lame; une ville barbare auprès, où ces noms

même sont inconnus comme ces hommes qui vivent trop vieux et qui deviennent étrangers dans leur propre pays. Mais le passé suffit là où il brille de tant d'éclat de souvenirs. — Que sais-je même si je ne l'aime pas mieux seul, isolé au milieu de ses ruines, que profané et troublé par le bruit et la foule des générations nouvelles ? Il en est des ruines ce qu'il en est des tombeaux : — au milieu du tumulte d'une grande ville et de la fange de nos rues, ils affligent et attristent l'œil, ils font tache sur toute cette vie bruyante et agitée ; — mais dans la solitude, aux bords de la mer, sur un cap abandonné, sur une grève sauvage, trois pierres, jaunies par les siècles et brisées par la foudre, font réfléchir, penser, rêver ou pleurer.

La solitude et la mort, la solitude et le passé qui est la mort des choses, s'allient nécessairement dans la pensée humaine. Leur accord est une mystérieuse harmonie ; j'aime mieux le promontoire nu de Carthage, le cap mélancolique de Sunium, la plage nue et infestée de Pæstum, pour y placer les scènes des temps écoulés, que les temples, les arcs, les Colisées de Rome morte, foulés aux pieds dans Rome vivante avec l'indifférence de l'habitude ou la profanation de l'oubli.

— 20 juillet 1832. — A dix heures, le vent s'adoucit, nous pouvons monter sur le pont, et filant sept nœuds par heure, nous nous trouvons bientôt à la hauteur de l'île isolée de Pantelleria, ancienne

lle de Calypso, délicieuse encore par sa végétation africaine et la fraîcheur de ses vallées et de ses eaux. C'est là que les empereurs exilèrent successivement les condamnés politiques.

Elle ne nous apparaît que comme un cône noir sortant de la mer, et vêtue jusqu'aux deux tiers de son sommet par une brume blanche qu'y a jetée le vent de la nuit. Nul vaisseau n'y peut aborder ; elle n'a de ports que pour les petites barques qui y portent les exilés de Naples et de la Sicile, qui languissent depuis dix années, expiant quelques rêves de liberté précoces.

Malheureux les hommes qui en tout genre devancent leur temps ! leur temps les écrase. — C'est notre sort à nous, hommes impartiaux, politiques, rationnels de la France. — La France est encore à un siècle et demi de nos idées. — Elle veut en tout des hommes et des idées de secte et de parti : que lui importe du patriotisme et de la raison ? c'est de la haine, de la rancune, de la persécution alternative, qu'il faut à son ignorance ! Elle en aura jusqu'à ce que, blessée avec les armes mortelles dont elle veut absolument se servir, elle tombe ou les rejette loin d'elle pour se tourner vers le seul espoir de toute amélioration politique, Dieu, sa loi ; et la raison, sa loi innée.

— 21 juillet 1832. — La mer, à mon réveil, après une nuit orageuse, semble jouer avec le reste du vent d'hier ; — l'écume la couvre encore



comme les flots à demi courbes qui touchent le flanc du charni indiquent d'une longue course, — un comme ceux que son mors secoue quand abaisse et relève la tête, impatient d'une nouvelle carrière. — Les vagues courent vite, irrégulièrement, mais légères, peu profondes, transparentes, cette mer ressemble à un champ de belle avoine ondoyant aux brises d'une matinée de printemps après une nuit d'averse : — nous voyons les îles de Gozo et de Malte surgir au-dessous de la brume à cinq ou six lieues à l'horizon.

— 22 juillet 1852, arrivée à Malte. — A mesure que nous approchons de Malte, la côte basse s'élève et s'articule ; mais l'aspect est morne et stérile bientôt nous apercevons les fortifications et les golfes formés par les ports : une nuée de petites barques, montées chacune par deux rameurs, sort de ces golfes et accourt à la proue de notre navire la mer est grosse et la vague les précipite quelquefois dans le profond sillon que nous creusons dans la mer ; ils semblent près d'y être engloutis ; le flot les relève, ils courent sur nos traces, ils dansent sur les flancs du brick, ils nous jettent de petites cordes pour nous remorquer dans la rade.

Les pilotes nous annoncent une quarantaine de jours, et nous conduisent au port réservé sous les hautes fortifications de la cité Valette. — Le consul de France, M. Miège, informe le gouverneur sir Frederick Ponsonby, de notre arrivée ; il ra-

semble le conseil de santé, et réduit notre quarantaine à trois jours.

Nous obtenons la faveur de monter une barque et de nous promener le soir le long des canaux qui prolongent le port de la quarantaine. — C'est un dimanche. — Le soleil brûlant du jour s'est couché au fond d'une anse paisible et étroite du golfe qui est derrière la proue de notre navire ; la mer est là, plane et brillante, légèrement plombée, absolument semblable à de l'étain fraîchement étamé. — Le ciel au-dessus est d'une teinte orange, légèrement rosée. — Il se décolore à mesure qu'il s'élève sur nos têtes et s'éloigne de l'occident ; à l'Orient, il est d'un bleu gris et pâle, et ne rappelle plus l'azur éclatant du golfe de Naples, — ou même la profondeur noire du firmament au-dessus des Alpes de la Savoie. — La teinte du ciel africain participe de la brûlante atmosphère et de l'âpre sévérité de ce continent ; la réverbération de ces montagnes nues frappe le firmament de sécheresse et de chaleur, et la poussière enflammée de ces déserts de sable aride semble se mêler à l'air qui l'enveloppe, et ternir la voûte de cette terre. — Nos rameurs nous mènent lentement à quelques toises du rivage. — Le rivage bas et uni d'une grève, qui vient mourir à quelques pouces au-dessus de la mer, est couvert, pendant un demi-mille, d'une rangée de maisons qui se touchent les unes les autres, et semblent s'être approchées le plus près possible du flot, pour en respirer la fraîcheur et pour en écouter le mur-

mure. Voici une de ces maisons et une des scènes que nous voyons répétées sur chaque seuil, sur chaque terrasse, sur chaque balcon. — En multipliant cette scène et cette vue par cinq ou six cents maisons semblables, on aura un souvenir exact de ce paysage, unique pour un Européen qui ne connaît ni Séville, ni Cordoue, ni Grenade : c'est un souvenir qu'il faut graver tout entier, et avec ses détails de mœurs, pour le retrouver une fois dans la sombre et terne uniformité de nos villes d'Occident. Ces souvenirs, retrouvés dans la mémoire pendant nos jours et nos mois de neige, de brouillard et de pluie, sont comme une échappée sur le ciel serein pendant une longue tempête. — Un peu de soleil dans l'œil, un peu d'amour dans le cœur, un rayon de foi ou de vérité dans l'âme, c'est une même chose. — Je ne puis vivre sans ces trois consolations de l'exil terrestre. — Mes yeux sont de l'Orient, mon âme est amour, et mon esprit est de ceux qui portent en eux un instinct de lumière, une évidence irréflectie qui ne se prouve pas, mais qui ne trompe pas et qui console. Voici donc le paysage :

Lumière dorée, douce et sereine, comme celle qui sort des yeux et des traits d'une jeune fille avant que l'amour ait gravé un pli sur son front, jeté une ombre sur ses yeux. — Cette lumière, répandue également sur l'eau, sur la terre, dans le ciel, frappe la pierre blanche et jaune des maisons, et laisse tous les dessins des corniches, toutes les

arêtes des angles, toutes les balustrades des terrasses, toutes les cisclures des balcons, s'articuler vides et nets sur l'horizon bleu, sous ce tremblement aérien, sous ce vague incertain et brumeux dont notre Occident a fait une beauté pour ses arts, ne pouvant corriger ce vice de son climat. — Cette qualité de l'air, cette couleur blanche, jaune, dorée, de la pierre ; cette vigueur des contours, donne au moindre édifice du Midi une fermeté et une netteté qui rassurent et frappent agréablement l'œil. — Chaque maison a l'air, non pas d'avoir été bâtie pierre à pierre, avec du ciment et du sable, mais d'avoir été sculptée vivante et debout dans le rocher vif, et d'être assise sur la terre, comme un bloc sorti de son sein, et aussi durable que le sol même. — Deux pilastres larges et élégants s'élèvent aux deux angles de la façade ; ils s'élèvent seulement à la hauteur d'un étage et demi ; là, une corniche élégante, sculptée dans la pierre éclatante, les couronne et sert de base elle-même à une balustrade riche et massive, qui s'étend tout le long du faite, et remplace ces toits plats, irréguliers, pointus, bizarres, qui déshonorent toute architecture, qui brisent toute ligne harmonieuse avec l'horizon, dans nos assemblages d'édifices bizarres, que nous appelons villes, en Allemagne, en Angleterre et en France. — Entre ces deux larges pilastres qui s'avancent de quelques pouces sur la façade, trois ouvertures seulement sont dessinées par l'architecte, une porte et deux fenêtres. — La porte,

haute, large et cintrée, n'a pas son seuil sur la rue; elle s'ouvre sur un perron extérieur, qui empiète sur le quai de sept ou huit pieds. Ce perron, entouré d'une balustrade de pierre sculptée, sert de salon extérieur autant que d'entrée à la maison. — Décrivons un de ces perrons, nous les aurons décrits tous. — Un ou deux hommes, en veste blanche, à figure noire, à l'œil africain, une longue pipe à la main, sont nonchalamment étendus sur un divan de jonc, à côté de la porte; devant eux, gracieusement accoudées sur la balustrade, trois jeunes femmes, dans différentes attitudes, regardent silencieusement passer notre barque, ou sourient entre elles de notre aspect étranger. — Une robe noire qui ne descend qu'à mi-jambe, un corset blanc à larges manches plissées et flottantes, une coiffure de cheveux noirs, et par-dessus les épaules et la tête, un demi-manteau de soie noire semblable à la robe, couvrant la moitié de la figure, une des épaules et un des bras qui retient le manteau; ce manteau d'étoffe légère, enflé par la brise, se dessine dans la forme d'une voile gonflée sur un esquif, et, dans ses plis capricieux, tantôt dérobe, tantôt dévoile la figure mystérieuse qu'il enveloppe, et qui semble lui échapper à plaisir. — Les unes lèvent gracieusement la tête pour causer avec d'autres jeunes filles qui se penchent au balcon supérieur et leur jettent des grenades ou des oranges; les autres causent avec des jeunes hommes à longues moustaches, à noire et touffue chevelure, en

vestes courtes et pincées, en pantalons blancs et ceintures rouges. — Assis sur le parapet du peron, deux jeunes abbés, en habit noir, en souliers bouclés d'argent, s'entretiennent familièrement, et jouent avec de larges éventails verts, tandis qu'au pied des dernières marches, un beau moine mendiant, les pieds nus, le front pâle, chauve et blanc, découvert, le corps enveloppé des plis lourds de sa robe brune, s'appuie comme une statue de la mendicité sur le seuil de l'homme riche et heureux, et regarde d'un oeil de détachement et d'insouciance ce spectacle de bonheur, d'aisance et de joie. — A l'étage supérieur, on voit sur un large balcon, supporté par de belles cariatides et recouvert d'une viranda indienne garnie de rideaux et de franges, une famille d'Anglais, ces heureux et impossibles conquérants de la Malte actuelle. — Là, quelques nourrices moresques, aux yeux étincelants, au teint plombé et noir, tiennent dans leurs bras ces beaux enfants de la Grande-Bretagne, dont les cheveux blonds et bouclés et la peau rose et blanche résistent au soleil de Calcutta comme à celui de Malte ou de Corfou. — A voir ces enfants sous le manteau noir et sous le regard brûlant de ces femmes demi-africaines, on dirait de beaux et blancs agneaux suspendus aux mamelles des tigresses du désert. — Sur la terrasse, c'est une autre scène ; les Anglais et les Maltais se la partagent. — D'un côté, vous voyez quelques jeunes filles de l'île tenant la guitare sous le bras et jetant quelques

notes d'un vent ar matinal, sauvage comme le climat; de l'autre, une jeune et belle Anglaise, modestement penchée sur son livre, contemplant indifféremment la scène de vie qui passe sous ses regards et feuilletant les pages des poètes immortels de son pays.

Ajoutez à ce coup d'œil les chevaux arabes menés par les officiers anglais, et courant, les cris éparés sur le sable du quai; — les voitures maltaises, espèce de chaises à porteurs sur deux roues, attelées d'un seul cheval barbaresque que le conducteur suit à pied au galop, les mines noires d'une ceinture rouge à longues franges, et le front couvert de la résille ou du bonnet rouge, pendant jusqu'à la ceinture, du muletier espagnol; — les cris sauvages des enfants nus qui se précipitent dans la mer et nagent sous notre barque, les chants des Grecs ou des Siciliens mouillés dans le port voisin et se répondant en chœur d'un pont de navire à l'autre, et les notes monotones et sautillantes de la guitare, formant comme un doux bourdonnement de l'air du soir au-dessus de tous ces sons aigus, et vous aurez une idée d'un quai de l'Empéida le dimanche au soir.

— 24 juillet 1832. — Entrée en libre pratique dans le port de la cité Valette; le gouverneur, sir Frederick Ponsonby, revenu de sa campagne pour nous accueillir, nous reçoit au palais du Grand-Maître à deux heures. — Excellente figure d'un

beau homme anglais; — la probité est la physiologie de ces figures d'homme; — élévation, gravité et noblesse, voilà le type du véritable grand seigneur anglais. — Nous admirons le palais; — magnifique et digne simplicité; — beauté dans la masse et la nudité de vaines décorations au dehors et au dedans; — vastes salles; — longues galeries; — peintures sévères; — escalier large, doux et sonore; — salle d'armes de deux cents pieds de long, renfermant toutes les armures de toutes les époques de l'histoire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem; — bibliothèque de 40,000 volumes, où nous sommes reçus par le directeur, l'abbé Bollandi, jeune ecclésiastique maltais, tout à fait semblable aux abbés romains de la vieille école: — œil pénétrant et doux, bouche méditative et souriante, front pâle et articulé, langage élégant et cadencé, politesse simple, naturelle et fine. — Nous causons longtemps, car c'est l'espèce d'homme le plus propre à une longue, forte et pleine causerie. — Il y a en lui, comme dans tous ces ecclésiastiques distingués que j'ai rencontrés en Italie, quelque chose de triste, d'indifférent et de résigné, qui tient de la noble et digne résignation d'un pouvoir déchu. — Élevés parmi des ruines, — sur les ruines mêmes d'un monument écroulé, ils en ont contracté la mélancolie et l'insouciance sur le présent. — Comment, lui disais-je, un homme comme vous supporte-t-il l'exil intellectuel et la réclusion dans laquelle vous vivez dans ce palais désert et



parmi la poudre de ces livres ? — Il est vrai, me répondit-il, je vis seul et je vis triste ; l'horizon de cette île est bien borné ; le bruit que je pourrais y faire par mes écrits ne retentirait pas bien loin, et le bruit même que d'autres hommes font ailleurs retentit à peine jusqu'ici ; mais mon âme voit au delà un horizon plus libre et plus vaste, où ma pensée aime à se porter ; nous avons un beau ciel sur la tête, un air tiède autour de nous, une mer large et bleue sous les regards ; cela suffit à la vie des sens ; quant à la vie de l'esprit, elle n'est nulle part plus intense que dans le silence et dans la solitude. — Cette vie remonte ainsi directement à la source d'où elle émane, à Dieu, sans s'égarer et s'altérer par le contact des choses et des soucis du monde. — Quand saint Paul, allant porter la parole féconde du christianisme aux nations, fit naufrage à Malte, et y resta trois mois pour y semer le grain de sénevé, il ne se plaignit pas de son naufrage et de son exil qui valurent à cette île la connaissance précoce du verbe et de la morale divine ; dois-je me plaindre, moi, né sur ces rochers arides, si le Seigneur m'y confine pour y conserver sa vérité chrétienne dans les cœurs où tant de vérités sont prêtes à s'éteindre ? — Cette vie a sa poésie, ajoutait-il ; quand je serai libre enfin de mes classifications et de mes catalogues, peut-être écrirai-je aussi cette poésie de la solitude et de la prière ! — Je le quitterai avec peine et désir de le revoir.

L'église de Saint-Jean, cathédrale de l'île, a tout

le caractère, — toute la gravité qu'on peut attendre d'un pareil monument dans un pareil lieu, — grandeur, noblesse, richesse ; les clefs de Rhodes, emportées après leur défaite par les chevaliers, sont suspendues aux deux côtés de l'autel, symbole de regrets éternels ou d'espérances à jamais trompées. — Voûte superbe, peinte en entier par le Calabrese ; — œuvre digne de Rome moderne dans ses plus beaux temps de la peinture.

Un seul tableau me frappe dans la chapelle de l'Élection ; — il est de Michel-Ange de Caravaggio, que les chevaliers du temps avaient appelé dans l'île pour peindre la voûte de Saint-Jean. Il l'entreprit, mais la fougue et l'irritabilité de son caractère sauvage l'emportèrent ; il eut peur d'un long ouvrage, et partit. — Il laissa son chef-d'œuvre à Naxos, la décollation de saint Jean-Baptiste. Si nos peintres modernes, qui cherchent le romantisme par système, au lieu de le trouver par nature, voyaient ce magnifique tableau, ils trouveraient leur prétendue invention inventée avant eux. — Voilà le fruit né sur l'arbre, et non le fruit artificiel moulé en cire et peint en couleurs fausses ; — pittoresque d'attitudes, énergie de tableau, profondeur de sentiment, vérité et dignité réunies ; — vigueur de contraste, et cependant unité et harmonie, horreur et beauté tout ensemble, voilà le tableau. — C'est un des plus beaux que j'aie vus de ma vie. — C'est le tableau que cherchent les peintres de l'école actuelle. — Le voilà, il est trouvé. Qu'ils ne cherchent

plus. — Ainsi rien de nouveau dans la nature et dans les arts. — Tout ce qu'on fait a été fait; — tout ce qu'on dit a été dit: — tout ce qu'on rêve a été rêvé. — Tout siècle est plagiaire d'un autre siècle: car tous tant que nous sommes, artistes ou penseurs périssables ou fugitifs, nous copions de différentes manières un modèle immuable et éternel, la nature. — cette pensée une et diverse du créateur!

— 25 juillet 1852. — Du sommet de l'observatoire qui domine le palais du Grand-Maitre, — vue d'ensemble des villes, des ports et campagnes de Malte; — campagnes nues, sans forme, sans couleurs, arides comme le désert; — ville semblable à une écaille de tortue échouée sur le rocher; — on dirait qu'elle a été sculptée dans un seul bloc de rocher vif; — scènes de toits en terrasses à l'approche de la nuit; — femmes assises sur ces terrasses. — David ainsi vit Betsabée. — Rien de plus gracieux et de plus séduisant que ces figures blanches ou noires, semblables à des ombres, apparaissant ainsi aux rayons de la lune, sur les toits de cette multitude de maisons. — On ne voit les femmes que là, à l'église ou sur leurs balcons; tout le langage est dans les yeux; tout amour est un long mystère que les paroles n'altèrent pas; — un long drame se noue et se dénoue ainsi sans paroles. — Ce silence, ces apparitions à certaines heures, ces rencontres aux mêmes lieux, ces intimités de distance, ces expres

sions muettes, sont peut-être le premier et le plus divin langage de l'amour, ce sentiment au-dessus des paroles et qui, comme la musique, exprime dans une langue à part ce que nulle langue ne peut exprimer.

Ces aspects, ces pensées, rajeunissent l'âme ; — elles font sentir le seul charme inépuisable que Dieu ait répandu sur la terre, et regretter que les heures de la vie soient si rapides et si mêlées. — Deux seuls sentiments suffiraient à l'homme, vécût-il l'âge des rochers, la contemplation de Dieu et l'amour. — L'amour et la religion sont les deux pensées ou plutôt la pensée unique des peuples du Midi ; — aussi ne cherchent-ils pas autre chose, ils ont assez. — Nous les plaignons, il faudrait les envier. — Qu'y a-t-il de commun entre nos passions factices, entre la tumultueuse agitation de nos vaines pensées et ces deux seules pensées vraies qui occupent la vie de ces enfants du soleil : — la religion et l'amour ; l'une enchantant le présent, l'autre enchantant l'avenir ? aussi, j'ai toujours été frappé, malgré les préjugés contraires, du calme profond et rarement troublé des physionomies du Midi, et de cette masse de repos, de sérénité et de bonheur répandue dans les habitudes et sur les visages de cette foule silencieuse qui respire, vit, aime et chante sous vos yeux ; — le chant, ce superflu du bonheur et des impressions dans une âme trop pleine ! On chante à Rome, à Naples, à Gênes, à Malte, en Sicile, en Grèce, en Ionie, sur le rivage, sur les flots, sur les toits ; on

n'entend que le lent récitatif du pêcheur, du matelot, du berger, ou les bourdonnements vagues de la guitare pendant les nuits sereines. — C'est du bonheur, quoi qu'on en dise. — Ils sont esclaves, dites-vous ? Qu'en savent-ils ? Esclavage ou liberté ! malheur ou bonheur de convention ! le malheur ou le bonheur sont plus près de nous. Qu'importe à ces foules paisibles qui respirent la brise de mer ou se couchent aux tièdes rayons du soleil de Sicile, de Malte ou du Bosphore, que la loi leur soit faite par un prêtre, par un pacha ou par un parlement ? Cela change-t-il quelque chose à leurs relations avec la nature, les seules qui les occupent ? Non, sans doute ; toute société libre ou absolue se résout toujours en servitudes plus ou moins senties. — Nous sommes esclaves des lois variables et capricieuses que nous nous faisons, ils le sont de la loi immuable de la force que Dieu leur fait ; — tout cela, pour le bonheur ou le malheur, revient au même ; — pour la dignité humaine et pour le progrès de l'intelligence et de la morale de l'homme, — non, — non ; encore faudrait-il examiner avant de prononcer ce non. — Prenez au hasard cent hommes parmi ces peuples esclaves, et cent hommes parmi nos peuples, soi-disant libres, et pesez. — Où se trouve-t-il plus ou moins de morale et de vertu ? — Je le sais bien, mais je frémis de le dire. — Si quelqu'un lisait ceci après moi, on me soupçonnerait de partialité pour le despotisme ou de mépris pour la liberté. — On se tromperait ! — J'aime la liberté

comme un effort difficile et ennoblissant pour l'humanité, — comme j'aime la vertu pour son mérite et non pour sa récompense ; mais il s'agit de bonheur, et en philosophe j'examine, et je dis comme Montaigne : *Que sais-je ?* Le fait est que nos questions politiques, si capitales dans nos lycées, ou dans nos cafés, ou dans nos clubs, sont bien petites vues de loin ; au milieu de l'Océan, du haut des Alpes, à la hauteur de la contemplation philosophique ou religieuse. — Ces questions n'intéressent que quelques hommes qui ont du pain et des heures de reste ; — la foule n'a affaire qu'à la nature ; — une bonne, belle et divine religion, voilà la politique à l'usage des masses. Ce principe de vie manque à la nôtre, voilà pourquoi nous trébuchons, nous tombons, nous retombons, nous ne marchons pas ; — le souffle de vie nous manque ; nous créons des formes, et l'âme n'y descend pas. — O Dieu ! rendez-nous votre souffle, ou nous périssons. —

— *Malte, 28, 29 et 30 juillet 1832.* — Séjour forcé à Malte par une indisposition de Julia. Elle se rétablit ; nous nous décidons à aller à Smyrne en touchant à Athènes. Là, j'établirai ma femme et mon enfant ; et j'irai seul, à travers l'Asie Mineure, visiter les autres parties de l'Orient. Nous levons l'ancre ; nous allons sortir du port ; une voile arrive de l'Archipel ; elle annonce la prise de plusieurs bâtiments par les pirates grecs et le massacre des équipages. Le consul de France, M. Miège, nous

conseille l'abandon de nos deux canots : de capitaine Lyons, de la frigate anglaise de Montagu, nous offre d'escorter nous deux jusqu'à Smyrne, en Merée, et même de nous transporter si la marche est trop pénible : à marcher de la frigate ; à accomplir cette offre de nous des provisions suffisantes pour nous, et ajouter de pain, sucre, alcool, etc. ; nous acceptons et acceptons l'offre avec à nos deux canots. A peine en mer, le capitaine, dans sa chambre, voit et nous dépose. Il nous expose ses vues et nous attend. — Il nous jette à la mer un petit ancre, et nous se détache ; nous pêchons le petit et le câble, et nous suivons, comme un canotier et nous. La mer est calme qui croise la vague et ne peut pas s'apercevoir de notre poids. —

Je ne connaissais pas le capitaine Lyons, commandant depuis six ans sur un des vaisseaux de la station anglaise du Levant ; je n'en étais pas connu, même de nom ; je ne l'avais rencontré chez personne à Malte, parce qu'il était en quarantaine ; et cependant voilà un officier d'une autre nation, de nation souvent rivale et hostile, qui, au premier signe de notre part, consent à ralentir sa marche de deux ou trois jours, à soumettre son vaisseau et son équipage à une manœuvre souvent très-périlleuse (la remorque), à entendre peut-être autour de lui murmurer les marins de son bord d'une condescendance pareille pour un Français inconnu, — tout cela par un seul sentiment de noblesse d'âme

et de sympathie pour les inquiétudes d'une femme et pour la souffrance d'un enfant. — Voilà l'officier anglais dans toute sa générosité personnelle ; voilà l'homme dans toute la dignité de son caractère et de sa mission. — Je n'oublierai jamais ni le trait ni l'homme. — L'homme qui vient quelquefois à notre bord pour s'informer de nos convenances et nous renouveler les assurances du plaisir qu'il éprouve à nous protéger, me paraît un des plus loyaux et des plus ouverts que j'aie rencontrés. — Rien en lui ne rappelle cette prétendue rudesse du marin ; mais la fermeté de l'homme accoutumé à lutter avec le plus terrible des éléments se marie admirablement, sur sa figure encore jeune et belle, avec la douceur de l'âme, l'élévation de la pensée et la grâce du caractère.

Arrivés inconnus à Malte, nous ne voyons pas sans regret ses blanches murailles s'enfoncer au loin sous les flots. — Ces maisons, que nous regardions avec indifférence, il y a peu de jours, ont maintenant une physionomie et un langage pour nous. — Nous connaissons ceux qui les habitent, et des regards bienveillants suivent du haut de ses terrasses les voiles lointaines de nos deux vaisseaux. —

Les Anglais sont un grand peuple moral et politique ; — mais, en général, ils ne sont pas un peuple sociable. — Concentrés dans la sainte et douce intimité du foyer de famille, quand ils en sortent, ce n'est pas le plaisir, ce n'est pas le besoin de com-



maniquer leur âme ou de répandre leur sympathie, c'est l'usage. c'est la vanité qui les conduit. — La vanité est l'âme de toute société anglaise; c'est elle qui construit cette forme de société froide, compassée, étiquetée; c'est elle qui a créé ces classifications de rangs, de titres, de dignités, de richesses, par lesquelles seules les hommes y sont marqués, et qui ont fait une abstraction complète de l'homme pour ne considérer que le nom, l'habit, la forme sociale. — Sont-ils différents dans leurs colonies? Je le croirais, d'après ce que nous avons éprouvé à Malte. — A peine arrivés, nous y avons reçu, de tout ce qui compose cette belle colonie, les marques les plus désintéressées et les plus cordiales d'intérêt et de bienveillance. — Notre séjour n'y a été qu'une hospitalité brillante et continuelle. — Sir Frederick Ponsonby et lady Émilie Ponsonby, sa femme, couple fait pour représenter dignement partout, l'un, la vertueuse et noble simplicité des grands seigneurs anglais, l'autre, la douce et gracieuse modestie des femmes de haut rang dans sa patrie. — La famille de sir Frederick Hankey, M. et M<sup>me</sup> Nugent, M. Greig, M. Freyre, ancien ambassadeur en Espagne, nous ont accueillis moins en voyageurs qu'en amis. Nous les avons vus huit jours, nous ne les reverrons peut-être jamais; mais nous emportons de leur obligeante cordialité une impression qui va jusqu'au fond du cœur. Malte fut pour nous la colonie de l'hospitalité; quelque chose de chevaleresque et d'hospitalier, qui rap-

elle ses anciens possesseurs, se retrouve dans ces palais, possédés maintenant par une nation digne du haut rang qu'elle occupe dans la civilisation. On peut ne pas aimer les Anglais, il est impossible de ne pas les estimer.

Le gouvernement de Malte est dur et étroit ; il n'est pas digne des Anglais, qui ont enseigné la liberté au monde, d'avoir dans une de leurs possessions deux classes d'hommes, les citoyens et les affranchis.

Le gouvernement provincial et les parlements locaux, s'associeraient facilement dans les colonies anglaises à la haute représentation de la mère-patrie. Les germes de liberté et de nationalité, respectés chez les peuples conquis, sont pour l'avenir des germes de vertu, de force et de dignité, pour l'humanité tout entière. L'ombre du pavillon anglais ne devrait couvrir que des hommes libres.

— 1<sup>er</sup> août 1832, à minuit. — Partis ce matin par une grosse mer, un calme absolu nous a surpris à douze lieues en mer ; il dure encore ; aucun vent dans le ciel, si ce n'est quelques brises perdues qui viennent de temps en temps froisser les voiles des deux vaisseaux ; elles font rendre à ces grandes voiles une palpitation sonore, un battement irrégulier, semblable au battement convulsif des ailes d'un oiseau qui meurt ; la mer est plane et polie comme la lame d'un sabre ; pas une ride ; mais de loin en loin, de larges ondulations cylindriques,

qui se glissent sous le navire et l'ébranlent comme un tremblement souterrain. Toute la masse des mâts, des vergues, des haubans, des voiles, craque et frémit alors ainsi que sous un vent trop lourd. Nous n'avancons pas d'une ligne en une heure; les écorces d'orange que Julia jette dans la mer flottent sans déclinaison autour du brick, et le timonier regarde nonchalamment les étoiles, sans que la barre fasse dévier sa main distraite. Nous avons lâché le câble de remorque qui nous attachait à la frégate anglaise, parce que les deux vaisseaux, ne gouvernant plus, couraient risque de se heurter dans les ténèbres.

Nous sommes maintenant à cinq cents pas environ de la frégate. Les lampes allumées brillent par les sabords au fond des larges et belles chambres d'officiers qui couronnent sa poupe. Un fanal, que l'œil peut confondre avec un des feux du firmament, monte et s'attache à la pointe du mât d'artimon pour nous rallier pendant la nuit. Pendant que nos regards sont attachés à ce phare flottant qui doit nous guider, une musique délicieuse sort tout à coup des flancs lumineux de la frégate et résonne sous son nuage de voiles, comme sous les voûtes sonores d'une église.

Les harmonies se varient et se succèdent ainsi pendant plusieurs heures, et répandent au loin, sur cette mer enchantée et dormante, tous les sons que nous avons entendus dans les heures les plus délicieuses de notre vie. Toutes les réminiscences

mélodieuses de nos villes, de nos théâtres, de nos airs champêtres, reviennent porter notre pensée vers des temps qui ne sont plus, vers des êtres séparés maintenant de nous par la mort ou par le temps !

Demain, dans quelques heures peut-être, les sons terribles de l'ouragan qui fait crier les mâts, les coups redoublés des vagues sur les flancs creux du navire, le canon de détresse, le tonnerre, les voix convulsives de deux éléments en guerre, et de l'homme qui lutte contre leur fureur combinée, prendront la place de cette musique sereine et majestueuse.

Ces pensées montent dans tous les cœurs, et un silence complet règne sur les deux ponts. Chacun se rappelle quelques-unes de ces notes significatives et gravées par une forte impression dans la mémoire, qu'il a entendues autrefois dans quelque circonstance heureuse ou sombre de la vie de son cœur; chacun pense plus tendrement à ce qu'il a laissé derrière lui. On s'inquiète de ce défi que l'homme semble jeter aux tempêtes. Ce sont de ces moments qu'il faut écrire dans sa pensée pour toujours; ils contiennent en quelques minutes plus d'impressions, plus de couleurs, plus de vie, que des années entières écoulées dans les prosaïques vicissitudes de la vie commune. Le cœur est plein et voudrait déborder. C'est alors que l'homme le plus vulgaire se sent poète par toutes les fibres; c'est alors que le fini et l'infini entrent par tous les

pores ; c'est alors qu'on veut éclater devant Dieu, ou révéler seulement à un cœur sympathique ou à tous les hommes, dans la langue des esprits, ce qui se passe dans notre esprit ; c'est alors qu'on improviserait des chants dignes de la terre et du ciel ; ah ! si l'on avait une langue ! mais il n'y a pas de langue, surtout pour nous, Français ; non, il n'y a pas de langue pour la philosophie, l'amour, la religion, la poésie ; les mathématiques sont la langue de ce peuple ; ses mots sont secs, précis, décolorés comme des chiffres. — Allons dormir.

— *Même date, 2 heures du matin.* — Je ne puis dormir ; j'ai trop senti ; je remonte sur le pont ; — peignons ; — la lune a disparu sous la brume orangée qui voile l'horizon sans autres limites. Il est bien nuit, mais une nuit sur mer, c'est-à-dire sur un élément transparent qui réfléchit la moindre lueur du firmament et qui semble garder une lumineuse impression du jour. Cette nuit n'est pas noire, elle est seulement pâle et perlée comme la couleur d'une glace quand le flambeau est retiré à côté ou placé derrière. L'air aussi semble mort et dormir sur cette couche assouplie des vagues. Pas un bruit, pas un souffle, pas une voile même qui batte contre la vergue, pas une écume qui bruise et trace le sillage du brick sur ses flancs qui semblent dormir aussi.

Je regardais cette scène muette de repos, de vide, de silence et de sérénité : je respirais cet air tiède

et léger dont la poitrine ne sent ni la chaleur, ni la fraîcheur, ni le poids, et je me disais : Ce doit être là l'air qu'on respire dans le pays des âmes, dans les régions de l'immortalité, dans cette atmosphère divine où tout est immuable, voluptueux, parfait.

Une autre face du ciel. — J'avais oublié la frégate anglaise ; je regardais du côté opposé ; elle était là, en mer, à quelques encâblures de nous ; je me retournai par hasard, mes yeux tombèrent sur ce majestueux colosse qui reposait immobile, immense, sans le moindre balancement de sa quille, comme sur un piédestal de marbre poli.

La masse gigantesque et noire du corps de vaisseau se détachait en sombre de sa base argentée et se dessinait sur le fond bleu du ciel, de l'air, de la mer ; pas un soupir de vie ne sortait de ce majestueux édifice ; rien n'indiquait ni à l'œil, ni à l'oreille, qu'il fût animé de tant d'intelligence et de vie, peuplé de tant d'êtres pensants et agissants. On l'eût pris pour un de ces grands débris des tempêtes, flottant sans gouvernail, que le navigateur rencontre avec effroi sur les solitudes de la mer du Sud, et où il ne reste pas une voix pour dire comment il a péri ; registre mortuaire sans nom et sans date que la mer laisse surnager quelques jours avant de l'engloutir tout à fait.

Au-dessus du corps sombre du bâtiment, le nuage de toutes ses voiles était groupé pittoresquement et pyramidait autour de ses mâts. Elles s'élevaient

d'étages en étages, de vergues en vergues, découpées en mille formes bizarres, déroulées en plis larges et profonds, semblables aux nombreuses et hautes tourelles d'un château gothique, groupées autour du donjon ; elles n'avaient ni le mouvement, ni la couleur éclatante et dorée des voiles vues de loin sur les flots pendant le jour ; immobiles, ternes et teintes par la nuit d'un gris arduisé, on eût dit une volée de chauves-souris immense, ou d'oiseaux inconnus des mers, abattus, pressés, serrés les uns contre les autres sur un arbre gigantesque et suspendus à son tronc dépouillé au clair de lune d'une nuit d'hiver. L'ombre de ce usage de voiles descendait d'en haut sur nous, et nous dérobaît la moitié de l'horizon. Jamais plus colossale et plus étrange vision de la mer n'apparut à l'esprit d'Ossian dans un songe. Toute la poésie des flots était là. La ligne bleue de l'horizon se confondait avec celle du ciel ; tout ce qui reposait dessus et dessous avait l'apparence d'un seul fluide éthéré dans lequel nous nagions. Tout ce vague sans corps et sans limites augmentait l'effet de cette apparition gigantesque de la frégate sur les flots et jetait l'âme avec l'œil dans la même illusion. Il me semblait que la frégate, la pyramide aérienne de sa voilure et nous-mêmes, nous étions tous ensemble soulevés, emportés, comme des corps célestes dans les abîmes liquides de l'éther, ne portant sur rien, planant par une force intérieure sur le vide azuré d'un universel firmament.

Plusieurs jours et nuits semblables passés en pleine mer ; calme plat, ciel de feu ; les vagues roulent immenses du golfe Adriatique dans la mer d'Afrique : ce sont de vastes cylindres légèrement cannelés et dorés le matin et le soir, comme les colonnes des temples de Rome ou de Pœstum.

Je passe les journées sur le pont ; j'écris quelques vers à M. de Montherot, mon beau-frère :

Ami, plus qu'un ami, frère de sang et d'âme,  
Dont l'humide regard me suivit sur la lame ;  
A travers tant de flots jetés derrière moi,  
A travers tant de ciel et d'air, je pense à toi ;  
Je pense à ces loisirs que nous usions ensemble  
Au bord de nos ruisseaux, sous le saule ou le tremble ;  
A nos pas suspendus, à nos doux entretiens,  
Qu'entremêlaient souvent ou tes vers ou les miens ;  
Tes vers, fils de l'éclair, tes vers, nés d'un sourire,  
Que tu n'arraches pas palpitants de ta lyre,  
Mais que, de jour en jour, ta négligente main  
Laisse à tout vent d'esprit tomber sur ton chemin,  
Comme ces perles d'eau que pleure chaque aurore,  
Dont toute la campagne au réveil se colore,  
Qui formeraient un fleuve en se réunissant,  
Mais qui tombent sans bruit sur le pied du passant,  
Dont le soleil du jour repompe l'humble pluie,  
Et qu'aspire en parfum le vent qui les essuie !  
Autres temps, autres soins ; à tout fruit sa saison.  
Avant que ma pensée eût l'âge de raison,  
Quand j'étais l'humble enfant qui joue avec sa mère,  
Qu'on charme ou qu'on effraye avec une chimère,  
J'imitais les enfants mes égaux, dans leurs jeux,  
Je parlais leur langage et je faisais comme eux !



J'allais, aux premiers mois où le bourgeon s'élève,  
Où l'écorce du bois semble suer la sève,  
Vers le torrent qui coule au pied de mon hameau,  
Des saules inclinés couper le frais rameau ;  
Réchauffant de l'haleine une sève encor tendre,  
Je détachais du bois l'écorce sans la fendre,  
Je l'animais d'un souffle, et bientôt sous mes doigts  
Un son plaintif et doux s'exhalait dans le bois ;  
Ce son, dont aucun art ne réglait la mesure,  
N'était rien qu'un bruit vide, un vague et doux murmure,  
Semblable aux voix de l'onde, et des airs frémissants,  
Dont on aime le bruit, sans y chercher de sens ;  
Prélude d'un esprit éveillé de bonne heure,  
Qui chante avant qu'il chante et pleure avant qu'il pleure !

Mais ce n'est plus le temps ; je touche à mon midi !  
J'ai souffert, et dans moi mon esprit a grandi !  
Ces fragiles roseaux, jouets de ma jeunesse,  
Ne sauraient contenir le souffle qui m'opprime :  
Il n'est point de langage ou de rythme mortel,  
Ou de clairon de guerre ou de harpe d'autel,  
Que ne brisât cent fois le souffle de mon âme ;  
Tout faiblit à son choc et tout fond à sa flamme !  
Il a, pour exhaler ses accords éclatants,  
Aux verbes d'ici-bas renoncé dès longtemps ;  
Il ferait éclater leurs fragiles symboles ,  
Il entre-choquerait des foudres de paroles,  
Et les enfants diraient, en secouant leurs fronts .  
« Qu'il nous parle plus bas, Seigneur ! ou nous mourons ! »

Il ne leur parle plus ; il se parle à lui-même,  
Dans la langue sans mots, dans le verbe suprême,  
Qu'aucune main de chair n'aura jamais écrit,  
Que l'âme parle à l'âme et l'esprit à l'esprit !

mon perçant du vol de la tempête ;  
il en moi comme un torrent de nuit,  
aque flot emporte et rapporte le bruit,  
le contre-coup des foudres de montagnes,  
le échos tonnans répètent aux campagnes ;  
la voix d'airain de ces lourds vents d'hiver,  
bent comme un poids du Liban sur la mer,  
se ces grands chocs, quand sur un cap qui fume  
ste en colline et retombe en écume :  
seules voix, voilà les seuls accents  
vent aujourd'hui chanter ce que je sens !

le donc plus de moi ces vers où la pensée,  
d'un arc sonore avec grâce élancée,  
aux mots pareils vibrant à l'unisson,  
emplaisamment aux caprices du son !  
écho des vers répugne à mon oreille ;  
temps passé le souvenir m'éveille,  
sert muet du limpide Orient  
age vers vous se tourne en souriant ;  
est aux amis qui verront cette aurore,  
le avec la leur veut se confondre encore ;

vous m'avez vu, vous m'avez vu, vous m'avez vu

Des plus chers dons du ciel l'invisible commerce :  
Langage universel jusqu'au ciel répandu,  
Qui s'élève plus haut pour mieux être entendu ,  
Inextinguible encens qui brûle et qui parfume  
Celui qui le reçoit et celui qui l'allume !

C'est ainsi que mon cœur se communique à toi :  
Tous les mots d'ici-bas sont néant devant moi ;  
Et si tu veux savoir pourquoi je les méprise,  
Suis ma voile qui s'enfle et qui fuit sous la brise,  
Et viens sur cette scène où le monde a passé,  
Où le désert fleurit sur l'empire effacé,  
Sur les tombeaux des dieux, des héros et des sages,  
Assister à trois nuits et voir trois paysages !

Je venais de quitter la terre dont le bruit  
Loin, bien loin sur les flots vous tourmente et vous st  
Cette Europe où tout croule, où tout craque, où tout lut  
Où de quelques débris chaque heure attend la chute,  
Où deux esprits divers, dans d'éternels combats,  
Se lancent temple et lois, trône et mœurs en éclats,  
Et font, en nivelant le sol qui les dévore,  
Place à l'esprit de Dieu qu'ils ne voient pas encore!  
Mon navire, poussé par l'invisible main,  
Glissait en soulevant l'écume du chemin ;  
Douze fois le soleil, comme un dieu qui se couche,  
Avait roulé sur lui l'horizon de sa couche,  
Et s'était relevé bondissant dans les airs,  
Comme un aigle de feu, de la crête des mers ;  
Mes mâts dorment, pliant l'aile sous les antennes ;  
Mon ancre mord le sable, et je suis dans Athènes !

Il est l'heure où jadis cette ville de bruit,  
Muette un peu de temps sous le doigt de la nuit,

S'éveillant tour à tour dans la gloire ou la honte,  
Roulait ses flots vivants comme une mer qui monte ;  
Chaque vent les poussait à leurs ambitions,  
Les uns à la vertu, d'autres aux factions,  
Périclès au forum, Thémistocle aux rivages,  
Aux armes les héros, au portique les sages,  
Aristide à l'exil et Socrate à la mort,  
Et le peuple au hasard et du crime au remord !  
Au pied du Parthénon qu'un homme en turban garde  
J'entends venir le jour, je marche et je regarde.

Du haut du Cythéron le rayon part : le jour  
De cent chauves sommets va frapper le contour,  
De leurs flancs à leurs pieds, des champs aux mers d'U-  
Sans que rien le colore et rien le réfléchisse, [Iysse,  
Ni cités éclatant de feu dans le lointain,  
Ni fumée ondoyante au souffle du matin,  
Ni hameaux suspendus au penchant des montagnes,  
Ni voiles sur les eaux, ni tours dans les campagnes.  
La lumière en passant sur ce sol du trépas,  
Y tombe morte à terre et n'en rejaillit pas ;  
Seulement le rayon le plus haut de l'aurore  
Effleure sur mon front le Parthénon qu'il dore,  
Puis glissant à regret sur ses créneaux noircis  
Où dort, la pipe en main, le janissaire assis,  
Va, comme pour pleurer la corniche brisée,  
Mourir sur le fronton du temple de Thésée !  
Deux beaux rayons jouant sur deux débris : voilà  
Tout ce qui brille encore et dit : Athènes est là !

— 6 août 1832, en mer. — Le 6, à midi, nous  
aperçûmes sous les nuages blancs de l'horizon les  
cimes inégales des montagnes de la Grèce ; le ciel

était pâle et gris comme sur la Tamise ou sur la Seine au mois d'octobre ; un orage déchire, au couchant, le noir rideau de brouillards qui traîne sur la mer ; le tonnerre éclate, les éclairs jaillissent, et une forte brise du sud-est nous apporte la fraîcheur et l'humidité de nos vents pluvieux d'automne.

L'ouragan nous jette hors de notre route et nous nous trouvons tout près de la côte de Navarin ; nous distinguons les deux flots qui ferment l'entrée de son port, et la belle montagne aux deux mamelles qui couronne Navarin. C'est là que le canon de l'Europe a crié naguère à la Grèce ressuscitée : la Grèce a mal répondu ; affranchie des Turcs par l'héroïsme de ses enfants et par l'assistance de l'Europe, elle est maintenant en proie à ses propres ravages : elle a versé le sang de Capo-d'Istria, qui avait dévoué sa vie à sa cause. L'assassinat d'un de ses premiers citoyens ouvre mal une ère de résurrection et de vertu. Il est douloureux que la pensée d'un grand crime soit une des premières qui s'élèvent à l'aspect de cette terre, où l'on vient chercher des images de patriotisme et de gloire.

A mesure que le vaisseau se rapproche du golf de Modon, les rivages du Péloponèse se détachent et s'articulent ; ils sortent du brouillard flottant qui les enveloppe. Ces rivages, dont les voyageurs parlent avec mépris, me semblent au contraire très bien dessinés par la nature : grandes coupes de montagnes, et gracieuse ondulation de lignes. J'ai peine à en détacher mes regards. La scène est vide

mais pleine du passé ; la mémoire peuple tout ! Ce groupe noirâtre de collines, de caps, de vallées, que l'œil embrasse tout entier d'ici, comme une petite île sur l'Océan, et qui n'est qu'un point sur la carte, a produit à lui seul plus de bruit, plus de gloire, plus d'éclat, plus de vertus et plus de crimes, que des continents tout entiers. Ce monceau d'îles et de montagnes, d'où sortaient presque à la fois Miltiade, Léonidas, Thrasybule, Épaminondas, Démosthène, Alcibiade, Périclès, Platon, Aristide, Socrate, Phidias ; cette terre qui dévorait les armées de deux millions d'hommes de Xercès, qui envoyait ses colonies à Byzance, en Asie, en Afrique, qui créait ou renouvelait les arts de l'esprit et les arts de la main, et les poussait en un siècle et demi jusqu'à ce point de perfection où ils deviennent types et ne sont plus surpassés ; cette terre, dont l'histoire est notre histoire, dont l'Olympe est encore le ciel de notre imagination ; cette terre, d'où la philosophie et la poésie ont pris leur vol vers le reste du globe, et où elles reviennent sans cesse, comme des enfants à leur berceau : la voilà. Chaque lot me porte vers elle ; j'y touche. Son apparition m'émeut profondément, bien moins pourtant que si tous ces souvenirs n'étaient pas flétris dans ma pensée à force de m'avoir été ressassés dans ma mémoire avant que ma pensée les comprît. La Grèce est pour moi comme un livre dont les beautés sont ternies parce qu'on nous l'a fait lire avant de pouvoir le comprendre.

Cependant tout n'est pas désenchanté. Il y a encore à tous ces grands noms un reste d'écho dans mon cœur. Quelque chose de saint, de doux, de parfumé monte avec ces horizons dans mon âme. Je remercie Dieu d'avoir vu, en passant sur cette terre, ce pays *des faiseurs de grandes choses*, comme Épaminondas appelait sa patrie.

Pendant toute ma jeunesse j'ai désiré faire ce que je fais, voir ce que je vois. Un désir enfin satisfait est un bonheur. J'éprouve à l'aspect de ces horizons tant rêvés ce que j'ai éprouvé toute ma vie dans la possession de tout ce que j'ai vivement désiré : un plaisir calme et contemplatif qui se replie sur lui-même ; un repos de l'esprit et de l'âme qui s'arrêtent un moment, qui se disent : Faisons halte ici et jouissons ; mais au fond ces bonheurs de l'esprit et de l'imagination sont bien froids. Ce n'est pas là du bonheur de l'âme ; celui-là n'est que dans l'amour humain ou divin, mais toujours dans l'amour.

— *Même jour, le soir.* — Nous naviguons délicieusement par un vent favorable qui nous pousse entre le cap Matapan et l'île de Cérigo.

Un pirate grec s'approche de nous pendant que la frégate est à quelques lieues en mer à la poursuite d'un bâtiment suspect. Le brick grec n'est qu'à une encablure de nous ; nous montons tous sur le pont : nous nous préparons au combat ; nos canons sont chargés ; le pont est jonché de fusils

et de pistolets. Le capitaine somme le commandant du brick grec de se retirer. Celui-ci, voyant vingt-cinq hommes bien armés sur notre pont, se décide à ne pas risquer l'abordage. Il s'éloigne, il revient une seconde fois et touche presque à notre bâtiment. Nous allons faire feu. Il se retire et s'excuse encore, et reste pendant un quart d'heure à portée de pistolet. Il prétend qu'il est comme nous un bâtiment marchand rentrant dans l'Archipel. J'observe son équipage. Jamais je n'ai vu des figures où le crime, le meurtre et le pillage fussent écrits en plus hideux caractères. On aperçoit quinze ou vingt bandits, les uns en costume albanais, les autres avec des lambeaux d'habits européens, assis, couchés ou manœuvrant sur son bord. Tous sont armés de pistolets et de poignards dont les manches étincellent de ciselures d'argent. Il y a du feu sur le pont où deux femmes âgées font cuire du poisson. Une jeune fille de quinze à seize ans paraît de temps en temps parmi ces mégères. Figure céleste, apparition angélique au milieu de ces figures infernales. Une des vieilles femmes la repousse plusieurs fois dans l'entrepont, elle descend en pleurant ; une dispute s'élève apparemment à ce sujet entre quelques hommes de l'équipage. Deux poignards sont tirés et brandis ; le capitaine, qui fume nonchalamment sa pipe accoudé sur la barre, se jette entre les deux bandits, il en renverse un sur le pont ; tout s'apaise ; la jeune Grecque remonte, elle essuie ses yeux avec les longues



tresses de ses cheveux ; elle s'assied au pied du grand mât. Une des vieilles femmes est à genoux derrière elle et peigne les longs cheveux de la jeune fille. Le vent fraîchit. Le pirate grec a pris le cap sur Cérigo et en un clin d'œil il se couvre de voiles et n'est bientôt plus qu'un point blanc sur l'horizon.

Nous mettons en panne pour attendre la frégate qui tire un coup de canon pour nous avertir. Peu d'heures elle nous a rejoints. Le pirate qu'elle poursuivait lui a échappé. Il est entré dans une des anses inaccessibles de la côte, où ils se réfugiaient toujours en pareille rencontre.

— *Même jour, onze heures.* — Toutes les fois que j'ai eu qu'une forte impression remuée mon âme, j'ai senti le besoin de dire, d'écrire à quelqu'un ce que j'éprouve, de trouver quelque part une joie et une joie, un retentissement de ce qui m'a frappé. Un sentiment isolé n'est pas complet : l'homme est créé double.

Hélas ! quand je regarde maintenant autour de moi, il y a déjà bien du vide. Julia et Maria comblent tout à elles seules, mais Julia est encore si jeune que je ne lui dis que ce qui est à la limite de son âge. C'est tout l'avenir, ce sera bientôt le présent pour nous ; mais le passé, où est-il ?

La personne qui aurait joui le plus de moi

1 Madame de Lamartine.

Sur en ce moment, c'est ma mère. Dans tout ce qui m'arrive d'heureux ou de triste, ma pensée se tourne involontairement vers elle. Je crois la voir, l'attendre, lui parler, lui écrire. Quelqu'un dont on se souvient tant n'est pas absent ; ce qui vit si complètement, si puissamment dans nous-mêmes n'est pas mort pour nous. Je lui fais toujours savoir, comme pendant sa vie, de toutes mes impressions, qui devenaient si vite et si entièrement les miennes ; qui s'embellissaient, se coloraient, s'élevaient dans son imagination rayonnante, imagination qui a toujours eu seize ans ! Je la cherche dans la modeste et pieuse solitude de Milly, elle nous a élevés, où elle pensait à nous pendant que les vicissitudes de ma jeunesse nous séparaient. Je la vois attendant, recevant, lisant, m'apportant mes lettres, s'enivrant plus que moi-même de mes impressions. Vain songe ! elle n'y est plus ; elle habite le monde des réalités ; nos vœux fugitifs ne sont plus rien pour elle : mais son esprit est avec nous, il nous visite, il nous suit, nous protège ; *notre conversation est avec elle dans les régions éternelles.*

J'ai perdu ainsi avant l'âge de la maturité la plus grande partie des êtres que j'ai aimés le plus ou qui m'ont le plus aimé ici-bas. Ma vie aimante s'est concentrée, mon cœur n'a plus que quelques coins pour se réfugier ; mon souvenir n'a plus guère que des tombeaux où se poser sur la terre ; je vis plus avec les morts qu'avec les vivants ; si

Dieu frappait encore deux ou trois de ses coups autour de moi, je sens que je me détacherais entièrement de moi-même ; car je ne me contemplerais plus, je ne m'aimerais plus dans les autres ; ce n'est que là qu'il m'est possible de m'aimer.

Très-jeune, je m'aimais en moi : l'enfance est égoïste. C'était bon alors, à seize ou dix-huit ans quand je ne me connaissais pas encore, quand j'en connaissais encore moins la vie ; mais à présent j'ai trop vécu, j'ai trop connu pour tenir à cette forme d'existence qu'on appelle le moi humain. Qu'est-ce qu'un homme, grand Dieu ! Et quelle pitié d'attacher la moindre importance à ce que je sens, à ce que je pense, à ce que j'écris ! Quelle place est-ce que je tiens dans les choses ? Quel vide laisserai-je dans le monde ? un vide de quelques jours dans un ou deux cœurs ; une place au soleil ; mon chien qui me cherchera ; des arbres que j'ai aimés et qui s'étonneront de ne me pas voir revenir sous leur ombre : voilà tout ! Et puis tout cela passera à son tour. On ne commence à sentir l'inanité de l'existence que du jour où l'on n'est plus nécessaire à personne, que de l'heure où l'on ne peut plus être chéri : la seule réalité d'ici-bas, je l'ai toujours senti, c'est l'amour ! l'amour sous toutes ses formes.

— 7 août, au soir, six heures. — Les côtes élevées de la Laconie sont là, à quelques portées de canon de nos yeux. Nous les longeons par un

jolie brise ; elles glissent majestueusement devant nous. Accoudé sur la lisse du vaisseau, mes regards saisissent, pour s'en souvenir, ces formes classiques des montagnes de la Grèce ; elles se déroulent aussi comme des vagues de pierre et de terre ; elles s'élèvent, s'abaissent, se groupent devant moi comme les nuages de la patrie de son âme devant l'esprit d'Ossian. Je passe une ou deux heures à faire en silence cette revue des collines et des noms sonores de cette terre morte. Les monts Chromius, où l'Eurotas prend sa source ; lancent dans les airs leurs sommets arrondis ; le globe du soleil y descend et les frappe, comme des dômes de cuivre doré ; il enflamme autour de lui sa couche de nuages ; ces sommets deviennent transparents comme l'air même qui les enveloppe et dont on peut à peine les distinguer ; on jurerait que l'on voit, à travers, la lueur d'un autre soleil déjà couché ou l'immense réverbération d'un incendie lointain.

Une de ces montagnes entre autres présente à nos yeux la forme d'un croissant renversé ; elle semble se creuser à mesure pour ouvrir un sillon aérien au disque du jour qui y roule dans la poussière d'or de la vapeur qui monte à lui. Les crêtes plus rapprochées, que le soleil a déjà franchies, se teignent de violet pourpré ou de couleur de lilas pâle ; elles nagent dans une atmosphère aussi riche que la palette d'un peintre ; plus près de nous encore, d'autres collines couvertes déjà de l'ombre

du soir, semblent vêtues de noires forêts; enfin celles qui forment le premier plan, celles que nous touchons et dont l'écume lave les falaises, sont toutes plongées dans la nuit; l'œil n'y distingue que quelques anses où se réfugient les nombreux pirates de ces bords et quelques promontoires avancés qui portent, comme Napoli de Malvoisie, des villes ou des forteresses sur leur sommet escarpé. Ces montagnes, vues ainsi du pont d'un navire, à cette heure où la nuit les drapait de ses mille illusions de couleur, sont peut-être les plus belles formes terrestres que mes yeux aient encore contemplées; et puis le navire flotte si doucement incliné comme un balcon mobile sur la mer qui murmure en caressant sa quille; l'air est si tiède et si parfumé; les voiles rendent de si beaux sons à chaque bouffée de la brise du soir! presque tout ce que j'aime est là, tranquille, heureux, en sûreté, regardant, jouissant avec moi. Julia et sa mère sont accoudées tout près de moi sur les haubans. La figure de l'enfant rayonne à tous les aspects, à tous les noms, à tous les faits historiques que sa mère lui raconte à mesure; ses yeux flottent avec les nôtres sur toutes ces scènes dont les drames merveilleux lui sont déjà connus! il y a du génie dans son regard; on y voit la pensée profonde, vivante, chaude, rapide, d'une âme qui éclôt sous l'âme ardente et aimante de sa mère; elle semble jouir autant que nous, et surtout parce qu'elle nous voit intéressés et heureux; car l'âme de cette

enfant vit de la nôtre ; une larme vient dans ses yeux si elle me voit triste et rêveur ; ses traits sont un reflet simultanée des miens, et le sourire de toutes nos joies n'attend jamais un sourire pareil sur ses lèvres ; qu'elle est belle ainsi !

J'ai vu longtemps , et sur toutes leurs faces , les montagnes de Rome et de la Sabine ; celles-ci les surpassent en variété de groupes, en majesté de formes, en splendeur éblouissante de teintes ; leurs lignes sont infinies ; il faudrait un volume pour décrire ce qu'un tableau dirait d'un regard ; mais pour être vues dans toute leur beauté imaginaire , il faut les apercevoir ainsi au tomber du jour ; alors on les voit vêtues , comme dans leur jeunesse , de forêts et de verts pâturages, et de chaumières rustiques, et de troupeaux, et de pasteurs ; les ombres les vêtissent ; elles n'ont pas d'autres vêtements, de même que l'histoire des hommes qui les ont illustrées a besoin des nuages du passé et des prestiges de la distance pour attacher et séduire nos pensées ; il ne faut rien voir au grand jour du soleil , à la lumière du présent ; dans ce triste monde, il n'y a de complètement beau que ce qui est idéal ; l'illusion en toutes choses est un élément du beau, excepté en vertu et en amour.

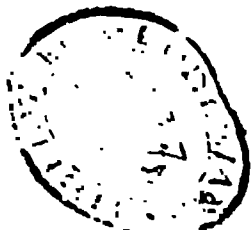
— *Même date, huit heures du soir.* — Le vent devient plus frais ; nous voguons par une jolie mer devant l'embouchure de différents golfes ; nous approchons du cap San-Angelo, ancien cap Malia : nous y toucherons bientôt.

— 8 août, le matin. — Le vent a manqué ; nous avons passé la nuit sans avancer, à peu de distance du cap Malia.

— *Même date, midi.* — La brise est douce et nous jette sur le cap. La frégate qui nous remorque creuse devant nous une route plane et murmurante où nous volons sur sa trace dans des flocons d'écume, que sa quille fait bondir en fuyant. Le capitaine Lyons, qui connaît ces parages, veut nous faire jouir de la vue du cap et des terres en passant à cent toises au plus de la côte.

A l'extrémité du cap San-Angelo ou Malia, qui s'avance beaucoup dans la mer, commence le passage étroit que les marins timides évitent en laissant l'île de Cérigo sur leur gauche. Ce cap est le cap des tempêtes pour les matelots grecs. Les pirates seuls l'affrontent, parce qu'ils savent qu'on ne les y suivra pas. Le vent tombe de ce cap avec tant de poids et de fougue sur la mer, qu'il lance souvent des pierres roulantes de la montagne jusque sur le pont des navires.

Sur la pente escarpée et inaccessible du rocher qui forme la dent du cap, dent aiguisée par les ouragans et par l'écume des flots, le hasard a suspendu trois rochers détachés du sommet, et arrêtés à mi-pente dans leur chute. Ils sont là comme un nid d'oiseaux de mer penché sur l'abîme écumant des mers. Un peu de terre rougeâtre, arrêtée aussi par ces trois rochers inégaux, y donne racine à



cinq ou six figuiers rabougris qui pendent eux-mêmes avec leurs rameaux tortueux et leurs larges feuilles grises sur le gouffre bruyant qui tournoie à leurs pieds. L'œil ne peut discerner aucun sentier, aucun escarpement praticable, par où l'on puisse parvenir à ce petit tertre de végétation. Cependant on distingue une petite maison basse sous les figuiers, maison grise et sombre comme le roc qui lui sert de base, et avec lequel on la confond au premier regard. Au-dessus du toit plat de la maison s'élève une petite ogive vide, comme au-dessus de la porte des couvents d'Italie : une cloche y est suspendue ; à droite, on voit des ruines antiques de fondation de briques rouges, où trois arcades sont ouvertes ; elles conduisent à une petite terrasse qui s'étend devant la maison. Un aigle aurait craint de bâtir son aire dans un tel endroit, sans un tronc d'arbre, sans un buisson pour s'abriter du vent qui rugit toujours, du bruit éternel de la mer qui brise, de son écume qui lèche sans relâche le rocher poli, sous un ciel toujours brûlant. Eh bien ! un homme a fait ce que l'oiseau même aurait à peine osé faire ; il a choisi cet asile. Il vit là : nous l'aperçûmes ; c'est un ermite. Nous doublions le cap de si près, que nous distinguions sa longue barbe blanche, son bâton, son chapelet, son capuchon de feutre brun, semblable à celui des matelots en hiver. Il se mit à genoux pendant que nous passions, le visage tourné vers la mer, comme s'il eût imploré le secours du ciel pour des étran-



gers inconnus dans ce périlleux passage. Le vent qui s'échappe avec fureur des gorges de la Laconie, aussitôt qu'on a doublé le rocher du cap, commençait à résonner dans nos voiles, à faire chanceler et tournoyer les deux bâtiments, et à couvrir la mer d'écume à perte de vue. Une nouvelle mer s'ouvrait devant nous. L'ermite monta pour nous suivre plus loin des yeux, sur la crête d'un des trois rochers, et nous le distinguâmes là, à genoux et immobile, tant que nous fûmes en vue du cap.

Qu'est-ce que cet homme? Il lui faut une âme trois fois trempée pour avoir choisi cet affreux séjour; il faut un cœur et des sens avides de fortes et éternelles émotions, pour vivre dans ce nid de vautour, seul avec l'horizon sans bornes, les ouragans et les mugissements de la mer : son unique spectacle, c'est de temps en temps un navire qui passe, le craquement des mâts, le déchirement des voiles, le canon de détresse, les clameurs des matelots en perdition.

Ces trois figuiers, ce petit champ inaccessible, ce spectacle de la lutte convulsive des éléments, ces impressions âpres, sévères, méditatives dans l'âme, c'est là un des rêves de mon enfance et de ma jeunesse. Par un instinct que la connaissance des hommes confirma plus tard, je n'ai jamais placé le bonheur que dans la solitude; seulement alors j'y plaçais l'amour, j'y placerais maintenant l'amour, Dieu et la pensée : ce désert suspendu entre le ciel

et la mer, ébranlé par le choc incessant des airs et des vagues, serait encore un des charmes de mon cœur. C'est l'attitude de l'oiseau des montagnes touchant encore du pied la cime aiguë du rocher, et battant déjà des ailes pour s'élancer plus haut dans les régions de la lumière. Il n'y a aucun homme bien organisé qui ne devint, dans un pareil séjour, ou un saint ou un grand poète ; tous les deux peut-être. Mais quelle violente secousse de la vie n'a-t-il pas fallu pour me donner à moi-même de pareilles pensées et de pareils désirs ! et pour jeter là ces autres hommes que j'y vois ! Dieu le sait. Quoi qu'il en soit, ce ne peut être un homme vulgaire, que celui qui a senti la volupté et le besoin de se cramponner comme la liane pendante aux parois d'un pareil abîme, et de s'y balancer pendant toute une vie au tumulte des éléments, à la terrible harmonie des tempêtes, seul avec son idée, devant la nature et devant Dieu.

— *Même date.* — A quelques lieues du cap la mer redevient plus belle. De légères embarcations grecques, sans pont, et couvertes de voiles, passent à côté de nous dans les profondes vallées des vagues ; elles sont pleines de femmes et d'enfants qui vont vendre à Hydra des corbeilles de melons et des raisins. Le moindre souffle de vent les fait pencher sur la mer jusqu'à y baigner leurs voiles. Elles n'ont pour se défendre de la lame qu'une toile tendue qui élève de quelques pieds le bord exposé

à la vague ; elles sont souvent cachées à nos yeux par le flot et par l'écume ; elles remontent comme un liège flottant sur l'eau. Quelle vie ! C'est celle de presque tous les Grecs : leur élément c'est la mer ils y jouent comme l'enfant de nos hameaux sur les bruyères de nos montagnes. La destinée du pays est écrite par la nature : c'est la mer.

— *Même date.* — Voici les sommets lointains de l'île de Crète qui s'élèvent à notre droite, voici l'Ida couvert de neiges qui parait ici comme les hautes voiles d'un vaisseau sur la mer.

Nous entrons dans un vaste golfe, c'est celui d'Argos ; nous filons vent arrière avec la rapidité d'une volée de goëlands ; les rochers, les montagnes, les îles des deux rivages, fuient comme des nuages sombres devant nous. La nuit tombe ; nous apercevons déjà le fond du golfe, qui a pourtant dix lieues de profondeur ; les mâts de trois escadres mouillées devant Nauplie se dessinent comme une forêt d'hiver sur le fond du ciel et de la plaine d'Argos. Bientôt l'obscurité est complète ; les feux s'allument sur le penchant des montagnes et dans les bois où les bergers grecs gardent leurs troupeaux ; les vaisseaux tirent le canon du soir. Nous voyons briller successivement tous les sabords de ces soixante bâtiments à l'ancre comme les rues d'une grande ville éclairées par ses réverbères nous entrons dans ce dédale de navires, et nous allons mouiller en pleine nuit près d'un petit for

qui protège la rade de Nauplie en face de la ville, et sous l'ombre du château de Palamide.

— 9 août. — Je me lève avec le soleil pour voir enfin de près le golfe d'Argos, Argos, Nauplie, la capitale actuelle de la Grèce. Déception complète : Nauplie est une misérable bourgade bâtie au bord d'un golfe profond et étroit, sur une marge de terre tombée des hautes montagnes qui couvrent toute cette côte ; les maisons n'ont aucun caractère étranger ; elles sont bâties dans la forme des habitations les plus vulgaires des villages de France ou de Savoie. La plupart sont en ruines, et les pans de murs renversés par le canon de la dernière guerre, sont encore couchés au milieu des rues. Deux ou trois maisons neuves, peintes de couleurs crues, s'élèvent sur le quai, et quelques cafés et boutiques de bois s'avancent sur les pilotis dans la mer ; ces cafés et ces balcons sur l'eau sont couverts de quelques centaines de Grecs dans leur costume le plus recherché, mais le plus sale ; ils sont assis ou couchés sur les planches ou sur le sable, formant mille groupes pittoresques. Toutes les physionomies sont belles, mais tristes et féroces ; le poids de l'oisiveté pèse dans toutes leurs attitudes. La paresse des Napolitains est douce, sereine et gaie : c'est la nonchalance du bonheur ; la paresse de ces Grecs est lourde, morose et sombre : c'est un vice qui se punit lui-même. Nous détournons nos yeux de Nauplie, nous admirons la belle forteresse de Pala-

mide, qui règne sur toute la montagne dont ville est dominée; les murailles crénelées ressemblent aux dentelures d'un rocher naturel.

Mais où est Argos? Une vaste plaine stérile et nue, entrecoupée de marais, s'étend et s'arrondit au fond du golfe; elle est bornée de toutes parts par des chaînes de montagnes grises. Au bout de cette plaine, à environ deux lieues dans les terres, on aperçoit un mamelon qui porte quelques murs fortifiés sur sa cime, et qui protège de son ombre une bourgade en ruines : c'est là Argos. Tout près de là est le tombeau d'Agamemnon. Mais que m'importe Agamemnon et son empire? Ces vieilleries historiques et politiques ont perdu l'intérêt de la jeunesse et de la vérité. Je voudrais voir seulement une vallée d'Arcadie; j'aime mieux un arbre, une source sous le rocher, un laurier-rose au bord d'un fleuve, sous l'arche écroulée d'un pont tapissé de lianes, que le monument d'un de ces royaumes classiques qui ne rappellent plus rien à mon esprit que l'ennui qu'ils m'ont donné dans mon enfance.

— 10 août. — Nous avons passé deux jours à Nauplie; Julia m'inquiète de nouveau. Je rest quelques jours encore pour attendre qu'elle soit complètement remise. Nous sommes à terre dans la chambre d'une mauvaise auberge, en face d'une caserne de troupes grecques. Les soldats sont tout le jour couchés à l'ombre des pans de murs ruinés.

au milieu des rues et des places de la ville ; leurs costumes sont riches et pittoresques ; leurs traits portent l'empreinte de la misère , du désespoir et de toutes les passions féroces que la guerre civile allume et fomenté dans ces âmes sauvages. L'anarchie la plus complète règne en ce moment dans la Morée. Chaque jour une faction triomphe de l'autre , et nous entendons les coups de fusil des Klephtes, des Colocotroni, qui se battent de l'autre côté du golfe contre les troupes du gouvernement. On apprend , à chaque courrier qui descend des montagnes , l'incendie d'une ville , le pillage d'une plaine , le massacre d'une population , par un des partis qui ravagent leur propre patrie. On ne peut sortir des portes de Nauplie sans être exposé aux coups de fusil. Le prince Karadja a la bonté de me proposer une escorte de ses palikars pour aller visiter le tombeau d'Agamemnon, et le général Corbet, qui commande les troupes françaises ; veut bien y joindre un détachement de ses soldats ; je refuse ; je ne veux pas exposer, pour l'intérêt d'une vaine curiosité, la vie de quelques hommes, que je me reprocherais éternellement.

— 12 août 1832. — J'ai assisté ce matin à une séance du parlement grec. La salle est un hangar de bois ; les murs et le toit sont formés de planches de sapin mal jointes : les députés sont assis sur des banquettes élevées autour d'une aire de sable , ils parlent de leur place.

Nous nous asseyons, pour les voir arriver monceau de pierres à la porte de la salle. —  
nent successivement à cheval, accompagnés d'une escorte plus ou moins nombreuse l'importance du chef. Le député descend de et ses palikars, chargés d'armes superbes, grouper à quelque distance dans la petit qui entoure la salle. Cette plaine présente d'un campement ou d'une caravane.

L'attitude des députés est martiale et ils parlent sans confusion, sans interruption, de voix ému, mais ferme, mesuré et harn. Ce ne sont plus ces figures féroces qui rej l'œil dans les rues de Nauplie ; ce sont d d'un peuple héroïque qui tiennent encore à le fusil ou le sabre avec lequel ils viennent battre pour sa délivrance et qui délibèrent sur les moyens d'assurer le triomphe liberté. Leur parlement est un conseil de g

On ne peut rien imaginer de plus simple fois de plus imposant que le spectacle de tion armée, délibérant ainsi sur les ruines patrie, sous une voûte de planches élevée champ, tandis que les soldats polissent leur à la porte de ce sénat, et que les chevaux sent impatients de reprendre le sentier des gnes. Il y a des têtes admirables de beauté, ligue et d'héroïsme parmi ces chefs ; ce montagnards. Les Grecs marchands des reconnaissent aisément à des traits plus eff

et à l'expression astucieuse des physionomies. Le commerce et l'oisiveté de leurs villes ont enlevé la noblesse et la force à leurs visages, pour y imprimer l'empreinte de l'habileté vulgaire et de la ruse qui les caractérisent.

—13 août 1832. — Fête charmante donnée à son bord par l'amiral Hotham, qui commande la station anglaise dans la rade de Nauplie. Il nous fait visiter son vaisseau à trois ponts, *le Saint-Vincent*, et fait exécuter pour nous le simulacre d'un combat naval. Un vaisseau monté de seize cents hommes, et vu ainsi au moment du combat, est le chef-d'œuvre de l'intelligence humaine.

Homme excellent dont la figure et les manières réunissent ce rare mélange de la noblesse du vieux guerrier et de la douceur bienveillante du philosophe, caractère commun des belles physionomies des hommes de l'aristocratie anglaise. Il nous propose un de ses bâtiments de guerre pour nous accompagner jusqu'à Smyrne. Je refuse et je réclame cette obligeance de M. l'amiral Hugon, qui commande l'escadre française. Il veut bien nous donner le brick *le Génie*, commandé par M. le capitaine Cuneo d'Ornano; mais il ne nous escortera que jusqu'à Rhodes.

Je dîne chez M. Rouen, ministre de France en Grèce; j'ai dû moi-même occuper ce poste sous la restauration. Il me félicite de ne l'avoir pas obtenu. M. Rouen, qui a passé à Nauplie tous les mauvais



jours de l'anarchie grecque, soupire après sa délivrance. Il se console de la sévérité de son exil, et accueillant ses compatriotes et en représentant, avec une grâce et une cordialité parfaites, la haute protection de la France dans un pays qu'il faut aimer dans son passé et dans son avenir.

— 15 août 1832. — Je n'écris rien : mon âme est flétrie et morne comme l'affreux pays qui m'entourne : rochers nus, terre rougeâtre ou noire, arbustes rampants ou poudreux, plaines marécageuses et le vent glacé du nord, même au mois d'août, siffle sur des moissons de roseaux : voilà tout. Cette terre de la Grèce n'est plus que le linceul d'un peuple ; cela ressemble à un vieux sépulcre dépouillé de ses ossements, et dont les pierres même sont dispersées et brunies par les siècles. Où est la beauté de cette Grèce tant vantée ? Où est son ciel doré et transparent ? Tout est terne et nuageux comme dans une gorge de la Savoie ou de l'Auvergne aux derniers jours de l'automne. La violence du vent du nord, qui entre avec des vagues bruyantes jusqu'au fond du golfe où nous sommes mouillés, nous empêche de partir.

— 18 août 1832, en mer, mouillés devant les jardins d'Hydra. — Enfin nous sommes partis dans la nuit d'hier par une jolie brise du sud-est ; nous dormions dans nos hamacs. A sept heures nous sommes hors du golfe ; la mer est belle et frapp

harmonieusement les parois du brick. Nous sommes dans le canal qui se prolonge entre la terre ferme et les îles d'Hydra et Spezzia.

Vers midi nous sommes affalés à la côte du continent en face d'Hydra. Des coups de vent terribles, et partant de tous les points du compas, rendent la manœuvre périlleuse. Nos voiles sont déchirées ; nous risquons de rompre nos mâts ; pendant trois heures nous luttons sans relâche contre des ouragans furieux ; les matelots sont épuisés de fatigue ; le capitaine semble inquiet du sort du navire ; enfin il réussit à atteindre l'abri d'une côte élevée et un mouillage connu des marins en face d'une charmante colline qu'on appelle les jardins d'Hydra. Nous y jetons l'ancre à un mille du rivage et non loin du brick de guerre *le Génie* qui a fait la même marche.

Journée de repos sur une mer toujours agitée, et aux coups du vent qui siffle dans nos mâts : nous descendons sur la côte ; c'est le plus joli site que nous ayons encore visité en Grèce : de hautes montagnes dominant le paysage ; elles gardent encore quelques couches de terre, quelques pelouses d'un vert pâle sur leurs flancs arrondis ; elles descendent mollement et cachent leurs pieds dans quelques bois d'oliviers ; plus loin, elles s'étendent en pentes douces jusqu'au canal d'Hydra qui coule à leurs pieds comme un large fleuve plutôt que comme une mer. Là on repose ses yeux sur une ou deux maisons de campagne entourées de jardins et de vergers : des

champs cultivés, des groupes de châtaigniers et de chênes verts, des ruisseaux, quelques paysans grecs qui travaillent à la terre : nous lançons nos chiens et nous chassons tout le jour sur la montagne : nous revenons avec du gibier.

La ville d'Hydra, qui couvre toute la petite île de ce nom, brille de l'autre côté du canal, blanche, resplendissante, éclatante comme un rocher taillé d'hier. Cette île n'offre pas un pouce de terre à l'œil : tout est pierre : la ville couvre tout : les maisons se dressent perpendiculairement les unes sur les autres, refuge de la liberté du commerce, de l'opulence des Grecs pendant la domination des Turcs. On peut mesurer la civilisation croissante ou décroissante d'une nation aux sites de ses villes et de ses villages : quand la sécurité et l'indépendance augmentent, les villes descendent des montagnes dans les plaines : quand la tyrannie et l'anarchie renaissent, elles remontent sur les rochers ou se réfugient sur les écueils de la mer. Dans le moyen âge, en Italie, sur le Rhin, en France, les villes étaient des nids d'aigles sur la pointe des rocs inaccessibles.

— *Même date.* — La nuit est calme. Nous passons une soirée délicieuse sur le pont. Nous partirons demain, si le vent du nord ne reprend pas avec la même force.

18 août 1832, en mer. — Nous avons levé l'an-

ce à trois heures du matin. Un vent maniable nous a laissés approcher de la pointe du continent qui avance dans la mer d'Athènes ; mais là, une nouvelle tempête nous a assaillis, plus violente encore que la veille ; nous avons été en un instant séparés des deux bâtiments qui naviguaient de conserve avec nous. La mer est devenue énorme ; nous roulons d'un abîme dans l'autre, les vergues trempant dans la vague et l'écume jaillissant sur le pont. Le capitaine s'obstine à doubler ce cap ; après plusieurs heures de manœuvres impuissantes, il réussit ; nous voilà en pleine mer ; mais le vent est si fort que le brick dérive considérablement. Nous sommes forcés de mettre le cap sur les montagnes qui se dessinent de l'autre côté de la mer d'Athènes. Nous filons dix nœuds, dans un nuage de poussière humide, et sous les flocons d'écume qui s'élancent de la proue et des deux flancs du navire. De temps en temps l'horizon s'éclaircit et nous laisse entrevoir le cap Colonne qui blanchit devant nous. Nous espérons aller le soir mouiller au pied de ces colonnes, et saluer la mémoire du divin Platon qui venait méditer deux mille ans avant nous sur ce même promontoire de *Sunium*. Mes regards ne quittent pas l'horizon des montagnes d'Athènes d'où la tempête nous repousse. Enfin, au déclin du soleil, le vent s'amollit ; nous faisons une bordée sur l'île d'Égine. Nous tombons presque en calme à l'abri de l'île et de la côte du continent, et nous entrons à la chute du jour dans un autre golfe formé par l'île et

par les beaux rivages de Corinthe. La mer est comme un miroir, et il nous semble naviguer sur un fleuve sans vagues dont le cours insensible nous porte jusqu'au mouillage. Nous jetons l'ancre au moment où la nuit tombe dans un lac immense et enchanté, que de sombres montagnes enveloppent, et où la lune qui s'élève frappe de sa blancheur l'Acropole de Corinthe et les colonnes du temple d'Égine. Nous sommes à quelques centaines de pas de l'île, en face de jardins ombragés de beaux platanes. Quelques maisons blanches brillent au milieu de la verdure. Repos et souper tranquille sur le pont, après une journée de périls et de fatigues ; vie des voyageurs et de l'homme sur la terre.

A notre droite, l'île d'Égine, adoucissant ses pentes noires et rapides, étend sur un golfe une langue de terre semée de quelques cyprès, de vignes et de figuiers ; la ville la termine : elle est moins bizarrement placée que le peu de villes grecques que nous avons vues jusqu'ici ; le gymnase, élevé par Capo d'Istria, blanchit au milieu : — son musée, — je n'y vais pas... je suis las des musées, — cimetière des arts ; — les fragments détachés de la place, de la destination et de l'ensemble sont morts ; poussière de marbre qui n'a plus la vie. — Je descends seul à terre et je passe deux heures délicieuses dans un jardin de cyprès et d'orangers appartenant à Gergio-Bey, d'Hydra. A dix heures, je rentre au vaisseau ; en descendant de l'échelle, je trouve la moitié du pont littéralement couverte de monceaux

de pastèques et de melons, d'immenses paniers remplis de raisins de toutes formes et de toutes couleurs, dont quelques-uns pèsent trois à quatre livres, de figues de l'Attique et de toutes les fleurs que la saison, le climat, peuvent fournir. On me dit que c'est le gouverneur d'Égine, Nicolas Scuffo, qui, ayant appris la veille, par mon pilote grec, mon passage par le golfe, est venu me rendre visite avec une barque pleine de ce présent de sa terre; il a reconnu dans mon nom celui d'un ami de la Grèce, et m'a apporté le premier gage de cette prospérité que tant de cœurs généreux ont désirée pour elle ! Il a annoncé son retour pour la soirée. Je demande un canot au capitaine Cuneo d'Ornano, et je vais à Égine porter mes remerciements au gouverneur; je le rencontre en mer; nous revenons ensemble à mon bord. Homme distingué, d'une conversation fort spirituelle : nous parlons de la Grèce, de son état futur et de sa crise présente; je vois avec chagrin que l'esprit religieux est éteint en Grèce; le clergé ignorant est méprisé; l'esprit commercial n'a pas assez de vertu pour ressusciter un peuple; je crains pour celui-là : à la première crise européenne, il se décomposera de nouveau; c'est comme en Italie, des hommes les plus intelligents et les plus courageux, des hommes, des individualités brillantes, mais pas de lien commun : — des Grecs et point de nation !

Partis le 18 à midi d'Égine, nous voyons le soleil s'éteindre dans le vallon doré qui se creuse sur

l'isthme de Corinthe , entre l'Acro-Corinthe montagnes de l'Attique ; il enflamme toute partie du ciel , et c'est là que pour la première nous trouvons cette splendeur du firmament donne son charme et sa gloire à l'Orient. Salamin tombeau de la flotte de Xercès , est à quelque devant nous ; côte grise, terre noirâtre , sans attrait que son nom ; — sa bataille navale et le tombeau de Thémistocle la font saluer avec respect par le nautonier. Les montagnes de l'Attique voient leurs noirs sommets au-dessus de Salamin et à droite , sur une des cimes décroissantes de l'Attique , le temple de Jupiter Panhellénien , dans les derniers rayons du jour , s'élève au-dessus de cette scène, une des plus belles de la nature grecque , et jette son religieux souvenir sur cette scène de la mort de l'humanité ; la pensée religieuse de l'humanité se mêle à tout et consacre tout ; la religion des Grecs , religion de l'esprit et de l'imagination , et non du cœur , ne fait pas sur nous la moindre impression ; on sait que ces dieux du paganisme n'étaient que le jeu de la poésie et de l'art ; les dieux feints et rêvés ; — rien de grave, rien de réel, rien de puisé dans les profondeurs de la nature et de l'âme humaine avant Socrate et Platon. Là, commence la religion de la raison ! Puis le christianisme qui avait reçu de son divin fondateur le mot et la clef de la destinée humaine. Les âges de barbarie qu'il lui fallut traverser pour arriver à nous , l'ont souvent altéré et défi-

mis s'il était tombé sur des Platon et des Pythagore, où ne serions-nous pas arrivés ? Nous arrivons, grâce à lui, par lui et avec lui.

Le calme s'établit, et nous nageons six heures sans mouvement sur la mer transparente et dans les vapeurs colorées de la mer d'Athènes. L'Acropole et le Parthénon, semblables à un autel, s'élèvent à trois lieues devant nous, détachés du mont Penthélique, du mont Hymète et du mont Anchesmus ; — en effet, Athènes est un autel aux dieux, le plus beau piédestal sur lequel les siècles passés aient pu placer la statue de l'humanité ! Aujourd'hui l'aspect est sombre, triste, noir, aride, désolé ; un poids sur le cœur ; rien de vivant, de vert, de gracieux, d'animé ; nature épuisée que Dieu seul pourrait vivifier ; la liberté n'y suffira pas ; — pour le poète et pour le peintre, il est écrit sur ces montagnes stériles, sur ces caps blanchissants de temples écroulés, sur ces landes marécageuses ou rocailleuses qui n'ont plus rien que des noms sonores, il est écrit : « C'est fini ! » Terre apocalyptique qui semble frappée par quelque malédiction divine, par quelque grande parole de prophète ; Jérusalem des nations dans laquelle il n'y a plus même de tombeau ! voilà l'impression d'Athènes et de tous les rivages de l'Attique, des îles et du Péloponèse.

Arrivés au Pirée à huit heures du matin, le 19 août, nous jetons l'ancre. Les chevaux nous attendaient sur la plage du Pirée ; nous montons à cheval. — Je trouve un âne où nous plaçons une selle



de femme pour Julia ; nous partons. Pendant une demi-lieue, la plaine, quoique d'un sol léger, maniable et fertile, est complètement inculte et nue. Les Turcs ont brûlé, pendant la guerre, des oliviers dont la forêt s'étendait jusqu'à la mer ; quelques troncs noirs subsistent encore. Nous entrons dans le bois d'oliviers et de figuiers qui entoure le groupe avancé des collines d'Athènes, comme d'une ceinture verdoyante. — Nous suivons les fondations évidentes encore de la longue muraille, bâtie par Thémistocle, qui unissait la ville au Pirée. — Quelques fontaines turques, en forme de puits, entourées d'auges rustiques, en pierres brutes, sont placées de distance en distance. — Des paysans grecs et quelques soldats turcs sont couchés auprès des fontaines, et se donnent réciproquement à boire. — Enfin, nous passons sous les remparts élevés et sous les noirs rochers qui servent de piédestal au Parthénon. — Le Parthénon lui-même ne nous semble pas grandir, mais se rapetisser au contraire à mesure que nous en approchons. — L'effet de cet édifice, le plus beau que la main humaine ait élevé sur la terre, au jugement de tous les âges, ne répond en rien à ce qu'on en attend, vu ainsi ; et les pompeuses paroles des voyageurs, peintres ou poètes, vous retombent tristement sur le cœur quand vous voyez cette réalité si loin de leurs images. — Il n'est pas doré comme par les rayons pétrifiés du soleil de Grèce ; il ne plane point dans les airs comme une île aérienne portant un monument

in; il ne brille point de loin sur la mer et sur  
terres comme un phare qui dit : Ici , c'est  
l'Acropole ! Ici l'homme a épuisé son génie et porté  
défi à l'avenir ! — Non , rien de tout cela. —  
votre tête vous voyez s'élever irrégulièrement  
de hautes murailles noirâtres, marquées de taches  
noires. — Ces taches sont du marbre, débris  
de monuments qui couronnaient déjà l'Acropolis  
et sa restauration par Périclès et Phidias. Ces  
murailles, flanquées de distance en distance d'au-  
tres murs qui les soutiennent, sont couronnées  
de tours carrées byzantines et de créneaux véni-  
tiens. — Elles entourent un large mamelon qui  
portait presque tous les monuments sacrés de  
l'île de Thésée. A l'extrémité de ce mamelon,  
côté de la mer Égée, se présente le Parthénon  
le temple de Minerve, vierge sortie du cerveau  
d'Athènes. — Ce temple, dont les colonnes sont  
de marbre, est marqué çà et là de taches d'une  
couleur éclatante : ce sont les stigmates du ca-  
chot des Turcs, ou du marteau des iconoclastes. Sa  
base est un carré long ; il semble trop bas et trop  
modeste pour sa situation monumentale. — Il ne dit  
rien de lui-même : C'est moi ; je suis le Parthénon,  
je puis pas être autre chose. — Il faut le deman-  
der à son guide, et quand il vous a répondu, on  
vous le montre encore. Plus loin, au pied de l'Acropolis,  
vous passez sous une porte obscure et basse sous la-  
quelle quelques Turcs en guenilles sont couchés à  
côté de leurs riches et belles armes, et vous êtes

dans Athènes. — Le premier monument digne regard est le temple de Jupiter Olympien, dont les magnifiques colonnes s'élèvent seules sur une place déserte et nue, à droite de ce qui fut Athènes, derrière le portique de la ville des ruines ! A quelques pas de là, nous entrâmes dans la ville, c'est-à-dire dans un inextricable labyrinthe de sentiers étroits et semés de pans de murs écroulés, de tuiles brisées, de pierres et de marbre jetés pêle-mêle ; tantôt descendant dans la cour d'une maison écroulée, tantôt gravissant sur l'escalier ou même sur le toit d'un autre ; dans ces mesures petites, blanches, vagues, ruines de ruines ; quelques repaires sales et infects où des familles de paysans grecs sont entassées et enfouies. — Ça et là, quelques femmes aux yeux noirs et à la bouche gracieuse des Athéniennes sortaient au bruit des pas de nos chevaux, sur le seuil de leur porte, nous souriaient avec bienveillance et étonnement, et nous donnaient le gracieux salut de l'Attique : « Bien venus, seigneurs étrangers, à Athènes ! » Nous arrivâmes, après un quart d'heure de marche, parmi les mêmes scènes de dévastation et les mêmes monceaux de murs et de toits écroulés, à la modeste demeure de M. Gaspari, agent du consulat de Grèce à Athènes. Je lui avais envoyé le matin la lettre qui me recommandait à son obligeance. Je n'en avais pas besoin l'obligeance est le caractère de presque tous les agents à l'étranger. M. Gaspari nous reçut comme des amis inconnus, et pendant qu'il envoyait se

**fil**s chercher une maison pour nous dans quelque mesure encore debout d'Athènes, une de ses filles, Athénienne, belle et gracieuse image de cette beauté héréditaire des femmes de son pays, nous servait avec empressement et modestie du jus d'orange glacé dans des vases de terre poreuse, aux formes antiques. Après nous être un moment rafraîchis dans cet humble asile d'une simple et cordiale hospitalité, si douce à rencontrer sous un ciel brûlant, à huit cents lieues de son pays, à la fin d'une journée de tempête, de soleil et de poussière, M. Gaspari nous conduisit au bas de la ville, à travers les mêmes ruines, jusqu'à une maison blanche et propre, élevée tout récemment, et où un Italien, M<sup>\*\*\*</sup>, avait monté une auberge. Quelques chambres blanchies à la chaux et proprement meublées, une cour rafraîchie par une source et par un peu d'ombre, au pied de l'escalier une belle lionne en marbre blanc, des fruits et des légumes abondants, du miel de l'Hymète calomnié par M. de Chateaubriand, des domestiques grecs entendant l'italien, empressés et intelligents, tout cela doubla de prix pour nous, au milieu de la désolation et de la nudité absolue d'Athènes.

On ne trouverait pas mieux sur une route d'Italie, d'Angleterre ou de Suisse. Puisse cette auberge se soutenir et prospérer pour la consolation et le bien-être des voyageurs à venir ! Mais, hélas ! depuis quarante-huit jours, aucun étranger n'en avait franchi le seuil ni troublé le silence.

Le soir, M. Gropius vint obligeamment se mettre à notre disposition pour nous montrer et nous commenter Athènes. Aussi heureux que l'avait été autrefois M. de Chateaubriand, conduit dans les ruines d'Athènes par M. Fauvel, nous eûmes dans M. Gropius un second Fauvel, qui s'est fait Athénien depuis trente-deux ans, et qui bâtit, comme son maître, la maison de ses vieux jours parmi ces débris d'une ville où il a passé sa jeunesse, et qu'il aide autant qu'il le peut à sortir une centième fois de sa poussière poétique. — Consul d'Autriche en Grèce, homme d'érudition et homme d'esprit, M. Gropius joint à l'érudition la plus consciencieuse et la plus approfondie de l'antiquité ce caractère de naïve bonhomie et de grâce inoffensive qui est le type des vrais et dignes enfants de l'Allemagne savante. Injustement accusé par lord Byron, dans ses notes mordantes sur Athènes, M. Gropius ne rendait point offense pour offense à la mémoire du grand poète ; il s'affligeait seulement que son nom eût été traîné par lui d'éditions en éditions, et livré à la rancune des fanatiques ignorants de l'antiquité ; mais il n'a pas voulu se justifier, et quand on est sur les lieux, témoin des efforts constants que fait cet homme distingué pour restituer un mot à une inscription, un fragment égaré à une statue, ou une forme et une date à un monument, on est sûr d'avance que M. Gropius n'a jamais profané ce qu'il adore, ni fait un vil commerce de la plus noble et de la plus désintéressée des études, l'étude des antiquités.

Avec un tel homme, les jours valent des années et le voyageur ignorant comme moi. — Je lui demandai de me faire grâce de toutes les antiquités fausses, de toutes les célébrités de convention, toutes les beautés systématiques. J'abhorre le songe et l'effort en tout, mais surtout en admiration. Je ne veux voir que ce que Dieu ou l'homme fait beau ; la beauté présente, réelle, palpable, offerte à l'œil et à l'âme, et non la beauté de lieu ou d'époque : la beauté historique ou critique, — réservée aux savants. — A nous, poètes, la beauté simple et sensible ; — nous ne sommes pas des hommes d'abstraction, mais des hommes de nature et de instinct : ainsi j'ai parcouru mainte fois Rome ; ainsi j'ai visité les mers et les montagnes ; ainsi j'ai consulté les sages, les historiens et les poètes ; ainsi j'ai visité Athènes.

C'était une belle et pure soirée : le soleil dévorant se fondait noyé dans une brume violette sur la mer noire et étroite qui forme l'isthme de Corinthe, et frappait de ses derniers faisceaux lumineux les créneaux de l'Acropolis qui s'arrondissent, sur une couronne de tours, sur la vallée large et solitaire où dort silencieuse l'ombre d'Athènes. Nous sortîmes par des sentiers sans noms et sans bornes, franchissant à tout moment des brèches de murs, des jardins renversés, ou des maisons sans toits, des ruines amoncelées sur la poussière blanche de la terre d'Attique. A mesure que nous descendions vers le fond de la vallée profonde et déserte

qu'ombragent le temple de Thésée, le Pnyx, l'Aréopage et la colline des Nymphes, nous découvrirent une plus vaste étendue de la ville moderne qui se déployait sur notre gauche, semblable en tout à ce que nous avions vu ailleurs. — Assemblage confus, vaste, morne, désordonné, de huttes écroulées, de pans de murs encore debout, de toits enfoncés, de jardins et de cours ravagés, de monceaux de pierres entassées, barrant les chemins et roulant sous les pieds ; tout cela couleur de ruines récentes ; de gris terne, flasque, décoloré, qui n'a pas même pour l'œil la sainteté du temps écoulé, ni la grâce des ruines. — Nulle végétation, excepté trois ou quatre palmiers semblables à des minarets turcs restés debout sur la ville détruite ; çà et là quelques maisons aux formes vulgaires et modernes récemment relevées par quelques Européens ou quelques Grecs de Constantinople. — Maisons de nos villages de France ou d'Angleterre, toits élevés sans grâce, fenêtres nombreuses et étroites ; — absence de terrasse, de lignes architecturales, de décoration — auberges pour la vie, bâties en attendant une destruction nouvelle ; mais rien de ces palais qu'un peuple civilisé élève avec confiance pour lui et les générations à naître. — Au milieu de tout ce chaos mais rares, quelques pans de stade, quelques colonnes noirâtres de l'arche d'Adrien ou de Lazor, le dôme de la tour des Vents, ou de la Lanterne de Diogène, appelant l'œil et ne l'arrêtant pas. — Devant nous grandissait et se détachait du tert

gris où il est placé, le temple de Thésée, isolé, découvert de toutes parts, debout tout entier sur son piédestal de rochers; — ce temple, après le Parthénon, le plus beau selon la science que la Grèce ait élevé à ses dieux ou à ses héros.

En approchant, convaincu par la lecture de la beauté du monument, j'étais étonné de me sentir froid et stérile; mon cœur cherchait à s'émouvoir, mes yeux cherchaient à admirer; rien. — Je ne sentais que ce qu'on éprouve à la vue d'une œuvre sans défaut, un plaisir négatif; — mais une impression réelle et forte, une volupté neuve, puissante, involontaire; point. — Ce temple est trop petit; c'est un sublime jouet de l'art! Ce n'est pas un monument pour les dieux, pour les hommes, pour les siècles. Je n'eus qu'un instant d'extase, c'est celui où, assis à l'angle occidental du temple, sur ses dernières marches, mes regards embrassèrent à la fois, avec la magnifique harmonie de ses formes et l'élégance majestueuse de ses colonnes, l'espace vide et plus sombre de son portique, et sur sa frise intérieure les admirables bas-reliefs des combats des Centaures et des Lapithes; et au-dessus, par l'ouverture du centre, le ciel bleu et resplendissant, répandant son jour mystique et serein sur les corniches et sur les formes saillantes des figures des bas-reliefs : elles semblaient alors vivre et se mouvoir. Les grands artistes en tout genre ont seuls ce don de la vie, — hélas ! à leurs dépens ! — Au Parthénon il ne reste plus que deux figures, Mars



et Vénus, à demi écrasés par deux énormes fragments de la corniche qui ont glissé sur leurs têtes ; mais ces deux figures valent pour moi à elles seules plus que tout ce que j'ai vu en sculpture de ma vie : elles vivent comme jamais toile ou marbre n'a vécu. — On souffre du poids qui les écrase ; on voudrait soulager leurs membres qui semblent plier en se roidissant sous cette masse ; on sent que le ciseau de Phidias tremblait, brûlait dans sa main quand ces sublimes figures naissaient sous ses doigts. — On sent, et ce n'est point une illusion, c'est la vérité, vérité douloureuse ! que l'artiste infusait de sa propre individualité, de son propre sang, dans les formes, dans les veines des êtres qu'il créait, et que c'est encore une partie de sa vie qu'on voit palpiter dans ces formes vivantes, dans ces membres prêts à se mouvoir, sur ces lèvres prêtes à parler.

Non, le temple de Thésée n'est pas digne de sa renommée ; il ne vit pas comme monument, il ne dit rien de ce qu'il doit dire ; c'est de la beauté sans doute, mais de la beauté froide et morte dont l'artiste seul doit aller secouer le linceul et essuyer la poussière ; pour moi, je l'admire et je m'en vais sans aucun désir de le revoir. Les belles pierres de la colonnade du Vatican, les ombres majestueuses et colossales de Saint-Pierre de Rome ne m'ont jamais laissé sortir sans un regret, sans une espérance d'y revenir !

Plus haut, en gravissant une noire colline couverte de chardons et de cailloux rougeâtres, vous

ives au Pnyx, lieu des assemblées orageuses du  
ple d'Athènes et des ovations inconstantes de ses  
leurs ou de ses favoris. — D'énormes blocs de  
re noire, dont quelques-uns ont jusqu'à douze  
reize pieds cubes, reposent les uns sur les autres,  
ertaient la terrasse où le peuple se réunissait.  
haut encore, et à une distance d'environ cin-  
nte pas, on voit un énorme bloc carré dans  
elon a taillé des degrés qui servaient sans doute  
rateur pour monter sur cette tribune qui domi-  
t ainsi le peuple, la ville et la mer ; ceci n'a au-  
cun caractère de l'élégance du peuple de Périclès ;  
issent le Romain ; les souvenirs y sont beaux. —  
nosthène parlait de là, et soulevait ou calmait  
le mer populaire plus orageuse que la mer Égée  
il pouvait entendre aussi mugir derrière lui. Je  
mis là, seul et pensif, et j'y restai jusqu'à la  
t presque close, ranimant sans efforts toute cette  
leire, la plus belle, la plus pressée, la plus bouil-  
nante de toutes les histoires d'hommes qui aient  
né le glaive ou la parole. Quel temps pour le  
de ! et que de génie, de grandeur, de sagesse,  
lumière, de vertu même (car non loin de là mou-  
Socrate) pour ce temps ! Ce moment-ci y res-  
semble, en Europe et surtout en France, cette  
ènes vulgaire des temps modernes. — Mais c'est  
te seule de la France et de l'Europe qui est  
ènes, la masse est barbare encore ! Supposez  
nosthène parlant sa langue brûlante, sonore,  
rée, à une réunion populaire d'une de nos cités

actuelles ; qui la comprendrait ? L'inégalité de l'éducation et de la lumière est le grand obstacle à notre civilisation complète moderne. Le peuple est maître, mais il n'est pas capable de l'être ; voilà pourquoi il détruit partout et n'élève rien de beau, de durable, de majestueux nulle part ! Tous les Athéniens comprenaient Démosthène, savaient leur langue, jugeaient leur législation et leurs arts. — C'était un peuple d'hommes d'élite : il avait les passions du peuple, il n'avait pas son ignorance ; il faisait des crimes, mais pas de sottises. — Ce n'est plus ainsi ; voilà pourquoi la démocratie, nécessaire en droit, semble impossible en fait dans les grandes populations modernes. — Le temps seul peut rendre les peuples capables de se gouverner eux-mêmes. — Leur éducation se fait par leurs révolutions.

Le sort de l'orateur, comme Démosthène ou Mirabeau, les deux seuls dignes de ce nom, est plus séduisant que le sort du philosophe ou du poète ; l'orateur participe à la fois de la gloire de l'écrivain et de la puissance des masses sur lesquelles et par lesquelles il agit : — c'est le philosophe roi, s'il est philosophe ; mais son arme terrible, le peuple, se brise entre ses mains, le blesse et le tue lui-même ; — et puis ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il remue dans l'humanité, passions, principes, intérêts passagers, tout cela n'est pas durable, n'est pas éternel de sa nature : — le poète, au contraire, et j'entends par poète tout ce qui crée des idées en bronze, en pierres, en proses, en paroles ou en

rythmes, le poète ne remue que ce qui est impérieux dans la nature et dans le cœur humain ; — les temps passent, les langues s'usent ; mais il vit toujours tout entier, toujours aussi lui, aussi grand, aussi neuf, aussi puissant sur l'âme de ses lecteurs ; son sort est moins humain, mais plus divin ! il est au-dessus de l'orateur.

Le beau serait de réunir les deux destinées : nul homme ne l'a fait ; mais il n'y a cependant aucune incompatibilité entre l'action et la pensée dans une intelligence complète ; l'action est fille de la pensée ; — mais les hommes, jaloux de toute prééminence, n'accordent jamais deux puissances à une même tête ; — la nature est plus libérale ! — Ils proscrivent du domaine de l'action celui qui excelle dans le domaine de l'intelligence et de la parole ; ils ne veulent pas que Platon fasse des lois réelles, ni que Socrate gouverne une bourgade.

J'envoyai demander au bey turc Youssof-Bey, commandant de l'Attique, la permission de monter à la citadelle avec mes amis et de visiter le Parthénon. — Il m'envoya un janissaire pour m'accompagner. — Nous partîmes le 20, à cinq heures du matin, accompagnés de M. Gropius. — Tout se tait devant l'impression incomparable du Parthénon, ce temple des temples bâti par Setinus, ordonné par Périclès, décoré par Phidias ; — type unique et exclusif du beau, dans les arts de l'architecture et de la sculpture ; — espèce de révélation divine de la beauté idéale reçue un jour par

le peuple, artiste par excellence, et transmise par lui à la postérité, en blocs de marbre impérissables et en sculptures qui vivront à jamais. — Ce monument, tel qu'il était avec l'ensemble de sa situation, de son piédestal naturel, de ses gradins décorés de statues sans rivales, de ses formes grandioses, de son exécution achevée dans tous les détails, de sa matière, de sa couleur, lumière pétrifiée, ce monument écrase, depuis des siècles, l'admiration sans l'assouvir; — quand on en voit ce que j'en ai vu seulement, avec ses majestueux lambeaux mutilés par les bombes vénitiennes, par l'explosion de la poudrière sous Morosini, par le marteau de Théodore, — par les canons des Turcs et des Grecs, — ses colonnes en blocs immenses touchant ses pavés, ses chapiteaux écroulés, ses triglyphes brisés par les agents de lord Elgin, ses statues emportées par des vaisseaux anglais; — ce qu'il en reste est suffisant pour que je sente que c'est le plus parfait poème écrit en pierre sur la face de la terre; mais encore je le sens aussi, c'est trop petit, l'effet est manqué ou il est détruit. — Je passe des heures délicieuses couché à l'ombre des Propylées, les yeux attachés sur le fronton croulant du Parthénon; je sens l'antiquité tout entière dans ce qu'elle a produit de plus divin; — le reste ne vaut pas la parole qui le décrit! L'aspect du Parthénon fait apparaître, plus que l'histoire, la grandeur colossale d'un peuple. Périclès ne doit pas mourir! Quelle civilisation surhumaine que celle qui a trouvé

grand homme pour ordonner, un architecte pour concevoir, un sculpteur pour décorer, des maîtres pour exécuter, des ouvriers pour tailler, un peuple pour solder, et des yeux pour comprendre et admirer un pareil édifice ! Où retrouvera-t-on une époque et un peuple pareil ? Rien n'annonce. A mesure que l'homme vieillit, il lui manque la sève, la verve, le désintéressement nécessaires pour les arts ! Les Propylées, — le temple d'Athènes ou celui des Cariatides, sont à côté du Parthénon. — Chefs-d'œuvre eux-mêmes, mais ils sont dans ce chef-d'œuvre ; l'âme, frappée d'un coup trop fort à l'aspect du premier de ces édifices, n'a plus de force pour admirer les autres ; il faut partir et s'en aller ! — en pleurant moins sur la grandeur de cette œuvre surhumaine de l'homme que sur l'impossibilité de l'homme d'en égaler jamais la sublimité et l'harmonie ; ce sont de ces créations que le Ciel ne donne pas deux fois à la terre : — c'est comme le poème de Job ou le Cantique des cantiques ; comme le poème d'Homère ou la musique de Mozart ! cela se fait, se voit, s'entend ; puis cela ne se fait plus, ne se voit plus, ne s'entend plus jusqu'à la consommation des âges ; heureux les hommes par lesquels passent ces œuvres divines ; ils meurent, mais ils ont prouvé à l'humanité ce que peut être l'homme ! et Dieu les appelle à lui pour le célébrer ailleurs et dans une œuvre plus puissante encore ! J'erre tout le jour, et dans ces ruines, et je rentre l'œil ébloui de

formes et de couleurs ; le cœur plein de mémoire et d'admiration ! Le gothique est beau ; mais l'ordre et la lumière y manquent. — Ordre et lumière ces deux principes de toute création éternelle ! — Adieu pour jamais au gothique.

De tous les livres à faire, le plus difficile, à mon avis, c'est une traduction. Or, voyager c'est traduire ; c'est traduire à l'œil, à la pensée, à l'âme du lecteur, les lieux, les couleurs, les impressions, les sentiments que la nature ou les monuments humains donnent au voyageur. Il faut à la fois savoir regarder, sentir et exprimer ; et exprimer comment ? non pas avec des lignes et des couleurs comme le peintre, chose facile et simple ; non pas avec des sons, comme le musicien ; mais avec des mots, avec des idées qui ne renferment ni sons, ni lignes, ni couleurs. Ce sont les réflexions que j'étais assis sur les marches du Parthénon, à Athènes et le bois d'oliviers du Pirée, et la mer bleue d'Égée devant les yeux, et sur ma tête l'ombre majestueuse de la frise du temple des temples. — Je voulais emporter pour moi un souvenir vivant un souvenir écrit de ce moment de ma vie ! Je sentais que ce chaos de marbre si sublime, si pittoresque dans mon œil, s'évanouirait de ma mémoire, et je voulais pouvoir le retrouver dans la vulgarité de ma vie future. — Écrivons donc : ce ne sera pas le Parthénon, mais ce sera du moins une ombre de cette grande ombre qui plane aujourd'hui sur moi. —

lieu des ruines qui furent Athènes, et que  
ns des Grecs et des Turcs ont pulvérisées et  
dans toute la vallée et sur les deux collines  
ndait la ville de Minerve, une montagne  
à pic de tous les côtés. — D'énormes mu-  
enceignent, et bâties à leur base de frag-  
e marbre blanc, plus haut avec les débris  
et de colonnes antiques, elles se terminent  
quelques endroits par des créneaux vénitiens.  
ontagne ressemble à un magnifique pié-  
taillé par les dieux mêmes pour y asseoir  
tels. Son sommet, aplani pour recevoir les  
ces temples, n'a guère que cinq cents  
longueur sur deux ou trois cents pieds de  
domine toutes les collines qui formaient  
Athènes antique et les vallées du Penté-  
le cours de l'Ilissus, et la plaine du Pirée,  
une des vallons et des cimes qui s'arrondit  
d jusqu'à Corinthe, et la mer enfin semée  
de Salamine et d'Égine où brillent au  
les frontons du temple de Jupiter Pan-  
a. — Cet horizon est admirable encore  
hui que toutes ces collines sont nues et  
sent, comme un bronze poli, les rayons ré-  
du soleil de l'Attique. Mais quel horizon  
devait avoir de là sous les yeux, quand  
, vivante et vêtue de ses mille temples in-  
, bruissait à ses pieds comme une ruche  
aine; quand la grande muraille du Pirée  
jusqu'à la mer une avenue de pierre et de



marbre, pleine de mouvement, et où la population d'Athènes passait et repassait sans cesse comme des flots ; quand le Pirée lui-même et le port de Phalère, et la mer d'Athènes, et le golfe de Corinthe étaient couverts de forêts de mâts ou de voiles étincelantes ; quand les flancs de toutes les montagnes, depuis les montagnes qui cachent Marathon jusqu'à l'Acropolis de Corinthe, amphithéâtre de quarante lieues de demi-cercle, étaient découpés de forêts, de pâturages, d'oliviers et de vignes, et que les villages et les villes décoraient de toutes parts cette splendide ceinture de montagnes !—

— Je vois d'ici les mille chemins qui descendaient de ces montagnes, tracés sur les flancs de l'Hymète, dans toutes les sinuosités des gorges et des vallées qui viennent toutes, comme des lits de torrents, déboucher sur Athènes. — J'entends les rumeurs qui s'en élèvent, les coups de marteau des tireurs de pierre dans les carrières de marbre du mont Pentélique, le roulement des blocs qui tombent le long des pentes de ses précipices, et toutes ces rumeurs qui remplissent de vie et de bruit les abords d'une grande capitale. — Du côté de la ville, je vois monter par la voie Sacrée, taillée dans le flanc même de l'Acropolis, la population religieuse d'Athènes, qui vient implorer Minerve et faire fumer l'encens de toutes ses divinités domestiques à la place même où je suis assis maintenant et où je respire la poussière seule de ces temples.

Rebâtissons le Parthénon ; cela est facile, il n'a

de sa frise et ses compartiments intérieurs. Les extérieurs ciselés par Phidias, les colonnes débris des colonnes y sont encore. Le temple était entièrement construit de marbre et marbre pentélique, du nom de la montagne d'où on le tirait. Il consistait en un temple, entouré d'un péristyle de quarante-six colonnes d'ordre dorique. — Chaque colonne a six pieds de diamètre à sa base, et trente-quatre pieds de haut. — Les colonnes reposent sur le pavé du temple et n'ont point de base. A chaque angle du temple existe ou existait un portique de colonnes. La dimension totale de l'édifice était de deux cent vingt-huit pieds de long sur dix-huit pieds de large ; sa hauteur était de six pieds. Il ne présentait à l'œil que la plus simple simplicité de ses lignes architecturales. C'était une seule pensée de pierre, une et indivisible d'un regard, comme la pensée antique. On venait s'approcher pour contempler la richesse des matériaux, et l'inimitable perfection des proportions et des détails. — Périclès avait voulu faire autant un assemblage de tous les chefs-d'œuvre du génie et de la main de l'homme, qu'un hommage aux dieux ; — ou plutôt, c'était le génie tout entier, s'offrant sous cet emblème, un hommage lui-même à la divinité. Les sculpteurs sous ceux qui ont taillé une pierre, ou les architectes sous ceux qui ont élevé une statue du Parthénon, sont devenus célèbres.

Oublions le passé, et regardons maintenant autour de nous alors que les siècles, la guerre, des religions barbares, des peuples stupides, le foulent aux pieds depuis près de deux mille ans. —

Il ne manque que quelques colonnes à la forêt de blanches colonnes : elles sont tombées, en blocs entiers et éclatants, sur les pavés ou sur les temples voisins : quelques-unes, comme les grands chênes de la forêt de Fontainebleau, sont restées penchées sur les autres colonnes ; d'autres ont glissé du haut du parapet qui cerne l'Acropolis, et gisent, en blocs énormes concassés, les unes sur les autres, comme dans une carrière les rognures des blocs que l'architecte a rejetées. — Leurs flancs sont dorés de cette croûte de soleil que les siècles étendent sur le marbre : leurs brisures sont blanches comme l'ivoire travaillé d'hier. Elles forment, de ce côté du temple, un chaos ruisselant de marbre de toutes formes, de toutes couleurs, jeté, empilé, dans le désordre le plus bizarre et le plus majestueux : de loin, on croirait voir l'écume de vagues énormes qui viennent se briser et blanchir sur un cap battu des mers. L'œil ne peut s'en arracher ; on les regarde, on les suit, on les admire, on les plaint avec ce sentiment qu'on éprouverait pour des êtres qui auraient eu, ou qui auraient encore le sentiment de la vie. C'est le plus sublime effet de ruines que les hommes ont jamais pu produire, parce que c'est la ruine de ce qu'ils firent jamais de plus beau !

Si on entre sous le péristyle et sous les portiques, on peut se croire encore au moment où l'on achevait l'édifice; les murs intérieurs sont tellement conservés, la face des marbres si luisante et si polie, les colonnes si droites, les parties conservées de l'édifice si admirablement intactes, que tout semble sortir des mains de l'ouvrier; seulement le ciel étincelant de lumière est le seul toit du Parthéon, et, à travers les déchirures des pans de murailles, l'œil plonge sur l'immense et volumineux horizon de l'Attique. Tout le sol alentour est jonché de fragments de sculpture ou de morceaux d'architecture qui semblent attendre la main qui doit les élever à leur place dans le monument qui les attend. — Les pieds heurtent sans cesse contre les chefs-d'œuvre du ciseau grec : on les ramasse, on les rejette, pour en ramasser un plus curieux; on se lasse enfin de cet inutile travail; tout n'est que chef-d'œuvre pulvérisé. — Les pas s'impriment dans une poussière de marbre; on finit par la regarder avec indifférence, et l'on reste insensible et muet, abîmé dans la contemplation de l'ensemble, et dans les mille pensées qui sortent de chacun de ces débris. Ces pensées sont de la nature même de la scène où on les respire; elles sont graves comme ces ruines des temps écoulés; comme ces témoins majestueux du néant de l'humanité; mais elles sont sereines comme le ciel qui est sur nos têtes, inondées d'une lumière harmonieuse et pure, élevées comme ce piédestal de l'Acropolis,

qui semble planer au-dessus sur la terre ; résigné et religieuses comme ce monument élevé à une pensée divine que Dieu a laissé crouler devant pour faire place à de plus divines pensées ! Je sens point de tristesse ici ; l'âme est légère , qu'elle est méditative ; ma pensée embrasse l'ordre des volontés divines, des destinées humaines ; elle admire qu'il ait été donné à l'homme de s'élever si haut dans les arts et dans une civilisation matérielle ; elle conçoit que Dieu ait brisé ensuite ce moule admirable d'une pensée incomplète ; que l'unité de Dieu, reconnue enfin par Socrate dans ces mêmes lieux, ait retiré le souffle de vie de toutes ces régions qu'avait enfantées l'imagination des premiers temps ; que ces temples se soient écroulés sur les dieux : la pensée du Dieu unique jetée dans l'esprit humain vaut mieux que ces demeures de marbre où l'on n'adorait que son ombre. Cette pensée n'a pas besoin de temples bâtis de main d'homme : la nature entière est le temple où elle adore. A mesure que les religions se spiritualisent, les temples s'en vont ; le christianisme lui-même , qui a construit le gothique pour l'animer de son souffle, laisse ses admirables basiliques tomber peu à peu en ruines ; les milliers de statues de ses demi-dieux descendent par degrés de leurs socles aériens autour de ses cathédrales ; il se transforme aussi , et les temples deviennent plus nus et plus simples à mesure qu'il se dépouille lui-même des superstitions de ses âges de ténèbres, et qu'il résume devant

la grande pensée qu'il propagea sur la terre , pensée du Dieu unique prouvé par la raison et adoré par la vertu.

### VISITE AU PACHA.

Le 20 au soir, j'allai remercier Yousouf, bey de Négrepont et d'Athènes ; j'entrai dans une cour moresque ; les larges galeries des deux étages étaient supportées par de petites colonnes de marbre noir. Une fontaine vide était au milieu de la cour ; — des écuries tout autour. Je remontai un escalier de bois au bas duquel étaient rangés plusieurs spahis, et l'on m'introduisit chez le bey. Au fond d'un vaste et riche appartement décoré de boiseries à petits compartiments peints en fleurs, en arabesque et en or, dans le coin d'un large divan d'étoffe des Indes , le bey était assis à la turque ; — sa tête était entre les mains de son barbier, beau jeune homme revêtu d'un costume militaire très-riche , et ayant des armes superbes dans sa ceinture ; huit ou dix esclaves, dans diverses attitudes, étaient disséminés dans la chambre. Le bey me fit demander pardon de s'être laissé surprendre dans le moment de sa toilette, et me pria de m'asseoir sur le divan non loin de lui : — je m'assis , et la conversation commença. Nous parlâmes de l'objet de mon voyage, de l'état de la Grèce, des nouvelles limites assignées par la conférence de Lon-

dres , des négociations terminées de M. Stratf Canning, toutes choses que le bey paraissait ign profondément , et sur lesquelles il m'interro avec le plus vif intérêt. Bientôt un esclave por une longue pipe dont le bout était d'ambre jau le tuyau revêtu de soie plissée, s'approcha de à pas comptés et en regardant la terre ; quand il calculé exactement en lui-même la distance pré du point du parquet où il poserait la pipe à bouche, il la plaça à terre, et, marchant circu ment pour ne point la déranger de son aplom vint à moi par un demi-tour et me remit, en clinant, le bout d'ambre entre les mains à po de mes lèvres. Je m'inclinai à mon tour ve pacha qui me rendit mon salut, et nous com çâmes à fumer. Un lévrier blanc d'Athènes queue et les pattes peintes en jaune , dormait pieds du bey. Je lui fis compliment sur la beaut cet animal et lui demandai s'il était chasseur. I dit que non, mais que son fils, alors à Négre aimait passionnément cet exercice ; il ajouta m'avait vu passer dans les rues d'Athènes ave lévrier blanc aussi, mais de plus petite race, avait trouvé incomparablement beau , et qu j'en avais plusieurs , il serait au comble de la d'en posséder un pareil. Je lui promis à mon re dans ma patrie de lui en faire parvenir un, en de souvenir et de reconnaissance de ses bontu Athènes. — Un autre esclave apporta alors le dans de très-petites tasses de porcelaine de la Cl

contenues elles-mêmes dans de petits réseaux de fil d'argent doré.

La figure de ce Turc avait le caractère que j'ai reconnu depuis dans toutes les figures des musulmans que j'ai eu occasion de voir en Syrie et en Turquie : — noblesse, douceur et cette résignation calme et sereine que donne à ces hommes la doctrine de la prédestination et aux vrais chrétiens la foi dans la Providence ; — même culte de la volonté divine : — l'un poussé jusqu'à l'absurde et jusqu'à l'erreur ; l'autre , expression triste et vraie de l'universelle et miséricordieuse sagesse qui préside à la destinée de tout ce qu'elle a daigné créer. Si une conviction pouvait être une vertu, le fatalisme, ou plutôt le providentisme, serait la mienne ! Je crois à l'action complète , toujours agissante , toujours présente, de la volonté de Dieu ; — le mal seul s'oppose en nous à ce que cette volonté divine produise toujours le bien ! Aussitôt que notre destinée est altérée , gâtée , pervertie , si nous regardons bien , nous reconnaitrons toujours que c'est par une volonté de nous , une volonté humaine , c'est-à-dire corrompue et perverse ; si nous laissons agir la seule volonté toujours bonne , nous serions toujours bons et toujours heureux nous-mêmes ! le mal n'existerait pas ! Ces dogmes du Koran ne sont que du christianisme altéré , mais cette altération n'a pas pu les dénaturer ! Ce culte est plein de vertus , et j'aime ce peuple , car c'est le peuple de la prière !



— 22 août 1832. — Vives inquiétudes pour la santé de ma fille ; — triste promenade de Jupiter Olympien et au Stadi. Bu ruisseau bourbeux et infect , qui est trouva à peine assez d'eau pour y tre doigt : — aridité , nudité , couleur de répandues sur toute cette campagne d' campagnes de Rome , tombeaux dor pions , fontaine verte et sombre d'Ég différence ! Et que le ciel aussi surpa le ciel tant vanté de l'Attique !

— 23 août 1832. — Partis la nuit. . rore sous le bois d'oliviers du Pirée en mer. —

Le brick de guerre *le Génie*, capit d'Ornano, nous attendait, et nous levon Une belle brise du nord nous jette en devant le cap Sunium, dont nous voyon nes jaunes marquer à l'horizon la tra vivante du verbe de la sagesse grecque ton dont je serais le disciple, si le Chri parlé, ni vécu, ni souffert, ni pardon rant.

Nuit terrible passée au milieu des ( Le vent baisse au lever du jour. — Be navigation jusqu'au soir. A la nuit coup rieux entre l'île d'Amorgos et celle de S Gémissement douloureux du navire ; c de la lame sur la poupe. — Roulis qu

tantôt sur une vague, tantôt sur une autre. Je passe la nuit à soigner l'enfant et à me promener sur le pont. Nuit douloureuse ! Combien de fois je frémis en pensant que j'ai mis tant de vies sur une seule chance ! Que je serais heureux si un esprit céleste emportait Julia sous les ombres paisibles de Saint-Point ! Ma vie à moi, à moitié usée, a perdu plus de la moitié de son prix pour moi-même ! mais cette vie, encore mienne, qui brille dans ces beaux yeux, qui palpite dans cette jeune poitrine, m'est cent fois plus chère que la mienne ! c'est pour celle-là surtout que je prie avec ferveur le souffle qui soulève les vagues d'épargner ce berceau que je lui ai si imprudemment confié : — il m'exauce ; les vagues s'aplanissent, le jour parait, les îles fuient derrière nous ; Rhodes se montre à droite, dans le lointain brumeux de l'horizon d'Asie ; et les hautes cimes de la côte de Caramanie, blanches comme la neige des Alpes, s'élèvent resplendissantes au-dessus des nuages flottants de la nuit : — voilà donc l'Asie !

L'impression surpasse celle des horizons de la Grèce ! on sent un air plus doux ; la mer et le ciel sont teints d'un bleu plus calme et plus pâle ; la nature se dessine en masses plus majestueuses, je respire et je sens mon entrée dans une région plus large et plus haute ! la Grèce est petite, — tourmentée, dépouillée ; c'est le squelette d'un nain ! voici celui d'un géant ! De noires forêts tachent les flancs des montagnes de Marmoriza, et l'on voit de

loin tomber des torrents blancs d'écume dans les profonds ravins de la Caramanie.

Rhodes sort comme un bouquet de verdure du sein des flots; les minarets légers et gracieux de ses blanches mosquées se dressent au-dessus de ses forêts de palmiers, de caroubiers, de sycomores, de platanes, de figuiers; — ils attirent de loin l'œil du navigateur sur ces retraites délicieuses des cimetières turcs, où l'on voit chaque soir les musulmans, couchés sur le gazon de la tombe de leurs amis, fumer et conter tranquillement comme des sentinelles qui attendent qu'on vienne les relever, comme des hommes indolents qui aiment à se coucher sur leurs lits et à essayer le sommeil avant l'heure du dernier repos. A dix heures du matin, notre brick se trouve tout à coup entouré de cinq ou six frégates turques à pleines voiles, qui croissent devant Rhodes; — l'une d'elles s'approche à portée de la voix et nous interroge en français; — on nous salue avec politesse, et nous jetons bientôt l'ancre dans la rade de Rhodes, au milieu de trente-six bâtiments de guerre du capitain-pacha, Halil Pacha. — Deux bâtiments de guerre français, l'un à vapeur, *le Sphinx*, commandé par le capitaine Sarlat, l'autre une corvette, *l'Actéon*, commandé par le capitaine Vaillant, sont mouillés non loin de nous. Les officiers viennent à bord nous demander des nouvelles d'Europe. Le soir nous remercions le commandant du brick *le Génie*, M. d'Ornano; il repart avec *l'Actéon*. — Nous continueron

la navigation vers Chypre et la Syrie. Jours passés à Rhodes à parcourir cette presqu'île turque : — caractère oriental des architectures moresques en bois sculpté : — rue étroite, où chaque maison garde encore inscrite sur sa porte, les écussons des anciennes maisons de France, d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne. Rhodes a de beaux restes de ses fortifications ; la riche végétation d'Asie qui les couvre les enveloppe leur donne plus de grâce et de fraîcheur que n'en ont celles de Malte : — un ordre de bataille laisser chasser d'une si magnifique position recevait le coup mortel ! Le ciel semble protéger cette île comme un poste avancé sur une puissance européenne qui en serait le gardien ; tiendrait à la fois la clef de l'Archipel, de la mer Égée, de Smyrne, des Dardanelles, de la mer Noire, de l'Égypte et de la mer de Syrie. — Je ne conçois point ni une plus belle position militaire, ni un plus beau ciel, ni une terre plus fertile, ni une plus féconde. — Les Turcs y ont imprimé un caractère d'inaction et d'indolence qu'ils portent partout ! Tout y est dans l'inertie et dans une stagnation ; — mais ce peuple, qui ne crée rien, ne renouvelle rien, ne brise et ne détruit rien, ne plus : il laisse au moins agir la nature autour de lui ; il respecte les arbres jusqu'au lieu même des rues et des maisons qu'il ne prive ni de l'eau et de l'ombre, le murmure assourdi de la fraîcheur voluptueuse, sont ses pre-

miers , sont ses seuls besoins. — Aussi, de vous approchez, en Europe ou en Asie, d'une possédée par les musulmans, vous la reconduisez loin au riche et sombre voile de verdure flotte gracieusement sur elle : — des arbres s'asseoir à leur ombre , des fontaines jaillissent pour rêver à leur bruit, du silence et des moeurs aux légers minarets, s'élevant à chaque pas d'une terre pieuse : — voilà tout ce qu'il faut à ce peuple ; il ne sort de cette douce et philosophique apathie que pour monter ses coursiers du ciel et les premiers serviteurs de l'homme , et pour braver sans peur à la mort pour son prophète et pour son dieu. Le dogme du fatalisme en a fait le peuple le plus brave du monde , et , quoique la vie lui soit si légère et douce, celle que lui promet le Koran au prix d'une vie donnée pour sa cause, est tellement mieux rêvée encore, qu'il n'a qu'un faible effort à faire pour s'élancer de ce monde au monde meilleur qu'il voit devant lui rayonnant de beauté, de gloire et d'amour ! C'est la religion des héros ! mais cette religion pâlit dans la foi du musulman, et l'héroïsme s'éteint avec la foi qui est son principe : à mesure que les peuples croiront moins, soit à un dieu, soit à une idée , ils mourront moins volontiers et moins noblement. — C'est comme en Europe, pourquoi mourir si la vie vaut mieux que la mort, s'il n'y a rien d'immortel à gagner en s'immolant à un devoir ? Aussi la guerre va diminuer et s'éteindre en Europe , jusqu'à ce qu'une foi

conque se ranime et parle dans le cœur de l'homme plus haut que le vil instinct de la vie.

Ravissantes figures de femmes vues le soir assises sur les terrasses au clair de la lune. — C'est l'œil des femmes d'Italie, mais plus doux, plus timide, plus pénétré de tendresse et d'amour; — c'est la taille des femmes grecques, mais plus arrondie, plus assouplie, avec des mouvements plus suaves, plus gracieux. — Leur front est large, uni, blanc, poli comme celui des plus belles femmes d'Angleterre ou de Suisse; mais la ligne régulière, droite et large, du nez, donne plus de majesté et de noblesse antique à la physionomie. — Les sculpteurs grecs eussent été bien plus parfaits encore, s'ils eussent pris leurs modèles de figures de femmes en Asie! — Et puis il est si doux pour un Européen accoutumé aux traits fatigués, à la physionomie travaillée et contractée des femmes d'Europe, et surtout des femmes de salon, de voir enfin des figures aussi simples, aussi pures, aussi calmes, que le marbre qui sort de la carrière; des figures qui n'ont qu'une seule expression, le repos et la tendresse, et dans lesquelles l'œil lit aussi vite et aussi facilement que dans les caractères majuscules d'une magnifique édition de luxe.

La société et la civilisation sont évidemment ennemies de la beauté physique. Elles multiplient trop les impressions et les sentiments; et comme la physionomie en reçoit et en garde involontairement l'empreinte, elle se complique et s'altère elle-

même ; elle a quelque chose de confus et d'incertain qui détruit sa simplicité et son charme : une langue qui a trop de mots et qui ne s'enrichit plus parce qu'elle est trop riche.

— 27 août 1852. — A midi, nous mettons voile de Rhodes pour Chypre, par une magnifique soirée. J'ai les yeux tournés sur Rhodes qu'on enfonce enfin dans la mer. — Je regrette cette belle nuit comme une apparition qu'on voudrait rattraper ; si elle m'y fixerait si elle était moins séparée du monde vivant avec lequel la destinée et le devoir nous imposent la loi de vivre ! Quelles délicieuses vues sur les flancs des hautes montagnes et sur ces groupes d'arbres ombragés de tous les arbres de l'Asie ! On nous a montré une maison magnifique appartenant à un ancien pacha, entourée de trois grands et riches jardins baignés de fontaines abondantes, ornés de kiosques ravissants. — On en demande cinquante piastres de capital, c'est-à-dire quatre mille francs ; voilà du bonheur à bon marché !

— 28 août 1852. — La mer est belle, mais il n'y a point de vent ; d'immenses lames viennent de l'ouest rouler majestueusement sous notre quai et nous jettent, pendant trois jours et trois nuits, tantôt sur un flanc, tantôt sur l'autre ! insupportable martyre qu'un mouvement sans résultat : c'est rouler le tonneau des enfers ! Le quatrième jour, nous apercevons la pointe orientale de C

un jour passé à longer l'île ; — nous ne jetons l'ancre dans la rade de Larnaca que le sixième jour au matin.

M. Bottu , consul de France à Chypre, retonnait le bâtiment où il nous sait embarqués. Il envoie à bord une des personnes de son consulat pour nous engager à descendre chez lui et à accepter une hospitalité à laquelle nous n'avons d'autre droit que son obligeance et son amabilité : — j'accepte ; — nous descendons : — excellent et cordial accueil de M. et M<sup>me</sup> Bottu ; — M. Perthier et M. Guillois , attachés au consulat , nous comblent des mêmes prévenances ; nous rendons et recevons des visites ; — présents , — café , vin de Chypre , envoyés par M. Mathei, un des magnats de Chypre.

— 31 août. — Deux jours passés à Chypre ; charme du repos après une longue navigation ; — soins de l'hospitalité la plus inattendue et la plus aimable : voilà l'état de mon esprit à Chypre, mais c'est tout. Ce pays, qu'on m'avait vanté comme une oasis des îles de la Méditerranée , ressemble entièrement à toutes les îles pelées, ternes, nues, de l'Archipel ; — c'est la carcasse d'une de ces îles enchantées où l'antiquité avait placé la scène de ses cultes les plus poétiques ; il est vrai que, pressé d'arriver en Asie, je n'ai visité que de l'œil les scènes éloignées et pittoresques dont cette île est, dit-on, remplie ; à mon retour, je dois y faire un séjour d'un mois, et parcourir en détail les montagnes de Chypre.



L'île est fertile dans toutes ses parties ; oranges, olives, raisins, figues, vignes, cotons, etc. y réussit, même la canne à sucre. Cette terre promise, ce beau royaume, pour un chevalier des Croisades ou pour un compagnon de Bonaparte, nourrissait autrefois jusqu'à deux millions d'hommes ; il n'y reste que trente mille habitants grecs et quelques Turcs. Rien ne serait plus aisé que de s'emparer de cette souveraineté ; un aventurier y réussirait sans peine avec une poignée de soldats et quelques millions de piastres ; cela en vaudrait la peine, s'il y avait chance de la conserver ; mais l'Europe, qui a tant besoin de colonies, s'oppose à ce qu'on lui en fasse ; la jalousie des puissances viendrait au secours des Turcs, semblerait la discorde dans la nouvelle conquête, et le conquérant aurait le sort du roi Théodore. — Quel dommage ! c'est un beau rêve ; et huit jours de rêve changeraient en réalité.

— *En mer. Partis de l'île de Chypre, le 3 septembre 1832.* — Nous avons mis à la voile hier à minuit. Nos amis de Chypre, MM. Bottu et Perthier, ont passé la soirée avec nous sur le pont du brick, et nous ont quittés qu'à minuit. Nous emportons les plus vifs sentiments de reconnaissance pour l'accueil vraiment amical que nous ont fait M. et M<sup>lle</sup> Bottu. C'est une singulière destinée que celle du voyageur : il sème partout des affections, des souvenirs, des regrets : il ne quitte jamais un rivage

sans le désir et l'espérance d'y revenir retrouver ceux qu'il ne connaissait pas quelques jours auparavant. Quand il arrive, tout lui est indifférent sur la terre où il promène sa vue : quand il part, il sent que des yeux et des cœurs le suivent de ce rivage et qu'il voit s'enfuir derrière lui. Il y attache lui-même ses regards ; il y laisse quelque chose de son propre cœur ; puis le vent l'emporte vers un autre horizon où les mêmes scènes, où les mêmes impressions vont se renouveler pour lui. Voyager, c'est multiplier, par l'arrivée et le départ, par le plaisir et les adieux, les impressions que les événements d'une vie sédentaire ne donnent qu'à de rares intervalles ; c'est éprouver cent fois dans une année un peu de ce qu'on éprouve dans la vie ordinaire, à connaître, à aimer et à perdre des êtres que la Providence met sur notre route. Partir, c'est comme mourir, quand on quitte ces pays lointains où la destinée ne conduit pas deux fois le voyageur. Voyager, c'est résumer une longue vie en peu d'années ; c'est un des plus forts exercices que l'homme puisse donner à son cœur comme à sa pensée. Le philosophe, l'homme politique, le poète, doivent avoir beaucoup voyagé. Changer d'horizon moral, c'est changer de pensée.

— 3 septembre 1832. — Nous nous réveillons en même mer. Nous ne voyons plus les côtes blanches de cette île, ni le sommet arrondi de l'Olympe. Le mer est calme comme un vaste lac ; une brume

épaisse et argentée borde de toute part l'horizon. Une faible brise paresseuse et inégale vient à moment mourir dans nos larges voiles. Un poids de plomb brûle les planches du pont que nous arrosons pour le rafraîchir. Tout le monde est cramponné sur les barres ou sur les cordages, sans parler sans mouvement, le front ruisselant de sueur. Il manque à la respiration ; — c'est un véritable simoun sur la mer. Il semble qu'on respire d'air la moite et brûlante réverbération des sables du désert dont nous sommes encore à cent cinquante lieues. Les journées se passent ainsi. On n'a ni la force de parler, pas même la force de lire. On se tr'ouvre quelquefois la Bible pour y chercher ce qui concerne le Liban, premières cimes qui doivent bientôt frapper nos yeux. Je lis l'histoire d'Héli dans l'historien Josèphe.

— 4 septembre 1832. — Même absence de vent, même incendie du ciel. La mer fume de charbon et ses eaux mortes sont voilées d'un brouillard épais qu'aucun souffle ne soulève. Nous épions à l'horizon de vue les légères rides que quelques brises peignent à sa surface : nous voyons l'une d'elles venant lentement s'approcher du brick en rendant un peu de couleur vive à la mer ; elle donne une légère ébullition à nos grandes voiles : le navire craque et se soulève un peu d'écume à sa proue. Les poitrines se dilatent ; on s'approche du bord où la brise est vive. On sent un peu de fraîcheur glisser sur son

sous les boucles humides de ses cheveux; et puis tout rentre dans le calme et dans la fournaise accoutumée. L'eau que nous buvons est tiède; personne n'a la force de manger. Si cet état se prolongeait, l'homme ne vivrait pas longtemps. Heureusement nous n'avons que six semaines de ces chaleurs à craindre, elles finissent au milieu d'octobre.

— 4 septembre, au soir. — De cinq à huit heures un vent frais, venu du golfe d'Alexandrette, nous a fait faire quelques lieues. Nous devons être à peu près à moitié du chemin entre Chypre et les côtes de Syrie; peut-être demain à notre réveil serons-nous en vue des côtes.

— 5 septembre 1832. — J'ai entendu en me réveillant le léger murmure produit par le sillage du vaisseau quand il marche. Je me suis hâté de monter sur le pont pour voir les côtes; mais on ne voyait rien encore. Les courants fréquents dans cette mer pouvaient nous avoir emportés bien loin de notre estime; peut-être étions-nous à la hauteur des côtes basses de l'Idumée ou de l'Égypte. L'impatience nous gagnait tous.

— Même date, à deux heures. — Le capitaine du brick a reconnu les cimes du mont Liban. Il m'appelle pour me les montrer; je les cherche en vain dans la brume enflammée où son doigt me les indique. Je ne vois rien que le brouillard transpa-

rent que la chaleur élève , et au-dessus quelques couches de nuages d'un blanc mat. Il insiste, j regarde encore, mais en vain. Tous les matelots me montrent en souriant le Liban ; le capitaine n comprend pas comment je ne le vois pas comme lui. — Mais où le cherchez-vous donc ? me dit-il ; vous regardez trop loin. Ici, plus près , sur nos têtes. — En effet, je levai les yeux alors vers le ciel et je vis la crête blanche et dorée du Sannin, qui planait dans le firmament au-dessus de nous. — La brume de la mer m'empêchait de voir sa base et ses flancs. — Sa tête seule apparaissait rayonnante et sereine dans le bleu du ciel. C'est une des plus magnifiques et des plus douces impressions que j'aie ressenties dans mes longs voyages. C'était la terre où tendaient toutes mes pensées du moment, comme homme et comme voyageur ; c'était la terre sacrée, la terre où j'allais de si loin chercher les souvenirs de l'humanité primitive ; et puis c'était la terre où j'allais enfin faire reposer dans un climat délicieux, à l'ombre des orangers et des palmiers , au bord des torrents de neige, sur quelque colline fraîche et verdoyante , tout ce que j'avais de plus cher au monde, ma femme et Julia. Je ne doute pas qu'un an ou deux passés sous ce beau ciel ne fortifient la santé de Julia qui depuis six mois me donne quelquefois des pressentiments funestes. Je salue ces montagnes de l'Asie comme un asile où Dieu la mène pour la guérir ; une joie secrète et profonde remplit mon cœur ; je



ne puis plus détacher mes yeux du mont Liban.

Nous dînons à l'ombre de la tente étendue sur le pont. La brise continue et se ranime à mesure que le soleil descend. A chaque instant, nous courons à la proue pour mesurer la marche du navire au bruit qu'il fait en creusant la mer ; enfin le vent devient frais ; les vagues moutonnent ; nous faisons cinq nœuds d'heure en heure ; les flancs des hautes montagnes percent le brouillard et s'avancent comme des caps aériens devant nous ; nous commençons à distinguer les profondes et noires vallées qui s'ouvrent sur les côtes ; les ravins blanchissent, les rochers des crêtes se dressent et s'articulent, les premières collines qui partent du voisinage de la mer s'arrondissent ; peu à peu nous croyons reconnaître des villages jetés au penchant des collines et de grands monastères qui couronnent, comme des châteaux gothiques, les sommets des montagnes intermédiaires. Chaque objet que nous saisissons du regard est une joie dans le cœur ; tout le monde est sur le pont. Chacun fait remarquer à son voisin un objet qui lui était échappé ; l'un voit les cèdres du Liban comme une tache noire sur les flancs d'une montagne, l'autre comme un donjon au sommet des monts de Tripoli ; quelques-uns croient distinguer l'écume des cascades sur les déclivités des précipices. — On voudrait pouvoir avant la nuit toucher à ce rivage tant rêvé, tant désiré ; on tremble qu'au moment d'y atteindre, un calme nouveau n'endorme le navire pendant de

longues journées sur ces flots qui nous irritent, ou qu'un vent contraire ne vienne d'arrêter et ne nous repousse sur la mer de Candie : c'est le golfe de Syrie, golfe immense, entouré des hauteurs du Liban et du Taurus, est perfide pour les navires ; tout ce qui n'y est pas tempête, y est tourbillon ou courant ; ces courants entraînent invinciblement les navires bien loin de leur route ; et par conséquent il n'y a pas de ports sur les côtes ; il faut mouiller dans des rades dangereuses, à une grande distance du rivage ; une houle presque constante labourait les rades et coupe les ancres : nous ne serons tranquilles et sûrs d'être arrivés qu'après être descendus au port. Pendant que nous faisons tous ces raisonnements et que nous flottions entre l'espoir et la crainte, la nuit tombe tout à coup, non pas comme elle tombe dans les climats, avec la lenteur et la gradation d'un crépuscule, mais comme un rideau qu'on tire d'un coup sur le ciel et sur la terre. Tout s'éteint, tout s'efface, les flancs noircis du Liban, et nous ne voyons que les étoiles entre lesquelles nos mâts se dressent. Le vent tombe aussi ; la mer dort, nous descendons chacun dans nos cabines, dans l'attente du lendemain.

Je ne dormais pas ; mon esprit était trop agité, j'entendais, à travers les planches mal jointes qui séparaient ma chambre de celle de Julia, le murmure de mon enfant endormie, et tout mon cœur se levait sur elle. Je pensais que demain, peut-être, je dormirais à mon tour plus tranquille sur ce

que je me repentais d'avoir hasardée ainsi  
r, — qu'une tempête pouvait enlever dans  
Je priais Dieu dans ma pensée de me  
r cette imprudence, de ne pas me punir  
confié trop en lui, de lui avoir demandé  
je n'avais eu droit de le faire. Je me ras-  
me disais : C'est un ange visible qui pro-  
ois sa propre destinée et toutes les nôtres.  
ous comptera son innocence et sa pureté  
on ; il nous mènera, il nous ramènera à  
le. Elle aura vu, au plus bel âge de la vie,  
où toutes les impressions s'incorporent,  
i dire, avec nous, et deviennent les élé-  
mes de notre existence, elle aura vu tout  
a de beau dans la nature, dans la créa-  
souvenirs de son enfance seront les monu-  
erveilleux, les chefs-d'œuvre des arts en  
hènes et le Parthénon seront gravés dans  
re, comme des sites paternels ; les belles  
archipel, le mont Taurus, les montagnes  
i, Jérusalem, les Pyramides, le Désert,  
de l'Arabe, les palmiers de la Mésopota-  
nt les récits de son âge avancé ; Dieu lui a  
beauté, l'innocence, le génie et un cœur  
allume en sentiments généreux et subli-  
ii aurai donné, moi, ce que je pouvais  
ces dons célestes, le spectacle des scènes  
nerveilleuses, les plus enchantées de la  
iel être ce sera à vingt ans ! Tout aura été  
piété, amour et merveilles dans sa vie !



Oh ! qui sera digne de la compléter par l'amour ? J. pleurais et je priais avec ferveur et confiance, car je ne puis jamais avoir un sentiment fort dans le cœur, sans qu'il ne tende à l'infini, sans qu'il ne se résolve en un hymne ou en une invocation à celui qui est à la fin de tous nos sentiments ; à celui qui les produit et qui les absorbe tous ; à Dieu.

Comme j'allais m'endormir, j'entendis sur le pont quelques pas précipités, comme pour une manœuvre ; je fus étonné, car le silence était complet depuis longtemps, et la mer ne rendait qu'un petit frémissement de lames, qui m'annonçait que le brick marchait encore. Bientôt j'entendis les anneaux sonores de la chaîne de l'ancre se dérouler pesamment du cabestan ; puis je sentis ce coup sec qui fait vibrer tout le navire, quand l'ancre a roulé jusqu'au fond solide, et mord enfin le sable ou l'herbe marine. Je me levai, j'ouvris mon étroite fenêtre. Nous étions arrivés ; nous étions en rade devant Bayruth ; j'apercevais quelques lumières disséminées sur un rivage éloigné ; j'entendais les aboiements des chiens sur la plage. Ce fut le premier bruit qui m'arriva de la côte d'Asie ; il me réjouit le cœur. Il était minuit. Je rendis grâce à Dieu, et je m'endormis d'un profond et paisible sommeil ; personne n'avait été réveillé que moi sous le pont.

— 6 septembre 1832, neuf heures du matin. — Nous étions devant Bayruth, une des villes les plus peuplées de la côte de Syrie, anciennement Beryte,

devenue colonie romaine sous Auguste qui lui donna le nom de *Felix Julia*. Cette épithète d'heureuse lui fut attribuée à cause de la fertilité de ses environs, de son incomparable climat et de la magnificence de sa situation. La ville occupe une gracieuse colline qui descend en pente douce vers la mer ; quelques bras de terre ou de rochers s'avancent dans les flots, et portent des fortifications turques de l'effet le plus pittoresque ; la rade est fermée par une langue de terre qui défend la mer des vents d'est ; toute cette langue de terre, ainsi que les collines environnantes, sont couvertes de la plus riche végétation ; les mûriers à soie sont plantés partout et élevés d'étage en étage sur des terrasses artificielles ; les caroubiers à la sombre verdure et au dôme majestueux, les figuiers, les platanes, les orangers, les grenadiers, et une quantité d'autres arbres ou arbustes étrangers à nos climats, étendent, sur toutes les parties du rivage voisines de la mer, le voile harmonieux de leurs divers feuillages ; plus loin, sur les premières pentes des montagnes, les forêts d'oliviers touchent le paysage de leur verdure grise et cendrée ; à une lieue environ de la ville, les hautes montagnes des chaînes du Liban commencent à se dresser ; elles y ouvrent leurs gorges profondes où l'œil se perd dans les ténèbres du lointain ; elles y versent leurs larges torrents devenus des fleuves ; elles y prennent des directions diverses, les unes du côté de Tyr et de Sidon, les autres vers Tripoli et Latakia, et leurs sommets

inégaux, perdus dans les nuages ou blanchis par la répercussion du soleil, ressemblent à nos Alpes couvertes de neiges éternelles.

Le quai de Bayruth, que la vague lave sans cesse et couvre quelquefois d'écume, était peuplé d'une foule d'Arabes, dans toute la splendeur de leurs costumes éclatants et de leurs armes. On y voyait un mouvement aussi actif que sur le quai de nos grandes villes maritimes; plusieurs navires européens étaient mouillés près de nous dans la rade et les chaloupes, chargées des marchandises de Damas et de Bagdad, allaient et venaient sans cesse de la rive aux vaisseaux; les maisons de la ville s'élevaient confusément groupées, les toits des uns servant de terrasses aux autres; ces maisons à toits plats, et quelques-unes à balustrades crénelées, ces fenêtres à ogives multipliées, ces grilles de bois peint qui les fermaient hermétiquement comme un voile de la jalousie orientale, ces têtes de palmiers qui semblaient germer dans la pierre, et qui se dressaient jusqu'au-dessus des toits, comme pour porter un peu de verdure à l'œil des femmes prisonnières dans les harems, tout cela captivait nos yeux et nous annonçait l'Orient; nous entendions le cri aigu des Arabes du désert qui se disputaient sur les quais, et les âpres et lugubres gémissements des chameaux qui poussent des cris de douleur quand on leur fait plier les genoux pour recevoir leurs charges. Occupés de ce spectacle si nouveau et si saisissant pour nos yeux, nous ne

songions pas à descendre dans notre patrie nouvelle. Le pavillon de France flottait cependant au sommet d'un mât sur une des maisons les plus élevées de la ville, et semblait nous inviter à aller nous reposer, sous son ombre, de notre longue et pénible navigation.

Mais nous avions trop de monde et trop de bagages pour risquer le débarquement avant d'avoir reconnu le pays et choisi une maison si nous pouvions en trouver une. Je laissai ma femme, Julia et deux de mes compagnons sur le brick, et je fis mettre le canot à la mer pour aller en reconnaissance.

En peu de minutes, une belle lame plane et armée me jeta sur le sable, et quelques Arabes, les robes nues, m'emportèrent dans leurs bras jusqu'à l'entrée d'une rue sombre et rapide qui conduisait au consulat de France. Le consul, M. Guys, pour qui j'avais des lettres, et que j'avais même déjà vu à Marseille, n'était pas arrivé. Je trouvai à la place M. Jorelle, gérant du consulat et drogman de France en Syrie, jeune homme dont la physionomie gracieuse et bienveillante nous prévint en faveur et dont toutes les bontés, pendant notre long séjour en Syrie, justifièrent cette première impression. Il nous offrit une partie de la maison du consulat pour premier asile, et nous promit de nous faire chercher une maison dans les environs de la ville, où nous pourrions établir notre campement. En peu d'heures, les chaloupes de plusieurs

navires et les portefaix de Bayruth, sous la surveillance des janissaires du consulat, eurent opéré le débarquement de notre monde et de nos provisions de tous genres; et avant la nuit nous étions tous à terre, logés provisoirement et comblés de soins et d'égards par M. et M<sup>me</sup> Jorelle. C'est un moment délicieux que celui où, après une longue et fatigante traversée, arrivé à peine dans un pays inconnu, vous jetez les yeux du haut d'une terrasse parfumée et riante sur l'élément que vous quâtes enfin pour longtemps, sur le brick qui vous a transporté à travers les tempêtes et qui danse encore dans une rade houleuse, sur la campagne ombragée et paisible qui vous entoure, sur toutes ces scènes de la vie de terre qui semblent si douces quand on a été longtemps sevré : il y a quelque chose de sentiment de la convalescence, après une longue maladie, dans l'impression des premières heures des premières journées passées à terre après une navigation. Nous en avons joui toute la soirée. M<sup>me</sup> Jorelle, jeune et charmante femme née à Alep, a conservé le riche et noble costume des femmes arabes : le turban, la veste brodée, le poignard à la ceinture ; nous ne nous lassions pas d'admirer ce magnifique costume qui relevait encore sa beauté orientale.

Quand la nuit fut venue, on nous servit un souper à l'européenne, dans un kiosque dont les larges fenêtres grillées ouvraient sur le port, et où le rafraîchissant du soir jouait dans la flamme des bo

ies ; je fis défoncer une caisse de vins de France que j'outai à ce festin de l'hospitalité, et nous passâmes ni notre première soirée à causer des deux patries : nous quitions et que nous venions chercher ; la question sur la France répondait à une question sur l'Asie. Julia jouait avec les longues tresses de quelques femmes arabes ou de quelques esclaves es qui vinrent nous visiter ; elle admirait ces tresses nouvelles pour elle ; sa mère tressait les tresses boucles de ses cheveux blonds, à l'imitation de celles des dames de Bayruth, ou lui arrangeait son châle en turban sur la tête. Je n'ai rien de plus ravissant , parmi tous les visages de ceux que je ne qui sont gravés dans ma mémoire, que la figure de Julia coiffée ainsi du turban d'Alep, avec sa ceinture d'or ciselé, d'où tombaient des franges de soie et des chaînes de sequins d'or, avec les tresses de ses cheveux pendantes sur ses deux épaules, et son regard étonné, levé sur sa mère et sur moi, et son sourire qui semblait nous dire : — Jouissez et aimez-moi comme je suis belle aussi !

Après avoir parlé cent fois de la patrie et nommé les noms de lieux et de personnes qu'un souvenir commun pouvait nous rappeler ; après que nous nous fûmes donné tous les renseignements mutuels qui pouvaient nous intéresser, on parla de l'Asie ; M<sup>me</sup> Jorelle me pria de lui faire entendre quelques morceaux de poésie française , et nous écoutait elle-même quelques fragments de poésie d'Alep. Je lui dis que la nature était toujours plus

complètement poétique que les poètes, et qu'elle même en ce moment, à cette heure, dans ce bon site, à ce clair de lune, dans ce costume étranger avec cette pipe orientale à la main et ce poignard à manche de diamant à sa ceinture, était un plus beau sujet de poésie que tous ceux que nous avions parcourus par la seule pensée. Et comme elle répondit qu'il serait très-agréable d'avoir un souvenir de notre voyage à envoyer à son père à Alep, dans quelques vers faits pour elle, je me retirai un moment et je lui rapportai les vers suivants, qui n'ont de mérite que le lieu où ils furent écrits et le sentiment de reconnaissance qui me les inspira.

Qui? toi? me demander l'encens de poésie?  
Toi, fille d'Orient, née aux vents du désert!  
Fleurs des jardins d'Alep, que Bulbul<sup>1</sup> eût choisie  
Pour languir et chanter sur son calice ouvert!

Rapporte-t-on l'odeur au baume qui l'exhale?  
Aux rameaux d'orangers rattache-t-on leurs fruits?  
Va-t-on prêter des feux à l'aube orientale,  
Ou des étoiles d'or au ciel brillant des nuits?

Non, plus de vers ici! Mais si ton regard aime  
Ce que la poésie a de plus enchanté,  
Dans l'eau de ce bassin<sup>2</sup> contemple-toi toi-même;  
Les vers n'ont point d'image égale à ta beauté!

<sup>1</sup> Nom du rossignol en Orient.

<sup>2</sup> Toutes les cours des maisons en Orient ont un jet d'eau au milieu, et un bassin de marbre.

Quand le soir, dans le kiosque à l'ogive grillée,  
Tu laisses entrer la lune et la brise des mers,  
Tu t'assieds sur la natte, à Palmyre émaillée,  
Et du moka brûlant fument les flots amers ;

Quand, ta main approchant de tes lèvres mi-closes  
Le tuyau de jasmin vêtu d'or effilé,  
Ta bouche, en aspirant le doux parfum des roses,  
Fait murmurer l'eau tiède au fond du narguilé ;

Quand le nuage ailé qui flotte et te caresse  
L'adorantes vapeurs commence à t'enivrer ;  
Quand les songes lointains d'amour et de jeunesse  
Vagent pour nous dans l'air que tu fais respirer ;

Quand de l'Arabe errant tu dépeins la cavale  
Soumise au frein d'écume entre tes mains d'enfant,  
Et que de ton regard l'éclair oblique égale  
L'éclair brûlant et doux de son œil triomphant ;

Quand ton bras, arrondi comme l'anse de l'urne,  
Sur le coude appuyé soutient ton front charmant,  
Et qu'un reflet soudain de la lampe nocturne  
Fait briller ton poignard des feux du diamant ;

Il n'est rien dans les sons que la langue murmure,  
Rien dans le front rêveur des bardes comme moi,  
Rien dans les doux soupirs d'une âme fraîche et pure,  
Rien d'aussi poétique et d'aussi frais que toi !

J'ai passé l'âge heureux où la fleur de la vie,  
L'amour, s'épanouit et parfume le cœur ;  
Et l'admiration, dans mon âme ravie,  
N'a plus pour la beauté qu'un rayon sans chaleur.



De mon cœur attiédi la harpe est seule aimée;  
Mais combien à seize ans j'aurais donné de vers  
Pour un de ces flocons d'odorante fumée  
Que ta lèvre distraite exhale dans les airs;

Ou pour fixer du doigt la forme enchanteresse  
Qu'une invisible main trace en contour obscur,  
Quand le rayon des nuits, dont le jour te caresse,  
Jette en la dessinant ton ombre sur le mur!

Nous ne pouvions nous arracher à cette première scène de la vie arabe. Enfin nous allâmes, pour la première fois après trois mois, nous reposer dans des lits et dormir sans craindre la vague. Un vent impétueux mugissait sur la mer, ébranlait les murs de la haute terrasse sous laquelle nous étions couchés, et nous faisait sentir plus délicieusement le prix d'un séjour tranquille après tant de secousses. Je pensais que Julia et ma femme étaient enfin pour longtemps à l'abri de tous périls, et je combinai dans ma veille les moyens de leur préparer un séjour agréable et sûr pendant que je poursuivrai moi-même le cours de mon voyage dans ces lieux que mon pied touchait enfin.

— 7 septembre 1832. — Je me suis levé avec le jour : j'ai ouvert le volet de bois de cèdre, seule fermeture de la chambre où l'on dort dans ce beau climat. J'ai jeté mon premier regard sur la mer et sur la chaîne étincelante des côtes qui s'étendent

ens'arrondissant depuis Bayruth jusqu'au cap Barrout, à moitié chemin de Tripoli.

Jamais spectacle de montagnes ne m'a fait une telle impression. Le Liban a un caractère que je n'ai vu ni aux Alpes ni au Taurus : c'est le mélange de la sublimité imposante des lignes et des cimes et la grâce des détails et la variété des couleurs; c'est une montagne solennelle comme son nom; ce n'est pas les Alpes sous le ciel de l'Asie, plongeant leurs pics aériennes dans la profonde sérénité d'une mer d'une telle splendeur. Il semble que le soleil repose tranquillement sur les angles dorés de ces crêtes; la chaleur éblouissante dont il les imprime se laisse fondre avec celle des neiges qui restent jusqu'au commencement de l'été sur les sommets les plus élevés. La chaîne se développe à l'œil dans une longueur de plus de quatre-vingt lieues au moins, depuis le cap de Saïde, jusqu'à Sidon, jusqu'aux environs de Latakia où elle commence à décliner, pour laisser le mont Taou-jez se jeter ses racines dans les plaines d'Alexandrette. Tantôt les chaînes du Liban s'élèvent presque perpendiculairement sur la mer avec des villages et de grands monastères suspendus à leurs précipices; tantôt elles s'écartent du rivage, forment d'immenses golfes, laissent des marques verdoyantes ou des îlots de sable doré entre elles et les flots. Des rivières sillonnent ces golfes et vont aborder dans les nombreuses rades dont la côte est dentelée. La mer est de la teinte la plus bleue et la plus sombre, quoiqu'il y ait presque toujours de la houle, la

vague, qui est grande et large, roule à vast sur les sables et réfléchit les montagnes comme glace sans tache. Ces vagues jettent partout côte un murmure sourd, harmonieux, conf monte jusque sous l'ombre des vignes et des biers, et qui remplit les campagnes de vie sonorité. A ma gauche, la côte de Bayruth basse ; c'était une continuité de petites langu terre tapissées de verdure et garanties seul du flot par une ligne de rochers et d'écueil verts pour la plupart de ruines antiques. Plus des collines de sable rouge comme celui des d d'Égypte, s'avancent comme un cap, et serv reconnaissance aux marins ; au sommet de c on voit les larges cimes en parasol d'une fo pins d'Italie, et l'œil, glissant entre leurs disséminés, va se reposer sur les flancs d'une chaîne du Liban et jusque sur le promontoire qui portait Tyr (aujourd'hui Sour).

Quand je me retournais du côté opposé à la je voyais les hauts minarets des mosquées, c des colonnettes isolées, se dresser dans l'air l ondoyant du matin ; les forteresses moresqu dominant la ville et dont les murs lézardés de racine à une forêt de plantes grimpantes, de fi sauvages et de giroflées ; puis les crénelures des murs de défense ; puis les cimes égales de pagnes plantées de mûriers ; ça et là les toit et les murailles blanches des maisons de cam ou des chaumières des paysans syriens ; et

au delà, les pelouses arrondies des collines de Bayruth, portant toutes des édifices pittoresques, des couvents grecs, des couvents maronites, des mosquées ou des santons, et revêtues de feuillage et de culture comme les plus fertiles collines de Grenoble ou de Chambéry. Pour fond à tout cela, toujours le Liban : le Liban prenant mille courbes, se groupant en gigantesques masses, et jetant ses grandes ombres, ou faisant étinceler ses hautes neiges sur toutes les scènes de cet horizon.

— *Même date.* — J'ai passé la journée entière à parcourir les environs de Bayruth et à chercher un lieu de repos pour y établir une maison.

J'ai loué cinq maisons qui forment un groupe et que je réunirai par des escaliers de bois, des galeries et des ouvertures. Chaque maison ici n'est guère composée que d'un souterrain qui sert de cuisine, et d'une chambre où couche toute la famille, quelque nombreuse qu'elle soit. Dans un tel climat, la vraie maison, c'est le toit construit en terrasse. C'est là que les femmes et les enfants passent les journées et souvent les nuits. Devant les maisons, entre les troncs de quelques mûriers ou de quelques oliviers, l'Arabe construit un foyer avec trois pierres, et c'est là que sa femme lui prépare à manger. On jette une natte de paille sur un bâton qui va du mur aux branches de l'arbre. Sous cet abri se fait tout le ménage. Les femmes et les filles y sont tout le jour accroupies, occupées à peigner

leurs longs cheveux, à les tresser, à blanchir leurs voiles, à tisser leurs soies, à nourrir leurs poules ou à jouer et à causer entre elles, comme dans les villages du midi de la France, le dimanche matin les filles se rassemblent sur les portes des chaumières.

— *Même date, au soir.* — Toute la journée a été employée à décharger le brick, et à porter de la ville à notre maison de campagne les bagages de notre caravane. Chacun de nous aura sa chambre. Un vaste champ de mûriers et d'orangers s'étend autour des cinq maisons réunies, et donne à chacun quelques pas à faire devant sa porte, et un peu d'ombre pour respirer. J'ai acheté des nattes d'Égypte et des tapis de Damas, pour nous servir de lits et de divans. J'ai trouvé des charpentiers arabes très-actifs et très-intelligents qui sont déjà à l'ouvrage pour nous faire des portes et des fenêtres, et ce soir nous irons coucher déjà dans notre nouvelle habitation.

— *8 septembre 1832.* — Rien de plus délicieux que notre réveil après la première nuit passée dans notre maison. Nous avons fait apporter le déjeuner sur la plus large de nos terrasses, et nous avons reconnu de l'œil tous les environs.

La maison est à dix minutes de la ville. On arrive par des sentiers ombragés d'immenses aloès qui laissent pendre leurs figues épineuses sur la tête.

des passants. On longe quelques arches antiques et une immense tour carrée, bâtie par l'émir des Drazes, Fakardin, tour qui sert aujourd'hui d'observation à quelques sentinelles de l'armée d'Ibrahim-Pacha, qui observent de là toute la campagne. On se glisse ensuite entre les troncs de mûriers, et on arrive à un groupe de maisons basses cachées dans les arbres et flanquées d'un bois de citronniers et d'orangers. Ces maisons sont irrégulières, et celle du milieu s'élève comme une tour carrée, et pyramide gracieusement sur les autres. Les toits de toutes ces maisonnettes communiquent au moyen de quelques degrés de bois, et forment ainsi un ensemble assez commode pour des hôtes qui viennent de passer tant de jours sous l'entrepont d'un navire marchand.

A quelques cents pas de nous la mer s'avance dans les terres; et vue d'ici, au-dessus des têtes vertes des citronniers et des aloès, elle ressemble à un beau lac intérieur, ou à un large fleuve dont on n'aperçoit qu'un tronçon. Quelques barques arabes y sont à l'ancre et se balancent mollement sur ses ondulations insensibles. Si nous montons sur la terrasse supérieure, ce beau lac se change en un immense golfe, clos d'un côté par le château moresque de Bayruth, et de l'autre par les immenses murailles sombres de la chaîne de montagnes qui court vers Tripoli. Mais en face de nous l'horizon s'étend davantage : il commence par couvrir sur une plaine de champs admirablement cul-

livés, jalonnés d'arbres qui cachent entièrement le sol, semés çà et là de maisons semblables à la nôtre, et qui élèvent leurs toits comme autant de voiles blanches sur un océan de verdure; il se rétrécit ensuite entre une longue et gracieuse colline au sommet de laquelle un couvent grec montre ses murailles blanches et ses dômes bleus; quelques cimes de pins parasols planent, un peu plus haut, sur les dômes mêmes du couvent. La colline descend par gradins soutenus de murailles de pierre, et portant des forêts d'oliviers et de mûriers. La mer vient baigner les derniers gradins; elle s'écarte ensuite, et une seconde plaine plus éloignée s'arrondit et se creuse pour laisser passer un fleuve qui serpente longtemps parmi des bois de chênes verts, et va se jeter dans le golfe que ses eaux jaunissent sur les bords. Cette plaine ne se termine qu'aux flancs dorés des montagnes. Ces montagnes ne s'élèvent pas d'un seul jet; elles commencent par d'énormes collines semblables à des blocs immenses, les uns arrondis, les autres presque carrés : un peu de végétation couvre les sommets de ces collines, et chacune d'elles porte ou un monastère ou un village qui réfléchit la lueur du soleil et attire les regards. Les pans des collines brillent comme de l'or : ce sont des murailles de grès jaunâtre, concassées par les tremblements de terre, et dont chaque parcelle réfléchit et darde la lumière. Au-dessus de ces premiers monticules, les degrés du Liban s'élargissent; il y a des plateaux d'une ou deu

plateaux inégaux, creusés, sillonnés, labourés, de lits profonds des torrents, de gorges où le regard se perd. Après ces plaines hautes montagnes recommencent à se dresser presque perpendiculairement; cependant les taches noires des cèdres et des sapins garnissent, et quelques couvents inaccessibles villages inconnus qui semblent pendre sur leurs précipices. Au sommet le plus aigu de la seconde chaîne, des arbres qui semblent nus forment comme une chevelure rare sur une tête chauve. On distingue d'ici leurs cimes dentelées qui ressemblent à des créneaux sur la crête d'une citadelle.

De ces secondes chaînes, le vrai Liban s'élève; on ne peut distinguer si ses flancs sont nus ou couverts de végétation, la distance est trop grande. Ses flancs se perdent dans la transparence de l'air, avec l'air ils semblent faire partie; on ne voit qu'une vibration ambiante de la lumière du ciel les enveloppe, et leurs crêtes enflammées se fondent avec les nuages pourpres du matin, planant comme des îles inaccessibles dans le bleu du firmament.

Les regards redescendent de ce sublime horizon des montagnes, ils ne trouvent partout à se reposer que sur des gerbes majestueuses de palmiers et là dans la campagne auprès des maires arabes, sur les vertes ondulations des têtes



de pins laryx , semés par petits bouquets d  
plaine ou sur les revers des collines, sur les  
de nopal, ou d'autres plantes grasses dont les  
des feuilles retombent comme des décorati  
pierre sur les petits murs à hauteur d'app  
soutiennent les terrasses. Ces murs eux-même  
tellement revêtus de lichens en fleurs , de l  
terrestres, de vignes sauvages, de plantes buit  
à fleurs de toutes les nuances, à grappes de  
les formes, qu'on ne peut distinguer les pierre  
ces murs sont bâtis : ce ne sont que des ren  
de verdure et de fleurs.

Enfin tout près de nous, là, sous nos yeux,  
ou trois maisons semblables aux nôtres, et à  
voilées par les dômes des orangers en fleurs  
fruits, nous offrent ces scènes animées et pit  
ques qui sont la vie de tout paysage. Des A  
assis sur des nattes fument sur les toits des ma  
Quelques femmes se penchent aux fenêtres  
nous voir et se cachent quand elles s'aperç  
que nous les regardons. Sous notre terrasse n  
deux familles arabes, pères, frères, femmes e  
fants , prennent leurs repas à l'ombre d'un  
platane sur le seuil de leurs maisons; et à que  
pas de là, sous un autre arbre, deux jeunes  
syriennes, d'une beauté incomparable , s'hal  
en plein air , et couvrent leurs cheveux de  
blanches et rouges. Il y en a une dont les ch  
sont si longs et si touffus qu'ils la couvrent en  
ment, comme les rameaux d'un saule pleure

vrent le tronc de toutes parts; on aperçoit seulement quand elle secoue cette ondoyante crinière, le beau front et ses yeux rayonnants de gaieté vive qui percent un moment ce voile naturel. Elle semble jouir de notre admiration; je lui jette une ignée de ghazis, petites pièces d'or dont les Syriens se font des colliers et des bracelets en les filant avec un brin de soie. Elle joint ses mains les porte sur sa tête pour me remercier, et rentre dans la chambre basse pour les montrer à sa mère et à sa sœur.

— 12 septembre 1832. — Habib-Barbara, Grec nien, établi à Bayruth et dont la maison est voisine de la nôtre, nous sert de drogman, c'est-à-dire interprète. Attaché pendant vingt ans en cette qualité aux différents consulats de France, il parle français et italien; c'est un des hommes les plus diligents et les plus intelligents que j'aie rencontrés dans mes voyages : sans son assistance et celle de M. Jorelle, nous aurions eu des peines infinies pour compléter notre établissement en Syrie; il nous procure plusieurs domestiques, les uns grecs, les autres arabes; j'achète d'abord six chevaux arabes de seconde race, et je les établis, comme font les gens du pays, au gros soleil, dans un champ devant la porte, les jambes entravées par des anneaux de fer et attachées par un pieu fiché en terre. Je fais dresser une tente auprès des chevaux pour les servir ou palefreniers arabes. Ces hommes paraissent

doux et intelligents : quant aux animaux, en deux jours ils nous connaissent et ils nous flairent comme des chiens. Habib-Barbara nous présente à sa femme et à sa fille qu'il doit marier dans peu de jours : il nous invite à sa noce : curieux d'observer une noc syrienne, nous acceptons, et Julia prépare ses présents pour la fiancée. Je lui donne une petite montre d'or dont j'ai apporté provision pour les circonstances de ce genre ; elle y joint une petite chaîne de perles. Nous montons à cheval pour reconnaître les environs de Bayruth ; superbe cheval arabe de M<sup>me</sup> Jorelle ; harnois de velours bleu plaqué d'argent ; poitrail de bosses du même métal sculpté qui flottent en guirlandes et résonnent sur le poitrail de ce bel animal. M. Jorelle me vend un de ses chevaux pour ma femme ; je fais faire des selles et des brides arabes pour quatorze chevaux.

A une demi-lieue environ de la ville, du côté du levant, l'émir Fakardin a planté une forêt de pins parasols sur un plateau sablonneux, qui s'étend entre la mer et la plaine de Bagdad, beau village arabe au pied du Liban : l'émir planta, dit-on, cette magnifique forêt pour opposer un rempart à l'invasion des immenses collines de sable rouge qui s'élèvent un peu plus loin et qui menaçaient d'engloutir Bayruth et ses riches plantations. La forêt est devenue superbe ; les troncs des arbres ont soixante et quatre-vingts pieds de haut d'un seul jet, et ils étendent de l'un à l'autre leurs larges têtes immobiles qui couvrent d'ombre un espace

immense; des sentiers de sable glissent sous les troncs des pins et présentent le sol le plus doux aux pieds des chevaux. Le reste du terrain est couvert d'un léger duvet de gazon semé de fleurs du rouge le plus éclatant; les oignons de jacinthes sauvages sont si gros, qu'ils ne s'écrasent pas sous le fer des chevaux. A travers les colonnades de ces troncs de sapin, on voit d'un côté les dunes blanches et rougeâtres de sable qui cachent la mer, de l'autre, la plaine de Bagdad et le cours du fleuve dans cette plaine, et un coin du golfe, semblable à un petit lac, tant il est encadré par l'horizon des terres, et les douze ou quinze villages arabes jetés sur les dernières pentes du Liban, et enfin les groupes du Liban même, qui font le rideau de cette scène. La lumière est si nette et l'air si pur, qu'on distingue, à plusieurs lieues d'élévation, les formes des cèdres ou des caroubiers sur les montagnes, ou les grands aigles qui nagent sans remuer leurs ailes dans l'océan de l'éther. Ce bois de pins est certainement le plus magnifique de tous les sites que j'ai vus dans ma vie. Le ciel, les montagnes, les neiges, l'horizon bleu de la mer, l'horizon rouge et funèbre du désert de sable; les lignes serpentantes du fleuve; les têtes isolées des cyprès; les grappes des palmiers épars dans les campagnes; l'aspect gracieux des chaumières couvertes d'orangers et de vignes retombant sur les toits; l'aspect sévère des hauts monastères maronites faisant de larges taches d'ombre ou de larges jets de lumière sur les

flancs ciselés du Liban ; les caravanes de cham  
chargés des marchandises de Damas , qui pas  
silencieusement entre les troncs d'arbres ; des  
des de pauvres juifs montés sur des ânes , tou  
deux enfants sur chaque bras ; des femmes en  
loppées de voiles blancs, à cheval, marchant au  
du fifre et du tambourin, environnées d'une fi  
d'enfants vêtus d'étoffes rouges brodées d'or,  
qui dansent devant leurs chevaux ; quelques ca  
liers arabes courant le dgérid autour de nous  
des chevaux dont la crinière balaye littéralemen  
sable ; quelques groupes de Turcs assis devant  
café bâti en feuillage, et fumant la pipe ou fai  
la prière ; un peu plus loin les collines désertes  
sable sans fin qui se teignent d'or aux rayons  
soleil du soir, et où le vent soulève des nuages  
poussière enflammée ; enfin le sourd mugisseme  
de la mer qui se mêle au bruit musical du v  
dans les têtes de sapins et au chant de milli  
d'oiseaux inconnus ; tout cela offre à l'œil et à  
pensée du promeneur le mélange le plus sublim  
le plus doux, et à la fois le plus mélancolique qui  
jamais enivré mon âme : c'est le site de mes rê  
j'y reviendrai tous les jours.

— 16 *septembre* 1832. — Nous avons passé t  
ces jours dans le plaisir de la connaissance gé  
rale que nous avons à faire des hommes,  
mœurs, des lieux, et dans les détails amusants d  
établissement au sein d'un pays entièrement n

1. Nos cinq maisons sont devenues, avec l'assistance de nos amis et des ouvriers arabes, une sorte de villa italienne comme celles que nous nous si délicieusement habitées sur les montagnes Lacques ou sur les côtes de Livourne, en d'autres temps. Chacun de nous a son appartement; et un salon, précédé d'une terrasse ornée de fleurs, le centre de réunion. Nous y avons établi des bibliothèques; nous y avons rangé sur des tablettes notre bibliothèque du vaisseau; ma femme et Julia ont fait les murs à fresque, ont étalé, sur une table de cèdre, leurs livres, leurs nécessaires, et tous les petits objets de femme qui ornent, à Londres et à Paris, les tables de marbre et d'acajou; c'est que nous nous rassemblons dans les heures bruyantes du jour, car le soir notre salon est en plein air, sur la terrasse même; c'est là que nous recevons les visites de tous les Européens que le commerce avec Damas, dont Bayruth est l'échelle, fixe dans ce beau pays. Le gouverneur égyptien pour Ibrahim-Pacha est venu nous offrir, avec une grâce et une cordialité plus qu'européennes, sa protection et ses services pour le séjour et pour les voyages que nous voudrions tenter. Je lui ai donné à dîner aujourd'hui; c'est un homme qui ne déparerait aucune réunion d'hommes nulle part. Vieux soldat du désert d'Égypte, il a pour son maître, et surtout pour Ibrahim, ce dévouement aveugle et confiant dans la fortune que je me souviens d'avoir vu jadis dans les généraux de l'empereur; mais ce dévouement

ment turc a quelque chose de plus touchant et plus noble , parce qu'il tient à un sentiment religieux et non à un intérêt personnel. Ibrahim-Pacha c'est la destinée, c'est Allah pour ses officiers; Napoléon , ce n'était que la gloire et l'ambition personnelles siennes. Il a bu avec plaisir du vin de Champagne s'est prêté à tous nos usages comme s'il n'en avait jamais connu d'autres ; les pipes et le café, pendant plusieurs reprises, ont rempli l'après-dînée. Je lui ai remis une lettre pour Ibrahim-Pacha, dans laquelle je lui annonce l'arrivée d'un vengeur européen dans le pays soumis à ses armées et lui demande la protection que l'on doit attendre d'un homme qui combat pour la cause de la civilisation européenne. Ibrahim a passé il y a peu de temps avec son armée ; il est maintenant dans Homs, grande ville entre Alep et Damas, dans le désert ; il a laissé peu de troupes en Syrie ; les principales villes, comme Bayruth, Saïde, Jaffa, Acre, Tripoli, sont occupées d'accord avec Ibrahim par les soldats de l'émir Beschir, ou grand prince des Druzes, qui règne sur le Liban. Ce prince n'a pas résisté à Ibrahim ; il a abandonné la cause des Turcs, en apparence au moins , après la prise de Saint-Jean-d'Acre par Ibrahim, et il confond ses troupes avec celles du pacha. L'émir Beschir, si Ibrahim venait à être battu à Homs, pourrait fermer la retraite et anéantir les débris des Égyptiens. Ce prince, habile et guerrier, règne depuis quarante années sur toutes les montagnes du Liban.

Il a fondu en un seul peuple les Druzes, les Métalis, les Maronites, les Syriens et les Arabes, qui vivent sous sa domination; il a des fils, guerriers comme lui, qu'il envoie gouverner les villes qu'Ibrahim lui confie; un de ses fils est campé à un quart de mille d'ici, dans la plaine qui touche au Liban, avec cinq ou six cents cavaliers arabes. Nous devons le voir; il nous a envoyé complimenter.

Un Arabe me contait aujourd'hui l'entrée d'Ibrahim dans la ville de Bayruth. A quelque distance de la porte, comme il traversait un chemin creux dont les douves sont couvertes de racines grimpantes et d'arbustes entrelacés, un énorme serpent est sorti des broussailles et s'est avancé lentement, en rampant sur le sable, jusque sous les pieds du cheval d'Ibrahim; le cheval, épouvanté, s'est cabré, et quelques esclaves qui suivaient à pied le pacha se sont élancés pour tuer le serpent, mais Ibrahim les a arrêtés d'un geste, et, tirant son sabre, il a coupé la tête du reptile qui se dressait devant lui et a foulé les tronçons sous les pieds de son cheval; la foule a poussé un cri d'admiration, et Ibrahim, le sourire sur les lèvres, a continué sa route enchanté de cette circonstance qui est l'augure assuré de la victoire chez les Arabes. Ce peuple ne voit aucun accident de la vie, aucun phénomène naturel sans y attacher un sens prophétique et moral; est-ce un souvenir confus de cette première langue plus parfaite qu'enten-



daient jadis les hommes, langue dans laquelle toute la nature s'expliquait par toute la nature? Est-ce une vivacité d'imagination plus grande qui cherche entre les choses des corrélations qu'il n'est pas donné à l'homme de saisir? Je ne sais, mais je penche pour la première interprétation; l'humanité n'a pas d'instincts sans motifs, sans but, sans cause; l'instinct de la divination a tourmenté tous les âges et tous les peuples, surtout les peuples primitifs; la divination a donc dû ou pourrait donc peut-être exister; mais c'est une langue dont l'homme aura perdu la clef en sortant de cet état supérieur, de cet Éden dont tous les peuples ont une confuse tradition; alors, sans doute, la nature parlait plus haut et plus clair à son esprit; l'homme concevait la relation cachée de tous les faits naturels, et leur enchaînement pouvait le conduire à la perception de vérités ou d'événements futurs, car le présent est toujours le germe générateur et infailible de l'avenir; il ne s'agit que de le voir et de le comprendre.

— 17 septembre 1832. — Toujours même vie. La journée se passe à rendre et à recevoir des visites d'Arabes et de Francs, et à parcourir les délicieux environs de notre retraite. Nous avons trouvé autant d'obligeance que de bonté parmi les consuls européens de Syrie, que la guerre a tous concentrés à Bayruth. Le consul de Sardaigne, M. Bianco; le consul d'Autriche, M. Laurella; les consuls d'An-

le terre, MM. Farren et Abost, nous ont mis en peu de temps en rapport avec tous les Arabes qui peuvent nous aider dans nos projets de voyage dans l'intérieur. Il est impossible de rencontrer plus d'accueil et plus d'hospitalité. Quelques-uns de ces hommes ont habité de longues années la Syrie, et sont en relation avec des familles arabes de Damas, d'Alep, de Jérusalem, lesquelles en ont elles-mêmes avec les principaux scheiks des Arabes des déserts que nous avons à parcourir. Nous formons ainsi d'avance une chaîne de recommandations, de relations et d'hospitalité sur différentes lignes qui pourraient nous conduire jusqu'à Bagdad.

M. Jorelle m'a procuré un excellent drogman ou interprète dans la personne de M. Mazoyer, jeune Français d'origine, mais qui, né et élevé en Syrie, est très-versé dans la langue savante et dans les divers dialectes des régions que nous devons parcourir. Il est installé d'aujourd'hui chez moi, et je lui remets le gouvernement de toute la partie arabe de ma maison. Cette maison arabe se compose d'un cuisinier d'Alep, nommé Aboulhas; d'un jeune Syrien du pays, nommé Élias, qui, ayant déjà été au service des consuls, entend un peu d'italien et de français; d'une jeune fille syrienne, parlant français aussi, et qui servira d'interprète pour les femmes; enfin de cinq ou six palefreniers grecs, arabes, syriens, des différentes parties de la Syrie, destinés à soigner nos chevaux, à planter les tentes et à nous servir d'escorte dans les voyages.

L'histoire de notre cuisinier arabe est trop singulière pour n'en pas conserver la mémoire.

Il était chrétien, jeune et intelligent; il avait établi à Alep un petit commerce d'étoffes du pays qu'il allait vendre lui-même, monté sur un âne parmi les tribus d'Arabes errants qui viennent l'hiver camper dans les plaines des environs d'Antioche. Son commerce prospérait; mais sa qualité d'infidèle lui donnant quelque inquiétude, il jugea à propos de s'associer à un Arabe mahométan d'Alep. Le commerce n'en alla que mieux, et Aboulhas se trouva, au bout de quelques années, un des marchands les plus accrédités du pays. Mais il fut épris d'une jeune Grecque-Syrienne; on ne voulait la lui accorder qu'à condition de quitter Alep et de venir s'établir dans les environs de Saïde, où demeurait la famille de sa belle fiancée. Il fallut liquider sa fortune : une querelle s'éleva entre les deux associés pour le partage des richesses acquises en commun. L'Arabe mahométan dressa une embûche au pauvre Aboulhas : il apostola des témoins cachés qui, dans une dispute avec son associé, l'entendirent blasphémer Mahomet, crime mortel pour un infidèle. Aboulhas fut mené au pacha et condamné à être pendu. La sentence fut exécutée, mais la corde ayant cassé, le malheureux Aboulhas tomba au pied de la potence, et fut laissé pour mort sur la place des exécutions. Cependant les parents de sa fiancée, ayant obtenu du pacha que son cadavre leur serait remis pour l'ensevelir à

es de leur religion , emportèrent le corps  
r maison, et, s'apercevant qu'Aboulias don-  
ore des signes de vie, ils le ranimèrent, le  
it dans une cave pendant quelques jours,  
rèrent un cercueil vide pour ne donner  
apçon aux Turcs. Mais ceux-ci avaient eu  
vent de la supercherie, et Aboulias fut de  
arrêté , au moment où il s'échappait la  
portes de la ville. Conduit au pacha, il lui  
nment il avait été sauvé indépendamment  
volonté de sa part. Le pacha, d'après un  
Koran, qui était favorable à l'accusé, lui  
alternative ou d'être pendu une seconde  
de se faire Turc. Aboulias préféra ce der-  
i, et pratiqua pendant quelque temps l'isla-  
lorsque son aventure fut oubliée et sa con-  
sien constatée, il trouva moyen de s'éva-  
ep et de s'embarquer pour l'île de Chypre,  
it de nouveau chrétien. Il épousa la femme  
nait, se fit protéger des Français, et put  
e impunément en Syrie, où il continuait  
merce de colporteur parmi les Druzes, les  
s et les Arabes. Voilà l'homme qu'il nous  
our voyager dans ces contrées. Son talent  
ne consiste à faire du feu en plein champ  
arbustes épineux ou de la fiente de cha-  
desséchée ; à suspendre une marmite de  
ur deux bâtons qui se croisent à leur extré-  
t à faire bouillir du riz et des poulets, ou  
rceaux de mouton dans cette marmite. Il

chauffe aussi des cailloux arrosés dans le foyer et quand ils sont presque rouges, il les enduit d'une pâte de farine d'orge qu'il a pétrie, et c'est là notre pain.

— 19 septembre 1852. — Aujourd'hui, ma femme et Julia ont été invitées par la femme et la fille d'un chef arabe des environs, à passer la journée au bain : c'est le divertissement des femmes de l'Orient entre elles. Un bain est annoncé quinze jours d'avance, comme un bal en Europe. Voici la description de cette fête, telle qu'elle nous a été donnée le soir par ma femme.

Les salles de bain sont un lieu public dont on interdit l'approche aux hommes, tous les jours jusqu'à une certaine heure, pour les réserver aux femmes ; et la journée toute entière, lorsqu'il s'agit d'un bain pour une fiancée, comme celui dont il est question. Les salles sont éclairées d'un faible jour par de petits dômes à vitraux peints. Elles sont pavées de marbres à compartiments de diverses couleurs, travaillés avec beaucoup d'art. Les murailles sont revêtues aussi de marbre en mosaïque, ou sculpté en moulures ou en colonnettes muresques. Ces salles sont graduées de chaleur : les premières à la température de l'air extérieur, les secondes tièdes, les autres successivement plus chaudes, jusqu'à la dernière où la vapeur de l'eau presque bouillante s'élève des bassins et remplit l'air de sa chaleur étouffante. En général, il n'y

sin creusé au milieu des salles ; il y a seulement des robinets coulant toujours qui versent un filet d'eau sur un plateau de marbre environ un demi-pouce épais. L'eau s'écoule ensuite par des rigoles et est constamment renouvelée. Ce qu'on appelle bains publics n'est pas une immersion complète, mais une aspersion successive plus ou moins chaude, suivie d'une inhalation de la vapeur sur la peau.

Les femmes de la ville et des environs se rendent toutes ce jour-là au bain, et dans le nombre beaucoup de jeunes femmes européennes ; chacune est enveloppée dans l'immense drap de laine qui recouvre en entier le superbe costume des femmes quand elles sortent. Elles étaient accompagnées de leurs esclaves noires, ou de leurs servantes libres ; à mesure qu'elles arrivaient, elles se réunissaient en groupes, s'asseyaient sur des banquettes et des coussins préparés dans le vestibule ; leurs suivantes leur ôtaient le drap et elles se revêlaient ; leurs suivantes leur ôtaient le drap enveloppait, et elles apparaissaient dans toute leur riche et pittoresque magnificence de leurs bijoux. Ces costumes sont très-variés par la couleur des étoffes et le nombre et la valeur des bijoux ; mais ils sont informes dans la coupe et les vêtements.

Leur costume consiste dans un pantalon à large ouverture en satin rayé, noué à la ceinture par un cordon rouge, et fermé au-dessus de la cheville par un bracelet d'or ou d'argent ; une ceinture en or, ouverte sur le devant et nouée

sous le sein qu'elle laisse à découvert ; les manches sont serrées au-dessous de l'aisselle et ouvertes ensuite depuis le coude jusqu'au poignet ; elles laissent passer une chemise de gaze de soie qui couvre la poitrine. Elles portent par-dessus cette robe une veste de velours de couleur éclatante doublée d'hermine ou de martre, et brodée en or sur toutes les coutures ; manches également ouvertes.

Les cheveux sont partagés au-dessus de la tête, une partie retombe sur le cou, le reste est tressé en nattes et descend jusqu'aux pieds, allongé par des tresses de soie noire qui imitent les cheveux. De petites torsades d'or ou d'argent pendent à l'extrémité de ces tresses, et par leur poids les font flotter le long de la taille ; la tête des femmes est en outre semée de petites chaînes de perles, de sequins d'or enfilés, de fleurs naturelles, le tout mêlé et répandu avec une incroyable profusion. C'est comme si on avait versé pêle-mêle un écu sur ces chevelures toutes brillantées, toutes parfumées de bijoux et de fleurs. Ce luxe barbare est à l'effet le plus pittoresque sur les jeunes figures de quinze à vingt ans ; au sommet de la tête, quelques femmes portent encore une calotte d'or ciselée en forme de coupe renversée ; du milieu de cette calotte sort un gland d'or qui porte une houppe de perles, et qui flotte sur le derrière de la tête.

Les jambes sont nues et les pieds ont pour chaussures des pantoufles de maroquin jaune que les femmes traînent en marchant.

Les bras sont couverts de bracelets d'or, d'argent, de perles ; la poitrine , de plusieurs colliers qui forment une natte d'or ou de perles sur le sein découvert.

Quand toutes les femmes furent réunies, une unique sauvage se fit entendre : des femmes, dont le haut du corps était enveloppé d'une simple gaze rouge, poussaient des cris aigus et lamentables et jouaient du fifre et du tambourin ; cette musique ne cessa pas de toute la journée, et donnait à cette scène de plaisir et de fête un caractère de tumulte et de frénésie tout à fait barbare.

Lorsque la fiancée parut, accompagnée de sa mère et de ses jeunes amies , et revêtue d'un costume si magnifique que ses cheveux, son cou, ses bras et sa poitrine disparaissaient entièrement sous un voile flottant de guirlandes, de pièces d'or et de perles, les baigneuses s'emparèrent d'elle et la dépouillèrent, pièce à pièce, de tous ses vêtements : pendant ce temps-là , toutes les autres femmes étaient déshabillées par leurs esclaves , et les différentes cérémonies du bain commencèrent. On passa , toujours aux sons de la même musique, toujours avec des cérémonies et des paroles plus bizarres , d'une salle dans une autre ; on prit les bains de vapeurs, puis les bains d'ablution, puis on fit couler sur les femmes les eaux parfumées et savonneuses, puis enfin les jeux commencèrent, et toutes ces femmes firent, avec des gestes et des cris divers, ce que fait une troupe d'écoliers que l'on



mène nager dans un fleuve, s'éclaboussant, se plongeant la tête dans l'eau, se jetant l'eau à la figure et la musique retentissait plus forte et plus haute, chaque fois qu'un de ces tours d'enfantillage excitait le rire bruyant des jeunes filles arabes. Enfin, on sortit du bain; les esclaves et les suivantes tressèrent de nouveau les cheveux humides de leurs maîtresses, renouèrent les colliers et les bracelets, passèrent les robes de soie et les vestes de velours, étendirent des coussins sur des nattes dans les salles dont on avait essuyé le plancher et tirèrent, des paniers et des enveloppes de soie les provisions apportées pour la collation; c'étaient des pâtisseries et des confitures de toute espèce dans lesquelles les Turcs et les Arabes excellent, des sorbets, des fleurs d'orange et toutes ces boissons glacées dont les Orientaux font usage à tous les moments du jour. Les pipes et les narguilles furent apportés aussi pour les femmes plus âgées, un nuage de fumée odorante remplit et obscurcit l'atmosphère; le café, servi dans de petites tasses renfermées elles-mêmes dans de petits vases à jour en fil d'or et d'argent, ne cessa de circuler, et les conversations s'animèrent; puis vinrent les danseuses qui exécutèrent, aux sons de cette même musique, les danses égyptiennes et les évolutions monotones de l'Arabie. La journée tout entière passa ainsi, et ce ne fut qu'à la tombée de la nuit que ce cortège de femmes reconduisit la jeune fiancée chez sa mère. Cette cérémonie du ba

à lieu ordinairement quelques jours avant le mariage.

— 20 septembre 1852. — Notre établissement étant complet, je m'occupe d'organiser ma caravane pour le voyage de l'intérieur de la Syrie et de la Palestine. J'ai acheté quatorze chevaux arabes, les uns du Liban, les autres d'Alep et du désert; j'ai fait faire les selles et les brides à la mode du pays, riches et ornées de franges de soie et de fil d'or et d'argent. Le respect qu'on obtient des Arabes est en raison du luxe qu'on étale; il faut les éblouir, pour frapper leur imagination et pour voyager avec une pleine sécurité parmi leurs tribus; je fais mettre nos armes en état et j'en achète de plus belles pour armer nos Carvas. Ces Carvas sont des Turcs qui remplacent les janissaires que la Porte accordait autrefois aux ambassadeurs ou aux voyageurs qu'elle voulait protéger; ce sont à la fois des soldats et des magistrats; ils répondent à peu près aux corps de gendarmerie des États de l'Europe. Chaque consul en a un ou deux attachés à sa personne; ils voyagent à cheval avec eux; ils les annoncent dans les villes qu'ils ont à traverser; ils vont prévenir le scheik, le pacha, le gouverneur; ils font vider et préparer pour eux la maison de la ville ou des villages qu'il leur a plu de choisir; ils protègent de leur présence et de leur autorité toute caravane à laquelle on les a attachés; ils sont revêtus de costumes plus ou moins splendides, selon le luxe ou l'importance

de la personne qui les emploie. Les ambassadeurs ou les consuls européens sont les seuls étrangers qui aient le droit d'en avoir ; mais grâce à l'obéissance de M. Jorelle et aux bontés du gouverneur égyptien de Bayruth, on m'en a accordé plusieurs. J'en laisserai à la maison, pour le service de ma femme et de Julia, et pour leur sécurité quand elles auront à sortir, et j'emmène le plus jeune, le plus intelligent et le plus brave pour marcher à tête de notre détachement. Ces hommes sont doués, serviables, attentifs, et n'exigent presque rien de belles armes, de beaux chevaux et de beaux costumes ; ils vivent, comme tous mes autres Arabes, de galettes de farine d'orge et de fruits ; ils couchent en plein air, sous les mûriers des jardins, dans une tente que j'ai fait dresser auprès du lieu où sont les chevaux.

Le consul de Sardaigne, M. Bianco, que nous voyons tous les jours comme un ami de plusieurs années, nous facilite tous ces arrangements intérieurs, qui feront ma sécurité pour ma femme et mon enfant pendant mon absence, et qui contribueront aussi à notre propre sécurité en route ; j'achète des tentes, et il me prête la plus belle des siennes.

— 22 septembre 1832. — Les chaleurs étouffantes de septembre retardent de quelque temps notre départ. Nous passons les journées à rendre et recevoir les visites de tous nos voisins, Grecs, Arabes, Maronites, et à former des relations qui doi-

vent nous rendre ce séjour agréable. Nous ne trouverions nulle part, en Europe, plus de bienveillance et d'accueil qu'on ne nous en prodigue ici ; ces peuples sont accoutumés à ne voir arriver dans leur pays que des Européens adonnés au commerce, et dont toutes les relations ont un but intéressé ; ils ne comprennent pas d'abord que l'on vienne habiter et voyager parmi eux, uniquement pour les connaître et pour admirer leur belle nature et leurs monuments en ruine ; ils commencent par suspecter les intentions d'un voyageur, et comme les traditions leur font croire que des trésors sont enfouis dans toutes les ruines, ils pensent que nous avons le secret de déterrer ces trésors, et que c'est là le but de nos dépenses et de nos fatigues : mais quand une fois on a pu les convaincre que l'on ne voyage pas dans cette intention, que l'on vient seulement admirer l'œuvre de Dieu dans les plus belles contrées du monde, étudier les mœurs, voir et aimer des hommes ; quand de plus on leur offre des présents sans leur demander en échange autre chose que leur amitié ; quand on a avec soi, comme nous l'avons, un médecin et une pharmacie, et qu'on leur distribue gratis les recettes, les consultations et les médicaments ; quand ils voient que l'étranger qui leur arrive est fêté et considéré des autres Franks, qu'il a à lui un beau navire qui le porte à volonté d'un port à l'autre, et qui refuse de se charger d'aucun objet de commerce, leur imagination est frappée d'une idée de puissance, de grandeur

et de désintéressement qui renverse tous leurs systèmes, et ils passent promptement de la défiance à l'admiration, et de l'admiration au dévouement.

Telle est leur disposition pour nous. Notre cour est sans cesse remplie d'Arabes des montagnes, de moines maronites, de scheiks druzes, de femmes, d'enfants, de malades, qui viennent déjà de quinze à vingt lieues pour nous voir, nous demander des consultations et nous offrir l'hospitalité, si nous voulons passer par leurs terres ; presque tous se font précéder de quelques présents de vins ou de fruits du pays. Nous les recevons bien, nous leur faisons prendre le café, fumer la pipe, boire le sorbet glacé ; je leur donne, en échange de leurs cadeaux, des présents d'étoffes d'Europe, quelques armes, une montre, de petits bijoux de peu de valeur, dont j'ai apporté une grande quantité ; ils retournent enchantés de notre accueil, et vont porter au loin et répandre la réputation de l'*émir Frangi* ; c'est ainsi qu'ils m'ont nommé, le *prince des Francs*, je n'ai pas d'autre nom dans tous les environs de Bayruth et dans la ville même ; et comme cette considération peut nous être d'une grande utilité pour nos courses aventureuses dans toutes les contrées, M. Jorelle et les consuls européens ont la bonté de ne pas les détromper et de laisser passer l'humble poète pour un homme puissant en Europe.

On ne peut se figurer avec quelle rapidité les nouvelles circulent de bouche en bouche dans l'Arabie ; on sait déjà à Damas, à Alep, à Latakîé, à Salde, à

m, qu'un étranger est arrivé en Syrie et parcourir ces contrées. Dans un pays où il le mouvement dans les choses et dans les e plus petit événement inusité devient tout e sujet des conversations ; il circule, avec é de la parole, d'une tribu à l'autre ; l'ima-sensible, exaltée, des Arabes grossit et ut, et une renommée est faite en quinze cent lieues de distance. Ces dispositions s, dont lady Stanhope a fait l'épreuve au-uns des circonstances à peu près sembla-miennes, nous sont trop favorables pour plaindre. Nous laissons faire, nous laissons j'accepte, sans les détromper, les titres, les , les vertus dont l'imagination arabe m'a our les déposer ensuite humblement, en dans les justes proportions de ma médioc-ive.

*septembre 1832. Tour de Fakardin. —*  
ous passé toute la journée à la noce de la rienne-Grecque. La cérémonie a commencé longue procession de femmes grecques, t syriennes, qui sont venues les unes à les autres à pied, par les sentiers d'aloès et ers, assister la fiancée pendant cette fati-urnée. Depuis plusieurs jours et plusieurs jà, un certain nombre de ces femmes ne as la maison d'Habib, et ne cesse de faire e des cris, des chants, des gémissements

aigus et prolongés, semblables à ces éclats de que les vendangeurs et les faneurs poussent sur coteaux de notre France pendant les récoltes. clameurs, ces plaintes, ces larmes et ces joies venues, doivent empêcher la mariée de dormir plusieurs nuits avant la noce. Les vieillards et les jeunes gens de la famille de l'époux en font autant de l'autre côté et ne lui laissent prendre presque aucun repos depuis huit jours. Nous ne comprenons rien aux motifs de cet usage.

Introduits dans les jardins de la maison d'Habon on a fait entrer les femmes dans l'intérieur sur des divans pour faire leurs compliments à la jeune fille, admirer sa parure et voir les cérémonies. Pour nous, on nous a laissés dans la cour où nous sommes entrés dans un divan inférieur. Là, une table était dressée à l'européenne, chargée d'une multitude de fruits confits, de gâteaux au miel et au sucre, de liqueurs et sorbets, et pendant toute la soirée on a renouvelé cette collation à mesure que les nombreux visiteurs l'avaient épuisée. J'ai réussi à m'introduire par exception jusque dans le divan des femmes, au moment où l'archevêque grec donnait la bénédiction nuptiale. La jeune fille était debout à côté de son fiancé, couverte de la tête aux pieds d'un voile de gaze rouge brodé en or. Un moment le prêtre a écarté le voile, et le jeune homme a pu entrevoir pour la première fois celle à qui il consacrait sa vie; elle était admirablement belle. La pâleur dont la fatigue et l'émotion couvraient ses joues

palear relevée encore par les reflets du voile rouge et les innombrables parures d'or, d'argent, de perles, de diamants, dont elle était couverte, et par les longues nattes de ses cheveux noirs qui tombaient tout autour de sa taille, ses cils peints en noir ainsi que ses sourcils et le bord de ses yeux, ses mains dont l'extrémité des doigts et des ongles était teinte en rouge avec le henné, et avait des compartiments et des dessins moresques ; tout donnait à sa ravissante beauté un caractère de nouveauté et de nouveauté pour nous dont nous fûmes vivement frappés. Son mari eut à peine le temps de la regarder. Il semblait accablé et expirant lui-même sous le poids des veilles et des fatigues dont ces usages bizarres épuisent les forces de l'amour même. L'évêque prit des mains d'un de ses prêtres une couronne de fleurs naturelles, la posa sur la tête de la jeune fille, la reprit, la plaça sur les cheveux du jeune homme, la reprit encore pour la remettre sur le voile de l'épouse, et la passa ainsi plusieurs fois d'une tête à l'autre. Puis on leur passa également tour à tour des anneaux aux doigts l'un de l'autre. Ils rompirent ensuite le même morceau de pain, ils burent le vin consacré dans la même coupe. Après quoi on emmena la jeune mariée dans des appartements où les femmes seules purent la suivre pour changer encore sa toilette. Le père et les amis du mari l'emmenèrent de leur côté dans le jardin, et on le fit asseoir au pied d'un arbre entouré de tous les hommes de sa famille. Les musiciens et les dan-



seurs arrivèrent alors et continuèrent jusqu'au coucher du soleil leurs symphonies barbares, leurs cris aigus et leurs contorsions autour du jeune homme qui s'était endormi au pied de l'arbre et que ses amis réveillaient en vain à chaque instant.

Quand la nuit fut venue, on le conduisit seul et processionnellement jusqu'à la maison de son père. Ce n'est qu'après huit jours que l'on permet au nouvel époux de venir prendre sa femme et de la conduire chez lui.

Les femmes qui remplissaient de leurs cris la maison d'Habib sortirent aussi un peu plus tard. Rien n'était plus pittoresque que cette immense procession de femmes et de jeunes filles dans les costumes les plus étranges et les plus splendides, couvertes de pierreries étincelantes, entourées chacune de leurs suivantes et de leurs esclaves, portant des torches de sapin résineux pour éclairer leur marche, et prolongeant ainsi leur avenue lumineuse à travers les longs et étroits sentiers ombragés d'aloès et d'orangers, au bord de la mer, quelquefois dans un long silence, quelquefois poussant des cris qui retentissaient jusque sur les vagues ou sous les grands platanes du pied du Liban. Nous rentrâmes dans notre maison voisine de la maison de campagne d'Habib, où nous entendions encore le bruit des conversations des femmes de la famille; nous montâmes sur nos terrasses, et nous suivîmes longtemps des yeux ces feux errants qui circulaient de tous côtés à travers les arbres dans la plaine.

— 29 septembre 1832. — On parle d'une défaite Ibrahim. Si l'armée égyptienne venait à subir un revers, la vengeance des Turcs, opprimés aujourd'hui ici par les chrétiens du Liban, serait à craindre, et des excès pourraient avoir lieu dans les campagnes isolées, surtout comme la nôtre. Je me suis décidé à louer aussi par précaution une maison dans la ville ; j'en ai trouvé une ce matin qui peut nous loger tous ; elle est composée, comme tous les palais arabes, d'un petit corridor obscur qui ouvre sur la rue par une porte surbaissée ; ce corridor conduit à une cour intérieure pavée de marbre et entourée de divans ou salons ouverts ; l'été on jette une tente sur cette cour, et c'est là que se tiennent les Arabes pour recevoir les visites ; un jet d'eau coule et murmure au milieu de la cour ; quand il n'y a pas d'eau courante, il y a au moins un puits fermé dans un des angles ; de cette cour, on passe dans plusieurs grandes pièces pavées aussi de mosaïques ou de dalles de marbre, et décorées jusqu'à hauteur d'appui, ou de marbre sculpté en niches, en pilastres, en petites fontaines, ou de boiseries de cèdre jaune admirablement travaillé ; la première partie de ces divans est plus basse d'une marche que la seconde moitié, et cette seconde moitié de l'appartement est défendue par une balustrade en bois élégamment sculptée ; les esclaves et les serviteurs se tiennent dans la première partie, debout, la tasse de café, le sorbet ou la pipe à la main ; les maîtres sont assis sur des tapis et appuyés

sur des coussins dans la seconde ; en général, au fond de la pièce, on trouve un petit escalier en bois caché dans la boiserie et qui conduit à une espèce de tribune haute qui occupe le fond de la chambre ; cette tribune ouvre d'un côté sur la rue par de petites fenêtres en ogive garnies de grillages, et du côté de l'appartement, elle est voilée aussi de grillages en bois, où les menuisiers du pays étalent tout l'art de leurs dessins et de leur travail ; ces tribunes sont très-étroites et ne peuvent contenir qu'un divan recouvert de matelas et de coussins de soie ; c'est là que les riches Turcs et Arabes se retirent pour la nuit ; les autres se contentent de faire étendre des coussins par terre et y dorment tout habillés et sans autre couverture que les lourdes et belles fourrures dont ils sont habituellement vêtus.

Il y a cinq ou six pièces semblables dans ma maison de ville au premier étage et autant au second outre un grand nombre de petites pièces hautes et détachées pour des domestiques européens ; les janissaires, les saïs, des domestiques arabes, couchent à la porte de la rue, ou sous le corridor, ou dans la cour ; on ne s'occupe jamais de leur trouver une place ou un lit ; le peuple ici n'a d'autre lit que la terre et une natte de paille d'Égypte ; la beauté du climat a pourvu à tout, et nous éprouvons nous-mêmes qu'il n'y a pas de ciel de lit plus délicieux que ce beau firmament étoilé où les brises légères de la mer apportent un peu de fraîcheur.

sollicitent au sommeil ; il y a peu ou point de rosée, et il suffit de se couvrir les yeux d'un mouchoir de soie pour dormir ainsi en plein air , sans aucun inconvénient.

Cette maison n'est qu'une sûreté pour ma femme et mon enfant, en cas de retraite d'Ibrahim-Pacha ; je me suis contenté d'en prendre les clefs, et nous ne l'occuperions que si le reste du pays devenait inhabitable. Sous la garantie des consuls européens, dans une ville fermée de murs, et à côté d'un port où des vaisseaux de toutes les nations sont sans cesse à l'ancre, il ne peut pas y avoir un péril imminent pour des voyageurs. J'ai loué la maison de ville pour un an, mille piastres , c'est-à-dire trois cents francs environ ; les cinq maisons de campagne réunies ne me coûtent que trois mille piastres, en tout treize cents francs par an, pour avoir six maisons, dont une seule, celle de la ville, coûterait au moins quatre à cinq mille francs en Europe.

Il y a, sur une langue de terre à gauche de la ville, une des plus délicieuses habitations que l'on puisse désirer au monde : elle appartient à un riche négociant turc, à qui j'ai fait proposer de me la céder ; il n'a pas voulu me la louer, mais il m'a offert de me la vendre pour trente mille piastres, c'est-à-dire pour environ dix mille francs ; elle s'élève au milieu d'un jardin très-vaste, planté de cèdres, d'orangers, de vignes, de figuiers, et arrosé par une belle fontaine d'eau de roche ; la mer l'entoure de deux côtés, et l'écume vient baigner le

pieu des murs ; toute la belle rade de Bayruth s'étend devant vous avec ses navires à l'ancre, d'où on entend de là le bruit du vent dans les cordages ; elle est arrêtée par un vieux château moresque qui s'avance dans la mer, qui est joint à de belles pelouses vertes par des ponts, et dont les créneaux élevés se dessinent en sombre sur le fond des nuages du Sannin, laissant voir dans leurs intervalles les sentinelles d'Ibrahim qui s'y promènent en regardant la mer.

La maison est beaucoup plus belle que celle que je viens de louer. Tous les murs sont revêtus de marbres admirablement sculptés ou de boiseries de cèdre du plus riche travail ; des jets d'eau éternels murmurent au milieu des pièces du rez-de-chaussée, et des balcons grillés et saillants, qui font le tour des étages supérieurs, permettent aux femmes de passer, sans être vues, les jours et les nuits en plein air, et d'enivrer leurs regards du spectacle admirable de la mer, des montagnes et des scènes animées du port. Ce Turc m'a très-bien reçu ; il m'a prodigué les sorbets, les pipes et le café, et m'a conduit lui-même dans toutes les pièces de sa maison ; il avait préalablement envoyé un eunuque noir avertir ses femmes de se retirer dans un pavillon du jardin ; mais lorsque nous arrivâmes à leur appartement ou harem, l'ordre n'était pas encore exécuté, et nous aperçûmes cinq ou six jeunes femmes, les unes de quinze ou seize ans, tout au plus, les autres de vingt à trente, dans ce

en et gracieux costume des femmes arabes, et  
us tout le désordre de leur toilette d'intérieur,  
i se levaient précipitamment de leurs nattes et  
leurs divans et s'enfuyaient, les jambes et les  
de nus : celles-ci en jetant à la hâte un voile sur  
r visages, celles-là emportant de petits enfants  
urs mamelles, dans toute la honte, dans toute  
onfusion naturelles à une pareille surprise; elles  
fissèrent dans un corridor sombre, et l'eunuque  
plça à la porte. Le négociant arabe ne parut  
lement embarrassé ni affligé de cette circon-  
ce, et nous visitâmes toutes les pièces inté-  
res du harem comme nous aurions pu faire  
n une maison d'Européens.

#### VISITE A LADY ESTHER STANHOPE.

Lady Esther Stanhope, nièce de M. Pitt, après la  
rt de son oncle, quitta l'Angleterre et parcourut  
urope. Jeune, belle et riche, elle fut accueillie  
tout avec l'empressement et l'intérêt que son  
g, sa fortune, son esprit et sa beauté devaient  
attirer; mais elle se refusa constamment à unir  
sort à celui de ses plus dignes admirateurs, et  
rès quelques années passées dans les principales  
piales de l'Europe, elle s'embarqua avec une  
ite nombreuse pour Constantinople. On n'a ja-  
is su le motif de cette expatriation : les uns l'ont  
tribuée à la mort d'un jeune général anglais, tué  
cette époque en Espagne, et que d'éternels re-

grets devaient conserver à jamais présent cœur de lady Esther ; les autres à un simple d'aventures, que le caractère entreprenant et rageux de cette jeune personne pouvait fairesumer en elle. Quoi qu'il en soit , elle partit passa quelques années à Constantinople , et barqua enfin pour la Syrie sur un bâtiment qui portait ainsi la plus grande partie de ses sors et des valeurs immenses en bijoux et présents de toute espèce.

La tempête assaillit le navire dans le golfe Macri, sur la côte de Caramanie, en face de Rhodes : il échoua sur un écueil à quelques lieues du rivage. Le vaisseau fut en peu d'instants brisé et les trésors de lady Stanhope furent engloutis dans les flots ; elle-même échappa avec peine à la mort, et fut portée sur un débris du bâtiment à une petite île déserte où elle passa vingt-quatre heures sans aliments et sans secours : enfin des pêcheurs de Marmoriza, qui recherchaient les débris du naufrage, la découvrirent et la conduisirent à Rhodes, où elle se fit reconnaître comme anglaise. Ce déplorable événement n'altéra point sa résolution. Elle se rendit à Malte, de là en Italie. Elle rassembla les débris de sa fortune et vendit à fonds perdu une partie de ses domaines ; elle chargea un second navire de richesses et de présents pour les contrées qu'elle devait parcourir et elle mit à la voile. Le voyage fut heureux, débarqua à Latakié, l'ancienne Laodicée,

côte de Syrie, entre Tripoli et Alexandrette. Elle s'établit dans les environs, apprit l'arabe, s'entoura de toutes les personnes qui pouvaient lui faciliter des rapports avec les différentes populations arabes, druzes, maronites du pays, et se prépara, comme je le faisais alors moi-même, à des voyages de découverte dans les parties les moins accessibles de l'Arabie, de la Mésopotamie et du désert.

Quand elle fut bien familiarisée avec la langue, le costume, les mœurs et les usages des pays, elle organisa une nombreuse caravane, chargea des chameaux de riches présents pour les Arabes, et parcourut toutes les parties de la Syrie. Elle séjourna à Jérusalem, à Damas, à Alep, à Homs, à Balbeck et à Palmyre : ce fut dans cette dernière station que les nombreuses tribus d'Arabes errants, qui lui avaient facilité l'accès de ces ruines, réunis autour de sa tente, au nombre de quarante ou cinquante mille, et charmés de sa beauté, de sa grâce et de sa magnificence, la proclamèrent reine de Palmyre, et lui délivrèrent des firmans par lesquels il était convenu que tout Européen protégé par elle pourrait venir en toute sûreté visiter le désert et les ruines de Balbeck et de Palmyre, pourvu qu'il s'engageât à payer un tribut de mille piastres. Ce traité existe encore et serait fidèlement exécuté par les Arabes, si on leur donnait des preuves positives de la protection de lady Stanhope.

A son retour de Palmyre, elle faillit cependant être enlevée par une tribu nombreuse d'autres



Arabes, ennemis de ceux de Palmyre. Elle avertie à temps par un des siens, et dut son salut et celui de sa caravane à une marche forcée nuit, et à la vitesse de ses chevaux qui franchirent un espace incroyable dans le désert en vingt-quatre heures. Elle revint à Damas, où elle résida quelques mois sous la protection du pacha turc, la Porte l'avait vivement recommandée.

Après une vie errante dans toutes les contrées de l'Orient, lady Esther Stanhope se fixa enfin dans une solitude presque inaccessible, sur une montagne du Liban, voisine de Saïde, l'ancienne Sidon. Le pacha de Saint-Jean-d'Acre, Ali Pacha, qui avait pour elle un grand respect et un dévouement absolu, lui concéda les restes d'un couvent et le village de Dgioun, peuplé par les Druzes. Elle y bâtit plusieurs maisons, entourées d'un mur d'enceinte semblable à nos fortifications du moyen âge : elle y créa artificiellement un jardin charmant, à la mode des Turcs ; jardins fleuris et de fruits, berceaux de vignes, kiosques enrichis de sculptures et de peintures arabes, fontaines d'eaux courantes dans des rigoles de marbre, d'eau au milieu des pavés des kiosques ; d'orangers, de figuiers et de citronniers. Là lady Stanhope vécut plusieurs années dans un luxe oriental, entourée d'un grand nombre de drogmans européens ou arabes, d'une suite nombreuse de femmes, d'esclaves noirs, et de nombreux rapports d'amitié et même de politique son-

avec la Porte, avec Abdalla-Pacha, avec l'émir Eschir, souverain du Liban, et surtout avec les cheiks arabes des déserts de Syrie et de Bagdad.

Bientôt sa fortune, considérable encore, diminua par le dérangement de ses affaires qui souffraient de son absence; et elle se trouva réduite à trente ou quarante mille francs de rente qui suffisent encore dans ce pays-là au train que lady Stanhope est obligée de conserver. Cependant les personnes qui l'avaient accompagnée d'Europe moururent ou s'éloignèrent; l'amitié des Arabes, qu'il faut entretenir sans cesse par des présents et des prestiges, s'attiédit : les rapports devinrent moins fréquents, et lady Esther tomba dans le complet isolement où je la trouvai moi-même; mais c'est là que la trempe héroïque de son caractère montra toute l'énergie, toute la constance de résolution de cette âme. Elle ne songea pas à revenir sur ses pas; elle ne donna pas un regret au monde et au passé; elle ne fléchit pas sous l'abandon, sous l'infortune, sous la perspective de la vieillesse et de l'oubli des vivants : elle demeura seule où elle est encore, sans livres, sans journaux, sans lettres d'Europe, sans amis, sans serviteurs même attachés à sa personne, entourée seulement de quelques négresses et de quelques enfants esclaves noirs, et d'un certain nombre de paysans arabes pour soigner son jardin, ses chevaux et veiller à sa sûreté personnelle. On croit généralement dans le pays, et mes rapports avec elle me fondent moi-même à croire,

qu'elle trouve la force surnaturelle de son âme et de sa résolution, non-seulement dans son caractère, mais encore dans des idées religieuses exaltées, où l'illuminisme d'Europe se trouve confondu avec quelques croyances orientales et surtout avec les merveilles de l'astrologie. Quoi qu'il en soit, lady Stanhope est un grand nom en Orient et un grand étonnement pour l'Europe. Me trouvant si près d'elle, je désirais la voir : sa pensée de solitude et de méditation avait tant de sympathie apparente avec mes propres pensées, que j'étais bien aise de vérifier en quoi nous nous touchions peut-être. Mais rien n'est plus difficile pour un Européen que d'être admis auprès d'elle ; elle se refuse à toute communication avec les voyageurs anglais, avec les femmes, avec les membres même de sa famille. Je n'avais donc que peu d'espoir de lui être présenté, et je n'avais aucune lettre d'introduction : sachant néanmoins qu'elle conservait quelques rapports éloignés avec les Arabes de la Palestine et de la Mésopotamie, et qu'une recommandation de sa main auprès de ces tribus pourrait m'être d'une extrême utilité pour mes courses futures, je pris le parti de lui envoyer un Arabe porteur de cette lettre :

« MILADY,

» Voyageur comme vous, étranger comme vous dans l'Orient ; n'y venant chercher comme vous que le spectacle de sa nature, de ses ruines et des



es de Dieu , je viens d'arriver en Syrie avec  
mille. Je compterais au nombre des jours les  
intéressants de mon voyage celui où j'aurais  
une femme qui est elle-même une des mer-  
es de cet Orient que je viens visiter.

Si vous voulez bien me recevoir , faites-moi  
le jour qui vous conviendra, et faites-moi sa-  
si je dois aller seul ou si je puis vous mener  
quelques-uns de mes amis qui m'accompagnent et  
n'attacheraient pas moins de prix que moi-  
me à l'honneur de vous être présentés.

Que cette demande, milady, ne contraigne en  
votre politesse à m'accorder ce qui répugne-  
à vos habitudes de retraite absolue. Je com-  
nds trop bien moi-même le prix de la liberté et  
l'arme de la solitude pour ne pas comprendre  
le refus et pour ne pas le respecter.

Agréez, etc. »

Je n'attendis pas longtemps la réponse ; le 30, à  
deux heures de l'après-midi, l'écuyer de lady Stan-  
e, qui est en même temps son médecin, arriva  
à moi avec l'ordre de m'accompagner à Dgioun,  
l'ence de cette femme extraordinaire.

Nous partîmes à quatre heures. J'étais accom-  
pagné du docteur Léonardi, de M. de Parseval, d'un  
médecin et d'un guide ; nous étions tous à che-  
val. Je traversai, à une demi-heure de Bayruth,  
des bois de sapins magnifiques plantés originaire-  
ment par l'émir Fakardin sur un promotoire élevé,

dont la vue s'étend à droite sur la mer orageuse de Syrie, et à gauche sur la magnifique vallée du Liban, — point de vue admirable, où les richesses de la végétation de l'Occident, la vigne, le figuier, le nûrier, le peuplier pyramidal, s'unissent à quelques colonnes élevées de palmiers de l'Orient, dont le vent jetait comme un panache les larges feuilles sur le fond bleu du firmament. A quelques pas de là, on entre dans une espèce de désert de sable rouge accumulé en vagues énormes et mobiles comme celles de l'Océan. — C'était une soirée de forte brise, et le vent les sillonnait, les ridait, les cannelait, comme il ride et fait frémir les ondes de la mer. — Ce spectacle était nouveau et triste comme une apparition du vrai et vaste désert que je devais bientôt parcourir. — Nulle trace d'homme ou d'animaux ne subsistait sur cette arène étendue; nous n'étions guidés que par le mugissement des flots d'un côté et par les cimes transparentes des sommets du Liban de l'autre. — Nous retrouvâmes bientôt une espèce de chemin ou de sentier semé d'énormes blocs de pierres angulaires. — Ce chemin, qui suit la mer jusqu'en Égypte, nous conduisit jusqu'à une maison ruinée, débris d'une vieille tour fortifiée, où nous passâmes les heures sombres de la nuit, couchés sur une natte de jonc, et enveloppés dans nos manteaux. — Dès que la lune fut levée, nous remontâmes à cheval. — C'était une de ces nuits où le ciel est éclatant d'étoiles, où la sérénité la plus parfaite semblait

ligner dans ces profondeurs éthérées que nous contemplons de si bas, mais où la nature autour de nous semble gémir et se torturer dans de sinistres convulsions. — L'aspect désolé de la côte ajoutait depuis quelques lieues à cette pénible impression. — Nous avons laissé derrière nous, avec le crépuscule, les belles pentes ombragées, les verdoyantes vallées du Liban. — D'après collines, semées de haut en bas de pierres noires, blanches et grises, débris des tremblements de terre, s'élevaient tout près de nous ; à notre gauche et à notre droite, la mer, soulevée depuis le matin par une sourde tempête, déroulait ses vagues lourdes et menaçantes, que nous voyions venir de loin, à l'ombre qu'elles jetaient devant elles, qui frappaient ensuite le rivage, en jetant chacune son coup de tonnerre, et qui prolongeaient enfin leur large et bouillonnante écume jusque sur la lisière de sable humide où nous cheminions, inondant à chaque fois les pieds de nos chevaux et menaçant de nous entraîner nous-mêmes ; — une lune, aussi brillante qu'un soleil d'hiver, répandait assez de rayons sur la mer pour nous en découvrir la fureur, et pas assez de clarté sur notre route pour rassurer l'œil sur les périls du chemin. — Bientôt la lueur d'un incendie se fondit sur la cime des montagnes du Liban avec les brumes blanches ou sombres du matin, et répandit sur toute cette scène une teinte fausse et blafarde, qui n'est ni le jour ni la nuit, qui n'est ni l'éclat de l'un ni la sérénité de l'autre ; heure

pénible à l'œil et à la pensée, lutte de deux principes contraires dont la nature offre quelquefois l'image affligeante, et que plus souvent on retrouve dans son propre cœur. — A sept heures du matin, par un soleil déjà dévorant, nous quitions Saïde, l'antique Sidon, qui s'avance sur les flots comme un glorieux souvenir d'une domination passée, et nous gravissions des collines crayeuses, nues, déchirées, qui, s'élevant insensiblement d'étage en étage, nous menaient à la solitude que nous cherchions vainement des yeux. Chaque mamelon gravé nous en découvrait un plus élevé qu'il fallait tourner ou gravir encore; les montagnes s'enchaînaient aux montagnes, comme les anneaux d'une chaîne pressée, ne laissant entre elles que des ravins profonds sans eau, blanchis, semés de quartiers de roches grisâtres. Ces montagnes sont complètement dépouillées de végétation et de terre. Ce sont des squelettes de collines que les eaux et les vents ont rongés depuis des siècles. — Ce n'était pas là que je m'attendais à trouver la demeure d'une femme qui avait visité le monde, et qui avait eu tout l'univers à choisir. — Enfin, du haut d'un de ces rochers, mes yeux tombèrent sur une vallée plus profonde, plus large, bornée de toutes parts par des montagnes plus majestueuses, mais non moins stériles. Au milieu de cette vallée, comme la base d'une large tour, la montagne de Dgioun prenait naissance, et s'arrondissait en bancs de rochers circulaires qui, s'amincissant en s'approchant de

res, formaient enfin une esplanade de quelques centaines de toises de largeur, et se couronnait d'une belle, gracieuse et verte végétation. Sur un mur blanc, flanqué d'un kiosque à l'un des bouts, entourait cette masse de verdure. — C'était le séjour de lady Esther. Nous l'atteignîmes. La maison n'est pas ce qu'on appelle une maison de Europe, ce n'est pas même ce qu'on nomme une maison en Orient; c'est un assemblage confus et composé de dix ou douze petites maisonnettes, ne contenant chacune qu'une ou deux chambres au-dessus, sans fenêtres, et séparées les unes des autres par de petites cours ou petits jardins, ayant tout à fait pareil à l'aspect de ces pauvres chaumières qu'on rencontre en Italie ou en Espagne sur les hautes montagnes et appartenant à des mendians. — Selon son habitude, lady Esther ne n'était pas visible avant trois ou quatre heures du jour. On nous conduisit chacun dans une cellule étroite, sans jour et sans air. On nous servit à déjeuner, et nous nous couchâmes sur un divan en attendant le réveil de notre invisible du romantique séjour. — Je dormais depuis trois heures, on vint frapper à ma porte et annoncer qu'elle m'attendait; je traversai un petit jardin, un kiosque à jour, à tenture de soie, puis deux ou trois corridors sombres, et je me trouvai conduit par un petit enfant nègre, de six ou sept ans, dans le cabinet de lady Esther. — Une profonde obscurité y régnait, que je pus à peine



distinguer les traits nobles, graves, doux et maternels de la figure blanche qui, en costume oriental, se leva du divan et s'avança en me tendant la main. Lady Esther paraît avoir cinquante ans ; mais de ces traits que les années ne peuvent altérer : la fraîcheur, la couleur, la grâce, s'en vont avec la jeunesse ; mais quand la beauté est dans la femme, dans la pureté des lignes, dans la dignité, dans la majesté, dans la pensée d'un visage d'homme ou de femme, la beauté change aux différentes époques de la vie, mais elle ne passe pas. — Tell me, celle de lady Stanhope. — Elle avait sur la tête un turban blanc, sur le front une bandelette de couleur de pourpre et retombant de chaque côté de la tête jusque sur les épaules. Un long châle cachemire jaune, une immense robe turque de couleur blanche à manches flottantes enveloppaient sa personne dans des plis simples et majestueux et l'on apercevait seulement dans l'ouverture qu'elle laissait cette première tunique sur sa poitrine. Une seconde robe d'étoffe de Perse à mille fleurs montait jusqu'au cou et s'y nouait par une agrafe de perle. — Des bottines turques de couleur jaune brodées en soie complétaient ce beau costume oriental, qu'elle portait avec la liberté et la simplicité d'une personne qui n'en a pas porté d'autres depuis sa jeunesse.

— Vous êtes venu de bien loin pour voir un homme si petit, me dit-elle ; soyez le bien venu ; je reçois rarement d'étrangers, un ou deux à peine par année ;

« la lettre m'a plu et j'ai désiré connaître une personne qui aimait, comme moi, Dieu, la nature et l'étude. — Quelque chose, d'ailleurs, me disait que vos étoiles étaient amies, et que nous nous connaîtrions mutuellement. Je vois avec plaisir que mon pressentiment ne m'a pas trompée, et vos traits me voient maintenant, et le seul bruit de vos pas, avant que vous traversiez le corridor, m'en ont appris sur vous, pour que je ne me repente pas d'avoir voulu vous voir. — Asseyons-nous et parlons. — Nous sommes déjà amis. — Comment, dis-je, milady, honorez-vous si vite du nom d'un homme dont le nom et la vie vous sont entièrement inconnus ? vous ignorez qui je suis. C'est vrai, reprit-elle ; je ne sais ni ce que vous pensez selon le monde, ni ce que vous avez fait pendant que vous avez vécu parmi les hommes ; mais je sais déjà ce que vous êtes devant Dieu. Ne me prenez point pour une folle, comme le monde me le dit souvent ; mais je ne puis résister au besoin de vous parler à cœur ouvert. Il est une science, inconnue aujourd'hui dans votre Europe, science qui est née en Orient, qui n'y a jamais péri, qui y vit encore. — Je la possède. — Je lis dans les astres. Nous sommes tous enfants de quelqu'un de ces feux célestes qui présidèrent à notre naissance, et dont l'influence heureuse ou maligne est écrite dans nos os, sur nos fronts, dans nos traits, dans les déliements de notre main, dans la forme de notre pied, dans notre geste, dans notre démarche ; je

ne vous vois que depuis quelques minutes; eh bien! je vous connais comme si j'avais vécu un siècle avec vous. — Voulez-vous que je vous révèle à vous-même? voulez-vous que je vous prédise votre destinée? — Gardez-vous-en bien, milady, lui répondis-je en souriant; je ne nie pas ce que j'ignore; je n'affirmerai pas que dans la nature visible et invisible où tout se tient, où tout s'enchaîne, des êtres d'un ordre inférieur comme l'homme, ne soient pas sous l'influence d'êtres supérieurs, comme les astres ou les anges, mais je n'ai pas besoin de leur révélation pour me connaître moi-même, — corruption, infirmité et misère! — Et quant aux secrets de ma destinée future, je croirais profaner la divinité qui me les cache, si je les demandais à la créature. — En fait d'avenir, je ne crois qu'à Dieu, à la liberté et à la vertu. — N'importe, me dit-elle, croyez ce qu'il vous plaira; quant à moi, je vois évidemment que vous êtes né sous l'influence de trois étoiles heureuses, puissantes et bonnes, qui vous ont doué de qualités analogues et qui vous conduisent à un but que je pourrais, si vous vouliez, vous indiquer dès aujourd'hui. — C'est Dieu qui vous amène ici pour éclairer votre âme; vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont il a besoin, comme d'instruments, pour les œuvres merveilleuses qu'il va bientôt accomplir parmi les hommes. — Croyez-vous le règne du messie arrivé? — Je suis né chrétien, lui dis-je, c'est vous répondre. — Chrétien! reprit-elle avec un

signe d'humeur ; — moi aussi je suis chrétien ; mais celui que vous appelez le Christ n'a pas dit : « Je vous parle encore par paraboles, celui qui viendra après moi vous parlera en fait et en vérité. » — Eh bien ! c'est celui-là que nous attendons ! Voilà le messie qui n'est pas venu encore, qui n'est pas loin, que nous verrons de nos yeux, et pour la venue de qui tout se prépare dans le monde ! — Que répondrez-vous ? et comment pouvez-vous nier ou rétorquer les paroles mêmes de notre évangile que je viens de vous citer ? quels sont vos motifs pour croire au Christ ? — Permettez-moi, repris-je, milady, de ne pas entrer avec vous dans une semblable discussion, je n'y entre pas avec moi-même. — Il y a deux lumières pour l'âme : l'une qui éclaire l'esprit, qui est sujette à discussion, au doute, et qui souvent ne conduit qu'à l'erreur et à l'égarement ; l'autre, qui éclaire le cœur et qui ne trompe jamais ; car elle est à la fois évidence et conviction, et pour nous autres, pauvres mortels, la vérité n'est qu'une conviction. Dieu seul possède la vérité autrement et sans mélange ; nous ne la possédons que comme une lueur. — Je crois au Christ, parce qu'il a apporté à ce monde la doctrine la plus sainte, la plus féconde, la plus divine qui ait jamais rayonné sur l'intelligence humaine. — Une doctrine si céleste ne peut être le fruit de la déception et du mensonge. — Le Christ l'a dit comme le dit la raison. — Les doctrines se connaissent à leur morale, comme l'arbre se

connait à ses fruits ; les fruits du christianisme, j'en parle de ses fruits à venir plus encore que de ses fruits déjà cueillis et corrompus, sont infinis, parfaits et divins ; — donc la doctrine elle-même est divine ; — donc l'auteur est un verbe divin, comme il se nommait lui-même. — Voilà pourquoi je suis chrétien, voilà toute ma controverse religieuse avec moi-même ; avec les autres je n'en ai point ; on ne prouve à l'homme que ce qu'il croit déjà. — Mais enfin, reprit-elle, trouvez-vous donc le monde social, politique et religieux bien ordonné ? et ne sentez-vous pas ce que tout le monde sent, le besoin, la nécessité d'un révélateur, d'un rédempteur, du messie que nous attendons et que nous voyons déjà dans nos désirs ? — Oh ! pour cela, me dis-je, c'est une autre question. — Nul plus que moi ne souffre et ne gémit du gémissement universel de la nature, des hommes et des sociétés. — Nul ne confesse plus haut les énormes abus sociaux, politiques et religieux. — Nul ne désire et n'espère davantage un réparateur à ces maux intolérables de l'humanité. — Nul n'est plus convaincu que ce réparateur ne peut être que divin ! — Si vous appelez cela attendre un messie, je l'attends comme vous, et plus que vous je soupire après sa prochaine apparition ; comme vous, et plus que vous, je vois, dans les croyances ébranlées de l'homme, dans le tumulte de ses idées, dans le vide de son cœur, dans la dépravation de son état social, dans les tremblements répétés de ses institutions poli-

tous les symptômes d'un bouleversement ,  
conséquent, d'un renouvellement prochain  
inent. Je crois que Dieu se montre toujours  
ent précis où tout ce qui est humain est  
ant, où l'homme confesse qu'il ne peut rien  
li-même. — Le monde en est là. Je crois  
un messie voisin de notre époque ; mais, dans  
ie, je ne vois point le Christ qui n'a rien de  
nous donner en sagesse, en vertu et en vé-  
vois celui que le Christ a annoncé devoir  
près lui, — cet esprit saint toujours agis-  
jours assistant l'homme, toujours lui ré-  
selon le temps et les besoins, ce qu'il doit  
: savoir. — Que cet esprit divin s'incarne  
n homme ou dans une doctrine, dans un  
dans une idée, peu importe, c'est toujours  
mme ou doctrine, fait ou idée, je crois en  
père en lui et je l'attends, et plus que vous,  
, je l'invoque ! Vous voyez donc que nous  
s nous entendre et que nos étoiles ne sont  
ivergentes que cette conversation a pu vous  
penser. — Elle sourit ; ses yeux, quelque-  
ilés d'un peu d'humeur pendant que je lui  
ais mon rationalisme chrétien, s'éclairèrent  
tendresse de regard et d'une lumière pres-  
naturelle. — Croyez ce que vous voudrez,  
-elle, vous n'en êtes pas moins un de ces  
es que j'attendais, que la Providence m'en-  
t qui ont une grande part à accomplir dans  
e qui se prépare ; bientôt vous retournerez

en Europe ; l'Europe est finie , la France seule a une grande mission à accomplir encore ; vous y participerez, je ne sais pas encore comment, mais je puis vous le dire ce soir , si vous le désirez, quand j'aurai consulté vos étoiles. — Je ne sais pas encore le nom de toutes , j'en vois plus de trois maintenant ; j'en distingue quatre, peut-être cinq, et, qui sait ? plus encore. L'une d'elles est certainement Mercure, qui donne la clarté et la couleur à l'intelligence et à la parole ; vous devez être poète : cela se lit dans vos yeux et dans la partie supérieure de votre figure ; plus bas, vous êtes sous l'empire d'astres tout différents, presque opposés ; il y a une influence d'énergie et d'action, il y a du soleil aussi, dit-elle tout à coup, dans la pose de votre tête et dans la manière dont vous la rejetez sur votre épaule gauche. — Remerciez Dieu : il y a peu d'hommes qui soient nés sous plus d'une étoile, peu dont l'étoile soit heureuse, moins encore dont l'étoile, même favorable, ne soit contre-balancée par l'influence maligne d'une étoile opposée. Vous, au contraire, vous en avez plusieurs, et toutes sont en harmonie pour vous servir, et toutes s'entr'aident en votre faveur. — Quel est votre nom ? — Je le lui dis. — Je ne l'avais jamais entendu ! reprit-elle avec l'accent de la vérité. — Voilà, milady, ce que c'est que la gloire. — J'ai composé quelques vers dans ma vie, qui ont fait répéter un million de fois mon nom par tous les échos littéraires de l'Europe ; mais cet écho est



faible pour traverser votre mer et vos montagnes, et ici je suis un homme tout nouveau, un me complètement inconnu, un nom jamais prononcé ! Je n'en suis que plus flatté de la bienveillance que vous me prodiguez : je ne la dois qu'à vous et à moi. — Oui, me dit-elle, poète ou non, je vous aime et j'espère en vous ; nous nous reverrons, soyez-en certain ! Vous retournerez dans l'Occident, mais vous ne tarderez pas beaucoup à venir en Orient : c'est votre patrie. — C'est du mensonge, lui dis-je, la patrie de mon imagination. — Rien pas, reprit-elle ; c'est votre patrie véritable, la patrie de vos pères. — J'en suis sûre maintenant ; regardez votre pied ! — Je n'y vois, lui dit-elle, que la poussière de vos sentiers qui le couvre et dont je rougirais dans un salon de la vieille Europe. — Rien, ce n'est pas cela, reprit-elle encore : — regardez votre pied. — Je n'y avais pas pris garde moi-même. — Voyez, le cou-de-pied est très-élevé, et il y a entre votre talon et vos orteils, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l'eau y passe sans vous mouiller. C'est le pied de l'Arabe ; c'est le pied de l'Orient ; vous êtes un fils de ces climats, et nous approchons le jour où chacun rentrera dans la terre de ses pères. — Nous nous reverrons. — Un esclave noir se coucha alors, et, se couchant devant elle, le front sur un tapis et les mains sur la tête, lui dit quelques mots en arabe. — Allez, me dit-elle, vous êtes servi ; revenez vite et revenez bientôt ; je vais m'occuper de



vous et voir plus clair dans la confusion de mes idées sur votre personne et votre avenir. Moi, je ne mange jamais avec personne ; je vis trop sobrement ; du pain, des fruits, à l'heure où le besoin fait sentir, me suffisent ; je ne dois pas mettre un hôte à mon régime. — Je fus conduit sous un beauceau de jasmin et de laurier-rose, à la porte de mes jardins. — Le couvert était mis pour M. de Paris et pour moi ; nous dînâmes très-vite, mais elle ne tendit même pas que nous fussions hors de table, elle envoya Léonardi me dire qu'elle m'attendait. — J'y courus ; je la trouvai fumant une longue pipe orientale ; elle m'en fit apporter une. J'étais déjà accoutumé à voir fumer les femmes les plus élégantes et les plus belles de l'Orient, je ne trouvais plus rien de choquant dans cette attitude gracieuse et nonchalante, ni dans cette fumée odorante s'échappant en légères colonnes des lèvres d'une belle femme, et interrompant la conversation sans la refroidir. — Nous causâmes longtemps ainsi et toujours sur le sujet favori, sur le thème unique et mystérieux de cette femme extraordinaire, magicienne moderne, rappelant tout à fait les magiciennes fameuses de l'antiquité ! — Circé des déserts. Il me parut que les doctrines religieuses de lady Esther étaient un mélange habile, quoique confus, des différentes religions au milieu desquelles elle s'est condamnée à vivre ; mystérieuse comme les Druzes, dont, seule peut-être au monde, elle connaît le secret mystique ; résignée comme le

ulman , et fataliste comme lui ; avec le juif , adant le messie , et avec le chrétien , professant oration du Christ et la pratique de sa charitable ale. Ajoutez à cela les couleurs fantastiques es rêves surnaturels d'une imagination teinte rient et échauffée par la solitude et la médita- a , quelques révélations , peut-être , des astro- pes arabes ; et vous aurez l'idée de ce com- sé sublime et bizarre qu'il est plus commode ppeler folie que d'analyser et de comprendre. n , cette femme n'est point folle. — La folie , i s'écrit en traits trop évidents dans les yeux , ut point écrite dans son beau et droit regard ; la le , qui se trahit toujours dans la conversation , et elle interrompt toujours involontairement la ite par des écarts brusques , désordonnés et centriques , ne s'aperçoit nullement dans la con- nation élevée , mystique , nuageuse , mais sou- me , liée , enchaînée et forte de lady Esther. S'il e fallait prononcer , je dirais plutôt que c'est une ie volontaire , étudiée , qui se connaît soi-même , qui a ses raisons pour paraître folie. — La puis- te admiration que son génie a exercée et exerce ore sur les populations arabes qui entourent les ontagnes prouve assez que cette prétendue folie est qu'un moyen. Aux hommes de cette terre de rediges , à ces hommes des rochers et des déserts , ont l'imagination - est plus colorée et plus bru- reuse que l'horizon de leurs sables ou de leurs mers , il faut la parole de Mahomet ou de lady

Stanhope ! il faut le commerce des astres , les prophéties, les miracles, la seconde vue du génie ! — Lady Stanhope l'a compris , d'abord par la portée de son intelligence vraiment supérieure ; puis peut-être, comme tous les êtres doués de puissantes facultés intellectuelles , a-t-elle fini par séduire elle-même, et par être la première néophyte du symbole qu'elle s'était créé pour d'autres. — C'est l'effet que cette femme a produit sur moi. On ne peut la juger ni la classer d'un mot ; c'est une statue à immenses dimensions ; — on ne peut juger qu'à son point de vue. — Je ne serais pas surpris qu'un jour prochain ne réalisât une partie de la destinée qu'elle se promet à elle-même : un empire dans l'Arabie , un trône dans Jérusalem ! La moindre commotion politique , dans la région de l'Orient qu'elle habite, pourrait la soulever jusqu'à là. — Je n'ai à ce sujet , lui dis-je, qu'un reproche à faire à votre génie, c'est celui d'avoir été trop timide avec les événements, et de n'avoir pas encore poussé votre fortune jusqu'où elle pouvait vous conduire. — Vous parlez, me dit-elle, comme un homme qui croit encore trop à la volonté humaine, et pas assez à l'irrésistible empire de la destinée seule ; ma force à moi est en elle. — Je l'entends , je ne l'appelle pas ; j'é vieillis , j'ai diminué de beaucoup ma fortune, je suis maintenant seule et abandonnée à moi-même sur ce rocher désert, en proie au premier audacieux qui voudrait forcer mes portes, entourée d'une bande de domestiques

fidèles et d'esclaves ingrats, qui me dépouillent  
les jours et menacent quelquefois ma vie;  
dernièrement encore, je n'ai dû mon salut qu'à ce  
nigard, dont j'ai été forcée de me servir pour  
tendre ma poitrine contre celui d'un esclave  
que j'ai élevé! Eh bien, au milieu de toutes  
tribulations, je suis heureuse; je réponds à tout  
le mot sacré des musulmans : Allah kenim! la  
bonté de Dieu! et j'attends avec confiance l'avenir  
et je vous ai parlé, et dont je voudrais vous in-  
sérer à vous-même la certitude que vous devez en  
voir!

Après avoir fumé plusieurs pipes, bu plusieurs  
tasses de café, que les esclaves nègres apportaient  
à quart d'heure en quart d'heure : Venez, dit-elle.  
Je vais vous conduire dans un sanctuaire où je ne  
laisse pénétrer aucun profane, c'est mon jardin.  
Nous y descendîmes par quelques marches, et je  
me courus avec elle, dans un véritable enchante-  
ment, un des plus beaux jardins turcs que j'aie en-  
core vus en Orient. — Des treilles sombres, dont les  
côtes de verdure portaient, comme des milliers de  
grappes, les raisins éincelants de la Terre promise;  
des kiosques où les arabesques sculptées s'entrela-  
ient aux jasmins et aux plantes grimpantes, lianes  
d'Asie; des bassins où une eau artificielle, il est  
vrai, venait d'une lieue de loin murmurer et jaillir  
dans les jets d'eau de marbre; des allées jalonnées  
de tous les arbres fruitiers de l'Angleterre, de l'Eu-  
rope, de ces beaux climats; de vertes pelouses

semées d'arbustes en fleurs, et des compas de marbre entourant des gerbes de fleurs : pour mes yeux : — voilà ce jardin ; — nous reposâmes tour à tour dans plusieurs des dont il est orné, et jamais la conversation de lady Esther ne perdit le ton ni l'élévation de sujet qu'elle avait eus le jour. Puisque la destinée, me dit-elle à la fin, vous a voyé ici, et qu'une sympathie si étonnante entre nos astres me permet de vous confier ce que je ne cherais à tant de profanes, venez, je veux vous montrer de vos yeux un prodige de la nature dont la destination n'est connue que de moi et de mes adeptes ; — les prophéties de l'Orient l'avaient annoncé depuis bien des siècles, et vous allez vous-même si ces prophéties sont accomplies. Elle ouvrit une porte du jardin qui donnait sur une petite cour intérieure où j'aperçus deux juments arabes de première race et d'une rare perfection de formes. Approchez, me dit-elle, et regardez cette jument baie ; voyez si elle n'a pas accompli en elle tout ce qui est écrit dans la prophétie : — elle n'a pas été ni bridée, ni sellée. — Je vis en effet sur ce bel animal la nature assez rare pour servir l'illusion d'un prodige, la nature assez vulgaire chez des peuples à demi barbares — la jument avait au défaut des épaules une poitrine si large et si profonde, et imitant si bien la forme d'une selle turque, qu'on pouvait dire avec vérité qu'elle était née toute sellée, et, aux étrières.

rait en effet la monter sans éprouver le besoin de selle artificielle ; — cette jument, magnifique bête, semblait accoutumée à l'admiration et au respect que lady Stanhope et ses esclaves lui témoignent, et pressentir la dignité de sa future mission ; mais personne ne l'a montée, et deux palefreniers la soignent et la surveillent constamment sans la perdre un seul instant de vue. Une autre, blanche, et à mon avis infiniment plus belle, plus sage, avec la jument du Messie, le respect et les ordres de lady Stanhope ; nul ne l'a montée non plus. Lady Esther ne me dit pas, mais me laissa à penser que, quoique la destinée de la jument blanche fût moins sainte, elle en avait une cependant mystérieuse et importante aussi ; et je crus comprendre que lady Stanhope la réservait pour la monter elle-même le jour où elle ferait son entrée, à côté du Messie, dans la Jérusalem reconquise. Après avoir fait promener quelque temps ces deux juments sur une pelouse hors de l'enceinte de la forteresse, et joui de la souplesse et de la grâce de ces nobles animaux, nous rentrâmes, et je renouvelai à lady Esther mes instances pour qu'elle me permît enfin de lui présenter M. de Parseval, mon ami et mon compagnon de voyage, qui m'avait suivi, malgré moi, chez elle, et qui attendait vainement depuis le matin une faveur dont elle est si avare. — Elle y consentit enfin, et nous rentrâmes tous trois pour passer la soirée ou la nuit dans le petit salon que j'ai déjà dépeint. Le café et les pipes

reparurent avec la profusion orientale, et fut bientôt rempli d'un tel nuage de fumée que la figure de lady Stanhope ne nous apparaissait qu'à travers une atmosphère semblable à la sphère magique des évocations. Elle causa avec la même force, la même grâce, la même abondance mais avec infiniment moins de surnaturel, sur des sujets moins sacrés pour elle, qu'elle ne l'avait fait avec moi seul dans tout le cours de la journée. J'espère, me dit-elle tout à coup, que vous n'êtes pas aristocrate; je n'en doute pas en vous voyant. Vous vous trompez, milady, lui dis-je. Je ne suis ni aristocrate, ni démocrate; j'ai assez vécu pour connaître les deux revers de la médaille de l'humanité pour les trouver aussi creux l'un que l'autre. Je suis ni aristocrate, ni démocrate; je suis libéral et partisan exclusif de ce qui peut améliorer et perfectionner l'homme tout entier, qu'il soit au sommet ou au pied de l'échelle sociale! je ne suis ni pour le peuple, ni pour les grands, mais pour l'humanité tout entière; et je ne crois ni aux institutions aristocratiques, ni aux institutions démocratiques, que la vertu exclusive de perfectionner l'humanité. Cette vertu n'est que dans une morale divine, dans une religion parfaite! la civilisation des peuples, c'est leur foi! — Cela est vrai, répondit-elle; cependant je suis aristocrate malgré moi, et il me paraît convenir, ajouta-t-elle, que s'il y a des vices dans l'aristocratie, au moins il y a de hautes vertus à côté pour les racheter et les compenser, tant

dans la démocratie je vois bien les vices, et les vices les plus bas et les plus envieux, mais je cherche en vain les hautes vertus. — Ce n'est pas cela, milady, lui dis-je ; il y a des deux parts vices et vertus ; mais dans les hautes classes , ces vices mêmes ont un côté brillant ; dans la classe inférieure , au contraire, ces vices se montrent dans toute leur nudité, et blessent davantage le sentiment moral dans le regard qui les contemple ; la différence est dans l'apparence , et non dans le fait ; mais, en réalité , le même vice est plus vice dans l'homme riche, élevé et instruit, que dans l'homme sans lumières et sans pain , — car chez l'un le vice est de choix, chez l'autre de nécessité ; — méprisez-le donc partout, et plus encore chez l'aristocratie vicieuse, et ne jugeons pas l'humanité par classe , mais par homme ; les grands auraient les vices du peuple , s'ils étaient peuple , et les petits auraient les vices des grands , s'ils étaient grands ! La balance est égale , ne pesons pas. — Eh bien ! passons , me dit-elle ; mais laissez-moi croire que vous êtes aristocrate comme moi ; il m'en coûterait trop de vous croire du nombre de ces jeunes Français qui soulèvent l'écume populaire contre toutes les notabilités que Dieu, la nature et la société ont faites, et qui renversent l'édifice pour se faire, de ses ruines, un piédestal à leur envieuse bassesse ! — Non, lui dis-je, tranquillisez-vous ; je ne suis pas de ces hommes ; je suis seulement de ceux qui ne méprisent pas ce qui est au-dessous d'eux dans l'ordre



social, tout en respectant ce qui est au-dessus  
mais dont le désir ou le rêve serait d'appeler tous  
les hommes, indépendamment de leur degré dans  
les hiérarchies arbitraires de la politique, à la même  
lumière, à la même liberté et à la même perfec-  
tion morale ! et puisque vous êtes religieuse, que  
vous croyez que Dieu aime également tous ses en-  
fants, et que vous attendez un second Messie pour  
redresser toutes choses, vous pensez, sans doute  
comme eux et comme moi. — Oui, reprit-elle  
mais je ne m'occupe plus de politique humaine  
j'en ai assez, j'en ai trop vu pendant dix ans que  
j'ai passés dans le cabinet de M. Pitt, mon oncle  
et que toutes les intrigues de l'Europe sont venues  
retentir autour de moi ; — j'ai méprisé, je méprise  
l'humanité, je n'en veux plus entendre parler ; tout  
ce que font les hommes pour les hommes est sans  
fruit ! les formes me sont indifférentes. — Et à moi  
aussi, lui dis-je. — Le fond des choses, c'est Dieu  
la vertu ! — Je pense exactement ainsi, lui répond  
je ; ainsi n'en parlons plus, nous voilà d'accord.

Passant à des sujets moins graves, et plaisantant  
sur l'espèce de divination qui lui faisait compre-  
dre un homme tout entier au premier regard et à  
seule inspection de son étoile, je mis sa sagesse  
à l'épreuve, et je l'interrogeai sur deux ou trois voya-  
geurs de ma connaissance, qui depuis quinze ans  
étaient venus passer sous ses yeux. Je fus frappé  
de la parfaite justesse de son coup d'œil sur chacun  
de ces hommes. Elle analysa entre autres, avec une

bonhomie les plus simples et les plus sédui-  
: et ce qui mit le comble à mon étonnement,  
fit admirer le plus la mémoire inflexible de  
même, c'est que ce voyageur n'avait passé  
six heures chez elle, et que seize années s'é-  
coulées entre la visite de cet homme et le  
: que je lui demandais de ses impressions  
. La solitude concentre et fortifie toutes les  
s de l'âme. — Les prophètes, les saints, les  
hommes et les poètes l'ont merveilleusement  
is; — et leur nature leur fait chercher à tous  
rt ou l'isolement parmi les hommes. —  
nom de Buonaparte tomba comme toujours  
a conversation. Je croyais, lui dis-je, que  
fanatisme pour cet homme mettrait une bar-  
nre nous. — Je n'ai été, me dit-elle, fana-  
que de ses malheurs et de pitié pour lui. —  
i aussi, lui dis-je, et ainsi nous nous enten-  
ncore.

Je ne pouvais m'expliquer comment une femme

la tailler dans les sentiments divins et moraux  
vertu et la liberté !

La nuit s'écoula ainsi à parcourir librement  
sans affectation de la part de lady Esther tous  
sujets qu'un mot amène et emporte dans une c  
versation à tout hasard. — Je sentais qu'aucu  
corde ne manquait à cette haute et ferme inte  
gence, et que toutes les touches du clavier rendait  
un son juste, fort et plein, — excepté peut-être  
corde métaphysique, que trop de tension et  
solitude avaient faussée ou élevée à un diapason  
trop haut pour l'intelligence mortelle. — Nous ne  
séparâmes avec un regret sincère de ma part, et  
un regret obligeant témoigné de la sienne.

Point d'adieu, me dit-elle, nous nous reverrons  
souvent dans ce voyage et plus souvent encore de  
d'autres voyages que vous ne projetez pas même  
core. Allez vous reposer, et souvenez-vous que je  
laissez une amie dans les solitudes du Liban. — Elle  
me tendit la main ; je portai la mienne sur son  
cœur, à la manière des Arabes, et nous sortîmes

#### VISITE A L'ÉMIR BESCHIR.

Le lendemain, à quatre heures du matin, nous  
étions, M. de Parseval et moi, à cheval sur la pente  
escarpée qui descend de son monastère dans la pro  
fonde vallée du torrent Belus ; nous franchîmes  
gué les eaux épuisées par l'été, et nous commen  
çâmes à gravir les hautes montagnes du Liban.

et Dgioun de Deir-el-Kammar, ou le couvent  
ne, palais de l'émir Beschir, prince souve-  
Druzes et de toutes les montagnes du Li-  
dy Esther nous avait donné son médecin  
ous servir de drogman, et un de ses pale-  
arabes pour guide.— Nous arrivâmes, après  
ures de marche, à une vallée plus profonde,  
ite et plus pittoresque qu'aucune de celles  
s avions déjà parcourues. A droite et à gau-  
evaient, comme deux remparts perpendi-  
, hauts de trois à quatre cents pieds, deux  
de montagnes qui semblaient avoir été sé-  
écemment l'une de l'autre par un coup de  
du fabricant des mondes, ou peut-être  
ement de terre qui secoua le Liban jus-  
s ses fondements, quand le fils de l'homme  
son âme à Dieu, non loin de ces mêmes  
nes, poussa ce dernier soupir qui refoula  
d'erreur, d'oppression et de mensonge, et  
a vérité, la liberté et la vie dans un monde  
élé. — Les blocs gigantesques, détachés des  
ancs des montagnes, semés comme des cail-  
r la main des enfants dans le lit d'un ruis-  
ormaient le lit horrible, profond, immense,  
, de ce torrent à sec; quelques-unes de  
res étaient des masses plus élevées et plus  
que de hautes maisons. Les unes étaient  
d'aplomb comme des cubes solides et éter-  
s autres, suspendues sur leurs angles et  
les par la pression d'autres roches invis-

bles, semblaient tomber encore, rouler toujours et présentaient l'image d'une ruine en action, d'une chute incessante, d'un chaos de pierres, d'une avalanche intarissable de rochers : — rochers de couleur funèbre, gris, noirs, marbrés de fentes de blanc, opaques; vagues pétrifiées d'un flegme de granit; pas une goutte d'eau dans les profonds interstices de ce lit calciné par le soleil brûlant de la Syrie; pas une herbe, une tige, une plante grimpante, ni dans ce torrent, ni sur les pentes crénelées et ardues des deux côtés de l'abîme; c'était un océan de pierres, une cataracte de rochers, à laquelle la diversité de leurs formes, la variété de leurs poses, la bizarrerie de leurs chutes, le jeu des ombres ou de la lumière sur leurs flancs ou sur leur surface, semblaient prêter le mouvement de la fluidité. Si le Dante eût voulu peindre dans un des cercles de son enfer, l'enfer des pierres, l'enfer de l'aridité, de la ruine, de la chute des choses, de la dégradation des mondes, de la caducité des âges, voilà la scène qu'il aurait dû simplement copier : — c'est un fleuve des dernières heures du monde quand le feu aura tout consumé, et que la terre, dévoilant ses entrailles, ne sera plus qu'un bloc mutilé de pierres calcinées sous les pas du terrible juge qui viendra la visiter. Nous suivîmes cette vallée des lamentations pendant deux heures, sans que la scène variât autrement que par les circuits divers que le torrent suivait lui-même entre les montagnes, et par la manière plus ou moins ter-

e dont les rochers se groupaient dans leur lit  
mant de pierres. — Jamais cette vallée ne s'ef-  
ra de mon imagination. Cette terre a dû être  
remière, la terre de la poésie terrible et des la-  
stations humaines ; l'accent pathétique et gran-  
e des prophéties s'y fait sentir dans sa sauvage,  
hétique et grandiose nature. Toutes les images  
la poésie biblique sont gravées en lettres ma-  
eules sur la face sillonnée du Liban et de ses  
es dorées, et de ses vallées ruisselantes, et de  
vallées muettes et mortes. L'esprit divin, l'in-  
nation surhumaine qui a soufflé dans les âmes et  
e les harpes du peuple poétique à qui Dieu par-  
le par symboles et par images, frappait ainsi plus  
tamment les yeux des bardes sacrés dès leur en-  
ce, et les nourrissait d'un lait plus fort que  
e, vieux et pâles héritiers de la harpe antique ;  
us qui n'avons sous les yeux qu'une nature gra-  
me, douce et cultivée, nature civilisée et déco-  
te comme nous. —

À midi, nous atteignîmes les plus hautes mon-  
mes que nous avions à franchir. Nous commen-  
mes à redescendre par les sentiers les plus escar-  
s, où les pieds de nos chevaux tremblaient sur  
pierre roulante qui nous séparait seule des pré-  
pices. — Après une heure de descente, nous  
erçâmes, au tournant d'une colline, le palais fan-  
tique de Dptédin, près de Deïr-el-Kammar. Nous  
lâmes un cri de surprise et d'admiration, et,  
un mouvement involontaire, nous arrêtâmes nos

chevaux pour contempler la scène neuve, pit resque, orientale, qui s'ouvrait devant nos regards.

A quelques pas de nous, une immense nappe d'eau écumante sortait de l'écluse d'un moulin tombait, d'une hauteur de cinquante à soixante pieds, sur des rochers qui la brisaient en lambours flottants; le bruit de cette chute d'eau et la fraîcheur qu'elle répandait dans l'air, et qui venait humecter nos fronts brûlants, préparait délicieusement nos sens à l'admiration dont ils aimaient à jouir. — Au-dessus de cette chute d'eau qui se perdait dans les abîmes dont nous ne pouvions apercevoir le fond, s'ouvrait en entonnoir une vaste et profonde vallée, cultivée depuis le pied jusqu'au sommet, en mûriers, en vignes, en oliviers, et où la terre était partout revêtue de la verdure la plus fraîche et la plus légère; quelques beaux villages étaient suspendus en terrasses sur les déclivités de toutes les montagnes qui entouraient la vallée de Deïr-el-Kammar. — D'un côté l'horizon s'entr'ouvrait et laissait voir, au-dessus des sommets moins élevés du Liban, la mer de Syrie. *Ecce mare magnum!* — dit David. Voilà là-bas la grande mer bleue avec ses vagues et ses mugissements et ses immenses reptiles! — David était là, peut-être, quand il jeta cette exclamation poétique! — En effet on aperçoit la mer d'Égypte, teinte d'un bleu plus foncé que le ciel et fondue au loin avec l'horizon par la brume épaisse et poreuse et violette qui voile tous les rivages d'

cette partie de l'Asie. Au fond de cette immense vallée, la colline de Dptédin, qui porte le palais de l'émir, prenait naissance et s'élevait, comme une tour immense, flanquée de rochers couverts de terre, et laissant pendre, de ses fissures et de ses crevasses, des gerbes de verdure flottante. Cette colline montait jusqu'au niveau du chemin en précipice où nous étions suspendus nous-mêmes; un ruisseau étroit et mugissant nous en séparait. A son sommet, et à quelques pas de nous, le palais mogol de l'émir s'étendait majestueusement sur tout le plateau de Dptédin, avec ses tours carrées, percées d'ogives crénelées à leur sommet; les longues galeries s'élevant les unes sur les autres, et présentant de longues files d'arcades élancées et légères comme les tiges des palmiers qui les couronnaient de leurs panaches aériens; ses vastes cours descendaient en degrés immenses, depuis le sommet de la montagne jusqu'aux murs d'enceinte des fortifications; à l'extrémité de la plus vaste de ces cours, sur lesquelles nos regards plongeaient de l'élévation où nous étions placés, la façade irrégulière du palais des femmes se présentait à nous, ornée de légères et gracieuses colonnades dont les troncs minés et effilés, et de formes irrégulières et inégales, se dressaient jusqu'aux toits, et portaient comme un parasol les légères tentures de bois peint, qui servaient de portique à ce palais.

— Un escalier de marbre, décoré de balustrades sculptées en arabesques, conduisait de ce portique



ment , armés de pistolets argentes et de Damas étincelants d'or et de ciselures ; cours qui faisaient face au palais étaient elles-mêmes d'une foule de serviteurs , sans , de prêtres ou de soldats sous tous mes variés et pittoresques que les cinq peuples du Liban affectent : le Druze , le Chrétien , le Grec , le Maronite , le Métualis . à six cents chevaux arabes étaient attachés par les pieds et par la tête à des cordes tendues qui fermaient les cours , sellés , bridés et couverts de couvertures éclatantes de toutes les couleurs ; quelques-uns de chameaux , les uns couchés , les autres debout , d'autres à genoux pour se faire charger ou décharger ; et sur la terrasse la plus élevée de la cour intérieure , quelques jeunes pages , couronnés de fleurs , les uns sur les autres , se lançaient le dague , se jetaient en se couchant sur leurs chevaux ; et se jetaient à toute bride sur leur adversaire désarmé et le tuaient , avec une grâce et une vigueur admi-

à la tige d'un long roseau. — Là nous en-  
mes porter au prince les lettres que nous avions  
lui. Peu d'instants après, il nous envoya son  
ier médecin, M. Bertrand, né en Syrie, d'une  
lle française, et ayant conservé encore la langue  
souvenir de sa patrie. — Il nous conduisit dans  
artement que l'hospitalité de l'émir nous of-  
t, et des esclaves emmenèrent notre suite et nos  
aux dans un autre quartier du palais. Notre  
artement consistait en une jolie cour décorée de  
stres arabesques, avec une fontaine jaillissante  
milieu, coulant dans un large bassin de mar-  
; autour de cette cour, trois pièces et un divan,  
t-à-dire un appartement plus large que les au-  
t, formé par une arcade qui s'ouvre sur la cour  
érieure, et qui n'a ni portes ni rideaux qui la  
iment : c'est une transition entre la maison et  
rue qui sert de jardin aux paresseux Musul-  
ms, et dont l'ombre immobile remplace pour  
celle des arbres, qu'ils n'ont ni l'industrie de  
nter, ni la force d'aller chercher où la nature  
a fait croître pour eux. Nos chambres, quoi-  
e dans ce magnifique palais, auraient paru trop  
abrées au plus pauvre paysan de nos chaumiè-  
; les fenêtres n'avaient point de vitres, luxe  
connu dans l'Orient, malgré les rigueurs de l'hi-  
r dans ces montagnes; ni lits, ni meubles, ni  
aises; rien que les murailles nues, décrépite.  
rcées de trous de rats et de lézards; et pour  
ancher, de la terre battue, inégale, mêlée de

paille hachée. — Des esclaves apportèrent de jonc , qu'ils étendirent sur ce planche tapis de Damas, dont ils recouvrirent les et apportèrent ensuite une petite table de bois en bois incrusté de nacre de perles ; ces tables n'ont pas un demi-pied de diamètre et pas d'élévation ; elles ressemblent à un tronc de colonne brisée , et ne peuvent porter que le plateau sur lequel les Musulmans placent les six plats dont leur repas se compose.

Notre dîner, placé sur cette table, se composait d'un pilau, d'un plat de lait aigri que l'on arrosait de l'huile, et de quelques morceaux de mouton ché, que l'on pile avec du riz bouilli, et dont on fait certaines courges semblables à nos concombres. C'est le mets le plus recherché et le plus sain. En effet, que l'on puisse manger dans tout le monde pour boisson, de l'eau pure que l'on boit dans des jattes de terre à longs becs, qu'on passe en main et dont on fait couler l'eau dans une coupe entr'ouverte , sans que le vase touche les lèvres, les couteaux, ni cuillers, ni fourchettes; on mange avec les mains, mais les ablutions multipliées rendent cette coutume moins révoltante pour les Musulmans.

A peine avons-nous fini de dîner , qu'un eunuque nous envoya dire qu'il nous attendait. Nous sortîmes d'une vaste cour ornée de fontaines, et nous entrâmes dans un portique formé de hautes colonnes grêles qui supportent le toit du palais. — Nous fûmes introduits dans une très-belle salle dont

était de marbre, et les plafonds et les murs peints de couleurs vives et d'arabesques élégantes par des peintres de Constantinople. — Des jets d'eau murmuraient dans les angles de l'appartement, et dans le fond, derrière une colonnade dont les entre-colonnements étaient grillés et vitrés, on apercevait un tigre énorme, dormant la tête appuyée sur ses pattes croisées. — La moitié de la chambre était remplie de secrétaires avec leurs longues robes et leur écritoire d'argent, passée en guise de poignard dans leur ceinture ; d'Arabes richement vêtus et armés ; de nègres et de mulâtres attendant les ordres de leur maître, et de quelques officiers égyptiens revêtus de vestes européennes et coiffés du bonnet grec de drap rouge, avec une longue houppe bleue pendant jusque sur les épaules. — L'autre partie de l'appartement était plus élevée d'environ un pied, et un large divan de velours rouge régnait tout autour. L'émir était accroupi à l'angle de ce divan. — C'était un beau vieillard à l'œil vif et pénétrant, au teint frais et animé, à la barbe grise et ondoyante ; une robe blanche, serrée par une ceinture de cachemire, le couvrait tout entier, et le manche éclatant d'un long et large poignard sortait des plis de sa robe à la hauteur de la poitrine, et portait une gerbe de diamants de la grosseur d'une orange. — Nous le saluâmes à la manière du pays, en portant notre main au front d'abord, puis sur le cœur ; il nous rendit notre salut avec grâce et en souriant, et nous fit signe de nous approcher et de

nous asseoir près de lui sur le divan. — Un interprète était à genoux entre lui et nous. — Je pris parole et lui exprimai le plaisir que j'éprouvais de visiter l'intéressante et belle contrée qu'il gouvernait avec tant de fermeté et de sagesse, et lui entre autres choses, que le plus bel éloge que je pouvais faire de son administration, c'était de trouver là; que la sûreté des routes, la richesse de la culture, l'ordre et la paix dans les villes, étaient les témoignages parlants de la vertu et de l'habileté du prince. — Il me remercia, et me fit sur l'Europe et principalement sur la politique de l'Europe la lutte des Turcs et des Égyptiens, une foule de demandes qui montraient à la fois tout l'intérêt qu'il avait pour cette question, et les connaissances et l'intelligence des affaires, peu communes chez un prince de l'Orient. On apporta le café, les pipes, qu'on renouvela plusieurs fois, et la conversation continua pendant près d'une heure.

Je fus ravi de la sagesse, des lumières, des manières nobles et dignes de ce vieux prince, et je me levai, après une longue conversation, pour l'accompagner dans ses bains, qu'il voulut nous montrer lui-même. Ces bains consistent en cinq ou six salles pavées de marbre à compartiments, et dont les plafonds et les murs étaient enduits de stucs et peints à la détrempe, avec beaucoup de goût et d'élégance par des peintres de Damas. Des jets d'eau chaude, froide, ou tiède, sortaient du pavé et répandaient leur température dans les salles. La dernière

de baigneurs. Le prince nous fit proposer le bain avec lui; nous n'acceptâmes nous le laissâmes entre les mains de ses qui s'apprétaient à le déshabiller.

allâmes de là, avec un de ses écuyers, visiter les écuries où ses magnifiques étalons étaient enchaînés. Il faut avoir visité les écuries de Damas, ou celles de l'émir Beschir, pour se faire une idée du cheval arabe. Ce superbe et gracieux animal perd de sa beauté, de sa douceur et de son caractère pittoresque, quand on le transplante, hors de son pays natal et de ses habitudes familières, dans les climats froids, et dans l'ombre et la solitude de nos écuries. Il faut le voir à la porte de la tente des Arabes du désert, la tête entre les jambes, et sa longue crinière noire, comme un pavillon mobile, et balayant ses flancs polis comme du cuivre et comme de l'argent, avec le fouet tournant en cercle, dont l'extrémité est toujours teinte en rouge avec le henné - il faut le voir vêtu de ses

flammé, immense, intelligent, doux et fier, œil à fleur de tête; il faut le voir surtout en masse comme il était là, de deux à trois cents che- les uns couchés dans la poussière de la cou- autres entravés par des anneaux de fer attachés à longues cordes qui traversaient ces cours, d'autres échappés sur le sable et franchissant d'un bond des files de chameaux qui s'opposaient à leurs courses. Les uns de ceux-ci tenus à la main par de jeunes esclaves, vêtus de vestes écarlates, et reposant leurs têtes caressantes sur l'épaule de ces enfants; ce- jouant ensemble libres et sans laisse comme des poulains dans une prairie, se dressant l'un contre l'autre, ou se frottant le front contre le front, se léchant mutuellement leur beau poil luisant argenté : tous nous regardant avec une attention inquiète et curieuse à cause de nos costumes étrangers et de notre langue étrangère, mais se liant bientôt, et venant gracieusement caresser leur cou aux caresses et au bruit flatteur de nos mains. C'est une chose incroyable que la mobilité et la transparence de la physionomie de ces chameaux quand on n'en a pas été témoin. Toutes leurs pensées se peignent dans leurs yeux et dans les mouvements convulsifs de leurs joues, de leurs lèvres et de leurs naseaux, avec autant d'évidence, de mobilité, autant de caractère et de mobilité que les irrésistibles émissions de l'âme sur le visage d'un enfant. Quand nous nous approchions d'eux pour la première fois, ils nous faisaient des moues et des grimaces de répug-

et de curiosité tout à fait semblables à celles qu'un homme impressionnable aurait pu faire à l'aspect d'un objet imprévu et inquiétant. Notre langue surtout les frappait et les étonnait vivement; et le mouvement de leurs oreilles dressées et renversées en arrière, ou tendues en avant, témoignait de leur surprise et de leur inquiétude : j'admirais surtout plusieurs juments sans prix, réservées pour l'émir lui-même. Je fis proposer par mon drogman à l'écuyer jusqu'à dix mille piastres d'une des plus jolies; mais à aucun prix on ne décide un Arabe à se défaire d'une jument de premier sang; et je ne pus rien acheter cette fois. ♦

Nous rentrâmes à la fin du jour dans notre appartement, et l'on nous apporta un souper semblable au dîner. Plusieurs officiers de l'émir vinrent nous rendre visite de sa part. M. Bertrand, son premier médecin, passa la soirée avec nous. Nous pûmes causer, grâce à un peu d'italien et de français qu'il avait conservé du souvenir de sa famille. Il nous donna tous les renseignements les plus intéressants sur la vie intérieure de l'émir des Druzes. Ce prince, quoique âgé de soixante-douze ans, ayant perdu récemment sa première femme, à qui il devait toute sa fortune, venait de se remarier. Nous regrettâmes de n'avoir pas pu apercevoir sa nouvelle femme : elle est, dit-on, remarquablement belle. Elle n'a que quinze ans; c'est une esclave circassienne que l'émir a envoyé acheter à Constantinople, et qu'il a faite chrétienne avant de



l'épouser; car l'émir Beschir est lui-même chrétien et même catholique, ou plutôt il est comme la dans tous les pays de tolérance, il est de tous les cultes officiels de son pays; musulman pour les musulmans, Druze pour les Druzes, chrétien pour les chrétiens. Il y a chez lui des mosquées et une église; mais depuis quelques années sa religion de famille, la religion du cœur, est le catholicisme. Sa politique est telle, et la terreur de son nom si bien établie, que sa foi chrétienne n'inspire ni défiance ni répugnance aux Arabes musulmans, aux Druzes et aux Métualis qui vivent sous son empire. Il fait justice à tous, et tous le respectent également.

Le soir après souper, l'émir nous envoya quelques-uns de ses musiciens et de ses chanteurs qui improvisèrent des vers arabes en notre honneur. Il a parmi ses serviteurs des Arabes uniquement consacrés à ces sortes de cérémonies. Ils sont exactement ce qu'étaient les troubadours dans les châteaux du moyen âge, ou en Écosse les poètes populaires. Debout derrière le coussin de l'émir ou de ses fils pendant qu'ils prennent leur repas, ils chantent des vers à la louange des maîtres qu'ils servent ou des convives que l'émir veut honorer. Nous nous fîmes traduire par M. Bertrand quelques-uns de ces toasts poétiques : ils étaient en général très-insignifiants ou d'une telle recherche d'idées, qu'il serait impossible de les rendre avec des idées et des images appropriées à nos langues d'Europe.

Voici la seule pensée un peu claire que je trouve  
notée sur mon album.

« Votre vaisseau avait des ailes, mais le coursier  
de l'Arabe a des ailes aussi. Ses naseaux, quand  
il vole sur nos montagnes, font le bruit du vent  
dans les voiles du navire. Le mouvement de son  
galop rapide est comme le roulis pour le cœur  
des faibles; mais il réjouit le cœur de l'Arabe.  
Puisse son dos être pour vous un siège d'hon-  
neur et vous porter souvent au divan de l'émir ! »

Parmi les secrétaires de l'émir se trouvait alors  
un des plus grands poètes de l'Arabie. Je l'ignorais  
et je ne l'ai su que plus tard. Quand il apprit par  
d'autres Arabes de Syrie que j'étais moi-même un  
poète en Europe, il m'écrivit des vers toujours im-  
prégnés de cette affectation et de cette recherche,  
toujours gâtés par ces jeux de mots qui sont le ca-  
ractère des langues et des civilisations vieilles, mais  
où l'on sent néanmoins une grande élévation de  
talent et un ordre d'idées bien supérieur à ce que  
nous nous figurons en Europe.

Nous dormions sur des coussins du divan éten-  
dus sur une natte, au bruit des jets d'eau murmu-  
rant de toutes parts dans les jardins, dans les cours  
et dans les salles de cette partie du palais. Quand  
il fit jour, je vis à travers les grilles plusieurs mu-  
sulmans qui faisaient leur prière dans la grande  
cour du palais. Ils étendent un tapis par terre pour

ne point toucher la poussière ; ils se tiennent moment debout, puis ils s'inclinent d'une pièce, et touchent plusieurs fois le tapis du fi le visage toujours tourné du côté de la mosq ils se couchent ensuite à plat ventre sur le t ils frappent la terre du front ; ils se relèvent et commencent un grand nombre de fois les m<sup>ê</sup> cérémonies, en reprenant les mêmes attitudes et murmurant des prières. Je n'ai jamais pu tro le moindre ridicule dans ces attitudes et dans cérémonies, quelque bizarres qu'elles semble notre ignorance. La physionomie des musul est tellement pénétrée du sentiment religieux q expriment par ces gestes, que j'ai toujours f<sup>o</sup>ndément respecté leur prière ; le motif sanc tout. Partout où l'idée divine descend et agit l'homme, elle lui imprime une dignité surhum On peut dire :

— Je ne prie pas comme toi, mais je prie t<sup>u</sup> toi le maître commun, le maître que tu cro que tu veux reconnaître et honorer, comme je l<sup>e</sup> reconnaître et l'honorer moi-même sous autre forme. Ce n'est pas à moi de rire de toi, à Dieu de nous juger.

Nous passâmes la matinée à visiter les palais fils de l'émir, qui sont à peu de distance du s une petite église catholique, toute semblable à églises modernes de village en France ou en It et les jardins du palais. L'émir Beschir a fait b un autre palais de campagne à un mille envi

tédin. C'est le seul but de ses promenades à l, et c'est presque le seul chemin où un che-  
rême arabe, puisse galoper sans péril; par-  
illeurs les sentiers qui mènent à Dptédin sont  
ent escarpés et suspendus sur les bords à pic  
s précipices, qu'on ne peut y passer sans fré-  
même au pas.

unt de quitter Dptédin et Deïr-el-Kammar, je  
ris des notes véridiques et curieuses, que j'ai  
illies sur les lieux, concernant le vieillard ha-  
t guerrier que nous venons de voir.

#### NOTES SUR L'ÉMIR BESCHIR.

a mort du dernier descendant de l'émir Fa-  
n, le commandement de la montagne passa  
les mains de la famille Chab. Cette famille ne  
uve établie au Liban que depuis cent dix ans  
on. Voici ce qu'en rapportent les vieilles chro-  
s arabes du désert de Damas.

rs le commencement du premier siècle de  
re, à l'époque où les armées d'Abubekr enva-  
t la Syrie, un homme d'une haute bravoure,  
né Abdalla, habitant du petit village de Bet-  
n, dans le désert de Damas, se couvrit de  
au siège de cette ville et fut tué sous ses  
. Le général musulman combla de bienfaits  
mille, qui alors quitta Bet-Chiabi pour aller  
blir à Housbaye, sur l'anti-Liban. On y trouve  
re la souche primitive de cette famille, d'où

est sortie la branche qui règne aujourd'hui s  
Liban.

L'émir Beschir, un des descendants d'Abd  
resta orphelin dans un âge peu avancé. Son p  
l'émir Hassem, avait été revêtu de la peliss  
kakem et avait reçu l'anneau de commandem  
lorsque son oncle, l'émir Milhem, eut quitté  
affaires pour aller finir paisiblement ses jours  
la retraite ; mais l'administration d'Hassem fut  
habile et sans énergie, et Milhem, forcé de rep  
dre le commandement, dut réparer les fautes  
son neveu et apaiser les troubles que son impé  
avait suscités.

Ainsi que Volney l'a rapporté, le pouvoir p  
ensuite et successivement de Mansour à Joss  
l'un père, l'autre fils de Milhem. Lorsque Jos  
prit le commandement pour la première fois, l'é  
Beschir n'avait que sept ans. Joussef l'attacha  
personne et le fit élever avec soin. Quelques an  
après, ayant reconnu en lui un esprit vif et co  
geux, il le fit entrer dans les affaires de son  
vernement.

A cette époque, Djezar, pacha d'Acre, qui  
succédé à Dabor, fatiguait depuis longtemps l'  
Joussef par des attaques et des impôts exorbit  
La guerre éclata ; mais Beschir ne put suivre  
oncle dans cette expédition ; ce ne fut qu'en 1  
qu'il participa à la seconde expédition contre  
zar-Pacha. Le jeune Beschir, alors âgé de vingt  
ans, courut un grand danger dans la ville de B

t son cheval vers une muraille, du haut de  
il se précipita sous une grêle de balles ;  
ement il ne fut point atteint, mais son che-  
la dans cette chute.

tour au Liban, l'émir Beschir s'appliqua  
ier aux affaires et voulut ramener l'ordre  
administration de l'émir Joussef ; bientôt  
on s'éveilla dans son âme ; il se rappela de  
ait fils, et, quoique pauvre, il convoita le  
in pouvoir ; ses manières et son courage lui  
attiré l'amitié de plusieurs familles puis-  
il travailla à s'en attacher d'autres que dé-  
la mauvaise administration de l'émir Jous-  
éussit à mettre dans ses intérêts une famille  
able et très-influente, celle de Kantar, dont  
l'homme le plus habile qui fût alors dans  
, était immensément riche et portait le titre  
ik Beschir, c'est-à-dire grand et illustre. Il  
quait plus à l'émir Beschir qu'une occasion :  
récente

avec les compliments d'usage ; cependant il y avait toujours une mésintelligence entre lui et le pacha ; ce qui ne tarda pas à arriver.

En 1789, une rupture violente éclata entre deux princes ; et l'émir Joussef, hors d'état de résister, résolut d'abdiquer. Beschir avait du crédit sur Joussef l'aimait : il l'appela près de lui, et lui conseilla d'aller à Saint-Jean-d'Acre demander le commandement. Beschir refusa d'acquiescer et fit entendre à son oncle qu'il se verrait obligé de l'éloigner de ses États, parce que le pacha l'exigerait, et que sa présence dans le Liban était un éternel aliment pour les factions. Joussef, en proposant cette démarche à son parent avait plusieurs raisons : d'empêcher que le pouvoir sortît de sa famille ; et de conserver le commandement, que Beschir aurait aplani les difficultés, soit par la conciliation, soit par la voie des armes.

Il insista donc , et sur la promesse qu'il lui fit de quitter le pays dès que l'émir Beschir aurait obtenu le commandement, le jeune prince partit pour Saint-Jean-d'Acre. Djezar - Pacha l'accueillit avec bonté, lui confia le commandement du Liban, donna huit mille hommes, pour asseoir son pouvoir et s'emparer de l'émir Joussef. Beschir, arrivé au pont de Gesser-Cadi, écrivit secrètement à son oncle, lui fit part des instructions qu'il avait reçues du pacha, et il l'engagea à se retirer. L'émir Joussef se replia sur Gibel, dans le Kosrouan, où il rassembla ses partisans. Beschir joignit à ses so-

ceux qu'il avait ramenés d'Acre, et marcha contre Joussef qu'il rencontra dans le Kosrouan : il lui livra bataille et lui fit perdre beaucoup de monde ; cependant plusieurs mois s'écoulèrent sans résultats définitifs.

Pour terminer ce différend, Joussef envoya à Saint-Jean-d'Acre un exprès qui promit au pacha un tribut plus fort que celui que payait Beschir, s'il voulait lui rendre le commandement. Djezar y consentit, l'appela à Acre, lui remit la pelisse, et lui donna, pour chasser Beschir, les mêmes huit mille hommes qui avaient combattu contre lui. L'émir Beschir se retira dans le district de Mar-Éri, d'où il travailla à faire tomber son rival, en offrant plus encore que l'émir Joussef n'avait promis ; le pacha accepta, et Joussef fut derechef obligé de céder la place. Il retourna à Acre pour tenter de nouvelles intrigues ; mais Beschir offrit au pacha 4,000 bourses (de 500 pièces de 40 cent. chaque), s'il faisait mourir Joussef, voulant ainsi mettre un terme aux troubles qui agitaient la montagne.

Djezar se trouvait alors à Damas. Son douanier (Grec qui possédait toute sa confiance, et qui était considéré, en son absence, comme le pacha d'Acre) traita en son nom et informa son maître du marché qu'il avait conclu. La proposition plut d'abord beaucoup à Djezar, qui ratifia l'engagement et ordonna de pendre l'émir Joussef et son ministre Gandour.

A peine Djezar eut-il expédié cet ordre, qu'il



s'en repentit ; il lui sembla que l'inimitié des deux princes était utile à ses intérêts, et il envoya un second ordre qui révoquait le premier ; mais, lorsqu'il arrivât trop tard , soit que le ministre eût gagné , l'émir Joussef fut pendu. Cette exécution irrita le pacha ; il se rendit à Acre, se fit rendre compte de l'affaire, prétendit qu'il avait été trompé et fit noyer son douanier, et avec lui toute sa famille ainsi que plusieurs autres personnes accusées d'avoir trempé dans cette affaire.

Djezar confisqua les immenses trésors de son favori, et écrivit une lettre de reproches à l'émir Beschir. Le ton de la dépêche montra à ce jeune prince qu'il était compromis. Il essaya de se justifier auprès du pacha, qui dissimula jusqu'à l'époque de la réélection du gouverneur ; alors Djezar invita le prince à venir à Saint-Jean-d'Acre prendre l'investiture.

Il vint sans défiance avec son ministre le scheïh Beschir ; mais ils ne furent pas plus tôt arrivés qu'ils furent jetés dans un cachot où ils eurent à endurer toutes sortes de maux, pendant dix-huit ou vingt mois de captivité. Le but de Djezar, en les traitant ainsi, était de les amener à payer une riche rançon ; mais le prince n'avait rien ; il avait commandé trop peu de temps pour amasser de grandes richesses ; son ministre y suppléa. Il envoya secrètement auprès du pacha la veuve d'un prince druze, nommé Sest-Abbous, avec laquelle il avait eu des relations intimes ; il la chargea d'o

Acre, et le gagna si bien, par les grâces de sonne et de son esprit, que Djezar réduisit érablement la somme qu'il avait d'abord idée. L'investiture fut rendue à l'émir Beschir qui rentra dans les bonnes grâces du pacha. dant cette captivité, le frère de l'émir Joussef cousin l'émir Koldar de Bubda s'étaient em-du pouvoir et avaient pris les mesures né- es pour empêcher l'émir Beschir de rentrer es États, si Djezar venait à lui rendre la li- Dès qu'il fut sorti de sa prison, le prince, ne il pas prudent de reparaitre encore au milieu ns, envoya son ministre, le scheik Beschir, onder l'esprit public, et se retira dans le vil- e Homs pour attendre l'effet de ses négocia- Il travailla en outre à gagner l'esprit de l'é- bbets, prince druze de Solima, qui jusque-là pardé la neutralité, et qui jouissait de la plus considération parmi les Druzes et les Chré- entant ceux du district de Marcaentre

chir avait augmenté le nombre par ses largesses et son habileté, fondit avec impétuosité sur l'armée de ses rivaux, la dispersa, s'empara des deux princes et les fit étrangler sans autre formalité.

Paisible possesseur de la puissance, l'émir Beschir se maria avec la veuve d'un prince turc comme lui de la famille de Chab, et qu'il avait fait périr deux ans auparavant. Cette union le rendit maître d'une fortune immense. Avant d'épouser cette princesse, qui était d'une grande beauté, il l'avait fait baptiser. Ce mariage fut des plus heureux. À l'âge de soixante-huit ans, la princesse était accablée d'infirmités et d'une paralysie qui lui ôtait l'usage des jambes ; ils offraient cependant l'exemple de l'affection la plus vive et de la plus parfaite union.

En mourant, l'émir Joussef avait laissé trois enfants en bas âge. Giorgios-Bey et son frère Abdallah les élevèrent avec soin, dans l'espérance qu'ils renouvelleraient un jour le parti de Joussef et renverseraient l'émir Beschir ; mais celui-ci triompha de tous ces obstacles et jouit paisiblement du pouvoir jusqu'en 1804.

Des événements de la plus haute importance se passaient en Égypte : Buonaparte, entré en Syrie avec un corps d'armée, arrivait devant Saint-Jean d'Acre qui devait lui ouvrir les portes de l'Orient. Le général français engagea par des lettres pressantes et des émissaires le prince du Liban à entrer dans ses intérêts, et à l'aider à se rendre maître

de la place. L'émir Beschir répondit qu'il était disposé à se réunir à lui, mais qu'il ne le ferait qu'après la prise d'Acre. Un Français reprochait un jour à l'émir de n'avoir pas embrassé avec enthousiasme la cause de l'armée française et d'avoir peut-être par là empêché la régénération de l'Orient; il lui répondit : « Malgré le vif désir que j'avais de me joindre au général Buonaparte, malgré la haine profonde que j'avais vouée au pacha, je ne pus embrasser la cause de l'armée française. Les quinze ou vingt mille hommes que j'aurais envoyés de la montagne n'eussent rien fait pour le succès du siège. Si Buonaparte eût enlevé la place sans mon assistance, il aurait envahi la montagne sans combat; car les Druzes et les Chrétiens le désiraient ardemment; j'aurais donc perdu mon commandement : au contraire, si j'eusse aidé le général Buonaparte et que nous n'eussions pas emporté la place (ce qui serait arrivé), le pacha d'Acre m'eût fait pendre ou jeter dans un cachot. Qui m'aurait secouru alors ? Quelle protection aurais-je implorée ? aurait-ce été celle de la France..... qui était si loin, qui avait l'Angleterre et l'Europe sur les bras, et qui était elle-même déchirée par la guerre civile et les factions ?... »

Le général Buonaparte comprit la position du prince Beschir, et, pour preuve de son amitié, il lui fit présent d'un superbe fusil que Beschir a conservé en mémoire du grand capitaine.

Avant de reprendre l'histoire des événements

qui suivirent la ruine du parti de l'émir Joussef, il serait à propos de raconter une aventure qui peut-être rendit le pacha Djezar si féroce et si cruel.

Dans les premières années de son commandement, il allait, selon l'usage, à la rencontre de la caravane qui revenait du pèlerinage de la Mecque. (Par la suite, le pacha de Damas fut chargé de cette cérémonie, et celui d'Acre ne fut tenu que de subvenir aux dépenses de la caravane et de payer un tribut aux Arabes du désert.) Les Mamelouks à qui, en son absence, Djezar avait laissé la garde de son sérail, en forcèrent les portes et livrèrent à toute la brutalité de leurs passions. Le pacha revint, et loin de fuir à son approche, les Mamelouks s'emparent du trésor, ferment les portes de la ville, décidés à répondre à la force par la force. Avec la faible escorte qui l'accompagnait, Djezar ne pouvait vaincre : cependant les Mamelouks lui mandèrent que, s'il voulait les laisser se retirer avec leurs armes et leurs chevaux, on lui ouvrirait les portes de la ville ; sinon, qu'ils acceptaient la guerre, et mourraient plutôt les armes à la main que de se rendre.

Djezar-Pacha n'avait pas à réfléchir longtemps : il savait qu'il était haï des Turcs aussi bien que des Chrétiens, à cause de ses exactions ; il n'ignorait pas non plus que si l'émir Joussef venait à connaître sa position, il se ligueraient avec les Mamelouks, et lui ferait une guerre qui pourrait lui devenir fatale.

Il accorda aux Mamelouks ce qu'ils demandaient, et ceux-ci s'éloignèrent rapidement tandis que le pacha entra dans la ville. A peine Djezar fut-il dans son palais, qu'il expédia sa cavalerie à la poursuite des fuyards, mais ce fut en vain : les Mamelouks arrivèrent sains et saufs en Égypte. Djezar se vengea alors sur ses femmes : il les fit toutes fustiger, ensuite jeter dans une grande fosse, puis recouvrir de chaux vive. Il excepta de cette exécution atroce sa favorite, qu'il fit parer de ses bijoux et de ses plus beaux habits, puis enfermer dans une caisse et jeter à la mer.

Cet événement assombrit le caractère de Djezar. Il était avare et spoliateur. Il devint farouche et cruel ; il ne parlait plus que de couper des nez, d'abattre des oreilles, d'arracher des yeux. Au moment de sa mort, ne pouvant plus parler, ni ordonner d'exécutions, il faisait signe à ceux qui l'entouraient en montrant le chevet de son lit. Heureusement il ne fut pas compris. On trouva après sa mort une longue liste de personnes qu'il avait condamnées à mourir, lorsqu'il serait revenu à la santé. Sa férocité le suivit jusque dans le tombeau.

Revenons au prince Beschir. Dès que les fils de l'émir Joussef furent assez grands pour disputer la puissance, Giorgios-Bey et Abdalla résolurent de mettre leurs projets à exécution. Ils profitèrent d'un moment de froideur entre Djezar et le prince Beschir, et soulevèrent le parti de leurs pupilles.

L'émir, pris au dépourvu, fut obligé de se retirer dans le Huran et invoqua la médiation du pachà dont il flatta l'avarice et la cupidité. Djezar intervint, et imposa un traité qui conciliait les deux partis, mais qui favorisait beaucoup plus Beschir à qui il donnait le pays des Druzes, tandis que le fils de Joussef restait celui de Gibel et de Haïrouan.

Ce traité fut observé peu d'années. Les fils de Joussef cherchaient tous les moyens possibles de renverser leur ennemi. Comme ils étaient les plus forts, ils y réussirent, et, Djezar ne voulant plus écouter les représentations de Beschir, l'usurpation fut sanctionnée. L'émir n'avait plus dès lors d'autres ressources que de se jeter dans les bras du vice-roi d'Égypte.

L'amiral anglais Sidney-Smith se trouvait à cette époque avec quelques vaisseaux dans les parages de la Syrie. Beschir le supplia de le recevoir à bord et de le transporter en Égypte. Après être resté plusieurs mois sur mer, et avoir touché Chypre, Smyrne, Candie et Malte, il débarqua à Alexandrie, où il alla trouver le vice-roi, suivi de quelques amis restés fidèles à sa fortune.

Le vice-roi lui fit un accueil des plus flatteurs, le traita avec tous les égards dus à sa position, combla de présents, et le fit repartir pour la Syrie sur un des vaisseaux de l'amiral Sidney-Smith, avec une lettre pour Djezar pleine de reproches et de menaces, dans laquelle il lui intimait l'ordre

établir l'émir Beschir dans son commandement.

Le vice-roi était puissant : Djezar-Pacha se hâta l'obéir, car le ton de la dépêche lui fit sentir qu'il ne devait rien négliger pour satisfaire le prince Beschir. Il enjoignit donc aux fils de Joussef, qui résistèrent y apporter aucune résistance, de se conformer en tout au traité, et, jusqu'à sa mort, la paix la plus profonde régna entre les deux partis.

L'émir Beschir cependant ne se reposait pas entièrement sur la seule protection de Méhémet-Ali; il voyait le parti des trois princes s'augmenter de jour en jour, et craignait de succomber sous quelque trame, car il connaissait la soif ardente de vengeance qui les animait contre lui. L'habileté de leurs ministres, Giorgios-Bey et Abdalla, augmentait encore ses inquiétudes. Il résolut donc d'en finir avec eux par un coup décisif, capable d'imprimer la terreur dans l'âme de ses ennemis. Il profita, pour accomplir son projet, de l'investiture de Soliman-Pacha, qui succédait à Djezar. A cette époque, tout paraissait tranquille dans le Liban : les trois princes gouvernaient en paix leurs provinces, et semblaient se soumettre, sans arrière-pensée, à la suprématie que le traité accordait à leur ennemi, tandis que leurs ministres préparaient tout, secrètement, pour une nouvelle attaque.

L'émir Beschir prit les devants. Instruit du moment favorable par ses affidés, il mande Giorgios-Bey à Deïr-el-Kammar, sous prétexte d'affaires ; en même temps, son frère, l'émir Hassem, fond sur



Gibel, s'empare des princes, et fait pendre Abdallah. Les trois frères furent conduits à Yong-Michah où on leur creva les yeux. Leurs biens furent confisqués au profit de l'émir Beschir. A la nouvelle de ces événements, Giorgios-Bey se précipita d'une fenêtre de sa prison, et se tua, ce qui n'empêcha pas l'émir de le faire pendre pour servir d'exemple à ses ennemis. Cinq chefs de Deïr-el-Kammar, un frère du scheik Beschir, tous de la maison de Gruimbelad-el-Bescantar, accusés d'avoir aidé les princes vaincus, furent mis à mort et leurs biens confisqués.

Ces exécutions faites, le prince Beschir prit l'autorité suprême sur tout le Liban, donnant à son frère Hassem le commandement du Kosrouan dont le chef-lieu était Gazyr : mais comme il mourut peu de temps après, on accusa l'émir Beschir de l'avoir empoisonné, parce qu'il lui soupçonna des desseins ambitieux. Cette accusation est sans fondement, et l'opinion publique en a fait justice.

Vers 1819, les pays de Gibel-Biscarra, de Gibel et du Kosrouan s'insurgèrent à l'occasion d'une contribution qui excita le mécontentement général. Les révoltés, sur l'avis de l'évêque Joussef, résolurent d'aller attaquer l'émir Beschir dans le pays des Druzes, où il se trouvait alors. Le prince, sans donner aux insurgés le temps de réunir leurs forces, alla lui-même les chercher à la tête d'un petit corps d'armée, après avoir ordonné à son lieu-

Le général, le scheik Beschir, de le suivre avec trois mille hommes qu'il avait rassemblés à la hâte. Beschir entra dans le pays de Gibes, et campa dans une vallée du district d'Agousta, entre Djani et le territoire de Gazyr. La nuit suivante et le lendemain matin il reçut une vive fusillade de plusieurs détachements ennemis qui tenaient les hauteurs. Sa tente fut criblée de balles; et, malgré les instances de son fils Halil, il ne voulut pas changer de position. Lorsque le jour fut plus avancé, la fusillade de l'ennemi devenant plus nourrie, Beschir pensa que les rebelles avaient augmenté leurs forces et voulaient lui fermer le passage. Alors il se leva du tapis sur lequel il était resté pendant la fusillade, monta à cheval et marcha droit à l'ennemi, accompagné de sa petite escorte. A son approche, les indisciplinés se dispersèrent sans résistance, et il arriva à Gibes où il prit des mesures énergiques, afin d'empêcher l'accroissement de leurs forces.

Son lieutenant général, le scheik Beschir, qui le suivait à petites journées, passa le fleuve du Chien et s'empara, avec ses trois mille hommes, des deux premiers villages du Kosrouan, le Yong-Michaël et le Yong-Monsbak, qui se trouvaient sur son passage: le jour même de cette occupation, les avant-postes arrêterent un prêtre qui portait des dépêches à l'évêque Joussef: le scheik Beschir ayant lu ces lettres, présenta son kangiar à celui qui les lui avait apportées, et lui ordonna de tuer le prêtre et de l'enterrer à la place où il avait été arrêté.

Peu d'heures après, un autre messenger secourut le même sort.

Le jour suivant, le scheik Beschir se remît en marche, envahit sans obstacle le Kosrouan et étrangler tous ceux que l'émir Beschir avait inscrits sur une note qu'il lui avait envoyée. Il arriva jusqu'à Gibel-Biscarra, où il joignit le prince, qui venait de Gibes. L'émir Beschir resta neuf jours dans cette province, pendant lesquels il acheva d'étouffer la révolte en faisant pendre et étrangler tous les rebelles de distinction des trois districts de Gibes, du Kosrouan et de Gibel-Biscarra; on donna la bastonnade à plusieurs autres, de qui on exigea en outre des rançons ruineuses.

Au nombre de ces derniers était un pauvre vieillard de soixante-quinze ans, condamné à 70 bourses; il ne pouvait les payer; son fils lui écrivit qu'il allait faire un emprunt, en le priant de l'y autoriser; le vieillard répondit qu'il ne payerait rien, ajoutant des expressions peu bienveillantes pour le prince. La lettre fut interceptée, et le vieillard condamné à la peine des osselets; cet infortuné, déjà accablé par l'âge, ne put résister à tant de douleur, et lorsque, sur l'ordre du scheik Beschir, il fut rapporté chez lui, il mourut après vingt jours de souffrance; son fils hérita de la condamnation du père; ses biens furent confisqués au profit de l'émir, qui ne lui laissa que 1,000 piastres.

L'émir Beschir monta à Eden, passa les Cèdres, et descendit à Balbeck par l'autre côté de la mon-

tagne, tandis que le scheik Beschir occupait la province insurgée. En arrivant à Balbeck, le prince ordonna à son lieutenant général de retourner par le même chemin qu'il avait tenu, et de frapper, en passant, les trois provinces d'une contribution de 400 bourses (de 500 pièces chacune).

Il serait miraculeux qu'avec trois mille hommes le prince du Liban eût pu étouffer une sédition dans trois provinces aussi fortes, si on ne se rappelait que les insurrections étaient partielles, et que le parti de Beschir, dans ces provinces, aida beaucoup à en triompher.

Le pacha de Damas avait, dans cet intervalle, envoyé au Bkaa un aga chargé de prélever, selon usage, les récoltes des terres qui étaient sous la dépendance de son pachalik. Cet officier pénétra dans le village de Haunie, qui dépendait de la principauté du Liban, et y frappa des contributions en bestiaux et en argent; les habitants, ne voulant pas s'y soumettre, prévirent le prince Beschir, qui écrivit à l'aga, en lui témoignant son mécontentement; mais celui-ci ne tint aucun compte de ses remontrances, commit les plus grandes exactions et retourna chez lui; le prince Beschir, irrité, en donna avis au pacha d'Acre, en exprimant d'une manière énergique son ressentiment. Abdalla, soit par considération pour Beschir, soit qu'il eût à se venger personnellement de l'aga, manda au pacha de Damas de le corriger sévèrement; celui-ci répondit évasivement, s'étonnant de la part que le pacha

d'Acre prenait à une affaire qui regardait des chrétiens; Abdalla transmit cette réponse à Beschir, en l'engageant à tirer lui-même vengeance du pacha de Damas. Le prince du Liban rassembla à la hâte dix mille hommes, et se dirigea sur Damas; le pacha sortit à sa rencontre, et les deux armées en vinrent aux mains plusieurs fois, mais l'avantage resta toujours au prince Beschir.

Pendant ce temps-là, Abdalla lança un faux firman qui déclarait le pacha de Damas déchu de son pachalik qui était réuni à celui d'Acre. Mais le pacha de Damas s'étant adressé aux pachas voisins et à la cour de Constantinople, celle-ci condamna à mort le pacha d'Acre et destitua le prince Beschir de son gouvernement. L'émir était déjà aux portes de Damas, lorsque le firman arriva. Il vit alors que celui d'Abdalla était supposé, et il jugea prudent de se retirer dans la province de Deïr-el-Kammar. d'où, apprenant que le sort d'Abdalla lui était réservé, il fut se réfugier dans les environs de Bayruth, demandant au gouverneur de le recevoir avec son escorte. Celui-ci s'y refusa, prétendant que la présence de l'émir dans la ville y exciterait une sédition. Le prince ayant fait savoir alors à son frère, l'émir Abbets, à qui il avait laissé le commandement de la montagne, qu'il voulait revenir dans ses États et tenter la voie des armes contre les pachas envoyés par la sublime Porte, son frère lui répondit que la montagne était sans vivres et sans argent, et qu'il lui conseillait vive-

ment de ne pas tenter un projet aussi périlleux.

Dans ces tristes conjonctures , le prince tourna encore les yeux vers l'Égypte , et s'adressa à un franc, le priant de lui faciliter les moyens de quitter la Syrie. M. Aubin le fit embarquer, entre Bayath et Saïde, sur un bâtiment français qui faisait voile pour Alexandrie. Après son départ, le scheik schir et son frère l'émir Abbets se liguèrent avec les pachas coalisés et briguèrent le commandement de la montagne : ce qui fut la source des divisions qui déchirèrent le Liban en 1823.

Les troupes combinées mirent le siège devant Saint-Jean-d'Acre en juillet 1822, et le continuèrent sans succès jusqu'en avril 1823, époque à laquelle il fut levé. Alors le jeune pacha d'Acre, extrêmement avare, imagina un moyen de se dispenser du tribut qu'il devait à la Porte. Pour cela, il assassina, près de Latakié, les officiers qui venaient le tribut, et se fit rendre l'argent par les assassins. Il se plaignit ensuite auprès de la Porte du meurtre commis sur ses agents et du vol d'une somme appartenant au Grand Seigneur. Le pacha d'Acre , par cette odieuse conduite, espérait bien s'exempter du tribut, et ensuite compromettre le pacha de Latakié, à qui le Grand Seigneur retirait le cordon en réunissant son pachalik à celui d'Acre. Mais Abdalla-Pacha se trompa.

Le Grand Seigneur, informé de la perfidie du pacha d'Acre, demanda sa tête pour la seconde fois. Les troupes qui pouvaient contre Acre les pachas de Da-

mas, d'Alep et d'Adana avec une armée d'hommes de toutes armes, mal disciplinée, une artillerie qui pût faire une brèche, n'ayant que quelques pièces de gros calibre auxquelles les boulets ne répondait pas ; 3 à 4,000 hommes sans bagages, et une infanterie qui passa la nuit à fumer sous la tente. Aussi, Pacha, maître de la première place fortifiée, se prépara-t-il sans crainte à une vive défense.

Une corvette anglaise, à l'ancre dans la rade, fit friser un officier de son bord pour diriger les batteries des assiégeants. Les pachas acceptèrent de servir les bouches à feu sous ses ordres. Mais, après trois jours, il vit qu'il n'emporterait jamais la place avec des Turcs qui ne voulaient pas s'approcher des murs avec leurs canons, le seul moyen de faire brèche.

Malgré l'armée des pachas, Abdalla reposait. Il n'avait rien à craindre, du côté de la mer, de la part de troupes si mal organisées, et il se contentait de leur opposer à leurs coups de canon par des coups de fusil pour montrer combien il méprisait leurs forces. Il avait de bons soldats bien payés ; les vivres et les munitions de guerre lui arrivaient en abondance par des bâtiments, soit d'Europe, soit d'Asie. Il soupçonna même d'avoir des intelligences avec les Grecs de la Morée.

L'émir Beschir, qui, à cette époque, était à Alexandrie sous la protection du vice-roi d'Égypte, en

une correspondance régulière avec Abdalla qui , par l'entremise de Méhémet-Ali, sollicita la paix et son pardon de la Porte. Si le pacha n'avait rien à craindre du côté de la terre, il devait redouter que le divan de Constantinople , bloquant la place par mer , n'interceptât ses communications avec l'étranger, ce qui eût réduit son peuple à la famine, insurgé ses soldats et l'eût forcé lui-même à tendre le cou au cordon de la Sublime Porte. Le divan lui pardonna , sachant qu'Abdalla aurait pu livrer la place aux insurgés de la Morée; mais il le condamna à une amende de 3,000 bourses et aux frais de la guerre.

Le vice-roi, ayant obtenu la grâce d'Abdalla-Pacha, demanda aussi et obtint celle de l'émir Beschir qui reprit son commandement. Il profita de cette circonstance pour faire sentir son crédit au divan , et pour prendre une influence immédiate sur le prince du Liban, dont les intérêts politiques se trouvent aujourd'hui liés avec ceux de Méhémet-Ali.

A la fin de l'année 1823, l'émir Beschir débarqua à Saint-Jean-d'Acre pour régler avec Abdalla les dépenses du siège de la place et fixer la somme à laquelle devait s'élever sa part dans la dette.

A sa rentrée au Liban , il frappa une contribution de mille bourses, car il était dans une position peu aisée par suite de son exil et des dépenses qu'avait occasionnées son séjour en Égypte. Son peuple aussi était pauvre ; et ne voulant pas l'in-



disposer contre lui par un impôt aussi fort, solut de le faire payer à son ancien lieutenant général, le scheik Beschir, voulant se venger des intrigues qu'il avait eues avec son frère Abbets pour lui enlever le commandement de la montagne. Le scheik Beschir refusa de payer, et se retira dans le Karan, province du Liban : il revint ensuite à son palais de Moctura, d'où il s'entendit avec le prince Abbets pour renverser Beschir ; il parvint même à faire entrer dans la conspiration trois jeunes frères du prince, qui jusque-là étaient restés tranquilles dans leurs provinces.

Cette conspiration aurait pu devenir fatale à l'émir Beschir, sans le secours d'Abdalla-Pacha.

Le scheik Beschir fut poursuivi et arrêté dans les plaines de Damas, avec une escorte de deux cent personnes ; il eût pu facilement se sauver, mais sur l'assurance que lui donna un officier turc, au nom du pacha de Damas, que le prince du Liban lui pardonnait, il se remit entre ses mains, et fut conduit à Damas. Là, on le dépouilla de ses habits, on lui lia les mains, l'une sur la poitrine, l'autre sur le dos, et on le jeta dans une prison, où il resta plusieurs mois. On instruisit son procès à Constantinople, et il fut condamné à mort. Lorsqu'on lui présenta le cordon, il ne pâlit pas, et demanda seulement à parler au pacha et au prince : on lui répondit que c'était inutile ; que ni l'un ni l'autre ne pouvaient plus rien, la condamnation émanant de Constantinople. Alors le scheik Beschir se soumit à

la destinée. Il fut étranglé , puis décapité . et son corps coupé en morceaux et jeté aux chiens.

Cette exécution eut lieu au commencement de 1840. Les trois frères du prince furent ensuite arrêtés ; on leur coupa la langue et on leur creva les yeux ; puis ils furent exilés avec leurs familles, chacun dans un village éloigné l'un de l'autre. Depuis lors la tranquillité régna au Liban ; les Chab jouirent du pouvoir, grâce à la police active que l'établissement dans son gouvernement , et à l'amitié d'Abdalla-Pacha , qui n'ignorait cependant pas les intrigues qui unissaient le grand prince à Méhémet-Ali.

C'est la politique qu'a suivie jusqu'à ce jour le prince Beschir, et tout annonce qu'il la suivra encore avec succès dans la nouvelle crise où l'a placé le mouvement de Méhémet-Ali contre l'empire ottoman ; le prince n'a pris aucune part à la guerre jusqu'au moment où Ibrahim-Pacha, vainqueur de Saint-Jacques d'Acre , a envoyé Abdalla - Pacha , vaincu et humilié, à son père , en Égypte, et est entré en Syrie ; le prince du Liban a dû alors se déclarer ; et, sous l'usage des Orientaux, il a vu le doigt de Dieu lui donner la victoire, et il s'est rangé du côté du succès. Cependant moins il l'a fait comme à regret, et en se méfiant, selon toute apparence , le prétexte de la crainte vis-à-vis de la Porte. Il est à croire que Ibrahim-Pacha venait à essuyer des revers, l'échec de Beschir se tournerait encore du côté des Turcs, et il aiderait à écraser les Arabes ; Ibrahim, qui

se doute de cette politique à deux tranchants, compromet tant qu'il peut le prince ; il l'a forcé à lui donner un de ses fils et quelques-uns de ses meilleurs cavaliers, pour l'accompagner du côté de Homs ; et ses autres fils, descendus de la montagne, gouvernent militairement, au nom des Égyptiens, les principales villes de la Syrie.

La tête de l'émir Beschir tient au triomphe d'Ibrahim à Homs ; si celui-ci est vaincu, la réaction des Turcs contre les chrétiens du Liban et contre le prince lui-même sera implacable ; d'un autre côté, si Ibrahim reste maître de la Syrie, il ne pourra voir longtemps sans ombrage une puissance indépendante de la sienne, et il tâchera ou de la détruire par la politique, ou de la renverser à jamais en détruisant la famille de Chab. Si l'émir Beschir était plus jeune et plus actif, il pourrait résister à ces deux agressions et constituer pour longtemps et peut-être pour toujours, sa domination et celle de ses fils sur la partie la plus inaccessible, la plus peuplée et la plus riche de la Syrie ; les montagnards qu'il commande sont braves, intelligents, disciplinés ; les routes, pour arriver au centre du Liban, sont impraticables ; les Maronites, qui deviennent très-nombreux dans le Liban, seraient dévoués à l'émir par le sentiment commun de christianisme et par la haine et la terreur de la domination turque. Le seul obstacle à la création d'une puissance nouvelle dans ces contrées, c'est la différence de religion entre les Maronites, les Druzes et les Més-

is, qui peuplent à peu près à nombre égal les  
stagnes soumises à l'autorité de l'émir ; le plus  
lien de nationalité, c'est la communauté des  
nées religieuses, ou plutôt cela a été jusqu'à  
sent ainsi. La civilisation, en avançant, réduit  
pensée religieuse à l'individualisme, et d'autres  
crets communs forment la nationalité : ces inté-  
étant moins graves que l'intérêt de religion, les  
tionalités vont en s'affaiblissant ; car quoi de plus  
pour l'homme que le sentiment religieux, que  
dogme, que sa foi intime ? C'est la voix de son  
elligence, c'est la pensée dans laquelle il résume  
les autres : mœurs, lois, patrie, tout est pour  
peuple dans sa religion ; c'est ce qui fait, je  
ais, que l'Orient se constituera si difficilement en  
seule et grande nation ; c'est ce qui fait que  
empire turc s'écroule. Vous n'apercevez de signes  
une existence commune, de symptômes d'une  
tionalité possible, que dans les parties de l'empire  
i les tribus d'un même culte sont agglomérées,  
nni la race grecque asiatique, parmi les Armé-  
iens, parmi les Bulgares et parmi les Serviens ;  
rtout ailleurs, vous voyez des hommes, mais pas  
e nation.

— 3 octobre 1832. — J'ai descendu aujourd'hui  
es basses pentes du Liban qui inclinent de Deïr-el-  
Lammar vers la Méditerranée, et je suis venu cou-  
cher dans un kan isolé de ces montagnes.

A cinq heures du matin nous montions à cheval

dans la cour du palais de l'émir. En sortant de la porte du palais, on commence par descendre d'un sentier taillé dans le roc qui tourne autour d'un mamelon de Dptédin. A droite et à gauche de ces sentiers, les coins de terre que soutiennent les terrasses artificielles sont plantés de mûriers, et admirablement cultivés. L'ombre des arbres et des vignes couvre partout le sol, et des ruisseaux nombreux dirigés par les Arabes cultivateurs, viennent du haut de la montagne se diviser en rigoles et arroser le pied des arbres et les jardins. L'ombre gigantesque du palais et des terrasses de Dptédin plane au-dessus de toute cette scène et vous suit jusqu'au pied de ce mamelon où vous recommencez à gravir une autre montagne qui porte la ville de Deïr-el-Kammar sur son sommet. En un quart d'heure de marche nous y fûmes arrivés. Deïr-el-Kammar est la capitale de l'émir Beschir et des Druzes ; la ville renferme une population de dix à douze mille âmes. Mais, excepté un ancien édifice orné de sculptures moresques et de hauts balcons tout à fait semblables aux restes d'un de nos châteaux du moyen âge, Deïr-el-Kammar n'a rien d'une ville, encore moins d'une capitale ; cela ressemble parfaitement à un bourgade de Savoie ou d'Auvergne ; à un gros village d'une province éloignée en France. Le jour faisait que de naître quand nous le traversâmes ; les troupeaux de juments et de chameaux sortaient des cours des maisons, et se répandaient sur les places et dans les rues non pavées de la ville ;

une place un peu plus vaste que les autres, quelques tentes noires de zingari étaient dressées ; des hommes, des enfants, des femmes, demi-nus ou enveloppés de l'immense couverture de laine blanche qui est leur seul vêtement, étaient accroupis autour d'un feu, et se peignaient les cheveux ou cherchaient les insectes qui les dévoraient. Quelques hommes au service de l'émir passaient à cheval dans un magnifique costume, avec des armes superbes, une ceinture et une lance de douze à quinze pieds long dans la main. Les uns allaient porter à l'émir des nouvelles de l'armée d'Ibrahim ; les autres descendaient vers la côte pour transmettre les ordres du prince aux détachements commandés par ses fils qui sont campés dans la plaine. Rien n'est plus simple et plus riche que le costume et l'armure des guerriers druzes. Leur turban immense et sur lequel serpente, en rouleaux gracieux, des schals de couleurs éclatantes, projette sur leur visage brunifié leurs yeux noirs une ombre qui ajoute encore à la majesté et à la sauvage énergie de leur physionomie ; de longues moustaches couvrent leurs joues et retombent des deux côtés de la bouche ; une espèce de tunique courte et de couleur rouge constitue un vêtement uniforme pour tous les Druzes et pour tous les montagnards : cette tunique est, selon la portance et la richesse de celui qui la porte, faite en coton et or, ou seulement en coton et soie, ses dessins élégants où la diversité des couleurs contraste avec l'or ou l'argent du tissu, brillent sur

la poitrine ou sur le dos. D'immenses pantalons à mille plis couvrent les jambes ; les pieds sont chaussés de bottines de maroquin rouge et de pantoufles de maroquin jaune par-dessus la bottine ; des vestes fourrées, à manches pendantes, sont jetées sur les épaules. Une ceinture de soie ou de maroquin, semblable à celle des Albanais, entoure le corps de ses plis nombreux et sert au cavalier à porter ses armes. On voit toujours les poignées de deux ou trois kangiars ou yatagans, poignards et sabres courts des Orientaux, sortir de cette ceinture et briller sur la poitrine ; ordinairement les talons de deux ou trois pistolets incrustés d'argent ou d'or complètent cet arsenal portatif. Les Arabes ont tous en outre une lance dont la manche est d'un bois mince, souple et dur, semblable à un long roseau. Cette lance, leur arme principale, est décorée de houppes flottantes et de cordons de soie ; ils la tiennent ordinairement dans la main droite, le fer vers le ciel et la tige touchant presque à terre ; mais quand ils lancent leurs chevaux au galop, ils la brandissent horizontalement au-dessus de leur tête, et dans leurs jeux militaires ils la lancent à une distance énorme, et vont la ramasser en se penchant jusqu'à terre. Avant de la lancer, ils lui impriment longtemps un mouvement d'oscillation qui ajoute ensuite beaucoup à la force du jet, et la fait porter jusqu'à un but qu'ils désignent. Nous rencontrâmes un assez grand nombre de ces cavaliers dans la journée. L'émir Beschir nous en avait donné lui-même

ques-uns pour nous guider et nous faire hon-  
r ; tous nous saluèrent avec une extrême poli-  
e, et arrêterent leurs chevaux pour nous laisser  
entier.

Environ à deux milles de Deïr-el-Kammar, on a  
des plus belles vues du Liban que l'on puisse  
imaginer. D'un côté ses gorges profondes où l'on  
descendre, s'ouvrent tout à coup sous vos pas.  
L'autre, le château de Dptédin pyramide au som-  
et de son mamelon revêtu de verdure et sillonné  
aux écumantes ; et devant vous les montagnes  
s'abaissent graduellement jusqu'à la mer, les  
noires, les autres frappées par la lumière, se  
voient comme une cataracte de collines et vont  
ber leurs pieds soit dans des lisières verdoyantes  
bois d'oliviers dans les plaines de Sidon, soit  
des falaises d'un sable couleur de brique, le  
g des rivages de Bayruth. Ça et là, la couleur  
flancs de ces montagnes et les lignes variées de  
r immense horizon descendant, sont tranchées  
coupées par des cimes de cèdres, de sapins ou  
pins à larges têtes ; et de nombreux villages bril-  
l à leurs bases ou sur leurs sommets. La mer  
mine cet horizon ; on suit de l'œil, comme sur  
carte immense ou sur un plan en relief, les dé-  
pures, les échancrures, les ondulations des côtes,  
caps, des promontoires, des golfes de son litto-  
depuis le Carmel jusqu'au cap Batroun, dans  
étendue de cinquante lieues. L'air est si pur  
l'on s'imagine toucher, en quelques heures de



la terre semble nager dans un immense océan. Ce n'est qu'en fixant avec plus de regards sur la mer et en voyant briller les voiles blanches sur sa couche bleue, peut se rendre raison de ce qu'on voit. Une légère et plus ou moins dorée flotte à l'écume des flots et sépare le ciel et l'eau. Par moments, de légers brouillards, soulevés des flancs des montagnes par les brises du matin, se détachent comme des plumes blanches qu'un oiseau emporte livrées au vent, et étaient emportés sur la mer, où ils s'évaporaient dans les rayons du soleil qui commençait à nous brûler. Nous quittâmes à regret cette magnifique scène, et nous commençâmes à descendre par un sentier tel que je n'en ai vu de plus périlleux dans les Alpes. La pente du sentier n'a pas deux pieds de largeur ; de part et d'autre, des précipices sans fond le bordent d'un côté, des rochers de l'autre ; le lit du sentier es-

leur sabot s'emboîte à quelques pouces de profondeur, et ce n'est que grâce à ces cavités, qui offrent un point de résistance au fer du cheval, que cet animal peut se soutenir. De temps en temps on trouve des degrés taillés aussi dans le roc à deux pieds de hauteur, ou des blocs de granit arrondis qui seraient infranchissables et qu'il faut contourner dans des interstices à peine aussi larges que les jambes de sa monture : tels sont presque tous les chemins dans cette partie du Liban. De temps en temps les flancs des montagnes s'écartent ou s'aplatissent, et l'on marche plus à l'aise sur des couches de poussière jaune, de grès ou de terre végétale. On ne peut concevoir comment un pareil pays est peuplé d'un si grand nombre de beaux chevaux et comment l'usage en est habituel. Aucun Arabe, quelque inaccessible que soit son village ou sa maison, n'en sort qu'à cheval, et nous les voyions descendre ou monter insoucians, et la pipe à la bouche, par des escarpements que les chevreuils de nos montagnes auraient peine à gravir.

Après une heure et demie de descente, nous commençâmes à entrevoir le fond de la gorge que nous avions à traverser et à suivre. Un fleuve retentissait dans ses profondeurs encore voilées par le brouillard de ses eaux et par les têtes de noyers, de caroubiers, de platanes et de peupliers de Perse, qui croissaient sur les dernières pentes du ravin. De belles fontaines sortaient à droite de la route des grottes de rochers tapissés de mille plantes grim-

pantes inconnues, ou du sein des pelouses gazonnées et semées de fleurs d'automne. Bientôt nous aperçûmes une maison, entre les arbres, au bord du fleuve; et nous traversâmes à gué ce fleuve ou ce torrent. Là, nous nous arrêtâmes pour faire reposer nos chevaux et pour jouir un moment nous-mêmes d'un des sites les plus extraordinaires que nous ayons rencontrés dans notre course.

La gorge au fond de laquelle nous étions descendus, était remplie tout entière par les eaux du fleuve, qui bouillonnaient autour de quelques masses de rochers écroulés dans son lit. Ça et là quelques fîles de terre végétale donnaient pied à des peupliers gigantesques qui s'élevaient à une prodigieuse hauteur, et jetaient leur ombre pyramidale contre les flancs de la montagne où nous étions assis. Les eaux du fleuve s'encaissaient à gauche entre deux parois de granit qu'elles semblaient avoir fendues pour s'y engouffrer; ces parois s'élevaient à quatre ou cinq cents pieds et, se rapprochant à leur extrémité supérieure, semblaient une arcade immense que le temps aurait fait écrouler sur elle-même. Là, des cimes de pins d'Italie étaient jetées comme des bouquets de giroflée sur les ruines des vieux murs et se détachaient en vert sombre sur le bleu vif et cru du ciel. A droite la gorge serpentait pendant environ un quart de mille à des rives moins étroites et moins escarpées; les eaux du fleuve s'étendaient en liberté, embrassant une multitude de petites fîles ou de promontoires

; toutes ces fies , toutes ces langues de  
t couvertes de la plus riche et de la plus  
égétation. C'était la première fois que  
le peuplier, depuis les bords du Rhône  
ne. Il jetait son voile pâle et mobile sur  
vallée du fleuve ; mais comme il n'est  
é ni planté par la main de l'homme ,  
r groupes et y étend ses rameaux en  
bien plus de majesté, de diversité de  
grâce que dans nos contrées. Entre les  
ces arbres et quelques autres groupes  
le grands roseaux qui couvraient aussi  
us apercevions les arches brisées d'un  
bâti par les anciens émirs du Liban et  
is des siècles. Au delà des arches de ce  
ies, la gorge s'ouvrait en entier sur une  
ène intérieure de vallées , de plaines et  
semées de villages habités par les Druzes,  
enveloppé, comme un amphithéâtre ,  
tne circulaire de hautes montagnes : ces  
ient presque toutes vertes , et toutes  
orêts de pins. Les villages , suspendus  
lessus des autres, semblaient se toucher  
is quand nous en eûmes traversé quel-  
nous reconnûmes que la distance était  
e de l'un à l'autre , par la difficulté des  
par la nécessité de descendre et de re-  
ravins profonds qui les séparent. Il y a  
illages d'où l'on peut facilement enten-  
d'un homme qui parle dans un autre

village, et il faut cependant une heure pour aller de l'un à l'autre. Ce qui ajoutait à l'effet de ce beau paysage, c'étaient deux vastes monastères plantés, comme des forteresses, au sommet de deux collines derrière le fleuve et qui ressemblaient eux-mêmes à deux blocs de granit noirci par le temps : l'un est habité par des Maronites qui se consacrent à l'instruction des jeunes Arabes destinés au sacerdoce ; l'autre était désert, il avait appartenu jadis à la congrégation des Lazaristes du Liban ; il servait maintenant d'asile et de refuge à deux jeunes jésuites envoyés là par leur ordre, sur la demande de l'évêque maronite, pour donner des règlements et des modèles aux maîtres arabes ; ils vivent là dans une complète solitude, dans la pauvreté et dans une sainteté exemplaire. (Je les ai connus plus tard.) L'un apprend l'arabe et cherche inutilement à convertir quelques Druzes des villages voisins : c'est un homme de beaucoup d'esprit et de lumières ; l'autre s'occupe de médecine, et parcourt le pays en distribuant des médicaments gratuits ; tous deux sont aimés et respectés par les Druzes et même par les Métualis. Mais ils ne peuvent espérer aucun fruit de leur séjour en Syrie, le clergé maronite est très-attaché à l'Église romaine ; cependant ce clergé a ses traditions, son indépendance, sa discipline à lui, qu'il ne laisserait pas envahir par l'esprit des jésuites ; il est la véritable autorité spirituelle, le gouverneur des esprits dans tout le Liban ; il aurait bien vite des rivaux dans des cor-

ations européennes agissantes et remuantes , et le rivalité l'inquiéterait avec raison.

Après nous être reposés une demi-heure dans ce : enchanté, nous remontâmes à cheval , et nous : mmencâmes à gravir la côte escarpée qui se dres- : tdevant nous. Le sentier devenait de plus en plus : le en s'élevant sur la dernière chaîne du Liban : i nous séparait des côtes de Syrie. Mais à mesure : e nous nous élevions, l'aspect du bassin immense : e nous laissions à notre droite devenait plus im- : tant et plus vaste.

Le fleuve que nous avions quitté à la halte ser- : tait au milieu de cette plaine légèrement ondu- : de collines , et quelquefois s'étendait en flaques : au bleue et brillante comme les lacs de Suisse. : s collines noires , couronnées à leur sommet de : squets de pins , interrompaient à chaque instant : a cours , et le divisaient à nos yeux en mille tron- : ns lumineux. De degré en degré , des collines : rant de la plaine , s'élevaient , s'accumulaient , : ppuyaient les unes contre les autres , toutes cou- : ttes de bruyères en fleurs , et portant çà et là , : le grands intervalles , des arbres à large tête , qui : laient des taches sombres sur leurs flancs. De : ands bois de cèdres et de sapins descendaient : au haut des cimes élevées , et venaient mourir : r bouquets et par clairières autour de nombreux : ilages druzes dont nous voyions surgir les ter- : res , les balcons , les fenêtres en ogive , du sein : e la verdure des sapins. Les habitants , couverts

de leur beau manteau écarlate, et le front ceint de leur turban à larges plis rouges, montaient sur leurs terrasses pour nous voir passer, et ajoutaient eux-mêmes, par l'éclat de leur costume et par la majesté de leurs attitudes, à l'effet grandiose, étrange, pittoresque, du paysage. Partout de belles fontaines turques coulaient à l'entrée ou à la sortie de ces villages. Les femmes et les filles qui venaient chercher de l'eau dans leurs cruches longues et étroites, étaient groupées autour des bassins, et écartaient un coin de leur voile pour nous entrevoir. La population nous a paru superbe. Hommes, femmes, enfants, tout a la couleur de la force et de la santé. Les femmes sont très-belles. Les traits du visage portaient en général l'empreinte de la fierté et de la noblesse sans expression de féroce.

Nous fûmes salués partout avec politesse et grâce. On nous offrit l'hospitalité dans tous ces hameaux. Nous ne l'acceptâmes nulle part, et nous continuâmes à gravir, pendant environ trois heures, des pentes escarpées sous des bois de sapins. Nous touchâmes enfin à la dernière crête blanche et nue des montagnes, et l'immense horizon de la côte de Syrie se déroula d'un seul regard devant nous. C'était un aspect tout différent de celui que nous avions sous les yeux depuis quelques jours : c'était l'horizon de Naples vu du sommet du Vésuve, ou des hauteurs de Castellamare. L'immense mer était à nos pieds, sans limites, ou seulement avec quelques nuages amoncelés à l'extrémité de ses vagues. Sous ses

ges on aurait pu croire que l'on apercevait une  
e, la terre de Chypre qui est à trente lieues en  
, le mont Carmel à gauche, et à perte de vue,  
la droite, la chaîne interminable des côtes de  
ruth, de Tripoli de Syrie, de Latakié, d'Alexan-  
te; enfin, confusément et sous les brumes do-  
du soir, quelques aiguilles resplendissantes  
montagnes du Taurus; mais ce pouvait être  
illusion, car la distance est énorme. Immédia-  
ment sous nos pieds la descente commençait; et,  
la avoir glissé sur les rochers et les bruyères  
es de la cime où nous étions placés, elle s'a-  
cissait un peu et se déroulait de sommets en  
mets, d'abord par des têtes grises de collines  
illeuses, ensuite sur les têtes vert-sombre des  
, des cèdres, des caroubiers, des chênes verts;  
, sur des pentes plus douces, sur la verdure  
pâle et plus jaune des platanes et des syco-  
res; enfin, venaient des collines grises, toutes  
ntées de la feuille des bois d'oliviers. Tout  
it s'éteindre et mourir dans l'étroite plaine qui  
are le Liban de la mer. Là, sur les caps, on  
ait de vieilles tours moresques qui gardent le  
age; au fond des golfes, des villes ou de gros villa-  
avec leurs murs brillant au soleil, et leurs anses  
usées entre les sables, et leurs barques échouées  
les bords, ou leurs voiles sortant des ports et  
entrant. Saïde et Bayruth surtout, entourées de  
riches plaines d'oliviers, de citronniers, de  
riers, avec leurs minarets, leurs dômes de mos-



quées, leurs châteaux et leurs murs crénelés, sortaient de cet océan de couleurs et de lignes, et arrêtaient les regards sur deux points avancés dans les flots. Au delà de la plaine de Bayruth, le grand Liban, interrompu par le cours du fleuve, recommençait à s'élever, d'abord jaune et doré comme les colonnes de Pœstum ; ensuite gris, sombre, terne ; puis vert et noir dans la région des forêts : enfin, dressant ses aiguilles de neige, qui semblaient se fondre dans la transparence du ciel, et où les blancs rayons du jour dormaient dans une éternelle sérénité, sur des couches d'éternelle blancheur. Naples ni Sorrente, Rome ni Albano n'ont un pareil horizon.

Après avoir descendu environ deux heures, nous trouvâmes un kan isolé sous de magnifiques platanes, au bord d'une fontaine. Il faut décrire une fois pour toutes ce qu'on appelle un kan dans la Syrie et en général dans toutes les contrées de l'Orient : c'est une cabane dont les murs sont de pierres mal jointes, sans ciment, et laissant passer le vent ou la pluie : ces pierres sont généralement noircies par la fumée du foyer, qui filtre continuellement à travers leurs interstices. Les murs ont à peu près sept à huit pieds de haut ; ils sont recouverts de quelques pièces de bois brut avec l'écorce et les principaux rameaux de l'arbre ; le tout est ombragé de fagots desséchés qui servent de toit ; l'intérieur n'est pas pavé, et, selon la saison, c'est un lit de poussière ou de boue. Un ou

Les poteaux servent d'appui au toit de feuilles, et on y suspend le manteau ou les armes du voyageur. Dans un coin est un petit foyer exhaussé sur quelques pierres brutes ; sur ce foyer brûle sans cesse un feu de charbon, et une ou deux cafetières de cuivre, toujours pleines du café épais et farineux, le rafraîchissement habituel et besoin unique des Turcs et des Arabes. Il y a ordinairement deux chambres semblables à celles que je viens de décrire. Un ou deux Arabes sont autorisés, au prix d'une redevance qu'ils payent au pacha, à faire les honneurs de cette hospitalité et à vendre le café et les galettes de farine d'orge aux caravanes. Quand le voyageur arrive à la porte de ces kans, il descend du chameau ou de cheval, il fait détacher les nattes de paille et les tapis de Damas qui doivent lui servir de couche ; on les étend dans un coin de la maison enfumée ; il s'y assied, demande le café, fait allumer sa pipe ou son narguilé, et il attend que ses esclaves aient rassemblé un peu de bois sec pour lui préparer son repas. Ce repas consiste ordinairement en deux ou trois galettes à peine cuites sur un caillou chauffé, et en quelques morceaux de mouton haché que l'on fait cuire dans une marmite de cuivre avec du riz. Le plus souvent on ne trouve ni riz ni mouton à acheter dans le kan, et on se contente des galettes et de l'eau excellente et fraîche qui ne manque jamais dans le voisinage des kans. Les domestiques, les esclaves, les moutons (conducteurs des chameaux) et les chevaux

restent en plein air autour du kan. Il y a ordinairement dans le voisinage quelque arbre renommé, et séculaire qui sert de loin de point de reconnaissance à la caravane; c'est le plus souvent un immense figuier-sycomore, arbre que je n'ai jamais vu en Europe; il est de la taille des plus gros chênes; il atteint des années plus longues encore; son tronc a quelquefois jusqu'à trente ou quarante pieds de tour, souvent beaucoup plus; ses rameaux, qui commencent à s'ouvrir à quinze ou vingt pieds de terre, s'étendent horizontalement, d'abord à une immense portée, puis les rameaux supérieurs se groupent en cônes moins élargis, et présentent de loin la forme de nos hêtres. L'ombre de ces arbres, que la Providence semble avoir jetés çà et là comme un nuage hospitalier sur le sol brûlant du désert, s'étend à une grande distance du tronc, et il n'est pas rare de voir une soixantaine de chameaux, de chevaux et autant d'Arabes campés pendant la chaleur du jour sous l'abri d'un seul de ces arbres. Mais ici, comme en tout, on retrouve avec douleur cette incurie des Orientaux et de leur gouvernement. Ces platanes, qui devraient être conservés avec soin, comme des hôtelleries naturelles, pour les nécessités des caravanes, sont abandonnés à la stupide imprévoyance de ceux qu'ils abritent; les Arabes allument leur feu au pied du sycomore, et la plupart de ces beaux arbres ont le tronc tout noirci et tout creusé par la flamme de ces foyers. Notre petite caravane s'établit sous un de ces majes-

aux sycomores, et nous passâmes la nuit enveloppés dans nos manteaux et couchés sur une natte de paille dans un coin du kan.

— 4 octobre 1832. — Nous sommes repartis ce matin du kan, et, après quelques heures de marche sur des escarpements rapides du Liban, nous sommes arrivés aux beaux villages qui sont à mi-pente. Là, toute l'aspérité des montagnes disparaît, on marche pendant deux heures au milieu des vallées les plus riantes et les mieux cultivées que l'on puisse se figurer. Cela ressemble à la Toscane. Les murs d'appui soutiennent partout des terrasses de terre où les vignes et les arbres s'entrelacent, ombrageant, sans les empêcher de fleurir, des récoltes de tout genre. Des villages, où tout annonce l'ordre, la paix, le travail, la richesse, sont épars sur ces collines ; les maisons, ou plutôt les châteaux des scheiks, les dominent comme nos châteaux gothiques dominaient jadis nos bourgades. D'immenses couvents de moines maronites occupent les sommets des mamelons comme des forteresses. On voit entrer et sortir les moines qui conduisent la charrue dans les champs, ou qui vont ramasser la feuille des mûriers. Les Arabes, sans distinction de sexe, travaillent paisiblement dans les enclos, et nous regardent passer en souriant de nos costumes européens. Le scheik et ses principaux serviteurs sont ordinairement assis sur un tapis à la porte de son château ou sous un grand sycomore au milieu

du chemin; il fume, et nous fait un salut en portant la main sur son cœur, et en nous disant : *Sala el kaer* ! Que le jour soit béni pour vous, voyageurs !

Nous touchons enfin à la plaine , que nous traversons sous une voûte de verdure formée par les longs roseaux, les palmiers, les figuiers, les vignes et les mûriers. De temps en temps, une maison isolée de cultivateur arabe ou grec-syrien sort de cette forêt de feuillages ; les enfants jouent avec les moutons de Syrie à large queue sur le devant de la porte ; de belles jeunes filles, le visage découvert, portent les cruches d'eau sur leurs têtes, et le père et la mère travaillent, au pied des mûriers, à ces belles étoffes de soie de mille couleurs, dont ils attachent les fils d'un arbre à l'autre et qu'ils tissent en marchant à leur ombre. L'Écosse, la Saxe, la Savoie, la Suisse, ne présentent pas au voyageur plus de scènes de vie, de bonheur et de paix, que le pied de ces montagnes du Liban où l'on ne s'attend à trouver que des barbares.

— 5 octobre 1832. — J'ai retrouvé ma femme et mon enfant en bonne santé et occupées à embellir et à orner notre séjour d'hiver. J'ai passé quelques jours avec elles avant de partir pour la Palestine et l'Égypte. Ibrahim-Pacha a remporté une victoire décisive à Homs ; il s'avance vers la Caramanie, et passera le Taurus en refoulant les Turcs. Il n'y a plus d'inquiétude sur la tranquillité et la sûreté de ce pays-ci. Je voyagerai l'esprit en

ur ce que j'ai de plus cher dans la vie. Nos  
ux amis de Bayruth, MM. Bianco, Jorelle,  
Laurella, Abost, pourvoient, en mon  
e, à toutes les éventualités qui pourraient  
ir. Je vais organiser définitivement ma cara-  
t partir aussitôt que la première pluie aura  
la chaleur de trente degrés qui règne encore  
côte de Syrie.

**FIN DU TOME PREMIER.**







2. **MARYKE.** Œuvres poétiques. 4 vol. in-12.

Méditations poétiques et nou-  
velles poétiques. 1 vol. in-12.

Harmonies poétiques et religieuses.  
in-12.

Jocelyn. 2 vol. in-12.

Œuvres diverses. 2 vol. in-12.

Chute d'un ange. 2 vol. in-12.

Voyage en Orient. 4 vol. in-12.

*J. T. Souverel*

# VOYAGE N O R I E N T.

PAR

ALPHONSE DE LAMARTINE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME SECOND.



Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE. FIC.

HAUMAN ET COMP<sup>te</sup>.

1858



**SOUVENIRS, IMPRESSIONS.**

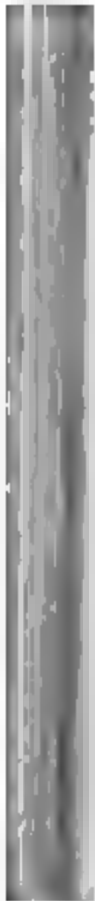
**PENSÉES ET PAYSAGES,**

**PENDANT UN**

**VOYAGE EN ORIENT.**

---

**TOME SECOND.**



.

.

**SOUVENIRS, IMPRESSIONS,**  
**PENSÉES ET PAYSAGES,**  
**PENDANT UN**  
**VOYAGE EN ORIENT.**

**PAR**  
**ALPHONSE DE LAMARTINE,**

**MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.**

---

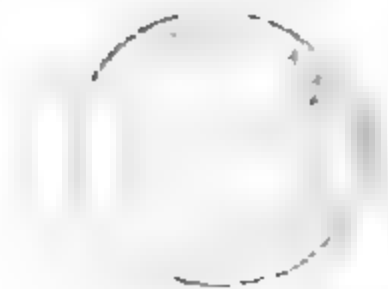
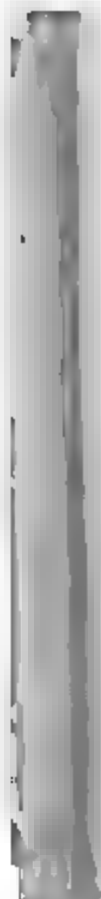
**TOME SECOND.**



**Bruxelles.**  
**SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.**  
**HAUMAN ET COMP<sup>le</sup>.**

---

**1838**



# VOYAGE EN ORIENT.

( 1832 — 1833. )

---

## VOYAGE DE BAYRUTH,

A TRAVERS LA SYRIE ET LA PALESTINE,

A JÉRUSALEM.

— 8 octobre 1832, à trois heures après midi. —  
Parti à cheval avec dix-huit chevaux de suite ou  
bagages formant la caravane. — Couché au kan,  
trois heures de Bayruth ; même route que celle  
ici décrite pour aller chez lady Stanhope. — Le  
lendemain parti à trois heures du matin ; traversé  
enq le fleuve Tamour, l'ancien Tamyris ; lauriers-  
roses en fleurs sur les bords. — Suivi la grève où  
lame venait laver de son écume les pieds de nos



chevaux, jusqu'à Saïde, l'antique Sido  
ombre encore de ville détruite, dont elle  
jusqu'au nom; — point de traces de sa g  
passée. Une jetée circulaire, formée de  
énormes, enceint une darse comblée de  
quelques pêcheurs avec leurs enfants, les  
dans l'eau, poussent à la mer une barque  
ture et sans voiles, seule image maritime  
seconde reine des mers. A Saïde, nous des  
au kan français, immense palais de notre  
commerce en Syrie, où nos consuls réun  
tous les nationaux sous le pavillon de la Fi  
n'y a plus de commerce, plus de França  
reste à Saïde, dans l'immense kan désert  
ancien et respectable agent de la France, M  
din, qui y vit depuis cinquante ans au m  
sa famille tout orientale, et qui nous reçoit  
on reçoit un voyageur compatriote, dans  
où l'hospitalité antique s'est conservée tout  
— Dîné et dormi quelques heures dans c  
cellente famille; — douceur de l'hospitali  
ainsi, inattendue et prodiguée; — l'eau po  
offerte par les fils de la maison; la mèr  
femmes des deux fils, debout, s'occupant  
vice de la table. — A quatre heures, mon  
val, escorté des fils et des amis de la famill  
din. — Courses de dgérid, exécutées par l'u  
monté sur un superbe cheval arabe. —  
heures de Saïde, adieux et remerciements.  
ché deux heures encore et couché sous no

: fontaine charmante au bord de la mer, nom-  
el *Kantara*. — Arbre gigantesque ombrageant  
: la caravane. — Jardin délicieux descendant  
n'aux flots de la mer. Une immense caravane  
hameaux est répandue autour de nous dans le  
ne champ. — Nuit sous la tente ; hennissement  
chevaux, cris des chameaux, fumée des feux  
soir, lueur transparente de la lampe à travers  
le rayée du pavillon. — Pensées de la vie tran-  
lle, du foyer, de la famille, des amis éloignés,  
descendent sur votre front, pendant que vous  
posez lourd et brûlant sur la selle qui vous sert  
reiller. — Le matin, pendant que les moukres  
les esclaves brident les chevaux, deux ou trois  
les arrachent les piquets de la tente ; ils ébran-  
t le piquet qui sert de colonne ; il tombe, et les  
les larges et tendues qui couvraient toute une  
nille de voyageurs, glissent et tombent elles-  
mes à terre en un petit monceau d'étoffe qu'un  
melier met sous son bras et suspend à la selle  
son mulet ; il ne reste sur la place vide où vous  
et tout à l'heure établi comme dans une demeure  
manente, qu'un petit feu abandonné qui fume  
rare et s'éteint bientôt dans le soleil : véritable,  
ppante et vivante image de la vie, employée sou-  
nt dans la Bible, et qui me frappa fortement  
les les fois qu'elle s'est offerte à mes yeux.

De *Kantara*, parti avant le jour. — Gravi quel-  
les collines arides et rocailleuses s'avancant en  
omontoires dans la mer. Puis, du sommet de la

dernière et de la plus élevée de ces collines, voilà Tyr qui m'apparaît au bout de sa vaste et stérile colline. — Entre la mer et les dernières hauteurs du Liban qui vont ici en dégradant rapidement, s'étend une plaine d'environ huit lieues de long, sur une ou deux de large : la plaine est nue, jaune, couverte d'arbustes épineux, broutés en passant par le chameau des caravanes. Elle lance dans la mer une presqu'île avancée, séparée du continent par une chaussée recouverte d'un sable doré, apporté par les vents d'Égypte. Tyr, aujourd'hui appelée Sour par les Arabes, est portée par l'extrémité la plus aiguë de ce promontoire, et semble sortir des flots mêmes ; — de loin vous diriez encore une ville belle, neuve, blanche et vivante, se regardant dans la mer ; — mais ce n'est qu'une belle ombre qui s'évanouit en approchant. — Quelques centaines de maisons croulantes et presque désertes, où les Arabes rassemblent le soir les grands troupeaux de moutons et de chèvres noirs, aux longues oreilles pendantes, qui défilent devant nous dans la plaine, voilà la Tyr d'aujourd'hui ! Elle n'a plus de port sur les mers, plus de chemins sur la terre ; les prophéties se sont dès longtemps accomplies sur elle.

Nous marchions en silence, occupés à contempler ce deuil et cette poussière d'empire que nous foulions. — Nous suivions un sentier au milieu de la campagne de Tyr, entre la ville et les collines grises et nues que le Liban jette au bord de la

ous arrivions à la hauteur même de la  
ous touchions un monceau de sable qui  
aujourd'hui lui fournir son seul rempart  
int qu'il l'ensevelisse. Je pensais aux pro-  
t je recherchais dans ma mémoire quel-  
des éloquentes menaces que le souffle  
t inspirées à Ézéchiél. Je ne les retrouvai  
oles, mais je les retrouvai dans la déplo-  
lité que j'avais sous les yeux. Quelques  
oi, jetés au hasard en partant de la France  
er l'Orient, remontaient seuls dans ma

-

as entendu sous les cèdres antiques  
des nations monter et retentir,  
le noir Liban les aigles prophétiques  
re au doigt de Dieu sur les palais de Tyr.

devant moi le noir Liban ; mais l'imagi-  
a trompé, me disais-je à moi-même : je  
les aigles, ni les vautours qui devaient,  
mplir les prophéties, descendre sans cesse  
ignes, pour dévorer toujours ce cadavre  
prouvée de Dieu, et ennemie de son peu-  
oment où je faisais cette réflexion, quel-  
de grand, de bizarre, d'immobile, parut  
uche, au sommet d'un rocher à pic qui  
n cet endroit dans la plaine jusque sur la  
aravanes. Cela ressemblait à cinq statues  
noires, posées sur le rocher comme sur

un piédestal ; mais à quelques mouvements presque insensibles de ces figures colossales, nous crûmes, en approchant, que c'étaient cinq Arabes bedouins, vêtus de leurs sacs de poil de chèvre noir, qui nous regardaient passer du haut de ce monticule. Enfin, quand nous ne fûmes qu'à une cinquantaine de pas du mamelon, nous vîmes une de ces cinq figures ouvrir de larges ailes et les battre contre ses flancs avec un bruit semblable à celui d'une voile qu'on déploie au vent. Nous reconnûmes cinq aigles de la plus grande race que j'aie jamais vue sur les Alpes, ou enchaînée dans les ménageries de nos villes. Ils ne s'envolèrent point, ils ne s'émurent point à notre approche : posés, comme des rois de ce désert, sur les bords du rocher, ils regardaient Tyr comme une cure qui leur appartenait, et où ils allaient retourner. Ils semblaient la posséder de droit divin ; instrument d'un ordre qu'ils exécutaient, d'une vengeance prophétique qu'ils avaient mission d'accomplir envers les hommes et malgré les hommes. Je ne pouvais me lasser de contempler cette prophétie en action, ce merveilleux accomplissement des menaces divines, dont le hasard nous rendait témoins. Jamais rien de plus surnaturel n'avait si vivement frappé mes yeux et mon esprit, et il me fallait un effort de ma raison pour ne pas voir, derrière les cinq aigles gigantesques, la grande et terrible figure du poète des vengeances, d'Ézéchiël, s'élevant au-dessus d'eux, et leur montrant de l'œil et du doigt la ville

pe Dieu leur donnait à dévorer, pendant que le vent de la colère divine agitait les flots de sa barbe blanche, et que le feu du courroux céleste brillait dans ses yeux de prophète. Nous nous arrêtâmes à quarante pas : les aigles ne firent que tourner dédaigneusement la tête pour nous regarder aussi ; enfin, deux d'entre nous se détachèrent de la caravane et coururent au galop, leurs fusils à la main, jusqu'au pied même du rocher ; ils ne furent pas encore. — Quelques coups de fusil à balle les firent s'envoler lourdement, mais ils revinrent d'eux-mêmes au feu, et planèrent longtemps sur nos têtes, sans être atteints par nos balles, comme s'ils nous avaient dit : « Vous ne nous pouvez rien, nous sommes les aigles de Dieu. » —

Je reconnus alors que l'imagination poétique m'avait révélé les aigles de Tyr moins vrais, moins beaux et moins surnaturels encore qu'ils n'étaient, et qu'il y a dans le *mens divinator* des poètes, même les plus obscurs, quelque chose de cet instinct divinateur et prophétique qui dit la vérité sans la savoir.

Nous arrivâmes à midi, après une marche de sept heures, au milieu de la plaine de Tyr, à un endroit nommé les Puits de Salomon ; tous les voyageurs les ont décrits ; ce sont trois réservoirs d'eau limpide et courante qui sort, comme par enchantement, d'une terre basse, sèche et aride, à deux milles de Tyr ; chacun de ces réservoirs, créé artificiellement d'une vingtaine de pieds au-

dessus du niveau de la plaine, est rempli jusqu'au bord et déborde sans cesse ; le cours des eaux fait aller des roues de moulins ; — les eaux vont à Tyr par des aqueducs moitié antiques , moitié modernes , d'un très-bel effet à l'horizon. — On dit que Salomon fit construire ces trois puits pour récompenser Tyr et son roi Hiram des services qu'il avait reçus de sa marine et de ses artistes dans la construction du temple.

Hiram avait amené les marbres et les cèdres du Liban. Ces puits immenses ont chacun au moins soixante à quatre-vingts pieds de tour ; on n'en connaît pas la profondeur, et l'un d'eux n'a pas de fond ; nul n'a jamais pu savoir par quel conduit mystérieux l'eau des montagnes peut y arriver. Il y a tout lieu de croire en les examinant que ce sont de vastes puits artésiens inventés avant leur réinvention par les modernes.

Parti à cinq heures des Puits de Salomon ; — marché deux heures dans la plaine de Tyr ; — arrivé à la nuit au pied d'une haute montagne à pic sur la mer et qui forme le cap Blanc ou Raz-el-Abiad ; la lune se levait au-dessus du sommet noir du Liban , à notre gauche , et pas assez haut encore pour éclairer ses flancs ; elle tombait, en nous laissant dans l'ombre , sur d'immenses quartiers de rochers blancs où sa lumière éclatait comme une flamme sur du marbre ; — ces roches, jetées jusqu'au milieu des vagues, brisaient leur écume étincelante qui jaillissait presque jusqu'à nous ; le

et périodique de la lame contre le cap seul, et ébranlait à chaque coup la corce où nous marchions suspendus sur le au loin, la mer brillait comme uneappe d'argent, et çà et là quelque capançait dans son sein, ou quelque antre nétrait dans les flancs déchirés de la la plaine de Tyr s'étendait derrière a distinguait encore confusément aux sable jaune et doré qui dessinaient ses entre la mer et la terre; l'ombre de Tyr à l'extrémité d'un promontoire, et le ns doute, avait seul allumé une clarté ines, qu'on eût prise de loin pour un is c'était le phare de sa solitude et de on, qui ne guidait aucun navire, qui que nos yeux et n'appelait qu'un regard r des ruines. Cette route sur le précitous les accidents variés, sublimes, so- la nuit, de la lune, de la mer et des ra environ une heure, — une des heures tement notées dans ma mémoire, que permis de contempler sur sa terre! su- e pour entrer le lendemain dans le sol



blanchis d'écume, aussi semés de vastes brisures de la roche vive et blanche, s'ouvraient sous nos pieds et sous nos regards; la mer y brisait avec le même retentissement qui nous accompagna tout le long de la côte orageuse de Syrie, comme l'appellent les anciennes poésies hébraïques; la lune, plus avancée dans le ciel, éclairait davantage cette scène à la fois tumultueuse et solitaire, et la vaste plaine de Ptolémaïs s'ouvrait devant nous : il était neuf heures du soir, au mois d'octobre; nos chevaux, épuisés par une route de treize heures, posaient lentement leurs pieds ferrés sur les roches pointues et luisantes qui forment les seules routes en Syrie, gradins irréguliers de pierre, sur lesquels on n'oserait risquer aucune monture en Europe; nous-mêmes, accablés de lassitude et frappés surtout de la grandeur du spectacle et des souvenirs pressés de la journée, nous marchions silencieusement à pied, tenant nos chevaux par la bride, et jetant tantôt un regard sur cette mer que nous aurions à traverser pour revoir nos propres fleuves et nos propres montagnes, et tantôt sur la cime noire, longue et sans ondulation du mont Carmel, qui commençait à se dessiner aux dernières limites de l'horizon. Nous arrivâmes à une espèce de kan, c'est-à-dire à une mesure à demi détruite, où un pauvre Arabe cultive quelques figuiers et quelques courges, entre les fentes des rochers, auprès d'une fontaine; la mesure était occupée par des chameliers de Naplouse, apportant du blé en Syrie pour



armée d'Ibrahim ; la fontaine était tarie par les chaleurs de l'automne ; nous plantâmes néanmoins nos tentes sur un sol couvert de pierres rondes et polantes ; nous attachâmes nos chevaux au piquet, et nous bûmes, avec économie, quelques gouttes l'eau fraîche qui restait dans nos jarres des Puits de Salomon. — Depuis la plaine de Tyr et l'abaissement des montagnes, l'eau commence à manquer ; les fontaines sont à cinq ou six heures de distance les unes des autres, et souvent, quand vous arrivez, vous ne trouvez plus, dans le lit de la source, qu'une vase desséchée et brûlante qui garde l'empreinte des pieds des chameaux et des chèvres qui s'y sont les derniers abreuvés.

Le 11, nous levâmes les tentes à la lueur de mille étoiles qui se réfléchissaient dans les flots étendus à nos pieds, nous descendîmes environ une heure les dernières collines qui forment le cap Blanc ou Raz-el-Abiad, et nous entrâmes dans la plaine d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs.

Le siège d'Acre, par Ibrahim-Pacha, avait récemment réduit la ville à un monceau de ruines sous lesquelles dix à douze mille morts étaient ensevelis avec des milliers de chameaux. Ibrahim, vainqueur, et pressé de remettre son importante conquête à l'abri d'une réaction de la fortune, était occupé à lever les murs et les maisons d'Acre ; tous les murs on déterrait de ces décombres des centaines de morts à demi consumés ; les exhalaisons putrides, les cadavres amoncelés avaient corrompu l'air

de toute la plaine ; nous passâmes le plus loin possible des murs, et nous allâmes faire halte, à midi, au village arabe des Eaux d'Acre, sous un verger de grenadiers, de figuiers et de mûriers, et près les moulins du Pacha ; à cinq heures, nous en reprîmes pour aller camper sous un bois d'oliviers, au pic des premières collines de la Galilée.

Le 12, nous nous remîmes en marche avec la première lueur du jour ; nous franchîmes d'abord une colline plantée d'oliviers et de quelques chênes verts, répandus par groupes ou croissant en broussailles sous la dent rongeuse des chèvres et des chameaux. Quand nous fûmes au revers de cette colline, la Terre Sainte, la terre de Chanaan, se montra tout entière devant nous ; l'impression fut grande, agréable et profonde ; ce n'était pas là cette terre nue, rocailleuse, stérile, cette ruche de montagnes basses et décharnées qu'on nous représente pour la terre promise, sur la foi de quelques écrivains prévenus ou de quelques voyageurs pressés d'arriver et d'écrire, qui n'ont vu, des domaines immenses et variés des douze tribus, que le sentier de roche qui mène, entre deux soleils, de Jaffa à Jérusalem ; — trompé par eux, je n'attendais que ce qu'ils décrivent, c'est-à-dire un pays sans étendue, sans horizon, sans vallées, sans plaines, sans arbres et sans eau : terre potelée de quelques monticules gris ou blancs, où l'Arabe voleur se cache dans l'ombre de quelques ravines pour dépouiller le passant ; — telle est, peut-être, la route de Jérusalem

à Jaffa ; — mais voici la Judée, telle que nous l'avons vue, le premier jour, du haut des collines qui bordent la plaine de Ptolémaïs ; telle que nous l'avons retrouvée de l'autre côté des collines de Zabulon, de celles de Nazareth, et du pied du mont la Rosée-de-l'Hermon ou du mont Carmel ; telle que nous l'avons parcourue dans toute sa largeur et dans toute sa variété, depuis les hauteurs qui dominent Tyr et Sidon jusqu'au lac de Tibériade, et depuis le mont Thabor jusqu'aux montagnes de Samarie et de Naplouse, et de là jusqu'aux murailles de Sion. — Voici d'abord devant nous la plaine de Zabulon ; nous sommes placés entre deux légères ondulations de terre, à peine dignes du nom de collines ; le lit qu'elles laissent entre elles en se creusant devant nous, forme le sentier où nous marchons ; ce sentier est tracé par le pas des chameaux, qui en a broyé la poussière depuis quatre mille ans, ou par les trous larges et profonds que le poids de leurs pieds, toujours posés au même endroit, a creusés dans une roche blanche et friable, toujours la même depuis le cap de Tyr jusqu'aux premiers sables du désert libyque. A droite et à gauche, les flancs arrondis des deux collines sont ombragés çà et là, de vingt pas en vingt pas, par des touffes d'arbustes variés qui ne perdent jamais leurs feuilles ; à une distance un peu plus grande, s'élèvent des arbres au tronc noueux, aux rameaux nerveux et entrelacés, au feuillage immobile et sombre ; la plupart sont des chênes verts d'une espèce

particulière , dont la tige est plus légère et plus élancée que celle des chênes d'Europe , et dont la feuille , veloutée et arrondie , n'a pas la dentelure de la feuille du chêne commun : le caroubier, le térébinthe , et plus rarement le platane et le sycomore , complètent le vêtement de ces collines ; je ne connais pas les autres arbres par leur nom : quelques-uns ont le feuillage des sapins et des cèdres ; d'autres, et ce sont les plus beaux, ressemblent à d'immenses saules par la couleur de leur écorce, la grâce de leur feuillage et la nuance tendre et jaunâtre de ce feuillage ; mais ils le surpassent au delà de toute proportion en étendue , en grosseur, en élévation. — Les caravanes les plus nombreuses peuvent se rencontrer autour de son tronc colossal et camper ensemble , avec leurs bagages et leurs chameaux, sous leur ombre ; dans les espaces larges et fréquents que ces arbres divers laissent à nu sur les pentes des collines, des bancs de roches blanchâtres , et plus souvent d'un gris bleu , percent la terre et se montrent au soleil, comme les muscles vigoureux d'une forte charpente humaine, qui s'articulent plus en saillie dans la vieillesse, et semblent prêts à percer la peau qui les enveloppe ; — mais entre ces bancs ou ces blocs de rochers , une terre noire , légère et profonde , végète sans cesse et produirait incessamment le blé, l'orge , le maïs , pour peu qu'on la remuât, ou des forêts de broussailles épineuses, de grenadiers sauvages , de roses de Jéricho et de chardons énor-

la tige s'élève à la hauteur de la tête du  
Une fois une de ces collines ainsi décrite,  
voyez toutes, à leur forme près, et l'ima-  
gent se représenter leur effet, à mesure  
voit citées dans le paysage de la Terre  
nous marchions donc entre deux de ces col-  
lons commencions à redescendre légère-  
ment la mer et la plaine de Ptolémaïs  
nous, quand nous aperçûmes la première  
la terre de Chanaan : c'était la plaine de  
le jardin de la tribu de ce nom.

et à gauche devant nous, les deux col-  
lons venions de traverser s'écartaient gra-  
tuit, et par une courbe pareille, sembla-  
nt deux vagues mourantes, qui se fondent dou-  
cement s'écartent harmonieusement devant la  
du navire; l'espace qu'elles laissent entre  
qui s'élargissait ainsi par degrés, était  
une anse peu profonde que la plaine jetait  
des montagnes; cette anse ou ce golfe de terre  
fertile formait bientôt une plus large vallée;  
les deux collines qui l'enveloppaient encore  
à mourir tout à fait, cette vallée se fon-  
dait dans une plaine légèrement ovale,  
aux extrémités aiguës s'enfonçaient sous  
le deux autres rangs de collines. Cette  
avait à vue d'œil une lieue et demie de  
sur une longueur de trois à quatre lieues.  
Lieu où nous étions placés, au débouché  
des d'Acre, notre regard y descendait na-

turellement, en suivait involontairement les sinuosités flexibles, et pénétrait avec elle jusque dans les anses les plus étroites qu'elle formait en se glissant entre les racines des montagnes qui la terminent. A gauche, les hautes cimes dorées et ciselées du Liban jetaient hardiment leurs pyramides dans le bleu sombre d'un ciel du matin; à droite, la colline qui nous portait s'élevait insensiblement en s'éloignant de nous, et, allant comme se nouant avec d'autres collines, formait divers groupes d'élevations, les unes arides, les autres vêtues d'oliviers et de figuiers, et portant à leur sommet un village turc, dont le minaret blanc contrastait avec la sombre colonnade de cyprès qui enveloppe presque partout la mosquée. Mais en face, l'horizon qui terminait la plaine de Zabulon, et qui s'étendait devant nous dans un espace de trois ou quatre lieues, formait une perspective de collines, de montagnes, de vallées, de ciel, de lumière, de vapeurs et d'ombre, ordonnés avec une telle harmonie de couleurs et de lignes, fondus avec un tel bonheur de composition, liés avec une si gracieuse symétrie, et variés par des effets si divers, que mon œil ne pouvait s'en détacher, et que, ne trouvant rien, dans mes souvenirs des Alpes, d'Italie ou de Grèce, à quoi je pusse comparer ce magique ensemble, je m'écriai : « C'est le Poussin ou Claude Lorrain. » — Rien en effet ne peut égaler la suavité grandiose de cet horizon de Chanaan que le pinceau des deux peintres à qui le génie divin «

a nature en a révélé la beauté. On ne trouvera cet accord du grand et du doux, du fort et du gracieux, du pittoresque et du fertile, que dans les paysages imaginés de ces deux grands hommes, ou dans la nature inimitable du beau pays que nous avons devant nous, et que la main du grand peintre suprême avait elle-même dessiné et coloré pour l'habitation d'un peuple encore pasteur et encore innocent. D'abord, au pied des montagnes, et à environ une demi-lieue dans la plaine, un mamelon, entièrement détaché de toutes les collines environnantes, sortait pour ainsi dire de terre, comme un piédestal naturel, destiné uniquement par la nature à porter une ville forte. Ses flancs s'élevaient presque perpendiculairement depuis le niveau de la plaine jusqu'au sommet de cette espèce d'autel de terre ; ils ressemblaient exactement aux remparts d'une place de guerre, tracés et élevés de mains d'hommes.

Le sommet lui-même, au lieu d'être inégal et arrondi, comme tous les sommets de collines ou de montagnes, était nivelé et aplati comme pour porter quelque chose dont il devait se couronner quand viendrait le peuple à la demeure duquel il était destiné. Dans toutes les charmantes plaines du pays de Chanaan, j'ai revu, depuis, ces mêmes mamelons en forme d'autels quadrangulaires ou oblongs, évidemment destinés à protéger les premières demeures d'une nation timide et faible, et leur destination est si bien écrite dans leur forme



isolée et bizarre, que leur masse seule empêche de s'y tromper et de croire qu'ils ont été fabriqués par le peuple qui les couvrit de ses villes. — Mais une si petite nation aurait-elle jamais pu élever tant de citadelles de terre si énormes, que les armées de Xercès n'auraient pu en entasser une seule ? À quelque foi qu'on appartienne, il faut être aveugle pour ne pas reconnaître une destination spéciale et providentielle ou naturelle dans ces forteresses élevées à l'embouchure et à l'issue de presque toutes les plaines de la Galilée et de la Judée. Derrière ce mamelon, où l'imagination reconstruit sans peine une ville antique avec ses murailles, ses bastions et ses tours, les premières collines montaient graduellement de la plaine, portant, comme des taches grises et noires sur leurs flancs, des bosquets d'oliviers ou de chênes verts. Entre ces collines et des montagnes plus élevées et plus sombres auxquelles elles servaient de bases, et qui les dominaient majestueusement, quelque torrent écumaient sans doute, ou quelque lac profond s'évaporerait aux premières ardeurs du soleil du matin ; car une vapeur blanche et bleuâtre s'étendait dans cet espace vide, et dérobaient légèrement, et comme pour le faire mieux fuir, le second plan de montagnes, sous ce rideau transparent que perçaient çà et là les faisceaux des rayons de l'aurore. Plus loin et plus haut encore, une troisième chaîne de montagnes, entièrement sombre, montait en croupes arrondies et inégales, et donnait à tout ce suave

age cette teinte de majesté, de force et de grandeur qui doit se retrouver dans tout ce qui est beau et noble, ou comme contraste. De distance en distance, cette troisième chaîne était brisée, et laissait fuir l'horizon et le regard sur une vaste plaine d'un ciel d'argent pâle, semé de quelques nuages légèrement rosés : enfin, derrière ce magnifique amphithéâtre, deux ou trois cimes du Liban se dressaient comme des promontoires isolés dans le ciel, et, recevant les premières lueurs lumineuses des premiers rayons du soleil suspendus au-dessus d'elles, semblaient tellement transparentes, qu'on croyait voir à travers trembler la voûte du ciel qu'elles nous dérobaient. Ajoutez à ce spectacle la voûte sereine et chaude du firmament, et la couleur limpide de la lumière, et l'absence des ombres qui caractérise une atmosphère d'Asie ; semez dans la plaine un kan ensemencé, ou d'immenses files de vaches rousses, de chevaux blancs, de chèvres noires, venant à pas lents chercher une eau rare, mais limpide et saumâtre ; représentez-vous quelques cavaliers arabes montés sur leurs légers coursiers et sillonnant la plaine, tout étincelants de leurs armes argentées et de leurs vêtements écarlates ; quelques femmes des villages voisins, vêtues de leurs longues tuniques bleu de ciel, d'une large ceinture blanche et des bouts traînent à terre, et d'un turban bleu orné de bandelettes de sequins de Venise enfilés : placez çà et là sur les flancs des collines quelques

hameaux turcs et arabes, dont les murs, couleur de rocher, et les maisons sans toits, se confondent avec les rochers de la colline même ; que quelques nuages de fumée d'azur s'élèvent de distance en distance entre les oliviers et les cyprès qui entourent ces villages ; que quelques pierres, creusées comme des auges ( tombeaux des patriarches ), quelques fûts de colonnes de granit, quelques chapiteaux sculptés, se rencontrent çà et là autour des fontaines, sous les pieds de votre cheval, et vous aurez la peinture la plus exacte et la plus fidèle de la délicieuse plaine de Zabulon, de celle de Nazareth, de celle de Saphora et du Thabor. Un tel pays, repeuplé d'une nation neuve et juive, cultivé et arrosé par des mains intelligentes, fécondé par un soleil du tropique, produisant de lui-même toutes les plantes nécessaires ou délicieuses à l'homme, depuis la canne à sucre et la banane jusqu'à la vigne et à l'épi des climats tempérés, jusqu'au cèdre et au sapin des Alpes ; — un tel pays, dis-je, serait encore la terre de promesse aujourd'hui, si la Providence lui rendait un peuple et la politique du repos et de la liberté.

De la plaine de Zabulon nous passâmes, en gravissant de légers monticules, plus arides que les premiers, au village de Séphora, l'ancien Saphora de l'Écriture, l'ancien Diocésane des Romains, — la plus grande ville, dans le temps d'Hérode Agrippa, de la Palestine après Jérusalem.

Un grand nombre de blocs de pierre, creusés

des tombeaux , nous traçaient la route jusqu'au sommet du mamelon où Séphora était arrivée ; à la dernière hauteur , nous vîmes une colonne de granit isolée , encore debout et devant la place d'un temple ; de beaux chaux sculptés gisaient à terre au pied de la colonne , et d'immenses débris de pierres taillées , appartenant à quelques grands monuments romains , étaient épars partout , et servaient de limites aux possessions des Arabes , jusqu'à un mille environ de là , où nous nous arrêtâmes pour la halte du jour. Une fontaine d'eau excellente et abondante y coule pour les habitants de deux ou trois vallées ; elle est entourée de quelques vergers de figuiers et de grenadiers ; nous nous assîmes sous leur ombre , et nous attendîmes plus d'une heure avant de pouvoir abreuver notre caravane , c'était grand le nombre de troupeaux de vaches et de chameaux que les pasteurs arabes y avaient de tous les côtés de la vallée ; — d'innombrables files de chèvres noires et de vaches blanches couvraient la plaine et les flancs des collines qui s'étendent vers Nazareth.

Je me couchai , enveloppé de mon manteau , à l'ombre d'un figuier , à peu de distance de la fontaine , et je contemplai longtemps cette scène des premiers jours. Nos chevaux étaient épars autour de nous , les pieds attachés par des entraves , leurs queues turques sur le dos , la crinière pendante , la tête basse , et cherchant l'ombre de leur propre

crinière; — nos armes, sabres, fusils, pistolets, étaient suspendues au-dessus de nos têtes, au branches des grenadiers et des figuiers. — Des Arabes bédouins, couverts d'une seule pièce d'étoffe rayée noir et blanc, en poil de chèvre, étaient assis en cercle non loin de nous, et nous contemploient avec un regard de vantour. Les femmes de Séphora, vêtues exactement comme les femmes d'Abraham et d'Isaac, avec une tunique bleu nouée au milieu du corps et les plis rendés d'une autre tunique blanche retombant gracieusement sur la tunique bleue, apportaient, sur leurs têtes, coiffées d'un turban bleu, les urnes vides couchées sur le ventre, ou les emportaient pleines et droites sur leurs têtes, en les soutenant des deux mains comme des cariatides de l'Acropolis; d'autres filles, dans le même costume, lavaient à la fontaine, et riaient entre elles en nous regardant; d'autres enfin, vêtues de robes plus riches et la tête couverte de bandelettes de piastres ou de sequins d'or, dansaient sous un large grenadier, à quelque distance de la fontaine et de nous; leur danse, molle et lente, n'était qu'une ronde monotone accompagnée de temps en temps de quelques pas sans art, mais non sans grâce; — la femme a été créée gracieuse; les mœurs et les costumes ne peuvent altérer en elle ce charme de la beauté, de l'amour, qui l'enveloppe et qui la trahit partout : ces femmes arabes n'étaient pas voilées comme toutes celles que nous avions vues jusque-là en Orient, et leurs traits,

gèrement tatoués, avaient une finesse et rité qui les distinguaient de la race tur-continuèrent à danser et à chanter pendant le temps que dura notre halte, et ne point s'offenser de l'attention que nous à leur danse, à leur chant et à leur cos-nous dit qu'elles étaient réunies là pour es présents de noce qu'un jeune Arabe acheter à Nazareth pour une des filles de la fiancée; nous rencontrâmes en effet, our, les présents sur la route : ils con-n. un tamis pour passer la farine et la son, une pièce de toile de coton et une offe plus riche pour faire une robe à la

-là, commencèrent en moi des impres-velles et entièrement différentes de celles voyage m'avait jusque-là inspirées; — agé des yeux, de la pensée et de l'esprit; pas voyagé de l'âme et du cœur comme nt la terre des prodiges, la terre de Jésus Christ! la terre dont tous les noms mille fois balbutiés par mes lèvres d'en-toutes les images avaient coloré, les pre-la jeune et tendre imagination! la terre nt coulé pour moi, plus tard, les leçons iceurs d'une religion, seconde âme de ; je sentis en moi comme si quelque mort et de froid venait à se ranimer et je sentis ce qu'on sent en reconnaissant,

entre mille figures inconnues et étrangères, la figure d'une mère, d'une sœur ou d'une femme aimée! — ce qu'on sent en sortant de la rue pour entrer dans un temple : quelque chose de recueilli, de doux, d'intime, de tendre et de consolant, qu'on n'éprouve pas ailleurs.

Le temple, pour moi, c'était cette terre de la Bible, de l'Évangile, où je venais d'imprimer mes premiers pas! Je priai Dieu en silence dans le secret de ma pensée; je lui rendis grâce d'avoir permis que je vécusse assez pour venir porter mes yeux jusque sur ce sanctuaire de la Terre-Sainte; et de ce jour, pendant toute la suite de mon voyage en Judée, en Galilée, en Palestine, les impressions poétiques matérielles, que je recevais de l'aspect et du nom des lieux, furent mêlées pour moi d'un sentiment plus vivant de respect, de tendresse, comme de souvenir; mon voyage devint souvent une prière, et les deux enthousiasmes les plus naturels à mon âme, l'enthousiasme de la nature et celui de son auteur, se retrouvèrent presque tous les matins en moi aussi frais et aussi vifs que si tant d'années flétrissantes et desséchantes ne les avaient pas foulés et refoulés dans mon sein! Je sentis que j'étais homme encore en paraissant devant l'ombre du Dieu de ma jeunesse! — A visiter les lieux consacrés par un de ces mystérieux événements qui ont changé la face du monde, on éprouve quelque chose de semblable à ce qu'éprouve le voyageur qui remonte laborieusement le cours

vaste fleuve comme le Nil ou le Gange, pour le découvrir et le contempler à sa source et inconnue ; il me semblait à moi aussi, passant les dernières collines qui me séparaient d'Nazareth, que j'allais contempler, à sa source éternelle, cette religion vaste et féconde qui, pendant deux mille ans, s'est fait son lit dans l'urne, du haut des montagnes de Galilée, et a donné tant de générations humaines de ses eaux et vivifiantes ! C'était là la source, dans le creux de ce rocher que je foulais sous mes pieds ; la colline, dont je franchissais les derniers degrés, avait porté dans ses flancs le salut, la vie, la bonté, l'espérance du monde ; c'était là, à quel point près de moi, que l'homme modèle avait pris naissance parmi les hommes pour les retirer, par sa parole et par son exemple, de l'océan d'erreur et de corruption où le genre humain allait être noyé. Si je considérais la chose comme philosophique, c'était le point de départ du plus grand mouvement qui ait jamais remué le monde moral et politique, événement dont le contre-coup imprimé seul encore un reste de mouvement et de vie au monde intellectuel ! c'était là qu'était sorti l'obscurité, de la misère et de l'ignorance, le plus grand, le plus juste, le plus sage, le plus vertueux de tous les hommes ; là était son berceau ! là, le théâtre de ses actions et de ses prédications tourmentées ! de là il était sorti jeune encore avec quelques hommes obscurs et ignorants, auxquels il



avait imprimé la confiance de son génie et le courage de sa mission, pour aller sciemment : un ordre d'idées et de choses pas assez fort pour lui résister, mais assez fort pour le faire marcher de là, dis-je, il était sorti pour aller avec elle conquérir la mort et l'empire universel de l'éternité ! de là avait coulé le christianisme obscur, goutte d'eau inaperçue dans le rocher de Nazareth, où deux passereaux n'ont pu s'abreuver, qu'un rayon de soleil a fait tarir, et qui, aujourd'hui, comme le grain des esprits, a comblé tous les abîmes de la vie humaine et baigné de ses flots intarissables le présent et l'avenir. Incrédule donc à la suite de cet événement, mon âme encore ébranlée en approchant de son théâtre, et j'aurais découvert ma tête et mon front sous la volonté occulte et fatale qui avait fait jaillir tant de choses d'un si faible et insensible commencement.

Mais à considérer le mystère du christianisme en chrétien, c'était là, sous ce morceau de rocher au fond de cette vallée étroite et sombre, à l'ombre de cette petite colline, dont les vieilles roches semblaient encore toutes fendues du tressaillement de joie qu'elles éprouvèrent en enfantant et en portant le Verbe enfant, ou du tressaillement de douleur qu'elles ressentirent en ensevelissant le Verbe, c'était là le point fatal et sacré du globe, qui avait choisi de toute éternité pour faire de

sur la terre sa vérité, sa justice et son amour incarné dans un Enfant-Dieu ; c'était là que le souffle divin était descendu à son heure sur une pauvre chaumière, séjour de l'humble travail, de la simplicité d'esprit et de l'infortune ; c'était là qu'il avait aimé, dans le sein d'une vierge innocente et pure, quelque chose de doux, de tendre et de miséricordieux comme elle, de souffrant, de patient, de gémissant comme l'homme, de puissant, de surnaturel, de sage et de fort comme un Dieu ; c'était là que le Dieu-Homme avait passé par notre ignorance, notre faiblesse, notre travail et nos misères, pendant les années obscures de sa vie cachée, et qu'il avait en quelque sorte exercé la vie et pratiqué la terre avant de l'enseigner par sa parole, de la guérir par ses prodiges et de la régénérer par sa mort : c'était là que le ciel s'était ouvert et avait lancé sur la terre son esprit incarné, son Verbe fulminant pour consumer jusqu'à la fin des temps l'iniquité et l'erreur, éprouver comme au feu du creuset nos vertus et nos vices, et allumer devant le Dieu unique et saint l'encens qui ne doit plus s'éteindre, l'encens de l'autel renouvelé, le parfum de la charité et de la vérité universelles.

Comme je faisais ces réflexions, la tête baissée et le front chargé de mille autres pensées plus pesantes encore, j'aperçus à mes pieds, au fond d'une vallée creusée en forme de bassin ou de lac de terre, les maisons blanches et gracieusement groupées de Nazareth, sur les deux bords et au fond de ce bassin.

L'église grecque, le haut minaret de la mosquée des Turcs, et les longues et larges murailles du couvent des Pères Latins, se faisaient distinguer d'abord ; quelques rues formées par des maisons moins vastes, mais d'une forme élégante et orientale, étaient répandues autour de ces édifices plus vastes, et animés d'un bruit et d'un mouvement de vie. Tout autour de la vallée ou du bassin de Nazareth, quelques bouquets de hauts nopals épineux, de figuiers dépouillés de leurs feuilles d'automne, et de grenadiers à la feuille légère et d'un vert tendre et jaune, étaient çà et là semés au hasard, donnant de la fraîcheur et de la grâce au paysage, comme des fleurs des champs autour d'un autel de village. Dieu seul sait ce qui se passa alors dans mon cœur ; mais d'un mouvement spontané, et pour ainsi dire involontaire, je me trouvai aux pieds de mon cheval, à genoux dans la poussière, sur un des rochers bleus et poudreux du sentier en précipice que nous descendions. J'y restai quelques minutes dans une contemplation muette, où toutes les pensées de ma vie d'homme sceptique et de chrétien se pressaient tellement dans ma tête, qu'il m'était impossible d'en discerner une seule. Ces seuls mots s'échappaient de mes lèvres : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. Je les prononçai avec le sentiment sublime, profond et reconnaissant, qu'ils renferment, et ce lieu les inspire si naturellement, que je fus frappé, en arrivant le soir au sanctuaire de l'Église Latine, de les

ivés en lettres d'or sur la table de martel souterrain dans la maison de Marie — Puis, baissant religieusement la tête terre qui avait germé le Christ, je la baisai et je mouillai de quelques larmes de l'amour et d'espérance, cette terre qui tu répandre, cette terre qui en a tant lui demandant un peu de vérité et d'a-

ivâmes au couvent des Pères Latins de comme les dernières lueurs du soir dore à peine les hautes murailles jaunes et du monastère. Une large porte de fer avant nous; nos chevaux entrèrent en en faisant retentir, sous le fer de leurs dalles luisantes et sonores de l'avant-couvent. La porte se referma derrière nous descendîmes de cheval devant la de l'église où fut autrefois l'humble cette mère qui prêta son sein à l'hôte qui donna son lait à un Dieu. Le supérieur gardien étaient absents tous deux. frères napolitains et espagnols, occupés ner le blé du couvent sous la porte, nous ussez froidement, et nous conduisirent aste corridor, sur lequel s'ouvrent les s frères, et les chambres destinées aux Nous y attendîmes longtemps l'arrivée Nazareth, qui nous combla de politesses, préparer à chacun une chambre et un

lit. Fatigués de la marche et des sentiments du jour, nous nous jetâmes sur nos lits, remettant au réveil de voir les lieux consacrés, et ne voulant pas nuire à l'ensemble de nos impressions par un premier coup d'œil jeté à la hâte sur les lieux saints dont nous habitions déjà l'enceinte.

Je me levai plusieurs fois dans la nuit pour élever mon âme et ma voix vers Dieu, qui avait choisi dans ce lieu celui qui devait porter son Verbe à l'univers.

Le lendemain, un Père italien vint nous conduire à l'église et au sanctuaire souterrain qui fut jadis la maison de la sainte Vierge et de saint Joseph. L'église est une large et haute nef à trois étages. L'étage supérieur est occupé par le chœur des Pères de Terre-Sainte, qui communique avec le couvent par une porte de derrière : l'étage inférieur est occupé par les fidèles ; il communique au chœur et au grand autel par un bel escalier à double rampe et à balustrades dorées. De cette partie de l'église, et sous le grand autel, un escalier de quelques marches conduit à une petite chapelle et à un autel de marbre éclairés de lampes d'argent, placés à l'endroit même où la tradition suppose qu'eut lieu l'Annonciation. Cet autel est élevé sous la voûte, moitié naturelle, moitié artificielle, d'un rocher, auquel était adossée, sans doute, la maison sainte. Derrière cette première voûte, deux autels souterrains plus obscurs servaient, dit-on, de cuisine et de cave à la sainte famille. Ces traditions plus ou

ns fidèles, plus ou moins altérées par le besoin  
ix de crédulité populaire, ou par le désir naturel  
us ces moines possesseurs d'une si précieuse  
que, d'en augmenter l'intérêt en en multipliant  
détails, ont ajouté, peut être, quelques inven-  
s bénévoles au puissant souvenir du lieu ; mais  
est pas douteux que le couvent, et surtout l'é-  
e, n'aient été primitivement construits sur la  
e même qu'occupe la maison du divin héritier  
a terre et du ciel. Lorsque son nom se fut ré-  
du comme la lumière d'une nouvelle aurore,  
de temps après sa mort, lorsque sa mère et ses  
iples vivaient encore, il est certain qu'ils durent  
ransmettre les uns aux autres le culte d'amour  
le douleur que l'absence du divin maître leur  
it laissé, et aller eux-mêmes souvent, et conduire  
nouveaux chrétiens aux lieux où ils avaient vu  
re, parler, agir et mourir celui qu'ils adoraient  
ard'hui. Nulle piété humaine ne pourrait con-  
er aussi fidèlement la tradition d'un lieu cher  
n souvenir, que ne le fit la piété des fidèles et  
martyrs. On peut s'en rapporter, quant à l'exac-  
de des principaux sites de la rédemption, à la  
eur d'un culte naissant, et à la vigilance d'un  
te immortel. Nous tombâmes à genoux sur ces  
res, sous cette voûte, témoins du plus incom-  
thensible mystère de la charité divine pour  
omme, et nous priâmes. — L'enthousiasme de  
prière est un mystère aussi entre l'homme et  
ieu ; comme la pudeur, il jette un voile sur la

pensée, et dérobe aux hommes ce qui n'est pour le ciel. Nous visitâmes aussi le couvent et commode, édifice semblable à tous les couvents de France ou d'Italie, et où les Pères Latins vivent aussi librement, et avec autant de secret et de publicité, les cérémonies de leur culte. Ils pourraient le faire dans une rue de Rome, et du christianisme. On a, à cet égard, beaucoup imité les musulmans. La tolérance religieuse, le respect religieux, sont profondément empreints dans leurs mœurs. Ils sont si religieux eux-mêmes, et considèrent d'un œil si jaloux la liberté de leurs exercices religieux, que la liberté des autres hommes est la dernière chose à laquelle ils se permettent d'attenter. Ils ont quelque chose d'horreur pour une religion dont l'existence offense la leur ; mais ils n'ont de mépris et de haine que pour l'homme qui ne prie le Tout-puissant dans aucune langue ; ces hommes, il est évident qu'ils ne comprennent pas, tant la pensée évidente est toujours présente à leur esprit, et préoccupe constamment leur âme. — Quinze ou vingt espagnols et italiens vivent dans ce couvent, et sont chargés à chanter les louanges de l'Enfant-Dieu et de sa mère, dans le temple même où se trouvent les pauvres et ignorés. L'un d'eux, qu'on appelle le curé de Nazareth, est spécialement chargé des soins de la communauté chrétienne de la ville. Il compte sept à huit cents chrétiens catholiques et mille Grecs schismatiques, quelques maronites.

culément un millier de musulmans. Les Pères nous conduisirent dans le courant de la journée aux églises aronites, à la synagogue ancienne où Jésus enfant vint s'instruire, comme homme, dans la loi qu'il vint purifier un jour, et dans l'atelier où saint Joseph exerçait son humble état de charpentier. Nous remarquons avec surprise et plaisir les marques de déférence et de respect que les habitants Nazareth, même les Turcs, donnent partout aux prêtres de Terre-Sainte. Un évêque, dans les rues d'une ville catholique, ne serait ni plus honoré, ni si affectueusement prévenu, que ces religieux ne le sont ici. La persécution est plus loin du prêtre dans les mœurs de l'Orient, que dans les mœurs de l'Europe; et s'il désire le martyr, ce n'est pas ici qu'il doit venir le chercher.

14 octobre 1832. — Parti à quatre heures du matin pour le mont Thabor, lieu désigné de la Transfiguration, chose improbable, parce que à cette époque le sommet du Thabor était couvert d'une citadelle romaine. La position isolée et l'élévation de cette charmante montagne qui sort comme un bouquet de verdure de la plaine d'Esseillon, l'a fait choisir, dans le temps de saint Jérôme, pour le lieu de cette scène sacrée. On a élevé une chapelle au sommet, où les pèlerins vont contempler le saint sacrifice; nul prêtre n'y réside: ils y vont de Nazareth. Arrivés au pied du Thabor, — superbe cône d'une régularité parfaite,



revêtu partout de végétation et de chênes verts, — le guide nous égare. — Je m'assieds seul sous un beau chêne, à peu près à l'endroit où Raphaël place dans son tableau les disciples éblouis de la clarté d'en haut, et j'attends que le Père ait célébré la messe. On nous l'annonce d'en haut par un coup de pistolet, afin que nous puissions nous agenouiller sur les marches naturelles de cet autel gigantesque, devant celui qui a dressé l'autel et étendu la voûte étincelante du ciel qui le couvre. —

A midi, parti pour le Jourdain et la mer de Galilée; — traversé à une heure les collines basses et assez ombragées qui portent les pieds du mont Thabor; — entré dans une vaste plaine de huit lieues de long sur au moins autant de large. — Un kan ruiné au milieu d'architecture du moyen âge. — Traversé quelques villages de pauvres Arabes qui cultivent la plaine; chaque village a un puits situé à quelque distance, et quelques figuiers et grenadiers plantés non loin du puits. Voilà la seule trace du bien-être. Les maisons ne peuvent se distinguer qu'en approchant de très-près. Ce sont des huttes de six à huit pieds de hauteur, espèces de cubes de boue pétrie avec de la paille hachée formant le toit en terrasse. — Ces terrasses servent de cour. Là sont tous leurs meubles, une couverture et une natte. Les enfants et les femmes s'y tiennent presque toujours; les femmes ne sont pas voilées, elles ont les lèvres teintes en bleu, le tour des paupières de la même couleur, et un léger

ouage peint autour des lèvres et sur les joues. Ils sont vêtues d'une seule chemise bleue nouée par une ceinture blanche au-dessus des hanches ; ils ont l'apparence de la misère et de la souffrance. Les hommes sont couverts d'un manteau à couture, d'une étoffe pesante, tissée de raies rouges et blanches sans aucune forme, les jambes, les bras, la poitrine nus. Après avoir traversé, pendant une course de six heures, cette plaine sèche et rocailleuse, mais fertile, nous voyons le terrain s'affaisser tout à coup devant nos pas, et nous découvrons l'immense vallée du Jourdain et les premières lueurs azurées du beau lac de Génésareth, ou de la mer de Galilée, comme l'appellent les anciens et l'Évangile. Bientôt il se déroule tout entier à nos yeux, entouré de toutes parts, excepté au midi, d'un amphithéâtre de hautes montagnes rouges et noires. A son extrémité méridionale et immédiatement sous nos pieds, il se rétrécit et s'ouvre pour laisser sortir le fleuve des prophètes, le fleuve de l'Évangile, le Jourdain !

Le Jourdain sort en serpentant du lac, se glisse sur la plaine basse et marécageuse d'Esdraëlon, à environ cinquante pas du lac ; il passe, en bouillonnant un peu et en faisant entendre son premier murmure, sous les arches ruinées d'un pont d'architecture romaine. C'est là que nous nous dirigeons par une pente rapide et pierreuse, et que nous voulons saluer ses eaux consacrées dans les événements de deux religions ! En peu de minutes

nous sommes à ses bords : nous descend cheval, nous nous baignons la tête, les pieds dans ses eaux douces, tièdes et bleues les eaux du Rhône quand il s'échappe du Genève. Le Jourdain, dans cet endroit, qu'à être à peu près le milieu de sa course, n'est pas digne du nom de fleuve dans un pays aux larges dimensions ; mais il surpasse cependant beaucoup l'Eurotas et le Céphise et tous ces fleuves dont les noms fabuleux ou historiques retiennent de bonne heure dans notre mémoire, et nous nous sentent une image de force, de rapidité et de puissance, que l'aspect de la réalité détruit. Le Jourdain, ici même, est plus qu'un torrent ; qu'à la fin d'un automne sans pluie, il roule tranquillement dans un lit d'environ cent pieds de large, une nappe d'eau de deux ou trois pieds de profondeur, claire, limpide, transparente, laissant voir les cailloux de son lit, et d'une couleur de ces belles eaux d'Asie, — plus bleu même que le ciel, comme une image plus belle que l'objet, comme une glace qui colore ce qu'elle réfléchit. A dix ou trente pas de ses eaux, la plage, qu'il nous présente à sec, est semée de pierres roulées, de joncs et de quelques touffes de lauriers-roses encore en fleurs. Cette plage a cinq à six pieds de profondeur au-dessous du niveau de la plaine, elle témoigne de la dimension du fleuve dans la plaine ordinaire des pleines eaux. Cette dimension

roi, doit être de huit à dix pieds de profondeur et cent à cent vingt pieds de largeur. Il est plus étroit, plus haut et plus bas dans la plaine ; mais lorsqu'il est plus encaissé et plus profond, et l'endroit où nous le contemplions est un des quatre points que le fleuve a dans tout son cours. Je bus dans le creux de ma main de l'eau du Jourdain, la même eau que tant de poètes divins avaient bue avant moi, de cette eau qui coula sur la tête innocente de la victime volontaire ! Je trouvai cette eau parfaitement douce, d'une saveur agréable et d'une grande limpidité. L'habitude que l'on contracte dans les voyages d'Orient de ne boire que de l'eau, et d'en boire souvent, rend le palais excellent juge des qualités d'une eau nouvelle. Il ne manquerait l'eau du Jourdain qu'une de ces qualités, la fraîcheur. Elle était tiède ; et quoique mes lèvres et mes mains fussent échauffées par une marche de onze heures sans ombre, par un soleil dévorant, mes mains, mes lèvres et mon front éprouvaient une impression de tiédeur en touchant l'eau de ce fleuve.

Comme tous les voyageurs qui viennent, à travers tant de fatigues, de distances et de périls, visiter dans son abandon ce fleuve jadis roi, je remplis quelques bouteilles de ses eaux pour les porter à des amis moins heureux que moi, et je remplis les fontes de mes pistolets des cailloux que je ramassai sur les bords de son cours. Que ne pouvais-je emporter aussi l'inspiration sainte et prophétique

dont il abreuvait jadis les bardes de ses sac-  
rivages, et surtout un peu de cette sainteté et  
cette pureté d'esprit et de cœur qu'il contrain-  
sans doute en baignant le plus pur et le plus sage  
des enfants des hommes ! Je remontai ensuite  
cheval ; je fis le tour de quelques-uns des plus  
ruinés qui portaient le pont ou l'aqueduc dont  
j'ai parlé plus haut ; je ne vis rien que la maçonnerie  
dégradée de toutes les constructions romaines de  
cette époque, ni marbre, ni sculpture, ni inscrip-  
tion ; — aucune arche ne subsistait, mais dix  
piliers étaient encore debout, et l'on distinguait  
les fondations de quatre ou cinq autres ; chaque arche  
d'environ dix pieds d'ouverture, — ce qui s'ac-  
corde assez bien avec la dimension de cent vingt  
pieds, qu'à vue d'œil, je crois devoir donner  
à Jourdain.

Au reste, ce que j'écris ici de la dimension  
de Jourdain, n'a pour objet que de satisfaire la curi-  
osité des personnes qui veulent se faire des mesu-  
res justes et exactes des images mêmes de leurs pé-  
chés, et non de prêter des armes aux ennemis  
aux défenseurs de la foi chrétienne, armes pitoi-  
bles des deux parts. Qu'importe que le Jourdain  
soit un torrent ou un fleuve ? que la Judée soit  
un monceau de roches stériles ou un jardin délicieux  
que cette montagne ne soit qu'une colline, et  
le royaume une province ? Ces hommes qui s'achar-  
nent, se combattent sur de pareilles questions, sont  
aussi insensés que ceux qui croient avoir renver-

ance de deux mille ans, quand ils ont  
ement cherché à donner un démenti à la  
soufflet aux prophéties. Ne croirait-on  
r ces grands combats sur un mot mal  
u mal interprété des deux parts, que les  
sont des choses géométriques que l'on  
par un chiffre ou que l'on détruit par un  
; et que des générations de croyants ou  
es sont là toutes prêtes à attendre la fin  
ission et à passer immédiatement dans  
le meilleur logicien et de l'antiquaire le  
t et le plus ingénieux? Stériles disputes  
vertissent et ne convertissent personne!  
ns ne se prouvent pas, ne se démontrent  
établissent pas, ne se ruinent pas par de  
! elles sont, de tous les mystères de la  
de l'esprit humain, le plus mystérieux  
nexplicable! elles sont d'instinct et non  
ement! comme les vents qui soufflent  
ou de l'occident, mais dont personne ne  
cause ni le point de départ, elles souf-  
seul sait d'où, Dieu seul sait pourquoi,  
ait pour combien de siècles et sur quelles  
u globe! Elles sont, parce qu'elles sont;  
prend, on ne les quitte pas à volonté,  
ole de telle ou telle bouche; elles font  
cœur même plus encore que de l'esprit  
ie. — Quel est l'homme qui dira : Je suis  
parce que j'ai là telle réponse péremptoire  
vre ou telle objection insoluble dans tel

autre? Tout homme sensé à qui on demandera compte de sa foi, répondra : Je suis chrétien, parce que la fibre de mon cœur est chrétienne, parce que ma mère m'a fait sucer un lait chrétien, parce que les sympathies de mon âme et de mon esprit sont pour cette doctrine, parce que je vis de l'air de mon temps sans prévoir de quoi vivra l'avenir.

On voyait deux villages suspendus sur les bords escarpés du lac de Génésareth, — l'un à un quart d'heure de marche, en face de nous, de l'autre côté du Jourdain, l'autre à quelques centaines de toises sur notre gauche et sur la même rive du fleuve. Nous ignorions par quelle race d'Arabes ces villages étaient habités, et nous avions été prévenu de nous tenir sur nos gardes et de craindre quelque surprise de la part des Arabes du Jourdain, qui ne souffrent guère qu'on traverse impunément leurs plaines et leur fleuve. Nous étions bien montés, bien armés, et la conquête rapide et inattendue de la Syrie, par Méhémet-Ali, avait frappé tous les Arabes d'un tel éblouissement de peur et d'étonnement, que le moment était bien choisi pour tenter des excursions hardies sur leur territoire; ils ignoraient qui nous étions, pourquoi nous marchions avec tant de confiance parmi eux, et ils pouvaient naturellement supposer que nous étions suivis de près par des forces supérieures à celles qu'ils pouvaient déployer contre nous; la peur du lendemain, la crainte d'une prompte vengeance, assurait donc notre route. Dans cette pensée, j'allai

audacieusement au milieu même du der-  
ge arabe dont j'ai parlé ; je n'en sais pas  
l'est bâti, si l'on peut appeler maisons un  
me de pierre et de boue, sur l'extrémité  
la plage élevée qui domine la mer de Gali-  
ant que nos Arabes dressaient nos tentes,  
dis seul la pente escarpée qui mène au  
aignait en murmurant et la bordait d'une  
légère écume qui s'évanouissait et se  
, à chaque retour de ses lames courtes et  
semblables aux lames d'une mer douce et  
qui viennent mourir sur le sable dans le  
golfe étroit ; j'eus à peine le temps de me  
lans ses eaux, théâtre de tant d'actions  
poème moral moderne, l'Évangile, et de  
pour mes amis d'Europe quelques poi-  
ses coquillages ; déjà le soleil était des-  
rière les hautes cimes volcaniques et noi-  
ateau de Tibériade, et quelques Arabes  
ient vu descendre seul et qui erraient sur  
pouvaient être tentés par l'occasion ; mon  
rain, je remontai droit à eux ; ils me regar-  
me saluèrent en mettant la main sur leur  
rentrai dans les tentes ; nous nous étén-  
nos nattes, accablés de lassitude, mais  
ar nos armes, pour être debout à la pre-  
rte : rien ne troubla le silence et le som-  
ette belle nuit où nous n'étions bercés que  
uit doux et caressant des flots de la mer  
Christ contre ses rives ; par le vent qui



soufflait, par bouffées harmonieuses, entre les can-  
des tendues de nos tentes, et par les pensées pieu-  
ses et les souvenirs sacrés que chacun de ces bruits  
réveillait en nous : le lendemain, à l'aurore, quand  
nous sortîmes des tentes pour aller nous baigner  
encore dans le lac, nous ne vîmes que les femmes  
des Arabes, peignant leurs longs cheveux noirs sur  
les terrasses de leurs chaumières, quelques pâ-  
teurs occupés à traire, pour nous, des vaches et des  
chèvres, et les enfants nus du village qui jouaient  
familièrement avec nos chevaux et nos chiens : un  
cop chantait, l'enfant pleurait, la mère berçait et  
allaitait comme dans un hameau paisible de France  
ou de Suisse. Nous nous félicitâmes d'avoir risqué  
une course dans une partie de la Galilée, si redou-  
tée et si peu connue, et nous ne doutâmes pas que  
le même pacifique accueil ne nous attendît plus  
avant encore si nous voulions nous enfoncer dans  
l'Arabie; nous avions tous les moyens de traverser  
avec sécurité la Samarie et le pays de Naplouse  
l'antique Sychem, par M. Cattafago qui est tout-  
puissant dans cette contrée, et qui nous offrait de  
nous faire annoncer par ses nombreux amis arabes  
et accompagner par son propre frère.

Des inquiétudes personnelles me forcent à renou-  
veler à cette route et à reprendre celle de Nazareth  
et du mont Carmel, où j'espère trouver des expri-  
mes et des lettres de Bayruth.

Cependant nous remontâmes à cheval pour la  
grande route, jusqu'au bout de la mer de Tibériade, la

ré du beau lac de Génésareth. La caragnait en silence du village où nous avions marchait sur la rive occidentale du lac, à pas de ses flots, sur une plage de sable et x, semée çà et là de quelques touffes de ses et d'arbustes à feuilles légères et denportent une fleur semblable au lilas. Ahe, une chaîne de collines à pic, noires, s, creusées de ravines profondes, tacheance en distance par d'immenses pierres volcaniques, s'étendait tout le long du e nous allions côtoyer, et, s'avancant en re sombre et nu, à peu près au milieu de us cachait la ville de Tibériade et le fond côté du Liban. Nul d'entre nous n'élevait rtes les pensées étaient intimes, pressées les, tant les souvenirs sacrés parlaient l'âme de chacun de nous. Quant à moi, un lieu sur la terre ne me parla au cœur t plus délicieusement. J'ai toujours aimé r la scène physique des lieux habités par es que j'ai connus, admirés, aimés ou rmi les vivants comme parmi les morts. a'un grand homme a habité et préféré on passage sur la terre, m'a toujours paru e et la plus parlante relique de lui-même ; le manifestation matérielle de son génie, tion muette d'une partie de son âme, un ire vivant et sensible de sa vie, de ses acses pensées. Jeune, j'ai passé des heures

images tendres et délicieuses qui nous apparaissent telles qu'elles apparaissent aux auditeurs du divin maître, quand il leur montrait de l'agneau, le bercail, le bon pasteur, le lis de la vallée ; voilà enfin le pays que le Christ a préféré à cette terre, celui qu'il a choisi pour en faire le devant-scène de son drame mystérieux ; celui pendant sa vie obscure de trente ans, il avait vu ses parents et ses amis selon la chair ; celui où la nature dont il avait la clef lui apparaissait avec plus de charmes ; voilà ces montagnes où il regardait comme nous s'élever et se coucher le soleil, mesurait si rapidement ses jours mortels : c'est là qu'il venait se reposer, méditer, prier et aimer les hommes et Dieu.

## SYRIE. — GALILÉE.

— 18 octobre 1852. — La mer de Galilée, large d'environ une lieue à l'extrémité méridionale, nous l'avions abordée, s'élargit d'abord insensiblement jusqu'à la hauteur d'*Emmaüs*, extrémité d'un promontoire qui nous cachait la ville de Tibériade puis tout à coup les montagnes qui la resserrent jusque-là, s'ouvrent en larges golfes des deux côtés et lui forment un vaste bassin presque rond, où elle s'étend et se développe dans un lit d'environ douze à quinze lieues de tour. — Ce bassin n'est pas régulier dans sa forme, les montagnes ne descendent pas partout jusqu'à ses ondes ; — tantôt elles s'écar-

quelque distance du rivage et laissent entre cette mer une petite plaine basse, fertile et comme les plaines de Génésareth; tantôt elles se ferment et s'entr'ouvrent pour laisser pénétrer l'air dans des golfes creusés à leurs pieds et se couvrir de leur ombre. — La main du peintre ne saurait dessiner pas des contours plus accusés, plus indécis et plus variés que ceux que la nature a donnés à ces eaux et à ces montagnes. Elle semble avoir préparé la scène évangélique : l'œuvre de grâce, de paix, de réconciliation, d'amour qui devait une fois s'y accomplir ! Ici, les montagnes forment, depuis les cimes du Liban qu'on entrevoit du côté du midi jusques au Liban qui se montrent au nord, une chaîne serrée, mais ondulée et flexible, dont les anneaux semblent de temps en temps se détendre et se briser même çà et là pour laisser apercevoir un peu de ciel. — Ces montagnes ne sont terminées à leurs sommets par ces dents acérées que ces rochers aiguës par les tempêtes, mais leurs pointes émoussées à la foudre, et donnent toujours à l'aspect des montagnes quelque chose de vieux, de terrible, qui attriste le cœur en élevant la pensée. On voit poindre mollement en croupes plus larges, plus ou moins rapides, vêtues, les unes de quelques chênes disséminés, les autres de pins verdoyantes ; celles-ci d'une terre nue, brune, qui offre encore les traces d'une cul-

ture variée ; quelques autres enfin de la seule lumière du soir ou du matin qui glisse sur la surface et les colore d'un jaune clair, ou d'une teinte bleue et violette plus riche que le pinceau ne pourrait la retrouver. — Leurs flancs, quoiqu'ils ne laissent passage à aucune véritable vallée, ne forment pas un rempart toujours égal ; ils sont échancrés, de distance en distance, de profondes et larges ravines, comme si les montagnes avaient échoué sous leur propre poids, et les accidents naturels de la lumière et de l'ombre font de ces ravines des taches lumineuses, ou plus souvent obscures, qui attirent l'œil, et rompent l'uniformité des contours et de la couleur. — Plus bas, elles s'affaissent sur elles-mêmes et avancent çà et là, sur le lac, des mamelons ou des monticules arrondis : transition douce et gracieuse entre leurs sommets et les eaux qui les réfléchissent. Presque nulle part, du côté de l'orient, le rocher ne perce la couche végétale dont elles sont grassement revêtues, et cette Arcadie de la Judée réunit ainsi toujours à la majesté et à la gravité des contrées montagneuses, l'image de la fertilité et de l'abondance variées de la terre. Si les rosées de l'*Hermon* tombaient encore sur son sein ! — Au bout du lac, vers le nord, cette chaîne de montagnes s'abaisse en s'éloignant ; on distingue de loin une plaine qui vient mourir dans les flots, et à l'extrémité de cette plaine, une masse blanche d'écume qui semble rouler d'assez haut dans la mer. — C'est le Jourdain qui se précipite

dans le lac, qui le traverse sans y mêler ses  
, et qui va en sortir tranquille, silencieux et  
à l'endroit où nous l'avons décrit. Toute cette  
limité nord de la mer de Galilée est bordée  
de lisière de champs qui paraissent cultivés ; on  
distingue des chaumes jaunissants de la dernière  
lité, et de vastes champs de joncs que les Arabes  
ont partout où il se trouve une source pour  
arroser le pied. — Du côté occidental, j'ai peint  
chaînes de monticules volcaniques que nous  
vions depuis le lever du jour. — Elles règnent  
formément jusqu'à Tibériade. — Des avalanches  
pierres noires, vomies par les gueules encore  
ouvertes d'une centaine de cônes volcaniques  
ants, traversent à chaque instant les pentes ar-  
s de cette côte sombre et funèbre. — La route  
était variée pour nous que par la forme bizarre  
des couleurs étranges des hautes masses de lave  
vie qui étaient éparses autour de nous, et par  
débris de murailles, de portes de villes détruites,  
de colonnes couchées à terre, que nos chevaux  
hachissaient à chaque pas. — Les bords de la  
mer de Galilée de ce côté de la Judée n'étaient,  
ou ainsi dire, qu'une seule ville. — Ces débris  
multipliés devant nous, et la multitude des villes,  
la magnificence de construction que leurs frag-  
ments mutilés témoignent, rappellent à ma mé-  
moire la route qui longe le pied du mont Vésuve,  
de Castellamare à Portici. — Comme là, les bords  
du lac de Génésareth semblaient porter des villes

au lieu de moissons et de forêts. — Après heures de marche, nous arrivâmes à l'extrémité d'un promontoire qui s'avance dans le lac, et de Tibériade se montra tout à coup devant nous comme une apparition vivante et éclatante. — Elle couvre l'extrémité d'une colline noire et nue, qui s'incline rapidement vers le lac. Elle est entourée d'une haute muraille carrée, flanquée de quinze à vingt tours et de tours. Les pointes de deux blancs minarets se dressent seules au-dessus de ces murs et de ces tours. Le reste de la ville semble se cacher de l'abri de ces hautes murailles, et ne présente à l'œil que la voûte basse et uniforme de toits gris semblables à l'écaille découpée d'un poisson.

Arrêté là, au bain minéral turc d'Emmaüs, une Coupole isolée et entourée de superbes dômes, baignes romains ou hébreux. — Nous nous étendîmes dans la salle même du bain. — Bassin rempli d'eau courante, chaude de 100 degrés de Fahrenheit. — Pris un bain. — Dormi une heure. — Repris mon cheval. — Tempête sur le lac, que je désirais tant voir. — Eau verte comme les feuilles qui l'entourent. — Écume livide et éblouissante. — Vagues assez hautes et très-pressées. — Grands débris de laves sur les cailloux volcaniques qu'elle roule lentement, mais point de barques en péril ni en danger. — n'y en a pas une seule sur le lac. — Entré dans Tibériade par un orage et une pluie du midi. — Allé dans l'église latine. — Fait apporter du feu

lieu de l'église déserte, la première église du christianisme.

Tibériade ne vaut pas même pour l'intérieur ce qu'un d'œil rapide ; — assemblage confus et boueux de quelques centaines de maisons, semblables aux huttes arabes de boue et de paille. — Nous sommes ici en italien et en allemand par plusieurs juifs italiens ou allemands qui, sur la fin de leurs jours, quand ils n'ont plus rien à attendre que l'heure certaine de la mort, viennent passer leurs derniers instants à Tibériade, sur les bords de leur mer, sur même de leur cher pays, afin de mourir sous leur soleil, et d'être ensevelis dans leur terre, celle d'Abraham et Jacob. — Dormir dans la coulée de ses pères ! — Témoignage de l'inextinguible amour de la patrie. — On le nierait en vain, — la sympathie, il y a affinité entre l'homme et la terre dont il fut formé, dont il est sorti. — Il est doux de lui rapporter à sa place ce peu de poussière qu'on lui a empruntée pour quelques jours. — Faites que je dorme aussi, ô mon Dieu, dans la terre et auprès de la poussière de mes pères ! —

Après quelques heures de marche sans repos nous ramenés à Nazareth par Cana, lieu du premier miracle du Fils de l'homme. Un joli village turc, gracieusement situé sur les deux bords d'un bassin de terre fertile entouré de collines couvertes de nopals, de figes et d'oliviers. — Des grenadiers, trois palmiers, des figuiers autour. — Des femmes et des



c'était un feuilleton du *Journal des Débats* où l'on citait des vers que j'avais adressés en partant de France à Walter Scott. Je tombai sur ceux-ci, dont le sens triste et inquiet convenait si bien à la scène où le hasard me les envoyait, scène des plus grandes révolutions de l'esprit humain, scène où l'esprit de Dieu avait si puissamment remué les hommes, et dont l'idée rénovatrice du christianisme avait pris son vol sur le monde, comme une idée, elle encore du christianisme, remuait l'autre rivage de ces mers d'où mes accents m'étaient revenus.

Spectateur fatigué du grand spectacle humain,  
Tu nous laisses pourtant dans un rude chemin :  
Les nations n'ont plus ni barde ni prophète  
Pour enchanter leur route et marcher à leur tête;  
Un tremblement de trône a secoué les rois;  
Les chefs comptent par jour et les règnes par mois;  
Le souffle impétueux de l'humaine pensée,  
Équinoxe brûlant dont l'âme est renversée,  
Ne permet à personne, et pas même en espoir,  
De se tenir debout au sommet du pouvoir ;  
Mais poussant tour à tour les plus forts sur la cime,  
Les frappe de vertige et les jette à l'abîme.  
En vain le monde invoque un sauveur, un appui;  
Le temps, plus fort que nous, nous entraîne sous lui;  
Lorsque la mer est basse, un enfant la gourmande,  
Mais tout homme est petit quand une époque est grande!  
Regarde! citoyens, rois, soldats ou tribun,  
Dieu met la main sur tous et n'en choisit pas un;  
Et le pouvoir, rapide et brûlant météore,  
En tombant sur nos fronts, nous juge et nous dévore.

est fait ; la parole a soufflé sur les mers,  
chaos bout et couve un second univers,  
pour le genre humain que le sceptre abandonne,  
salut est dans tous et n'est plus dans personne !  
Immense roulis d'un océan nouveau,  
oscillations du ciel et du vaisseau,  
gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,  
sent que l'homme aussi double un Cap des Tempêtes,  
passe sous la foudre et dans l'obscurité,  
tropical orageux d'une autre humanité !

Je relus ces vers comme s'ils eussent été d'un autre, tant je les avais complètement effacés de ma mémoire : je fus frappé de nouveau de ce sentiment qui me les avait inspirés ailleurs ; de ce sentiment du tremblement général des choses, du vertige, de l'éblouissement universel de l'esprit humain si court avec trop de rapidité pour se rendre compte de sa marche même, mais qui a l'instinct d'un but nouveau, inconnu, où Dieu le mène par une voie rude et précipiteuse des catastrophes sociales. J'admirai aussi cette puissance merveilleuse de locomotion de la pensée humaine, de la presse du journalisme, par lesquels une pensée qui n'était venue au front, six mois auparavant, dans le bois de Saint-Point, venait me retrouver, comme la fille qui cherche son père, et frapper les vieux bos des rochers de Nazareth des sons d'une langue jeune et déjà universelle.

— 20 octobre 1832. — Déjeuné au pavillon de

M. Cattafago, avec un de ses frères et quelques Arabes. Parcouru de nouveau les environs de Nazareth; visité la pierre dans la montagne où Jésus allait, selon les traditions, prendre ses repas avec ses premiers disciples. M. Cattafago me remet des lettres pour Saint-Jean-d'Acre et pour le musée de Jérusalem.

Le 21, à six heures du matin, nous partons de Nazareth. Tous les Pères espagnols et italiens du couvent, réunis dans la cour, se pressent autour de nos chevaux et nous offrent, les uns des vœux et des prières pour notre voyage, les autres des provisions fraîches, du pain excellent cuit pendant la nuit, des olives et du chocolat d'Espagne. Je donne cinq cents piastres au supérieur pour payer son hospitalité. Cela n'empêche pas quelques-uns des jeunes Pères espagnols de me glisser tout bas leur requête à l'oreille et de recevoir furtivement quelques poignées de piastres pour s'acheter le tabac et les autres petites douceurs monacales qui distraient leur solitude. Les voyageurs ont fait une peinture romantique et fautive de ces couvents de Terre-Sainte. Rien n'est moins poétique ni moins religieux vu de près. La pensée en est grande et belle. Des hommes s'arrachent aux délices de la civilisation d'Occident pour aller exposer leur existence ou mener une vie de privations et de martyre parmi les persécuteurs de leur culte sur les lieux mêmes où les mystères de leur religion ont consacré la terre. Ils jeûnent, ils veillent, ils prient, au milieu des blas-

âmes des Turcs et des Arabes, pour qu'un peu d'encens chrétien fume encore sur chaque site où le christianisme est né. Ils sont les gardiens du pécuniaire et du tombeau sacrés ; l'ange du jugement se retrouvera seuls à cette place, comme ces saintes âmes qui veillaient et pleuraient près du sépulcre d'Adam. Tout cela est beau et grand dans la pensée ; mais dans le fait il faut en rabattre presque tout le grandiose. Il n'y a point de persécution , il n'y a plus de martyre ; tout autour de ces hospices une population chrétienne est aux ordres et au service des moines de ces couvents. Les Turcs ne les inquiètent nullement, au contraire ils les protègent. C'est le peuple le plus tolérant de la terre, et qui comprend le mieux le culte et la prière dans quelque langue et sous quelque forme qu'ils se montrent à lui. Il ne hait que l'athéisme, qu'il trouve, avec raison, une dégradation de l'intelligence humaine, une insulte à l'humanité bien plus qu'à l'être éminent, Dieu. Ces couvents sont de plus sous la protection redoutée et inviolable des puissances chrétiennes représentées par leurs consuls. Sur une plainte du supérieur, le consul écrit au pacha, et justice est faite à l'instant même. Les moines que j'ai vus dans la Terre-Sainte, bien loin de me présenter l'image du long martyre dont on leur fait honneur, m'ont paru les plus heureux, les plus respectés, les plus redoutés des habitants de ces contrées. Ils occupent des espèces de châteaux forts, semblables à nos vieux castels du moyen âge ; ces

demeures sont inviolables , entourées de fermées de portes de fer. Ces portes ne s'ouvrent que pour la population catholique du village qui vient assister aux offices, recevoir une instruction pieuse, et payer en respects et en offrandes aux moines le salaire de l'autel. Je n'ai jamais sorti accompagné d'un des Pères, d'une des villes de Syrie, sans que les hommes et les femmes vinssent s'incliner sous la main du prêtre, baiser cette main et le bas de sa robe. Les Turcs mêmes, bien loin de les insulter, se partagent le respect qu'ils imprimaient sur le visage.

Maintenant, qui sont ces moines ? En général, ce sont des paysans d'Espagne et d'Italie , entrés dans les couvents de leurs patries, et qui, s'ennuyant de la vie monacale, désirent la diversifier au moins par l'aspect de contrées nouvelles, et demandent à être envoyés en Terre-Sainte. Leur résidence dans les maisons de leur ordre établies en Orient ne dure en général que deux ou trois ans. Un supérieur vient les reprendre et en ramène d'autres. Ils apprennent l'arabe et se consacrent au service de la population catholique des villes où ils restent ; et y consomment souvent toute leur vie. Ils ont les occupations et la vie de nos curés d'Espagne ; mais ils sont entourés de plus de respect et de dévouement. Les autres restent dans l'enceinte du couvent ou passent leur temps à faire leur pèlerinage, d'une maison dans une

à Nazareth, tantôt à Bethléem, quelque-  
fois à Rome, quelque temps à Jaffa ou au cou-  
vent de Saint-Jean, dans le désert. Ils n'ont d'autre  
occupation que les offices de l'église, la promenade  
dans les jardins ou sur les terrasses du couvent.  
Il n'y a ni livres, nulles études, aucune fonction.  
L'ennui les dévore; des cabales se forment  
dans l'intérieur du couvent; les Espagnols médi-  
sant les Italiens, les Italiens des Espagnols. Nous  
trouvons peu édifiés des propos que tenaient les uns  
et les autres les moines de Nazareth. Nous n'en  
trouvâmes pas un seul qui pût soutenir la moindre  
discussion raisonnable sur les sujets même que  
leur vocation devait leur rendre le plus familiers.  
Ils ont une connaissance de l'antiquité sacrée, des  
lois, de l'histoire des lieux qu'ils habitent. Tout  
se réduit à un certain nombre de traditions popu-  
laires et ridicules qu'ils se transmettent sans exa-  
ctitude et qu'ils donnent aux voyageurs comme ils  
sont reçues de l'ignorance et de la crédulité des  
chrétiens du pays. Ils soupirent tous après  
le moment de leur délivrance, et retournent en  
France ou en Espagne, sans aucun fruit pour eux ni  
pour la religion. Du reste, les greniers du couvent  
sont bien remplis; les caves renferment les meil-  
leurs vins que cette terre produise. Eux seuls sa-  
vent en faire. Tous les deux ans un vaisseau arrive  
de France, apportant au Père supérieur le revenu  
des puissances catholiques, l'Espagne, le Por-  
tugal, l'Italie, leur envoient. Cette somme, grossie

des aumônes pieuses des chrétiens d'Égypte, de Grèce, de Constantinople et de la Syrie, leur nit, dit-on, un revenu de trois à quatre cent francs. Cela se divise entre les différents couvents selon le nombre des moines et les besoins de la communauté. Les édifices sont bien entretenus ; tout indique l'aisance et même la richesse relative dans les maisons que j'ai visitées.

Je n'ai vu aucun scandale dans ces maisons de moines de Terre-Sainte. L'ignorance, l'oisiveté, l'ennui, voilà les trois plaies qu'il faudrait et qu'on pourrait guérir.

Ces hommes m'ont paru simples et sincèrement mais fanatiquement crédules. Quelques-uns même à Nazareth, m'ont semblé de véritables saints animés de la foi la plus ardente et de la charité la plus active ; humbles, doux, patients, serviteurs volontaires de leurs frères et des étrangers. J'emporte leurs physionomies de paix et de candeur dans ma mémoire, et leur hospitalité dans mon cœur. Je bien aussi leurs noms ; mais que leur importe que leurs noms courent la terre, pourvu que le ciel les connaisse et que leurs vertus demeurent enveloppées dans l'ombre du cloître où leur plaisir est de les cacher !

— *Même date.* — A la sortie de Nazareth, nous côtoyons une montagne revêtue de figuiers et d'oliviers. A gauche s'ouvre une vallée verte et ombreuse ; une jolie maison de campagne, rappelant

l'œil nos maisons d'Europe, est assise seule sur une des pentes de cette vallée. Elle appartient à un négociant arabe de Saint-Jean-d'Acre. Les Européens ne courent aucun danger dans les environs de Nazareth ; une population presque toute chrétienne est à leur service. En deux heures de marche nous atteignons une série de petites vallées circulant gracieusement entre des monticules couverts de belles forêts de chênes verts. Ces forêts séparent la plaine de Kaïpha du pays de Nazareth et du désert du mont Thabor. Le mont Carmel, chaîne élevée de montagnes qui part du cours du Jourdain et vient finir à pic sur la mer, commence à se dessiner sur notre gauche. Sa ligne, d'un vert sombre, se détache sur un ciel d'un bleu foncé tout ondoyant de vapeurs chaudes comme la vapeur qui sort de la gueule d'un four. Ses flancs ardu sont semés d'une forte et mâle végétation. C'est partout une couche fourrée d'arbustes, dominés çà et là par les têtes élancées des chênes ; des roches grises, taillées par la nature en formes bizarres et colossales, percent de temps en temps cette verdure et réfléchissent les rayons éclatants du soleil. Voilà l'aspect que nous avons à perte de vue sur notre gauche ; à nos pieds, les vallées que nous suivions descendaient en douces pentes, et commençaient à s'ouvrir sur la belle plaine de Kaïpha. Nous gravissions les derniers mamelons qui nous en séparaient, et nous ne la perdions de vue un moment que pour la retrouver bientôt. Ces mamelons, entre la Palestine



et la Syrie maritime, sont un des sites les plus doux et les plus solennels à la fois que nous ayons contemplés. Ça et là, les forêts de chênes abandonnés à leur seule végétation forment des clairières étendues, couvertes d'une pelouse aussi veloutée que dans nos prairies d'Occident ; derrière la cime du Thabor s'élève comme un majestueux autel couronné de guirlandes vertes dans un ciel de feu : plus loin, la cime bleue des monts de Gelboé et des collines de Samarie, tremble dans le vague de l'horizon. Le Carmel jette son rideau sombre à grands plis sur un des côtés de la scène, et le regard, en le suivant, arrive jusqu'à la mer qui termine tout, comme le ciel dans les beaux paysages. Combien de sites n'ai-je pas choisis là, dans ma pensée, pour y élever une maison, une forteresse agricole, et y fonder une colonie avec quelques amis d'Europe et quelques centaines de ces jeunes hommes désertés de tout avenir dans nos contrées trop pleines ! La beauté des lieux, la beauté du ciel, la fertilité prodigieuse du sol, la variété des produits équinoxiaux qu'on peut y demander à la terre ; la facilité de s'y procurer des travailleurs à bas prix ; le voisinage de deux plaines immenses, fécondes, arrosées et incultes ; la proximité de la mer pour l'exportation des denrées ; la sécurité qu'on obtiendrait aisément contre les Arabes du Jourdain, en élevant de légères fortifications à l'issue des gorges de ces collines : tout m'a fait choisir cette partie de la Syrie pour l'entreprise agricole et civilisatrice que j'ai arrêtée depuis.

— *Même date, le soir.* — Nous avons été surpris par un orage au milieu du jour. J'en ai peu vu de si terribles. Les nuages se sont élevés perpendiculairement, comme des tours, au-dessus du mont Carmel ; bientôt ils ont couvert toute la longue crête de cette chaîne de montagnes ; la montagne, tout à l'heure si sereine et si éclatante, a été engloutie peu à peu dans des vagues roulantes de nuages fendues çà et là par des traînées de feu. Tout l'horizon s'est abaissé en peu de moments, et s'est rétréci sur nous. Le tonnerre n'avait point de éclats ; c'était un seul roulement majestueux, continu et assourdissant comme le bruit des vagues au bord de la mer, pendant une forte tempête. Les nuages ruisselaient véritablement comme des torrents de feu du ciel, sur les flancs noirs du Carmel ; les chênes de la montagne et ceux des collines où nous étions encore, pliaient comme des roseaux ; le vent qui sortait des gorges et des cavernes nous aurait renversés, si nous n'étions pas descendus de nos chevaux, et si nous n'avions pas trouvé un peu d'abri derrière les parois d'un rocher, dans le lit sec d'un torrent. Les feuilles sèches, soulevées par l'orage, roulaient sur nos têtes comme des pierres, et les rameaux d'arbres pleuvaient autour de nous. Je me souvins de la Bible et des prodiges d'Élie, ce prophète exterminateur sur sa montagne : la grotte n'était pas loin.

L'orage ne dura qu'une demi-heure. Nous bûmes l'eau de sa pluie, recueillie dans les couver-

tures de feutre de nos chevaux. Nous nous reposâmes quelques moments, à peu près à moitié chemin de Nazareth à Caïpha, et nous reprîmes notre route en longeant le pied du mont Carmel ; la montagne sur notre gauche, une vaste plaine avec une rivière à droite. Le Carmel, que nous suivîmes ainsi pendant environ quatre heures de marche, nous présenta partout le même aspect sévère et solennel. C'est un mur gigantesque et presque à pic, revêtu partout d'un lit d'arbustes et d'herbes odoriférantes. Nulle part la roche n'y est à nu ; quelques débris, détachés de la montagne, ont glissé jusqu'à dans la plaine. Ils sont comme des citadelles données par la nature pour servir de base et d'abri à des villages d'Arabes cultivateurs. Nous ne rencontrâmes qu'un de ces villages, deux heures environ avant d'apercevoir la ville de Kaïpha. Les maisons sont basses, sans fenêtres, et couvertes d'un terrassement qui les garantit de la pluie. Au-dessus, les Arabes élèvent, en feuillage soutenu par des troncs d'arbres, un second étage de verdure qu'ils habitent pendant l'été. Ces terrasses étaient couvertes d'hommes et de femmes qui nous regardaient passer, et nous criaient des injures. L'aspect de cette population est féroce ; aucun d'eux pourtant n'osa descendre du mamelon pour nous insulter de plus près.

A sept heures, nous approchions de Kaïpha, dont les dômes, les minarets et les murailles blanches forment, comme dans toutes les villes de l'Orient,

et brillant et gai à une certaine distance. s'élève au pied du Carmel, sur une grève blanc, au bord de la mer. Cette ville forme ité d'un arc, dont Saint-Jean-d'Acre est extrémité. Un golfe de deux lieues de large re : ce golfe est un des plus délicieux ri : la mer sur lesquels l'œil des marins puisse er. Saint-Jean-d'Acre, avec ses fortifications s par le canon d'Ibrahim-Pacha et de Na- avec le dôme percé à jour de sa belle mos- mulée, avec les voiles qui entrent et sortent ort, attire l'œil sur un des points les plus nts et les plus illustrés par la guerre : au golfe une vaste plaine cultivée ; le mont jetant sa grande ombre sur cette plaine ; ipha, comme une sœur de Saint-Jean-d'A- brassant l'autre côté du golfe et s'avancant mer avec son petit môle, où se balancent s bricks arabes ; au-dessus de Kaïpha, une gros oliviers ; plus haut encore, un chemin ns le roc, aboutissant au sommet du cap ael ; là, deux vastes édifices couronnant la ne : l'un, maison de plaisance d'Abdalla, l'Acre ; l'autre, couvent des religieux du armel, élevé récemment par les aumônes urétienté, et surmonté d'un large drapeau s, pour nous annoncer l'asile et la protec- Français ; un peu plus bas que le couvent, nses cavernes creusées dans le granit de la ne : ce sont les fameuses grottes des pro-

phètes. Voilà le paysage qui nous frappe en entrant dans les rues poudreuses et étroites de Kaïpha. Les habitants étonnés regardaient avec terreur devant notre longue caravane. Nous ne connaissions personne ; nous n'avions aucun gîte, aucune hospitalité à réclamer. Le hasard nous fit rencontrer un jeune Piémontais qui faisait les fonctions de vice-consul à Kaïpha, depuis la prise et le renversement d'Acre. M. Bianco, consul de Sardaigne en Syrie lui avait écrit à notre insu, et l'avait prié de nous accueillir si nous venions à passer par Kaïpha. Il nous aborda, s'informa de nos noms, et nous conduisit à la porte de la petite maison en ruines où vivait avec sa mère et deux jeunes sœurs. Nous laissâmes nos chevaux et nos Arabes camper sur le bord de la mer, près de la ville, et nous entrâmes chez M. Malagamba : c'est le nom de ce jeune et aimable vice-consul, le seul Européen qui restait dans ce champ de bataille désolé, depuis la ruine complète d'Acre par les Égyptiens.

Une petite cour, un escalier en bois, conduisent à une petite terrasse recouverte en feuilles de palmiers : derrière cette terrasse, deux chambres nues et environnées seulement d'un divan, son meuble indispensable du riche et du pauvre dans tout l'Orient ; quelques pots de fleurs sur la terrasse ; une volière peuplée de jolies colombes grises, nourries par les sœurs de M. Malagamba ; d'étagères autour des murs, sur lesquelles sont rangés avec ordre des tasses, des pipes, des verre



r, des cassolettes d'argent pour les parfums, crucifix de bois, incrustés de nacre, faits à em : — voilà tout l'ameublement de cette maison, où une famille délaissée représentait pour mille piastres de traitement (environ cents francs), une des puissances de notre e.

lame Malagamba, la mère, nous reçut avec émonies usitées dans le pays. Elle nous présenta les parfums et les eaux de senteur, et nous à peine assis sur le divan, essuyant la sueur s fronts, que ses filles, deux apparitions célestes, sortirent de la chambre voisine, et nous présentèrent l'eau de fleur d'orange et les confitures, sur des plateaux de porcelaine de la Chine. L'émotion que la beauté est tel sur notre âme, que, quoi qu'on eût désiré de soif et accablés d'une marche de plusieurs heures, nous serions restés en contemplation muette devant ces deux jeunes filles sans même leur offrir le verre à nos lèvres, si la mère ne nous eût rassés par ses instances d'accepter ce que ses filles nous présentaient. L'Orient tout entier était devant moi, que je l'avais rêvé dans mes belles années, la terre remplie des images enchantées de ses contes et de ses poètes. L'une des jeunes filles n'était qu'une enfant; ce n'était que l'accompagnegracieuse de sa sœur, comme ces images qui représentent une autre. Après nous avoir offert tous ces signes de l'hospitalité la plus simple et la plus humble, mais cependant, les jeunes filles vinrent pren-

dre aussi leur place à côté de leur mère, sur le divan, en face de nous. C'est ce tableau que je voudrais pouvoir rendre avec des paroles, pour le conserver dans ces notes comme je le vois dans ma pensée ; mais nous avons en nous de quoi sentir la beauté dans toutes ses nuances, dans toutes ses délicatesses, dans tous ses mystères, et nous n'avons qu'un mot vague et abstrait pour dire ce qu'est la beauté. C'est là le triomphe de la peinture : elle rend d'un trait, elle conserve pour des siècles cette impression ravissante d'un visage de femme, dont le poète ne peut que dire : *Elle est belle* ; et il faut le croire sur parole ; mais sa parole ne peint pas.

La jeune fille était donc assise sur le tapis, les jambes repliées sous elle, le coude appuyé sur les genoux de sa mère, le visage un peu penché en arrière, tantôt levant ses yeux bleus pour exprimer à sa mère son naïf étonnement de notre aspect et de nos paroles, tantôt les reportant sur nous avec une curiosité gracieuse, puis les abaissant involontairement et les cachant sous la longue soie de ses cils noirs, pendant qu'une rougeur nouvelle colorait ses joues, ou qu'un léger sourire mal contenu effleurait ses lèvres. Notre singulier costume était nouveau pour elle, et la bizarrerie de nos usages lui causait un étonnement toujours nouveau ; sa mère lui faisait en vain signe de ne pas témoigner sa surprise, de peur de nous offenser ; la simplicité et la naïveté de ses impressions se faisaient

ir malgré elle sur cette figure de seize ans, et son âme se peignait dans chaque expression de ses traits avec une telle grâce, avec une telle transparence, qu'on voyait sa pensée sous sa peau avant qu'elle en eût elle-même la conscience. Le jeu des rayons du soleil, qui glissent à travers l'ombre sur une eau limpide, est moins mobile et moins transparent que cette physionomie. Nous ne pouvions détacher nos yeux, et nous étions déjà reposés par le seul aspect de cette figure qu'aucun de nous n'oubliera jamais.

Mademoiselle Malagamba a ce genre de beauté que l'on ne peut guère rencontrer que dans l'Orient : la forme accomplie, comme elle l'est dans la statue grecque ; l'âme révélée dans le regard, comme elle l'est dans les races du Midi ; et la simplicité dans l'expression, comme elle n'existe plus que chez les peuples primitifs ; quand ces trois conditions de la beauté se rencontrent dans une seule figure de femme, et s'harmonisent sur un visage avec la première fleur de l'adolescence ; quand la pensée rêveuse et errante dans le regard éclaire doucement, de ses rayons humides, des yeux qui se laissent lire jusqu'au fond de l'âme, parce que l'innocence ne soupçonne rien à voiler ; quand la délicatesse des contours, la pureté virginale des lignes, l'élégance et la souplesse des formes, révèlent à l'œil cette voluptueuse sensibilité de l'être né pour aimer, et mêlent tellement l'âme et les sens qu'on ne sait, en regardant, si l'on sent ou si



l'on admire , alors la beauté est complète , et on éprouve à son aspect cette complète satisfaction des sens et du cœur, cette harmonie de jouissance qui n'est pas ce que nous appelons l'amour , mais qui est l'amour de l'intelligence, l'amour de l'artiste, l'amour du génie pour une œuvre parfaite. On se dit : il fait bon ici ; et l'on ne peut s'arracher de cette place où l'on vient de s'asseoir tout à l'heure avec indifférence , tant le beau est la lumière de l'esprit et l'invincible attrait du cœur.

Son costume oriental ajoutait encore aux charmes de sa personne ; ses longs cheveux , d'un blond foncé et légèrement dorés , étaient nattés sur sa tête en mille tresses qui retombaient des deux côtés sur ses épaules nues ; un confus mélange de perles, de sequins d'or enfilés, de fleurs blanches et de fleurs rouges , était répandu sur ses cheveux, comme si une main pleine de ce qu'elle aurait puisé dans un écrin s'était ouverte au hasard sur cette tête et y avait laissé tomber sans choix cette pluie de fleurs et de bijoux ; tout lui allait bien : rien ne peut déparer une tête de quinze ans ; sa poitrine était découverte, selon la coutume des femmes d'Arabie ; une tunique de mousseline brodée de fleurs d'argent était nouée par un châle autour de sa ceinture ; ses bras étaient passés dans les manches flottantes et ouvertes jusqu'au coude d'une veste de drap vert dont les deux basques pendaient librement sur les hanches ; de larges pantalons à mille plis complétaient ce costume ; et ses jambes nues

t embrassées au-dessus de la cheville du pied  
aux bracelets d'argent ciselé. L'un de ces bra-  
cets était orné de petits grelots d'argent dont le  
accompagnait le mouvement de ses pieds.  
Le poète n'a jamais dépeint une si ravissante  
situation. L'Aïdé de lord Byron, dans *Don Juan*,  
quelque chose de mademoiselle Malagamba, mais  
est loin encore de cette perfection de grâce,  
pureté, de douce confusion, de voluptueuse  
sérénité et d'éclatante sérénité, qui se confondent  
ces traits encore enfantins. Je la grave dans  
mon souvenir pour la peindre plus tard, comme le  
jeu de la beauté et de l'amour purs, dans le poème  
je veux consacrer mes impressions.

Il devait être un beau tableau à faire pour un  
peintre, s'il y en eût eu un parmi nous, que cette  
scène de voyage. Nos costumes turcs, riches et pit-  
toresques; nos armes de toute espèce, répandues  
sur le plancher autour de nous; nos lévriers cou-  
chés à nos pieds; ces trois figures de femmes ac-  
croupies en face de nous sur un tapis d'Alep; leurs  
visages pleins de simplicité, d'étrangeté et d'a-  
mour; l'expression de leurs physionomies pendant  
qu'elles nous racontaient mes voyages, ou que nous com-  
parions nos usages d'Europe avec le genre d'hospi-  
talité qu'elles nous offraient; les cassolettes de par-  
fum qui brûlaient dans un coin en embaumant  
l'air du soir; les formes antiques des vases dans  
lesquels on nous offrait le sorbet ou les boissons  
aromatisées; tout cela au milieu d'une chambre

délabrée, ouverte sur la mer, et où les branches du palmier, croissant dans la cour, s'introduisaient par de larges ouvertures sans fenêtre. Je regrette de ne pas emporter ce souvenir pour mes amis, je l'emporte dans mon imagination.

Madame Malagamba la mère est Grecque, originaire de l'île de Chypre; elle y épousa, à quatorze ans, M. Malagamba, riche négociant franc, qui fut même temps consul à Larcana. Des malheurs et des révolutions renversèrent la fortune de Malagamba; il vint chercher une petite place consulaire à Acre, et y mourut, laissant sa veuve et ses quatre enfants dans le dénûment absolu. Son fils, jeune homme remarquable par son honnêteté et son intelligence, fut employé par le gouvernement comme sous-consul, et obtint enfin la place d'agent consulaire de Sardaigne à Kaïpha. C'est avec les appointements de cet emploi précaire qu'il éleva sa mère et ses sœurs. La sœur aînée de madame Malagamba, aussi belle que celle que nous voyons tant admirée, avait inspiré, nous dit-on, une vive passion à un des jeunes religieux du couvent de Kaïpha, qui avait eu occasion de la voir dans le jardin du couvent, qu'il s'était enfui sur un bateau anglais, avait embrassé la religion protestante, et de pouvoir la demander en mariage, et avait employé tous les moyens de l'enlever sous divers prétextes. On le croyait encore, à cette époque, caché dans quelque ville de la côte de Syrie, et l'on voulait l'exécuter son projet; mais les autorités turques

et à la sûreté de cette famille ; et si les moines, exercent sur les religieux de leur ordre la justice la plus arbitraire et la plus inflexible, parvient à découvrir le fugitif, il expierait, dans éternelle captivité, l'amour insensé que cette mort fatale a allumé dans son cœur. Nous ne voyons point cette sœur.

La nuit tombait, il fallait enfin nous arracher à l'éclat de cette réception, et aller chercher asile au couvent du mont Carmel. M. Malagamba était allé prévenir les Pères des hôtes nombreux qui leur arrivaient. Nous nous levâmes et nous fûmes forcés, pour obéir aux usages du pays, de laisser madame et mademoiselle Malagamba appuyer leurs lèvres de nos mains, et nous remonter à cheval.

Le mont Carmel commence à s'élever, à quelques minutes de marche de Kaïpha ; nous le gravîmes par une route assez belle, taillée dans le rocher sur la pointe même du cap ; — chaque pas que nous fîmes nous découvrait un horizon nouveau sur la mer, sur les collines de la Palestine, et sur les rives de l'Idumée. A moitié chemin, nous rencontrâmes un des Pères du Carmel, qui, depuis quatre ans, habite une petite maisonnette qui sert d'asile aux pauvres dans la ville de Kaïpha, et qui monte et descend deux fois par jour la montagne, pour aller prier avec ses frères. La douce effusion de sérénité d'âme et de gaieté de cœur brillait dans tous ses traits nous frappa. Ces

expressions de bonheur paisible et inaltérable ne se rencontrent jamais que dans les hommes à vie simple et rude et à généreuses résolutions. L'échelle du bonheur est une échelle descendante : on en trouve bien plus dans les humbles situations de la vie que dans les positions élevées. Dieu donne aux uns en félicité intérieure ce qu'il donne aux autres en éclat, en nom, en fortune. J'en ai fait maintes fois l'épreuve. Entrez dans un salon, cherchez l'homme dont le visage respire le plus de contentement intime, demandez son nom, c'est un inconnu pauvre et négligé du monde. La Providence se révèle partout.

A la porte du beau monastère qui s'élève aujourd'hui, tout construit à neuf, tout éblouissant de blancheur, sur le sommet le plus aigu du cap du Carmel, deux Pères nous attendaient. C'étaient les seuls habitants de cette vaste et magnifique retraite de cénobites. Nous fûmes accueillis par eux comme des compatriotes et des amis. Ils mirent à notre disposition trois cellules pourvues chacune d'un lit, meuble rare en Orient, d'une chaise et d'une table. Nos Arabes s'établirent avec nos chevaux dans les vastes cours intérieures du monastère. On nous servit un souper composé de poisson frais et de légumes cultivés parmi les rochers de la montagne. Nous passâmes une soirée délicieuse, après tant de fatigues, assis sur les larges balcons qui dominant la mer et les cavernes des prophètes. Une lune sereine flottait sur les vagues dont le mur-

re et la fraîcheur montaient jusqu'à nous. Nous nous promîmes de passer dans cet asile la journée lendemain pour reposer nos chevaux et refaire nos provisions ; nous allions entrer dans une contrée nouvelle, où nous ne trouverions plus ni ville ni village, rarement des sources d'eau douce : nous avions cinq journées de désert s'étendre devant nous.

— 22 octobre 1832. — Journée de repos passée au monastère du mont Carmel ou à parcourir les sites de la montagne et les grottes d'Élie et des prophètes. La principale de ces grottes, évidemment creusée de main d'homme dans le roc le plus dur, est une salle d'une prodigieuse élévation ; elle n'a d'autre vue que la mer sans bornes, et on n'y entend d'autre bruit que celui des flots qui brisent continuellement contre l'arête du cap. Les traditions disent que c'était là l'école où Élie enseignait les sciences des mystères et des hautes poésies. L'endroit était admirablement choisi, et la voix du vieux prophète, maître de toute une innombrable génération de prophètes, devait majestueusement retentir dans le sein creusé de la montagne qu'il annonçait de tant de prodiges, et à laquelle il a donné son nom ! L'histoire d'Élie est une des plus merveilleuses histoires de l'antiquité sacrée : c'est le récit des bardes sacrés. A lire sa vie et ses terribles vengeances, il semble que cet homme avait le foudre du Seigneur pour âme, et que l'élément

sur lequel il fut enlevé au ciel était son élément natal. C'est une belle figure lyrique ou épique jeter dans le poème des vieux mystères de la civilisation judaïque. En tout, l'époque des prophètes à la considérer historiquement, est une des époques les moins intelligibles de la vie de ce peuple agité. On aperçoit cependant, et surtout dans l'époque d'Élie, la clef de cette singulière organisation du corps des prophètes. C'était évidemment une classe sainte et lettrée, toujours en opposition avec les rois ; tribuns sacrés du peuple, le soulevant et l'apaisant avec des chants, des paraboles, des menaces ; formant des factions dans Israël, comme la parole et la presse en forment parmi nous ; se combattant les uns les autres, d'abord avec le glaive de leur parole, puis avec la lapidation ou l'épée s'exterminant de la face de la terre comme on vit Élie en exterminer par centaines ; puis succombant eux-mêmes à leur tour, et faisant place à d'autres dominateurs du peuple. Jamais la poésie proprement dite n'a joué un si grand rôle dans le drame politique, dans les destinées de la civilisation. La raison ou la passion, selon qu'ils étaient faux ou vrais prophètes, ne parlait, par leurs bouches, que la langue énergique et harmonieuse des images. Il n'y avait point d'orateurs comme à Athènes ou à Rome ; l'orateur est trop homme ! il n'y avait que des hymnes et des lamentations ; le poète est divin.

Quelle imagination ardente, colorée, délirante,

pose pas dans un pareil peuple une pareille  
tion de la parole chantée ! et comment s'é-  
qu'indépendamment du haut sens religieux  
poésies renfermaient, elles aient été un  
ment aussi accompli, aussi inimitable, de  
et de grâce ? le prix des poètes alors, c'était  
été même. Leur inspiration leur soumettait  
de ; ils l'entraînaient à leur gré au crime ou  
isme ; ils faisaient trembler les rois coup-  
sur jetaient la cendre sur le front, ou réveil-  
e patriotisme dans le cœur de leurs conci-  
ils les faisaient triompher de leurs ennemis,  
rappelaient, dans l'exil et dans l'esclavage,  
lines de Sion et la liberté des enfants de  
le suis étonné que, parmi tous les grands  
que la poésie moderne a puisés dans l'his-  
es Juifs, elle n'ait pas conçu encore ce drame  
lleux des prophètes. C'est un beau chant de  
re du monde.

*Même date.* — Je reviens de me promener  
r les pentes embaumées du Carmel. J'étais  
us un arbousier, un peu au-dessus du sen-  
ic qui monte au sommet de la montagne et  
au couvent, regardant la mer qui me sépare  
de choses et de tant d'êtres que j'ai connus  
és, mais qui ne me sépare pas de leur sou-  
Je repassais ma vie écoulée, je me rappelais  
ures pareilles passées sur tant de rivages  
et avec des pensées si différentes ; je me de-



mandais si c'était bien moi qui étais là au sommet isolé du mont Carmel, à quelques lieues de l'Arabie et du désert, et pourquoi j'y étais; et où j'allais; et où je reviendrais; et quelle main me conduisait et qu'est-ce que je cherchais sciemment, ou à mon insu, dans ces courses éternelles à travers le monde. J'avais peine à recomposer un seul être de moi-même avec les phases si opposées et si imprévues de ma courte existence; mais les impressions si vives, si lucides, si présentes, de tous les êtres que j'ai aimés et perdus, retentissaient toutes avec une profonde angoisse dans le même cœur et me prouvaient trop que cette unité, que je ne retrouvais pas dans ma vie, se retrouvait tout entière dans mon cœur! et je sentais mes yeux se mouiller en regardant le passé où je n'apercevais déjà que cinq ou six tombeaux où mon bonheur s'était déjà cinq ou six fois englouti. Puis selon mon instinct quand mes impressions deviennent trop fortes et sont près d'écraser ma pensée, je les soulevais d'un élan religieux vers Dieu, vers cet infini qui reçoit tout, qui absorbe tout, qui rend tout; je le priais, je me soumettais à sa volonté toujours bonne, je lui disais : tout est bien, puisque vous l'avez voulu; me voici encore; continuez à me conduire par vos voies et non par les miennes; menez-moi où vous voudrez et comme vous voudrez, pourvu que je me sente conduit par vous; pourvu que vous vous révéliez de temps en temps à mes ténèbres par un de ces rayons de l'âme qui nous montrent, comme

in horizon d'un moment au milieu de  
t profonde ; pourvu que je me sente sou-  
ette espérance immortelle que vous avez  
r la terre comme une voix de ceux qui  
lus ; pourvu que je les retrouve en vous,  
ne reconnaissent et que nous nous aimions  
e ineffable unité que nous formerions  
x et nous ! Cela me suffit pour avancer  
our marcher jusqu'au bout dans ce che-  
emble sans but. Mais faites que le chemin  
s trop rude à des pieds déjà blessés !

suis relevé plus léger et me suis pris à  
es poignées d'herbes odoriférantes dont  
est tout embaumé. Les Pères du couvent  
ie espèce de thé plus parfumé que la men-  
sauge de nos jardins. J'ai été distrait de  
ées et de mon herborisation par le pas de  
s dont les fers retentissaient sur les rocs  
entier. Deux femmes, enveloppées de la  
ieds d'un long drap blanc, étaient assises  
es, un jeune homme tenait la bride du  
le ces animaux, et deux Arabes marchaient  
la tête chargée de larges corbeilles de  
recouvertes de serviettes de mousseline  
l'était M. Malagamba, sa mère et sa sœur  
aient au monastère pour m'offrir des pro-  
e route qu'elles nous avaient préparées  
la nuit. Une des corbeilles était remplie  
pains jaunes comme l'or, et d'une saveur  
précieuse rencontre dans une contrée où

le pain est inconnu. L'autre était pleine de fruits de tous genres, de quelques bouteilles d'excellents vins de Chypre et du Liban, et de ces confitures innombrables, délices des Orientaux. Je reçus avec reconnaissance le présent de ces aimables femmes. J'envoyai les Arabes porter les corbeilles au monastère, et nous nous assîmes pour causer un moment des infortunes de madame Malagamba. L'endroit était charmant : c'était sous deux ou trois grands oliviers qui ombragent un des bassins que la source du prophète Élie s'est creusés en tombant de roc en roc dans un petit ravin du mont Carmel. Les Arabes avaient étendu les tapis de leurs ânes sur le gazon qui entoure la source, et les deux femmes qui avaient repoussé leurs longs voiles sur leurs épaules, assises sur le divan du voyageur, au bord de l'eau, dans leur costume le plus riche et le plus éclatant, formaient un groupe digne de l'œil d'un peintre. J'étais assis moi-même, vis-à-vis d'elles, sur une corniche du rocher d'où tombait la source. Bien des larmes mouillèrent les yeux de madame Malagamba en repassant ainsi devant moi le temps de ses prospérités, et sa chute dans l'infortune, et ses misères présentes, et sa fuite de Saint-Jean-d'Acre, et ses préoccupations maternelles sur l'avenir de son fils et de ses charmantes filles.

Mademoiselle Malagamba écoutait ce récit avec l'insouciance tranquille de la première jeunesse ; elle s'amusait à réunir en bouquets les fleurs sur

nelles elle était assise ; seulement , lorsque la  
de sa mère s'altérait en parlant , et que des  
tes tombaient de ses yeux , sa fille passait son  
autour du cou de sa mère , et essuyait ses  
urs avec le mouchoir de mousseline brodée  
gent qu'elle tenait à la main : puis , quand le  
rire revenait sur le visage de sa mère , elle re-  
mit sa distraction enfantine et assortissait de  
veau les nuances de son bouquet. Je promis à  
pauvres femmes de me souvenir d'elles et de  
hospitalité si inattendue , à mon retour en  
ope , et de solliciter un peu d'avancement de  
amis à Turin pour le jeune agent consulaire  
Kaïpha. L'espérance, quoique bien éloignée et  
incertaine, rentra dans le cœur de madame  
agamba, et la conversation prit un autre tour.  
Je parlâmes des mœurs du pays et de la mono-  
ie de la vie des femmes arabes, dont les femmes  
opéennes , qui vivent en Arabie , sont obligées  
contracter aussi les habitudes. Mais mademoi-  
Malagamba et sa mère n'avaient jamais connu  
tre genre de vie, et s'étonnaient au contraire  
ce que je leur racontais de l'Europe. Vivre pour  
seul homme et d'une seule pensée dans l'inté-  
r de leurs appartements ; passer la journée sur  
divan à tresser ses cheveux, à disposer avec  
ce les nombreux bijoux dont elles se parent ;  
irer l'air frais de la montagne ou de la mer du  
t d'une terrasse ou à travers les treillis d'une  
tre grillée ; faire quelques pas sous les oran-



une fois par semaine, aller passer l  
bain public en compagnie de toutes  
filles de la ville, et chanter quelques  
poètes arabes en s'accompagnant su  
voilà toute la vie de l'Orient pour les  
société n'existe pas pour elles; aus  
aucune de ces passions factices de l'ai  
que la société produit; elles sont tou  
quand elles sont jeunes et belles, et  
toutes aux soins domestiques et à l  
Cette civilisation en vaut-elle une au  
nous étions à causer ainsi de chose  
mon drogman, jeune homme né en A  
versé dans les lettres arabes, me c  
alentours du monastère, et me déce  
de la fontaine; il m'amenait un autre  
qui avait appris mon arrivée à Kaïph  
venu de Saint-Jean-d'Acre pour faire  
avec un poète de l'Occident. Ce jeune

an. Cependant le jour baissait, il fallait nous parer. Puisque nous sommes ici deux poètes, lui et je, et que le hasard nous réunit de deux points de monde si opposés dans un lieu si charmant, à une si belle heure, et en présence d'une beauté accomplie, nous devrions consacrer chacun dans notre langue, par quelques vers, notre rencontre et les impressions que ce moment nous inspire. Il prit; il tira de sa ceinture l'écritoire et la plume et le roseau qui ne quittent pas plus un écrivain que le sabre ne quitte le cavalier; nous nous levâmes tous les deux de quelques pas pour aller rédiger un moment nos vers. Il eut fini bien avant moi. Voici ses vers, et voici les miens. On y reconnaîtra le caractère des deux poésies; mais je n'ai pas besoin d'avertir combien toutes les langues tendent à passer dans une autre.

« Dans les jardins de Kaïpha il y a une fleur que le rayon du soleil cherche à travers le treillis des feuilles de palmier.

» Cette fleur a des yeux plus doux que la gazelle, des yeux qui ressemblent à une goutte d'eau de la mer dans un coquillage.

» Cette fleur a un parfum si enivrant que le scheik qui s'enfuit devant la lance d'une autre tribu, sur sa jument plus rapide que la chute des eaux, la sent au passage et s'arrête pour la respirer.

» Le vent de simoun enlève des habits du voyageur tous les autres parfums, mais il n'enlève

» jamais du cœur l'odeur de cette fleur merveilleuse.

» On la trouve au bord d'une source qui coule sans murmure à ses pieds.

» Jeune fille, dis-moi le nom de ton père, et je te dirai le nom de cette fleur. »

Voici ceux que je rapportai moi-même et que je fis traduire aussitôt en arabe par mon drogman :

Fontaine au bleu miroir, quand sur ton vert rivage,  
La rêveuse Lilla dans l'ombre vient s'asseoir,  
Et sur tes flots penchée y jette son image,  
Comme au golfe immobile une étoile du soir,

D'un mobile frisson tes flots dormants se plissent,  
On n'en voit plus le fond de sable ou de roseaux,  
Mais de charme et de jour tes ondes se remplissent,  
Et l'œil ne cherche plus son ciel que dans tes eaux !

Tu n'es plus qu'un reflet de ravissantes choses,  
Yeux bleus comme ces fleurs qui bordent ton bassin,  
Dents de nacre riant entre des lèvres roses,  
Globes qu'un souffle pur soulève avec le sein !

Cheveux nattés de fleurs et que leur poids fait pendre,  
Colliers qui de ses bras relèvent le carmin,  
Perles brillant sous l'onde et que l'on croit y prendre,  
Comme son sable d'or, en y plongeant la main !

Ma main s'étend sur toi, source où cette ombre nage,  
De peur que par le vent tout ne soit effacé,

Les lèvres voudraient, jalouses du rivage,  
Voir ces flots heureux où l'image a passé!

Quand Lilla, riant, se lève et suit sa mère,  
C'est plus qu'un peu d'eau dans un bassin obscur.  
Elle en vain les flots du doigt; l'onde est amère,  
Le vase et l'insecte en ternissent l'azur!

Dieu! ce que tu fais pour ces flots, jeune fille,  
Mon âme à jamais la beauté le produit :  
C'est joie et jour tant que son œil y brille;  
Mais que son œil se voile, hélas! il y fait nuit!

Or, la jeune fille pour qui nous venions de faire  
Vers en français et en arabe littéral, n'entendait  
Ni français, ni l'arabe, et ne comprenait qu'un  
L'italien.

- 25 octobre 1832. — Au lever du soleil, nous  
Nous sommes quitté, frais et dispos, le couvent du mont  
Carmel et ses deux excellents religieux, et nous  
Nous sommes acheminés par des sentiers escarpés  
Qui descendent du cap à la mer. Là, nous sommes  
Entrés dans le désert; il règne entre la mer de la  
Mer, dont les côtes ici sont en général plates, sa-  
buleuses et découpées en petits golfes, et les mon-  
tagnes qui font suite au mont Carmel. Ces mon-  
tagnes s'abaissent, par degrés insensibles, en se  
Prochant de la Galilée; elles sont noires et nues,  
Les rochers percent souvent l'enveloppe de terre et  
Les arbustes qui leur reste; leur aspect est sombre et  
Morne; elles n'ont que leur vêtement de lumière



éblouissante et la majesté idéale du passé qui les entoure; de temps en temps, la chaîne, qu'elles continuent pendant environ dix lieues, est brisée, et quelque vallée peu profonde s'entr'ouvre au regard; au fond ou sur les flancs d'une de ces vallées, nous voyons distinctement les restes d'un château fort et un grand village arabe qui s'étend sous les murs du château; la fumée des maisons s'élève et serpente le long des flancs du Carmel, et de longues files de chameaux, de chèvres noires et de vaches rouges, se prolongent du village dans la plaine que nous traversons; quelques Arabes à cheval, armés de lances et vêtus seulement de leur couverture de laine blanche, les jambes et les bras nus, marchent en tête et en flanc de ces caravanes de pasteurs qui vont mener les troupeaux à la seule source que nous ayons rencontrée depuis quatre heures. Les sources ont été découvertes et creusées autrefois par les habitants des villes situées toutes au bord de la mer : les Arabes actuels ont abandonné ces villes depuis des siècles; il n'y reste que la fontaine, et ils font tous les jours ce voyage d'une heure ou deux pour venir chercher l'eau et abreuver des troupeaux. Nous avons marché tout le jour sur des débris de murailles, sur des mosaïques qui percent le sable; la route est jalonnée de ruines qui attestent la splendeur et l'immense population de ces rivages, dans les temps reculés.

Nous avons depuis le matin à l'horizon devant nous, au bord de la mer, une immense colonne sur

rayons du soleil étaient répercutés et grandir et sortir des flots à mesure que nous. En approchant, nous reconnaissons bonne est une masse confuse de magnifiques appartenant à différentes époques ; nous d'abord une immense muraille, visible, par sa forme, sa couleur et la pierres, à un pan du Colysée à Rome. Elle, d'une prodigieuse hauteur, se dresse sur un monceau d'autres ruines grecques et romaines ; bientôt nous voyons, au delà de ce pan de mur, les colonnes et découpés à jour, comme une dentelle, d'un monument moresque, église, ou peut-être tous les deux tour à tour ; et d'autres débris debout, et d'une belle architecture, de plusieurs autres constructions antérieures. Le chemin de sable que suivaient nos montures venait assez près de ce curieux débris et nous ignorions complètement l'existence et la date.

À un demi-mille de ce groupe de monuments de la mer s'élève et le sable se change en rocher a été taillé partout par la main humaine sur une étendue d'environ un mille de longueur. On dirait une ville primitive creusée dans le roc, et que les hommes eussent appris l'art de passer de la pierre à la terre et de s'élever des dessous la surface ; c'est en effet une de ces villes antiques dont parlent les premières histoires ,

ou tout au moins une de ces vastes *Nécropolis*, vi-  
les des morts, qui creusaient en tout sens la terre  
ou le rocher aux environs des grandes cités de  
vivants ; mais la forme des rochers et des cavernes  
sans nombre taillées dans leurs flancs indique plutôt  
à mon avis, la demeure des vivants. Ces cavernes  
sont vastes, les portes en sont élevées ; des escaliers  
nombreux et larges conduisent à ces portes  
des fenêtres sont percées aussi dans la roche vive  
pour donner de la lumière à ces habitations, et ces  
portes et ces fenêtres donnent sur des rues taillées  
profondément dans les entrailles de la colline. Nous  
avons suivi plusieurs de ces rues profondes et longues  
et où des ornières indiquent la trace de la roue du  
chars. Une multitude d'aigles, de vautours, et de  
nuées innombrables d'étourneaux s'élevaient, à  
notre approche, de l'ombre de ces rochers creusés  
des arbustes grimpants, des fleurs pariétaires, des  
touffes de myrte et de figuier ont pris racine dans  
la poussière de ces rues de pierres, et tapissent ces  
longues avenues. Dans quelques endroits, les an-  
ciens habitants avaient entièrement fendu la colline  
avec le ciseau, et percé des canaux qui laissent ve-  
nir l'eau de la mer et permettent au regard d'en-  
brasser une partie du golfe qu'elle forme derrière  
la ville. C'est un paysage d'un caractère entièrement  
neuf, à la fois grave et dur comme le rocher, riant  
et lumineux comme ces percées aériennes sur le  
bleu de la mer, et comme ces forêts de plantes nées  
d'elles-mêmes dans les fentes du granit. Nous mu-

hâtes quelque temps dans ces labyrinthes merveilleux, et nous arrivâmes enfin au pied de la grande muraille et des monuments moresques que nous avions devant nous ; là, nous nous arrêtâmes un instant pour délibérer. Ces ruines ont une mauvaise renommée ; c'est là que se cachent souvent une bande d'Arabes voleurs qui pillent et massacrent les caravanes. On nous avait avertis à Kaïpha de les éviter ou de les passer en ordre de bataille et de ne permettre à aucun de nos hommes de s'écarter du corps de la caravane. La curiosité l'avait emporté ; nous n'avions pu résister au désir de visiter ces monuments dont l'histoire ancienne et moderne ne connaît rien : nous ignorions s'ils étaient déserts ou habités. Arrivés au pied des murs d'enceinte qui nous enveloppent encore, nous aperçûmes la brèche par laquelle nous devions y pénétrer. Au même moment, un groupe d'Arabes à cheval parut, la lance à la main, sur le sable qui nous séparait encore de l'entrée, et fondit sur nous ; nous fûmes surpris, mais nous étions prêts ; nous avions à la main nos fusils à deux coups chargés et armés, et les pistolets à la ceinture ; nous avançâmes sur les Arabes, ils s'arrêtèrent court ; je me détachai de la caravane en lui ordonnant de rester sous les armes, et m'avançai avec mes deux compagnons et mon drogman ; nous parlementâmes ; et le scheik, avec ses principaux cavaliers, nous escortèrent eux-mêmes jusqu'à la brèche, en donnant ordre aux Arabes de l'intérieur de nous respecter et de nous

laisser examiner les monuments ; je jugeai ~~prudent~~  
néanmoins de ne laisser entrer avec nous ~~qu'une~~  
partie de mon monde ; le reste demeura ~~campé~~  
à une portée de fusil du tertre , prêt à venir à ~~notre~~  
secours si nous fussions tombés dans une embûche.  
Cette précaution n'était pas inutile, car nous trou-  
vâmes dans l'intérieur des murs une population de  
deux à trois cents Arabes Bédouins, y compris les  
femmes et les enfants. Il n'y a qu'une issue pour  
sortir de ces ruines, et nous aurions été facilement  
pris et égorgés si ces barbares n'eussent été tenus  
en respect par la force qui nous restait debout,  
qu'ils pouvaient supposer plus considérable qu'elle  
ne l'était réellement ; nous avions eu soin de ne pas  
montrer tout notre monde , et quelques moutons  
étaient restés exprès en arrière, campés sur un ter-  
melon où l'on pouvait les apercevoir.

Aussitôt que nous eûmes franchi la brèche, nous  
nous trouvâmes dans un dédale de sentiers tournant  
autour des débris écroulés de la grande muraille et  
des autres édifices antiques que nous découvrions  
successivement. Ces sentiers ou ces rues n'avaient  
aucune percée régulière ; mais le pied des Arabes,  
des chameaux et des chèvres , les avait tracés au  
hasard parmi ces décombres. Les familles de la  
tribu n'avaient elles-mêmes rien édifié ; elles avaient  
profité seulement de toutes les cavités que la chute  
des pierres gigantesques avait formées çà et là  
pour s'y abriter, les unes à l'ombre même des fûts  
des colonnes ou des chapiteaux arrêtés dans leur

Par d'autres débris ; les autres, par un mor-  
l'étoffe de poil de chèvre noire , tendu d'un  
à l'autre , et formant ainsi le toit. Le scheik  
me, ses femmes et ses enfants, qui occupaient  
oute le palais du village, avaient tous leur  
re à l'entrée de la ville, dans les décombres  
mple romain , sur un tertre très-élevé, au-  
lu sentier où nous entrions, et leur maison  
mée par un bloc immense de pierre sculp-  
pendait presque perpendiculairement, ap-  
r un de ses angles sur d'autres blocs roulés  
le et comme arrêtés dans leur chute. Ce  
e pierres semblait véritablement s'écrouler  
et prêt à écraser les femmes et les enfants  
ik, qui montraient leurs têtes au-dessus de  
ors de cette caverne artificielle. Les femmes  
it pas voilées ; elles n'avaient pour vêtement  
chemise de coton bleu, qui laisse la poitrine  
arte et les jambes nues ; cette chemise est  
autour du corps par une ceinture de cuir.  
mes nous parurent belles , malgré les an-  
qui perçaient leurs narines, et les tatouages  
dont leurs joues et leur gorge étaient sil-  
. Les enfants étaient nus, assis ou à cheval  
blocs de pierres taillées qui formaient la  
de ces effrayantes demeures ; et quelques  
noires, aux longues oreilles pendantes,  
grimpées à côté des enfants sur la porte de  
ttes, et nous regardaient passer, ou bondis-  
au-dessus de nos têtes en franchissant d'un

bloc à l'autre le sentier profond où nous marchions. Nous vîmes quelques chameaux couchés çà et là dans le creux frais, formé par les interstices des débris, et dressant leur tête pensive et calme au-dessus des tronçons de colonnes et de chapiteaux éboulés. A chaque pas, la scène était nouvelle et attirait plus vivement notre attention. Un peintre trouverait mille sujets d'un pittoresque incommensurable dans la forme sans cesse neuve et inattendue dont les demeures de la tribu sont mêlées et confondues avec les restes des théâtres, des bains, des églises, des mosquées, qui jonchent ce coin de terre. Mais l'homme a travaillé pour se créer un asile dans le chaos d'une ville renversée, plus ces habitations sont improvisées par le hasard bizarre de la chute des monuments, plus aussi la scène est poétique et frappante. Des femmes traient leurs chèvres sur les gradins de l'amphithéâtre ; des troupeaux de moutons sautaient un à un de la fenêtre en ogive du palais d'un émir ou d'une église gothique de l'époque des croisés. Des scheiks accroupis fumaient leurs pipes sous l'arche ciselée d'un arc romain, et des chameaux avaient leurs longues attaches aux colonnettes moresques de la porte d'un harem. Nous descendîmes de cheval pour visiter en détail les principaux restes. Les Arabes nous firent de grandes difficultés quand nous témoignâmes la volonté d'entrer dans l'enceinte du grand temple qui est au bout de la ville sur un rocher au bord de la mer. Il nous fallut une contestation nouvelle à chaque cour. à





ogives et à légères colonnes accouplées; ce qui subsiste des voûtes est brodé d'arabesques d'un fini et d'une délicatesse exquis. L'édifice a huit faces et chacun des enfoncements produits par cette forme octogone renfermait sans doute un autel, l'on en juge par les niches qui décorent la partie des murs où ces autels devaient être appuyés. La partie centrale du monument était occupée par un principal autel; on le devine aisément à l'élévation du terrain dans cet endroit du temple. Cette élévation doit être produite par les marches qui entouraient l'autel. Les pans de cette église sont à demi écroulés, et laissent à l'œil des échappées de vue sur la mer et les écueils qui la bordent; des plantes grimpantes pendent en touffes de feuillage et de fleurs du haut des voûtes déchirées, et des oiseaux au collier rouge, et des nuées de petites hirondelles bleues, gazouillaient dans ces banquetts aériens, ou voltigeaient le long des corniches. La nature reprend son hymne là où l'homme a fini le sien. En sortant de ce temple inconnu, nous parcourûmes à pied les différentes ruelles du village, trouvant à chaque pas des débris curieux et des scènes inattendues formées par ce mélange de mœurs sauvages avec les beaux témoignages de civilisations mortes. Nous vîmes un grand nombre de femmes et de filles arabes occupées, dans les petits cours de leurs cahutes, aux différentes occupations de la vie pastorale; les unes tissaient des étoffes de poil de chèvre; les autres étaient employées

boudre l'orge ou à faire cuire le riz ; elles sont généralement très-belles , grandes , fortes , le teint coloré par le soleil, mais avec l'apparence de la vigueur et de la santé. Leurs cheveux noirs étaient couverts de piastres d'argent enfilées ; elles avaient des boucles d'oreilles et des colliers garnis du même métal ; elles jetaient des cris de surprise en nous voyant passer , et nous suivaient jusqu'à d'autres maisons. Aucun des Arabes ne nous offrit le moindre présent ; nous ne jugeâmes pas devoir en offrir nous-mêmes ; nous sortîmes avec précaution de l'enceinte. Personne de la tribu ne nous suivit, et nous allâmes planter nos tentes à un quart de lieue de la grande muraille, au fond d'un petit golfe entouré aussi de murs antiques , et qui fut jadis le port de cette ville inconnue. La chaleur était de trente-deux degrés ; nous nous baignâmes dans la mer à l'ombre d'un vieux môle que la vague n'a pas encore complètement emporté , pendant que nos saïs dressaient nos tentes , donnaient un peu d'orge à nos chevaux , et allumaient le feu contre une arche qui servit sans doute de porte à ce port.

Les Arabes appellent ce lieu d'un nom qui veut dire *rocher coupé*. Les croisés le nomment dans leurs chroniques Castel Peregrino (Château des Pèlerins) ; mais je n'ai pu découvrir le nom de la ville intermédiaire, grecque , juive ou romaine , à laquelle appartenait les grands restes qui nous avaient attirés. Le lendemain nous continuâmes à longer les rives de la mer jusqu'à Césarée, où nous

arrivâmes vers le milieu du jour ; nous av~~ons~~  
versé le matin un fleuve que les Arabes ~~appellent~~  
Zirka, et qui est le fleuve des Crocodiles, de ~~la~~


Césarée, l'ancienne et splendide capitale ~~de~~  
rode, n'a plus un seul habitant ; ses mur~~ailles~~  
relevées par saint Louis pendant sa croisade, ~~qui~~  
néanmoins intactes, et serviraient encore ~~aujourd'hui~~  
d'hui de fortifications excellentes à une ville ~~mo~~  
derne. Nous franchîmes le fossé profond qui ~~l'~~  
entoure, sur un pont de pierre à peu près au ~~milieu~~  
de l'enceinte, et nous entrâmes dans le ~~dédales~~  
pierres, de caveaux entr'ouverts, de restes d'~~éd~~  
fices, de fragments de marbre et de porphyre, ~~de~~  
le sol de l'ancienne ville est jonché ; nous ~~fin~~  
lever trois chakals du sein des décombres qui  
tentissaient sous les pieds de nos chevaux ; ~~et~~  
cherchions la fontaine qu'on nous avait indiqué  
nous la trouvâmes avec peine à l'extrémité ori  
tale de ces ruines ; nous y ~~campâmes~~. Vers le ~~soir~~  
un jeune pasteur arabe y arriva avec un troupe  
innombrable de vaches noires, de moutons et  
chèvres ; il passa environ deux heures à ~~pu~~  
constamment de l'eau de la fontaine pour abreu  
ces animaux, qui attendaient patiemment leur ~~tour~~  
et se retiraient en ordre après avoir bu, com  
s'ils eussent été dirigés par des bergers. Cet ~~enfant~~  
absolument nu, était monté sur un âne ; il sortit  
derniers des ruines de Césarée, et nous dit qu  
venait ainsi tous les jours d'environ deux lie  
conduire à l'abreuvoir les troupeaux de sa tri



dans la montagne. Voilà la seule rencontre  
ous fîmes à Césarée, dans cette ville où Hé-  
suivant Josèphe, avait accumulé toutes les  
reilles des arts grecs et romains, où il avait  
né un port artificiel qui servait d'abri à toute  
marine de Syrie. Césarée est la ville où saint  
fut prisonnier et fit, pour sa défense et celle  
ristianisme naissant, cette belle harangue con-  
e dans le vingt-sixième chapitre des Actes des  
es. Cornélius le centurion et Philippe l'évan-  
e étaient de Césarée, et c'est aussi du port de  
é que les apôtres s'embarquèrent pour aller  
la parole évangélique dans la Grèce et en

us passons la soirée à parcourir les masures  
ville, et à recueillir des fragments de sculp-  
que nous sommes obligés de laisser ensuite  
place, faute de moyens de transport. — Belle  
assée à l'abri de l'aqueduc de Césarée.

ite continuée à travers un désert de sable, cou-  
n quelques endroits d'arbustes et même de  
de chênes verts qui servent de repaire aux  
s. M. de Parseval s'endort à cheval; la cara-  
le devance; nous nous apercevons qu'il est  
rière; deux coups de fusil retentissent dans  
ntain; nous partons au galop pour aller à son  
rs, en tirant nous-mêmes des coups de pis-  
afin d'effrayer les Arabes; heureusement il  
it point été attaqué; il avait tiré ses deux coups  
s gazelles qui traversaient la plaine. Nous ar-



nous attire et nous sert d'abri. Nos Arabes du village demander le chemin de la fontaine leur indique ; nous y courons tous. Nous nous baignons la tête et les bras dans l'eau à notre camp, où notre cuisinière fait du feu au pied de l'arbre. Son tronc est couvert par les feux successifs des milliers de caravanes qui ont goûté successivement son ombre et ses tentes et tous nos chevaux sont à l'aise dans les écuries immenses. Le scheik de El-Memrouzi m'apporter des melons ; il s'assied sous la tente et me demande des nouvelles d'Ibrahim ; je lui donne quelques gouttes d'eau de vie et il se retire. Il m'engage à souper avec nous. Il accepte toutes les peines du monde à le congédier.

La nuit est brûlante. Je ne puis dormir sous la tente ; je me lève et vais m'asseoir à la fontaine sous un olivier. La lune éclaire la chaîne des montagnes de Galilée au

agnes à l'heure où je les contemple. A mesure que la lune monte et s'en approche, leur nuance s'assombrit et devient plus pourpre ; les formes en paraissent mobiles comme celles des grandes vagues qu'on voit par un beau coucher du soleil en pleine mer. Toutes ces montagnes ont de plus un nom et un récit dans la première histoire que nos yeux d'enfants ont lue sur les genoux de notre mère. Je sais que la Judée est là, avec ses prodiges et ses ruines ; que Jérusalem est assise derrière un de ses mamelons ; que je n'en suis plus séparé que par quelques heures de marche ; que je touche ainsi à un des termes les plus désirés de mon long voyage. Je jouis de cette pensée, comme l'homme jouit toujours toutes les fois qu'il touche à un des buts, même insignifiants, qu'une passion quelconque lui a assignés ; je reste une ou deux heures à graver ces lignes, ces couleurs, ce ciel transparent et rosé, cette solitude, ce silence, dans mon souvenir. L'humidité de la nuit tombe et mouille mon manteau ; je rentre dans la tente, et je m'endors. Il y avait à peine une heure que j'étais endormi, quand je fus réveillé par un léger bruit ; je me soulève sur le coude, et je regarde autour de moi. Un des coins du rideau de la tente était relevé pour laisser entrer la brise de la nuit ; la lune éclairait en plein l'intérieur ; je vois un énorme chakal qui entrait avec précaution, et regardait de mon côté avec ses yeux de feu ; je saisis mon fusil, le mouvement l'effraye, il part au galop. Je me rendors. Réveillô

une seconde fois, je vois le chakal à mes pieds, fouillant du museau les plis de mon manteau, et prêt à saisir mon beau lévrier qui dormait sur la même natte que moi; charmant animal, qui ne m'a pas quitté un jour depuis huit ans, et que je défendrais, comme une part de ma vie, au prix de mes jours. Je l'avais recouvert heureusement d'un pan du manteau, et il dormait si profondément qu'il n'avait rien entendu, rien senti, et ne se doutait pas du danger qu'il courait; une seconde plus tard, le chakal l'emportait et l'égorgeait dans son terrier. Je jette un cri, mes compagnons s'éveillent; j'étais déjà hors de la tente et j'avais tiré un coup de fusil, mais le chakal était loin, et le lendemain aucune trace de sang ne témoignait de ma vengeance.

Nous partons aux premiers rayons qui blanchissent les collines de Judée; nous suivons des collines ondoyantes hors de la vue de la mer; la chaleur nous fatigue beaucoup et le silence le plus profond règne dans toute la marche; à onze heures nous arrivons, accablés de soif et de lassitude, près des rives escarpées d'un fleuve qui roule lentement des eaux sombres entre deux falaises bordées de longs roseaux: il faut toucher ses eaux pour les apercevoir. Des troupeaux de buffles sauvages sont couchés dans les roseaux et dans le fleuve et montrent leurs têtes hors des flots; immobiles, ils passent ainsi les heures brûlantes du jour. Ils nous regardent sans faire un mouvement; nous traversons

gué le fleuve, et nous atteignons un kan abandonné. Ce fleuve est nommé aujourd'hui par les arabes *Nahr-el-Arsouf*. L'ancienne Apollonie devait être placée à peu près ici, à moins que sa situation ne soit déterminée par un autre fleuve que nous traversâmes une heure après, et qu'on appelle maintenant *Nahr-el-Petras*.

Nous nous étendons sur nos nattes, sous les caves riches et sombres qui restent seules de l'ancien an. A peine étions-nous assis autour d'un plat de riz froid que le cuisinier nous avait apporté pour déjeuner, qu'un énorme serpent de huit pieds de long, et gros comme le bras, sortit d'un des trous du vieux mur qui nous abritait et vint se déployer entre nos jambes; nous nous précipitâmes pour le fuir vers l'entrée du souterrain, il y fut avant nous et se perdit lentement, en faisant vibrer sa queue comme la corde d'un arc, dans les roseaux qui bordaient le fleuve. Sa peau était du plus beau bleu foncé; nous répugnions à reprendre notre gîte, mais la chaleur était si forte qu'il fallut nous y résigner, et nous nous endormîmes sur nos selles sans craindre des visites semblables qui pourraient interrompre notre sommeil.

A quatre heures après midi, nous remontons à cheval. J'aperçois sur un monticule, à peu de distance du fleuve, un cavalier arabe, un fusil à la main, et accompagné d'un jeune esclave à pied. Le cavalier arabe semblait chasser; il arrêtait à chaque instant son cheval, et nous regardait dé-



filer avec un air d'incertitude et de préoccupation. Tout à coup il met sa jument au galop, s'avance sur moi, et m'adressant la parole en italien, il me demande si je ne suis pas le voyageur qui parcourt en ce moment l'Arabie, et dont les consuls européens ont annoncé la prochaine arrivée à Jaffa. Je me nomme, il saute à bas de son cheval et veut me baiser la main. — Je suis, nous dit-il, le fils de M. Damiani, vice-consul de France à Jaffa. Prévenu de votre arrivée par des lettres apportées de Saïde par un bâtiment anglais, je viens depuis plusieurs jours à la chasse des gazelles, de ce côté, pour vous découvrir et vous conduire à la maison de mon père. Notre nom est italien, notre famille est originaire d'Europe; depuis un temps immémorial, elle est établie en Arabie : nous sommes Arabes, mais nous avons le cœur français, et nous regarderions comme une honte et comme une insulte à nos sentiments, si vous acceptiez l'hospitalité d'une autre maison que la nôtre. Souvenez-vous que nous vous avons touché les premiers, et qu'en Orient, celui qui touche le premier un étranger a le droit d'être son hôte. Je vous en prévient, ajouta-t-il, parce que beaucoup d'autres maisons de Jaffa ont été informées de votre passage, par des lettres venues sur le même bâtiment, et vont accourir au-devant de vous, aussitôt que mon esclave aura informé la ville de votre approche. A peine avait-il terminé son discours, qu'il dit quelques mots en arabe au jeune esclave, et que celui-ci,

La jument de son maître, avait disparu d'œil derrière les monticules de sable au-dessus de l'horizon. Je fis donner à M. Damiani deux chevaux de main qui m'accompagnaient, et nous prîmes lentement la route que nous n'apercevions pas encore. Après une demi-heure de marche, nous vîmes de l'autre côté de la mer, qui nous restait à franchir, une trentaine de cavaliers, revêtus des plus riches costumes étincelantes, et montés sur des chevaux de toute beauté, qui caracolaient sur la plage. Ils lancèrent leurs chevaux jusque dans l'eau, poussant des cris et en tirant des coups de corde pour nous saluer : c'étaient les fils, les amis des principaux habitants de Jaffa, qui étaient allés au-devant de nous. Chacun d'eux s'approcha de moi, me fit son compliment auquel je répondis par l'organe de mon drogman, ou en italien par ceux qui l'entendaient : ils se rangèrent autour de nous, et courant çà et là sur le sable, nous offrirent le spectacle de ces courses de chevaux que les cavaliers arabes déploient toute leur adresse sur leurs chevaux et toute l'adresse de leurs approches de Jaffa, et la ville comme se lever devant nous sur la colline qui domine la mer. Le coup d'œil en est magique quand on aborde de ce côté du désert. Les pieds des chevaux ont baignés au couchant par la mer qui reflète toujours là d'immenses lames écumeuses et les mâts qui forment l'enceinte de son port ;

élevée et odorante d'une forêt de  
grenadiers chargés de leurs étoiles  
dres maritimes, au feuillage de dent  
niers, d'orangers, de figuiers, de li  
comme des rochers d'Europe, et p  
fruits et sous leurs fleurs : l'air n'est  
soulevé et repandé par la brise de  
est tout blanc de fleurs d'orangers  
balaye comme chez nous les feuilles  
tomme : de distance en distance des  
ques en mosaïque de marbres de div  
avec des tasses de cuivre attachées  
offrent leur eau limpide au passant  
jours entourées d'un groupe de fem  
vent les pieds, et puisent l'eau dans  
formes antiques. La ville élève ses bl  
ses terrasses crénelées, ses balcons  
resque, du sein de cet océan d'arbus  
et se détache, à l'orient, du fond l  
s'étend immédiatement derrière

de Jaffa. Son costume grotesque nous fit sourire : il était vêtu d'un vieux cafetan bleu de ciel, doublé d'hermine, et serré par une ceinture de soie siamoise ; ses jambes nues sortaient d'un large pantalon de mousseline sale, et il était coiffé d'un immense chapeau à trois cornes, lissé par les années et imbibé de sueur et de poussière, attestant de nombreux services pendant la campagne d'Égypte. Mais l'excellent accueil et la cordialité paternelle de notre vieux vice-consul arrêterent le sourire sur nos lèvres, et ne laissèrent place dans nos cœurs qu'à la reconnaissance que nous lui témoignâmes. Il était accompagné de plusieurs de ses gendres et de ses enfants et petits-enfants, tous égaux comme lui. Un de ses petits-fils, enfant de onze à quatorze ans, qui caracolait sur une jument arabe, sans bride, autour de son grand-père, fut bien la plus admirable figure d'enfant que j'aie vue de ma vie.

M. Damiani marcha devant nous, et nous conduisit, au milieu d'une immense population pressée tout autour de nos chevaux, jusqu'à la porte de sa maison, où nos nouveaux amis nous saluèrent et nous livrèrent aux soins de notre hôte.

La maison de M. Damiani est petite, mais admirablement assise au sommet de la ville et dominant les trois horizons de la mer, de la côte de Gaza d'Askalon vers l'Égypte, et du rivage de Syrie du côté du nord. Les chambres sont entourées et surmontées de terrasses découvertes où joue la

brise de la mer, et d'où l'on découvre, à dix lieues en mer, la moindre voile qui traverse le golfe de Damiette. Ces chambres n'ont pas de fenêtres, le climat les rend superflues. L'air a toujours la tiédeur de nos plus belles journées de printemps; un mauvais abat-jour mal joint est le seul rempart que l'on interpose entre le soleil et soi. On partage avec les oiseaux du ciel ces demeures que l'homme s'est préparées : et dans le salon de M. Damiani, sur les étagères de bois qui règnent autour de l'appartement, des centaines de petites hirondelles au collier rouge, étaient posées à côté des porcelaines de la Chine, des tasses d'argent et des tuyaux de pipe qui décorent les corniches. Elles voltigeaient tout le jour au-dessus de nos têtes, et venaient, pendant le souper, se suspendre jusque sur les branches de cuivre de la lampe qui éclairait le repas.

La famille se compose de M. Damiani le père, figure indécise entre le patriarche et le marchand italien, mais où le patriarche prédomine; de madame Damiani la mère, belle femme arabe, mère de douze enfants, mais conservant encore dans ses formes et dans son teint l'éclat et la fraîcheur de la beauté turque; de plusieurs jeunes filles presque toutes d'une beauté remarquable, et de trois fils dont nous connaissons déjà l'aîné. Les deux autres furent pour nous de la même prévenance et de la même utilité. Les femmes ne montaient pas dans les appartements. Elles ne parurent qu'une fois en

à cérémonie et couvertes de leurs plus riches, et se mirent à table, à un seul repas, etc. Le reste du temps, elles étaient occupées à préparer nos repas dans une petite cour intérieure, où nous les apercevions en sortant de la maison et en y entrant. Les jeunes gens, élevés dans le respect que les coutumes orientales commandent aux fils pour leur père, ne s'asseyaient plus avec nous pendant les repas. Ils restaient debout derrière leur père, et veillaient à ce que rien ne manquât aux convives.

Après être entrés dans la maison, nous reçûmes la visite d'un grand nombre d'habitants du pays qui venaient nous féliciter et nous offrir leurs services. Au café, on apporta les pipes, et la soirée se passa dans les conversations, intéressantes pour nous, car notre curiosité provoquait. Le gouverneur de Jaffa, que j'avais envoyé complimenter par un interprète, ne tarda pas à venir lui-même nous rendre visite. C'était un jeune et bel Arabe, dans le plus riche costume, et dont les manières et le langage attestaient la noblesse du cœur et la pureté de l'exquise des habitudes. J'ai peu vu de personnes aux têtes d'homme. Sa barbe noire et soignée descendait en ondes luisantes et s'étendait en éventail sur sa poitrine ; sa main, dont les doigts étaient ornés d'énormes diamants, jouait sans cesse avec les flots de cette barbe et y passait et repassait continuellement pour l'assouplir et la peigner. Son visage était fier, doux et ouvert, comme le regard

de tous les Turcs en général. On sent que ces hommes n'ont rien à cacher ; ils sont francs parce qu'ils sont forts : ils sont forts parce qu'ils ne s'appuient jamais sur eux-mêmes et sur une vaine habileté, mais toujours sur l'idée de Dieu qui dirige tout, sur la Providence qu'ils appellent fatalité. Placez un Turc entre dix Européens, vous le reconnaîtrez toujours à l'élévation du regard, à la gravité de la pensée imprimée sur ses traits par l'habitude, et à la noble simplicité de l'expression. Le gouverneur avait reçu de Méhémet-Ali et d'Ibrahim-Pacha des lettres qui me recommandaient fortement à lui. J'ai ces lettres. Je lui en fis lire une autre d'Ibrahim que je portais avec moi. En voici le sens :

« Je suis informé que notre ami (ici mon nom)  
» est arrivé de France avec sa famille et plusieurs  
» compagnons de voyage, pour parcourir les pays  
» soumis à mes armes et connaître nos lois et nos  
» mœurs. Mon intention est que toi, et tous mes  
» gouverneurs de ville ou de province, les com-  
» mandants de mes flottes, les généraux et officiers  
» commandant mes armées, vous lui donniez toutes  
» les marques d'amitié, vous lui rendiez tous les  
» services que mon affection pour lui et pour sa  
» nation me commandent ; vous lui fournirez,  
» s'il le demande, les maisons, les chevaux, les  
» vivres, dont il aura besoin, lui et sa suite. Vous  
» lui procurerez les moyens de visiter toutes les  
» parties de nos États qu'il désirera voir ; vous lui  
» donnerez des escortes aussi nombreuses que sa

reté, dont vous répondez sur votre tête, l'exira; et si même il éprouvait des difficultés à pénétrer dans certaines provinces de notre domination, par le fait des Arabes, vous ferez marcher vos troupes pour assurer ses excursions, etc. »

Le gouverneur porta cette lettre à son front et l'eut lue et me la remit. Il me demanda ce que je pourrais faire pour obéir convenablement aux ordres de son maître, et s'informa des lieux que je désirais aller. Je nommai Jérusalem et la Terre-Sainte. A ces mots, lui, ses officiers, MM. Damiani, Pères du couvent de Terre-Sainte à Jaffa qui étaient présents, se récrièrent et me dirent que la chose était impossible; que la peste venait d'éclater, avec l'intensité la plus alarmante, à Jérusalem, Bethléem et sur toute la route, qu'elle était même à Hama, première ville qu'on a à traverser pour aller à Jérusalem; que le pacha venait de mettre en quarantaine tout ce qui revenait de la Palestine; qu'il supposer que je fusse assez téméraire pour y pénétrer et assez heureux pour échapper à la peste, que je ne pourrais peut-être pas rentrer en Syrie de plusieurs mois; qu'enfin les couvents, où les étrangers reçoivent l'hospitalité dans la Terre-Sainte, étaient tous fermés; que nous ne serions reçus nulle part, et qu'il fallait de toute nécessité remettre à une autre époque et à une saison plus favorable le voyage que je projetais dans l'intérieur de la Judée.



Ces nouvelles m'affligèrent vivement, branlèrent pas ma résolution. Je répondis verneur que, bien que je fusse né dans une religion que la sienne, je n'en adorais pas que lui la souveraine volonté d'Allah : que son à lui s'appelait fatalité et le mien Providence ; que ces deux mots différents n'exprimaient qu'une même pensée : Dieu est grand ! Dieu est le mal *Allah kérîm !* que j'étais venu de si loin, à travers tant de mers, tant de montagnes et tant de peines pour visiter les sources d'où le christianisme coulé sur le monde, pour voir la ville sainte des chrétiens, et comparer les lieux avec les histoires que j'étais trop avancé pour reculer et remonter l'incertitude des temps et des choses un projet presque accompli ; que la vie d'un homme n'est qu'une goutte d'eau dans la mer, un grain de sable dans le désert, et ne valait pas la peine d'être comptée ; que d'ailleurs ce qui était écrit était écrit, et que si Allah voulait me garder de la peste au milieu des pestiférés de Judée, cela lui paraissait aussi aisé que de me garder de la vague au milieu de la tempête, ou des balles des Arabes sur les bords du Jourdain ; qu'en conséquence je persistais à vouloir pénétrer dans l'intérieur et entrer dans Jérusalem, quel que fût le péril pour moi ; que ce que je pouvais décider de moi, je ne pouvais et ne voulais le décider des autres, et que je laissais tous mes amis, tous mes serviteurs, les Arabes qui m'accompagnaient, maîtres d

suivre ou de rester à Jaffa, selon la pensée de leurs  
cœurs. Le gouverneur alors se récria sur ma sou-  
mission à la volonté d'Allah, me dit qu'il ne souffri-  
rait pas que je m'exposasse seul aux dangers de la  
route et de la peste, et qu'il allait faire choisir,  
dans les troupes en garnison à Jaffa, quelques sol-  
dats courageux et disciplinés qu'il mettrait entière-  
ment sous mon commandement, et qui garderaient  
la caravane pendant la marche et mes tentes pen-  
dant la nuit, pour nous préserver du contact avec  
les pestiférés. Il dépêcha aussi à l'instant même  
un cavalier au gouverneur de Jérusalem, son ami,  
pour lui annoncer mon voyage et me recommander  
lui, et il se retira. Nous délibérâmes alors, mes  
amis et moi ; nos domestiques mêmes furent appe-  
lés à ce conseil sur ce que chacun de nous voulait  
faire. Après quelques hésitations, tous résolurent  
l'unanimité de tenter la fortune et de courir la  
hance de la peste plutôt que de renoncer à voir Jérusalem.  
Le départ fut arrêté pour le surlendemain.  
Nous nous couchâmes sur les nattes et sur les di-  
vans de la salle de M. Damiani, et nous nous réveillâ-  
mes au gazouillement des innombrables hirondelles  
qui voltigeaient sur nos têtes dans l'appartement.

La journée se passa à rendre les visites que nous  
avions reçues, au gouverneur et au supérieur du  
couvent de Terre-Sainte à Jaffa, vénérable religieux  
espagnol qui habite Jaffa depuis l'époque où les  
Français y vinrent, et qui nous certifia la vérité de  
l'empoisonnement des pestiférés.

Jaffa ou Yaffa , l'ancienne Joppé de l'Écriture est un des plus anciens et des plus célèbres ports de l'Univers. Pline en parle comme d'une cité antédiluvienne. C'est là, selon les traditions, qu'Andromède fut attachée au roc et exposée au monstre marin; c'est là que Noé construisit l'Arche; c'est là que les cèdres du mont Liban abordaient par ordre de Salomon, pour servir à la construction du temple. Jonas, le prophète, s'y embarqua cent soixante-deux ans avant le Christ. Saint Pierre y ressuscita Tabitha. La ville fut fortifiée par saint Louis, dans le temps des croisades. En 1799, Bonaparte la prit d'assaut et y massacra les prisonniers turcs. Elle a un méchant port pour les barques seulement, et une rade très-dangereuse, comme nous l'éprouvâmes nous-mêmes à notre second voyage par mer. On compte à Jaffa cinq à six mille habitants, Turcs, Arabes, Arméniens, Grecs, Catholiques et Maronites. Chacune de ces communions y a une église. Le couvent latin est magnifique. On l'embellissait encore à notre passage; mais nous n'éprouvâmes pas l'hospitalité de ces religieux. Leurs vastes appartements ne s'ouvrirent ni pour nous, ni pour aucun des étrangers que nous rencontrâmes à Jaffa. Ils restent déserts pendant que les pèlerins cherchent avec peine l'abri de quelque misérable kan turc, ou l'hospitalité onéreuse de quelque pauvre toit de Juif ou d'Arménien habitant de Jaffa.

Aussitôt hors des murs de Jaffa, on entre dans

grand désert d'Égypte. Décidé alors à aller au re par cette route, je fis partir un courrier pour Arich, afin d'y louer des dromadaires pour passer le désert. La route de Jaffa au Caire peut se faire ainsi en douze ou quinze jours. Mais elle offre de grandes privations et de grandes difficultés. Les ordres du gouverneur de Jaffa et l'obligeance des principaux habitants de la ville en relation avec ceux de Gaza et d'El-Arich les avaient beaucoup facilités pour moi. .

Le gouverneur nous envoya quelques cavaliers blébeux et fantassins choisis parmi les hommes les plus braves et les plus policés du dépôt de troupes égyptiennes qui lui restaient. Ils campèrent cette nuit même à notre porte. Au lever de l'aurore, nous partîmes à cheval. Nous trouvâmes, à la porte de la ville, du côté de Ramla, une foule de cavaliers appartenant à toutes les nations qui habitent Jaffa. Ils coururent le djérid autour de nous, et nous accompagnèrent jusqu'à une magnifique fontaine, ombragée de sycomores et de palmiers, qu'on rencontre à une heure de marche. Là ils déchargèrent leurs pistolets en notre honneur, et reprirent le chemin de la ville. Il est impossible de décrire la nouveauté et la magnificence de végétation qui se déploie des deux côtés de cette route, en quittant Jaffa. A droite et à gauche, c'est une forêt variée de tous les arbres fruitiers et de tous les arbustes à l'usage de l'Orient. Cette forêt, divisée en compartiments par des haies de myrtes, de jasmins et de

grenadiers, est arrosée de filets d'eau échappés des belles fontaines turques dont j'ai parlé. Dans chacun de ces enclos on voit un pavillon ouvert ou une tente, sous lesquels la famille qui les possède vient passer quelques semaines au printemps et en automne. Trois piquets et un morceau de toile forment une maison de campagne pour ces heureuses familles. Les femmes couchent sur des matelas et sur des coussins sous la tente, les hommes couchent en plein air sous la voûte des citronniers et des grenadiers. Les melons, les pastèques, les figues de trente-deux espèces, qui ombragent ces lieux enchantés, fournissent les tables; à peine y ajoute-t-on de temps en temps un agneau élevé par les enfants, et dont on fait, comme du temps de la Bible, le sacrifice aux jours solennels. Jaffa est le lieu de tout l'Orient qu'un amant de la nature et de la solitude devrait choisir pour passer les hivers. Le climat est la transition la plus indécise entre les déserts dévorants de l'Égypte et les pluies des côtes de Syrie, en automne. Si j'étais maître de choisir mon séjour, j'habiterais le pied du Liban, Salde, Bayruth ou Latakié pendant le printemps et l'automne; les hauteurs du Liban pendant les chaleurs de l'été, rafraîchies par les vents de mer, par le souffle qui sort de la vallée des Cèdres et par le voisinage des neiges; et l'hiver, les jardins de Jaffa. Jaffa a quelque chose dans son ciel et dans son sol de plus grandiose, de plus solennel, de plus coloré, qu'aucun des sites que j'aie parcourus.

ne s'y repose que sur une mer sans limites  
que comme son ciel ; sur les immenses grèves  
du désert d'Égypte, où l'horizon n'est interrompu  
un instant en temps que par le profil d'un chameau  
qui s'avance avec l'ondoiement d'une vague ; et sur  
les rives vertes et jaunes des innombrables bois  
des jardins qui se pressent autour de la ville. Tous  
les costumes des habitants ou des voyageurs qui  
parcourent ses routes sont pittoresques et étranges.  
On voit des Bédouins de Jéricho ou de Tibériade,  
couverts de l'immense plaid de laine blanche ; des  
Arabes aux longues robes rayées de bleu et de  
rouge ; des Juifs de toutes les parties du globe et  
portant tous les vêtements du monde, caractérisés  
surtout par leurs longues barbes et par la no-  
blesse et la majesté de leurs traits : peuple roi,  
accoutumé à son esclavage, et dans les regards  
duquel on découvre le souvenir et la certitude de  
grandes destinées, derrière l'apparente humili-  
ation du maintien et l'abaissement de la fortune  
présente ; des soldats égyptiens vêtus de vestes  
rouges, et tout à fait semblables à nos conscrits  
français par la vivacité de l'œil et la rapidité de la  
marche. On sent que le génie et l'activité d'un  
grand homme ont passé en eux et les animent pour  
un but inconnu. Enfin, ce sont des agas turcs pas-  
sant fièrement sur le chemin, montés sur des che-  
vaux du désert et suivis d'Arabes et d'esclaves noirs ;  
de pauvres familles de pèlerins grecs assis au coin  
d'une rue, mangeant dans une écuelle de bois le



de tout âge. Mais revenons à nous.

Nous marchions gaiement, essayant de temps en temps la vitesse de nos chevaux contre ceux arabes que montaient MM. De... du vice-consul de Sardaigne. Ces deux fils d'un riche négociant arabe de... maintenant à Jaffa, avaient voulu nous accompagner jusqu'à Ramla : ils avaient engagé leurs esclaves pour nous préparer la nourriture et le souper. Nous étions suivis par un autre personnage qui s'était joint à notre caravane et qui nous surprit par la magnificence de son costume européen. C'était un petit jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, figure joviale et grotesque, mais fin. Il avait un immense turban de moine et un habit vert de la forme de nos habits, à collet droit et à larges basques, garni de galons d'or sur toutes les coutures.

Sorti d'Italie dans son enfance, il avait été jeté en Égypte par je ne sais quelle vague de fortune, et se trouvait, depuis quelques années, à Jaffa ou Ramla, exerçant son art dans les montagnes de Judee aux dépens des scheiks et des Bédouins, qui ne faisaient pas sa fortune. Sa conversation nous intéressa beaucoup, et j'aurais désiré l'emmener avec moi à Jérusalem et dans les montagnes de la mer Morte, qu'il paraissait connaître parfaitement; mais il avait vécu en Orient pendant plusieurs années, il y avait contracté l'invincible terreur que les Francs avaient de la peste, et aucune de mes offres ne put le séduire. En temps de peste, me dit-il, je ne suis plus médecin; je n'y connais qu'un remède : partir assez vite, aller assez loin, et demeurer assez longtemps pour que le mal ne puisse l'atteindre. Il avait l'air de nous regarder avec nous, comme des victimes prédestinées à aller chercher la mort à Jérusalem, et d'un si grand nombre de victimes que nous étions, il ne comptait en revoir bien peu au retour. — Il y a quelques jours, me dit-il, que je me trouvais à Acre; un voyageur venant de Bethléem frappa à la porte du couvent des Pères de Saint-François, ils ouvrirent; ils étaient morts. Le surlendemain les portes du couvent étaient fermées par l'ordre du gouverneur; le pèlerin et les religieux étaient morts en vingt-quatre heures. Cependant nous commençons à apercevoir la mer et les minarets de Ramla qui s'élevaient devant nous du milieu d'un bois d'oliviers dont les troncs



sont aussi gros que ceux de nos plus vieux chênes.

Ramla, anciennement Rama Éphraïm, est l'ancienne Arimathie du nouveau Testament; elle renferme environ deux mille familles. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, vint y fonder un couvent latin qui subsiste encore : les Arméniens et les Grecs y possèdent aussi des couvents pour les secours des pèlerins de leurs nations qui vont en Terre-Sainte. Les anciennes églises ont été converties en mosquées; dans une des mosquées se trouve le tombeau en marbre blanc du mameluk Ayoud-Bey, qui s'enfuit d'Égypte à l'arrivée des Français, et mourut à Ramla. En entrant dans la ville, nous nous informons si la peste y exerce déjà ses ravages; deux religieux, arrivés de Jérusalem, venaient d'y mourir dans la journée : le couvent était en quarantaine. Nos nouveaux amis de Jaffa nous conduisirent à leur maison située au milieu de la ville. Un Arabe, ancien chaudronnier, dit-on, mais aimable et excellent homme, habitait la moitié de cette maison et exerçait les fonctions d'agent consulaire pour je ne sais quelle nation d'Europe; cela lui donnait le droit d'avoir un drapeau européen sur le toit de sa maison : c'est la sauvegarde la plus certaine contre les avanies des Turcs et des Arabes. Un excellent souper nous attendait : nous eûmes le plaisir de trouver des chaises, des lits, des tables, tous les ustensiles de l'Europe, et nous emportâmes encore une provision de pains frais que nous dûmes à l'obligeance de nos hôtes. Le lendemain matin.

les primes congé de tous nos amis de Jaffa et de la qui ne nous accompagnèrent pas plus loin, nous partîmes, escortés seulement de nos cavaliers et de nos fantassins égyptiens. J'établis ainsi l'ordre de la marche : deux cavaliers en avant, à environ cinquante pas de la caravane pour écarter les Arabes ou les pèlerins juifs que nous aurions pu rencontrer, et les tenir à distance de nos hommes et de nos chevaux ; à droite et à gauche, sur nos flancs, les soldats à pied : nous marchions un à un à file, sans déranger l'ordre, les bagages au milieu. Une petite escouade de nos meilleurs cavaliers forma l'arrière-garde, avec ordre de ne laisser ni homme ni mulet en arrière. A l'aspect d'un corps d'Arabes suspects, la caravane devait faire halte et se mettre en bataille pendant que les cavaliers, les interprètes et moi, nous irions faire une reconnaissance. De cette manière nous avions peu à craindre des Bédouins et de la peste, et je dois dire que cet ordre de marche fut observé par nos soldats égyptiens, par nos cavaliers turcs et par mes propres Arabes avec un scrupule d'obéissance et d'attention qui ferait honneur au corps le mieux discipliné de l'empire. Nous le conservâmes pendant plus de huit-cinq jours de route et dans les positions les plus embarrassantes. Je n'eus jamais une réprimande à adresser à personne : c'est à ces mesures que nous dûmes notre salut.

Quelque temps après le coucher du soleil, nous arrivâmes au bout de la plaine de Ramla, auprès

d'une fontaine creusée dans le roc, qui arrose un petit champ de courges. Nous étions au pied des montagnes de Judée : une petite vallée, de cent pas de largeur, s'ouvrait à notre droite ; nous y descendîmes : c'est là que commence la domination des Arabes brigands de ces montagnes. Comme la nuit s'approchait, nous jugeâmes prudent d'établir notre camp dans cette vallée : nous plantâmes nos tentes à environ deux cents pas de la fontaine. Nous posâmes une garde avancée sur un mamelon qui domine la route de Jérusalem ; et, pendant qu'on nous préparait à souper, nous allâmes chasser des perdrix, sur des collines en vue de nos tentes : nous en tuâmes quelques-unes, et nous fîmes partir, du sein des rochers, une multitude de petits aigles qui les habitent. Ils s'élevaient en tournoyant et en criant sur nos têtes, et revenaient sur nous après que nous avions tiré sur eux. Tous les animaux ont peur du feu et de l'explosion des armes ; l'aigle seul paraît les dédaigner et jouer avec le péril, soit qu'il l'ignore, soit qu'il le brave. J'ai admiré, du haut d'une de ces collines, le coup d'œil pittoresque de notre camp, avec nos piquets de cavaliers arabes sur le mamelon, nos chevaux attachés çà et là autour de nos tentes, nos moukres assis à terre et occupés à nettoyer nos harnois et nos armes, et la flamme de notre feu, perçant à travers la toile d'une de nos tentes, et répandant sa légère fumée bleue en colonne que le vent inclinait. Combien j'aimerais cette vie nomade, sous un pareil ciel, si

ouvait conduire avec soi tous ceux qu'on aime  
on regrette sur la terre ! La terre entière ap-  
partient aux peuples pasteurs et errants comme les  
tribus de Mésopotamie. Il y a plus de poésie dans  
leurs journées que dans des années entières  
de vies de cités. En demandant trop de choses  
à la vie civilisée, l'homme se cloue lui-même à la  
vie ; il ne peut s'en détacher sans perdre ces in-  
calculables superfluités dont l'usage lui a fait des  
habitudes. Nos maisons sont des prisons volontaires.  
J'aimerais que la vie fût un voyage sans fin, comme  
celle-ci ; et si je ne tenais à l'Europe par des affec-  
tions, je la continuerais tant que mes forces et ma  
santé me le comporteraient.

Nous étions là sur les confins des tribus d'Éphraïm  
et de Benjamin. Le puits près duquel nos tentes  
étaient dressées s'appelle encore le Puits de Job.  
Nous partons avant le jour ; nous suivons, pen-  
dant deux heures, une vallée étroite, stérile et ro-  
cheuse, célèbre par les déprédations des Arabes.  
C'est le lieu des environs le plus exposé à leurs  
raids : ils peuvent y arriver par une multitude  
de petites vallées sinueuses, cachées par le dos des  
montagnes inhabitées ; se tenir en embuscade derrière  
les rochers et les arbustes, et fondre à l'improviste  
sur les caravanes. Le célèbre Abougosh, chef des  
Arabes de ces montagnes, tient la clef de ces  
sentiers qui conduisent à Jérusalem : il les ouvre ou  
ferme à son gré, et rançonne les voyageurs. Son  
camp général est à quelques lieues de nous, au

village de Jérémie. Nous nous attendons instant à voir paraître ses cavaliers : controns personne, excepté un jeune du gouverneur de Jérusalem, monté de toute beauté, et accompagné huit cavaliers. Il nous salua poliment, avec sa suite, pour nous laisser passer, nos chevaux ni nos vêtements.

A environ une heure de Jérémie, rétrécit davantage, et des arbres couvrent de leurs rameaux. Il y a là une ancienne et les restes d'un kiosque ruiné ; on gravit une heure par un sentier escarpé et on arrive dans le rocher, au milieu des bois, et tout à coup le village et l'église de Jérusalem, sur le revers de la colline. L'ancienne mosquée, paraît avoir été de grande magnificence dans le temps du royaume de Jérusalem, sous les Lusignan. Le village de quarante à cinquante maisons, suspendues sur le penchant des deux versants embrassent la vallée. Quelques figuiers et quelques champs de vigne annoncent la culture : nous voyons des troupeaux de chèvres autour des maisons ; quelques Arabes magnifiques cafetans, fument sur la terrasse de la maison principale, à cet endroit par lequel nous descendons. Quelques chevaux, scellés et bridés, sont attachés devant la cour de la maison. Aussitôt que les

aperçoivent, ils descendent de la terrasse, montent à cheval, s'avancent au petit pas vers nous. Nous nous rencontrons sur une grande place inculte, qui fait face au village, et qu'ombragent cinq ou six beaux figuiers.

C'était le fameux Abougosh et sa famille. Il s'avança seul avec son frère au-devant de moi : sa suite resta en arrière. Je fis à l'instant arrêter aussi la mienne, et je m'approchai avec mon interprète. Après les saluts d'usage et les compliments interminables qui précèdent toute conversation avec les Arabes, Abougosh me demanda si je n'étais pas le fils franc que son amie, lady Stanhope, la reine de Palmyre, avait mis sous sa protection, et au nom de qui elle lui avait envoyé la superbe veste de drap d'or dont il était vêtu, et qu'il me montra avec orgueil et reconnaissance. J'ignorais ce don de lady Stanhope, fait si obligeamment en mon nom ; mais je répondis que j'étais en effet l'étranger que cette même illustre avait confié à la générosité de ses amis de Jérémie ; que j'allais visiter toute la Palestine, où la domination d'Abougosh était reconnue, et que je le priais de donner les ordres nécessaires pour que lady Stanhope n'eût pas de reproches à lui adresser. A ces mots, il descendit de cheval, ainsi que son frère ; il appela quelques cavaliers de sa suite, et leur ordonna d'apporter des nattes, des tapis et des coussins, qu'il fit étendre sous l'ombre d'un grand figuier, dans le champ même où nous étions, et nous pria avec de si vives instances de

descendre nous-mêmes de cheval et de nous ass  
sur ce divan rustique. qu'il nous fut impossible  
nous y refuser. Comme la peste régnait à Jérém  
Abougosh. qui savait que les Européens étaient  
quarantaine. eut soin de ne pas toucher nos v  
ments. et il établit son divan et celui de ses frè  
vis-à-vis de nous. à une certaine distance : qu  
à nous. nous n'acceptâmes que les nattes de pa  
et de jonc. parce qu'elles sont censées ne pas co  
muniquer la contagion. On apporta le café et  
sorbets. Nous eûmes une assez longue conversati  
générale : puis. Abougosh me pria d'éloigner  
suite et éloigna lui-même la sienne, pour me co  
muniquer quelques renseignements secrets que  
ne puis consigner ici. Après avoir causé ainsi qu  
ques minutes. nous fîmes rapprocher. lui ses frè  
moi mes amis. — Connait-on mon nom en l  
rope ? me demanda-t-il. — Oui, lui dis-je : les  
disent que vous êtes un brigand, pillant et mar  
crant les caravanes. emmenant les Francs en en  
vage. et l'ennemi féroce des chrétiens ; les aut  
assurent que vous êtes un prince vaillant et gl  
reux. réprimant le brigandage des Arabes des m  
lagnes. assurant les routes, protégeant les ca  
vanes. l'ami de tous les Francs qui sont dignes  
votre amitié. — Et vous. me dit-il en riant, q  
direz-vous de moi ? — Je dirai ce que j'ai vu,  
répondis-je : que vous êtes aussi puissant et ho  
spitalier qu'un prince des Francs, qu'on vous  
calomnie. et que vous méritez d'avoir pour an

Européens qui, comme moi, ont éprouvé l'expérience et la protection de votre sabre. Il parut enchanté. Son frère et lui me firent un grand nombre de questions sur les usages européens, sur nos habits, sur nos armes qu'ils ignoraient beaucoup ; et nous nous séparâmes. Au moment de nous quitter, il donna ordre à un de ses gens et à quelques cavaliers de se mettre à la tête de notre caravane, et de ne pas me quitter pendant tout le temps que je resterais, soit à Jérusalem, soit dans les environs ; je le remerciai, et nous nous séparâmes.

Le royaume de David règne de fait sur environ quarante tribus des montagnes de la Judée, depuis Jérusalem jusqu'à Jérusalem, depuis Hébron jusqu'aux bords de Jéricho. Cette domination, qui s'est établie dans sa famille depuis quelques générations, n'a d'autre titre que sa puissance même. En Orient, on ne discute pas l'origine ou la légitimité d'un pouvoir ; on le reconnaît, on lui est soumis pendant qu'il existe. Une famille est plus ancienne, plus nombreuse, plus riche, plus brave que les autres : de cette famille devient naturellement plus puissante la tribu ; la tribu elle-même, mieux organisée, plus habilement ou plus vaillamment conduite à la guerre, devient dominante sans contestation. Telle est l'origine de toutes ces suprématies de chefs et de tribus que l'on reconnaît encore en Asie. La puissance se forme et se consume comme une chose naturelle ; tout découle de



la famille, et, une fois le fait de cet ascendant connu et constaté dans les mœurs et les habitudes, nul ne le conteste; l'obéissance devient chose de filial et de religieux. Il faut de grands événements et d'immenses fortunes pour ruiner une famille; et cette noblesse, pour ainsi dire, lointaine, se conserve pendant des siècles: on comprend bien le régime féodal qu'après avoir visité ces contrées; on voit comment s'étaient formées, dans le moyen âge, toutes ces familles, ces puissances locales qui régnaient sur des seigneuries, sur des villages, sur des provinces: premier degré de civilisation. A mesure que la société se perfectionne, ces petites puissances sont absorbées par de plus grandes; les municipalités naissent pour protéger le droit des villes, l'ascendant décroissant des maisons féodales; de grandes royautés s'élèvent, qui détruisent tous les privilèges municipaux sans utilité; viennent les autres phases sociales dont les phénomènes sont innombrables et ne nous sont encore tous connus.

Nous voilà bien loin d'Abougosh et de son bande de brigands organisés. Son neveu marchait devant nous sur la route de Jérusalem. A un mille de Jérémie, il quitta la route et se jeta sur la gauche dans des sentiers de rochers qui sillonnent une montagne couverte de myrtes et de térébinthe; nous le suivîmes. Les nouvelles de Jérusalem, qu'il nous avait données Abougosh, étaient telles qu'il

pour nous impossibilité absolue d'y entrer. La peste y augmentait à chaque instant ; soixante à quatre-vingts personnes y succombaient tous les jours ; tous les hospices, tous les couvents étaient fermés. Nous avions pris la résolution d'aller d'abord dans le désert de Saint-Jean-Baptiste, à deux lieues environ de Jérusalem, dans les montagnes les plus escarpées de la Judée, de demander là un asile de quelques jours au couvent des religieux latins qui y résident, et d'agir ensuite selon les circonstances. C'était la route de cette solitude que le neveu d'Abougosh nous faisait prendre. Après avoir marché environ deux heures par des sentiers affreux et sous un soleil dévorant, nous trouvâmes, au revers de la montagne, une petite source et l'ombre de quelques oliviers ; nous y fîmes halte. Le site était sublime ! Nous dominions la noire et profonde vallée de Térébinthe, où David, avec sa fronde, tua le géant philistin. La position des deux armées est tellement décrite dans la circonscription de la vallée et dans la pente et la disposition du terrain, qu'il est impossible à l'œil d'hésiter. Le torrent à sec, sur les bords duquel David ramassa la pierre, traçait sa ligne blanchâtre au milieu de l'étroite vallée, et marquait, comme dans le récit de la Bible, la séparation des deux camps. Je n'avais là ni Bible ni voyage à la main, personne pour me donner la clef des lieux et le nom antique des vallées et des montagnes ; mais mon imagination d'enfant s'était si vivement et avec tant de vérité représenté la forme

des lieux, l'aspect physique des scènes de l'ancien et du nouveau Testament, d'après les récits et les gravures des livres saints, que je reconnus tout de suite la vallée de Térébinthe et le champ de bataille de Saül. Quand nous fûmes au couvent, je n'eus qu'à me faire confirmer par les Pères l'exactitude de mes prévisions. Mes compagnons de voyage ne pouvaient le croire. La même chose m'était arrivée à Séphora, au milieu des collines de la Galilée. J'avais désigné du doigt et nommé par son nom une colline surmontée d'un château ruiné, comme le lieu probable de la naissance de la Vierge. Le lendemain, la même chose encore m'arriva pour la demeure des Machabées à *Modin*; en passant au pied d'une montagne aride surmontée de quelques débris d'aqueduc, je reconnus le tombeau des derniers grands citoyens du peuple juif, et je disais vrai sans le savoir. L'imagination de l'homme est plus vraie qu'on ne le pense; elle ne bâtit pas toujours avec des rêves, mais elle procède par des assimilations instinctives de choses et d'images qui lui donnent des résultats plus sûrs et plus évidents que la science et la logique. Excepté les vallées du Liban, les ruines de Balbeck, les rives du Bosphore à Constantinople, et le premier aspect de Damas, du haut de l'anti-Liban, je n'ai presque jamais rencontré un lieu et une chose dont la première vue ne fût pour moi comme un souvenir! Avons-nous vécu deux fois ou mille fois? notre mémoire n'est-elle qu'une glace ternie que le souffle de Dieu ravive? ou bien

ons-nous, dans notre imagination, la puissance  
ressentir et de voir avant que nous voyions  
ellement ? Questions insolubles !

A deux heures après midi, nous descendons les  
entes escarpées de la vallée de Térébinthe, nous  
apons à sec le lit du torrent, et nous montons,  
r des escaliers taillés dans le roc, au village arabe  
le Saint-Jean-Baptiste, que nous apercevons devant  
ous. Des Arabes à la physionomie féroce nous  
regardent du haut des terrasses de leurs maisons ;  
les enfants et les femmes se pressent autour de nous  
dans les rues étroites du village ; les religieux,  
épouvantés du tumulte qu'ils voient du haut de  
leur toit, du nombre de nos chevaux et de nos  
hommes, et de la peste que nous leur apportons,  
résistent d'ouvrir les portes de fer du monastère.  
Nous revenons sur nos pas pour aller camper sur  
une colline voisine du village ; nous maudissons la  
dureté de cœur des moines ; j'envoie mon drogman  
s'entretenir encore avec eux et leur adresser les  
reproches qu'ils méritent. Pendant ce temps, la po-  
pulation tout entière descend des toits ; les scheiks  
nous enveloppent et mêlent leurs cris sauvages aux  
hennissements de nos chevaux épouvantés ; une hor-  
rible confusion règne dans toute notre caravane,  
nous armons nos fusils. Le neveu d'Abougosh,  
monté sur le toit d'une maison voisine du couvent,  
s'adresse tour à tour aux religieux et au peuple.  
Enfin nous obtenons, par capitulation, l'entrée du  
couvent ; une petite porte de fer s'ouvre pour nous ;

nous passons en nous courbant, un à un ; nous déchargeons nos chevaux, que nous faisons passer après nous. Le neveu d'Abougosh et ses cavaliers arabes restent dehors et campent à la porte ; les religieux, pâles et troublés, tremblent de nous toucher ; nous les rassurons en leur donnant notre parole que nous n'avons communiqué avec personne depuis Jaffa, et que nous n'entrerons pas à Jérusalem tant que nous serons dans l'asile que nous leur empruntons. Sur cette assurance, les visages irrités reprennent de la sérénité ; on nous introduit dans les vastes corridors du monastère ; chacun de nous est conduit dans une petite cellule pourvue d'un lit et d'une table, et ornée de quelques gravures espagnoles de sujets pieux. On fait camper nos soldats, nos Arabes et nos chevaux dans un jardin inculte du couvent ; l'orge et la paille sont jetées par-dessus les murailles ; on tue pour nous, dans la rue, des moutons et un veau envoyés en présent par Abougosh ; et, pendant que mon cuisinier arabe prépare, avec les frères servants, notre repas dans la cuisine du couvent, chacun de nous va prendre un moment de repos dans sa cellule, rafraîchie par la brise des montagnes, ou contempler la vue étrange qui entoure le monastère.

Le couvent de Saint-Jean dans le désert est une succursale du couvent latin de Terre-Sainte à Jérusalem. Ceux des religieux dont l'âge, les infirmités, ou les goûts de retraite plus profonde, font des cénobites plus volontaires, sont envoyés dans cette

aison. La maison est grande et belle, entourée de jardins taillés dans le rocher, de cours, de pressoirs pour faire l'excellent vin de Jérusalem ; il y avait une vingtaine de religieux quand nous y vinmes ; la plupart étaient des vieillards espagnols ayant passé la plus grande partie de leur vie dans l'exercice des fonctions de curé, soit à Jérusalem, soit à Bethléem, soit dans les autres villes de la Palestine. Quelques-uns étaient des novices assez récemment arrivés de leurs couvents d'Espagne ; les huit ou dix jours que nous avons passés avec eux nous ont laissé la meilleure impression de leur caractère, de leur charité et de la pureté de leur vie. Le Père supérieur surtout est le modèle le plus accompli des vertus du chrétien : simplicité, douceur, humilité, patience inaltérable, obligeance toujours gracieuse, aide toujours opportun, soins infatigables des frères et des étrangers sans acception de rang ou de richesse ; foi naturelle, agissante et contemplative à la fois ; sérénité d'humeur, et de parole et de visage, qu'aucune contrariété ne pouvait jamais altérer. C'est un de ces rares exemples de ce que peut produire la perfection du principe religieux sur une âme d'homme ; l'homme n'existe plus que dans sa forme visible ; l'âme est déjà transformée en quelque chose de surhumain, d'angélique, de divin, qui fuit l'admiration, mais qui la commande. Nous fûmes tous également frappés, maîtres et domestiques, chrétiens ou Arabes, de la sainteté communicative de cet excellent religieux ;

son âme semblait s'être répandue sur tous les pères et les frères du couvent ; car , à des degrés différents, nous admirâmes dans tous un peu des qualités du supérieur, et cette maison de charité et de paix nous a laissé un ineffaçable souvenir. L'habit monacal, dans l'époque où nous sommes, a toujours profondément répugné à mon intelligence et à ma raison ; mais l'aspect du couvent de Saint-Jean-Baptiste serait propre à détruire ces répugnances s'il n'était une exception , et si ce qui est contraire à la nature, à la famille, à la société, pouvait jamais être une institution justifiable. Les couvents de Terre-Sainte ne sont pas au reste dans ce cas ; ils sont utiles au monde par l'asile qu'ils offrent aux pèlerins d'Occident , par l'exemple de vertus chrétiennes qu'ils peuvent donner aux peuples qui ignorent ces vertus, enfin par les rapports qu'ils entretiennent seuls entre certaines parties de l'Orient et les nations de l'Occident.

Les Pères nous réveillèrent vers le soir pour nous conduire au réfectoire où leurs serviteurs et les frères avaient préparé notre repas. Ce repas, comme celui de tous les jours que nous passâmes dans ce couvent, consistait en omelettes , en morceaux de mouton enfilés dans une brochette de fer et rôtis au feu, et en pilau de riz. On nous donna, pour la première fois, d'excellent vin blanc des vignes des environs ; c'est le seul vin qui soit connu en Judée. Les Pères du désert de Saint-Jean-Baptiste sont les seuls qui sachent le faire ; ils en fournissent à tous.

les couvents de Palestine : j'en achetai un petit  
baril, que j'expédiai en Europe. Pendant le repas,  
tous les religieux se promenaient dans le réfec-  
toire, causant tour à tour avec nous ; le Père supé-  
rieur veillait à ce que rien ne nous manquât, nous  
servait souvent de ses propres mains, et allait  
nous chercher, dans les armoires du couvent, les  
sucres, le chocolat et toutes les petites friandises  
qui lui restaient du dernier vaisseau arrivé d'Espa-  
gne. Après le souper, nous montâmes avec eux sur  
les terrasses du monastère : c'est la promenade ha-  
bituelle des religieux en temps de peste, et ils res-  
tent souvent reclus ainsi pendant plusieurs mois de  
sécheresse. Au reste, nous disaient-ils, cette réclusion  
n'est moins pénible que vous ne pensez, car elle  
nous donne le droit de fermer nos portes de fer aux  
étrangers du pays qui nous importunent sans cesse  
par leurs visites et de leurs demandes. Lorsque la  
bruitante est levée, le couvent est toujours plein  
de ces hommes insatiables : nous aimons mieux la  
vie que la nécessité de les voir. Je le compris  
bien les avoir moi-même connus.

Le village de Saint-Jean du désert est sur un  
plateau entouré de toutes parts de profondes et  
étroites vallées dont on n'aperçoit pas le fond. Les  
parois de ces vallées, qui font face de tous les côtés  
aux fenêtres du couvent, sont taillées presque à  
pic dans le rocher gris qui leur sert de base. Ces  
rochers sont percés de profondes cavernes que la  
nature a creusées et que les solitaires des premiers



siècles ont approfondies pour y mener la aigles ou des colombes. Ça et là, sur des pe peu moins roïdes, on voit quelques planta vignes qui s'élèvent sur les troncs de petits et retombent en rampant sur le roc. Voilà de toutes ces solitudes. Une teinte grise, d'un vert jaune, couvre tout le paysage; du couvent, on plonge de toutes parts abîmes sans fond; quelques pauvres mais rabes mahométans et chrétiens sont groupés les rochers, à l'ombre du monastère. Ces sont les plus féroces et les plus perfides de hommes. Ils reconnaissent l'autorité d'Ab Le nom d'Abougosh fait pâlir les moines pouvaient comprendre par quelle puissance duction ou d'autorité ce chef nous avait ainsi, et donné son propre neveu pour gu soupçonnaient en ceci quelque grande intelligence diplomatique, et ne cessaient de me demander protection auprès du tyran de leurs tyrans rentrâmes lorsque la nuit fut venue, et pendant la soirée dans le corridor du couvent, de douces conversations avec l'excellent supérieur les bons Pères espagnols. Ils étaient étrangers tout; aucunes nouvelles d'Europe ne franchissaient ces inaccessibles montagnes. Il leur était impossible de comprendre quelque chose à la révolution française. Enfin, disaient-ils pour conclusion à tous nos récits, pourvu que la France soit catholique et que la France c

protéger les couvents de Terre-Sainte, tout va bien. Ils nous firent voir leur église, charmante petite nef, bâtie à l'endroit où naquit le précurseur du Christ, et ornée d'un orgue ainsi que de plusieurs tableaux médiocres de l'école espagnole.

Le lendemain, nous ne pûmes résister au désir de jeter au moins de loin un regard sur Jérusalem.

Nous fîmes nos conditions avec les Pères ; il fut convenu que nous laisserions au monastère une partie de nos gens, de nos chevaux et de nos bagages ; que nous ne prendrions avec nous que les cavaliers d'Abougosh, les soldats égyptiens et les domestiques arabes, indispensables aux soins de nos chevaux de selle ; que nous n'entrerions pas dans la ville ; que nous nous bornerions à en faire le tour, en évitant le contact avec les habitants ; que dans le cas où, par accident ou autrement, ce contact aurait eu lieu, nous ne demanderions plus à rentrer au couvent, mais que nous retirerions nos effets et notre monde, et camperions dans les environs de Jérusalem. Ces conditions acceptées, et sans autre gage que notre parole et notre véracité, nous partîmes.

## JÉRUSALEM.

Le 28 octobre, nous partons à cinq heures du matin, du désert de Saint-Jean-Baptiste. Nous attendons l'aurore à cheval, dans la cour du couvent, fermée de hautes murailles, pour ne pas communi-



RECS, ET ENTRAÎNÉES EN L'AIR, SES BRANCHES  
comme si le marteau les avait cassées  
vignes rampantes, aux feuilles jau-  
tomme, se traînent dans de petits cha-  
dans les intervalles des rochers, et d'  
de pierres, semblables à celles dont  
*tique des Cantiques*, s'élèvent dans c  
des figuiers, dont le sommet est déjà  
feuilles, sont jetés sur les bords de la  
seul tomber leurs figues noires sur l  
notre droite, le désert de Saint-Jea  
la voix, — *Vox clamavit in deserto*,  
comme un immense abîme, entre cin-  
tes et noires montagnes, et dans l'  
laissent leurs sommets pierreux, l'hor-  
d'Égypte, couvert d'une brume noire  
vre à nos yeux : — à notre gauche,  
nous, voici une ruine de tour ou c  
tique, sur la pointe d'un mamelon tr  
se déponille, comme tout ce qui l'ent

le château et le tombeau des derniers héros héroïques de l'histoire sacrée, — les Machabées. — Nous laissons derrière nous ces ruines incelantes des rayons les plus hauts du matin ; — les rayons ne sont pas fondus, comme en Europe, mais une vague et confuse clarté, dans un rayonnement éclatant et universel ; ils s'élancent du haut des montagnes qui nous cachent Jérusalem, comme des flèches de feu, de diverses teintes, réunies à un centre, et divergeant dans le ciel à mesure qu'ils s'en éloignent : les uns sont d'un bleu légèrement argenté, les autres d'un blanc mat ; ceux-ci ont une rose tendre et pâlissant sur leurs bords, ceux-là une couleur de feu ardent, et chauds comme les rayons d'un incendie, — divisés, et cependant harmonieusement accordés, par des teintes successives dégradées : ils ressemblent à un brillant arc-en-ciel, dont le cercle se serait brisé dans le firmament, et qui se disséminerait dans les airs : — c'est la troisième fois que ce beau phénomène de l'aurore ou du coucher du soleil se présente à nous sous cet aspect, depuis que nous sommes dans la région montagneuse de la Galilée et de la Judée ; c'est l'aurore ou le soir, tels que les peintres antiques les nous présentent, image qui paraîtrait fausse à qui n'a jamais été témoin de la réalité. — A mesure que le jour avance, l'éclat distinct, et la couleur azurée ou enflammée de chacune de ces barres lumineuses, se dissout et se fond dans la lueur générale de l'atmosphère ; et la lune qui était suspendue sur nos

têtes, rose encore et couleur de feu, s'efface, une teinte nacrée, et s'enfonce dans la profondeur du ciel, comme un disque d'argent, dont la lumière pâlit à mesure qu'il s'enfonce dans une profondeur plus haute et plus nue encore que la première. — Après avoir gravi une seconde montagne, l'horizon s'ouvre tout à coup sur la droite et nous fait voir tout l'espace qui s'étend entre les deux sommets de la Judée où nous sommes, et la chaîne des montagnes d'Arabie. Cet espace inondé déjà de la lumière ondoyante et vaillante du matin ; après les collines inférieures qui se roulent sous nos pieds, roulées et brisées en blocs de grises et concassées, l'œil ne distingue plus que cet espace éblouissant et si semblable à une vaste mer, que l'illusion fut pour nous comme si nous crûmes discerner ces intervalles de terre foncée, et de plaques mates et argentées que le jour naissant fait briller ou fait assombrir comme une mer calme. Sur les bords de cet océan imaginaire, un peu sur la gauche de notre horizon, et à une lieue de nous, le soleil brillait sur un carrée, sur un minaret élevé et sur les larges balustrades jaunes de quelques édifices qui couronnaient le sommet d'une colline basse, et dont la base même nous dérobaient la base : mais à quelques pointes de minarets, à quelques créneaux et à quelques plus élevés, et à la cime noire et bleue de quelques dômes qui pyramidaient derrière la tour et le minaret, on reconnaissait une ville, dont

pouvions découvrir que la partie la plus élevée, et qui descendait le long des flancs de la colline : ce ne pouvait être que Jérusalem ; nous nous en croyions plus éloignés encore, et chacun de nous, sans oser rien demander au guide, de peur de voir son illusion détruite, jouissait en silence de ce premier regard, jeté à la dérobée sur la ville, et tout m'inspirait le nom de Jérusalem ! C'était elle : elle se détachait en jaune sombre et mat, sur le fond bleu du firmament et sur le fond noir du mont des Oliviers. Nous arrêtâmes nos chevaux pour la contempler dans cette mystérieuse et éblouissante apparition. Chaque pas que nous avions à faire, en descendant dans les vallées profondes et sombres qui étaient sous nos pieds, allait de nouveau la débiter à nos yeux : derrière ces hautes murailles et ces dômes abaissés de Jérusalem, une haute et large colline s'élevait en seconde ligne, plus sombre que celle qui portait et cachait la ville : cette seconde colline bordait et terminait pour nous l'horizon. Le soleil laissait dans l'ombre son flanc occidental ; mais rasant de ses rayons verticaux sa cime, semblable à une large coupole, il paraissait faire nager son sommet transparent dans la lumière, et l'on ne reconnaissait la limite indécise de la terre et du ciel, qu'à quelques arbres larges et noirs, plantés sur le sommet le plus élevé, et à travers lesquels le soleil faisait passer ses rayons ; c'était la montagne des Oliviers ; c'étaient ces oliviers eux-mêmes, vieux témoins de tant de jours écrits sur la terre et dans

le ciel, arrosés de larmes divines, de la sueur de sang, et de tant d'autres larmes, et de tant d'autres sueurs, depuis la nuit qui les a rendus sacrés. On en distinguait confusément quelques autres qui formaient des taches sombres sur les flancs ; puis, les murs de Jérusalem coupaient court au ravin et cachaient le pied de la Montagne Sacrée plus près de nous, et immédiatement sous nos yeux, rien que le désert de pierres, qui servent de mur à la ville de pierres : — ces pierres sont toutes fondues, d'une teinte uniforme de gris cendre, s'étendent sans interruption, depuis le droit où nous étions, jusqu'aux portes de Jérusalem. Les collines s'abaissent et se relèvent ; les vallées étroites circulent et serpentent entre les racines ; quelques vallons même s'étendent là, comme pour tromper l'œil de l'homme en promettant la végétation et la vie ; mais tout est pierre, collines, vallées et plaines : ce n'est qu'une seule couche de dix ou douze pieds d'épaisseur de roches fondues, et qui n'offrent qu'assez d'intervalle entre elles pour laisser ramper le reptile, ou briser la jambe du chameau qui s'y enfonce. On se représente d'énormes murailles de pierres sales comme celles du Colysée ou des grands théâtres romains, s'écroulant d'une seule pièce, et devant, de leurs pans immenses et fondus, la ville qui les porte, on aura une exacte idée de la couleur et de la nature des roches qui recouvrent ces derniers remparts de la ville du désert.

Un approche, plus les pierres se pressent et s'élèvent comme des avalanches éternelles, prêtes à engloutir le passant. Les derniers pas que l'on fait avant de découvrir Jérusalem, sont creusés au milieu d'une avenue immobile et funèbre de ces rochers qui s'élèvent de dix pieds au-dessus de la tête du voyageur, et ne laissent voir que la partie du ciel qui est au-dessus d'eux : nous étions dans cette dernière et lugubre avenue, nous y marchions depuis un quart d'heure, quand les rochers, s'écartant tout à coup à droite et à gauche, nous laissèrent face à face avec les murs de Jérusalem, auxquels nous touchions sans nous en douter. Un espace vide de quelques centaines de pas s'étendait seul entre la porte de Bethléem et nous : cet espace, aride et ondulé comme ces glacis qui entourent de loin les places fortes de l'Europe et désolé comme eux, s'ouvrait à droite et s'y creusait en un étroit vallon, qui descendait en pente douce, et à gauche il portait cinq vieux troncs d'oliviers à demi couchés sous le poids du temps et des soleils ; arbres pour ainsi dire pétrifiés, comme les champs stériles d'où ils sont péni-blement sortis. La porte de Bethléem, dominée par deux tours couronnées de créneaux gothiques, mais déserte et silencieuse comme ces vieilles portes de châteaux abandonnés, était ouverte devant nous. Nous restâmes quelques minutes immobiles à la contempler ; nous brûlions du désir de la franchir, mais la peste était à son plus haut période d'intensité dans Jérusalem : on ne nous avait reçus au





fond ou d'un fossé où nous aper  
en temps les pierres fondamenta  
enceinte d'Hérode. A tous les pas  
les cimetières turcs, blanchis de  
raires, surmontés du turban : ces  
la peste peuplait chaque nuit les  
ça et là remplis de groupes de fe  
arabes qui venaient pleurer leur  
pères. Quelques tentes étaient pla  
bes, et sept ou huit femmes assi  
tenant de beaux enfants qu'elles  
leurs bras, poussaient, par inter  
tations cadencées, chants ou prièr  
la religieuse mélancolie s'alliait  
à la scène désolée qui était sou  
femmes n'étaient point voilées  
étaient jeunes et belles ; elles avai  
des corbeilles pleines de fleurs art  
tes de couleurs éclatantes, qu'elles

écouter la réponse. Ces groupes de femmes et d'enfants, assis pour pleurer là tout le jour, étaient le seul signe de vie et d'habitation humaine qui nous apparût pendant notre circuit autour des murailles : du reste, nul bruit, nulle fumée ne s'élevait ; et quelques colombes, volant des figuiers aux créneaux, et des créneaux sur les bords des piscines intimes, étaient le seul mouvement et le seul murmure de cette enceinte muette et vide.

A moitié chemin de la descente qui nous conduisait au Cédron et au pied du mont des Oliviers, nous vîmes une grotte profonde, ouverte, non loin des fossés de la ville, sous un monticule de roche jaunâtre. Je ne voulus pas m'y arrêter ; je voulais d'abord Jérusalem et rien qu'elle, et elle toute entière, embrassée d'un seul regard avec ses vallées et ses collines, son Josaphat et son Cédron, son temple et son sépulcre, ses ruines et son horizon !

Nous passâmes ensuite devant la porte de Damas, charmant monument du goût arabe, flanquée de deux tours ; ouverte par une large, haute et élégante ogive, crénelée de créneaux arabesques en forme de turbans de pierre. Puis nous tournâmes à droite contre l'angle des murs de la ville qui forment du côté du nord un carré régulier, et ayant à notre gauche la profonde et obscure vallée de Gethsemani dont le torrent à sec du Cédron occupe et remplit le fond, nous suivîmes, jusqu'à la porte de Saint-Étienne, un sentier étroit, touchant aux murailles, interrompu par deux belles piscines, dans l'une des-

quelles le Christ guérit le paralytique. Ce sentier est suspendu sur une marge étroite qui domine le précipice de Gethsemani et la vallée de Josaphat : à la porte de Saint-Étienne, il est interrompu dans sa direction le long des terrasses à pic qui portaient le temple de Salomon, et portent aujourd'hui la mosquée d'Omar; et une pente rapide et large descend tout à coup à gauche, vers le pont qui traverse le Cédron, et conduit à Gethsemani et au jardin des Olives. Nous passâmes ce pont, et nous redescendîmes de cheval en face d'un charmant édifice d'architecture composite, mais d'un caractère sévère et antique, qui est comme enseveli au plus profond de la vallée de Gethsemani et en occupe toute la largeur. C'est le tombeau supposé de la Vierge, mère du Christ : il appartient aux Arméniens dont les couvents étaient les plus ravagés par la peste. Nous n'entrâmes donc pas dans le sanctuaire même du tombeau; je me contentai de me mettre à genoux sur la marche de marbre de la cour qui précède ce joli temple, et d'invoquer celle dont toute mère apprend, de bonne heure, à son enfant le culte pieux et tendre; en me levant, j'aperçus derrière moi un arpent d'étendue, touchant d'un côté à la rive élevée du torrent du Cédron, et de l'autre, s'élevant doucement contre la base du mont des Olives. Un petit mur de pierres sans ciment entoure ce champ, et huit oliviers espacés de trente à quarante pas les uns des autres, le couvrent presque tout entier de leur ombre. Ces oliviers sont au nombre des plus

gros arbres de cette espèce que j'aie jamais rencontrés : la tradition fait remonter leurs années jusqu'à la date mémorable de l'agonie de l'Homme-Dieu qui les choisit pour cacher ses divines angoisses. Leur aspect confirmerait au besoin la tradition qui les vénère ; leurs immenses racines, comme les accroissements séculaires, ont soulevé la terre et les pierres qui les recouvraient, et, s'élevant de plusieurs pieds au-dessus du niveau du sol, présentent au pèlerin des sièges naturels, où il peut s'agenouiller ou s'asseoir pour recueillir les saintes pensées qui descendent de leurs cimes silencieuses. Un tronc noueux, tanné, creusé par la vieillesse, comme par des rides profondes, s'élève en large colonne sur ces groupes de racines, et, comme accablé et penché par le poids des jours, s'incline à droite ou à gauche et laisse pendre ses vastes rameaux entrelacés, que la hache a cent fois retranchés pour les rajeunir. Ces rameaux vieux et lourds, qui s'inclinent sur le tronc, en portent d'autres plus jeunes qui s'élèvent un peu vers le ciel, et d'où s'échappent quelques tiges d'une ou deux années, couronnées de quelques touffes de feuilles, et noircies de quelques petites olives bleues qui tombent, comme des reliques célestes, sur les pieds du voyageur chrétien. Je m'écartai de la caravane qui était restée autour du tombeau de la Vierge, et je m'assis un moment sur les racines du plus solitaire et du plus vieux de ces oliviers ; son ombre me cachait les murs de Jérusalem ; son large tronc me dérobaux regards des bergers

qui paissaient des brebis noires sur le penchant du mont des Olives. Je n'avais sous les yeux que le ravin profond et déchiré du Cédron, et les cimes de quelques autres oliviers qui couvrent en cet endroit toute la largeur de la vallée de Josaphat. Nul bruit ne s'élevait du lit du torrent à sec; nulle feuille ne frémissait sur l'arbre; je fermai un moment les yeux, je me reportai en pensée à cette nuit, veille de la rédemption du genre humain, où le messenger divin avait bu jusqu'à la lie le calice de l'agonie, avant de recevoir la mort de la main des hommes, pour salaire de son céleste message. Je demandai ma part de ce salut qu'il était venu apporter au monde à un si haut prix; je me représentai l'océan d'angoisses qui dut inonder le cœur du fils de l'homme quand il contempla d'un seul regard toutes les misères, toutes les ténèbres, toutes les amertumes, toutes les vanités, toutes les iniquités du sort de l'homme; quand il voulut soulever seul ce fardeau de crimes et de malheurs sous lequel l'humanité tout entière passe courbée et gémissante dans cette étroite vallée de larmes; quand il comprit qu'on ne pouvait apporter même une vérité et une consolation nouvelle à l'homme qu'au prix de sa vie; quand, reculant d'effroi devant l'ombre de la mort qu'il sentait déjà sur lui, il dit à son père : « Que ce calice passe loin de moi ! » Et moi, homme misérable, ignorant et faible, je pourrais donc m'écrier aussi au pied de l'arbre de la faiblesse humaine : Seigneur ! que tous ces calices d'amer-

es s'éloignent de moi et soient reversés par vous  
ce calice déjà bu pour nous tous ! — Lui, avait la  
de le boire jusqu'à la lie, — il vous connais-  
il vous avait vu ; il savait pourquoi il allait le  
; il savait quelle vie immortelle l'attendait au  
de son tombeau de trois jours ; — mais moi,  
neur, que sais-je, si ce n'est la souffrance qui  
mon cœur, et l'espérance qu'il m'a apprise ?  
me relevai, et j'admirai combien ce lieu avait  
divinement prédestiné et choisi pour la scène la  
douloureuse de la passion de l'Homme-Dieu.  
it une vallée étroite, encaissée, profonde ; fer-  
au nord par des hauteurs sombres et nues qui  
ient les tombeaux des rois ; ombragée à l'ouest  
ombre des murs sombres et gigantesques d'une  
d'iniquités ; couverte à l'orient par la cime de  
montagne des Oliviers, et traversée par un tor-  
qui roulait ses ondes amères et jaunâtres sur  
rochers brisés de la vallée de Josaphat. A quel-  
pas de là, un rocher noir et nu se détache,  
me un promontoire, du pied de la montagne, et,  
endu sur le Cédron et sur la vallée, porte quel-  
vieux tombeaux des rois et des patriarches,  
ls en architecture gigantesque et bizarre, et  
nce, comme le pont de la mort, sur la vallée  
lamentations !

cette époque, sans doute, les flancs, aujour-  
d'hui demi-nus, de la montagne des Oliviers étaient  
sés par l'eau des piscines et par les flots encore  
ants du Cédron. Des jardins de grenadiers, d'o-

rangers et d'oliviers, couvraient d'une ombre plus épaisse l'étroite vallée de Gethsemani, qui se creuse, comme un nid de douleur, dans le fond le plus rétréci et le plus ténébreux de celle de Josaphat. L'homme d'opprobre, l'homme de douleur, pouvait s'y cacher comme un criminel, entre les racines de quelques arbres, entre les roches du torrent, sous les triples ombres de la ville, de la montagne et de la nuit; il pouvait entendre de là les pas secrets de sa mère et de ses disciples qui passaient sur le chemin en cherchant leur fils et leur maître; les bruits confus, les acclamations stupides de la ville qui s'élevaient au-dessus de sa tête pour se réjouir d'avoir vaincu la vérité et chassé la justice; et le gémissement du Cédron qui roulait ses ondes sous ses pieds, et qui bientôt allait voir sa ville renversée et ses sources brisées par la ruine d'une nation coupable et aveugle. Le Christ pouvait-il mieux choisir le lieu de ses larmes? pouvait-il arroser de la sueur de sang une terre plus labourée de misères, plus abreuvée de tristesses, plus imbibée de lamentations?

Je remontai à cheval, et, tournant à chaque instant la tête pour apercevoir quelque chose de plus de la vallée et de la ville, je gravis en un quart d'heure la montagne des Oliviers : chaque pas que faisait mon cheval sur le sentier qui y monte, me découvrait un quartier, un édifice de plus de Jérusalem. J'arrivai au sommet couronné d'une mosquée en ruines qui couvre la place où le Christ s'éleva au ciel après sa résurrection; je declinai un peu

droite de cette mosquée pour arriver auprès  
ix colonnes brisées, couchées à terre, aux  
le quelques oliviers, sur un plateau qui re-  
r la fois Jérusalem, Sion, les vallées de Saint-  
ni mènent à la mer Morte; la mer Morte elle-  
brillant de là entre les cimes des montagnes  
rizon immense et sillonné de cimes diver-  
se termine aux montagnes d'Arabie; là, je  
. — Voici la scène devant moi : —

Montagne des Oliviers, au sommet de laquelle  
assis, descend, en pente brusque et rapide,  
dans le profond abîme qui la sépare de Jé-  
n et qui s'appelle la vallée de Josaphat. Du  
e cette sombre et étroite vallée dont les flancs  
nt tachetés de pierres noires et blanches,  
s funèbres de la mort, dont ils sont presque  
t pavés, s'élève une immense et large col-  
nt l'inclinaison rapide ressemble à celle d'un  
empart éboulé; nul arbre n'y peut planter  
ines; nulle mousse même n'y peut accrocher  
ments; la pente est si roide que la terre et  
rres y croulent sans cesse, et elle ne présente  
qu'une surface de poussière aride et dessé-  
semblable à des monceaux de cendres jetées  
it de la ville. Vers le milieu de cette colline  
ce rempart naturel, de hautes et fortes mu-  
de pierres larges et non taillées sur leur face  
ure, prennent naissance, cachant leurs fon-  
s romaines et hébraïques sous cette cendre  
qui recouvre leurs pieds, et s'élèvent ici de



cinquante, de cent, et, plus loin, de deux à trois cents pieds au-dessus de cette base de terre. — Les murailles sont coupées de trois portes de ville, dont deux sont murées, et dont la seule ouverte devant nous semble aussi vide et aussi déserte que si elle ne donnait entrée que dans une ville inhabitée. Les murs s'élèvent encore au-dessus de ces portes soutiennent une large et vaste terrasse qui s'étend sur les deux tiers de la longueur de Jérusalem, du côté qui regarde l'orient ; cette terrasse peut avoir à vue d'œil mille pieds de long sur cinq à six cents pieds de large ; elle est d'un niveau à peu près parfait, sauf à son centre où elle se creuse insensiblement, comme pour rappeler à l'œil la vallée profonde qui séparait jadis la colline de Sion de la ville de Jérusalem. Cette magnifique plate-forme préparée sans doute par la nature, mais évidemment achevée par la main des hommes, était le piédestal sublime sur lequel s'élevait le temple de Salomon ; elle porte aujourd'hui deux mosquées turques : l'une, El-Sakara, au centre de la plate-forme, sur l'emplacement même où devait s'étendre le temple ; l'autre, à l'extrémité sud-est de la terrasse, touchant aux murs de la ville. La mosquée d'Omar, ou El-Sakara, édifice admirable d'architecture arabe, est un bloc de pierre et de marbre d'immenses dimensions, à huit pans, chaque pan orné de sept arcades terminées en ogive ; au-dessus de ce premier ordre d'architecture, un toit en terrasse d'où part tout un autre ordre d'arcades plus

étrécies, terminées par un dôme gracieux couvert en cuivre, autrefois doré. — Les murs de la mosquée sont revêtus d'émail bleu ; à droite et à gauche s'étendent de larges parois terminées par de grandes colonnades moresques, correspondant aux huit portes de la mosquée. Au delà de ces arches détachées de tout autre édifice, les plates-formes continuent et se terminent, l'une à la partie nord de la ville, l'autre aux murs du côté du midi. De hauts cyprès disséminés comme au hasard, quelques oliviers et des arbustes verts et gracieux, poussant çà et là entre les mosquées, relèvent leur élégante architecture et la couleur éclatante de leurs murailles, par la forme pyramidale et la sombre verdure qui se découpent sur la façade des temples et des dômes de la ville. — Au delà des deux mosquées et de l'emplacement du temple, Jérusalem tout entière s'étend et jaillit, pour ainsi dire, devant nous, sans que l'œil puisse en perdre un toit ou une pierre, et comme le plan d'une ville en relief que l'artiste étalerait sur une table. Cette ville, non pas comme on nous l'a représentée, amas informe et confus de ruines et de cendre sur lesquelles sont jetées quelques chaumières d'Arabes, ou plantées quelques tentes de Bédouins ; non pas comme Athènes, chaos de poussière et de murs écroulés où le voyageur cherche en vain l'ombre des édifices, la trace des rues, la vision d'une ville : mais ville brillante de lumière et de couleur ! — présentant noblement aux regards ses murs intacts

et crénelés, sa mosquée bleue avec ses colonnades blanches, ses milliers de dômes resplendissants sur lesquels la lumière d'un soleil d'automne tombe et rejaillit en vapeur éblouissante ; les façades de ses maisons teintes, par le temps et par les étés, de la couleur jaune et dorée des édifices de Pæstum ou de Rome ; ses vieilles tours, gardiennes de ses murailles, auxquelles il ne manque ni une pierre ni une meurtrière, ni un créneau ; et enfin, au milieu de cet océan de maisons et de cette nuée de petits dômes qui les recouvrent, un dôme noir et surbaissé, plus large que les autres, dominé par un autre dôme blanc : c'est le Saint-Sépulcre et le Calvaire ; ils sont confondus et comme noyés, de là, dans l'immense dédale de dômes, d'édifices et de rues qui les environnent, et il est difficile de se rendre compte ainsi de l'emplacement du Calvaire et de celui du Sépulcre qui, selon les idées que nous donne l'Évangile, devraient se trouver sur une colline écartée hors des murs, et non dans le centre de Jérusalem ! La ville, rétrécie du côté de Sion, se sera sans doute agrandie du côté du nord pour embrasser, dans son enceinte, les deux sites qui font sa honte et sa gloire, le site du supplice du juste et celui de la résurrection de l'Homme-Dieu !

Voilà la ville du haut de la montagne des Oliviers ! Elle n'a pas d'horizon derrière elle, ni du côté de l'occident, ni du côté du nord. La ligne de ses murs et de ses tours, les aiguilles de ses nombreux minarets, les cintres de ses dômes éclatants,

se découpent à nu et crûment sur le bleu d'un ciel l'Orient ; et la ville, ainsi portée et présentée sur son plateau large et élevé, semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses prophéties, ou l'attendre qu'une parole pour sortir tout éblouissante de ses dix-sept ruines successives, et devenir cette *Jérusalem nouvelle* qui sort du sein du désert, *brillante de clarté* !

C'est la vision la plus éclatante que l'œil puisse avoir d'une ville qui n'est plus ; car elle semble être encore et rayonner comme une ville pleine de jeunesse et de vie ; et cependant, si l'on y regarde avec plus d'attention, on sent que ce n'est plus en effet qu'une belle vision de la ville de David et de Salomon. Aucun bruit ne s'élève de ses places et de ses rues ; il n'y a plus de routes qui mènent à ses portes de l'orient ou de l'occident, du midi ou du septentrion ; il n'y a que quelques sentiers serpentant au hasard entre les rochers, où l'on ne rencontre que quelques Arabes demi-nus, montés sur leurs ânes, et quelques chameliers de Damas, ou quelques femmes de Bethléem ou de Jéricho, portant sur leurs têtes un panier de raisins d'Engaddi, ou une corbeille de colombes qu'elles vont vendre le matin, sous les térébinthes, hors des portes de la ville.

Nous fûmes assis tout le jour en face des portes principales de Jérusalem ; nous fîmes le tour des murs, en passant devant toutes les autres portes de la ville. Personne n'entrait, personne ne sor-

tait ; le mendiant même n'était pas assis contre bornes ; la sentinelle ne se montrait pas sur seuil ; nous ne vîmes rien, nous n'entendîmes rien le même vide, le même silence à l'entrée d'une ville de trente mille âmes, pendant les douze heures du jour, que si nous eussions passé devant les portes mortes de Pompéï ou d'Herculanum ! Nous ne vîmes que quatre convois funèbres sortir du silence de la porte de Damas, et s'acheminant long des murs vers les cimetières turcs ; et à la porte de Sion, lorsque nous y passâmes, quatre pauvres chrétiens morts de la peste le matin, et quatre fossoyeurs emportaient au cimetière Grecs. Ils passèrent près de nous, étendant le corps du pestiféré sur la terre, enveloppé de leurs habits, et se mirent à creuser en silence son dernier lit, sous les pieds de nos chevaux. La terre autour de la ville était fraîchement remuée par de semblables sépultures que la peste multipliait chaque jour ; et le seul bruit sensible, hors des murailles de Jérusalem, était la complainte monotone des femmes turques qui pleuraient leurs morts. Je ne sais si la peste était la seule cause de la mort, mais je ne doute pas que ce ne soit elle, au milieu des chemins et du silence profond, autour de Jérusalem et dedans. Je ne le crois pas, car les Juifs et les Arabes ne se détournent pas des fléaux de Dieu, convaincus qu'ils peuvent les atteindre tout, et qu'aucune route ne leur échappe. — C'est une blême raison de leur part, mais qui les mène aux funestes conséquences !

A gauche de la plate-forme, du temple et des murs de Jérusalem, la colline qui porte la ville s'élève tout à coup, s'élargit, se développe à l'œil sur des pentes douces, soutenues çà et là par quelques terrasses de pierres roulantes. Cette colline porte à son sommet, à quelques cents pas de Jérusalem, une mosquée et un groupe d'édifices turcs assez semblables à un hameau d'Europe, couronné de son église et de son clocher. C'est Sion ! c'est le palais ! — C'est le tombeau de David ! C'est le lieu de ses inspirations et de ses délices, de sa vie et de son repos ! lieu doublement sacré pour moi, dont ce chantre divin a si souvent touché le cœur et ravi la pensée. C'est le premier des poètes du sentiment ! c'est le roi des lyriques ! Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves ! jamais la pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a crié si juste ! jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expressions et en sentiments si tendres, si sympathiques et si déchirants ! Tous les gémissements les plus secrets du cœur humain ont trouvé leurs voix et leurs notes sur les lèvres et sur la harpe de cet homme ! et si l'on remonte à l'époque reculée où de tels chants retentissaient sur la terre ; si l'on pense qu'alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantait que le vin, l'amour, le sang et les victoires des muses et des coursiers dans les jeux de l'Élide, on est saisi d'un profond étonnement aux accents mystiques

du roi-prophète qui parle au Dieu créateur un ami à son ami. qui comprend et loue ses veilles. qui admire ses justices, qui n'est miséricordieux. et semble un écho anticipé de l'évangélisme. répétant les douces paroles de Christ avant de les avoir entendues. Pour moi. selon qu'il sera considéré par le roi ou le chrétien. aucun d'eux ne pourra prêter-roi une inspiration qui ne fut d'origine humaine ! Lisez de l'Horace ou de Virgile après un psaume ! Pour moi. je ne le puis.

J'aurais. moi. humble poète d'un tel besoin de cadence et de silence. j'aurais, si j'avais Jérusalem. choisi le lieu de mon séjour et de mon repos. précisément où David choisit à Sion. C'est la plus belle vue de la Judée et de la Galilée. Jérusalem est sur le temple et ses édifices. sur lesquels le roi ou le poète pouvait plonger sans fin. Devant lui. des jardins fertiles. descendant vers le torrent dont il aimait l'écume. — Plus bas. la vallée s'ouvre et s'étend ; les grenadiers. les oliviers l'ombragent. quelques-uns de ces rochers suspendus au-dessus du torrent. c'est dans quelques-unes de ces grottes sonores. rafraîchies par l'haleine et par le murmure des eaux : c'est au pied de quelques-unes de ces térébinthes aïeulx du térébinthe qui que le poète sacré venait sans doute

celle qui l'inspirait si mélodieusement ! Que ne puis-je l'y retrouver pour chanter les tristesses de son cœur et celles du cœur de tous les hommes, dans cet âge inquiet, comme il chantait ses espérances dans un âge de jeunesse et de foi ! Mais il n'y a plus de chant dans le cœur de l'homme, car le désespoir ne chante pas. Et tant qu'un nouveau jour ne descendra pas sur la ténébreuse humanité de nos temps, les lyres resteront muettes, et l'âme passera en silence entre deux abîmes de deuil, sans avoir ni aimé, ni prié, ni chanté ! — Je remonte au palais de David. Il plonge ses regards sur la ravine alors verdoyante et arrosée par le Josaphat ; une large ouverture dans les collines s'est conduit de pente en pente, de cime en cime, en ondulation en ondulation, jusqu'au bassin de la Mer Morte, qui réfléchit là-bas les rayons du soir, sur ses eaux pesantes et épaisses, comme une immense glace de Venise, qui donne une teinte mate tombée à la lumière qui l'effleure. Ce n'est point que la pensée se figure, un lac pétrifié dans un horizon triste et sans couleur ! C'est d'ici un des beaux lacs de Suisse ou d'Italie, laissant drosser ses eaux tranquilles entre l'ombre des hautes montagnes d'Arabie, qui s'étendent, comme des îles, à perte de vue derrière ses flots, et entre les chaînes élancées, pyramidales, coniques, légères, bleues et étincelantes des dernières montagnes de Judée. Voilà la vue de Sion ! — Passons. — Il y a une autre scène de paysage de Jérusalem



que je voudrais me graver à moi-même  
mémoire ; mais je n'ai ni pinceau ni couleur  
la vallée de Josaphat ! vallée célèbre dans  
ditions de trois religions, où les juifs, les chrétiens  
et les mahométans s'accordent à placer le lieu  
terrible du jugement suprême. — Vallée  
déjà sur ses bords la plus grande scène d'  
évangélique : les larmes , les gémissements  
mort du Christ ! Vallée où tous les prophètes  
passé tour à tour, en jetant un cri de terreur  
d'horreur qui semble y résonner encore ! Vous  
devez entendre une fois le grand bruit de  
des âmes roulant devant Dieu , et se précipiter  
d'elles-mêmes à leur fatal jugement !

— *Même jour.* — Nous rentrons, sans aucune  
condition du pacte conclu avec les Turcs  
gieux , au couvent de Saint-Jean dans la nuit.  
Nous sommes reçus avec une confiance et une  
hospitalité qui nous attendrissent ; car si nous n'avions  
des hommes d'honneur, si un de nos Arabes  
seulement avait échappé à notre surveillance  
communiqué avec ceux qui portaient les pestes  
au milieu de nous, ce serait la mort que nous  
porterions peut-être à tout le couvent.

— 29 octobre 1832. — Parti à cinq heures  
du matin du désert de Saint-Jean, avec tous nos  
bagages, escortes, Arabes d'Abougosh, et quelques  
cavaliers envoyés par le gouverneur de Jérusalem.

plissons notre camp à deux portées de fusil, à côté du cimetière turc, tout couvert de tentes où les femmes viennent pleurer. Elles sont pleines de femmes, d'enfants et d'essortant des corbeilles de fleurs qu'elles ont pour la journée autour du tombeau. Nos soldats de Naplouse entrent seuls dans la ville et font tirer le gouverneur de notre arrivée. Pensées portent notre message, nous ôtons nos bottes et nos sous-pieds de drap, qui sont susceptibles de prendre la peste, et nous chaussons des babouches de maroquin; nous nous frottons avec l'ail et d'ail, préservatif que j'ai imaginé et fait connu à Constantinople, que les marmoules porteurs d'huile sont moins sujets à la peste. Au bout d'une demi-heure, nous voyons à la porte de Bethléem le kiaya du gouverneur, l'interprète du couvent des moines latins, dix cavaliers revêtus de costumes éclatants et des cannes à pommeaux d'or et d'argent, les propres cavaliers de Naplouse et quelques soldats aussi à cheval. Nous allons à leur rencontre et forment la haie autour de nous, et nous nous arrêtons à la porte de Bethléem. Trois pestiférés, pendant la nuit, en sortaient au même moment, disputent un instant le passage avec leurs soldats sous la voûte sombre de l'entrée de la ville, immédiatement après avoir franchi cette porte nous nous trouvons dans un carrefour comestibles et misérables maisons, et de quel-

ques jardins incultes, dont les murs d'éboules. Nous suivons un moment le large de ce carrefour, il nous mène petites rues aussi obscures, aussi sales; nous ne voyons, dans ces rues vois de morts qui passent d'un pas rangeant contre les murailles, à la bâton levé des janissaires du gouvernement quelques marchands de pain et de de haillons, assis sur le seuil de pe avec leurs paniers sur leurs genoux. marchandises à la manière de nos ha villes. De temps en temps une femme à la fenêtre grillée en bois de ce enfant ouvre une porte basse et son acheter, pour la famille, la provision. Les rues sont partout obstruées de débris mondiales amoncelées, et surtout de de drap ou d'étoffe de coton, teintes vent balaye comme les feuilles mortes ne pouvons éviter le contact. C'est poudres et ces lambeaux d'étoffes, de villes d'Orient est couvert, que la puerie le plus. Jusqu'ici nous ne voyons rien de Jérusalem, rien qui annonce d'une nation; aucun signe de richement et de vie; l'aspect extérieur n'est pas comme nous l'avions été si souvent d'autres villes de la Grèce ou de la misérable bourgade des Alpes ou de

es plus négligées de nos faubourgs abandonnées aux dernières classes de nos populations, ont plus de propreté, de luxe et d'élévation que ces rues désertes de la reine des villes.

On y rencontre que quelques cavaliers bénoignement sur des juments arabes, dont le pied se s'enfonce dans les trous dont le pavé est creusé. Ces hommes n'ont pas l'air noble et cherché des scheiks arabes de la Syrie et du Liban, mais ont la physionomie féroce, l'œil du vaillant, le costume du brigand.

Après avoir circulé quelque temps dans ces rues sombres et semblables, arrêtés de temps en temps par la porte du couvent latin, qui, en nous montrant une tour turque en décombres, une vieille porte vermouluë, les débris d'une fenêtre moderne, nous disait : Voilà la Maison de Véronique, la Fenêtre du Juif-Errant, la Fenêtre du prétoire ; qui ne nous faisaient qu'une pénible impression, nous démenties qu'elles étaient par l'aspect moderne et par l'invraisemblance de ces démonstrations arbitraires ; pieuses, mais dont personne n'est coupable, parce qu'elles ne nous disent que ce que je ne sais qui, et qu'on les répète depuis des siècles aux pèlerins dont la crédulité les a elle-même inventées ; — on nous montre enfin le toit du couvent latin, mais nous ne pouvons y entrer. Les religieux sont en quarantaine, le monastère est fermé en temps de peste. Cette maison qui en dépend reste seule ou-



comme de toutes parts par un nau  
portent des terrasses ; c'est là con  
Les religieux viennent sur les terr  
tiennent quelques moments avec n  
et en italien. Aucun d'eux ne parle  
que nous voyons sont presque tous c  
physionomie douce, vénérable et be  
accueillent avec gaieté et cordialit  
regretter beaucoup que la calamit  
interdise toute communication ave  
posés comme nous à prendre et à  
Nous leur apprenons des nouvelle  
nous offrent les secours que leur  
Un boucher tue des moutons pou  
cour. On nous descend des pain  
corde, du haut des terrasses. Nous  
par la même voie, une provision d  
pelets et d'autres pieuses curiosit  
toujours des magasins abondamme  
leur remettons en échange quelou

religieux paraissent plus terrifiés que nous du danger qui les environne. Ils ont si souvent éprouvé qu'une légère imprudence dans l'observation des règles sanitaires enlevait en peu de moments un couvent tout entier, qu'ils les observent avec une rigoureuse fidélité. Ils ne peuvent comprendre comment nous nous sommes jetés volontairement et de gaieté de cœur dans cet océan de contagion, dont une seule goutte fait pâlir. Le curé de Jérusalem, au contraire, forcé par état de courir les chances de ses paroissiens, veut nous persuader qu'il n'y a point de peste.

Après une demi-heure de conversation avec ces religieux, la cloche les appelle à la messe. Nous leur faisons nos remerciements; ils nous adressent leurs vœux de bon voyage; nous envoyons à notre camp les provisions et les vivres dont nous nous sommes pourvus, et nous sortons de la cour du couvent.

Après avoir descendu quelques autres rues semblables à celles que je viens de décrire, nous nous trouvâmes sur une petite place, ouverte au nord sur un coin du ciel et de la colline des Oliviers; à notre gauche, quelques marches à descendre nous conduisirent sur un parvis découvert. La façade de l'église du Saint-Sépulcre donnait sur ce parvis. L'église du Saint-Sépulcre a été tant et si bien décrite, que je ne la décrirai pas de nouveau. C'est, à l'extérieur surtout, un beau et vaste monument de l'époque byzantine; l'architecture en est grave, solennelle, grandiose et riche, pour le temps où

elle fut construite; c'est un digne pavillon  
la piété des hommes sur le tombeau d'  
l'homme. A comparer cette église avec ce  
même temps a produit, on la trouve supérieu  
tout. Sainte-Sophie, bien plus colossale, est  
plus barbare dans sa forme; ce n'est au de  
qu'une montagne de pierres flanquée de collines  
pierres; le Saint-Sépulcre, au contraire, est  
coupole aérienne et ciselée, où la taille savante  
gracieuse des portes, des fenêtres, des chapiteaux  
et des corniches, ajoute à la masse l'inestimable  
prix d'un travail habile où la pierre est devenue  
dentelle pour être digne d'entrer dans ce monu  
ment élevé à la plus grande pensée humaine; la  
pensée même qui l'a élevé est décrite dans les  
détails comme dans l'ensemble de l'édifice. Il est  
vrai que l'église du Saint-Sépulcre n'est pas telle  
aujourd'hui que sainte Hélène, mère de Constan  
tin, la construisit; les rois de Jérusalem la recher  
chèrent et l'embellirent des ornements de cette ar  
chitecture semi-occidentale, semi-moresque, mais  
ils avaient trouvé le goût et les modèles en Orient.  
Mais telle qu'elle est maintenant à l'extérieur, avec  
sa masse byzantine et ses décorations grecques  
gothiques et arabesques, avec les déchirures même  
stigmates du temps et des barbares, qui restent im  
primées sur sa façade, elle ne fait point contraste  
avec la pensée qu'on y apporte, avec la pensée  
qu'elle exprime; on n'éprouve pas, à son aspect,  
cette pénible impression d'une grande idée mal

le, d'un grand souvenir profané par la main  
hommes : au contraire, on se dit involontai-  
ent : Voilà ce que j'attendais. L'homme a fait  
qu'il a pu de mieux. Le monument n'est pas  
pe du tombeau, mais il est digne de cette race  
maine qui a voulu honorer ce grand sépulcre,  
l'on entre dans le vestibule voûté et sombre de  
nef, sous le coup de cette première et grave im-  
pression.

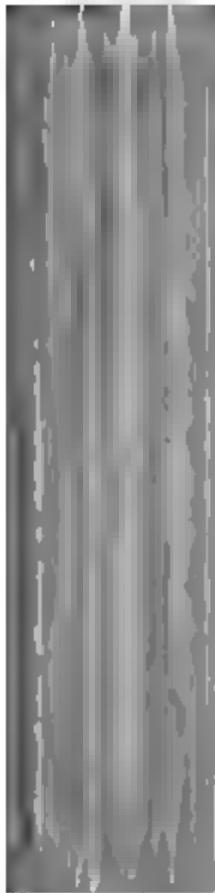
À gauche, en entrant sous ce vestibule qui ouvre  
le parvis même de la nef, dans l'enfoncement  
de large et profonde niche qui portait jadis des  
arcs, les Turcs ont établi leur divan ; ils sont les  
héritiers du Saint-Sépulcre qu'eux seuls ont le droit  
d'ouvrir ou d'ouvrir. Quand je passai, cinq ou six  
hommes vénérables de Turcs, à longues barbes blan-  
ches, étaient accroupies sur ce divan recouvert de  
des tapis d'Alep ; des tasses à café et des pipes  
étaient autour d'eux sur ces tapis ; ils nous sa-  
lutaient avec dignité et grâce, et donnèrent ordre  
à des surveillants de nous accompagner dans  
les parties de l'église. Je ne vis rien sur leurs  
visages, dans leurs propos ou dans leurs gestes, de  
l'irrévérence dont on les accuse. Ils n'entrent  
dans l'église, ils sont à la porte, ils parlent aux  
étrangers avec la gravité et le respect que le lieu et  
l'objet de la visite comportent. Possesseurs, par la  
force, du monument sacré des chrétiens, ils ne  
l'outragent pas, ils n'en jettent pas la cendre  
derrière eux ; ils le conservent, ils y maintiennent un





nom et cultes soit préservés |  
que chaque communion jouisse,  
culte qu'elle veut rendre au saint  
les Turcs, ce tombeau que se dispa  
et les catholiques, et les innombr  
tions de l'idée chrétienne, aurait d  
un objet de lutte entre ces commu  
et rivales, aurait tour à tour passé  
de l'une à l'autre, et aurait été inter  
aux ennemis de la communion trio  
vois pas là de quoi accuser et inj  
Cette prétendue intolérance brutal  
rants les accusent, ne se manifest  
tolérance et du respect pour ce qu  
mes vénèrent et adorent. Partout c  
voit l'idée de Dieu dans la pensée  
s'incline et il respecte. Il pense qu  
la forme. C'est le seul peuple tolérat  
tiens s'interrogent et se demande  
ce qu'ils auraient fait, si les destin

Coupole, que les traditions locales donnent pour le centre de la terre, est occupé par un petit monument renfermé dans le grand, comme une pierre précieuse enchâssée dans une autre. Ce monument intérieur est un carré long, orné de quelques pilastres, d'une corniche et d'une coupole de marbre, et tout de mauvais goût et d'un dessin tourmenté et bizarre; il a été reconstruit, en 1817, par un architecte européen, aux frais de l'église grecque qui le possède maintenant. Tout autour de ce pavillon intérieur du sépulcre, règne le vide de la grande coupole extérieure; on y circule librement, et on trouve, de piliers en piliers, des chapelles vastes et profondes qui sont affectées chacune à un des mystères de la passion du Christ; elles renferment toutes quelques témoignages réels ou supposés des scènes de la rédemption; la partie de l'église du Saint-Sépulcre qui n'est pas sous la coupole est exclusivement réservée aux Grecs schismatiques; une séparation en bois peint, et couverte de tableaux de l'école grecque, divise cette nef de l'autre. Malgré la bizarre profusion de mauvaises peintures et d'ornements de tous genres dont les murs et l'autel sont surchargés, son ensemble est d'un effet grave et religieux; on sent que la prière, sous toutes les formes, a envahi ce sanctuaire, et accumulé tout ce que des générations superstitieuses, mais ferventes, ont cru avoir de précieux devant Dieu; un escalier taillé dans le roc conduit de là au sommet du Calvaire, où les trois croix furent plantées : le Calvaire,



VOUS EST DONNÉ DE S'ÉLEVANT À MOUVER

Joseph d'Arimatee taillé dans le ro  
de Sion, à cinquante pas du Calvai  
cutions, renfermé dans l'enceint  
modernes; mais les traditions so  
ont prévalu. L'esprit ne conteste  
reille scène, pour quelques pas de  
les vraisemblances historiques et le  
ce fût ici ou là, toujours est-il qu  
loin des sites qu'on nous désigne.  
ment de méditation profonde et  
née, dans chacun de ces lieux sacr  
qu'il retraçait, nous redescendîmes  
de l'église, et nous pénétrâmes da  
intérieur qui sert de rideau de pi  
loppe au tombeau même; il est  
petits sanctuaires : dans le premi  
pierre où les anges étaient assis q  
dirent aux saintes femmes : *Il s'es  
ressuscité*; le second et dernier sanc

nit et jour ; l'air qu'on y respire est tiède et em-  
baumé ; nous y entrâmes un à un , séparément ,  
sans permettre à aucun des desservants du temple  
l'y pénétrer avec nous , et séparés par un rideau  
de soie cramoisie du premier sanctuaire. Nous ne  
voulions pas qu'aucun regard troublât la solennité  
du lieu ni l'intimité des impressions qu'il pourrait  
inspirer à chacun selon sa pensée et selon la me-  
sure et la nature de sa foi dans le grand événement  
que ce tombeau rappelle ; chacun de nous y resta  
environ un quart d'heure , et nul n'en sortit les  
yeux secs. Quelle que soit la forme que les médi-  
tations intérieures , la lecture de l'histoire , les an-  
nées , les vicissitudes du cœur et de l'esprit de  
l'homme , aient donnée au sentiment religieux dans  
son âme , soit qu'il ait gardé la lettre du christia-  
nisme , les dogmes de sa mère , soit qu'il n'ait  
qu'un christianisme philosophique et selon l'es-  
prit , soit que le Christ pour lui soit un Dieu-cruci-  
fié , soit qu'il ne voie en lui que le plus saint des  
hommes divinisé par la vertu , inspiré par la vérité  
suprême et mourant pour rendre témoignage à son  
père ; que Jésus soit à ses yeux le fils de Dieu ou le  
fils de l'homme , la divinité faite homme , ou l'hu-  
manité divinisée , toujours est-il que le christia-  
nisme est la religion de ses souvenirs , de son cœur  
et de son imagination ; qu'il ne s'est pas tellement  
évapouré au vent du siècle et de la vie , que l'âme où  
on le versa n'en conserve la première odeur , et que  
l'aspect des lieux et des monuments visibles de son

premier culte ne rajeunisse en lui ses i  
et ne l'ébranle d'un solennel frémisse  
le chrétien ou pour le philosophe, pour  
ou pour l'historien, ce tombeau est  
sépare deux mondes, le monde ancien  
nouveau ; c'est le point de départ d'un  
renouvelé l'univers, d'une civilisati  
transformé, d'une parole qui a rete  
globe : ce tombeau est le sépulcre du  
et le berceau du monde nouveau ;  
ici-bas n'a été le fondement d'un si  
aucune tombe n'a été si féconde ; au  
ensevelie trois jours ou trois siècles  
manière aussi victorieuse le rocher  
avait scellé sur elle, et n'a donné un  
mort par une si éclatante et si per  
rection !

J'entrai à mon tour et le dernier  
Sépulcre, l'esprit assiégé de ces idées  
cœur ému d'impressions plus intime  
mystère entre l'homme et son âme,  
pensant et le Créateur : ces impressi  
vent point ; elles s'exhalent avec la fu  
pes pieuses, avec les parfums des en  
le murmure vague et confus des  
tombent avec les larmes qui viennent  
souvenir des premiers noms que nous  
tiés dans notre enfance, du père et d  
nous les ont enseignés, des frères, d  
amis avec lesquels nous les avons me

ressions pieuses qui ont remué notre  
s les époques de la vie, toutes les priè-  
t sorties de notre cœur et de nos lèvres  
celui qui nous apprit à prier son père  
toutes les joies, toutes les tristesses de  
ont ces prières furent le langage, se ré-  
fond de l'âme, et produisent, par leur  
ent, par leur confusion, cet éblouisse-  
intelligence, cet attendrissement du cœur  
chent point de paroles, mais qui se ré-  
s des yeux mouillés, dans une poitrine  
dans un front qui s'incline et dans une  
se colle silencieusement sur la pierre  
re. Je restais longtemps ainsi, priant le  
là, dans le lieu même où la plus belle  
monta pour la première fois vers le ciel;  
mon père ici-bas, pour ma mère dans  
onde, pour tous ceux qui sont ou qui  
s, mais avec qui le lien invisible n'est  
pu; la communion de l'amour existe  
nom de tous les êtres que j'ai connus,  
j'ai été aimé, passa de mes lèvres sur  
Saint-Sépulcre. Je ne priai qu'après,  
même; ma prière fut ardente et forte;  
ui de la vérité et du courage devant le  
celui qui jeta le plus de vérité dans ce  
mourut avec le plus de dévouement à  
dont Dieu l'avait fait le Verbe; je me  
à jamais des paroles que je murmurai  
heure de crise pour ma vie morale.

Peut-être fus-je exaucé : une grande lumière de raison et de conviction se répandit dans mon intelligence et sépara plus clairement le jour des ténèbres, les erreurs des vérités ; il y a des moments dans la vie où les pensées de l'homme, longtemps vagues et douteuses, et flottantes comme des fleurs sans lit, finissent par toucher un rivage où elles se brisent et reviennent sur elles-mêmes avec des formes nouvelles et un courant contraire à celui qui les a poussées jusque-là. Ce fut là pour moi un de ces moments : celui qui sonde les pensées et les cœurs le sait, et je le comprendrai peut-être moi-même un jour. Ce fut un mystère dans ma vie, qui se révélera plus tard.

— *Même date.* — Au sortir de l'église du Saint-Sépulcre, nous suivîmes la voie Douloureuse, dont M. de Châteaubriand a donné un si poétique itinéraire. Rien de frappant, rien de constaté, rien de vraisemblable ; des mesures de construction moderne, données partout, par les moines aux pèlerins, pour des vestiges incontestés des diverses stations du Christ. L'œil ne peut avoir même un doute, et toute confiance dans ces traditions locales est détruite d'avance par l'histoire des premières années du christianisme, où Jérusalem ne conserva pas pierre sur pierre ; où les chrétiens furent ensuite bannis de la ville pendant de nombreuses années. Jérusalem, à l'exception de ses piscines et des tombeaux des rois, ne conserve aucun monu-

cune de ces grandes époques : quelques  
nent sont reconnaissables, comme le site  
, dessiné par ses terrasses et portant au-  
l'immense et belle mosquée d'Omar-el-  
mont de Sion, occupé par le couvent  
niens et le tombeau de David ; mais ce  
ie que l'histoire à la main et avec l'œil  
que la plupart de ces sites peuvent être  
vec une certaine précision. Hormis les  
errasses sur la vallée de Josaphat, au-  
e ne porte sa date dans sa forme et dans  
; tout est en poudre, ou tout est mo-  
sprit erre incertain sur l'horizon de la  
savoir où se poser ; mais la ville tout  
ssinée par la colline circonscrite qui la  
les différentes vallées qui l'enceignent,  
par la profonde vallée du Cédron, est un  
t auquel l'œil ne peut se tromper : c'est  
Sion était assise ; site bizarre et malheu-  
la capitale d'un grand peuple : c'est plutôt  
e naturelle d'un petit peuple, chassé de la  
réfugiant avec son Dieu et son temple  
que nul n'a intérêt à lui disputer ; sur  
s qu'aucunes routes ne peuvent rendre  
, dans des vallées sans eau, dans un cli-  
et stérile, n'ayant pour horizon que les  
calcinées par le feu intérieur des vol-  
montagnes d'Arabie et de Jéricho, et  
er infecte, sans rivage et sans naviga-  
er Morte ! — Voilà la Judée, voilà le site



de ce peuple dont le destin est d'être prescrit à toutes les époques de son histoire, et à qui les nations ont assigné même cette capitale de ses proscriptions. Il est comme un nid d'aigle, au sommet de la pyramide de montagnes : et cependant ce peuple portait pour lui la grande idée de l'unité de Dieu, et se plaçait avec une vérité dans cette idée élémentaire suffisant pour le séparer des autres peuples, et pour le rendre fier de ses proscriptions et confiant dans ses âneries providentielles.

— *Monsieur d'Orléans.* — Après avoir parcouru les différents quartiers de la ville, tous aussi nus, tous aussi démantelés, nous aussi démantelés que ceux par lesquels nous étions entrés, nous descendîmes du haut de la immense masquée qui tient la place du temple de Salomon. Le gouverneur de Jérusalem se tenait dans un édifice attenant aux jardins et aux murs de la masquée. Nous allions lui faire un petit tour de remerciement. La cour du sérail était remplie de caisses grilles, où nous aperçûmes quelques figures de bandits de Jéricho et de Samarie, qui attendaient leur délivrance ou le sale de pain. Des cavaliers, couchés aux pieds de leurs chevaux, des scheiks du désert et des Arabes de Naplouse étaient groupés çà et là sur les escaliers et sous les hangars, attendant l'heure du dînan. Le gouverneur, apprenant notre arrivée, nous envoya son fils pour nous engager à monter. Ce jeune homme, d'environ trente ans, est le plus



s Arabes, et peut-être des hommes que j'aie  
na vie. La force, la grâce, l'intelligence et  
sur, sont fondues avec une telle harmonie  
s traits, et brillent à la fois dans son œil  
c une si attrayante évidence, que nous res-  
ous frappés de son aspect. C'est un Samari-  
gouverneur de Jérusalem, son père, est le  
issant des Arabes de Naplouse. Persécuté  
lalla, pacha d'Acre, et souvent en guerre  
, pendant la domination des Turcs, il avait  
é de se réfugier, avec sa famille, dans les  
nes au delà de la mer Morte; la victoire  
im-Pacha sur Abdalla l'avait ramené dans  
e. Il y avait retrouvé ses richesses et son  
e, il avait chassé ses ennemis du pays, et  
a d'Égypte, pour suppléer à l'insuffisance  
roupes égyptiennes en Judée, lui avait con-  
ouvernement de Samarie et de Jérusalem.  
it d'autres troupes que quelques centaines  
liers de sa tribu, à l'aide desquels il main-  
ordre et la domination d'Ibrahim, sur toutes  
alations d'alentour. Nous entrâmes dans le  
grande salle sans aucun ornement que quel-  
is sur des nattes, des pipes et des tasses de  
le sol. Le gouverneur, entouré d'un grand  
d'esclaves, d'Arabes armés, et de quelques  
res à genoux, écrivant sur leurs mains,  
cupé à rendre la justice et à expédier ses  
Il se leva à notre approche et vint au-devant  
. Il fit enlever les tapis du divan, suscepti-

bien de donner la peste, et y fit substituer des nattes d'Égypte, qui ne la communiquent pas. Nous nous assimes. On nous présenta les pipes et le café. Mon drogman lui fit en mon nom les compliments d'usage, et je le remerciai moi-même de tous les soins qu'il avait bien voulu prendre pour que des étrangers comme nous pussent visiter sans péril les lieux consacrés par leur religion. Il me répondit avec un sourire obligeant qu'il ne faisait que son devoir; que les amis d'Ibrahim étaient ses amis; qu'il répondait d'un cheveu de leurs têtes; qu'il était prêt, non-seulement à faire pour moi ce qu'il avait fait, mais encore à marcher lui-même, si je l'ordonnais, avec ses troupes, et à m'accompagner partout où une curiosité ou une religion m'inspiraient le désir d'aller, dans les limites de son gouvernement; que tel était l'ordre du pacha. Puis, il s'informa de nous des nouvelles de la guerre, et de la part que les puissances de l'Europe prenaient à la fortune d'Ibrahim. Je lui répondis de manière à satisfaire ses pressens secrets : que l'Europe admirait dans Ibrahim-Pacha un conquérant civilisateur; que, sous ce rapport, elle prenait intérêt à ses victoires; qu'il était temps que l'Orient participât aux bienfaits d'une meilleure administration; que le pacha d'Égypte était le missionnaire armé de la civilisation européenne en Arabie; que sa bravoure et la tactique qu'il nous empruntait lui donnaient la certitude de vaincre le grand vizir qui s'avancait à sa rencontre en Caramanie; que, selon toute appa-

il remporterait là une grande victoire, et rait sur Constantinople ; qu'il n'y entrerait rce que les Européens ne le lui permettaient ore, mais qu'il ferait la paix avec leur mé-, et garderait l'Arabie et la Syrie en souve- permanente. C'était là ce qui touchait au lu vieux révolté de Naplouse : ses regards nt mes paroles, et son fils et ses amis pen- t leurs têtes au-dessus de la mienne pour ne rdre un mot de cette conversation, qui était ax l'augure d'une longue et paisible domi- dans Samarie. Quand je vis le gouverneur i disposé, je lui témoignai le désir, non pas ar dans la mosquée d'Omar, puisque je sa- n'une telle démarche eût été contraire aux s du pays, mais d'en contempler l'extérieur. vous l'exigez, me répondit-il, tout vous sera ;, mais je m'exposerais à irriter profondé- les musulmans de la ville : ils sont encore nts ; ils croient que la présence d'un chrétien 'enceinte de la mosquée leur ferait courir nds périls, parce qu'une prophétie dit : Que e qu'un chrétien demanderait à Dieu dans ieur de El-Sakara, il l'obtiendrait ; et ils ne nt pas qu'un chrétien n'y demandât à Dieu re de la religion du Prophète et l'extermina- es musulmans. Pour moi, ajouta-t-il, je n'en rien : tous les hommes sont frères, bien qu'ils nt, chacun dans leur langue, le Père com- il ne donne rien aux uns, aux dépens des

autres ; il fait luire son soleil sur les adorateurs de tous les prophètes ; les hommes ne savent rien, mais Dieu sait tout ; Allah Kérîm, Dieu est grand ! et il inclina sa tête en souriant. Dieu me préserve, lui dis-je , d'abuser de votre hospitalité et de vous exposer pour satisfaire une vaine curiosité de voyageur ! Si j'étais dans la mosquée d'El-Sakara, je ne prierais pour l'extermination d'aucun peuple, mais pour la lumière et le bonheur de tous les enfants d'Allah. A ces mots , nous nous levâmes ; il nous conduisit par un corridor à une fenêtre de son sérail, qui donnait sur les cours extérieures de la mosquée. Nous ne pûmes pas en saisir aussi bien l'ensemble de cet endroit, qu'on le fait du haut de la montagne des Oliviers : nous ne vîmes que les murs de la coupole, quelques portiques moresques de l'architecture la plus élégante, et les cimes des cyprès qui croissent dans les jardins intérieurs. Je pris congé du gouverneur en lui annonçant que mon projet était de passer huit ou dix jours, campé aux environs de la ville, et de partir le lendemain pour aller à la mer Morte, au Jourdain, à Jéricho, et jusqu'au pied des montagnes de l'Arabie Pétrée ; que je rentrerais plusieurs fois , comme aujourd'hui, dans l'intérieur de Jérusalem ; et que je n'avais à lui demander que le nombre de cavaliers suffisant pour garantir notre sûreté dans les différentes excursions que nous nous proposons de faire en Judée. Nous sortîmes de Jérusalem par la même porte de Bethléem, près de laquelle nos ten-

dressées ce jour-là, et nous achevâmes dans la soirée, tous les sites remarquables sacrés autour des murs de la ville.

*ce date.* — Soirée passée à parcourir les lieux qui s'étendent au sud de Jérusalem, entre la colline de David et la vallée de Josaphat. C'est le seul côté de la ville qui présente encore un peu de végétation. Au coucher du soleil, assieds en face de la colline des Oliviers, à cinq cents pas au-dessus de la fontaine peu près où étaient les jardins de David : tout est à mes pieds ; les hautes murailles du temple sont un peu au-dessus de moi ; je vois les cimes des beaux cyprès et leurs têtes pyramidales au-dessus des dômes de la mosquée El-Aksa, et les dômes qui recouvrent la belle fontaine du temple de la Fontaine de l'Oranger. Cette fontaine est l'objet d'une des plus délicieuses traditions inventées, transmises ou conservées par les Arabes. Voici comment ils racontent que Salomon bâtit le sol de la mosquée.

À Jérusalem était un champ labouré ; deux frères possédaient la partie de terrain où s'élève aujourd'hui le temple ; l'un de ces frères était marié et avait plusieurs enfants, l'autre vivait seul ; ils cultivaient communément le champ qu'ils avaient hérité de leur père ; le temps de la moisson venu, les deux frères lièrent leurs gerbes, et en firent deux

tas égaux qu'ils laissèrent sur le champ. Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était pas marié eut une bonne pensée ; il se dit à lui-même : Mon frère a une femme et des enfants à nourrir, il n'est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne ; allons, prenons dans mon tas quelques gerbes que j'ajouterai secrètement aux siennes, il ne s'en apercevra pas et ne pourra ainsi les refuser. Et il fit comme il avait pensé. La même nuit, l'autre frère se réveilla et dit à sa femme : Mon frère est jeune, il vit seul et sans compagne, il n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le consoler dans ses fatigues, il n'est pas juste que nous prenions du champ commun autant de gerbes que lui ; levons-nous, allons, et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes, il ne s'en apercevra pas demain et ne pourra ainsi les refuser. Et ils firent comme ils avaient pensé. Le lendemain chacun des frères se rendit au champ, et fut bien surpris de voir que les deux tas étaient toujours pareils ; ni l'un ni l'autre ne pouvait intérieurement se rendre compte de ce prodige ; ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite ; mais comme chacun d'eux portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous deux s'étant mis en sentinelle pour approfondir la cause de ce miracle, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement.

» Or, le lieu où une si bonne pensée était venue

ois si persévéramment à deux hommes, de-  
tre une place agréable à Dieu, et les hommes  
urent et la choisirent pour y bâtir une maison  
eu ! »

elle charmante tradition ! comme elle respire  
ve bonté des mœurs patriarcales ! comme l'in-  
ion qui vient aux hommes de consacrer à  
nn lieu où la vertu a germé sur la terre, est  
e, antique et naturelle ! J'ai entendu chez les  
s des centaines de légendes de cette nature.  
spire l'air de la Bible dans toutes les parties  
l Orient.

uspect de la vallée de Josaphat est conforme à  
stination que les idées chrétiennes lui assi-  
t. Elle ressemble à un vaste sépulcre, trop  
; cependant pour les flots du genre humain  
oivent s'y accumuler. Dominée de toutes parts  
même par des monuments funèbres ; encais-  
son extrémité méridionale dans le rocher  
lhoa, tout percé de caves sépulcrales comme  
uche de la mort ; ayant çà et là pour bornes  
claires les tombeaux de Josaphat et celui d'Ab-  
, taillés en pyramides dans le roc vif et om-  
és d'un côté par les noires collines du mont  
ffenses, de l'autre par les remparts du temple  
lé ; ce fut un lieu naturellement imprégné  
; sainte horreur, destiné de bonne heure à  
rir les gémonies d'une grande ville, et où  
gination des prophètes dut placer sans efforts  
ènes de mort, de résurrection et de jugement.



On se figure la vallée de Josaphat comme un vaste encaissement de montagnes où le Cédron, large et noir torrent aux eaux lugubres, coule avec des murmures lamentables ; où de larges gorges, ouvertes sur les quatre vents, s'élargissent pour laisser passer les quatre torrents des morts venant de l'orient et de l'occident, du septentrion et du midi ; les immenses gradins des collines s'y étendent en amphithéâtre pour faire place aux enfants innombrables d'Adam, venant assister, chacun pour sa part, au dénouement final du grand drame de l'humanité : rien de tout cela. La vallée de Josaphat n'est qu'un fossé naturel creusé entre deux monticules de quelques cents pieds d'élévation, dont l'un porte Jérusalem et l'autre la cime du mont des Olives ; les remparts de Jérusalem en s'écroulant en combleraient la plus grande partie ; nulle gorge n'y a son embouchure ; le Cédron, qui sort de terre à quelques pas au-dessus de la vallée, n'est qu'un torrent formé en hiver par l'écoulement des eaux pluviales qui dégouttent de quelques champs d'oliviers au-dessous des tombeaux des rois, et il est traversé par un pont au milieu de la vallée, en face d'une des portes de Jérusalem ; il a quelques pas de large, et la vallée, dans cet endroit, n'est pas plus large que son fleuve. Ce fleuve, sans eau, trace seulement un lit rapide de cailloux blancs au fond de cette gorge. La vallée de Josaphat, en un mot, ressemble tout à fait à un de ces fossés creusés au pied des hautes fortifications d'une grande ville, où l'égout



de la ville roule en hiver ses immondices, où quelques pauvres habitants des faubourgs disputent un coin de terre aux remparts pour cultiver quelques légumes, et où les chèvres et les ânes abandonnés vont brouter, sur les pentes escarpées, l'herbe flétrie par les immondices et la poussière. Semez le sol de pierres sépulcrales appartenant à tous les cultes du monde, et vous aurez devant les yeux la vallée du Jugement.

— *Même date.* — Voici la fontaine de Siloé, la source unique de la vallée, la source inspiratrice des rois et des prophètes; je ne sais comment tant de voyageurs ont eu de la peine à la découvrir, et se disputent encore sur le site qu'elle occupait. La voilà tout entière pleine d'eau limpide et savoureuse, répandant l'haleine des eaux dans cet air embrasé et poudreux de la vallée, creusée de vingt marches dans le rocher, dont la cime portait le palais de David, avec sa voûte de blocs de pierre, polis par les siècles et tapissés, dans leurs jointures, de mousses humides et de lierre éternel. Les marches de ses escaliers, usées par le pied des femmes qui viennent du village de Silhoa y remplir leurs cruches, sont luisantes comme le marbre. J'y descends; je m'assieds un moment sur ces fraîches dalles; j'écoute, pour m'en souvenir, le léger suintement de la source, je lave mes mains et mon front dans ses eaux; je répète les vers de Milton, pour invoquer, à mon tour, ses inspirations depuis si longtemps

muettes. C'est le seul endroit des environs de Jérusalem où le voyageur trouve à mouiller son doigt, à étancher sa soif, à reposer sa tête à l'ombre du rocher rafraîchi et de deux ou trois touffes de verdure. Quelques petits jardins, plantés de grenadiers et d'autres arbrisseaux par les Arabes de Sâlha, jettent autour de la fontaine un bouquet de pâle verdure. Elle la nourrit du superflu de ses eaux. C'est là que finit la vallée de Josaphat. Plus bas, une petite plaine à pente douce entraîne le regard dans les larges et profondes gorges des montagnes volcaniques de Jéricho et de Saint-Saba, et la mer Morte finit l'horizon.

BORDS DU JORDAÏN, AU DELÀ DE LA PLAINE DE JÉRICO,  
À QUELQUES LIEUES DE L'EMBOUCHURE DU FLEUVE DANS  
LA MER MORTE.

Parti hier, 30 octobre, de Jérusalem, à sept heures du matin, avec toute ma caravane : six soldats d'Ibrahim-Pacha, le neveu d'Abougosh et quatre cavaliers de ce chef; huit cavaliers arabes de Naplouse, envoyés par le gouverneur de Jérusalem. Nous avons fait le tour de la ville, descendu au fond de la vallée de Josaphat; nous avons remonté le long du mont des Oliviers, laissé à droite le *mons Offensionis*, traversé, à son extrémité méridionale, la chaîne de montagnes qui fait suite à celle des Oliviers; arrivés au village de Béthulie, peuplé encore de quelques familles arabes, nous y



reconnaissons les restes d'un monument chrétien. Il y a une bonne source. Un Arabe tire de l'eau, pendant une heure, pour abreuver nos chevaux et remplir nos jarres suspendues aux selles de nos mulets. Il n'y a plus d'eau jusqu'à Jéricho, dix ou douze heures de marche. Nous repartons de Béthulie à quatre heures après midi. Descente de dix heures par un chemin large et à pentes artificiellement ménagées, taillé dans les flancs à pic des montagnes qui se succèdent sans interruption. C'est la seule trace d'une route que j'aie vue en Palestine. C'était la route de Jéricho et des plaines fertiles arrosées par le Jourdain. Elle menait aux possessions des tribus d'Israël qui avaient eu en partage tout le cours de ce fleuve et la plaine de l'Ébriade jusqu'aux environs de Tyr, et au pied du Liban. Elle conduisait en Arabie, en Mésopotamie, et par là en Perse et aux Indes, pays avec lesquels Salomon avait établi ses grandes relations commerciales. Ce fut lui, sans doute, qui créa cette route. C'est aussi par ces vallées que le peuple juif passa, pour la première fois, quand il descendit de l'Arabie Pétrée, traversa le Jourdain, et vint occuper son héritage. A partir de Béthulie, on ne rencontre plus ni maisons, ni culture; les montagnes sont complètement dépouillées de végétation; c'est du rocher ou de la poussière de rocher que le vent laboure à son gré; une teinte de safran noirâtre couvre, comme d'un linceul funéraire, toute cette terre. De temps en temps les mon-

tagnes se concassent et se fendent en gorges étroites et profondes : abîmes où nul sentier ne conduit, où l'œil ne voit que la répétition éternelle des mêmes scènes qui l'environnent. Presque toutes ces montagnes ont l'apparence volcanique ; les pierres roulées sur leurs flancs ou sur la route , par les eaux d'hiver, ressemblent à des blocs de lave durcie et gercée par les siècles. On voit même çà et là dans les lointains, sur quelques croupes de collines, cette légère teinte jaunâtre et sulfureuse qu'on aperçoit sur le Vésuve ou sur l'Etna. Il est impossible de résister longtemps à l'impression de tristesse et d'horreur que ce paysage inspire. C'est une oppression du cœur et une affliction des yeux. Quand on est au sommet d'une des montagnes, et que l'horizon s'ouvre un instant au regard, on ne voit, aussi loin que la vue peut porter, que des chaînes noirâtres, des cimes coniques ou tronquées, amoncées les unes sur les autres et se détachant du bleu cru du firmament ; c'est un labyrinthe, sans bornes, d'avenues de montagnes de toutes formes, déchirées, cassées, fendues en morceaux gigantesques, renouées les unes aux autres par des chaînes de collines semblables, avec des ravins sans fond où l'on espère entendre au moins le bruit d'un torrent, mais où rien ne remue, sans qu'on puisse découvrir un arbre, une herbe, une fleur, une mousse ; ruines d'un monde calciné, ébullition d'une terre en feu dont les bouillons pétrifiés ont formé ces vagues de terre et de pierre. A six heures, nous

s, au fond d'un ravin, les murs d'un ail ruiné et une source protégée par un orné de sentences du Koran. La source ue goutte à goutte sa pluie dans le bas- rre; nos Arabes y appliquent en vain s; nous faisons reposer un moment nos l'ombre du caravansérail; nous avons si longtemps, que nous nous croyons de la plaine de Jéricho et de la mer us nous remettons en route, déjà acca- chaleur et de la fatigue de la journée; ers arabes nous flattent de l'espérance quelques heures à Jéricho; cependant be de minute en minute, et le crépus- son horreur à celle des gorges où nous près une heure de marche dans le fond illée, nous nous trouvons encore sur les arpées d'une chaîne de montagnes nou- nous semble enfin la dernière avant la ur la plaine de Jéricho; la nuit nous tièrement l'horizon; nous n'avons assez que pour distinguer à nos pieds les pré- s fond où le moindre faux pas de nos che- ferait rouler; nos jarres sont épuisées, us dévore; un des Samaritains dit à notre qu'il connaît une source dans le voisinage, décidons à faire halte où nous sommes, n effet trouver un peu d'eau; après une e d'attente, le Samaritain revient et dit ou trouver la source; il faut marcher; il

nous reste quatre heures de route, nous plaçons les Arabes de Naplouse à la tête de la caravane : chaque cavalier a l'ordre de suivre pas à pas celui qui le précède, sans perdre sa trace ; le plus profond silence règne dans toute la bande ; la nuit est devenue si sombre qu'il est impossible de voir à la tête de son cheval ; on suit son compagnon au bruit de ses pas. à chaque instant la caravane entière s'arrête, parce que les premiers cavaliers sondent le sentier de peur de nous précipiter dans l'abîme ; nous descendons tous de cheval pour marcher avec plus de tâtonnements ; vingt fois nous sommes obligés de nous arrêter aux cris qui partent de la tête ou de la queue de la caravane ; c'est un cheval qui a roulé ; c'est un homme qui est tombé ; nous sommes souvent sur le point de nous arrêter tout à fait et d'attendre, immobiles à notre place, que cette longue et profonde nuit soit passée ; mais la tête marche, il faut marcher ; après trois heures d'une pareille anxiété, nous entendons de grands cris et des coups de fusil à la tête de la caravane ; nous croyons que les Arabes de Jéricho nous attaquent ; chacun de nous se prépare à faire feu au hasard, mais de proche en proche nous apprenons que ce sont les Naplousiens qui crient de joie et tirent leurs armes parce que nous avons franchi le mauvais pas ; nous sentons en effet la route s'aplanir un peu sous nos pieds ; je remonte à cheval ; mon jeune étalon arabe, sentant l'eau dans le voisinage, se défend, et dans la lutte se précipite avec moi

vin ; personne ne s'en aperçoit tant la  
aire ; je ne lâche pas la bride et , me  
en selle , j'abandonne l'animal à son in-  
savoir si je suis sur une corniche ou  
d d'un ravin creusé dans la plaine ; il  
galop en hennissant , et ne s'arrête  
ds d'un ruisseau large , peu profond et  
arbustes épineux ; il s'y abreuve ; j'en-  
gauche les cris et les coups de pistolet  
qui viennent de s'apercevoir de ma  
 , et qui me cherchent dans la plaine ;  
ler un feu à travers les feuilles des ar-  
ance mon cheval de ce côté , et en peu  
je me trouve à la porte de ma tente ,  
bord de ce même ruisseau ; il était mi-  
mangeâmes un morceau de pain trempé  
et nous nous endormîmes sans savoir où  
 , et ne concevant pas par quel prodige  
s passés tout à coup de cette solitude  
 : et sans eau , aux bords d'un ruisseau  
umière de nos torches et du foyer des  
us apparaissait comme un ruisseau des  
 : son rideau de saules et ses touffes de  
cresson.

asse avait eu , comme le prétend M. de  
and , l'inspiration des lieux en écrivant  
*mon délivrée* ( et j'avoue que tout admira-  
suis du Tasse , ce n'est pas par là que je  
car il est impossible d'avoir moins com-  
es et plus menti aux mœurs qu'il ne l'a



fait ; mais qu'importent les sites et les mœurs ? la poésie n'est pas là , elle est dans le cœur ) ; s'il avait eu cette inspiration , c'eût été sans doute au bord de ce ruisseau qu'il eût fait arriver *Herminie* fuyant sur son coursier abandonné à son essor , et qu'elle eût rencontré ce pasteur , arcadien , et non arabe , dont il nous fait une si ravissante description.

Nous nous réveillâmes comme elle au gazouillement de mille oiseaux volant sur les branches des arbres , et au bruissement de l'eau sur son lit de cailloutages. Nous sortîmes des tentes pour reconnaître le site où la nuit nous avait jetés. Les montagnes de Judée , traversées la veille , nous restaient à l'orient à une lieue environ de notre camp ; leur chaîne , toujours stérile et dentelée , s'étendait à perte de vue au midi et au nord , et de loin en loin nous apercevions de vastes gorges qui débouchaient dans la plaine , et d'où les flots de vapeurs nocturnes sortaient comme de larges fleuves , et se répandaient en nappes de brouillards sur les sables ondulés des rivages du lac Asphaltite. A l'occident , un large désert de sable nous séparait des bords du Jourdain que nous ne pouvions discerner , de la mer Morte , et des montagnes bleues de l'Arabie Pétrée. Ces montagnes , vues à cette heure et de cette distance , nous semblaient , par le jeu des ombres sur leurs croupes et dans leurs vallées , parsemées de culture et ombragées d'immenses forêts ; les ravins blanchâtres qui les sillonnent imitaient , à s'y mépren-

la chute et l'éblouissement des eaux d'une cascade. Il n'en est rien cependant ; quand j'en approchai, je reconnus qu'elles ne présentaient en plus grand que le même aspect stérile et dépouillé des montagnes de la Judée. Autour de nous, tout était riant et frais, quoique inculte ; l'eau anime tout, même le désert ; et les arbustes légers qui étaient répandus, comme des bocages artificiels, par groupes de deux ou trois sur ses bords, nous rappelaient les plus doux sites de la patrie. Nous montâmes à cheval ; nous ne devions être qu'à une lieue de Jéricho, mais nous n'apercevions ni murs, ni fumée dans la plaine, et nous ne savions trop où nous diriger, quand une trentaine de cavaliers bédouins, montés sur des chevaux superbes, débouchèrent entre deux mamelons de sable et s'avancèrent en caracolant au-devant de nous. C'était le scheïk et les principaux habitants de Jéricho qui, informés de notre approche par un Arabe du gouverneur de Jérusalem, nous cherchaient dans le désert pour se mettre à notre suite. Nous ne connaissions les Arabes du désert de Jéricho que par leur renommée de férocité et de brigandage, qu'ils avaient dans toute la Syrie, et nous ne savions trop, au premier moment, s'ils venaient à nous en amis ou en ennemis ; mais rien, dans leur conduite pendant plusieurs jours qu'ils restèrent avec nous, ne nous révéla une mauvaise intention de leur part. Dompés par la terreur du nom d'Ibrahim, dont ils croyaient voir en nous les émissaires, ils nous don-

mèrent tout ce que leur pays peut offrir, le désert libre. L'eau de leurs fontaines et un peu d'orge et de doura pour nourrir nos chevaux. Je remerciai le scheik et ses amis de l'escorte qu'ils venaient nous offrir; ils se joignirent à notre troupe, et, courant çà et là sur nos flancs à travers les monticules de sable, ils paraissaient et disparaissaient avec la rapidité du vent. Je remarquai là un cheval admirable de forme et de vitesse, monté par le frère du scheik, et je chargeai mon drogman de me l'acheter à tout prix. Mais comme de pareilles offres ne peuvent se faire directement sans une espèce d'outrage à la délicatesse du propriétaire du cheval, il fallut plusieurs jours de négociations pour me rendre possesseur de ce bel animal, que je destinai à ma fille, et que je lui donnai en effet.

### JÉRICHŒ.

Après une heure de marche, nous nous trouvâmes, sans nous en douter, au pied des remparts de Jéricho; ces remparts étaient de véritables murailles de vingt pieds d'élévation sur quinze à vingt pieds de largeur, formées de fagots d'épine accumulés les uns sur les autres et arrangés avec une admirable industrie pour empêcher le passage des bestiaux et des hommes; fortifications qui ne se seraient pas écroulées au son de la trompette, mais que l'étincelle du feu du pasteur ou le renard de Samson auraient embrasées. Cette forteresse d'é-

Les sèches avait deux ou trois larges portes toujours ouvertes, et où les sentinelles arabes veillaient toute la nuit. En passant devant ces portes, nous vîmes sur les larges toits de quelques maisons de boue toutes les femmes et tous les enfants de la ville du désert, groupés dans les attiques les plus pittoresques, qui se pressaient et se regardaient les uns les autres pour nous voir passer. Les femmes, dont les épaules et les jambes étaient nues, avaient pour tout vêtement un morceau de toile de coton bleu, serré au milieu du corps par une ceinture de cuir, les bras et les jambes ornés de plusieurs bracelets d'or et d'argent, les cheveux crépus et flottant sur le cou; quelques-unes les avaient tressés et nattés avec des piastres et des sequins, en immense profusion, qui retombaient comme une cuirasse sur leur poitrine et sur leurs épaules. Il y en avait de remarquablement jeunes : elles n'ont point cet air de douceur, de timidité et de langueur voluptueuse des femmes arabes de la Syrie. Ce ne sont plus des femmes, ce sont les femelles des barbares; elles ont dans l'œil et dans l'attitude le même feu, la même menace, la même férocité que le Bédouin. Plusieurs nègres étaient au milieu d'elles, et ne semblaient pas esclaves. Les Bédouins épousent également des nègresses ou les blanches, et la couleur n'établit pas les rangs; ces femmes poussaient des cris de rage et riaient en nous voyant passer; les hommes, au contraire, semblaient réprover leur

indiscrette curiosité, et ne nous montraient que gravité et respect. Non loin des murs d'épines, nous passâmes près de deux ou trois maisons de scheiks; elles sont bâties de boue desséchée au soleil; elles n'ont que quelques pieds d'élévation; la terrasse recouverte de nattes et de tapis en est le principal appartement: la famille s'y tient presque jour et nuit. Devant la porte est un large banc de boue sur lequel on étend un tapis pour le chef. Il s'y établit dès le matin, entouré de ses principaux esclaves et visité par ses amis. Le café et la pipe y fument sans cesse. Une grande cour remplie de chevaux, de chameaux, de chèvres et de vaches, entoure la maison. Il y a toujours deux ou trois belles juments selles et bridées pour les courses du maître.

Nous ne nous arrêtâmes que quelques moments près du palais de boue du scheik qui nous offrit de l'eau, du café, la pipe, et fit égorger un veau et plusieurs moutons pour notre caravane. Nous reçûmes aussi en présent des grains de doura grillés, des paines et des pastèques; nous repartîmes précédés du scheik et de quinze à vingt des principaux Arabes de la ville; nous trouvâmes quelques champs de maïs et de doura bien cultivés aux environs de Jéricho; quelques jardins d'orangers et de grenadiers, quelques beaux palmiers entourent aussi les maisons éparses autour de la ville; puis tout redevient désert et sable. Ce désert est une immense plaine à plusieurs gradins qui vont en s'abaissant

successivement jusqu'au fleuve du Jourdain par des degrés réguliers comme les marches d'un escalier naturel ; l'œil ne voit qu'une plaine unie ; mais après avoir marché une heure, on se trouve tout à coup au bord d'une de ces terrasses ; on descend par une pente rapide ; on marche une heure encore , puis une nouvelle descente, et ainsi de suite. Le sol est un sable blanc , solide et recouvert d'une croûte concrète et saline, produite, sans doute, par les brouillards de la mer Morte, qui, en s'évaporant, hissent cette croûte de sel ; il n'y a ni pierre, ni terre, excepté en approchant des bords du fleuve ou des montagnes ; on a partout un horizon assez vaste, et l'on peut distinguer de très-loin un Arabe galopant dans la plaine. Comme ce désert est le théâtre de leur brigandage, du pillage et du massacre des caravanes qui vont de Jérusalem à Damas, ou de la Mésopotamie en Égypte, les Arabes ont profité de quelques mamelons formés par le sable mouvant, et en ont aussi élevé eux-mêmes de factices pour se dérober aux regards des caravanes et les observer de plus loin ; ils creusent un trou dans le sable au sommet de ces mamelons et s'y enterrent eux et leurs chevaux. Aussitôt qu'ils aperçoivent une proie, ils s'élancent avec la rapidité du faucon ; ils vont avertir leur tribu et reviennent ensemble à l'attaque : c'est là leur unique industrie, leur unique gloire ; leur civilisation à eux, c'est le meurtre et le pillage, et ils attachent autant d'estime à leurs succès dans ce genre d'exploits que nos conqué-

rants à la conquête d'une province. Leurs poètes, car ils en ont, célèbrent dans leurs vers ces scènes de barbarie, et font passer de générations en générations le souvenir honoré de leur courage et de leurs crimes. Les chevaux surtout ont leur part de gloire dans ces récits ; en voici un que le fils du schérif nous raconta chemin faisant :

« Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas ; la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha. Abou-el-Marsch, c'est le nom de l'Arabe dont je vous parlais, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat ; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un charreau, et, s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier. Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Saphadt ; l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux entravés autour des tentes, selon l'usage des Orientaux ; il re-




voix, et ne pouvant résister au désir d'aller encore une fois au compagnon de sa vie, il se pencha péniblement sur la terre, à l'aide de ses bras et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier ami, lui dit-il, que feras-tu parmi tant de gens ? tu seras emprisonné sous les voûtes d'un palais, tu es escheval d'un aga ou d'un pacha ; les esclaves et les enfants ne t'apporteront plus le lait du chameau, l'orge ou le doura dans le creux de ta main ; tu ne courras plus libre dans le désert du vent d'Égypte, tu ne fendras plus du feu du Jourdain qui rafraîchissait ton poil ; que ton écume ; qu'au moins, si je suis libre, tu restes libre ! tiens, va, retourne à la tribu que tu connais, va dire à ma femme qu'Asch ne reviendra plus, et passe ta tête au-dessus des rideaux de la tente pour lécher la main de tes petits enfants. » En parlant ainsi, Abou-el-Hasan avait rongé avec ses dents la corde de poil qui sert d'entraves aux chevaux arabes, et il était libre ; mais voyant son maître enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent comprit, avec son instinct, ce qu'autrement il ne pouvait lui expliquer ; il baissa la tête, et son maître, et l'empoignant avec les anneaux de la ceinture de cuir qu'il avait autour du cou, il se mit à courir et partit au galop et l'emporta jusqu'à ses tentes, arrivant et en jetant son maître sur le sol, devant les pieds de sa femme et de ses enfants, le pauvre homme était épuisé de fatigue ; toute la tribu l'a pleuré,



les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho. »

Nous n'avons nous-mêmes aucune idée du degré d'intelligence et d'attachement auquel l'habitude de vivre avec la famille, d'être caressé par les enfants, nourri par les femmes, réprimandé ou encouragé par la voix du maître, peut élever l'instinct du cheval arabe. L'animal est, par sa race même, plus intelligent et plus apprivoisé que les races de nos climats; il en est de même de tous les animaux en Arabie. La nature ou le ciel leur ont donné plus d'instinct, plus de fraternité pour l'homme que chez nous. Ils se souviennent mieux des jours d'Éden où ils étaient encore soumis volontairement à la domination du roi de la nature. J'ai vu moi-même fréquemment, en Syrie, des oiseaux, pris le matin par des enfants, et parfaitement apprivoisés le soir, n'ayant plus besoin ni de cage, ni de fil aux pattes pour les retenir avec la famille qui les adopte, mais volant libres sur les orangers et les mûriers du jardin, et revenant à la voix se percher d'eux-mêmes sur le doigt des enfants, ou sur la tête des jeunes filles.

Le cheval du scheik de Jéricho, que j'achetai et que je montai, me connaissait, au bout de peu de jours, pour son maître : il ne voulait plus se laisser monter par un autre, et franchissait toute la caravane pour venir à ma voix, bien que ma langue lui fût une langue étrangère. Doux et caressant pour moi, et accoutumé aux soins de mes Arabes, il



sible et sage à son rang, dans la caravane nous ne rencontrions que des Turcs, vêtus à la turque, ou des Syriens ; mais même un an après, à apercevoir un Bédouin sur un cheval du désert, il devenait un autre animal, son œil s'allumait, sa queue s'élevait et battait ses jarrets ; il se dressait sur ses jarrets, ainsi longtemps sous le poids de sa selle alourdie : il ne hennissait pas, mais il jodelait comme celui d'une trompette, cri tel que tous les chevaux en étaient arrêtés, en dressant les oreilles pour

*date.* — Après cinq heures de marches, lesquelles le fleuve semblait toujours nous échapper, nous arrivâmes au dernier pied duquel il devait couler ; mais nous n'en fûmes plus qu'à deux ou trois lieues, nous n'apercevions toujours que le désert devant nous, et aucune trace du fleuve. C'est, je pense, cette illusion qui a fait dire et croire à quelques voyageurs que le Jourdain roulait ses eaux bourbeuses sur des cailloux et entre des rivages de sable et de Jéricho. Ces voyageurs n'avaient pas vu le fleuve, et voyant de loin le désert de sable, ils n'ont pu s'imaginer un fleuve frais, profond, ombreux et déli-

cieuse, était creusée entre les plateaux de ce désert monotone, et couvrait les flots à plein bord, et le lit murmurant du Jourdain, de rideaux de verdure que la Tamise même lui envierait : c'est là pourtant la vérité. Nous en restâmes confondus et charmés quand, arrivés nous-mêmes au bord du dernier plateau qui manque tout à coup sous les pas, et se creuse en vallée à pic, nous eûmes devant les yeux un des plus gracieux vallons où jamais nos regards se fussent reposés. Nous nous y précipitâmes au galop de nos chevaux, attirés par la nouveauté du spectacle et par l'attrait de la fraîcheur, de l'humidité et de l'ombre dont cette vallée était toute pleine : ce n'était partout que pelouses du plus beau vert, où croissaient çà et là des touffes de joncs en fleurs, et des plantes bulbeuses dont les larges et éclatantes corolles semaient d'étoiles de toutes couleurs les gazons et le pied des arbres ; des bosquets d'arbustes aux longues tiges flexibles, retombant comme des panaches tout autour de leurs troncs multipliés ; de grands peupliers de Perse, aux légers feuillages, non pas s'élevant en pyramides, comme nos peupliers taillés, mais jetant librement, de tous côtés, leurs membres nerveux comme ceux des chênes, et dont l'écorce, lisse et blanche, brillait aux rayons mobiles du soleil du matin ; des forêts de saules de toute espèce, et de grands osiers tellement touffus, qu'il était impossible d'y pénétrer, tant les arbres étaient pressés, et tant les innombrables lianes, qui serpentaient à leurs pieds et

---

essaient d'une tige à l'autre , formaient entre un inextricable réseau. Ces forêts s'étendaient de vue, des deux côtés, et sur les deux rives enve. Il nous fallut descendre de cheval , et faire notre camp dans une des clairières de la forêt pour pénétrer à pied jusqu'au cours du Jourdain que nous entendions sans le voir. Nous avançons avec peine, tantôt dans le fourré du bois , tantôt dans les longues herbes, tantôt à travers les hautes d es joncs ; enfin , nous trouvâmes un endroit où le gazon seul bordait les eaux , et nous jetâmes nos pieds et nos mains dans le fleuve. La largeur n'avait que cent à cent vingt pieds de largeur ; sa profondeur paraît considérable, son cours est rapide comme celui du Rhône à Genève; ses eaux sont d'un bleu pâle, légèrement ternies par le mélange de terres grises qu'il traverse et qu'il creuse , et nous entendions, de moment en moment, d'éclats les falaises qui s'écroulaient dans son cours : les rochers sont à pic , mais il les remplit jusqu'au sommet de joncs et des arbres dont ils sont couverts. Les arbres , à chaque instant minés par les eaux , se font pendre et traîner leurs racines ; souvent renversés eux-mêmes , et manquant d'appui dans le sol qui s'éboule, ils penchent sur les eaux avec leurs rameaux et toutes leurs feuilles, qui y flottent et lancent comme des arches de verdure d'un bord à l'autre. De temps en temps un de ces arbres est emporté avec la portion du sol qui le soutient, et vogue tout feuillé sur le fleuve avec

ses lianes attachées et accrochées à ses branches, ses nauts submergés, et ses oiseaux encore perchés sur ses rameaux : nous en vîmes passer plusieurs, pendant le peu d'heures que nous restâmes dans cette charmante oasis. La forêt suit toutes les sinuosités du Jourdain, et lui tresse partout une perpétuelle guirlande de rameaux et de feuilles qui remuent dans l'eau, et font murmurer ses vagues agitées. Une innombrable quantité d'oiseaux habitent ces bords impénétrables. Les Arabes nous avertissent de ne pas marcher sans nos armes, et de ne nous avancer qu'avec précaution, parce que ces épais taillis sont le repaire de quelques lions, de panthères et de chats-tigres. Nous n'en vîmes aucun, mais nous entendîmes souvent dans l'ombre du feuillage des rugissements et des bruits semblables à ceux que font les grands animaux en parcourant les profondeurs des bois. Nous parcourûmes, pendant une ou deux heures, les parties accessibles du rivage de ce beau fleuve. Dans quelques endroits, les Arabes des tribus sauvages des montagnes de l'Arabie Pétrée, au pied desquelles nous étions, avaient incendié la forêt, pour y pénétrer ou pour enlever du bois : il y restait une grande quantité de troncs, calcinés seulement par l'écoulee : mais les jets nouveaux avaient poussé autour des arbres brûlés, et les plantes grimpantes de ce sol fertile avaient déjà tellement enlacé les arbres morts et les arbres jeunes, que la forêt en était plus étrange, sans en être moins vaste et moins

uriantes. Nous cueillîmes une ample provision de branches de saules, de peupliers, de tous les arbres à longue tige et à belle écorce, dont j'ignore les noms, pour en faire des présents à nos amis d'Égypte, et nous rejoignîmes le camp que nos Arabes avaient changé de place pendant notre excursion au bord du fleuve.

Nous avions découvert un site encore plus gracieux que le premier, plus propre à dresser nos tentes, que tous ceux que nous venions de parcourir : c'était une pelouse d'une herbe aussi fine et aussi touffue que si elle avait été broutée par un troupeau de moutons. Ça et là, disséminés sur cette pelouse, quelques arbustes à large feuille, quelques jeunes touffes de platanes et de sycomores jetaient une tache d'ombre sur le sol. Le Jourdain, dont le cours n'était qu'à vingt pas, avait creusé un petit golfe peu profond dans le milieu de la clairière, et ses eaux venaient y tourner aux pieds de deux ou trois grands peupliers. Une pente accessible menait jusqu'au fleuve et nous permettait d'y conduire un à un nos chevaux altérés et d'aller nous y baigner nous-mêmes. Nous dressâmes là nos deux tentes, et nous y fîmes la sieste du jour.

Le jour suivant, 2 novembre, nous continuâmes notre route, tirant vers les plus hautes montagnes d'Arabie Pétrée, quittant et retrouvant le Jourdain, selon les sinuosités de son cours, et nous rapprochant de la mer Morte. Il y a, non loin du cours

du fleuve, dans un endroit du désert que je ne saurais comment désigner, les restes encore imposants d'un château des croisés, bâti par eux, apparemment pour garder cette route. Cette mesure est inhabitée, et peut servir au contraire à abriter les Arabes en embuscade pour dépouiller les caravanes. Elle produit, au milieu de ces vagues de sable, l'effet d'une carcasse de vaisseau abandonnée sur l'horizon de la mer. En approchant de la mer Morte, les ondulations de terrain diminuent; la pente incline insensiblement vers le rivage; le sable devient spongieux, et les chevaux, enfonçant à chaque pas, avancent péniblement. Quand nous aperçûmes enfin la réverbération des flots, nous ne pûmes contenir notre impatience; nous partîmes au galop pour nous précipiter dans les premières vagues qui dormaient devant nous, brillantes comme du plomb fondu, sur le sable. Le scheik de Jéricho et ses Arabes qui nous suivaient toujours, croyant que nous voulions courir le djérid avec eux, partirent alors en même temps en tout sens dans la plaine, et, revenant sur nous en poussant des cris, brandissaient leurs longues lances de roseaux comme s'ils eussent voulu nous percer; puis, arrêtant court leurs chevaux et les renversant sur leurs jarrets, ils nous laissaient passer et repartaient de nouveau pour revenir encore. J'arrivai le premier, grâce à la vitesse de mon cheval turcoman; mais à trente ou quarante pas des flots, le lit de sable mêlé de terre est tellement humide et d'un fond si marécageux, que mon che-

ait jusqu'au ventre et que je craignis  
outi. Je revins sur mes pas; et, descen-  
val, nous nous approchâmes à pied du  
mer Morte a été décrite par plusieurs  
Je n'ai noté ni son poids spécifique, ni  
é de sel relative que ses eaux contien-  
était pas de la science ou de la critique  
ais y chercher. J'y venais simplement  
le était sur ma route, parce qu'elle était  
l'un désert fameux, fameuse elle-même  
etissement des villes qui s'élevèrent jadis  
yais s'étendre ses flots immobiles. Ses  
plats du côté du levant et du couchant;  
au midi, les hautes montagnes de Judée  
l'encadrent, et descendent presque jus-  
ts. Celles d'Arabie cependant s'en éloi-  
u plus, surtout du côté de l'embouchure  
n où nous étions alors. Ces bords sont  
t déserts; l'air y est infect et malsain.  
rouvâmes nous-mêmes l'influence pen-  
rs que nous passâmes dans ce désert.  
pesanteur de tête et un sentiment fé-  
lteignit tous et ne nous abandonna qu'en  
te atmosphère. On n'y aperçoit pas d'île.  
au coucher du soleil, du haut d'un mon-  
ble, je crus en distinguer deux à l'ex-  
horizon, du côté de l'Idumée. Les Ara-  
vent rien. La mer a, dans cette partie,  
ente lieues de long, et ils ne s'aventurent  
ivre si loin son rivage. Aucun voyageur



n'a jamais pu tenter une circumnavigation de la mer Morte ; elle n'a même jamais été vue par son autre extrémité, ni par ses deux rivages de Judée et d'Arabie. Nous sommes, je crois, les premiers qui ayons pu, en toute liberté, l'explorer sous les trois faces ; et si nous avions eu à nous un peu plus de temps à dépenser, rien ne nous eût empêchés de faire venir des planches de sapin du Liban, de Jérusalem ou de Jaffa, de faire construire sur les lieux une chaloupe et de visiter en paix toutes les côtes de cette méditerranée merveilleuse. Les Arabes, qui ne laissent pas ordinairement approcher les voyageurs, et dont les préjugés s'opposent à ce que personne tente de naviguer sur cette mer, étaient alors tellement dévoués à nos moindres volontés, qu'ils n'auraient mis nul obstacle à notre tentative. Je l'aurais certainement exécutée si j'avais pu prévoir l'accueil que ces Arabes nous firent. — Mais il était trop tard ; il aurait fallu renvoyer à Jérusalem, faire venir des charpentiers pour construire la barque ; tout cela nous eût pris, avec la navigation, au moins trois semaines, et nos jours étaient comptés. J'y renonçai donc, non sans peine. Un voyageur, dans les mêmes circonstances que moi, pourrai facilement l'accomplir, et jeter sur ce phénomène naturel, et sur cette question géographique, les lumières que la critique et la science sollicitent depuis si longtemps.

L'aspect de la mer Morte n'est ni triste, ni funèbre, excepté à la pensée. A l'œil, c'est un lac éblouis-

et la nappe immense et argentée répercute  
e et le ciel, comme une glace de Venise;  
agnes, aux belles coupes, jettent leur om-  
te sur ses bords. On dit qu'il n'y a ni pois-  
son sein, ni oiseaux sur ses rives. Je n'en  
je n'y vis ni procellaria, ni mouettes, ni  
oiseaux blancs, semblables à des colom-  
nes, qui nagent tout le jour sur les vagues  
de Syrie, et accompagnent les caïques sur  
ore ; mais à quelques centaines de pas de  
orte, je tirai et tuai des oiseaux semblables  
iards sauvages, qui se levaient des bords  
eux du Jourdain. Si l'air de la mer était  
our eux, ils ne viendraient pas si près af-  
es vapeurs méphitiques. Je n'aperçus pas  
ces ruines de villes englouties que l'on voit,  
peu de profondeur sous les vagues. Les  
qui m'accompagnaient prétendent qu'on  
ivre quelquefois. Je suivis longtemps les  
cette mer, tantôt du côté de l'Arabie où est  
bure du Jourdain (ce fleuve est là, vérita-  
comme les voyageurs le décrivent, une  
au sale dans un lit de boue), tantôt du côté  
agnes de Judée, où les rivages s'élèvent et  
quelquefois la forme des légères dunes de  
La nappe d'eau nous offrit partout le même  
éclat, azur et immobilité. Les hommes ont  
servé la faculté que Dieu leur donna dans  
e, d'appeler les choses par leurs noms.  
r est belle ; elle étincelle, elle inonde, de


la réflexion de ses eaux, l'immense désert couvre: elle attire l'œil. elle émeut la pensée elle est morte; le mouvement et le bruit plus : ses ondes. trop lourdes pour le vent déroulent pas en vagues sonores, et jamais cette ceinture de son écume ne joue sur les bords de ses bords : c'est une mer pétrifiée. Comment s'est-elle formée? Apparemment, comme d'habitude et comme dit la vraisemblance, vaste chaînes volcaniques qui s'étendent de Jérusalem à Mésopotamie, et du Liban à l'Idumée, une fissure se sera ouvert dans son sein, au temps où se peuplaient sa plaine. Les villes auront été englouties par le tremblement de terre : le Jourdain qui coulait à toute probabilité, courait alors à travers les monts, et allait se jeter dans la mer Rouge, arriva à coup par les monticules volcaniques sortant de terre, et s'engouffrant dans les cratères de Sodome et de Gomorre, aura formé cette mer couverte par le sel, le soufre et le bitume, aliments d'ordures ordinaires des volcans : voilà le fait et la vraisemblance. Cela n'ajoute ni ne retranche rien à la gloire de cette souveraine et éternelle volonté. Les uns appellent miracle. et que les autres appellent nature; nature et miracle n'est-ce pas tout un? l'univers est-il autre chose que miracle et miracle est de tous les moments?

— *Même date.* — Nous revenons par le côté septentrional de la mer Morte, du côté de la vi

**Saint-Saba.** Le désert est beaucoup plus accidenté dans cette partie : il est labouré de vagues de terre et de sable énormes, qu'il nous faut à tout moment tourner ou franchir. La file de notre caravane se dessine onduleusement sur le dos de ces vagues, comme une longue flotte sur une grosse mer, dont on aperçoit tour à tour et dont on perd les différents bâtiments dans les plis de la vague. Après trois heures de route, quelquefois sur de petites plaines unies où nous courons au galop, quelquefois sur le bord de profonds ravins de sable où roulent quelques-uns de nos chevaux, nous apercevons devant nous la fumée des maisons de Jéricho. Les Arabes se détachent et s'enfuient vers cette fumée. Deux seulement restent avec nous pour nous montrer la route. En approchant de Jéricho, les principaux d'entre les Arabes reviennent au-devant de nous. Nous campons au milieu d'un champ ombragé de quelques palmiers et où coule une petite rivière. Nos tentes sont promptement dressées, et nous trouvons un souper préparé, grâce aux présents de tout genre que les Arabes ont apportés à notre camp. L'Arabe qui montait le beau cheval que je désirais emmener, avait paru admirer lui-même le cheval turcoman que j'avais monté la veille. La conversation amenée habilement sur nos chevaux mutuels, ils font l'éloge de plusieurs des miens. Je lui propose de changer le sien contre le cheval turcoman ; nous débattons toute la soirée sur le sur-plus à donner par moi : rien ne se décide encore.

A chaque fois que j'arrive à son prix, il témoigne une si grande douleur de se détacher de son cheval, que nous allons nous coucher sans conclure. Le lendemain, au moment du départ, tous les chevaux déjà bridés et montés, je lui fais encore quelques avances. Il se détermine enfin à monter lui-même mon cheval turcoman, il le galope à travers la plaine : séduit par les brillantes qualités de l'animal, il m'envoie le sien par son fils. Je lui remets neuf cents piastres, je monte le cheval et je pars. Toute la tribu semble le voir partir avec regret : les enfants lui parlaient, les femmes le montraient du doigt, le scheik revenait sans cesse le regarder et lui faire certains signes cabalistiques, que les Arabes ont toujours la précaution de faire aux chevaux qu'ils vendent ou qu'ils achètent. L'animal lui-même semblait comprendre la séparation, et baissait tristement sa tête ombragée d'une superbe crinière, en regardant à droite et à gauche le désert d'un oeil triste et inquiet. L'oeil des chevaux arabes est une langue tout entière. Par leur bel oeil, dont la prunelle de feu se détache du blanc large et marbré de sang de l'orbite, ils disent et comprennent tout.

J'avais cessé, depuis quelques jours, de monter celui de mes chevaux que je préférais à tous les autres. Par suite des innombrables superstitions arabes, il y a soixante et dix signes bons ou mauvais pour l'horoscope d'un cheval, et c'est une science que possèdent presque tous les hommes du désert.



Le cheval dont je parle, et que j'avais appelé Liban, parce que je l'avais acheté dans ces montagnes, était un jeune et superbe étalon, grand, fort, courageux, infatigable et sage, et à qui je n'ai jamais reconnu l'ombre d'un vice pendant quinze mois que je l'ai monté ; mais il avait sur le poitrail, sous la disposition accidentelle de son beau poil gris cendré, un de ces épis que les Arabes ont mis au nombre des signes funestes. J'en avais été prévenu en l'achetant, mais je l'avais acquis par ce raisonnement bien simple et à leur portée, qu'un signe funeste pour un mahométan était un signe favorable pour un chrétien. Ils n'avaient trouvé rien à répondre, et je montais Liban toutes les fois que j'avais à faire des journées de route plus longues ou plus mauvaises que les autres. Lorsque nous approchions d'une ville ou d'une tribu, et que l'on venait au-devant de la caravane, les Arabes ou les Turcs, frappés de la beauté et de la vigueur de Liban, commençaient par me faire compliment et par l'admirer avec l'œil de l'envie ; mais après quelques moments d'admiration, le signe fatal, qui était cependant un peu couvert par le collier de soie et l'amulette suspendus au cou, que tout cheval porte toujours, venait à se découvrir, et les Arabes, s'approchant de moi, changeaient de figure, prenaient l'air grave et affligé, et me faisaient signe de ne plus monter ce cheval. Cela était peu important en Syrie ; mais dans la Judée et dans les tribus du désert, je craignais que cela ne portât atteinte à ma

considération et ne détruisit le respect et le prestige d'obéissance qui nous entouraient. Je cessai donc de le monter, et on le menait en main à sa suite. Je ne doute pas que nous n'ayons dû à la grande part de la déférence et de la crainte de nous fûmes environnés, à la beauté des douze ou quinze chevaux arabes que nous montions ou nous suivaient. Un cheval en Arabie, c'est la fortune d'un homme : cela suppose tout, cela tient lieu de tout : ils prenaient une haute idée du Franc qui possédait tant de chevaux, aussi bien que ceux de leur scheik et que les chevaux du pacha.

Nous revenons à Jérusalem par cette même vallée que nous avons traversée de nuit en arrivant. Avant d'entrer dans la première gorge des montagnes, sur un beau et large plateau qui domine la plaine, nous voyons des traces évidentes d'anciennes constructions, et nous supposons que c'est le véritable emplacement de l'ancienne Jéricho. Il a fallu de grands progrès de civilisation pour fonder les villes dans les plaines. On ne se trompe jamais en cherchant les villes antiques sur les hauteurs.

C'est dans cette gorge que la parabole touchante du Samaritain place la scène du meurtre et de la charité. Il paraît que, dès le temps de l'Évangile, ces vallées étaient en mauvaise renommée.

Journée fatigante par la monotonie de quatre heures de route et par l'excessive ardeur du soleil réverbéré par les flancs escarpés des vallées ;

Ne rencontrons personne dans ces quatorze heures, qu'un berger arabe qui paissait un innombrable troupeau de chèvres noires, sur la croupe d'une colline.

— 2 novembre 1832. *Campé auprès de la Piscine de Salomon, sous les murs de Jérusalem.* — Nous voulions consacrer une journée à la prière dans ce lieu vers lequel tous les chrétiens se tournent en priant, comme les mahométans se tournent vers la Mecque. Nous engageâmes le religieux qui faisait seul les fonctions de curé à Jérusalem, à célébrer, pour nos parents vivants et morts, pour nos amis de tous les temps et de tous les lieux, pour nous-mêmes enfin, la commémoration du grand et douloureux sacrifice qui avait arrosé cette terre du sang du juste pour y faire germer la charité et l'espérance; nous y assistâmes tous dans les sentiments que nos souvenirs, nos douleurs, nos pertes, nos désirs et nos mesures diverses de piété et de croyance, nous inspiraient à chacun; nous choisîmes pour temple et pour autel la grotte de Gethsemani, dans le creux de la vallée de Josaphat; c'est dans cette caverne du pied du mont des Oliviers, que le Christ se retirait, suivant les traditions, pour échapper quelquefois à la persécution de ses ennemis et à l'importunité de ses disciples; c'est là qu'il s'entretenait avec ses pensées célestes et qu'il demandait à son père que le calice trop amer qu'il avait rempli lui-même, comme nous remplis-



sons tous le nôtre, passât loin de ses lèvres, là qu'il dit à ses trois amis, la veille de se coucher, de rester à l'écart et de ne pas s'endormir, fut obligé de les réveiller trois fois, tant la charité humaine est prompt à s'associer. Là enfin qu'il passa ces heures terribles de lutte ineffable entre la vie et la mort, entre la volonté et l'instinct, entre l'âme qui veut et la matière qui résiste parce qu'elle est, c'est là qu'il versa le sang et l'eau, et qu'il combattit avec lui-même sans que la conscience l'intelligence donnât la paix à ses pensées. Ces paroles finales, ces paroles qui résument l'homme et tout Dieu, ces paroles qui contiennent la sagesse de tous les sages, et qui peuvent être l'építaphe de toutes les vies, et l'unique de toutes les choses créées : **Moriturus erat, ut vos liberem, et non la meam**


Le site de cette grotte, creusée dans le Cédron, est un des sites les plus probablement justifiés par l'aspect des lieux, de ceux que la pieuse crédulité populaire a assignés à une des scènes du drame évangélique ; là la vallée assise à l'ombre de la montagne, cachée sous les murs de la ville, le creux profond et vraisemblablement alors le plus désert, où le Christ, qui devait avoir des hommes pour ennemis, parce qu'il venait à briser tous leurs mensonges, dut chercher quel qu'un pour un abri et se recueillir en lui-même pour



pour prier et pour souffrir ! Le torrent impur du Cédron coule à quelques pas. Ce n'était alors qu'un gout de Jérusalem ; la colline des Oliviers s'y replie pour se joindre avec les collines qui portent le tombeau des rois, et forme là comme un coude enfoncé, où des masses d'oliviers, de térébinthes et de figuiers, et ces arbres fruitiers que le pauvre peuple cultive toujours, dans la poussière même du rocher, aux alentours d'une grande ville, devaient cacher l'entrée de la grotte ; de plus ce site ne fut pas remué et rendu méconnaissable par les ruines qui ensevelirent Jérusalem. Les disciples qui avaient veillé et prié avec le Christ purent revenir et dire, en marquant le rocher et les arbres : C'était là ! Une vallée ne s'efface pas comme une rue, et le moindre rocher dure plus que le plus magnifique des temples.

La grotte de Gethsemani et le rocher qui la couvre sont entourés maintenant des murs d'une petite chapelle fermée à clef, et dont la clef reste entre les mains des religieux latins de Jérusalem. Cette grotte et les sept oliviers du champ voisin leur appartiennent ; la porte, taillée dans le roc, ouvre sur la cour d'un autre pieux sanctuaire, que l'on appelle le Tombeau de la Vierge ; celle-ci appartient aux Grecs ; la grotte est profonde et haute, et divisée en deux cavités qui communiquent par une espèce de portique souterrain. Il y a plusieurs autels taillés aussi dans la roche vive ; on n'a pas défiguré ce sanctuaire donné par la nature, par

autant d'ornements artificiels que tous les sanctuaires du Saint-Sépulcre ; la voûte les parois sont le rocher même, suintant comme des larmes, l'humidité caverneuse terre qui l'enveloppe ; on a seulement : au-dessus de chaque autel, une mauvaise représentation en lames de cuivre peintes couleurs et de grandeur naturelle, de la scène de l'Christ, avec les anges qui lui présentent de la mort ; si l'on arrachait ces mauvaises qui détruisent celles que l'imagination aime à se créer dans l'ombre de cette grotte, on laisserait les regards mouillés de larmes librement et sans images sensibles verser dont cette nuit est pleine, cette grotte serait intacte et la plus religieuse relique des cieux de Sion ; mais il faut que les hommes gâtent un peu tout ce qu'ils touchent ! Hélas ! s'ils ont altéré et gâté seulement les pierres et les peintures de ces scènes visibles ! Mais que n'ont-ils pas fait de ces dogmes, des doctrines, des exemples, de la religion de raison, de simplicité, d'amour, de charité, que le fils de l'homme leur avait données au prix de son sang ! Quand Dieu permet que la vérité tombe sur la terre, les hommes commencent par maudire et par lapider celui qui l'apporte ; puis ils s'emparent de cette vérité qu'ils n'ont pu avoir avec lui parce qu'elle est immortelle ; c'est pour eux une paille, c'est leur héritage ; mais, comme elle est précieuse que les malfaiteurs enlèvent a



Éléste, ils l'enchâssent dans tant d'erreurs qu'elle levient méconnaissable, jusqu'à ce que le jour brille de nouveau sur elle, et que, séparant après les siècles le diamant de son entourage, la sagesse dise : Voilà le vrai, voilà le faux ; ceci est la vérité, ceci est l'erreur ! voilà pourquoi toutes les religions ont deux natures dont l'association étonne les esprits : une nature populaire, miracles, légendes, superstitions honteuses, alliage impur dont les siècles d'ignorance et de ténèbres mêlent et ternissent la pensée du ciel ; une nature rationnelle et philosophique que l'on découvre éclatante et immuable en effaçant de la main la rouille humaine, et qui, présentée au jour éternel et incorruptible, qui est la raison, la réfléchit pure et entière, et éclaire toute chose et toute intelligence de cette lumière de vérité et d'amour au fond de laquelle on voit et l'on aime *l'Être évident*, Dieu !

— *Même date.* — Il reste, non loin de la grotte de Gethsemani, un petit coin de terre ombragé encore par sept oliviers, que les traditions populaires assignent comme les mêmes arbres sous lesquels Jésus se coucha et pleura. Ces oliviers, en effet, portent réellement sur leurs troncs et sur leurs immenses racines, la date des dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis cette grande nuit. Ces troncs sont énormes et formés, comme tous ceux des vieux oliviers, d'un grand nombre de tiges qui semblent s'être incorporées à l'arbre, sous la même écorce,



une pieuse discrétion, et nous en  
poches pour les apporter en relique  
à nos amis. Je conçois qu'il est  
chrétienne de prier, en roulant d  
noyaux d'olives de ces arbres doi  
féconda peut-être les racines de s  
il pria lui-même, pour la dernière  
Si ce ne sont pas les mêmes tronc  
blement des rejetons de ces ar  
rien ne prouve que ce ne soient p  
les mêmes souches. J'ai parcouru  
du monde où croît l'olivier; cet  
cles, et nulle part je n'en ai trou  
quoique plantés dans un sol ro  
J'ai bien vu, sur le sommet du l  
que les traditions arabes reporter  
Salomon. Il n'y a là rien d'impos  
donné à certains végétaux plus  
empire; certains chênes ont vu

gnée de poussière qu'elles lui empruntent tour à tour. Ceci n'est pas une marque de mépris de la création pour nous. L'importance relative des êtres ne se mesure pas à la durée, mais à l'intensité de leur existence. Il y a plus de vie dans une heure de pensée, de contemplation, de prière ou d'amour, que dans une existence tout entière d'homme purement physique. Il y a plus de vie dans une pensée qui parcourt le monde et monte au ciel dans un espace de temps inappréciable, dans le millionième d'une seconde, que dans les dix-huit siècles de végétation des oliviers que je touche, ou dans les deux mille cinq cents ans des cèdres de Salomon.

— *Même date.* — Déjeuné, assis sur les marches de la fontaine de Siloé. Écrit quelques vers, déchiré et jeté les lambeaux dans la source. La parole est une arme ébréchée. Les plus beaux vers sont ceux qu'on ne peut pas écrire. Les mots de toute langue sont incomplets, et chaque jour le cœur de l'homme trouve, dans les nuances de ses sentiments, et l'imagination dans les impressions de la nature visible, des choses que la bouche ne peut exprimer, faute de mots. Le cœur et la pensée de l'homme sont un musicien forcé de jouer une musique infinie sur un clavier qui n'a que quelques notes. Il vaut mieux se taire. Le silence est une belle poésie dans certains moments. L'esprit l'entend et Dieu la comprend : c'est assez.

— *Même date.* — En remontant la vallée du saphat, je passe auprès du sépulcre (C'est un bloc de rocher, taillé dans le flanc de la montagne de Silhoa, et qui n'est pas du roc primitif qui lui sert de base. Il a trente pieds d'élévation, et vingt de largeur sur ses faces. Je le dis au hasard, car je n'ai rien : la toise ne sert qu'à l'architecte. C'est une base carrée avec une porte grecque au lieu, corniche corinthienne, portant pyramidale au sommet. Nul caractère romain ni grec y paraît. C'est une œuvre grave, bizarre, monumentale et neuve, comme les monuments égyptiens. Les Juifs n'ont pas d'architecture propre. Ils empruntèrent à la Grèce, mais, je crois, surtout aux Perses, la clef de tout est aux Indes ; la génération des arts et des lettres me semble remonter là. L'Assyrie, la Chaldée, la Mésopotamie, la Syrie, les grandes villes du désert, comme Babylone, puis l'Égypte, puis les îles, comme Chypre, puis l'Étrurie, puis Rome ; puis le christianisme, couvé d'abstraction par la philosophie platonicienne, ensuite par l'ignorance du moyen âge, a enfanté notre civilisation et nos arts modernes. Nous sommes encore à peine à l'âge de la virilité. Un jour nouveau dans la pensée, dans les formes, dans les arts, sortira, probablement au dix-neuvième siècle, de la grande ruine du moyen âge que nous assistons. On sent que le monde m

;, dont l'enfantement se fera dans les con-  
et la douleur; la parole écrite et multipliée  
resse, en portant la discussion, la critique  
nen sur tout, en appelant la lumière de  
s intelligences sur chaque point de fait ou  
station dans le monde, amène invincible-  
ge de raison pour l'humanité, la révélation  
ar tous ; — la réverbération de la lumière  
qui est raison et religion, par tous les cen-  
l'humanité. — On ferait un beau livre de  
e de l'esprit divin dans les différentes pha-  
humanité ; de l'histoire de la divinité dans  
e, où l'on trouverait ce principe religieux  
d'abord dans les premiers temps connus  
humanité par les instincts et par les impul-  
eugles ; puis chantant par la voix des poë-  
*ns divinior* ; puis se manifestant sur les  
es législateurs, ou dans les initiations mys-  
s des théocraties indiennes, égyptiennes,  
ues. Lorsque ses formes mythologiques  
rissent de l'esprit humain, usées par le  
épuisées par la crédulité des hommes, on  
it, disséminé et épars dans les grandes éco-  
osophiques de la Grèce et de l'Asie-Mineure  
es sectes pythagoriciennes, chercher en vain  
boles universels jusqu'à ce que le christia-  
ésumât toute vérité spéculative et contestée  
leux grandes vérités pratiques et incontes-  
adoration d'un Dieu unique ; charité et fra-  
entre tous les hommes. Le christianisme



par des mystères surabondants  
loppé, et à confondre ses divines  
de la religieuse raison qu'il a fait  
et élevée si haut sur l'horizon de

— *Même date.* — Un peu au-  
sance de la vallée du Cédron, au  
lem, nous traversâmes quelque  
terre rougeâtre et plus fertile, et  
d'oliviers. A environ cinq cents p  
nous trouvâmes au bord d'une p  
nous y descendîmes. A gauche  
richement sculpté, s'étendait dai  
de la carrière, et laissait voir au-  
ouverture à demi fermée par la  
éboulées. Un homme pouvait à p  
rampant. Nous y pénétrâmes; mai  
vions ni briquets ni torches, nous  
tôt et ne visitâmes pas les cham  
c'étaient les sépulcres des rois. La

— 3 novembre 1832. — La peste, qui ravage plus en plus Jérusalem et les environs, ne nous met pas d'entrer dans Bethléem dont le couvent et sanctuaire sont fermés. Nous montons cependant à cheval dans la soirée ; et après avoir traversé un plateau d'environ deux lieues, qui règne à l'orient de Jérusalem, nous arrivons sur une hauteur à peu de distance de Bethléem et d'où l'on découvre parfaitement toute cette petite ville. A peine y étions-nous assis, qu'une nombreuse caravane d'Arabes bethléémites arrive et demande d'être présentée. Après les compliments d'usage, ils me disent qu'ils sont députés auprès de moi par la population de Bethléem pour me prier de leur faire diminuer l'impôt dont Ibrahim-Pacha a frappé la ville ; qu'ils savent, par la renommée et par l'influence d'Arabes d'Abougosh, leur chef, qu'Ibrahim-Pacha est mon ami et ne me refusera certainement, si je sollicite son indulgence pour eux. Comme les Arabes bethléémites sont la plus détestable race de ces contrées, toujours en guerre avec leurs voisins, toujours rançonnant le couvent latin de Bethléem, je leur réponds avec gravité, en leur faisant de sévères reproches sur leurs rapines, que j'aurai égard à leur requête et que je la présenterai au pacha, mais à condition qu'ils respecteront les chrétiens, les pèlerins et surtout les couvents de Bethléem et du désert de Saint-Jean ; et que s'ils permettent la moindre violation de domicile à l'égard de ces pauvres religieux, la résolution d'I-

brahim est de les exterminer jusqu'au  
de les chasser dans les déserts de l'Arabie.  
J'ajoute, et ceci semble leur faire une  
sion, que si les forces d'Ibrahim-Pacha  
pas, les pachas de l'Europe sont déci  
eux-mêmes, et à les mettre à la raison  
dant, je les engage à payer le tribu  
jour-là jusqu'au jour de mon départ,  
stamment à ma suite, malgré toutes m  
pour les congédier, un certain nombre  
bédouins de Bethléem, d'Hébron et  
Saint-Jean, qui ne cessaient de m'in  
la réduction du tribut. Rentré au ca  
vallée de la piscine de Salomon, sous  
Sion, je reçois la visite d'Abougosh, q  
son oncle et son frère s'informer de m  
Je lui donne le café et la pipe, et nous  
heure à la porte de ma tente, assis cha  
olivier.

— *Même date.* — Un courrier de Jaffa  
des lettres d'Europe et de Bayruth, et  
sous les remparts de Jérusalem. Ces  
rassurent sur la santé de ma fille ; r  
elle ajoute au bas de la lettre de sa mè  
veut pas absolument que j'aille en É  
moment, je change ma marche ; je cont  
caravane de chameaux à El-Arish, et  
mine à revenir par la côte de Syrie.  
nos tentes ; j'envoie un présent de cin

Pres au couvent en outre des quinze cents piastres que j'ai payées pour chapelets, reliques, crucifix, etc., et nous prenons de nouveau la route du désert de Saint-Jean.

L'aspect général des environs de Jérusalem peut se peindre en deux mots : montagnes sans ombre, vallées sans eau, terre sans verdure, rochers sans terre et sans grandiose ; quelques blocs de pierre grise perçant la terre friable et crevassée ; de temps en temps un figuier auprès, une gazelle ou un chameau se glissant furtivement entre les brisures de la roche ; quelques plants de vigne rampant sur la cendre grise ou rougeâtre du sol ; de loin en loin un bouquet de pâles oliviers jetant une petite tache d'ombre sur les flancs escarpés d'une colline ; à l'horizon, un térébinthe ou un noir caroubier se détachant triste et seul du bleu du ciel ; les murs et les tours grises des fortifications de la ville apparaissant de loin sur la crête de Sion : voilà la terre. Un ciel élevé, pur, net, profond, où jamais le moindre nuage ne flotte et ne se colore de la pourpre du soir et du matin. Du côté de l'Arabie, un large gouffre descendant entre les montagnes noires, et conduisant les regards jusqu'aux flots éblouissants de la mer Morte et à l'horizon violet des cimes des montagnes de Moab. Pas un souffle de vent murmurant dans les créneaux ou entre les branches sèches des oliviers ; pas un oiseau chantant ni un grillon criant dans le sillon sans herbe : un silence complet, éternel, dans la ville, sur les



en poussière, et d'heure en heure  
colique du muezzin criant l'heure  
narets, ou les lamentations cadencées  
turcs, accompagnant en longues  
aux différents cimetières qui en  
Jérusalem, où l'on vient visiter  
bien elle-même le tombeau d'un  
beau sans cyprès, sans inscriptions,  
dont on a brisé la pierre  
dres semblent recouvrir la terre  
deuil, de silence et de stérilité. Nos  
sieurs fois nos regards, en la qui  
chaque colline d'où nous pouvions  
core, et enfin nous vîmes, pour la  
couronne d'oliviers qui domine  
ce nom, et qui surnage longtemps  
après qu'on a perdu la ville de l'air  
même dans le ciel, et disparaître ces  
nes de fleurs pâles que l'on jette

Hier j'avais planté ma tente dans un champ rocheux, où croissaient quelques troncs d'oliviers noueux et rabougris, sous les murs de Jérusalem, à quelques centaines de pas de la tour de David, un peu au-dessus de la fontaine de Siloé qui coule encore sur les dalles usées de sa grotte, non loin du tombeau du poète-roi qui l'a si souvent chantée. Les hautes et noires terrasses qui portaient jadis le temple de Salomon, s'élevaient à ma gauche, couronnées par les trois coupoles bleues, et par les colonnettes légères et aériennes de la mosquée d'Omar, qui plane aujourd'hui sur les ruines de la maison de Jéhovah. — La ville de Jérusalem, ravagée par la peste, était tout inondée des rayons d'un soleil éblouissant répercutés sur ses mille dômes, sur ses marbres blancs, sur ses tours de pierre dorée, sur ses murailles polies par les siècles et par les vents salins du lac Asphaltite ; aucun bruit ne montait de son enceinte muette et morte comme la couche d'un agonisant : ses larges portes étaient ouvertes, et l'on apercevait de temps en temps le turban blanc et le manteau rouge du soldat arabe, gardien inutile de ces portes abandonnées : rien ne venait, rien ne sortait ; l'air du matin soulevait seul la poudre ondoyante des chemins, et faisait un moment l'illusion d'une caravane ; mais quand la bouffée de vent avait passé, quand elle était venue mourir en sifflant sur les créneaux de la tour des Pisans ou sur les trois palmiers de la maison de l'Alphe, la poussière retombait, le désert apparais-

sait de nouveau, et le pas d'aucun chameau, d'aucun mulet, ne retentissait sur les pavés de la ville. Seulement, de quart d'heure en quart d'heure, deux battants ferrés de toutes les portes de la ville se levaient, et nous voyions passer quelque chose que la peste venait d'achever, et que deux hommes portaient sur un brancard, aux tombes tout autour de nous. Quelquefois un turc, d'Arabes, d'Arméniens, accompagnait le mort et défilait en chantant des troncades d'oliviers; puis rentrait à pas lents dans la ville; plus souvent ils étaient seuls; et quand les deux esclaves creusé de quelques palmes le sable ou la terre de la colline, et couché le pestiféré dans son lit, ils s'asseyaient sur le tertre même, se penchaient d'élever, se partageaient les vêtements du mort, et allumant leurs longues pipes, ils se turent en silence, et regardaient la fumée de leurs pipes monter en légère colonne bleue, et se dissiper gracieusement dans l'air limpide, vif et frais de ces journées d'automne. A mes yeux, la vallée de Josaphat s'étendait comme un champ de pulcre; le Cédron tari la sillonnait d'une rature blanchâtre, toute semée de gros cailloux; les flancs des deux collines qui la cernent étaient blancs de tombes et de turbans sculptés avec un goût si banal des Osmanlis : un peu sur la colline des Oliviers s'affaissait et laissait traîner des chaînes éparses des cônes volcaniques



agnes nues de Jéricho et de Saint-Saba, l'horizon s'étend et se prolonger, comme une avenue lumineuse, entre des cimes de cyprès inégaux : le regard s'y jetait de lui-même, attiré par l'éclat azuré et plombé de la mer Morte, qui luisait aux pieds des degrés de ces montagnes ; et derrière, la chaîne même des montagnes de l'Arabie Pétrée bornait l'horizon. Mais borner n'est pas le mot, car ces montagnes semblaient transparentes comme le cristal, et l'on voyait ou l'on croyait voir au delà, un horizon vague et indéfini s'étendre encore, et nager dans les vapeurs ambiantes d'un air teint de pourpre et de céruse.

C'est l'heure de midi, l'heure où le muezzin épie le soleil sur la plus haute galerie du minaret, et chante l'heure et la prière de toutes les heures ; voix vivante, animée, qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante, bien supérieure, à mon avis, à la voix sans conscience de la cloche de nos cathédrales. Mes Arabes avaient donné l'orge, dans le sac de poil de chèvre, à mes chevaux attachés çà et là autour de ma tente, les pieds enchaînés à des anneaux de fer : ces beaux et doux animaux étaient immobiles, leur tête penchée et ombragée par leur langue crinière éparse, leur poil gris, luisant et fumant sous les rayons d'un soleil de plomb. Les hommes s'étaient rassemblés à l'ombre du plus large des oliviers ; ils avaient étendu sur la terre leurs nattes de Damas, et ils fumaient, en se contant des histoires du désert, ou en chantant des vers d'Antar.



Antar, ce type de l'Arabe errant, à la fois guerrier et poète, qui a écrit le désert dans ses poésies nationales, épique comme plaintif comme Job, amoureux comme philosophe comme Salomon ; ses vers, tantôt ils exaltent l'imagination de l'Arabe, tantôt ils la fument dans le nargu, tantôt ils saient en sons gutturaux dans le grougrougrou ; et quand le poète avait touché ou plus fort la corde sensible de ces hommes vagues, mais impressionnables, on entendait le murmure de leurs lèvres ; ils joignaient les mains au-dessus de leurs oreilles, la tête, ils s'écriaient : *Allah ! Allah !*

Plus tard, le souvenir de ces heures m'a fait à écouter ces vers que je ne pouvais comme fit rechercher avec soin quelques-unes des poésies arabes populaires, et surtout de celle d'Antar. Je parvins à m'en procurer un certain nombre, et je me les faisais traduire par un drogman pendant les soirées d'hiver que je passais dans le Liban. Je commençais moi-même un peu d'arabe, mais pas assez pour que mon interprète traduisait les morceaux en italien vulgaire, et je les traduisais à mot en français. Je conserve ces essais, inconnus en Europe et je les fais insérer dans ce volume. On verra que la poésie est partout, de tous les temps et de toutes les langues. Le poème d'Antar est, comme je



a poésie nationale de l'Arabe errant ; ce sont  
res saints de son imagination. Combien d'au-  
is encore n'ai-je pas vu des groupes de mes  
s, accroupis le soir autour du feu de mon  
tendre le cou, prêter l'oreille, diriger leurs  
ls de feu vers un de leurs compagnons qui  
écitait quelques passages de ces admirables  
s, tandis qu'un nuage de fumée s'élevant de  
pipes formait au-dessus de leurs têtes l'at-  
ière fantastique des songes, et que nos che-  
la tête penchée sur eux, semblaient eux-mê-  
tentifs à la voix monotone de leurs maîtres. Je  
yais non loin du cercle et j'écoutais aussi,  
ue je ne comprisse pas ; mais je comprenais  
de la voix, le jeu des physionomies, les fré-  
nents des auditeurs ; je savais que c'était de  
sie et je me figurais des récits touchants,  
tiques, merveilleux, que je me récitais à  
âme. C'est ainsi qu'en écoutant de la mu-  
mélodieuise ou passionnée, je crois entendre  
roles, et que la poésie de la langue chantée  
rèle et me parle la poésie de la langue écrite ;  
même tout dire ? je n'ai jamais lu de poésie  
rable à cette poésie que j'entendais dans la  
; inintelligible pour moi de ces Arabes ; l'i-  
ation dépassant toujours la réalité, je croyais  
endre la poésie primitive et patriarcale du  
; je voyais le chameau, le cheval, la gazelle ;  
ais l'oasis dressant ses têtes de palmiers d'un  
une au-dessus des dunes immenses de sable

rouge, les combats des guerriers et les jeunes arabes enlevées et reprises parmi la : reconnaissant leurs amants dans leurs libé Cela me rappelle que j'ai eu toujours plus à lire un poète étranger dans une détestable traduction que dans l'original même ; c'est l'original le plus beau laisse toujours quelque chose à désirer dans l'expression, et que la traduction ne fait qu'indiquer la pensée, poétique ; que l'imagination, brochant sur ce motif avec des paroles qu'elle suppose transparentes que l'idée, jouit d'un plaisir et qu'elle se crée à elle-même. L'infini est la pensée, elle le suppose dans l'expression ; le sens est ainsi infini. Il faut, pour se donner ce plaisir, être jusqu'à un certain point musicien ou poète, mais qui ne l'est pas ?


Antar, à la fois le héros et le poète d'Arabie errant, est peu connu de nous ; nous ne connaissons que son histoire ; nous ignorons même la date de son existence. Quelques savants prétendent qu'il vivait dans le sixième siècle de notre ère. Les traditions locales reportent sa vie bien plus tard. Antar, selon ces traditions empruntées en partie au poème, était un esclave nègre qui conquiert par ses exploits et par ses vertus, sa maîtresse Aba à force d'amour et d'honneur. Le poème d'Antar n'est pas, comme ce dernier, écrit entièrement en vers ; il est en prose poétique de l'arabe le plus pur et le plus c

entrecoupée de vers. Ce qu'il y a de singulier dans ce poème, c'est que la partie du récit écrite en prose est infiniment supérieure aux fragments lyriques qui y sont intercalés. La partie poétique y sent la recherche, l'affectation et la manière des littérateurs en décadence; rien au contraire n'est plus simple, plus naturel, plus véritablement passionné, que le récitatif. Tout ce que j'ai lu de poésies arabes, antiques ou modernes, participe plus ou moins de cette malheureuse recherche de la poésie d'Antar; ce sont, sinon des jeux de mots, du moins des jeux d'idées, des jeux d'images, plutôt faits pour amuser l'esprit que pour toucher le cœur. Il faut des siècles à l'art pour arriver à l'expression simple et sublime de la nature. Pour les Arabes, les vers ne sont encore qu'un ingénieux mode de badiner avec leur esprit ou avec leurs sentiments. L'exceptionne quelques poésies religieuses, écrites, il y a environ trente ans, par un évêque maronite du mont Liban : j'en rapporte quelques fragments lignes des lieux qui les ont inspirées et des sujets sacrés auxquels ce pieux cénobite avait exclusivement consacré son mâle génie. Ces poésies religieuses sont plus solennelles et plus intimes qu'aucune de celles que je connaisse en Europe; il y a quelque chose de l'accent de Job, de la grandeur de Salomon et de la mélancolie de David.

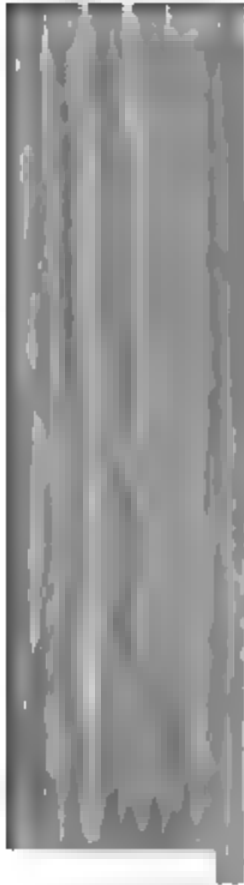
Je regrette qu'un orientaliste exercé ne traduise pas pour nous Antar tout entier; cela vaudrait mieux qu'un voyage, car rien ne réfléchit autant les mœurs

qu'un poëme ; cela rajeunit aussi nos propres inspirations par les couleurs si neuves qu'Antar a puisées dans ses solitudes ; cela serait , de plus , amusant comme l'Arioste, touchant comme le Tasse. Je ne puis douter que la poésie italienne de l'Arioste et du Tasse ne soit sœur des poésies arabes : la même alliance d'idées qui produisit l'Alhambra, Séville, Grenade, et quelques-unes de nos cathédrales, a produit la *Jérusalem* et les drames charmants du poëte de Reggio. Antar est plus intéressant que les *Mille et une Nuits*, parce qu'il est moins merveilleux. Tout l'intérêt est puisé dans le cœur de l'homme et dans les aventures vraies ou vraisemblables du héros et de son amante. Les Anglais ont une traduction presque complète de ce délicieux poëme ; nous n'en possédons que quelques beaux fragments disséminés dans nos revues littéraires. Le lecteur pourra à peine entrevoir, à travers les imperfections des morceaux placés à la fin de ce volume, les admirables beautés de l'original.

A quelques pas de moi, une jeune femme turque pleurait son mari, sur un de ces petits monuments de pierre blanche, dont toutes les collines, autour de Jérusalem, sont parsemées : elle paraissait à peine avoir dix-huit ou vingt ans, et je ne vis jamais une si ravissante image de la douleur. Son profil, que son voile rejeté en arrière me laissait entrevoir, avait la pureté de lignes des plus belles



lètes du Parthénon; mais en même temps la mollesse, la suavité et la gracieuse langueur des femmes de l'Asie, beauté bien plus féminine, bien plus amoureuse, bien plus fascinante pour le cœur que la beauté sévère et mâle des statues grecques; ses cheveux, d'un blond bronzé et doré comme le cuivre des statues antiques, couleur très-estimée dans ce pays du soleil, dont elle est comme un reflet permanent; ses cheveux, détachés de sa tête, tombaient autour d'elle, et balayaient littéralement le sol; sa poitrine était entièrement découverte, selon la coutume des femmes de cette partie de l'Arabie; et quand elle se baissait pour embrasser la pierre du turban, ou pour coller son oreille à la tombe, ses deux seins nus touchaient la terre, et creusaient leur moule dans la poussière, comme ce moule du beau sein d'Atala ensevelie, que le sable du sépulcre dessinait encore, dans l'admirable épopée de M. de Chateaubriand. Elle avait jonché de toutes sortes de fleurs le tombeau et la terre alentour; un beau tapis de Damas était étendu sous ses genoux; sur le tapis il y avait quelques vases de fleurs et une corbeille pleine de figues et de galettes d'orge, car cette femme devait passer la journée entière à pleurer ainsi. Un trou, creusé dans la terre, et qui était censé correspondre à l'oreille du mort, lui servait de porte-voix vers cet autre monde où dormait celui qu'elle venait visiter. Elle se penchait de moments en moments vers cette ouverture; elle y chantait des choses entremêlées de sanglots;



jusqu'à moi, mais nous ne pouvons  
saisir ou les rendre. Combien je  
de secrets de l'amour ou de la  
soupirs animés de toute la vie de  
chères l'une à l'autre, ces paroles et  
de larmes devaient contenir ! Oh  
pouvait jamais réveiller un mort  
reilles paroles. murmurées par un

À deux pas de cette femme, so  
toile noire soutenue par deux  
terre, pour servir de parasol, se  
fants jouaient avec trois esclaves n  
accroupies comme leur maîtresse  
recouvrait un tapis. Ces trois se  
trois jeunes et belles aussi, aux  
au profil aquilin des nègres de l'.  
groupées dans des attitudes dive  
statues tirées d'un seul bloc. L'un  
en terre, et tenait sur l'autre g  
fants qui tendait ses bras du côté

petit des enfants qu'elle essayait en vain d'endormir. Quand les sanglots de la jeune veuve arrivaient jusqu'aux enfants, ceux-ci se prenaient à pleurer, et les trois esclaves noires, après avoir répondu par un sanglot à celui de leur maîtresse, se mettaient à chanter des airs assoupissants et des paroles enfantines de leur pays, pour apaiser les deux enfants.

C'était un dimanche ; à deux cents pas de moi, derrière les murailles épaisses et hautes de Jérusalem, j'entendais sortir par bouffées, de la noire coupole du couvent grec, les échos éloignés et affaiblis de l'office des vêpres. Les hymnes et les psaumes de David s'élevaient après trois mille ans, rapportés par des voix étrangères et dans une langue nouvelle, sur ces mêmes collines qui les avaient inspirés ; et je voyais sur les terrasses du couvent quelques figures de vieux moines de Terre-Sainte, aller et venir, leur bréviaire à la main, et murmurant ces prières murmurées déjà par tant de siècles dans des langues et dans des rythmes divers.

Et moi, j'étais là aussi pour chanter toutes ces choses ; pour étudier les siècles à leur berceau ; pour remonter, jusqu'à sa source, le cours inconnu d'une civilisation, d'une religion ; pour m'inspirer de l'esprit des lieux et du sens caché des histoires et des monuments, sur ces bords qui furent le point de départ du monde moderne, et pour nourrir, d'une sagesse plus réelle et d'une philosophie plus vraie,



la poésie grave et pensée de l'époque où nous vivons !

Cette scène, jetée par hasard sous mes yeux, et recueillie dans un de mes mille souvenirs de voyages, me présenta les destinées et les phases presque complètes de toutes poésies : les trois esclaves noires berçant les enfants avec les chansons naïves et sans pensée de leur pays, la poésie pastorale et instructive de l'enfance des nations ; la jeune veuve turque pleurant son mari en chantant ses sanglots à la terre, la poésie élégiaque et passionnée, la poésie du cœur ; les soldats et les moines arabes récitant des fragments belliqueux, amoureux et merveilleux d'Antar, la poésie épique et guerrière des peuples nomades ou conquérants ; les moines grecs chantant les psaumes sur leurs terrasses solitaires, la poésie sacrée et lyrique des âges d'enthousiasme et de rénovation religieuse ; et moi, méditant sous ma tente et recueillant des vérités historiques ou des pensées sur toute la terre, la poésie de philosophie et de méditations, fille d'une époque où l'humanité s'étudie et se résume elle-même jusque dans les chants dont elle amuse ses loisirs.

Voilà la poésie tout entière dans le passé ; mais dans l'avenir, que sera-t-elle ? . . . . .

. . . . .

## GETHSEMANI ,

OU LA MORT DE JULIA <sup>1</sup>.

es la mamelle un homme de douleur ;  
ir, au lieu de sang, ne roule que des larmes,  
it, de ces pleurs Dieu m'a ravi les charmes,  
ifié les larmes dans mon cœur ;  
ime est mon miel, la tristesse est ma joie ;  
ict fraternel m'attache à tout cercueil ;  
nin ne m'arrête, à moins que je n'y voie  
lque ruine ou quelque deuil !

s des champs verts qu'un ciel pur entretienne,  
vallons s'ouvrant pour embrasser la mer,  
, et je me dis avec un rire amer :  
ur le bonheur, hélas ! et non la mienne !  
rit n'a d'écho qu'où l'on entend gémir,  
où l'on pleura mon âme a sa patrie,  
e de cendre et de larmes pétrie  
le lit où j'aime à dormir.

ez-vous pourquoi ? je ne pourrais le dire ;  
bime amer je remûrais les flots,

plaçons ici, avant que l'auteur quitte Jérusalem  
ottes de Gethsemani, qu'il vient de décrire, des  
l'écrivit quatorze mois après la perte de son unique  
ers dont la scène et les images se rapportent aux  
il vient de visiter. Ces vers, qu'il a bien voulu nous  
e d'insérer dans ce volume, n'ont jamais été pu-  
même lus par lui à aucun de ses amis les plus intimes.  
comprendra en les lisant. ( *Note de l'Éditeur.* )

Ma bouche, pour parler n'aurait que des sanglots,  
Mais déchirez ce cœur si vous voulez y lire.  
La mort dans chaque fibre a plongé le couteau,  
Ses battements ne sont que lentes agonies,  
Il n'est plein que de morts comme des gémonies;  
Toute mon âme est un tombeau !

Or, quand je fus aux bords où le Christ voulut naître,  
Je ne demandai pas les lieux sanctifiés  
Où les pauvres jetaient les palmes sous ses piés,  
Où le Verbe à sa voix se faisait reconnaître,  
Où l'Hosanna courait sur ses pas triomphants,  
Où sa main, qu'arrosaient les pleurs des saintes femmes  
Essuyant de son front la sueur et les flammes,  
Caressait les petits enfants ;

Conduisez-moi, mon père, à la place où l'on pleure !  
A ce jardin funèbre où l'homme de salut,  
Abandonné du père et des hommes, voulut  
Suer le sang et l'eau qu'on sue avant qu'on meure;  
Laissez-moi seul, allez, j'y veux sentir aussi  
Ce qu'il tient de douleur dans une heure infinie.  
Homme de désespoir, mon culte est l'agonie;  
Mon autel à moi, c'est ici !

Il est aux pieds poudreux du jardin des Olives,  
Sous l'ombre des remparts d'où s'écroula Sion,  
Un lieu d'où le soleil écarte tout rayon,  
Où le Cédron tari filtre entre ses deux rives ;  
Josaphat en sépulcre y creuse ses coteaux ;  
Au lieu d'herbe, la terre y germe des ruines ,  
Et des vieux troncs minés les traînantes racines  
Fendent les pierres des tombeaux.

Avre entre deux rocs la grotte ténébreuse  
Comme de douleur vint savourer la mort,  
Réveillant trois fois l'amitié qui s'endort,  
À ses amis : Veillez, l'heure est affreuse !  
Vire, en frémissant, croit encore étancher  
Le pavé sanglant les gouttes du calice,  
Moite sueur du fatal sacrifice  
Sue encore aux flancs du rocher.

Front dans mes deux mains, je m'assis sur la pierre,  
Faisant à ce qu'avait pensé ce front divin,  
Repassant en moi, de leur source à leur fin,  
Les larmes dont le cours a creusé ma carrière ;  
Je repris mes fardeaux et je les soulevai,  
Je comptai mes malheurs, mort à mort, vie à vie,  
Mais, dans un songe enfin mon âme fut ravie.  
Quel rêve, grand Dieu ! je rêvai !

J'avais laissé non loin, sous l'aile maternelle,  
Ma fille, mon enfant, mon souci, mon trésor ;  
Son front à chaque été s'accomplissait encor ;  
Mais son âme avait l'âge où le ciel les rappelle,  
Son image de l'œil ne pouvait s'effacer,  
Partout à son rayon sa trace était suivie,  
Et sans se retourner pour me porter envie,  
Nul père ne la vit passer.

C'était le seul débris de ma longue tempête,  
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,  
Une larme au départ, un baiser au retour,  
Pour mes foyers errants une éternelle fête ;  
C'était sur ma fenêtre un rayon de soleil,  
Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche,

Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,  
Une caresse à mon réveil !

C'était plus ; de ma mère, hélas ! c'était l'image,  
Son regard par ses yeux semblait me revenir,  
Par elle mon passé renaissait avenir,  
Mon bonheur n'avait fait que changer de visage,  
Sa voix était l'écho de dix ans de bonheur,  
Son pas dans la maison remplissait l'air de charmes,  
Son regard dans mes yeux faisait monter les larmes,  
Son sourire éclairait mon cœur.

Son front se nuançait à ma moindre pensée ;  
Toujours son bel œil bleu réfléchissait le mien ;  
Je voyais mes soucis teindre et mouiller le sien,  
Comme dans une eau claire une ombre est retracée.  
Mais tout ce qui montait de son cœur était doux,  
Et sa lèvre jamais n'avait un pli sévère  
Qu'en joignant ses deux mains dans les mains de sa mère  
Pour prier Dieu sur ses genoux !

Je rêvais qu'en ces lieux je l'avais amenée,  
Et que je la tenais belle sur mon genou ,  
L'un de mes bras portant ses pieds, l'autre son cou,  
Ma tête sur son front tendrement inclinée ;  
Ce front se renversant sur le bras paternel,  
Secouait l'or bruni de ses tresses soyeuses,  
Ses dents blanches brillaient sous ses lèvres rieuses  
Qu'entr'ouvrait leur rire éternel !

Pour me darder son cœur et pour puiser mon âme,  
Toujours vers moi, toujours ses regards se levaient,  
Et dans le doux rayon dont mes yeux la couvraient,

seul peut mesurer ce qu'il brillait de flamme ;  
ses lèvres ne savaient d'amour où se poser ,  
et les appelait comme un enfant qui joue ,  
et les faisait flotter de sa bouche à sa joue  
Qu'elle dérobait au baiser !

Je disais à Dieu dans ce cœur qu'elle enivre :  
Mon Dieu ! tant que ces yeux luiront autour de moi ,  
j'en aurai que des chants et des grâces pour toi ;  
Mais, cette vie en fleurs c'est assez de revivre ;  
Donne-lui ma part de tes dons les plus doux ,  
Fais-jeuille sous mes pas ses jours en espérance ,  
Prépare-lui sa couche, entr'ouvre-lui d'avance  
Les bras enchaînés d'un époux !

Et tout en m'enivrant de joie et de prière ,  
Mes regards et mon cœur ne s'apercevaient pas  
Que ce front devenait plus pesant sur mon bras ,  
Que ces pieds me glaçaient les mains, comme la pierre !  
Julia ! Julia ! d'où vient que tu pâlis ?  
Pourquoi ce front mouillé, cette couleur qui change ?  
Parle-moi ! souris-moi ! Pas de ces jeux, mon ange !  
Rouvre-moi ces yeux où je lis !

Mais le bleu du trépas cernait sa lèvre rose ,  
Son sourire y mourait, à peine commencé ,  
Son souffle raccourci devenait plus pressé ,  
Comme les battements d'une aile qui se pose ;  
Sur sa poitrine sur son cœur j'attendais ses élans ;  
Quand le dernier souffle eut enlevé son âme ,  
Mon cœur mourut en moi comme un fruit que la femme  
Porte mort et froid dans ses flancs !

Sur mes bras roidis, portant plus que ma vie ,

Tel qu'un homme qui marche après le coup mortel,  
Je me levai debout, je marchai vers l'autel  
Et j'étendis l'enfant sur la pierre attiédie ;  
Et ma lèvre à ses yeux fermés vint se coller,  
Et ce front déjà marbre était tout tiède encore,  
Comme la place au nid d'où l'oiseau d'une aurore  
Vient à peine de s'envoler !

Et je sentis ainsi, dans une heure éternelle,  
Passer des mers d'angoisse et des siècles d'horreur,  
Et la douleur combla la place où fut mon cœur,  
Et je dis à mon Dieu : Mon Dieu ! je n'avais qu'elle !  
Tous mes amours s'étaient noyés dans cet amour,  
Elle avait remplacé ceux que la mort retranche ;  
C'était l'unique fruit demeuré sur la branche  
Après les vents d'un mauvais jour.

C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,  
Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon ;  
Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,  
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.  
C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,  
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,  
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,  
Mon matin, mon soir et ma nuit ;

Le miroir où mon cœur s'aimait dans son image,  
Le plus pur de mes jours sur ce front arrêté,  
Un rayon permanent de ma félicité,  
Tous tes dons rassemblés, Seigneur, sur un visage ;  
Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,  
Yeux où brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,  
Voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie,  
Ciel vivant qui me regardait !

! prends ! assouvis, implacable justice,  
de et de mort ce besoin immortel ;  
âme, je l'étends sur ton funèbre autel ;  
j'ai tout vidé, brisé enfin mon calice !  
le ! mon enfant ! mon souffle ! la voilà !  
là ! j'ai coupé seulement ces deux tresses  
elle m'enchaînait hier dans ses caresses,  
Et je n'ai gardé que cela !...

sanglot m'étouffa, je m'éveillai ; la pierre  
était sous mon corps d'une sueur de sang ;  
main froide glaçait mon front en y passant ;  
horreur avait gelé deux pleurs sous ma paupière ;  
m'enfuis ; l'aigle au nid est moins prompt à courir.  
es sanglots étouffés sortaient de ma demeure,  
l'amour seul suspendait pour moi sa dernière heure,  
Elle m'attendait pour mourir !

Maintenant, tout est mort dans ma maison aride,  
Deux yeux toujours pleurant sont toujours devant moi ;  
Je vais sans savoir où, j'attends sans savoir quoi ;  
Mes bras s'ouvrent à rien et se ferment à vide.  
Tous mes jours et mes nuits sont de même couleur ;  
La prière en mon sein avec l'espoir est morte.  
Mais c'est Dieu qui t'écrase ; ô mon âme ! sois forte,  
Baise sa main sous la douleur !

— 4 novembre 1852. — Passé la soirée et la nuit  
au désert de Saint-Jean , à prendre congé de nos  
excellents religieux, dont la mémoire nous accom-  
pagnera toujours ; le souvenir des vertus humbles  
et parfaites reste dans l'âme, comme le parfum des

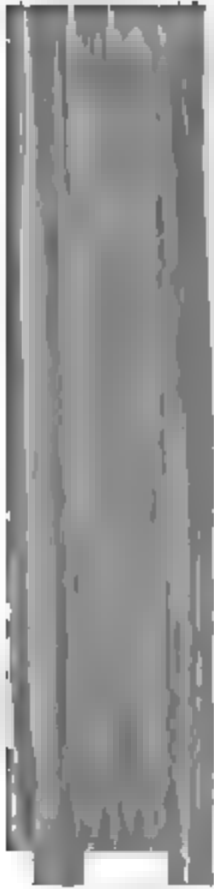


odeurs d'un temple que l'on a traversé ; nous remîmes à ces bons pères une aumône à peine suffisante pour les indemniser des dépenses que nous leur avons occasionnées ; ils comptèrent pour rien le péril que nous leur avons fait courir ; ils me prièrent de les recommander à la protection terrible d'Abougosh, que je devais revoir à Jérémie. Nous partîmes avant le jour pour éviter l'importunité de la poursuite des Bédouins de Bethléem et du désert de Saint-Jean, qui ne se lassaient pas de me suivre et commençaient même à me menacer. A huit heures du matin, nous avons franchi les hautes montagnes que couronne le tombeau des Machabées, et nous étions assis sous les figuiers de Jérémie, fumant la pipe et prenant le café avec Abougosh, son oncle et ses frères. Abougosh me combla de nouvelles marques d'égards et de bienveillance ; il m'offrit un cheval que je refusai, ne voulant pas lui faire de cadeau moi-même, parce que ce cadeau aurait semblé une reconnaissance du tribut qu'il impose ordinairement aux pèlerins, tribut dont Ibrahim les a affranchis ; je mis sous sa sauvegarde les religieux de Saint-Jean, de Bethléem et de Jérusalem. J'ai su depuis qu'il était allé en effet les délivrer de l'obsession des Bédouins du désert ; il ne se doutait pas, sans doute, alors que je lui demandais sa protection pour de pauvres religieux francs exilés dans ses montagnes, que huit mois plus tard il enverrait implorer la mienne pour la délivrance de son propre frère, emmené prisonnier

as, et que je serais assez heureux pour lui  
telle à mon tour. Le café pris, nos chevaux  
his, nous repartîmes, escortés par l'immense  
tion de Jérémie, et nous allâmes camper au  
Ramla, dans un superbe bois d'oliviers qui  
de la ville. Accablés de lassitude et sans vivres,  
mes demander l'hospitalité aux religieux du  
de Terre-Sainte; ils nous la refusèrent  
à des pestiférés que nous pouvions bien  
effet; nous nous passâmes donc de souper  
nous endormîmes au bruit du vent de mer  
dans la cime des oliviers. C'est là que la  
saint Joseph et l'Enfant passèrent la nuit  
campagne en fuyant en Égypte. Ces pensées  
rent notre couche.

is de Ramla, à six heures du matin, venus  
er à Jaffa chez M. Damiani; — un jour passé  
reposer et à préparer les provisions pour  
en Syrie par la côte.

de plus délicieux que ces voyages en cara-  
quand le pays est beau; que les chevaux bien  
marchent légèrement au lever du jour, sur  
uni et sablonneux; que les sites se succèdent  
monotonie; que la mer surtout, qui nous en-  
visage la fraîche ondulation de l'air, pro-  
par ses vagues souples et régulières, se dé-  
verte ou bleue aux pieds de votre cheval, et  
ette par moments les gouttes poudreuses de  
ume; c'est le plaisir que nous éprouvions en  
nt le charmant golfe qui sépare Caïpha de



vague qui s'y déplie et y répand ses  
vagues et cannelées ; le golfe, enfermé  
à la haute pointe du cap Carmel, sur  
le monastère, à l'occident, par les hautes  
falaises de Saint-Jean-d'Acre, un  
vaste lac où les plus petites barques  
bercer impunément par les flots :  
cependant ; la côte de Syrie, par là,  
l'est davantage encore dans le golfe  
les navires qui s'y réfugient et y jettent  
pour éviter la tempête, sur un fond de rochers  
sont fréquemment jetés à la côte :  
les débris l'attestaient trop à  
la plage entière est bordée de carcasses  
de navires naufragés à demi, ensevelis dans  
le sable, quelques-unes montrent encore leur  
coque cassée où les oiseaux de mer font leur  
coup ont seulement leurs mâts hors  
de l'eau, arbres immobiles et sans feuillage

es d'hiver se chargent seuls d'accomplir leurs gradations, ou que le sable les ensevelisse jour sur jour. Nous vîmes là, comme presque dans toutes autres mers de Syrie, comment les Arabes pêchent le poisson. Un homme, tenant un petit filet lié, élevé au-dessus de sa tête et prêt à être lancé, avance à quelques pas dans la mer, et choisit une place et la place où le soleil est derrière lui et mine la vague sans l'éblouir. Il attend les vagues viennent, en s'amoncelant et en se dressant, il se jette à ses pieds sur l'écueil ou sur le sable. Il jette un regard perçant et exercé dans chaque vague, et s'il aperçoit qu'elle roule du poisson, il jette son filet au moment même où elle se brise et ramènerait ce qu'elle apporte, avec son reflux : le poisson tombe, la vague se retire et le poisson reste. C'est un temps un peu gros pour que cette pêche lieue sur les côtes de Syrie ; quand la mer est calme, le pêcheur n'y découvre rien ; la vague ne devient transparente qu'en se dressant au soleil à la surface de la mer.

L'odeur infecte des champs de bataille nous annonçait le voisinage d'Acre ; nous n'étions plus qu'à un quart d'heure de ses murs. C'est un monceau de ruines ; les dômes des mosquées sont percés à jour, les murailles crénelées d'immenses brèches, les tours écroulées dans le port ; elle venait de subir un siège d'un an et d'être emportée d'assaut par les quarante mille héros d'Ibrahim.

On connaît mal en Europe la politique de l'O-

rient ; on lui suppose des desseins, elle n'a que des caprices ; des plans, elle n'a que des passions ; un avenir, elle n'a que le jour et le lendemain. On a vu dans l'agression de Méhémet-Ali la préméditation d'une longue et progressive ambition ; ce ne fut que l'entraînement de la fortune qui, d'un pas à l'autre, le mena presque involontairement jusqu'à ébranler le trône de son maître et à conquérir une moitié de l'empire : une chance nouvelle peut le conduire plus loin encore.

Voici comment la querelle naquit : Abdalla, pacha d'Acre, jeune homme inconsideré, passé au gouvernement d'Acre par un jeu de la faveur et du hasard, s'était révolté contre le Grand-Seigneur ; vaincu, il avait imploré la protection du pacha d'Égypte, qui avait acheté sa grâce du divan. Abdalla, oubliant bientôt la reconnaissance qu'il devait à Méhémet, refusa de tenir certaines conditions jurées dans le temps de son infortune. Ibrahim marche pour l'y forcer ; il éprouve à Acre une résistance imprévue, sa colère s'irrite ; il demande à son maître des troupes nouvelles ; elles arrivent, et sont de nouveau repoussées. Méhémet-Ali se lasse et rappelle son fils de tous ses vœux ; l'amour-propre d'Ibrahim résiste : il veut mourir sous les murs d'Acre ou la soumettre à son père. Il enfonce enfin, à force d'hommes sacrifiés, les portes de cette ville. Abdalla, prisonnier, s'attend à la mort ; Ibrahim le fait venir sous sa tente, lui adresse quelques sarcasmes amers, et l'expédie à Alexandrie. Au lieu

ordon ou du sabre, Méhémet-Ali lui envoie son al, le fait entrer en triomphe, le fait asseoir à côtés sur le divan, lui adresse des éloges sur sa valeur et sa fidélité au sultan, lui donne un pacha, des esclaves et d'immenses revenus.

Abdalla méritait ce traitement par sa bravoure : affermé dans Acre avec trois mille Osmanlis, il avait résisté un an à toutes les forces de l'Égypte sur terre et par mer ; la fortune d'Ibrahim, comme celle de Napoléon, avait hésité devant cet écueil ; si le Grand-Seigneur, en vain sollicité par Abdalla, lui avait envoyé quelques mille hommes à propos, il avait seulement lancé sur les mers de Syrie deux ou trois de ces belles frégates qui dorment inutilement sur leurs ancres devant les caïques du Bosphore, c'en était fait d'Ibrahim : il rentrait en Égypte avec la conviction de l'impuissance de sa colère ; mais la Porte fut fidèle à son système de fatalité ; elle laissa s'accomplir la ruine de son pacha. Le boulevard de la Syrie fut renversé, et le divan ne se réveilla que trop tard. Cependant Méhémet-Ali écrivait à son général de revenir ; mais celui-ci, homme de courage et d'aventures, voulut tâter jusqu'au bout la faiblesse du sultan et sa propre destinée : il avança. Deux victoires éclatantes et mal disputées, celle de Homs en Syrie et celle de Konia en Asie Mineure, le rendirent maître absolu de l'Arabie, de la Syrie, et de tous ces royaumes de Pont, de Bithynie, de Cappadoce, qui sont aujourd'hui la Caramanie. La Porte pouvait encore

lui couper la retraite, et, débarquant des troupes sur ses derrières, reprendre possession des villes et des provinces où il ne pouvait laisser des garnisons suffisantes; un corps de six mille hommes, jeté par elle dans les défilés du Taurus et de la Syrie, faisant d'Ibrahim et de son armée une proie, l'emprisonnait dans ses victoires. La flotte turque était infiniment plus nombreuse que celle d'Ibrahim; ou plutôt la Porte avait une flotte immense et magnifique, Ibrahim n'avait que deux ou trois frégates; mais, dès le commencement de la campagne, Kalil-Pacha, jeune homme aux mœurs élégantes, favori du Grand-Seigneur, et nommé par lui capitain-pacha, s'était retiré de la mer devant les faibles forces d'Ibrahim; je l'avais vu, de mes yeux, quitter la rade de Rhodes et s'enfermer dans la rade de Marmorizza sur la côte de Caramanie, au fond du golfe de Macri. Une fois entré avec ses vaisseaux dans ce port dont la passe est prodigieusement étroite, Ibrahim, avec deux bâtimens, pouvait l'empêcher d'en sortir. Il n'en sortit plus en effet, et tout l'hiver où les opérations militaires furent le plus importantes et le plus décisives sur les côtes de Syrie, les vaisseaux d'Ibrahim parurent seuls sur ces mers, et lui transportèrent sans obstacles des renforts et des munitions; et cependant Kalil-Pacha n'était ni traître ni sans valeur; mais ainsi vont les affaires d'un peuple qui demeure immobile quand tout marche autour de lui : la fortune des nations, c'est leur génie; le génie des musulmans tremble

**maintenant devant celui du dernier de ses pachas ; on sait le reste de cette campagne qui rappelle celle d'Alexandre ; Ibrahim est incontestablement un héros, et Méhémet-Ali un grand homme ; mais toute leur fortune repose sur leurs deux têtes : ces deux hommes de moins, il n'y a plus d'Égypte, il n'y a plus d'empire arabe, il n'y a plus de Machabées pour l'islamisme, et l'Orient revient à l'Occident par cette invincible loi des choses qui porte l'empire là où est la lumière.**

**— *Même date.* — Le sable qui borde le golfe de Saint-Jean-d'Acre devenait de plus en plus fétide. Nous commençons à apercevoir des ossements d'hommes, de chevaux, de chameaux, roulés sur la grève et blanchissant au soleil, lavés par l'écume des vagues. A chaque pas, ces débris amoncelés se multipliaient à nos yeux. Bientôt toute la lisière, entre la terre et les falaises, en parut couverte, et le bruit des pas de nos chevaux faisait partir à tout moment des bandes de chiens sauvages, de hideux chacals, et d'oiseaux de proie, occupés depuis deux mois à ronger les restes d'un horrible festin que le canon d'Ibrahim et d'Abdalla leur avait fait. Les uns entraînaient en fuyant des membres d'hommes mal ensevelis, les autres des jambes de chevaux où la peau tenait encore ; quelques aigles, posés sur des têtes osseuses de chameaux, s'élevaient à notre approche avec des cris de colère, et revenaient planer, même à nos coups de fusil, sur**



leur horrible proie. Les hautes herbes, les joncs, les arbustes du rivage, étaient également jonchés de ces débris d'hommes ou d'animaux. Tout n'était pas le reste de la guerre. Le typhus, qui ravageait Acre depuis plusieurs mois, achevait ce que les armes avaient épargné ; il restait à peine douze ou quinze cents hommes dans une ville de deux à quinze mille âmes, et, chaque jour, on jetait hors des murs ou dans la mer les cadavres nouveaux que la mer rejetait au fond du golfe ou que les chacals déterraient dans les champs. Nous arrivâmes jusqu'à la porte orientale de cette malheureuse ville. L'air n'était plus respirable ; nous n'entrâmes pas, mais tournant à droite, le long des murs écroulés où travaillaient quelques esclaves, nous traversâmes le champ de bataille dans toute son étendue, depuis les murs de la ville jusqu'à la maison de campagne des anciens pachas d'Acre, bâtie au milieu de la plaine à une ou deux heures du bord de la mer. En approchant de cette maison de magnifique apparence et flanquée de kiosques élégants d'architecture indienne, nous vîmes de longs sillons un peu plus élevés que ceux que la charrue trace dans nos fortes terres. Ces sillons pouvaient avoir une demi-lieue de long sur à peu près autant de large ; le dos du sillon s'élevait à un ou deux pieds au-dessus du sol : c'était la place du camp d'Ibrahim et la tombe de quinze mille hommes qu'il avait fait ensevelir dans ces tranchées sépulcrales ; nous marchâmes longtemps avec difficulté sur ce

qui recouvrait à peine tant de victimes de l'ambition et du caprice de ce qu'on appelle un héros. Nous pressions les pas de nos chevaux dont les pieds heurtaient sans cesse contre les morts et brisaient les ossements que les chacals avaient découverts, et nous allâmes camper à environ une heure de cet endroit funeste, dans un site charmant de cette plaine, tout arrosé d'eau courante, tout ombragé de palmes d'orangers et de limoniers doux, du vent de Saint-Jean-d'Acre dont les émanations nous poursuivaient. Ces jardins, jetés comme une oasis dans la nudité de la plaine d'Acre, avaient été plantés par l'avant-dernier pacha, successeur du fameux Djezzar-Pacha ; quelques pauvres Arabes, réfugiés dans des huttes de terre et de boue, nous fournirent des oranges, des œufs et des poulets ; nous dormîmes là.

Le lendemain, M. de Laroyère put à peine se relever de sa natte et monter à cheval ; tous ses membres engourdis par la douleur se refusaient au moindre mouvement. Il sentit les premiers symptômes du typhus, que sa science médicale lui permettait à distinguer mieux que nous. Mais le lieu nous offrant ni abri, ni ressources pour établir le malade, nous nous hâtâmes de nous en éloigner avant que la maladie fût devenue plus grave, et nous allâmes coucher à quinze lieues de là, dans une plaine de Tyr, aux bords d'un fleuve ombragé d'immenses roseaux, et non loin d'une ruine isolée qui semble avoir appartenu à l'époque des croisés.

Le mouvement et la chaleur avaient ranimé M. de Laroyère. Nous le couchâmes sous la tente, et nous allâmes tuer des canards et des oies sauvages, qui s'élevaient, comme des nuages, des roseaux aux bords du fleuve. Ces oiseaux nourrirent ce jour-là toute notre caravane.

Le jour suivant, nous rencontrâmes, sur le bord de la mer, dans un endroit délicieux, ombragé de cèdres maritimes et de magnifiques platanes, un aga turc qui revenait de la Mecke avec une suite nombreuse d'hommes et de chevaux. Nous nous établîmes sous un arbre auprès de la fontaine, non loin d'un autre arbre où l'aga déjeunait. Ses esclaves promenaient ses chevaux. Je fus frappé de la perfection de formes et de la légèreté d'un jeune étalon arabe de pur sang. Je chargeai mon drogman d'entrer en pourparler avec l'aga. Nous lui envoyâmes en présents quelques-unes de nos provisions de route et une paire de pistolets à piston; il nous fit présent à son tour d'un yatagan de Perse. Je fis passer mes chevaux devant lui pour amener la conversation d'une manière naturelle sur ce sujet. Nous y parvînmes, mais la difficulté était de lui proposer de me vendre le sien. Mon drogman lui raconta qu'un de nos compagnons de route était si malade, qu'il ne pouvait trouver un cheval d'une allure assez douce pour le porter. L'aga alors dit qu'il en avait un sur le dos duquel on pouvait boire le café au galop sans qu'il en tombât une goutte de la tasse. C'était précisément le

bel animal que j'avais admiré et que je désirais si vivement posséder pour ma femme. Après de longues circonvolutions de paroles, nous finîmes par entrer en marché ; et j'emmenai le cheval, que j'appelai *El Kantara*, en mémoire du lieu et de la fontaine où je l'avais acheté. Je le montai à l'instant même, pour achever la journée : je n'ai jamais monté un animal aussi léger. On ne sentait ni le mouvement élastique de ses épaules, ni la réaction de son sabot sur le rocher, ni le plus léger poids de sa tête sur le mors. L'encolure courte et élancée, relevant ses pieds comme une gazelle, on croyait monter un oiseau dont les ailes auraient soutenu la marche insensible. Il courait aussi mieux qu'aucun cheval arabe avec qui je l'aie essayé. Son poil était gris perlé. Je le donnai à ma femme qui ne voulut plus en monter d'autre pendant tout notre séjour en Orient. Je regretterai toujours ce cheval accompli. Il était né dans le Khorassan et n'avait que cinq ans.

Le soir nous arrivâmes au Puits de Salomon ; le lendemain, de bonne heure, nous entrions à Saïde, l'antique Sidon, escortés par les Francs du pays et par les fils de M. Giraudin, notre excellent vice-consul à Saïde. Nous trouvâmes aussi à Saïde M. Catbafago, que nous avions connu à Nazareth, et sa famille. Il venait de bâtir une maison dans cette ville, et s'occupait des préparatifs du mariage d'une de ses filles. L'antique Sidon n'offrant plus aucun vestige de sa grandeur passée, nous nous livrâmes

tout entiers aux soins aimables de M. Girardin, et au plaisir de causer de l'Europe et de l'Orient, avec cet intéressant vieillard. Devenu patriarche dans la terre des patriarches, il nous présentait en lui et dans sa famille l'image de toutes les vertus patriarcales dont il nous rappelait aussi les mœurs dans ses mœurs.

Le typhus se caractérise avec tous ses symptômes dans la maladie croissante de M. de Laroyère. Ne pouvant plus se lever pour monter à cheval, nous affrétons une barque à Saïde pour le transporter par mer à Bayruth; nous repartons avec le reste de la caravane; j'envoie un courrier à lady Stanhope pour la remercier des obligeantes démarches qu'elle a faites en ma faveur auprès du chef Abougosh, et la prier de saisir les occasions qui se présenteraient d'annoncer mon arrivée prochaine aux Arabes du désert de Bka, de Balbeck et de Palmyre.

— 5 novembre 1832. — Couché à une mauvaise mesure antique, abandonnée sur les bords de la mer; écrit quelques vers pendant la nuit sur les pages de ma Bible; joie d'approcher de Bayruth après un voyage si heureusement accompli; trouvé en route un cavalier arabe porteur d'une lettre de ma femme; tout va bien : Julia est florissante de santé; on m'attend pour aller passer quelques jours au monastère d'Antoura, dans le Liban, chez le patriarche catholique qui est venu nous y inviter. A quatre heures après midi, orage épouvantable;

te des nuages semble tomber tout à coup  
montagnes qui sont à notre droite ; le bruit  
et du reflux de ces lourds nuages contre les  
Liban qui les déchirent , se confond au  
le la mer qui ressemble elle-même à une  
de neige remuée par un vent furieux. La  
e tombe pas, comme en Occident, par gout-  
ou moins pressées, mais par ruisseaux con-  
t lourds qui frappent et pèsent sur l'homme  
eval comme la main de la tempête ; le jour  
plètement disparu ; nos chevaux marchent  
les torrents mêlés de pierres roulantes, et  
chaque instant près d'être entraînés dans la  
mand le ciel se relève et reparait, nous nous  
ns aux bords du plateau des pins de Facardin,  
emi-lieue de la ville ; la patrie est quelque  
pour les animaux comme pour les hommes ;  
le mes chevaux qui reconnaissent ce site  
ous y avoir portés souvent, quoique accablés  
s cents lieues de route, hennissent, dressent  
reilles et bondissent de joie sur le sable ; je  
a caravane défilait lentement sous les pins ;  
e Liban au galop, et j'arrive, le cœur trem-  
l'inquiétude et de joie , dans les bras de ma  
: Julia était à s'amuser dans une maison  
avec les filles du prince de la montagne ,  
gouverneur de Bayruth pendant mon ab-  
elle m'a vu accourir du haut de la terrasse ;  
ends qui accourt elle-même en disant : —  
- il ? est-ce bien lui ? — Elle entre, elle se

précipite dans mes bras, elle me couvre de caresses, puis elle court autour de la chambre, ses beaux yeux tout brillants de larmes de joie, élevant ses bras et répétant : — Oh ! que je suis contente ! oh ! que je suis contente ! et revient s'asseoir sur mes genoux et m'embrasser encore. Il y avait dans la chambre deux jeunes pères jésuites du Liban en visite chez ma femme ; je n'ai pu de longtemps leur adresser un mot de politesse : muets eux-mêmes devant cette expression naïve et passionnée de la tendresse d'âme d'un enfant pour son père, et devant l'éclat céleste que le bonheur ajoutait à la beauté de cette tête rayonnante, ils restaient debout, frappés de silence et d'admiration ; nos amis et notre suite arrivent et remplissent les champs de mûriers, de nos chevaux et de nos tentes.

Plusieurs jours de repos et de bonheur passés à recevoir les visites de nos amis de Bayruth ; les fils de l'émir Beschir, descendus des montagnes, par l'ordre d'Ibrahim, pour occuper le pays qui menace de se soulever en faveur des Turcs, sont campés dans la vallée de Nar-el-Kelb à une heure environ de chez moi.

— 7 novembre 1832. — Le consul de Sardaigne, M. Bianco, lié depuis longues années avec ces princes, nous invite à un dîner qu'il leur donne. Ils arrivent vêtus de cafetans magnifiques, tissus en entier de fil d'or ; leur turban est également composé des plus riches étoffes de cachemire.

L'aîné des princes, qui commande l'armée de son père, a un poignard dont le manche est entièrement incrusté de diamants d'un prix inestimable. Leur suite est nombreuse et singulière : au milieu d'un grand nombre de musulmans et d'esclaves noirs, il y a un poète tout à fait semblable, par ses attributions, aux bardes du moyen âge ; ses fonctions consistent à chanter les vertus et les exploits de son maître, à lui composer des histoires quand il l'appelle pour le désennuyer, à rester debout derrière lui pendant les repas pour improviser des vers, espèces de toasts politiques en son honneur ou en l'honneur des convives que le prince veut distinguer. Il y a aussi un chapelain ou confesseur maronite catholique qui ne le quitte jamais, même à table, et à qui seul l'entrée du harem est permise : c'est un moine à figure joviale et guerrière, tout à fait semblable à ce que nous entendons par aumônier de régiment. Le chapelain, à cause de son caractère ecclésiastique, est assis à table, le poète reste debout. Ces princes, et surtout l'aîné, ne paraissent nullement embarrassés de nos usages, ni de la présence des femmes européennes. Ils causent tour à tour avec nous, avec la même grâce de manières, le même à-propos, la même liberté d'esprit, que s'ils avaient été nourris dans la cour la plus élégante de l'Europe. La civilisation orientale est toujours au niveau de notre civilisation, parce qu'elle est plus vieille et originellement plus pure et plus parfaite. A un œil sans préjugé, il n'y a



pas de comparaison entre la noblesse, la décence, la grâce sévère des mœurs arabes, turques, indiennes, persannes, et les nôtres. On sent en nous les peuples jeunes, sortant à peine de civilisations dures, grossières, incomplètes : on sent en eux les enfants de bonne maison, les peuples héritiers de la sagesse et de la vertu antiques. Leur noblesse, qui n'est que la filiation des vertus primitives, est écrite sur leurs fronts, et empreinte dans toutes leurs coutumes ; et puis il n'y a pas de peuple parmi eux. La civilisation morale, la seule dont je tienn compte, est partout de niveau. Le pasteur et l'émir sont de même famille, parlent la même langue, ont les mêmes usages et participent à la même sagesse, à la même grandeur de traditions, qui est l'atmosphère d'un peuple.

Au dessert, les vins de Chypre et du Liban circulent à grands flots ; les Arabes chrétiens et la famille de l'émir Beschir, qui est chrétienne, ou croit l'être, en boivent sans difficulté dans l'occasion. On porte des toasts à la victoire d'Ibrahim, à l'affranchissement du Liban, à l'amitié des Francs et des Arabes ; puis enfin le prince en porte un aux dames présentes à cette fête : son barde alors se prit à improviser à l'ordre du prince, et chanta, en récitatif et à gorge déployée, des vers arabes dont voici à peu près le sens :

« Buons le jus d'Éden qui enivre et réjouit le cœur de l'esclave et du prince. C'est du vin de ces

**Plants que Noé a plantés lui-même quand la colombe, au lieu du rameau d'olivier, lui rapporta du ciel le cep de la vigne. Par la vertu de ce vin, le poète un instant devient prince, et le prince devient poète.**

**» Buons - le à l'honneur de ces jeunes et belles Franques qui viennent du pays où toute femme est reine. Les yeux des femmes de Syrie sont doux, mais ils sont voilés. Dans les yeux des filles d'Occident il y a plus d'ivresse que dans la coupe transparente que je bois.**

**» Boire le vin et contempler le visage des femmes, pour le musulman c'est pécher deux fois; pour l'Arabe c'est deux fois jouir et bénir Dieu de deux manières. »**

**Le chapelain parut lui-même enchanté de ces vers, et chantait les refrains du barde en riant et en vidant son verre; le prince nous proposa le spectacle d'une chasse au faucon, divertissement habituel de tous les princes et scheiks de Syrie. C'est de là que les croisés rapportèrent cet usage en Europe.**

**— 9 novembre 1832. — Le climat, à l'exception de quelques coups de vent sur la mer et de quelques orages de pluie vers le milieu du jour, est aussi beau qu'au mois de mai en France. Aussitôt que les pluies ont commencé, c'est un printemps nouveau qui commence; les murailles des terrasses**

qui soutiennent les pentes cultivées du Liban et les collines fertiles des environs de Bayruth se sont tellement couvertes de végétation, en peu de jours, que la terre est entièrement cachée sous la mousse, l'herbe, les lianes et les fleurs; l'orge verte tapisse tous les champs, qui n'étaient que poussière à notre arrivée; les mûriers, qui poussent leurs secondes feuilles, forment, tout autour des maisons, des forêts impénétrables au soleil; on aperçoit çà et là les toits des maisons disséminées dans la plaine, qui sortent de cet océan de verdure, et les femmes grecques et syriennes dans leur riche et éclatant costume, semblables à des reines, qui prennent l'air sur les pavillons de leurs jardins; de petits sentiers encaissés dans le sable conduisent de maison en maison, d'une colline à l'autre, à travers ces jardins continus qui vont de la mer jusqu'au pied du Liban; en les suivant, on trouve tout à coup, sur le seuil de ces petites maisons, les scènes les plus ravissantes de la vie patriarcale; ce sont les femmes et les jeunes filles accroupies sous le mûrier ou le figuier, à leur porte, qui brodent les riches tapis de laine aux couleurs heurtées et éclatantes; d'autres, attachant les bouts de fil de soie à des arbres éloignés, les dévident en marchant lentement, et en chantant, d'un arbre à l'autre; des hommes marchent au contraire en reculant d'arbre en arbre, occupés à faire des étoffes de soie, et jetant la navette, qu'un autre homme leur renvoie; les enfants sont couchés

dans des berceaux de jonc ou sur des nattes à l'ombre ; quelques-uns sont suspendus aux branches des orangers ; les gros moutons de Syrie à la queue immense et trainante, trop lourds pour pouvoir se remuer, sont couchés dans des trous qu'on creuse exprès dans la terre fraîche devant la porte ; une ou deux belles chèvres à longues oreilles, pendantes comme celles de nos chiens de chasse, et quelquefois une vache, complètent le tableau champêtre ; le cheval du maître est toujours là aussi, couvert de son harnois magnifique, et prêt à être monté ; il fait partie de la famille, et semble prendre intérêt à tout ce qui se fait, à tout ce qui se dit autour de lui ; sa physionomie s'anime comme celle d'un visage humain : quand l'étranger paraît et lui parle, il dresse ses oreilles, il relève ses lèvres, ride ses naseaux, tend sa tête et flaire l'inconnu qui le flatte ; ses yeux doux, mais profonds et pensifs, brillent, comme deux charbons, sous la belle et longue crinière de son front. Les familles grecques, syriennes et arabes de cultivateurs qui habitent ces maisons au pied du Liban, n'ont rien de sauvage ni rien de barbare ; plus instruits que les paysans de nos provinces, ils savent tous lire, entendent tous deux langues, l'arabe et le grec ; ils sont doux, paisibles, laborieux et sobres ; occupés toute la semaine des travaux de la terre ou de la soie, ils se délassent le dimanche en assistant avec leurs familles aux longs et spectaculeux offices du culte grec ou syriaque ; ils rentrent ensuite à la

maison pour prendre un repas un peu plus recherché que les jours ordinaires ; les femmes et les jeunes filles , parées de leurs plus riches habits et les cheveux tressés, et tout parsemés de fleurs d'orange , de giroflée-ponceau et d'œillets , restent assises sur des nattes, à la porte de la maison, avec leurs voisines et leurs amies. Il serait impossible de peindre avec la plume les groupes admirables de pittoresque, de richesse de costume et de beauté, que ces femmes forment alors dans la campagne. Je vois là tous les jours des visages de jeunes femmes ou de jeunes filles que Raphaël n'avait pas entrevus, même dans ses songes d'artiste. C'est bien plus que la beauté italienne et que la beauté grecque ; c'est la pureté de formes, la délicatesse de contours, en un mot, tout ce que l'art grec et l'art romain nous ont laissé de plus accompli ; mais cela est rendu plus enivrant encore par une naïveté primitive et simple d'expression, par une langueur sereine et voluptueuse, par un jour céleste que le regard des yeux bleus bordés de cils noirs répand sur les traits, et par une finesse de sourire, une harmonie de proportions, une blancheur animée de la peau, une transparence indescriptible du teint, un vernis métallique des cheveux, une grâce de mouvements, une étrangeté d'attitudes et un son perlé et vibrant de la voix, qui font de la jeune Syrienne la houri du paradis des yeux. Ces beautés admirables et variées sont aussi extrêmement communes ; je ne marche jamais une heure dans la campagne sans

en rencontrer plusieurs allant aux fontaines ou revenant avec leurs urnes étrusques sur l'épaule et leurs jambes nues entourées de bracelets d'argent ; les hommes et les jeunes garçons vont le dimanche s'asseoir pour tout délassement sur des nattes étendues au pied de quelque grand sycomore, non loin d'une fontaine ; ils restent là immobiles tout le jour, à conter des histoires merveilleuses, buvant de temps en temps une tasse de café ou une tasse d'eau fraîche ; les autres vont sur le haut des collines, et vous les voyez là paisiblement groupés sous leurs vignes ou leurs oliviers, paraissant jouir avec délices de la vue de la mer que ces coteaux dominant, de la limpidité du ciel, du chant des oiseaux et de toutes ces voluptés instinctives de l'homme pur et simple que nos populations ont perdues pour l'ivresse bruyante du cabaret ou les fumées de l'orgie. Jamais plus belles scènes de la création ne furent peuplées et animées de plus pures et plus belles impressions ; la nature ici est véritablement un hymne perpétuel à la bonté du Créateur, et aucun ton faux, aucun spectacle de misère ou de vice, ne trouble, pour l'étranger, la ravissante harmonie de cet hymne ; — hommes, femmes, oiseaux, animaux, arbres, montagnes, mer, ciel, climat, tout est beau, tout est pur, tout est splendide et religieux.

— 19 novembre 1832. — Ce matin, je suis allé errer de bonne heure avec Julia sur la colline que

les Grecs nomment San-Dimitri, à une lieue environ de Bayruth, en se rapprochant du Liban et en suivant obliquement la courbe de la ligne de la mer. Deux de mes Arabes nous accompagnaient, l'un pour nous guider, l'autre pour se tenir à la tête du cheval de Julia et la recevoir dans ses bras si le cheval s'animait trop. Quand les sentiers devenaient trop rapides, nous laissions nos montures un moment, et nous parcourions à pied les terrasses naturelles ou artificielles qui forment des gradins de verdure de toute la colline de San-Dimitri. Dans mon enfance je me suis représenté souvent ce paradis terrestre, cet Éden que toutes les nations ont dans leurs souvenirs, soit comme un beau rêve, soit comme une tradition d'un temps et d'un séjour plus parfaits ; j'ai suivi Milton dans ses délicieuses descriptions de ce séjour enchanté de nos premiers parents ; mais ici, comme en toutes choses, la nature surpasse infiniment l'imagination. Dieu n'a pas donné à l'homme de rêver aussi beau qu'il a fait. J'avais rêvé Éden, je puis dire que je l'ai vu.

Quand nous eûmes marché une demi-heure sous les arceaux de nopals qui encaissent tous les sentiers de la plaine, nous commençâmes à monter par de petits chemins plus étroits et plus escarpés qui arrivent tous à des plateaux successifs, d'où l'horizon de la campagne, de la mer et du Liban, se découvre successivement davantage. Ces plateaux, d'une médiocre largeur, sont tous entourés

D'arbres forestiers inconnus à nos climats, et dont j'ignore malheureusement la nomenclature ; mais leur tronc , le port de leurs branches , les formes neuves et étranges de leurs cimes coniques, échelonnées , pyramidales , ou s'étendant comme des ailes , donnent à cette bordure de végétation une grâce et une nouveauté d'aspect qui signalent assez l'Asie. Leurs feuillages aussi ont toutes les formes et toutes les teintes , depuis la noire verdure du cyprès jusqu'au vert gris de l'olivier , jusqu'au jaune du citronnier et de l'oranger ; depuis les larges feuilles du mûrier de la Chine , dont chacune suffirait pour cacher le soleil au front d'un enfant , jusqu'aux légères découpures de l'arbre à thé , du grenadier et d'autres innombrables arbustes dont les feuilles ressemblent aux feuilles du persil , et jettent comme de légères draperies de dentelles végétales entre l'horizon et vous. Le long de ces lisières de bois , règne une lisière de verdure qui se couvre de fleurs à leur ombre. L'intérieur des plateaux est semé d'orge , et , à un angle quelconque , deux ou trois têtes de palmiers , ou le dôme sombre et arrondi du caroubier colossal , indiquent la place où un cultivateur arabe a bâti sa cabane , entourée de quelques plants de vignes , d'un fossé défendu par des palissades vertes de figuiers d'Inde , couverts de leurs fruits épineux , et d'un petit jardin d'orangers semé d'œillets et de giroflées pour l'ornement des cheveux de ses filles. Quand par hasard le sentier nous con-



duisait à la porte de ces maisons enfoncées, comme des nids humains, dans ces vagues de verdure, nous ne voyions sur la physionomie de ses heureux et bons habitants, ni surprise, ni humeur, ni colère. Ils nous saluaient, en souriant à la beauté de Julia, du salut pieux des Orientaux : *Saba el Kaïr*, que le jour soit béni pour vous. Quelques-uns nous priaient de nous arrêter sous leur palmier; ils apportaient, selon leur richesse, ou une natte ou un tapis, et nous offraient des fruits, du lait ou des fleurs de leur jardin. Nous acceptions quelquefois, et nous leur promettions de revenir leur apporter à notre tour quelque chose d'Europe. Mais leur politesse et leur hospitalité n'étaient nullement intéressées. Ils aiment les Francs, qui savent guérir de toutes les maladies, qui connaissent les vertus de toutes les plantes et qui adorent le même Dieu qu'eux.

D'un de ces plateaux nous montions à un autre; mêmes scènes, mêmes enceintes d'arbres, même mosaïque de végétation sur le terrain qu'elles entourent; seulement de plateau en plateau, le magnifique horizon s'élargissait; les plateaux inférieurs s'étendaient comme un damier de toutes couleurs, où les haies d'arbustes, rapprochées et groupées par l'optique, formaient des bois et des taches sombres sous nos pieds. Nous suivîmes ces plateaux de colline en colline, redescendant de temps en temps dans les vallons qui les séparent : vallons mille fois plus ombragés, plus délicieux

re que les collines ; tous voilés par les rideaux  
bres des terrasses qui les dominant, tous en-  
lis dans ces vagues de végétation odorante,  
ayant tous cependant à leur embouchure une  
ite échappée de vue sur la plaine et sur la mer.  
me la plaine disparaît à cause de l'élévation de  
vallées, elles semblent déboucher immédiate-  
t sur la plage ; leurs arbres se détachent en  
sur le bleu des vagues, et nous nous amusons  
quefois, assis au pied d'un palmier, à voir les  
s des vaisseaux, qui étaient en réalité à quatre  
nq lieues de nous, glisser lentement d'un arbre  
utre comme s'ils eussent navigué sur un lac,  
ces vallons étaient immédiatement le rivage.  
ous arrivâmes enfin, par le seul hasard de nos  
au plus complet et au plus enchanté de ces  
ages. J'y reviendrai souvent.

est une vallée supérieure, ouverte de l'orient  
ccident, et encaissée dans les plis de la der-  
; chaîne de collines qui s'avance sur la grande  
e où coule le Narh-Bayruth. Rien ne peut dé-  
la prodigieuse végétation qui tapisse son lit  
s flancs ; bien que des deux côtés ses parois  
it de rocher, elles sont tellement revêtues de  
ns de toute espèce, si suintantes de l'humid-  
qui s'y distille goutte à goutte, si revêtues de  
pes de bruyères, de fougères, d'herbes odorifé-  
es, de lianes, de lierres et d'arbustes enracinés  
leurs fentes imperceptibles, qu'il est impos-  
de se douter que ce soit la roche vive qui

végète ainsi. C'est un tapis touffu d'un ou deux pieds d'épaisseur ; un velours de végétation serré, nuancé de teintes et de couleurs, semé partout de bouquets de fleurs inconnues, aux mille formes, aux mille odeurs, qui tantôt dorment immobiles comme les fleurs peintes sur une étoffe tendue dans nos salons, tantôt, quand la brise de la mer vient à glisser sur elles, se relèvent avec les herbes et les rameaux, d'où elles s'échappent comme la soie d'un animal qu'on caresse à rebrousse-poil, se nuancent de teintes ondoyantes, et ressemblent à un fleuve de verdure et de fleurs qui ruissellerait à vagues parfumées. Il s'en échappe alors des bouffées d'odeurs enivrantes, des multitudes d'insectes aux ailes colorées, des oiseaux innombrables qui vont se percher sur les arbres voisins ; l'air est rempli de leurs voix qui se répondent, du bourdonnement des essaims de guêpes et d'abeilles, et de ce sourd murmure de la terre au printemps, que l'on prend, avec raison peut-être, pour le bruit sensible des mille végétations de sa surface. Les gouttes de rosée de la nuit tombent de chaque feuille, brillent sur chaque brin d'herbe et rafraichissent le lit de cette petite vallée à mesure que le soleil s'élève et commence à faire glisser ses rayons au-dessus des hautes cimes d'arbres et des rochers qui l'enveloppent.

Nous déjeunâmes là, sur une pierre, au bord d'une caverne où deux gazelles s'étaient réfugiées au bruit de nos pas. Nous nous gardâmes bien de

roubler l'asile de ces charmants animaux, qui sont ces déserts ce que l'agneau est à nos prés, ce que les colombes apprivoisées sont aux toits ou aux poutres de nos cabanes.

Toute la vallée était tendue des mêmes rideaux mobiles de feuillage, de mousse, de végétation ; nous ne pouvions retenir une exclamation à chaque pas ; je ne me souviens pas d'avoir jamais vu tant de vie dans la nature, accumulée et débordant dans un si petit espace. Nous suivîmes cette vallée dans toute sa longueur, nous asseyant de temps en temps où l'ombre était le plus fraîche, et donnant çà et là un coup dans l'herbe avec la main pour en faire couler les gouttes de rosée, les bouffées d'odeurs et les nuages d'insectes qui s'élevaient de son sein comme de la poussière d'or. Que Dieu est grand ! que la source d'où toutes ces vies et ces beautés et ces bontés découlent, doit être profonde et infinie ! il y a tant à voir, à admirer, à s'étonner, à se contempler, dans un seul petit coin de la nature, que l'on craint que quand le rideau des mondes sera levé pour nous et que nous contemplerons l'ensemble de l'œuvre sans fin ! Il est impossible de voir et de réfléchir sans être inondé de l'évidence intérieure où se réfléchit l'idée de Dieu. Toute la nature est semée de fragments étincelants de ce miroir où Dieu se peint !

En arrivant vers l'embouchure occidentale de la vallée, le ciel s'élargit ; ses parois s'abaissent, sa pente incline légèrement sous les pas ; les cimes brillantes de neige du Liban se dressent dans le

ciel ondoyant de vapeurs brûlantes : on descend avec le regard, de ces neiges éternelles à ces noires taches de pins, de cyprès ou de cèdres, puis à ces ravines profondes où l'ombre repose comme dans son nid; puis, enfin, à ces pics de rochers couleur d'or, au pied desquels s'étendent les hauts Maronites, et les villages des Druzes ; tout finit par une bordure de forêts d'oliviers qui meurent sur les bords de la plaine. La plaine elle-même, qui s'étend entre les collines où nous étions et ces racines du haut Liban, peut avoir une lieue de large. Elle est sinueuse, et nous n'embrassions de l'œil qu'environ deux lieues de sa longueur ; le reste nous était caché par des mamelons couverts de noires forêts de pins. Le Narh-Bayruth, ou fleuve de Bayruth, qui s'échappe à quelques milles de là d'une des gorges les plus profondes et les plus rocheuses du Liban, partage la plaine en deux. Il court gracieusement à pleins bords, tantôt resserré dans ses rives bordées de joncs, semblables à des champs de sucre, tantôt extravasé dans les pelouses verdoyantes, ou sous les lentisques, et jetant çà et là comme de petits lacs brillants dans la plaine. Tous ses bords sont couverts de végétation, et nous distinguons des ânes, des chevaux, des chèvres, des buffles noirs et des vaches blanches, répandus en troupeaux le long du fleuve, et des bergers arabes qui passaient le fleuve à gué sur le dos de leurs chameaux. On voyait aussi plus loin, sur les premières falaises de la montagne, des moines maro-

ites, vêtus de leur robe noire à capuchon de ma-  
lot, qui conduisaient silencieusement la charrue  
us les oliviers de leur champ. On entendait la  
oche des couvents qui les rappelait de temps en  
mps à la prière. Alors ils arrêtaient leurs bœufs,  
puyaient la perche contre le manche de la char-  
ie, et, se mettant à genoux quelques minutes,  
laissaient souffler leur attelage tandis qu'eux-  
êmes aspiraient un moment au ciel. En avançant  
avantage encore, en commençant à descendre  
rs le fleuve, nous découvrîmes tout à coup la  
er que les parois de la vallée nous cachaient jus-  
se-là, et l'embouchure plus large du Narh-Bay-  
ath qui s'y perdait. Non loin de cette embou-  
ure, un pont romain presque en ruines, à arches  
ès-élevées et sans parapets, traverse le fleuve ;  
ne longue caravane de Damas, allant à Alep, y  
issait dans ce moment même ; on les voyait un à  
n, ceux-ci sur un dromadaire, ceux-là sur un che-  
al, sortir des roseaux qui ombragent les culées  
a pont, gravir lentement le sommet des arches,  
dessiner là un moment sur le bleu de la mer  
ec leur monture et leur costume éclatant et bi-  
urre, puis redescendre de cette cime de ruines et  
paraitre avec leur longue file d'ânes et de cha-  
eaux sous les touffes de roseaux, de lauriers-  
ses et de platanes, qui ombragent l'autre rive du  
uve. Un peu plus loin on les voyait reparaitre  
r la grève de sable où les hautes vagues venaient  
uler leur frange d'écume jusque sous les pieds

des montures. D'immenses rochers à pic, d'un cap avancé, les cachaient enfin, et, se prolongeant dans la mer, bornaient l'horizon de ce côté. A l'embouchure du fleuve, la mer était de deux couleurs, bleue et verte au large, et étincelante de diamants mobiles ; jaune et terne à l'endroit où les eaux du fleuve luttaien<sup>t</sup> avec ses vagues et les teignaien<sup>t</sup> de leur sable d'or qu'elles entraînent sans cesse dans cette rade. Dix-sept navires, à l'ancre dans ce golfe, se balançaien<sup>t</sup> pesamment sur les grosses lames qui le sillonnent toujours, et leurs mâts s'élevaien<sup>t</sup> et s'abaissaien<sup>t</sup> comme de longs roseaux au souffle du vent. Les uns avaient leurs mâts nus comme des arbres d'hiver ; les autres, étendant leurs voiles pour les faire sécher au soleil, ressemblaien<sup>t</sup> à ces grands oiseaux blancs de ces mers, qui planent sans qu'on voie trembler leurs ailes. Le golfe, plus éclatant que le ciel qui le couvre, réfléchissai<sup>t</sup> une partie des neiges du Liban, et les monastères aux murs crénelés, debout sur les pics avancés. Quelques barques de pêcheurs passaien<sup>t</sup> à pleines voiles, et venaient s'abriter dans le fleuve. La vallée sous nos pas, les pentes vers la plaine, le fleuve sous les arches pyramidales, la mer avec ses anes dans les rochers, l'immense bloc du Liban avec les innombrables accidents de sa structure ; ces pyramides de neige allant s'enfoncer, comme des cônes d'argent, dans les profondeurs du ciel où l'œil les cherchai<sup>t</sup> comme des étoiles ; les bruits insensibles des insectes autour de nous, le chant de mille

oiseaux sur les arbres, les mugissements des buffles ou les plaintes presque humaines du chameau des caravanes ; le retentissement sourd et périodique des larges lames brisant sur le sable à l'embouchure du fleuve, l'horizon sans fin de la Méditerranée ; l'horizon serpentant et vert du lit du Narh-Bayruth à droite ; la muraille crénelée et gigantesque du Liban en face ; le dôme rayonnant et serein du ciel échancré seulement par les cimes des monts ou par les têtes aux formes coniques des grands arbres ; la tiédeur, le parfum de l'air où tout cela semblait nager, comme une image dans l'eau transparente d'un lac de la Suisse : tous ces aspects, tous ces bruits, toutes ces ombres, toute cette lumière, toutes ces impressions, formaient, de cette scène, le plus sublime et le plus gracieux paysage dont mes yeux se fussent enivrés jamais ! Qu'était-ce donc pour Julia ! Elle était tout émue, toute rayonnante, toute tremblante de saisissement et de volupté intérieure ; et moi, j'aimais à graver de tels spectacles dans son imagination d'enfant ! Dieu s'y peint mieux que dans les lignes d'un catéchisme : il s'y peint en traits dignes de lui ; la souveraine beauté, l'immense bonté d'une nature accomplie, le révèlent, tel qu'il est, à l'âme de l'enfant ; cette beauté physique et matérielle se traduit pour elle en sentiment de beauté morale. On fait voir à l'artiste les statues de la Grèce pour lui inspirer l'instinct du beau. Il faut faire voir à l'âme jeune les grandes et belles scènes de la



nature, pour que l'image qu'elle se forme de son auteur soit digne d'elle et de lui !

Nous remontâmes à cheval au pied de la colline, dans la plaine au bord du fleuve ; nous traversâmes le pont, nous gravîmes quelques coteaux boisés du Liban, jusqu'au premier monastère qui s'élevait, comme un château fort, sur un piédestal de granit. Les moines me connaissaient par les rapports de leurs Arabes, et me reçurent dans le couvent. Je parcourus les cellules, le réfectoire, les chapelles. Les moines, rentrant du travail, étaient occupés dans la vaste cour à dételer les bœufs et les buffles : cette cour avait l'aspect d'une cour de grande ferme ; elle était encombrée de charrues, de bétail, de fumiers, de volailles, de tous les instruments de la vie rustique. Le travail se faisait sans bruit, sans cris, mais sans affectation de silence et comme par des hommes animés d'une décence naturelle, mais non commandés par une règle sévère et inflexible. Les figures de ces hommes étaient douces, sereines, respirant la paix et le contentement : aspect d'une communauté de laboureurs. Quand l'heure du repas eut sonné, ils entrèrent au réfectoire, non pas tous ensemble, mais un à un, ou deux à deux, selon qu'ils avaient terminé plus tôt ou plus tard leur travail du moment. Ce repas consistait, comme tous les jours, en deux ou trois galettes de farine pétrie et séchée plutôt que cuite sur la pierre chaude ; de l'eau, et cinq olives confites dans l'huile : on y ajoute quelquefois un peu

ge ou de lait aigri ; voilà toute la nourriture des cénobites : ils la prennent debout ou à terre. Tous les meubles de nos contrées inconnus. Après avoir assisté à leur dîner nous-mêmes un morceau de galette et bu l'excellent vin du Liban que le supérieur apporter, nous visitâmes quelques-unes des cellules elles sont toutes semblables. Une petite table de cinq ou six pieds carrés avec une natte et un tapis, voilà tous les meubles ; quelques images de saints, clouées contre la muraille, un arabe, quelques manuscrits syriaques : voilà la décoration. Une longue galerie intérieure couverte en chaume, sert d'avenue à toutes les cellules. La vue dont on jouit des fenêtres latérales, et de presque tous ces monastères, est admirable ; les premières pentes du Liban sous nos pieds, la plaine et le fleuve de Bayruth, les sommets des forêts de pins, tranchant sur le rouge du désert de sable, puis la mer enroulée tout autour dans ses caps, ses golfes, ses anses, ses rades, avec les voiles blanches qui la traversent tout sens : voilà l'horizon, sans cesse sous les yeux de ces moines. Ils nous firent plusieurs présents de fruits secs et d'outres de vin qui furent emportés sur des ânes, et nous les quittâmes pour aller par un autre chemin à Bayruth. Je parlerai plus tard.

Nous descendîmes par des degrés escarpés taillés dans les blocs détachés d'un grès jaune et ten-

dre qui couvre tous les premiers plans du Liban. Le sentier circule à travers ces blocs ; dans les interstices du rocher, quelques arbustes et quelques herbes s'enracinent. Il y a des fleurs admirables, pareilles aux tulipes de nos jardins, mais infiniment plus larges. Nous fîmes lever plusieurs gazelles et quelques chacals qui s'abritent dans les creux formés par ces rochers. Une grande quantité de perdrix, de cailles et de bécasses s'envolèrent au bruit des pas de nos chevaux. Arrivés à la plaine, nous retrouvâmes la culture de la vigne, de l'orge, du palmier ; nous en traversâmes la moitié à peu près, au milieu de cette riche végétation, et nous nous trouvâmes bientôt au pied d'un large mamelon, couvert d'une forêt de pins d'Italie, avec de larges clairières où nous apercevions de loin des troupeaux de chameaux et de chèvres. Ce mamelon nous cachait le Narh-Bayruth que nous voulions traverser dans sa partie méridionale. Nous nous enfonçâmes sous les voûtes élevées de ces beaux pins parasols, et après avoir marché environ un quart d'heure à leur ombre, nous entendîmes tout à coup de grands cris, le bruit des pas d'une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants qui accouraient de notre côté, les roulements de tambours, les sons de la musette et du fifre. En un instant nous fûmes cernés par cinq ou six cents Arabes d'un aspect étrange. Les chefs, revêtus de magnifiques costumes, mais sales et en lambeaux, s'avancèrent vers nous, à la tête de leur musique ; ils s'inclinèrent et

nous firent des compliments, en apparence très-respectueux, mais que nous ne pûmes comprendre. Leurs gestes et leurs clameurs, accompagnés de gestes et des clameurs de la tribu tout entière, nous aidèrent à interpréter leurs paroles. Ils nous guidaient et nous forcèrent, pour ainsi dire, de les suivre dans l'intérieur de la forêt, où leur camp était tendu : c'était une des tribus de Kurdes qui viennent, des provinces voisines de la Perse, passer l'hiver, tantôt dans les plaines de la Mésopotamie, tantôt dans celles de la Syrie, emmenant avec eux leurs familles et leurs troupeaux. Ils s'emparent d'un bois, d'une plaine, d'une colline abandonnés, et s'y établissent ainsi pour cinq ou six mois. Beaucoup plus barbares que les Arabes, on redoute en général leurs invasions dans leur voisinage ; ce sont les Bohémiens armés de l'Orient.

Entourés de cette foule d'hommes, de femmes et d'enfants, nous marchâmes quelques minutes aux sons de cette musique sauvage et aux cris de cette multitude qui nous regardait avec une curiosité, moitié rieuse, moitié féroce. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu du camp, devant la porte de la tente d'un des scheiks de la tribu. Ils nous firent descendre de cheval, remirent nos chevaux, qu'ils admiraient beaucoup, à la garde de quelques jeunes Kurdes, et nous apportèrent des tapis de Caravanie, sur lesquels nous nous assîmes au pied d'un arbre. Les esclaves du scheik nous présentèrent les

pipes et le café : les femmes de la tente apportèrent du lait de chamelle pour Julia. La vue de ce camp de barbares nomades, au milieu d'une sombre forêt de pins, mérite qu'on la décrive.

La forêt, dans cet endroit, était clair-semée et entrecoupée de larges clairières. Au pied de chaque arbre, une famille avait sa tente : ces tentes n'étaient, pour la plupart, qu'un morceau de toile noire, de poil de chèvre, attaché au tronc de l'arbre, par une corde, et de l'autre côté supporté par deux piquets plantés en terre : la toile souvent n'entourait pas tout l'espace occupé par la famille; mais un lambeau seulement retombait du côté du vent ou du soleil, et abritait l'aire de la tente et le feu du foyer. On n'y voyait aucun meuble, si ce n'est des jarres de terre noirâtres, couchées sur le flanc, dans lesquelles les femmes vont puiser l'eau; quelques outres de peau de chèvre, des sabres et de longs fusils suspendus en faisceaux aux branches des arbres, les nattes, les tapis et quelques vêtements d'hommes ou de femmes, jetés çà et là sur le sol. Quelques-uns de ces Arabes avaient deux ou trois coffres carrés, de bois peint en rouge, avec des dessins de clous à tête dorée, pour contenir leurs effets. Je ne vis que deux ou trois chevaux dans toute la tribu. Le plus grand nombre des familles n'avait autour de la tente qu'un chameau couché, ruminant avec sa haute tête intelligente, dressée et tendue vers la porte de la tente, quelques belles chèvres aux longues soies noires et aux

Oreilles pendantes, des moutons et des buffles : presque tous avaient en outre un ou deux magnifiques chiens lévriers, de grande taille et à poil blanc. Ces chiens, contre la coutume des mahométans, étaient gras et bien soignés : ils semblaient reconnaître des maîtres, d'où je présume que ces tribus s'en servaient pour la chasse. Les scheiks paraissaient jouir d'une autorité absolue, et le moindre signe de leur part rétablissait l'ordre et le silence, que le tumulte de notre arrivée avait troublés. Quelques enfants ayant commis, par curiosité, de légères indiscretions envers nous, ils les firent saisir à l'instant par les hommes qui nous entouraient, et chasser loin de nous, vers un autre quartier du camp. Les hommes étaient généralement grands, forts, beaux et bien faits; leurs habits n'annonçaient pas la pauvreté, mais la négligence. Plusieurs avaient des vestes de soie mêlée de fils d'or ou d'argent, et des pelisses de soie bleue, doublées de riches fourrures. Leurs armes étaient également remarquables par les ciselures et les incrustations d'argent dont elles étaient ornées. Les femmes n'étaient ni renfermées, ni voilées; elles étaient même à demi nues, surtout les jeunes filles de dix à quinze ans. Tout leur vêtement consistait en un pantalon à larges plis, qui laissait les jambes et les pieds nus; elles avaient toutes des bracelets d'argent, au-dessus de la cheville du pied. Le haut du corps était couvert d'une chemise d'étoffe de coton ou de soie, serrée par une ceinture et laissant la poi-

trine et le cou découverts. Leurs cheveux, généralement très-noirs, étaient nattés en longues tresses pendantes jusque sur les talons, et ornés de pièces de monnaie enfilées : elles avaient aussi les reins et la gorge cuirassés d'un réseau de piastres enfilées, et résonnant à chaque pas qu'elles faisaient, comme les écailles d'un serpent. Ces femmes n'étaient ni grandes, ni blanches, ni modestes, ni gracieuses, comme les Arabes syriennes ; elles n'avaient pas non plus l'air féroce et craintif des Bédouines ; elles étaient en général petites, maigres, le teint hâlé par le soleil, mais gaies, vives, enjouées, lestes, dansant et chantant aux sons de leur musique, qui n'avait pas cessé un moment ses airs vifs et animés. Elles ne montraient aucun embarras de nos regards, aucune pudeur de leur presque nudité devant les hommes de la tribu ; les hommes eux-mêmes ne paraissaient pas exercer d'autorité sur elles ; ils se contentaient de rire de leur curiosité indiscrete à notre égard, et les repoussaient avec douceur et en plaisantant. Quelques-unes des jeunes filles étaient extrêmement jolies et piquantes : leurs yeux noirs étaient teints avec le henné sur le bord des paupières, ce qui donne beaucoup plus de vivacité au regard. Leurs jambes et leurs mains étaient également peintes d'une couleur d'acajou : leurs dents blanches comme l'ivoire, dont leurs lèvres tatouées de bleu et leur teint hâlé faisaient ressortir l'éclat, donnaient à leurs physiologies et à leurs rires un caractère sauvage, mais

Non pas féroce : elles ressemblaient à de jeunes Provençales ou à des Napolitaines, avec le front plus haut, les allures plus libres, le sourire plus franc et les manières plus naturelles. Leur figure se grave profondément dans la mémoire, parce qu'on ne voit pas deux fois des figures de ce caractère.

Il y avait autour de nous un cercle de cent ou deux cents personnes de la tribu ; quand nous eûmes bien contemplé leur camp, leurs figures et leurs ouvrages, nous fîmes signe que nous désirions remonter à cheval. Aussitôt nos chevaux nous furent ramenés ; comme ils étaient effrayés par l'aspect étrange, les cris de cette foule et les sons des tambourins, le scheik fit prendre Julia par deux de ses femmes, qui la portèrent jusqu'au bout de la forêt : la tribu entière nous accompagna jusque-là. Nous remontâmes à cheval ; ils nous offrirent une chèvre et un jeune chameau en présent ; nous n'acceptâmes pas et nous leur donnâmes nous-mêmes une poignée de piastres turques que les jeunes filles se partagèrent pour ajouter à celles des colliers, et deux gazzis d'or aux femmes du scheik. A peu de distance de la forêt, nous retrouvâmes le fleuve ; nous le traversâmes à gué ; sous les lauriers-roses qui le bordent, nous rencontrâmes encore une centaine de jeunes filles de la tribu des Kurdes, qui revenaient de Bayruth où elles étaient allées acheter des jarres de terre et quelques pièces d'étoffe pour une fiancée de leur tribu ; elles s'étaient arrêtées là, et dansaient à l'ombre, tenant chacune à la main



un des objets du ménage ou de la parure de leur compagne ; elles nous suivirent longtemps en poussant des cris sauvages et en s'attachant à la robe de Julia et à la crinière de nos chevaux pour obtenir quelques pièces de monnaie ; nous leur en jetâmes ; elles s'enfuirent et se précipitèrent toutes dans le fleuve pour regagner le camp.

Après avoir traversé le Narh-Bayruth et l'autre moitié de la plaine, cultivée et ombragée de jeunes palmiers et de pins, nous entrâmes dans les collines de sable rouge qui s'étendent à l'orient de Bayruth entre la mer et la vallée du fleuve : c'est un morceau du désert d'Égypte, jeté au pied du Liban et entouré de magnifiques oasis ; le sable en est rouge comme de l'ocre, et fin comme une poussière impalpable ; les Arabes disent que ce désert de sable rouge n'est pas apporté là par les vents ni accumulé par les vagues, mais vomé par un torrent souterrain qui communique avec les déserts de Gaza et de El-Arish ; ils prétendent qu'il existe des sources de sable comme des sources d'eau ; ils montrent, pour confirmer leur opinion, la couleur et la forme du sable de la mer, qui ne ressemble en rien en effet à celui de ce désert. La couleur est aussi tranchée que celle d'une carrière de granit et d'une carrière de marbre. Quoi qu'il en soit, ce sable vomé par des fleuves souterrains, ou semé là par les grands vents d'hiver, s'y déroule en nappes de cinq à six lieues de tour, et élève des montagnes ou creuse des vallées qui changent de forme à cha-

Que tempête ; à peine a-t-on marché quelque temps dans ces labyrinthes ondoyants , qu'il est impossible de savoir où l'on se trouve ; les collines de sable vous cachent l'horizon de toutes parts, aucun sentier ne subsiste sur la surface de ces vagues ; le cheval et le chameau y passent sans y laisser plus de traces qu'une barque n'en laisse sur l'eau ; la moindre brise efface tout ; quelques-unes de ces dunes étaient si rapides , que nos chevaux pouvaient à peine les gravir , et nous n'avancions qu'avec précaution , de peur d'être engloutis par les fondrières fréquentes dans ces mers de sable ; on n'y découvre aucune trace de végétation, si ce n'est quelques gros oignons de plantes bulbeuses qui roulent de temps en temps sous les pieds des chevaux ; l'impression de ces solitudes mobiles est triste et morne : c'est une tempête sans bruit, mais avec toutes ses images de mort. Quand le simoun, vent du désert, se lève, ces collines ondoient comme les lames d'une mer, et, se repliant en silence sur leurs profondes vallées, engloutissent le chameau des caravanes ; elles s'avancent tous les ans de quelques pas sur les parties de terre cultivées qui les environnent, et vous voyez sur leurs bords des têtes de palmiers ou de figuiers qui se dressent desséchés sur leur surface comme des mâts de navire engloutis sous les vagues : nous n'entendions aucun bruit que la chute lointaine et lourde des lames de la mer qui brisaient à une lieue de nous contre les écueils ; le soleil couchant teignait la crête de

ces montagnes de poussière rouge, d'une couleur semblable au fer ardent qui sort des fournaises; ou, glissant dans ces vallées, il les inondait de feux, comme les avenues d'un édifice incendié; de temps en temps, en nous retrouvant au sommet d'une colline, nous découvrions les cimes blanches du Liban, ou la mer avec sa lisière d'écume bordant les longues côtes sinueuses du golfe de Saïde; puis nous replongions tout à coup dans les ravines de sable et nous ne voyions plus que le ciel sur nos têtes. Je suivais Julia qui se retournait souvent vers moi avec son beau visage tout coloré d'émotions et de fatigue, et je lisais dans ses yeux, dont le regard semblait m'interroger, ses impressions mêlées de terreur, d'enthousiasme et de plaisir. Le bruit de la mer augmentait et nous annonçait le rivage; nous le découvrîmes tout à coup, élevé, escarpé à pic, sous les pieds de nos chevaux : il dominait la Méditerranée de deux cents pieds au moins; le sol, solide et sonore sous nos pas, quoique recouvert encore d'une légère couche de sable blanc, nous indiquait le rocher succédant aux vagues de sable: c'était le rocher en effet qui borde toutes les côtes de Syrie; nous étions arrivés par hasard à un des points de cette côte où la lutte de la pierre et des eaux présente à l'œil le plus étrange spectacle; le choc répété des flots ou les tremblements de terre ont détaché en cet endroit, du bloc continu de la côte, d'immenses collines de roches vives qui, roulées dans la mer et y ayant pris leur aplomb, ont

été usées, polies, léchées par les vagues, depuis des siècles, et ont affecté les formes les plus bizarres ; il y avait devant nous, à une distance d'environ cent pieds, un de ces rochers debout, sortant de la mer et dressant sa crête au-dessus du niveau du rivage ; les vagues, en le frappant sans cesse, avaient fini par le fendre dans son milieu et par y former une arche gigantesque, semblable à l'ouverture d'un monument triomphal. Les parois intérieures de cette arche étaient polies et luisantes comme le marbre de Carrare ; les vagues, en se retirant, laissaient voir ces parois à sec, toutes ruisselantes de l'écume qui retombait avec les flots ; puis au retour de la lame elles s'engloutissaient, avec un bruit de tonnerre, dans l'arche qu'elles remplissaient jusqu'à la voûte, et, pressées par le choc, elles en jaillissaient en un torrent d'écume nouvelle qui se dressait comme des langues furieuses jusqu'au sommet du rocher, d'où elles retombaient en chevelures et en poussière d'eau. Nos chevaux frissonnaient d'horreur à chacun de ces retours de la vague, et nous ne pouvions arracher nos yeux de ce combat des deux éléments ; pendant une demi-heure de marche, la côte est inondée de ces jeux magnifiques de la nature : il y a des tours crénelées toutes couvertes de nids d'hirondelles de mer, des ponts naturels joignant le rivage et les écueils et sous lesquels vous entendez, en passant, mugir les lames souterraines ; il y a, dans certains endroits, des rochers percés par le refoulement des vagues,

qui laissent jaillir l'écume de la mer sous nos pieds comme des tuyaux de jets d'eau ; — l'eau s'élève à quelques pieds de terre en immense colonne, puis rentre en murmurant dans ses abîmes, lorsque le flot s'est retiré. La mer était forte en ce moment ; elle arrivait en larges et hautes collines bleues, se dressait en crêtes transparentes en approchant des rochers, et y croulait avec un tel fracas que la rive en tremblait au loin, et que nous croyions voir vaciller l'arche marine que nous contemplions devant nous. Après les solitudes silencieuses et terribles que nous venions de traverser, l'aspect sans bornes d'une mer immense et vide de bâtiments, à l'heure du soir où les premières ombres commencent à bruir ses abîmes ; ces cassures gigantesques de la côte, et ce bruit tumultueux des vagues qui roulaient des rochers énormes, comme les pattes de l'oiseau font rouler des grains de sable ; ces coups de la brise sur nos fronts, sur la crinière de nos chevaux ; ces immenses échos souterrains qui multipliaient les mugissements sourds de la tempête, tout cela frappait nos âmes d'impressions si diverses, si solennelles, si fortes, que nous ne pouvions plus parler, et que des larmes d'émotion brillaient dans les yeux de Julia !

Nous rentrâmes en silence dans le désert de sable rouge ; nous le traversâmes dans sa partie la plus étroite, en nous rapprochant des collines de Bayruth, et nous nous retrouvâmes, au soleil couché, sous la grande forêt de pins de l'émir Fakar-

el-Din. Là, Julia, retrouvant la voix, se tourna vers moi et me dit avec ivresse : — N'est-ce pas que j'ai fait la plus belle promenade qu'il soit possible de faire au monde ? Oh ! que Dieu est grand ! et qu'il est bon pour moi , ajouta-t-elle , de m'avoir choisie pour me faire contempler si jeune de si belles choses !

Il était nuit quand nous descendîmes de cheval à la porte de la maison ; nous projetâmes d'autres courses pour les jours qui nous restaient avant le voyage à Damas.

---

## PEUPLADES DU LIBAN.

### LES MARONITES.

Les Maronites , dont je viens de parler, ont des ténèbres autour de leur berceau. L'histoire, si incomplète et si fabuleuse en tout ce qui concerne les premiers siècles de notre ère, laisse planer le doute sur les différentes causes qu'on assigne à leurs institutions. Ils n'ont que peu de livres, sans critique et sans contrôle ; — cependant, comme il faut toujours s'en rapporter à ce qu'un peuple sait de lui-même plutôt qu'aux vaines spéculations du voyageur, voici ce qui résulte de leurs propres histoires. Un saint solitaire, nommé Marron, vivait environ vers l'année 400. Théodoric et saint Chrysostôme

en font mention. Marron habitait le désert, et ses disciples s'étant répandus dans les différentes régions de la Syrie, y bâtirent plusieurs monastères; le principal était aux environs d'Apamée, sur les bords fertiles de l'Oronte. Tous les chrétiens syriaques qui n'étaient pas alors infectés de l'hérésie des monothélites se réfugièrent autour de ces monastères, et de cette circonstance reçurent le nom de Maronites. Volney, qui a vécu quelques mois parmi eux, a recueilli les meilleurs renseignements sur leur origine; ils se rapprochent de ceux-ci, que j'ai recueillis moi-même des traditions locales. Quoiqu'il en soit, les Maronites forment aujourd'hui un peuple gouverné par la plus pure théocratie qui ait résisté au temps : théocratie qui, menacée sans cesse par la tyrannie des Musulmans, a été obligée de rester modérée et protectrice, et a laissé germer des principes de liberté civile prêts à se développer chez ce peuple. La nation des Maronites, qui, selon Volney, était en 1784 de cent vingt mille âmes, en compte aujourd'hui plus de deux cent mille et s'accroît tous les jours. Son territoire est de cent cinquante lieues carrées; mais ce territoire n'a que des limites arbitraires; il s'étend sur les flancs du Liban, dans les vallées ou dans les plaines qui l'entourent, à mesure que les essaims de la population vont fonder de nouveaux villages. La ville de Zharklé, à l'embouchure de la vallée de Bka, vis-à-vis Balbeck, qui comptait à peine mille à douze cents âmes, il y a vingt ans, en compte maintenant dix

à douze mille, et tend à s'augmenter tous les jours.

Les Maronites sont soumis à l'émir Beschir et forment, avec les Druzes et les Métualis, une espèce de confédération despotique, sous le gouvernement de cet émir. Bien que les membres de ces trois nations diffèrent d'origine, de religion et de mœurs, qu'ils ne se confondent presque jamais dans les mêmes villages, l'intérêt de la défense d'une liberté commune et la main forte et politique de l'émir Beschir les retiennent en un seul faisceau. Ils couvrent de leurs nombreuses habitations l'espace compris entre Latakié et Saint-Jean-d'Acre d'un côté, Damas et Bayruth de l'autre. Je dirai un mot à part des Druzes et des Métualis.

Les Maronites occupent les vallées les plus centrales et les chaînes les plus élevées du groupe principal du mont Liban, depuis les environs de Bayruth jusqu'à Tripoli de Syrie. Les pentes de ces montagnes qui versent vers la mer sont fertiles, arrosées de fleuves nombreux et de cascades intarissables; ils y récoltent la soie, l'huile, l'orge et le blé; les hauteurs sont presque inaccessibles, et le rocher nu perce partout les flancs de ces montagnes; mais l'infatigable activité de ce peuple, qui n'avait d'asile sûr pour sa religion que derrière ces pics et ces précipices, a rendu le rocher même fertile; il a élevé d'étage en étage, jusqu'aux dernières crêtes, jusqu'aux neiges éternelles, des murs de terrasses formés avec des blocs de roche roulante; sur ces terrasses il a porté le peu de terre



végétale que les eaux entraînaient dans les ravines, il a pilé la pierre même pour rendre sa poussière féconde en la mêlant à ce peu de terre, et il a fait du Liban tout entier un jardin couvert de mûriers, de figuiers, d'oliviers et de céréales ; le voyageur ne peut revenir de son étonnement quand, après avoir gravi pendant des journées entières sur les parois à pic des montagnes, qui ne sont qu'un bloc de rocher, il trouve tout à coup, dans les enfoncements d'une gorge élevée ou sur le plateau d'une pyramide de montagnes, un beau village bâti de pierres blanches, peuplé d'une nombreuse et riche population, avec un château moresque au milieu, un monastère dans le lointain, un torrent qui roule son écume au pied du village, et tout autour un horizon de végétation et de verdure où les pins, les châtaigniers, les mûriers ombragent la vigne ou les champs de maïs et de blé. Ces villages sont suspendus quelquefois les uns sur les autres, presque perpendiculairement ; on peut jeter une pierre d'un village dans l'autre ; on peut s'entendre avec la voix, et la déclivité de la montagne exige cependant tant de sinuosités et de détours pour y tracer le sentier de communication, qu'il faut une heure ou deux pour passer d'un hameau à l'autre.

Dans chacun de ces villages vous trouvez un scheik, espèce de seigneur féodal qui a l'administration et la justice du pays. Mais cette administration et cette justice, rendues sommairement et dans de simples attributions de police par les scheiks,

e sont ni absolues ni sans appel. La haute administration appartient à l'émir et à son divan. La justice relève en partie de l'émir, en partie des évêques. Il y a conflit de juridiction entre l'émir et l'autorité ecclésiastique. Le patriarche des Maronites conserve seul la décision de tous les cas où la loi civile est en conflit avec la loi religieuse, comme les mariages, dispenses, séparations. Le prince a les plus grands ménagements à garder envers le patriarche et les évêques, car l'autorité du clergé sur les esprits est immense et incontestée. Ce clergé se compose du patriarche élu par les évêques, confirmé par le pape, et d'un légat du pape envoyé de Rome, et résidant au monastère d'Antoura ou de Kanoubin; des évêques, des supérieurs des monastères et des curés. Bien que l'Église romaine ait sévèrement maintenu la loi du célibat des prêtres en Europe, et que plusieurs de ses écrivains affectent de voir une loi de dogme dans ce règlement de sa discipline, elle a été obligée de céder sur ce point en Orient; et, quoique fervents et dévoués catholiques, les prêtres sont mariés chez les Maronites. Cette faculté du mariage ne s'étend ni aux moines qui vivent en communauté, ni aux évêques. Le clergé séculier et les curés usent seuls de ce privilège. La réclusion dans laquelle vivent les femmes arabes, la simplicité des mœurs patriarcales de ce peuple, et l'habitude, ôtent tout inconvénient à cet usage du clergé maronite. Et bien loin qu'il ait nui, comme on affecte de nous le dire, à

la pureté des mœurs sacerdotales, au respect des populations pour le ministre du culte, ou au précepte de la confession, on peut dire avec vérité que, dans aucune contrée de l'Europe, le clergé n'est aussi pur, aussi exclusivement renfermé dans ses pieux ministères, aussi vénérable et aussi puissant sur le peuple qu'il l'est ici. Si l'on veut avoir sous les yeux ce que l'imagination se figure du temps du christianisme naissant et pur, si l'on veut voir la simplicité et la ferveur de la foi primitive, la pureté des mœurs, le désintéressement des ministres de la charité, l'influence sacerdotale sans abus, l'autorité sans domination, la pauvreté sans mendicité, la dignité sans orgueil, la prière, les veilles, la sobriété, la chasteté, le travail des mains, il faut venir chez les Maronites. Le philosophe le plus rigide ne trouvera pas une réforme à faire dans l'existence publique et privée de ces prêtres, qui sont restés les modèles, les conseillers et les serviteurs du peuple.

Il existe environ deux cents monastères maronites, de différents ordres, sur la surface du Liban. Ces monastères sont peuplés de vingt à vingt-cinq mille moines. Mais ces moines ne sont ni riches ni mendiants, ni oppresseurs, ni sangsues du peuple. Ce sont des réunions d'hommes simples et laborieux qui, voulant se consacrer à une vie de prière et de liberté d'esprit, renoncent aux soucis d'une famille à élever, et se consacrent à Dieu et à la terre dans une de ces retraites. Leur vie, comme je l'ai

raconté tout à l'heure, est la vie d'un paysan laborieux. Ils soignent le bétail ou les vers à soie, ils fendent le rocher, ils bâtissent de leurs mains les murs de terrassement de leurs champs, ils bêchent, ils labourent, ils moissonnent. Les monastères possèdent peu de terrain et ne reçoivent de moines qu'autant qu'ils en peuvent nourrir. J'ai habité longtemps parmi ce peuple, j'ai fréquenté plusieurs de ces monastères, et je n'ai jamais entendu parler d'un scandale quelconque donné par ces moines. Il n'y a pas un murmure contre eux ; chaque monastère n'est qu'une pauvre ferme dont les serviteurs sont volontaires, et ne reçoivent pour tout salaire que le toit, une nourriture d'anachorète et les prières de leur église. Le travail utile est tellement la loi de l'homme, il est tellement la condition du bonheur et de la vertu ici-bas, que je n'ai pas vu un seul de ces solitaires qui ne portât sur ses traits l'empreinte de la paix de l'âme, du contentement et de la santé. Les évêques ont une autorité absolue sur les monastères qui se trouvent dans leurs juridictions. Ces juridictions sont très-restreintes. Chaque grand village a son évêque.

Le peuple maronite, soit qu'il descende des Arabes ou des Syriens, participe de toutes les vertus de son clergé, et forme un peuple à part dans tout l'Orient ; on dirait d'une colonie européenne jetée par le hasard au milieu des tribus du désert ; sa physionomie cependant est arabe ; les hommes sont grands, beaux, au regard franc et fier, au

Il y a dans tous les villages une église ou une chapelle dans laquelle les cérémonies du culte catholique sont célébrées dans la forme et dans la langue syriaques. A l'évangile le prêtre se retourne vers les assistants et leur lit l'évangile du jour en arabe. Les religions, qui durent plus que les races humaines, conservent leur langue sacrée quand les peuples ont perdu les leurs.

Les Maronites sont braves et naturellement guerriers comme tous les montagnards; ils se lèvent, au nombre de trente à quarante mille hommes, à la voix de l'émir Beschir, soit pour défendre les routes inaccessibles de leurs montagnes, soit pour fondre dans la plaine, et faire trembler Damas ou les villes de Syrie. Les Turcs n'osent jamais pénétrer dans le Liban, quand ces peuples sont en paix entre eux; les pachas d'Acre et de Damas n'y sont jamais venus que lorsque des discussions intestines les appelaient au secours de l'un ou de l'autre parti. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que de grandes destinées peuvent être réservées à ce peuple maronite, peuple vierge et primitif par ses mœurs, sa religion et son courage; peuple qui a les vertus traditionnelles des patriarches, la propriété, un peu de liberté, beaucoup de patriotisme, et qui, par la similitude de religion et les relations de commerce et de culte, s'imprègne de jour en jour davantage de la civilisation occidentale. Pendant que tout périt autour de lui d'impuissance ou de vieillesse, lui seul semble rajeunir et prendre

nouvelles forces ; à mesure que la Syrie se dé-  
plera , il descendra de ses montagnes , fondera  
villes de commerce aux bords de la mer , culti-  
ra les plaines fertiles qui ne sont plus aujour-  
d'hui qu'aux chacals et aux gazelles , et établira  
une domination nouvelle dans ces contrées où les  
vieilles dominations expirent : si dès aujourd'hui  
un homme de tête s'élevait parmi eux , soit des  
rangs du clergé tout-puissant , soit du sein d'une  
de ces familles d'émirs ou de scheiks qu'ils vénè-  
rent ; s'il comprenait l'avenir , et faisait alliance  
avec une des puissances de l'Europe , il renouvel-  
lerait facilement les merveilles de Méhémet-Ali ,  
fonderait d'Égypte , et laisserait après lui le véritable  
germe d'un empire d'Arabie. L'Europe est inté-  
ressée à ce que ce vœu se réalise : c'est une colo-  
nie toute faite qu'elle aurait sur ces beaux rivages ;  
la Syrie , en se repeuplant d'une nation chré-  
tienne , industrielle , enrichirait la Méditerranée  
de son commerce qui languit , ouvrirait la route des  
caravanes , refoulerait les tribus nomades et barbares  
du désert et raviverait l'Orient : il y a plus d'ave-  
nir là qu'en Égypte. L'Égypte n'a qu'un homme ,  
le Liban a un peuple.

#### LES DRUZES.

Les Druzes , qui , avec les Métualis et les Maro-  
nis , forment la principale population du Liban ,  
passé longtemps pour une colonie européenne

laissée en Orient par les croisés. Rien de plus absurde. Ce qui se conserve le plus longtemps parmi les peuples, c'est la religion et la langue : les Druzes sont idolâtres et parlent arabe ; ils ne descendent donc pas d'un peuple franc et chrétien ; ce qu'il y a de plus probable c'est qu'ils sont, comme les Maronites, une tribu arabe du désert, qui, ayant refusé d'adopter la religion du prophète et persécutée par les nouveaux croyants, se sera réfugiée dans les solitudes inaccessibles du haut Liban pour y défendre ses dieux et sa liberté. Ils ont prospéré ; ils ont eu souvent la prédominance sur les peuplades qui habitent avec eux la Syrie, et l'histoire de leur principal chef, l'émir Fakar-el-Din, dont nous avons fait Facardin, les a rendus célèbres, même en Europe. C'est au commencement du dix-septième siècle que ce prince apparaît dans l'histoire. Nommé gouverneur des Druzes, il gagne la confiance de la Porte. Il repousse les tribus féroces de Balbeck, délivre Tyr et Saint-Jean-d'Acre des incursions des Arabes bédouins, chasse l'aga de Bayruth, et établit sa capitale dans cette ville. En vain les pachas d'Alep et de Damas le menacent ou le dénoncent au divan ; il corrompt ses juges et triomphe, par la ruse ou la force, de tous ses ennemis. Cependant la Porte, tant de fois avertie des progrès des Druzes, prend la résolution de les combattre, et prépare une expédition formidable. L'émir Fakar-el-Din veut temporiser. Il avait formé des alliances et conclu des traités de commerce avec des princes

d'Italie : il va lui-même solliciter les secours que ces princes lui ont promis. Il laisse le gouvernement à son fils Ali, s'embarque à Bayruth, et se réfugie à la cour des Médicis, à Florence. L'arrivée d'un prince mahométan en Europe éveille l'attention. On répand le bruit que Fakar-el-Din est un descendant des princes de la maison de Lorraine ; que les Druzes tirent leur origine des compagnons d'un comte de Dreux, restés dans le Liban après les croisades. En vain l'historien Benjamin de Tudèle fait mention des Druzes avant l'époque des croisades : l'habile aventurier propage lui-même cette opinion pour intéresser à son sort les souverains de l'Europe. Après neuf ans de séjour à Florence, l'émir Fakar-el-Din retourne en Syrie. Son fils Ali avait repoussé les Turcs et conservé intactes les provinces conquises par son père. Il lui remet le commandement. L'émir, corrompu par les arts et les délices de Florence, oublie qu'il règne à condition d'inspirer le respect et la terreur à ses ennemis. Il bâtit à Bayruth des palais magnifiques et ornés, comme les palais d'Italie, de statues et de peintures qui blessent les préjugés des Orientaux. Ses sujets s'aigrissent ; le sultan Amurath IV s'irrite, et envoie de nouveau le pacha de Damas avec une puissante armée contre Fakar-el-Din. Pendant que le pacha descend du Liban, une flotte turque bloque le port de Bayruth. Ali, fils aîné de l'émir, et gouverneur de Saphad, est tué en combattant l'armée du pacha de Damas. Fakar-




el-Din envoie son second fils implorer la paix à bord du vaisseau amiral. L'amiral retient cet enfant prisonnier, et se refuse à toute négociation. L'émir consterné s'enfuit, et se renferme avec un petit nombre d'amis dévoués dans l'inaccessible rocher de Nilka. Les Turcs, après l'avoir vainement assiégé pendant une année entière, se retirent. Fakar-el-Din est libre et reprend le chemin de sa montagne : mais, trahi par quelques-uns des compagnons de sa fortune, il est livré aux Turcs et conduit à Constantinople. Prosterné aux pieds d'Amurath, ce prince lui témoigne d'abord de la générosité et de la bienveillance. Il lui donne un palais et des esclaves ; mais peu de temps après, sur des soupçons d'Amurath, le brave et infortuné Fakar-el-Din est étranglé. Les Turcs, qui se contentent, dans leur politique, d'écarter du pied l'ennemi qui leur fait ombrage, mais qui respectent du reste les habitudes des peuples et les légitimités traditionnelles des familles, laissèrent régner la postérité de Fakar-el-Din ; il n'y a qu'une centaine d'années que le dernier descendant du célèbre émir a laissé par sa mort le sceptre du Liban passer à une autre famille, la famille Chab, originaire de la Mecque, et dont le chef actuel, le vieux émir Beschir, gouverne aujourd'hui ces contrées.

La religion des Druzes est un mystère que nul voyageur n'a jamais pu percer. J'ai connu plusieurs Européens, vivant depuis de nombreuses années au milieu de ce peuple, et qui m'ont con-

essé leur ignorance à cet égard. Lady Stanhope elle-même, qui fait exception, par sa résidence habituelle au milieu des Arabes de cette tribu et par le dévouement qu'elle inspire à ces hommes dont elle parle la langue et suit les mœurs, m'a dit que pour elle aussi la religion des Druzes était un mystère. La plupart des voyageurs qui ont écrit sur eux prétendent que ce culte n'est qu'un schisme du mahométisme. J'ai la conviction que ces voyageurs se trompent. Un fait certain, c'est que la religion des Druzes leur permet d'affecter tous les cultes des peuples avec lesquels ils communiquent ; de là est venue l'opinion qu'ils étaient des mahométans schismatiques. Cela n'est point. Ils adorent le veau, c'est le seul fait constaté. Ils ont des institutions comme les peuples de l'antiquité. Ils sont divisés en deux castes, les *Akkals* ou *ceux qui savent* ; les *ghahels*, ou *ceux qui ignorent* ; et selon qu'un Druze est d'une de ces deux castes, il pratique telle ou telle forme de culte. Moïse, Mahomet, Jésus, sont les noms qu'ils ont en vénération. Ils s'assemblent un jour de la semaine, chacun dans le lieu consacré au degré d'initiation auquel il est parvenu, et accomplissent leurs rites. Des gardes veillent, pendant les cérémonies, à ce qu'aucun profane ne puisse approcher des initiés. La mort punit à l'instant le téméraire. Les femmes sont admises à ces mystères. Les prêtres ou *akkals* sont mariés. Ils ont une hiérarchie sacerdotale. Le chef des *akkals*, ou le souverain pontife des Druzes, réside au vil-

lage de *El-Mutna*. Après la mort d'un Druze, on se réunit autour du tombeau, on reçoit des témoignages sur sa vie ; si ces témoignages sont favorables, l'akkal s'écrie : Que le Tout-Puissant te soit miséricordieux ! Si les témoignages sont mauvais, le prêtre et les assistants gardent le silence. Le peuple en général croit à la transmigration des âmes ; si la vie du Druze a été pure, il revivra dans un homme favorisé de la fortune, brave et aimé de ses compatriotes ; s'il a été vil ou lâche, il reviendra sous la forme d'un chameau ou d'un chien.

Les écoles pour les enfants sont nombreuses ; les akkals les dirigent. On apprend à lire dans le Koran. Quelquefois, quand les Druzes sont peu nombreux dans un village, et que les écoles manquent, ils laissent instruire leurs enfants avec ceux des chrétiens ; lorsqu'ils les initient plus tard à leurs rites mystérieux, ils effacent de leur esprit les traces de christianisme. Les femmes sont admises au sacerdoce comme les hommes ; le divorce est fréquent ; l'adultère se rachète ; l'hospitalité est sacrée, et aucune menace ou aucune promesse ne forcerait jamais un Druze à livrer, même au prince, l'hôte qui se serait confié à son seuil. A l'époque de la bataille de Navarin, les Européens habitant des villes de Syrie, et redoutant la vengeance des Turcs, se retirèrent pendant plusieurs mois parmi les Druzes, et y vécurent en parfaite sûreté. Tous les hommes sont frères, est leur morale proverbiale comme celle de l'Évangile, mais ils l'observent mieux que



nous. Nos paroles sont évangéliques, et nos lois sont sarrâziennes.

Dans mon opinion, les Druzes sont un de ces peuples dont la source s'est perdue dans la nuit des temps, mais qui remontent à l'antiquité la plus reculée; leur race, au physique, a beaucoup de rapport avec la race juive, et l'adoration du veau ne porterait à croire qu'ils descendent de ces peuples de l'Arabie Pétrée qui avaient poussé les juifs à ce genre d'idolâtrie, ou qu'ils sont d'origine samaritaine. Accoutumés maintenant à une sorte de fraternité avec les chrétiens maronites, et détestant le joug des mahométans; nombreux, riches, disciplinables, aimant l'agriculture et le commerce, ils feront aisément corps avec le peuple maronite, et avanceront du même pas dans la civilisation, pourvu qu'on respecte leurs rites religieux.

#### LES MÉTUALIS.

Les Métualis, qui forment le tiers environ de la population du Bas-Liban, sont des mahométans de la secte d'Ali, secte dominante en Perse; les Turcs au contraire sont de la secte d'Omar: ce schisme s'opéra dans l'islamisme, la 36<sup>e</sup> année de l'hégire; les partisans d'Ali maudissent Omar comme usurpateur du califat; Hussein et Ali sont leurs saints; comme les Persans, ils ne boivent ni ne mangent avec les sectateurs d'une autre religion que la leur, et brisent le verre ou le plat qui a servi à l'étranger;

ils se considèrent comme souillés si leurs vêtements touchent les nôtres ; cependant , comme ils sont généralement faibles et méprisés dans la Syrie , ils s'accommodent au temps , et j'en ai eu plusieurs à mon service qui n'observaient pas rigoureusement ces préceptes de leur intolérance. Leur origine est connue ; ils étaient mattres de Balbeck vers le seizième siècle ; leur tribu , en grandissant , s'étendit d'abord sur les flancs de l'Anti-Liban , autour du désert de Bka ; ils le traversèrent plus tard , et se mêlèrent aux Druzes dans cette partie de montagnes qui règne entre Tyr et Saïde ; l'émir Youssef , inquiet de leur voisinage , arma les Druzes contre eux , et les repoussa du côté de Saphadt et des montagnes de Galilée ; Daher , pacha d'Acre , les accueillit et fit alliance avec eux en 1760 ; ils étaient déjà assez nombreux pour lui fournir dix mille cavaliers ; à cette époque , ils s'emparèrent des ruines de Tyr , village au bord de la mer , appelé maintenant Sour ; ils combattirent vaillamment les Druzes et défirent complètement l'armée de l'émir Youssef , forte de vingt-cinq mille hommes ; ils n'étaient eux-mêmes que cinq cents , mais la rage et la vengeance en firent autant de héros , et les querelles intestines qui divisaient les Druzes entre l'émir Mansour et l'émir Youssef , contribuèrent aux succès des Métualis ; ils abandonnèrent Daher , pacha d'Acre , et leur abandon causa sa perte et sa mort ; Djezzar-Pacha , son successeur , s'en vengea cruellement sur eux. Depuis l'année 1777 , Djezzar-Pacha , mattre de Saïde

et d'Acre, travailla sans relâche à la destruction de ce peuple ; ces persécutions les contraignirent à se réconcilier avec les Druzes ; ils rentrèrent dans le parti de l'émir Youssef, et, quoique réduits à sept ou huit cents combattants, ils firent plus dans cette campagne, pour la cause commune, que les vingt mille Druzes et Maronites réunis à Deir-el-Kammar ; ils s'emparèrent seuls de la forteresse de Mar-Djebba, et passèrent huit cents Arnauts au fil de l'épée ; chassés de Balbeck l'année suivante, après une résistance désespérée, ils se réfugièrent, au nombre de cinq à six cents familles, parmi les Druzes et les Maronites ; ils redescendirent plus tard dans cette vallée, et occupent encore aujourd'hui les magnifiques ruines d'Héliopolis ; mais la plus grande partie de la nation est restée sur les pentes et dans les vallées du Liban, du côté de Sour ; la principauté de Balbeck a été dans ces derniers temps le sujet d'une lutte acharnée entre deux frères de la famille Harfousch, Djadjha et Sultan ; ils se sont dépossédés tour à tour de ce monceau de débris, et ont perdu, dans cette guerre, plus de quatre-vingts personnes de leur propre famille. Depuis 1810, l'émir Djadjha a régné définitivement sur Balbeck.

#### LES ANSARIÉS.

Volney a donné sur la nation des Ansariés, qui occupe la partie occidentale de la chaîne du Liban

et les plaines de Latakié, les plus judicieuses informations. Je ne saurais rien y ajouter. Idolâtres comme les Druzes, ils couvrent comme eux leurs rites religieux des ténèbres de l'initiation, mais ils sont plus barbares. Je m'occuperai seulement de cette partie de leur histoire qui remonte à l'année 1807.

A cette époque, une tribu d'Ansariés, ayant feint une querelle avec leur chef, quitta son territoire dans les montagnes, et vint demander asile et protection à l'émir de Maszyad. L'émir, profitant avec empressement d'une occasion si favorable d'affaiblir ses ennemis en les divisant, accueillit les Ansariés ainsi que leur scheik Mahmoud, dans les murs de Maszyad, et poussa l'hospitalité jusqu'à déloger une partie des habitants pour faire place aux fugitifs. Pendant plusieurs mois tout fut tranquille ; mais un jour, où le plus grand nombre des Ismaéliens de Maszyad étaient sortis de leur ville pour aller travailler dans les champs, à un signal donné, les Ansariés se jettent sur l'émir et sur son fils, les poignent, s'emparent du château, massacrent tous les Ismaéliens qui se trouvent dans la ville, et y mettent le feu. Le lendemain un grand nombre d'Ansariés viennent rejoindre à Maszyad les exécuteurs de cet abominable complot, dont un peuple tout entier avait gardé le secret pendant quatre ou cinq mois. Environ trois cents Ismaéliens avaient péri. Le reste s'était réfugié à Hama, à Homs ou à Tripoli.

Les pratiques pieuses et les mœurs des Ansariés ont fait penser à Burckhardt qu'ils étaient une tribu dépaycée de l'Indoustan ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'ils étaient établis en Syrie longtemps avant la conquête des Ottomans ; quelques-uns d'entre eux sont encore idolâtres. Le culte du chien , qui paraît avoir été en honneur chez les anciens Syriens et avoir donné son nom au fleuve du Chien, *Nahr-el-Kelb* , près de l'ancienne Beryte , s'est , dit-on , conservé parmi quelques familles d'Ansariés. Ce peuple est en décadence, et serait aisément refoulé ou asservi par les Druzes et les Maronites.

— 18 novembre. — J'arrive d'une excursion au monastère d'Antoura , un des plus beaux et des plus célèbres du Liban. En quittant Bayruth , on marche pendant une heure le long du rivage de la mer, sous une voûte d'arbres de tous les feuillages et de toutes les formes. La plupart sont des arbres fruitiers, figuiers, grenadiers, orangers, aloès, figuiers sycomores, arbre gigantesque dont les fruits innombrables, pareils à de petites figues, ne poussent pas à l'extrémité des rameaux, mais sont attachés au tronc et aux branches comme des mousses. Après avoir traversé le fleuve sur le pont romain dont j'ai décrit l'aspect plus haut, on suit une plage sablonneuse jusqu'au cap Batroune, formé par un bras du Liban, projeté dans la mer. Ce bras n'est qu'un rocher dans lequel on a taillé, dans l'antiquité, une route en corniche d'où la vue est magni-



fique. Les flancs du rocher sont couverts, en plusieurs endroits, d'inscriptions grecques, latines et syriaques, et de figures sculptées dans le roc même, dont les symboles et les significations sont perdus. Il est vraisemblable qu'ils se rapportent au culte d'Adonis, pratiqué jadis dans ces contrées; il avait, selon les traditions, des temples et des cérémonies funèbres près du lieu où il périt. On croit que c'est au bord du fleuve que nous venions de traverser. En redescendant de cette haute et pittoresque corniche, le pays change tout à coup de caractère. Le regard s'engouffre dans une gorge étroite, profonde, toute remplie par un autre fleuve, Nahr-el-Kelb, le fleuve du Chien. Il coule silencieusement entre deux parois de rochers perpendiculaires, de deux ou trois cents pieds d'élévation. Il remplit toute la vallée dans certains endroits; dans d'autres, il laisse seulement une marche étroite entre ses ondes et le rocher. Cette marge est couverte d'arbres, de cannes à sucre, de roseaux et de lianes, qui forment une voûte verte et épaisse sur les rives et quelquefois sur le lit entier du fleuve. Un kan ruiné est jeté sur le roc, au bord de l'eau, vis-à-vis d'un pont à arche élancée, sur lequel on passe en tremblant. Dans les flancs des rochers qui forment cette vallée, la patience des Arabes a creusé quelques sentiers en gradins de pierre, qui pendent presque à pic sur le fleuve, et qu'il faut cependant gravir et descendre à cheval. Nous nous abandonnâmes à l'instinct et aux pieds de biche de nos

**chevaux; mais il était impossible de ne pas fermer les yeux dans certains passages, pour ne pas voir la hauteur des degrés, le poli des pierres, l'inclinaison du sentier, et la profondeur du précipice. C'est là que le dernier légat du pape auprès des Maronites fut précipité par un faux pas de son cheval, et périt, il y a quelques années. A l'issue de ce sentier, on se trouve sur des plateaux élevés, couverts de cultures, de vignes, et de petits villages maronites. On aperçoit sur un mamelon, devant soi, une jolie maison neuve, d'architecture italienne, avec portique, terrasses et balustrades. C'est la demeure que monsignor Lozanna, évêque d'Abydos, et légat actuel du saint-siège en Syrie, s'est fait construire pour passer les hivers. Il habite l'été le monastère de Kanobin, résidence du patriarche, et capitale ecclésiastique des Maronites. Ce couvent, beaucoup plus élevé dans la montagne, est presque inaccessible, et enseveli l'hiver dans les neiges. Monsignor Lozanna, homme de mœurs élégantes, de manières romaines, d'esprit orné, d'érudition profonde et d'intelligence ferme et rapide, a été heureusement choisi par la cour de Rome pour aller représenter la politique et ménager l'influence catholique auprès du haut clergé maronite. Il serait fait pour les représenter à Vienne ou à Paris : c'est le type d'un de ces prélats romains héritiers des grandes et nobles traditions diplomatiques de ce gouvernement où la force n'est rien, où l'habileté et la dignité personnelles sont tout.**

Monsignor Lozanna est Piémontais ; il ne restera sans doute pas longtemps dans ces solitudes, Rome l'emploiera plus utilement sur un plus orageux théâtre. Il est un de ces hommes qui justifient la fortune, et dont la fortune est écrite d'avance sur un front actif et intelligent. Il affecte avec raison, parmi ces peuples, un luxe oriental et une solennité de costume et de manières sans lesquels les hommes de l'Asie ne reconnaissent ni la sainteté, ni la puissance. Il a pris le costume arabe ; sa barbe immense, et soigneusement peignée, descend à flots d'or sur sa robe de pourpre, et sa jument arabe de pur sang, brillante et docile dans sa main, défie la plus belle jument des scheiks du désert. Nous l'aperçûmes bientôt, venant au-devant de nous, suivi d'une escorte nombreuse, et caracolant sur des précipices de rocher où nous n'avancions qu'avec précaution. Après les premières paroles de compliment, il nous conduisit à sa charmante villa, où une collation nous attendait, et nous accompagna bientôt après au monastère d'Antoura, où il résidait provisoirement. Deux jeunes prêtres lazaristes, venus de France après la révolution de juillet, occupent maintenant seuls ce beau et vaste couvent bâti jadis par les jésuites ; les jésuites ont essayé plusieurs fois d'établir leur mission et leur influence parmi les Arabes ; ils n'ont jamais réussi. et ne paraissent pas destinés à plus de succès de nos jours. La raison en est simple : il n'y a point de politique dans la religion des hommes de l'Orient ;

complètement séparée de la puissance civile, elle ne donne ni influence, ni action dans l'État ; l'État est mahométan ; le catholicisme est libre, mais il n'a aucun moyen humain de domination ; or, c'est surtout par les moyens humains que le système des jésuites a essayé d'agir et agit religieusement ; ce pays ne leur convenait pas. La religion y est divisée en communions orthodoxes ou schismatiques, dont les croyances font partie du sang et de l'esprit héréditaire des familles. Il y a repoussement et haine irréconciliable entre les diverses communions chrétiennes, bien plus qu'entre les Turcs et les chrétiens. Les conversions sont impossibles là où le changement de communion serait un opprobre qui flétrirait, et que punirait souvent de mort une tribu, un village, une famille ; quant aux mahométans, il est inouï qu'on en ait jamais converti. Leur religion est un déisme pratique, dont la morale est la même en principe que celle du christianisme, moins le dogme de la divinité de l'homme. Le dogme du mahométisme n'est que la croyance dans l'inspiration divine, manifestée par un homme plus sage et plus favorisé de l'émanation céleste que le reste de ses semblables ; on a mêlé plus tard quelques faits miraculeux à la mission de Mahomet ; mais ces miracles des légendes islamiques ne sont pas le fond de la religion, et ne sont pas admis par les Turcs éclairés. Toutes les religions ont leurs légendes, leurs traditions absurdes, leur côté populaire ; le côté philosophique du mahomé-

tisme est pur de ces grossiers mélanges. Il n'est que résignation à la volonté de Dieu, et charité envers les hommes. J'ai vu un grand nombre de Turcs et d'Arabes profondément religieux, qui n'admettaient de leur religion que ce qu'elle a de raisonnable et d'humain. Leur raison n'avait pas d'effort à faire pour admettre des dogmes qui la révoltent. C'est le théisme pratique et contemplatif. On ne convertit guère de pareils hommes : on descend du dogme merveilleux au dogme simple ; on ne remonte pas du dogme simple au dogme merveilleux.

L'intervention des jésuites avait un autre inconvénient parmi les Maronites. Par la nature même de leur institution, ils créent facilement des partis, des factions pieuses dans le clergé et dans la population : ils inspirent, par l'ardeur même de leur zèle, ou l'enthousiasme, ou la haine. Rien ne reste tiède autour d'eux : le haut clergé maronite, quoique simple et bon, ne pouvait voir d'un œil bienveillant l'établissement parmi eux d'un corps religieux qui aurait enlevé une partie des populations catholiques à leur domination spirituelle. Les jésuites n'existent donc plus en Syrie. Ces dernières années seulement, il y est arrivé deux jeunes pères, l'un Français, l'autre Allemand, qu'un évêque maronite a fait venir pour professer dans l'école maronite qu'il fonde. J'ai connu ces deux excellents jeunes gens, tous les deux pleins de foi, et consumés d'un zèle désintéressé. Ils ne négligeaient rien pour propager parmi les Druzes, leurs voisins, quelques

istianisme ; mais l'effet de leurs démar-  
nait à baptiser en secret, à l'insu des  
petits enfants, dans les familles où ils  
ient sous prétexte d'y donner des con-  
ux. Ils me parurent peu disposés à se  
aux habitudes un peu ignorantes des  
ironites en matière d'instruction, et je  
reviendront en Europe sans avoir réussi  
r le goût d'une plus haute instruction.  
çais était digne de professer à Rome

nt d'Antoura a passé aux lazaristes, après  
de l'ordre des jésuites. Les deux jeunes  
habitaient étaient venus souvent nous  
e à Bayruth. Nous avons trouvé en eux  
aussi aimable qu'inattendue : bons ,  
odestes , uniquement occupés d'études  
levées, au courant de toutes les choses  
, et participant au mouvement d'esprit  
mporte , leur conversation universelle  
ous avait d'autant plus charmés, que  
s en sont plus rares dans ces déserts.  
passions une soirée avec eux, parlant  
nents politiques de notre patrie, des  
lectuels qui tombaient ou de ceux qui  
ent en France , des écrivains qui se dis-  
presse , des orateurs qui conquéraient  
la tribune, des doctrines de l'avenir,  
s des saint-simoniens, nous aurions pu  
à deux lieues de la rue du Bac, cau-

sant avec des hommes sortant de Paris le matin pour y rentrer le soir. Ces deux lazaristes étaient en même temps des modèles de sainteté et de ferveur simple et pieuse. L'un d'eux était très-souffrant : l'air vif du Liban rongea sa poitrine, et raccourcissait le nombre de ses années. Il n'avait qu'un mot à écrire à ses supérieurs pour obtenir son rappel en France ; il ne voulait pas le prendre sur sa conscience. Il vint consulter M. de Laroyère, que j'avais auprès de moi, et lui demanda si, en sa qualité de médecin, il pouvait lui donner l'avis formel et consciencieux que l'air de Syrie était mortel pour sa constitution. M. de Laroyère, dont la conscience est aussi sévèrement scrupuleuse que celle du jeune prêtre, n'osa pas lui dire aussi explicitement sa pensée, et le bon religieux se tut et resta.

Ces ecclésiastiques, perdus dans ce vaste monastère, où ils n'ont qu'un seul Arabe pour les servir, nous reçurent avec cette cordialité que le nom de la patrie inspire à ceux qui se rencontrent loin d'elle. Nous passâmes deux jours avec eux : nous avions chacun une assez grande cellule avec un lit et des chaises, meubles inusités dans ces montagnes. Le couvent est situé dans le creux d'un vallon, au pied d'un bois de pins ; mais ce vallon lui-même, à mi-hauteur du Liban, a, par une gorge, une échappée de vue sans bornes sur les côtes et sur la mer de Syrie ; le reste de l'horizon se compose de sommets et d'aiguilles de roches grises, couronnés de villages

ou de grands monastères maronites. Quelques sapins, des orangers et des figuiers, croissent çà et là dans les abris de roc, et aux environs des torrents et des sources : c'est un site digne de Naples et du golfe de Gênes.

Le couvent d'Antoura est voisin d'un couvent de femmes maronites, dont les religieuses appartiennent aux principales familles du Liban. Des fenêtres de nos cellules, nous voyions celles de ces jeunes Syriennes, que l'arrivée d'une compagnie d'étrangers dans leur voisinage semblait vivement préoccuper. Ces couvents de femmes n'ont ici aucune utilité sociale. Volney parle, dans son Voyage en Syrie, de ce couvent près d'Antoura, où une femme, nommée Hindia, exerçait, dit-on, d'horribles atrocités sur ses novices. Le nom et l'histoire de cette Hindia sont encore très-présents dans ces montagnes. Emprisonnée pendant longues années par ordre du patriarche maronite, son repentir et sa bonne conduite lui obtinrent sa liberté. Elle est morte, il y a peu de temps, en renommée de sainteté, parmi quelques chrétiens de sa secte. C'était une femme fanatisée par sa volonté ou par son imagination, et qui avait réussi à fanatiser un certain nombre d'imaginations simples et crédules. Cette terre arabe est la terre des prodiges ; tout y germe, et tout homme crédule ou fanatique peut y devenir prophète à son tour : lady Stanhope en sera une preuve de plus. Cette disposition au merveilleux tient à deux causes : à un sentiment



religieux très-développé, et à un défaut d'équilibre entre l'imagination et la raison. Les fantômes ne paraissent que la nuit; toute terre ignorante est miraculeuse.

La terrasse du couvent d'Antoura, où nous nous promenions une partie du jour, est ombragée d'orangers magnifiques, cités déjà par Volney, comme les plus beaux et les plus anciens de la Syrie : ils n'ont point péri ; semblables à des noyers de cinquante ans dans nos pays, ils ombragent le jardin et le toit du couvent de leur ombre épaisse et embaumée, et portent sur leurs troncs les noms de Volney et de voyageurs anglais qui avaient, comme nous, passé quelques moments à leurs pieds.

Le groupe de montagnes, dans lequel se trouve compris Antoura, est connu sous le nom de Kesrouan ou de la chaîne du Castravan : cette contrée s'étend du Nahr - el - Kebir au Nahr - el - Kelb. C'est le pays, proprement dit, des Maronites : cette terre leur appartient ; c'est là seulement que leurs privilèges s'étendent, bien que de jour en jour ils se répandent dans le pays des Druzes, et y portent leurs lois et leurs mœurs. Le principal produit de ces montagnes est la soie. Le miri, ou l'impôt territorial, est fixé d'après le nombre des mûriers que chacun possède. Les Turcs exigent de l'émir Beschir un ou deux miris par an comme tribut, et l'émir en perçoit souvent en outre plusieurs pour son propre compte : néanmoins, et malgré les plaintes des Maronites sur l'excès des taxes, ces impôts ne sont

à comparer avec ce que nous payons en France en Angleterre. Ce n'est pas le taux de l'impôt, et son arbitraire, c'est son irrégularité qui opprime une nation. Si l'impôt en Turquie était légal fixe, on ne le sentirait pas; mais là où la taxe n'est pas déterminée par la loi, il n'y a pas de propriété, ou bien la propriété est incertaine et languissante; la richesse d'un peuple, c'est la bonne institution de la propriété. Chaque scheik de ville répartit l'impôt et s'en attribue une portion lui-même. Au fond ce peuple est heureux. Ses ministres le craignent, et n'osent s'établir dans les provinces; sa religion est libre et honorée; ses églises, ses églises couvrent les sommets de ses montagnes; ses cloches, qu'il aime comme une voix de liberté et d'indépendance, sonnent nuit et jour la liberté dans les vallées; il est gouverné par ses propres chefs, choisis par l'usage, ou donnés par l'hérédité parmi ses principales familles; une police sévère, mais juste, maintient l'ordre et la sécurité dans les villages; la propriété est connue, garantie, transmissible du père au fils; le commerce est actif; les mœurs parfaitement simples et pures.

J'en ai vu aucune population au monde portant sur ses traits plus d'apparence de santé, de noblesse et de civilisation, que ces hommes du Liban. L'instruction du peuple, bien que bornée à la lecture, à l'écriture, au calcul, au catéchisme, y est universelle, et donne aux Maronites un ascendant légitime sur les autres populations syriennes. Je ne

saurais les comparer qu'aux paysans de la Saxe et de l'Écosse.

Nous revînmes à Bayruth par le bord de la mer. Les montagnes qui bordent la côte sont couvertes de monastères construits dans le style des villas florentines du moyen âge. Un village est planté sur chaque mamelon, couronné d'une forêt de pins-parasols, et traversé par un torrent qui tombe, en cascade brillante, au fond d'un ravin. De petits ports de pêcheurs sont ouverts sur toute cette côte dentelée, et remplis de petites barques attachées aux môles ou aux rochers. De belles cultures de vigne, d'orge, de mûriers, descendent des villages à la mer. Les clochers des monastères et des églises s'élèvent au-dessus de la sombre verdure des figuiers et des cyprès; une grève de sable blanc sépare le pied des montagnes de la vague limpide et bleue comme celle d'une rivière. Il y a là deux lieues de pays qui tromperaient l'œil du voyageur, s'il ne se souvenait qu'il est à huit cents lieues de l'Europe: il pourrait se croire sur les bords du lac de Genève, entre Lausanne et Vevay, ou sur les rives enchantées de la Saône, entre Mâcon et Lyon; seulement le cadre du tableau est plus majestueux à Antoura, et quand il lève les yeux, il voit les cimes de neige du Sannin, qui fendent le ciel comme des lames d'incendie . . . . .  
.  
.  
.

### NOTE DE L'ÉDITEUR.

Le journal de l'auteur fut interrompu ici. Au commencement de décembre il perdit sa fille unique ; elle fut emportée en deux jours, au moment où sa santé, altérée en France, paraissait complètement rétablie par l'air de l'Asie ; elle mourut entre les bras de son père et de sa mère, dans la maison de campagne où M. de Lamartine avait établi sa famille pour passer l'hiver, aux environs de Bayruth. Le vaisseau que M. de Lamartine avait renvoyé en Europe ne devait revenir qu'au mois de mai 1833, toucher aux côtes de Syrie et reprendre les voyageurs : ils restèrent six mois dans le Liban après cet affreux événement, atterrés du coup dont la Providence les avait frappés, et sans aucune diversion à leur douleur, que les larmes de leurs compagnons de voyage et de leurs amis. Au mois de mai, le navire *l'Alceste* revint à Bayruth, comme il avait été convenu ; les voyageurs, pour épargner une douleur de plus à la malheureuse mère, ne remontèrent pas sur le même navire qui les avait apportés, heureux et confiants, avec la charmante enfant qu'ils avaient perdue. M. de Lamartine avait fait embaumer le corps de sa fille pour le rapporter à Saint-Point, où, à ses derniers moments, elle avait témoigné le désir d'être ensevelie. Il confia ce dépôt sacré à *l'Alceste*, qui devait naviguer de conserve avec lui, et il affréta un second bâtiment, le brick *la Sophie*, capitaine Coulonne, pour s'y embarquer lui-même avec sa femme et ses amis.

Le journal de ses notes ne reprend que quatre mois après son malheur.

Avant de quitter la Syrie, il visita Damas, Balbeck, et

plusieurs autres points éloignés et remarquables : c'est le sujet des notes qui commencent au tome troisième.

---

FRAGMENTS

DU

POÈME D'ANTAR.

---

PREMIER FRAGMENT.

Un jour Antar étant venu chez son oncle Mallek, fut agréablement surpris de l'accueil favorable qu'il en reçut. Il devait cet accueil, nouveau pour lui, aux vives remontrances du roi Zohéir qui, le matin même, avait fortement engagé Mallek à se rendre enfin aux désirs de son neveu en lui accordant sa cousine Ablla qu'il aimait passionnément. On parla des préparatifs de la noce, et Ablla ayant voulu savoir de son cousin quels étaient ses projets : « Je compte, lui dit-il, faire tout » ce qui pourra vous convenir. » — « Mais, reprit-elle, » je ne demande pour moi que ce qui a eu lieu pour » d'autres : ce qu'a fait Kaled-Eben-Mohareb lors de » son mariage avec sa cousine Djida. » — « Insensée ! » s'écria son père d'un air courroucé, qui vous en a fait » le récit ?... Non, mon neveu, ajouta-t-il, nous ne voulons pas suivre cet exemple. » Mais Antar, heureux de voir pour la première fois son oncle si bienveillant

à son égard , et désirant satisfaire sa cousine , la pria de lui raconter les détails de cette noce. — « Voici, dit-elle, ce que m'ont rapporté les femmes qui sont venues me complimenter sur votre retour : Kaled, le jour de son mariage, a tué mille chameaux et vingt lions, ces derniers de sa propre main. Les chameaux appartenaient à Malaeb - El - Assené, émir renommé parmi les plus vaillants guerriers. Il a nourri pendant trois jours trois grandes tribus qu'il avait conviées. Chaque plat contenait un morceau de la chair des lions. La fille du roi Eben-El-Nazal conduisait par son licou la naka<sup>1</sup> que montait Djida. » — « Quoi donc de si admirable dans tout cela ? reprit Antar. Par le roi de Lanyam et le Hattim, nulle autre ne conduira votre naka que Djida elle-même ; la tête de son mari dans un sac pendu à son cou. »

Mallek gronda sa fille d'avoir entamé ce sujet, feignant d'en être mécontent ; tandis que c'était lui qui, secrètement, avait engagé ces femmes à donner tous ces détails à Ablla, pour jeter Antar dans l'embarras. Après le serment de son neveu, satisfait et désirant rompre la conversation, il lui fit verser du vin, espérant qu'il s'engagerait de plus en plus vis-à-vis de sa fille.

A la fin de la soirée, comme Antar allait se retirer, Mallek le pria d'oublier les demandes d'Ablla, voulant ainsi les lui rappeler indirectement. Rentré chez lui, Antar dit à son frère Chaiboub de lui préparer son cheval, El Abgea, et il partit aussitôt après, se dirigeant vers la montagne de Beni-Touailek. Chemin faisant, il raconta à Chaiboub ce qui s'était passé le soir même

<sup>1</sup> Chamelle.

chez Ablla. — « Maudit soit votre oncle ! s'écria son » frère. Quel méchant homme ! De qui Ablla tenait- » elle ce qu'elle vous a raconté, si ce n'est de son père » qui veut se débarrasser de vous, en vous précipitant » dans de si grands dangers ? » — Antar, sans faire la moindre attention aux paroles de Chaiboub, lui dit de hâter sa marche, afin d'arriver un jour plus tôt : tant il était pressé de remplir son engagement ; puis il récita les vers suivants :

« Je parcours les mauvais chemins pendant l'obscurité de la nuit. Je marche à travers le désert, plein de la plus vive ardeur, sans autre compagnon que mon sabre, ne comptant jamais les ennemis. Lions, suivez-moi !..... vous verrez la terre jonchée de cadavres servant de pâture aux oiseaux du ciel.

» Kaled ' n'est plus bien nommé depuis que je le cherche. Dijda n'a plus lieu de se glorifier.

» Leur pays n'est plus en sûreté : bientôt les tigres seuls l'habiteront.

» Ablla ! recevez d'avance mes félicitations sur tout ce qui doit orner votre triomphe !

» O vous ! dont les regards, semblables aux flèches meurtrières, m'ont fait d'inguérissables blessures, votre présence est un paradis ; votre absence est un feu dévorant.

» O Allan-El-Fandi ! sois bénie par le Dieu tout-puissant.

» J'ai bu d'un vin plus doux que le nectar ; car il m'était versé par la main de la beauté.

» Tant que je verrai la lumière, je célébrerai son

» Heureux.

**mérite; et si je meurs pour elle, mon nom ne périra pas. »**

Quand il eut fini, le jour commençait à paraître. Il continua sa route vers la tribu de Beni-Zobaïd. Kaled, le héros de cette tribu, y jouissait de plus de considération que le roi lui-même. Il était si redoutable à la guerre que son nom seul faisait trembler les tribus voisines. Voici son histoire et celle de sa cousine Djida.

Deux émirs, Mohareb, père de Kaled, et Zaher, père de Djida, gouvernaient les Bédouins appelés Beni-Aumaya, renommés par leur bravoure. Ils étaient frères. L'aîné, Mohareb, commandait en chef; Zaher servait sous ses ordres. Un jour, à la suite d'une vive querelle, Mohareb leva la main sur son frère, qui revint chez lui le cœur plein de ressentiment. Sa femme, apprenant le motif de l'état violent dans lequel elle le voyait, lui dit : — « Vous ne deviez pas souffrir un tel affront, vous le » plus vaillant guerrier de la tribu; vous, renommé » pour votre force et votre courage. » — « J'ai dû, ré- » pondit-il, respecter un frère aîné. » — « Eh bien ! quit- » tez-le, ajouta sa femme; allez ailleurs établir votre » demeure : ne restez pas ici dans l'humiliation : suivez » les préceptes d'un poète dont voici les vers :

« Si vous éprouvez des contrariétés ou des malheurs dans un endroit, éloignez-vous et laissez la maison regretter celui qui l'a bâtie.

» Votre subsistance est la même partout; mais votre âme une fois perdue, vous ne sauriez la retrouver.

» Il ne faut jamais charger un autre de ses affaires; on les fait toujours mieux soi-même.



- Les lions sont fiers parce qu'ils sont libres.
- Tôt ou tard l'homme doit subir sa destinée; qu'importe le lieu où il meurt?
- Suivez donc les conseils de l'expérience. »

Ces vers firent prendre à Zaher la résolution de s'éloigner avec tout ce qui lui appartenait; et, prêt à partir, il récita les vers suivants :

« J'irai loin de vous à une distance de mille années, chacune longue de mille lieues. Quand vous me donneriez, pour rester, mille Égyptes, chacune arrosée de mille Nils, je préférerais m'éloigner de vous et de vos terres, disant, pour justifier notre séparation, un couplet qui n'aura pas de second : L'homme doit fuir les lieux où règne la barbarie. »

Zaher, s'étant mis en route, alla jusqu'à la tribu de Beni-Assac, où il fut reçu à merveille et choisi pour chef. Zaher reconnaissant s'y fixa. Quelque temps après il eut une fille nommée Djida qu'il fit passer pour un garçon, et qui grandit sous le nom de Giaudar. Son père la faisait monter à cheval avec lui, l'exerçait aux combats, et développait ainsi ses dispositions naturelles et son courage. Un savant de la tribu lui enseignait l'art de lire et d'écrire, dans lequel elle fit de rapides progrès. C'était une perfection, car elle joignait à toutes ces qualités une admirable beauté. Aussi disait-on de toute part : Heureuse la femme qui épousera l'émir Giaudar !

Son père étant tombé dangereusement malade, et se croyant près de mourir, fit appeler sa femme et lui dit :  
— « Je vous en conjure, après ma mort, ne contractez

pas un nouveau mariage qui vous séparerait de votre fille; mais faites en sorte qu'elle continue de passer pour un homme. Si, après moi, vous ne jouissez pas ici de la même considération, retournez chez mon frère : il vous recevra bien, j'en suis sûr. Conservez avec soin vos richesses. L'argent vous fera considérer partout. Soyez généreuse et affable, vous en serez récompensée ; enfin agissez toujours comme vous le faites présentement. »

Après quelques jours de maladie, Zaher se rétablit; Giaudar continua ses excursions guerrières et fit preuve de tant de valeur en toute circonstance, qu'il était passé en proverbe de dire : « Gardez-vous d'approcher la tribu de Giaudar. »

Quant à Kaled, il suivait son père, Mohareb, dans ses exercices journaliers auxquels prenaient part les plus courageux de la tribu. C'était une guerre véritable, ayant chaque fois ses blessés ; Kaled y trouvait un motif d'émulation à devenir un guerrier redoutable, une émulation qu'augmentait encore la réputation de valeur de son cousin ; il mourait d'envie d'aller le voir, mais n'osait le faire, connaissant les dissensions qui existaient entre leurs parents. A l'âge de quinze ans, Kaled était devenu le plus vaillant guerrier de sa tribu, lorsqu'il eut le malheur de perdre son père ; il fut choisi pour le remplacer, et comme il montrait les mêmes vertus que lui, il ne tarda pas à gagner l'estime et la considération générales. Ayant un jour proposé à sa mère d'aller voir son oncle, ils se mirent en route, suivis de riches présents en chevaux, harnois, armes, etc. ; Zaher les reçut à merveille et combla de soins et de prévenances son neveu, dont la réputation était arrivée jusqu'à lui ; Kaled embrassa tendrement son cousin

Giaudar, et prit pour lui un vif attachement pendant le peu de temps qu'il passa chez son oncle ; chaque jour il se livrait à des exercices militaires, et charmait Giaudar, qui voyait en lui un guerrier accompli, plein de courage et de générosité, affable, éloquent et d'une mâle beauté ; ils passaient ensemble les journées entières et même la plus grande partie des nuits. A la fin Djida s'attacha tellement à Kaled, qu'un jour elle entra chez sa mère et lui dit : Si mon cousin retourne à sa tribu sans moi, j'en mourrai de chagrin, car je l'aime éperdument. — Je suis loin de vous désapprouver, lui répondit sa mère, vous avez raison de l'aimer, car il a tout pour plaire ; c'est votre cousin ; vous êtes du même sang, presque du même âge, jamais il ne pourra trouver un meilleur parti que vous ; mais laissez-moi d'abord parler à sa mère, que je lui apprenne votre sexe ; attendons jusqu'à demain ; quand elle viendra chez moi, comme de coutume, je l'instruirai de tout ; nous arrangerons votre mariage, et nous partirons ensemble.

Le lendemain, elle se mit à lui peigner les cheveux à l'heure à laquelle venait ordinairement la mère de Kaled ; et quand celle-ci, entrant dans la tente, lui eut demandé quelle était cette belle fille, elle lui raconta l'histoire de Djida et la volonté de son père de la laisser cachée sous des habits d'homme. — Je vous découvre ce secret, ajouta-t-elle, parce que je veux la donner en mariage à votre fils. — J'y consens volontiers, répondit la mère de Kaled. Quel honneur pour mon fils de posséder cette beauté unique ! — Puis, allant trouver Kaled, elle lui raconta cette histoire, affirmant qu'il n'existait pas une femme dont la beauté pût être comparée à celle de sa cousine. Allez donc, lui dit-elle, la demander en mariage à votre oncle ; et s'il veut bien

**vous l'accorder, vous serez le plus heureux des mortels.**


— J'étais décidé, répondit son fils, à ne plus me séparer de mon cousin Giaudar, tant je lui étais attaché ; mais puisque c'est une fille, je ne veux plus rien avoir de commun avec elle ; je préfère la société des guerriers, les combats, la chasse aux éléphants et aux lions, à la possession de la beauté ; qu'il ne soit donc plus question de ce mariage, car je veux partir à l'instant même.

— En effet, il ordonna les préparatifs du départ et fut prendre congé de son oncle, qui lui demanda ce qui le pressait tant, le priant de rester quelques jours de plus.

— Impossible, répondit Kaled, ma tribu est sans chef ; il faut que j'y retourne. A ces mots, il se mit en route avec sa mère, qui avait fait ses adieux à celle de Djida, et l'avait instruite de sa conversation avec son fils.

En apprenant le refus de son cousin, Djida se livra à la plus vive douleur, ne pouvant ni manger, ni dormir, tant était grande sa passion pour Kaled. Son père, la voyant en cet état, la crut malade et cessa de l'emmener avec lui dans ses excursions. Un jour qu'il était allé au loin surprendre une tribu ennemie, elle dit à sa mère : — Je ne veux pas mourir pour une personne qui m'a traitée avec si peu d'égards ; avec l'aide de la Providence, je saurai à mon tour lui faire éprouver toutes les souffrances, même celles de l'amour. Puis, se levant avec la fureur d'une lionne, elle monta à cheval, disant à sa mère qu'elle allait à la chasse, et partit pour la tribu de son cousin, sous le costume d'un Bédouin de Kégiaz. Elle fut loger chez un des chefs qui, l'ayant prise pour un guerrier, la reçut de son mieux. Le lendemain elle se présenta à l'exercice militaire commandé par son cousin, et commença avec lui une lutte qui dura jusqu'à midi. Le combat de ces deux héros fit l'ad-

miration de tous les spectateurs. Kaled, étonné au dernier point de rencontrer un guerrier qui pût lui tenir tête, ordonna d'avoir pour lui tous les égards possibles. Le lendemain revit la même lutte, qui continua le troisième et le quatrième jour. Pendant tout ce temps, Kaled fit l'impossible pour connaître cet étranger, sans pouvoir y réussir. Le quatrième jour, le combat dura jusqu'au soir, sans que, pendant tout ce temps, l'un pût parvenir à blesser l'autre; quand il fut terminé, Kaled dit à son adversaire : Au nom du Dieu qui vous a donné tant de vaillance, faites-moi connaître votre pays et votre tribu. — Alors Djida levant son masque, lui dit : — Je suis celle qui, éprise de vous, voulait vous épouser et que vous avez refusée, préférant, avez-vous dit, à la possession d'une femme, les combats et la chasse; je suis venue pour vous faire connaître la bravoure et le courage de celle que vous avez repoussée. — Après ces paroles, elle remit son masque et revint chez elle, laissant Kaled triste, irrésolu, sans force et sans courage, et tellement épris qu'il finit par en perdre connaissance. Quand il revint à lui, son goût pour la guerre et la chasse des bêtes féroces avait fait place à l'amour; il rentra chez lui, et fit part à sa mère de ce changement subit, en lui racontant son combat avec sa cousine. — Vous méritez ce qui vous arrive, lui répondit-elle; vous n'avez pas voulu me croire autrefois; votre cousine a agi comme elle le devait, en vous punissant de votre fierté à son égard. Kaled lui ayant fait remarquer qu'il n'était pas en état de supporter ses reproches et qu'il avait plutôt besoin de compassion, la supplia d'aller demander sa cousine pour lui. Elle partit aussitôt pour la tribu de Djida, tourmentée pour son fils qu'elle laissait dans un état déplorable.



Quant à Djida, après s'être fait connaître à son cousin, elle revint chez elle; sa mère était inquiète de son absence; elle lui conta son aventure et l'étonna par le récit de tant de bravoure. Trois jours après son retour, arriva la mère de Kaled, qui voulut sur-le-champ parler à Djida; elle lui dit qu'elle venait de la part de son cousin pour les unir, et lui apprit en même temps dans quel triste état elle l'avait laissé. — Un tel mariage est désormais impossible, répondit Djida, je n'épouserai jamais celui qui m'a refusée; mais j'ai voulu lui donner une leçon et le punir de m'avoir tant fait souffrir. — Sa tante lui représentant que s'il lui avait causé quelque peine, il était en ce moment bien plus malheureux qu'elle : — Quand je devrais mourir, reprit Djida, je ne serai jamais sa femme. — Son père n'étant pas encore de retour, la mère de Kaled ne put lui parler. Voyant d'ailleurs qu'elle n'obtiendrait rien de Djida, elle revint chez son fils, qu'elle trouva malade d'amour et très-changé; elle lui rendit compte du résultat de sa mission, ce qui augmenta son désespoir et ses maux. Il ne vous reste plus qu'un moyen, dit-elle : prenez avec vous les chefs de votre tribu et ceux des tribus vos alliées, et allez vous-même la demander à son père; s'il vous dit qu'il n'a pas de fille, racontez-lui votre histoire, il ne pourra nier plus longtemps, et sera forcé de vous l'accorder.

Kaled, à l'instant même, convoqua les chefs et les vieillards de la tribu, et leur fit part de ce qui lui était arrivé; ce récit les frappa d'étonnement. « C'est une » histoire merveilleuse, dit Mehdi Karab, un d'eux; elle » mériterait d'être écrite à l'encre d'or. Nous ignorons » que votre oncle eût une fille; nous ne lui connaissons » qu'un fils nommé Giaudar; d'où lui vient donc cette

» héroïne? Nous vous accompagnerons quand vous irez  
» demander sa main ; personne n'en est plus digne que  
» vous. »

Kaled, ayant appris le retour de son oncle, partit accompagné des vingt principaux chefs de sa tribu et de cent cavaliers : il était suivi de riches présents. Zaher les accueillit de son mieux sans rien comprendre au prompt retour de son neveu, dont il ignorait la rencontre avec sa fille. Le quatrième jour de son arrivée, Kaled ayant baisé la main de son oncle, lui demanda sa cousine en mariage, le suppliant de revenir habiter avec lui ; et comme Zaher affirmait n'avoir qu'un garçon nommé Giaudar, le seul enfant que Dieu lui eût donné, disait-il, Kaled lui raconta tout ce qui lui était arrivé avec sa cousine ; à ce récit, Zaher troublé garda quelques instants le silence, puis après : — Je ne croyais pas, dit-il, qu'un jour ce secret serait découvert ; mais puisqu'il en est autrement, plus que tout autre vous pouvez prétendre à la main de votre cousine, et je vous l'accorde. — Le prix de Djida fut ensuite fixé devant témoins à mille chameaux roux chargés des plus belles productions du Yémen ; ensuite Zaher, entrant chez sa fille, lui annonça l'engagement qu'il venait de prendre avec Kaled. — J'y souscris, répondit-elle, à condition que, le jour de mon mariage, mon cousin tuera mille chameaux choisis parmi ceux de Mélaeb-el-Assené, de la tribu Beni-Hamer. — Son père, souriant à cette demande, engagea son neveu à l'accepter ; celui-ci, à force de prières, ayant décidé son oncle à revenir avec lui, ils se mirent tous en route le lendemain ; Zaher fut comblé de soins et d'égards dans son ancienne tribu, et y obtint le premier rang.

Le lendemain de son arrivée, Kaled, à la tête de mille



guerriers choisis, fut surprendre la tribu de Beni-Hammer, lui livra un combat sanglant, blessa dangereusement Mélaeb, auquel il prit un plus grand nombre de chameaux que celui demandé par Djida, et revint chez lui triomphant. A quelques jours de là, comme il priait son oncle de hâter son mariage, sa cousine lui dit qu'il ne la verrait jamais sous sa tente, s'il ne lui amenait la femme ou la fille d'un des émirs les plus vaillants de Kail, pour tenir le licol de sa monture le jour de sa noce, car je veux, ajouta-t-elle, que toutes les filles me portent envie. Pour satisfaire à cette nouvelle demande, Kaled, à la tête d'une nombreuse armée, attaqua la tribu de Nihama Eben-el-Nazal, et, à la suite de plusieurs batailles, il finit par s'emparer d'Aniamé, fille de Nihama, qu'il ramena avec lui. Djida n'ayant plus rien à lui demander, il commença la chasse aux lions. L'avant-veille de son mariage, comme il se livrait à cette chasse, il rencontra un guerrier qui, s'avançant vers lui, lui cria de se rendre et de descendre de cheval à l'instant même, sous peine de la vie. Kaled, pour toute réponse, attaqua vivement cet ennemi inconnu; le combat devint terrible et dura plus d'une heure; enfin, fatigué de la résistance d'un adversaire qu'il ne pouvait vaincre : — « O fils de race maudite, dit Kaled, qui êtes-vous? quelle est votre tribu? et pourquoi venez-vous » m'empêcher de continuer une chasse si importante » pour moi? malédiction sur vous! Que je sache du » moins si je me bats contre un émir ou contre un » esclave. » Alors son adversaire levant la visière de son casque, lui répondit en riant : — « Comment un » guerrier peut-il parler de la sorte à une jeune fille? » Kaled ayant reconnu sa cousine, n'osa pas lui répondre, tant il éprouvait de honte. — « J'ai pensé, con-



« tinua Djida , que vous étiez embarrassé pour votre  
» chasse; et je suis venue vous aider. — Par le Tout-  
» Puissant, s'écria Kaled, je ne connais aucun guerrier  
» aussi vaillant que vous, ô la reine des belles! » Ils se  
séparèrent alors en convenant de se réunir le soir au  
même endroit, et s'y rejoignirent en effet, Kaled ayant  
tué un lion et Djida un mâle et une femelle. Ils se quit-  
tèrent de plus en plus charmés l'un de l'autre.

La noce dura trois jours au milieu des réjouissances  
de toute espèce. Plus de mille chameaux et vingt lions  
furent tués, ces derniers de la propre main de Kaled, à  
l'exception des deux provenant de la chasse de sa cou-  
sine. Aniamé conduisit par le licol la naka que montait  
Djida. Les deux époux étaient au comble du bonheur.

Zaher mourut quelque temps après ce mariage, lais-  
sant le commandement suprême à ses deux enfants,  
Kaled et Djida. Bientôt ces deux héros réunis devinrent  
la terreur du désert.

Revenons à Antar et à son frère. Quand ils furent ar-  
rivés aux environs de la tribu, Antar envoya son frère  
reconnaître la disposition du terrain et l'emplacement  
de la tente de Kaled, afin de prendre ses mesures pour  
l'attaquer. Chaiboub revint le lendemain lui annoncer  
que son bonheur surpassait la méchanceté de son oncle,  
puisque Kaled était absent. — « Il n'y a dans la tribu,  
» ajouta-t-il, que cent cavaliers avec Djida. Son mari  
» est parti avec Mehdi-Karab, et c'est elle qui est char-  
» gée de veiller à la sûreté commune. Chaque nuit elle  
» monte à cheval, suivie d'une vingtaine de cavaliers,  
» pour faire sa ronde, et s'éloigne quelquefois, d'après  
» ce que m'ont dit les esclaves. » — Antar, charmé de  
cette nouvelle, dit à son frère qu'il espérait faire Djida

prisonnière le soir même ; que , quant à lui , sa tâche serait d'arrêter ses compagnons au passage, afin qu'aucun d'eux ne pût aller avertir la tribu. qui se mettrait alors à leur poursuite. — « Si vous en laissez échapper » un seul, ajouta-t-il, je vous coupe la main droite. » — « Je ferai tout ce que vous exigerez, répondit Chaiboub, » puisque je suis ici pour vous aider. » — Ils restèrent cachés toute la journée, et se rapprochèrent de la tribu après le coucher du soleil. Bientôt ils virent venir à eux plusieurs cavaliers. Djida était à leur tête, et chantait les vers suivants :

« La poussière des chevaux est bien épaisse, la guerre est mon état.

» La chasse aux lions est une gloire et un triomphe pour les autres guerriers, mais rien pour moi.

» Les astres savent que ma bravoure a effacé celle de mes pères.

» Qui ose m'approcher quand je parcours de nuit les montagnes et la plaine ?

» Plus que personne j'ai acquis de la gloire en terrassant les plus redoutables guerriers. »

Ayant entendu ces vers, Antar dit à son frère de prendre sur la gauche, et lui-même se jetant vers la droite, poussa son cri de guerre d'une voix tellement forte, qu'il jeta la terreur parmi les vingt cavaliers de la suite de Djida. Antar, sans perdre de temps, se précipita sur elle, abattit son cheval d'un coup de sabre, et la frappa elle-même si violemment à la tête qu'elle en perdit connaissance. Il la quitta pour se mettre à la poursuite de ses compagnons, en tua douze en peu de temps, et mit les autres en fuite. Chaiboub, qui les attendait au pas-

sage, en abattit six à coups de flèches, et Antar, accourant à son aide, se défit des deux autres. Il dit alors à son frère de courir promptement lier Djida, avant qu'elle ne reprit ses sens, et d'emmener pour elle un des chevaux des cavaliers qu'ils venaient de tuer. Mais Djida, après être restée une heure sans connaissance, était revenue à elle, et trouvant un cheval abandonné s'en était emparée. Avertie par la voix d'Antar, elle tira son sabre et lui dit : — « Ne vous flattez pas, fils de » race maudite, de voir Djida tomber en votre pouvoir. » Je suis ici pour vous faire mordre la poussière, et » jamais vous ne m'auriez vue à terre, si vous n'aviez » pas eu le bonheur de tuer mon cheval. » — A ces mots, elle se précipita sur Antar, avec la fureur d'une lionne qui a perdu ses petits. Celui-ci soutint bravement le choc, et un combat des plus terribles s'engagea entre eux. Il dura trois heures entières sans avantage marqué d'aucun côté. Tous deux étaient accablés de fatigue. Chaiboub veillait de loin à ce qu'aucun secours ne pût arriver à Djida qui, bien qu'affaiblie par sa chute et blessée en plusieurs endroits, faisait cependant une résistance opiniâtre, espérant en vain être secourue. Enfin Antar, se précipitant sur elle, la saisit à la gorge et lui fit perdre de nouveau connaissance. Il en profita pour la désarmer et lui lier les bras. Alors Chaiboub engagea son frère à partir avant que les événements de la nuit ne parvinssent à la connaissance de la tribu de Djida et de ses alliés, qui se mettraient à leur poursuite. Mais Antar s'y refusa, ne voulant pas retourner à Beni-Abess sans butin. — « Nous ne pouvons, dit-il, abandonner ainsi les beaux troupeaux de cette tribu, car il faudrait revenir une seconde fois à l'époque de la noce d'Ablla. Attendons le jour ; quand ils irons au pâ-

turage, nous nous en emparerons, et retournerons alors à Beni-Abess. »

Le matin, les troupeaux étant venus paître, Antar s'empara de mille nakas et de mille chameaux avec leurs conducteurs, les confia à Chaiboub pour les emmener, et resta pour chasser les gardiens, dont il fit un grand carnage. Ceux qui purent s'échapper coururent à la tribu dire qu'un seul guerrier nègre s'était emparé de tous les troupeaux, après avoir tué un grand nombre d'entre eux, et restait sur le champ de bataille, attendant qu'on vînt l'attaquer. Nous croyons, ajoutèrent-ils, qu'il a tué ou pris Djida. — « Est-il au monde un guerrier » qui puisse tenir tête à Djida et à plus forte raison la » vaincre ? » dit Giabe, un des chefs les plus renommés. Les autres, la sachant partie de la veille, et ne la voyant pas de retour, pensaient qu'elle était peut-être à la chasse. Ils convinrent, dans tous les cas, de partir sur-le-champ pour reprendre leurs troupeaux. Ils marchaient par vingt et par trente, et rejoignirent bientôt Antar, qui, à cheval et appuyé sur sa lance, attendait le combat. Tous lui crièrent à la fois : — « Insensé ! qui » êtes-vous pour venir ainsi chercher une mort certaine ? » — Sans daigner répondre, Antar les attaqua avec impétuosité, et, malgré leur nombre (ils étaient quatre-vingts), il les mit facilement en déroute, après en avoir blessé plusieurs. Il pensa ensuite à rejoindre son frère, dans la crainte que les bergers ne vinssent à se défaire de lui ; mais comme il se mettait en chemin, il vit une grande poussière s'élever du milieu du désert ; et pensant que c'était l'ennemi : — « C'est aujourd'hui, » dit-il, que l'homme doit se montrer. » — Il continuait sa route, lorsqu'il rencontra Chaiboub qui revenait vers lui. Il lui demanda ce qu'il avait fait de Djida et des

troupeaux. « Quand les bergers ont aperçu cette poussière, répondit son frère, ils se sont révoltés et n'ont pas voulu continuer de marcher, disant que c'était Kaled qui revenait avec son armée. J'en ai tué trois; mais vous sachant seul contre tous, je suis venu à votre secours. Mieux vaut mourir ensemble que séparés. » — « Misérable ! reprit Antar, vous avez eu peur et vous avez abandonné Djida et les troupeaux; mais, je le jure par le Tout-Puissant, je ferai aujourd'hui des prodiges qui seront cités dans les siècles à venir ! » — A ces mots, il se précipite sur les traces de Djida, que les bergers avaient déliée après le départ de Chaiboub. Elle était à cheval, mais souffrante et sans armes. Antar ayant tué quatre des bergers sans pouvoir arrêter les autres, poursuivit Djida qui cherchait à rejoindre l'armée qui s'avançait, la croyant de sa tribu. Mais quand elle fut au milieu des cavaliers, elle les entendit répéter ces paroles : — « Antar, vaillant héros, nous venons vous aider, quoique vous n'ayez pas besoin de notre secours. »

C'était en effet l'armée de Beni-Abess, commandée par le roi Zohéir en personne. Ce prince ne voyant plus Antar, et craignant que son oncle ne l'eût, comme d'habitude, engagé dans quelque périlleuse entreprise, avait envoyé chercher Chidad, son père, pour en avoir des nouvelles. Ne pouvant en obtenir par lui, il en avait fait demander à Mallek, qui avait feint de n'être pas mieux instruit. Chidad alors avait interrogé Ablla, dont il connaissait la franchise, et en ayant tout appris, en avait informé le roi, dont les fils, irrités contre Mallek, s'étaient sur-le-champ décidés à partir à la recherche d'Antar, disant que s'ils le trouvaient sain et sauf, ils célébreraient son mariage aussitôt son retour; et que

s'il était mort, ils tueraient Mallek, cause de la perte de ce héros si précieux à sa tribu. Instruit du projet de ses fils, Chass et Maalek, le roi avait résolu de se mettre lui-même à la tête de ses plus vaillants guerriers, et avait quitté la tribu suivi de quatre mille cavaliers, au nombre desquels était Mallek. Pendant la route, celui-ci ayant demandé au roi quel était son dessein : — « Je veux, répondit Zohéir, aller tirer Antar du mauvais pas où vous l'avez engagé. » — « Je vous assure, reprit Mallek, que je n'ai nulle connaissance de cela. Ablla est la seule coupable : pour en finir, je retourne chez moi lui trancher la tête. » — Chass, prenant la parole : « Sur mon honneur, Mallek, mieux vaudrait que vous fussiez mort : si ce n'était par respect pour mon père et par amitié pour Antar, je ferais voler votre tête de dessus vos épaules. » — A ces mots, il le frappa violemment de son courbach, lui enjoignant de s'éloigner lui et les siens.

De retour à la tribu, Mallek, ayant réuni ses parents et ses amis, s'éloigna suivi de sept cents des siens. Le Rabek, un des chefs les plus renommés, et Heroné-Eben-El-Wuard l'accompagnèrent avec cent cavaliers de choix. Ils marchèrent tout le jour, et le soir dressèrent leurs tentes pour tenir conseil et décider où ils devaient aller, et à quelle tribu ils pourraient se joindre. « Nous sommes, dit le Rabek, plus de sept cents. Attendez ici des nouvelles d'Antar ; s'il échappe aux dangers et revient à Beni-Abess, Zohéir viendra bien certainement nous chercher ; s'il périt, nous irons nous établir plus loin. » — Cet avis ayant prévalu, ils restèrent en cet endroit. Quand à Zohéir, il avait continué de marcher à la recherche d'Antar, qu'il venait enfin de rencontrer poursuivant Djida. Celle-ci,

ayant obtenu la vie sauve, fut liée de nouveau et confiée à la garde de Chaiboub.

Dès qu'Antar aperçut le roi, il descendit de cheval et alla baiser sa sandale en disant : « Seigneur! vous faites » trop pour votre esclave; pourquoi prendre tant de » peine pour moi? — Comment voulez-vous, répondit » Zohéir, que je laisse un héros tel que vous seul dans » un pays ennemi? Vous auriez dû m'instruire des exigences de votre oncle : ou je l'aurais satisfait en lui » donnant de mes propres troupeaux, ou je vous aurais » accompagné dans votre entreprise. »

Antar l'ayant remercié alla saluer les deux fils du roi, Chass et Maalek, et son père Chidad, qui lui apprit ce qui était arrivé au père d'Ablla. — « Mon oncle, dit » Antar, connaît mon amour pour sa fille et en abuse; » mais grâce à Dieu et à la terreur qu'inspire notre roi » Zohéir, je suis venu à bout de mon projet; et si » j'avais eu avec moi seulement cinquante cavaliers, » je me serais rendu maître de tous les troupeaux des » trois tribus, qui n'étaient défendus par personne; » mais, puisque je vous trouve ici, nous irons nous en » emparer. Il ne sera pas dit que le roi se sera mis inutilement en campagne. Il faut qu'il se repose ici un » jour ou deux, pendant que nous irons dépouiller ces » tribus. »

Zohéir, ayant approuvé ce projet, fit dresser les tentes à l'endroit même, recommandant sur toutes choses, aux guerriers qui faisaient partie de l'expédition, de respecter les femmes. Ils restèrent absents trois jours, pendant lesquels ils firent, presque sans combat, un butin si considérable que le roi en fut tout émerveillé.

Le lendemain, l'ordre du départ ayant été donné,

l'armée reprit le chemin de la tribu à la satisfaction de tous, si ce n'est de Djida, qui, entourée de plusieurs cavaliers, faisait la route montée sur un chameau que conduisait un nègre. A trois journées de marche de la tribu, ils campèrent dans une vaste plaine. Antar la trouvant heureusement disposée pour livrer bataille, le roi lui fit observer qu'elle était également propice à la chasse. — « Mais, répondit Antar, je n'aime que la » guerre, et je souffre quand je reste longtemps sans » combattre. » — Quelques heures après, on aperçut une poussière épaisse qui semblait se diriger vers le camp. Bientôt on vit briller des fers de lance, puis on entendit des pleurs et des cris de souffrance. Zohéir, pensant que c'était l'armée de Kaled qui avait été attaquer la tribu de Beni-Amar, et qui revenait avec ses prisonniers, dit à Antar de se préparer au combat. — « Soyez sans inquiétude, répondit celui-ci, sous peu » tous ces guerriers seront en votre pouvoir. » — Aussitôt il ordonna tous les préparatifs, laissant dix cavaliers et plusieurs nègres pour garder le butin. Il brûlait de se mesurer avec son ennemi.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de faire connaître au lecteur l'armée qui s'avancait. Kaled, parti avec cinq mille guerriers et les deux chefs Kaiss-Eben-Mouchek et Mehdi-Karab pour attaquer Beni-Amar, avait trouvé le pays désert. Les habitants, prévenus, s'étaient retirés dans les montagnes avec leurs richesses. Il n'avait donc fait aucun butin; et comme il revenait sans avoir pu prendre un seul chameau, ses compagnons l'avaient engagé à aller surprendre la tribu Beni-Abess, la plus riche du pays. Kaled, ayant pris la route de cette tribu, avait rencontré le camp du père d'Ablla, l'avait attaqué, et, après un jour entier de



combat, s'était emparé des guerriers qui le composaient, ainsi que des femmes et des troupeaux. Ablla, tombée au pouvoir de Kaled, se réjouissait d'un malheur qui la sauvait du mariage que son père voulait la forcer de contracter avec un de ses parents, nommé Amara, aimant mieux être prisonnière que la femme d'un autre qu'Antar. Elle ne cessait de l'appeler en disant : — « Cher Antar, où êtes-vous ? Que ne pouvez-vous voir dans quelle position je me trouve ! » — Kaled ayant demandé à un des prisonniers quelle était cette femme qui prononçait si souvent le même nom, celui-ci, ennemi juré d'Antar, avait répondu qu'elle s'appelait Ablla et qu'elle avait exigé de son cousin qu'il lui amenât Djida pour tenir le licol de sa naka le jour de son mariage. — « Nous nous sommes séparés » de notre tribu, avait-il ajouté, ne voulant pas accompagner, dans cette entreprise, le roi Zohéir qui est parti avec tous les siens, moins trois cents restés pour garder Beni-Abess, sous le commandement de Warka, un de ses fils. » — A cette nouvelle, Kaled furieux avait envoyé Mehdi-Karab, à la tête de mille guerriers, pour s'emparer des femmes et des troupeaux de Beni-Abess, avec ordre de massacrer tous les hommes qu'il trouverait. Quant à lui, il avait continué sa route pour revenir à sa tribu, traitant fort mal ses prisonniers et vivement inquiet de Djida. Pour charmer ses ennuis, il dit les vers suivants :

« J'ai conduit des chevaux garnis de fer, et portant des guerriers plus redoutables que des lions.

» J'ai été au pays de Beni-Kennab, de Beni-Amar et Beni-Kelal. A mon approche les habitants ont fui dans les montagnes.

» Beni-Abess court de grands dangers ; ses habitants pleurent nuit et jour.

» Tous ceux qui ont échappé au carnage sont tombés en mon pouvoir.

» Que de filles dont les beaux yeux versent des larmes ! Elles appellent Beni-Abess à leur secours ; mais Beni-Abess est dans les fers.

» Zohéir est allé avec ses guerriers chercher la mort dans un pays où les femmes sont plus vaillantes que les hommes. Malheur à lui si l'on m'a dit vrai ! Il a laissé le certain pour l'incertain.

» Le jour du combat prouvera lequel de nous deux s'est trompé.

» Mon glaive se réjouit dans ma main victorieuse. Le fer de mon ennemi verse des larmes de sang.

» Les guerriers les plus redoutables tremblent à mon aspect.

» Mon nom doit troubler leur sommeil, si la terreur leur permet de goûter quelque repos.

» Si je ne craignais d'être accusé de trop d'orgueil, je dirais que mon bras seul suffit pour ébranler l'univers. »

Kaled ayant continué sa route, se trouvait alors en présence de l'armée de Beni-Abess. Les pleurs et les cris des prisonniers étant parvenus aux oreilles d'Antar et de ses guerriers, ils crurent reconnaître des voix amies, et allèrent en prévenir Zohéir qui envoya sur-le-champ un cavalier nommé Abssi pour reconnaître l'ennemi. Kaled l'apercevant de loin s'écria : — « Voilà un envoyé » de Beni-Abess, qui vient me faire des propositions ; » je ne veux en écouter aucune. J'entends faire une » guerre d'extermination ; tous les prisonniers seront

» esclaves ; mais d'où leur vient le butin qu'on aper-  
» çoit ? sans doute ils s'en seront emparés pendant que  
» Djida était à la chasse aux lions. » Alors il envoya  
Zébaïde, un de ses guerriers, à la rencontre de l'envoyé  
de Zohéir, avec ordre de prendre connaissance de sa  
mission, et de s'informer du sort de Djida. Quand ils  
se furent joints, Zébaïde, prenant la parole : — « O vous  
» qui venez ici chercher la mort, dit-il, hâtez-vous de  
» dire ce qui vous amène avant que votre tête ne roule  
» dans la poussière. » — « Je méprise vos vaines me-  
» naces, répondit Abssi ; bientôt nous nous rencontre-  
» rons sur le champ de bataille. Je viens ici pour trois  
» choses : vous annoncer, vous prévenir, et m'informer.  
» Je vous annonce que nous nous sommes emparés de  
» vos femmes et de vos troupeaux. Je vous préviens que  
» nous allons vous livrer un combat terrible sous la  
» conduite du vaillant Antar. Je viens m'informer du  
» butin que vous avez fait, car nous savons que vous  
» avez attaqué les trois tribus Beni-Kellab, Beni-Amar  
» et Beni-Kélal ; j'ai dit ; répondez. » — « Ce butin, dit  
» Zébaïde, nous est venu sans peine ; la terreur du nom  
» de Kaled a suffi. » — Puis il raconta ce qu'on a lu  
plus haut touchant le père d'Ablla ; et ajoutant que  
mille guerriers avaient été envoyés pour surprendre  
Beni-Abess : « A mon tour, continua-t-il, je vous de-  
» mande des nouvelles de Djida. » — « Elle est prison-  
nière, répondit Abssi, et souffrante de ses blessures. »  
— « Qui donc a pu la vaincre, elle aussi brave que son  
» mari ? » dit l'envoyé de Kaled. — « Un héros à qui rien  
» ne résiste, reprit Abssi ; Antar, fils de Chidad. »

Les deux envoyés ayant rempli leur mission, revin-  
rent en rendre compte à leurs chefs. Abssi en arrivant  
s'écria : — « O Beni-Abess, courez aux armes pour laver

» l'affront que vous a fait Beni-Zobaïd. » — Puis, s'adressant à Zohéir, il dit les vers suivants :

« Beni-Abess, surpris par l'ennemi, demeure dépeuplé. Un vent destructeur a balayé la place ; l'écho seul est resté.

» On vous a dépouillé de vos biens ; les hommes ont été massacrés ; vos enfants et vos femmes sont au pouvoir de l'ennemi. Entendez leurs cris de détresse : ils appellent votre secours. Beni-Zobaïd est triomphant, courez à la vengeance.

» O Antar, si vous voyiez le désespoir d'Ablla ! combien il surpasse celui de ses compagnes !

» Ses vêtements sont trempés de larmes ; la terre même en est inondée.

» Ablla, la belle parmi les belles.

» Courez donc aux armes ! le jour est venu de vaincre ou de mourir. Que la mort suive les coups de vos bras redoutables. »

A ce récit Zohéir ne put s'empêcher de verser des pleurs. Son affliction fut partagée par tous les chefs qui l'entouraient. Antar seul éprouva une sorte de satisfaction en apprenant le triste sort de son oncle, cause de tous ses malheurs ; mais son amour lui fit promptement oublier le plaisir de la vengeance.

L'envoyé de Kaled, arrivé en sa présence, déchira ses vêtements en récitant ces vers :

« O Beni-Zobaïd, vous avez été surpris par les guerriers de Beni-Abess, portés sur des chevaux rapides comme le vent.

» Vos biens les plus précieux vous ont été ravies.

» Serez-vous généreux envers ceux qui ont enlevé jusqu'à vos femmes?

» O Kaled, si vous pouviez voir Djida les yeux baignés de larmes!

» O vous, le plus redoutable des guerriers, courez le sabre à la main attaquer vos ennemis.

» La mort des braves est préférable à une vie sans honneur.

» Que les méchants ne puissent pas nous flétrir du nom de lâches. »

A ce récit, Kaled irrité donna l'ordre de marcher au combat. Zohéir, voyant ce mouvement, s'avança également suivi des siens. La plaine et les montagnes tremblèrent à l'approche des deux armées. Zohéir s'adressant à Antar : — « L'ennemi est nombreux, dit-il; » cette journée sera terrible. » — « Seigneur, répondit » Antar, l'homme ne doit mourir qu'une fois. Enfin » voici le jour que j'ai tant désiré. Je délivrerai nos » femmes et nos enfants, Kaled eût-il avec lui César et » le roi de Perse, ou je périrai. » — Puis il récita les vers suivants :

« L'homme, quelle que soit sa position, ne doit jamais supporter le mépris.

» L'homme généreux envers ses hôtes leur doit le secours de son bras.

» Il faut savoir supporter le destin, quand la valeur ne donne pas la victoire.

» Il faut protéger ses amis, et rougir sa lance dans le sang de son ennemi.

» L'homme qui n'a pas ces vertus ne mérite nulle estime.

» Je veux à moi seul tenir tête à l'ennemi.

» Ce qui nous a été ravi, je le reprendrai aujourd'hui.

» Le combat que je vais livrer fera trembler les plus hautes montagnes.

» Qu'Ablla se réjouisse, sa captivité va finir. »

En entendant ces vers, Chass s'écria : — « Que votre  
» voix se fasse toujours entendre, vous qui surpassez  
» tous les savants en éloquence, et tous les guerriers  
» en valeur ! »

Kaled, avant d'en venir aux mains, donna l'ordre de faire le plus de prisonniers possible.

Antar se porta du côté des captifs, pour tâcher de délivrer Ablla, mais il les trouva gardés par un nombre considérable de cavaliers. Kaled s'approcha également du côté où se trouvait Djida, se flattant que Beni-Abess ne tiendrait pas une heure entière devant lui. Il commença par attaquer les guerriers qui entouraient Zohéir et parvint à blesser Chass. Son père se défendit comme un lion, et le combat dura jusqu'à la fin de la journée ; l'obscurité seule sépara les deux armées, qui regagnèrent leurs camps. Après des prodiges de valeur, Antar de retour apprit du roi que Kaled avait blessé son fils. — « Par le Tout-Puissant, dit-il, demain je commencerai par vaincre Kaled ; j'aurais dû le faire aujourd'hui, mais j'ai cherché à délivrer Ablla sans pouvoir y réussir. Une fois Kaled tué ou prisonnier, son armée se dispersera promptement, et nous pourrons alors sauver nos malheureux amis. Beni-Zobaïd verra que nous le surpassons en valeur. »

— « O le brave des braves, répondit Zohéir, je ne doute pas du succès, mais je ne puis m'empêcher de

» frémir en pensant que Mehdi-Karab, à la tête de  
» nombreux guerriers, est allé surprendre notre tribu,  
» gardée seulement par mon fils Warka et un petit  
» nombre des nôtres. Je crains qu'il ne parvienne à  
» s'emparer de nos femmes et de nos enfants. Que de-  
» viendrons-nous si demain nous ne sommes pas vain-  
» queurs ? » — Antar ayant promis d'en finir le lende-  
main, ils prirent un léger repas, et se retirèrent dans  
leurs tentes pour y goûter quelque repos. Au lieu de  
s'y livrer comme les autres, Antar ayant changé de  
cheval, partit pour faire sa ronde, accompagné de  
Chaiboub, à qui, chemin faisant, il raconta ses tenta-  
tives infructueuses pour délivrer Ablla. « Plus heureux  
» que vous, lui dit Chaiboub, après bien des efforts,  
» je suis parvenu à l'apercevoir aujourd'hui, et voici  
» comment. Quand j'ai vu le combat engagé dans la  
» plaine, j'ai pris un long détour, en traversant le  
» désert, et je suis arrivé à l'endroit où se trouvaient  
» les prisonniers. J'ai vu le Rabek, son frère Heroné-  
» Eben-el-Wuard, votre oncle Mallek, son fils et les  
» autres guerriers de notre tribu, liés en travers sur  
» des chameaux : près d'eux étaient les femmes, et  
» parmi elles Ablla, dont les beaux yeux versaient des  
» torrents de larmes. Elle tendait les bras vers notre  
» camp en s'écriant : — « O Beni-Abess, n'est-il pas  
» un de tes enfants qui vienne nous délivrer ? pas un  
» qui puisse instruire Antar du triste état dans lequel  
» je suis ? — Cent guerriers entouraient les captifs,  
» comme une bague entoure le doigt. J'ai cependant  
» tenté d'enlever Ablla, mais j'ai été reconnu et pour-  
» suivi. En fuyant je leur décochais des flèches. J'ai  
» passé ainsi tout le jour, revenant sans cesse à la  
» charge, et toujours poursuivi. Je leur ai tué plus de

» quinze cavaliers. — Mais vous voyez la triste position d'Ablla. » — Ce récit arracha des larmes à Antar qui suffoquait de rage. Ayant fait un grand détour, ils arrivèrent enfin à leur destination.

Au point du jour les deux armées, s'étant préparées au combat, n'attendaient plus pour en venir aux mains que les ordres des chefs, quand le bruit se répandit dans Beni-Abess qu'Antar avait disparu. Cette funeste nouvelle découragea les guerriers de Zohéir, qui se regardaient dès lors comme vaincus. Celui-ci allait faire demander une suspension d'armes pour attendre le retour d'Antar, lorsqu'on vit au loin s'élever une poussière épaisse qui augmentait en s'approchant. On finit par entendre des cris de désespoir et de souffrance. Cette troisième armée fixa l'attention des deux autres. Bientôt on put distinguer des cavaliers souples comme de jeunes branches, tout couverts de fer, accourant joyeusement au combat. A leur tête marchait un guerrier haut comme un cèdre, ferme comme un roc : la terre tremblait sous ses pas. Devant lui étaient des hommes liés sur des chameaux, et entourés de cavaliers conduisant plusieurs chevaux non montés. Ces cavaliers criaient : *Beni-Zobaïd*, et leurs voix remplissaient le désert. C'était Mehdi-Karab, envoyé par Kaled pour dépouiller Beni-Abess. Il revenait après s'être heureusement acquitté de sa mission. En effet, arrivé à cette tribu au lever du soleil, il s'était aussitôt emparé de tous les chevaux, des meilleurs chameaux et de plusieurs filles des premières familles. Mais Warka, ayant réuni à la hâte le peu de guerriers qu'il avait, s'était mis à sa poursuite. Se voyant atteint, Mehdi-Karab, après avoir envoyé son butin en avant, sous l'escorte de deux cents cavaliers, avait attaqué le



corps de Warka qui, bien que très-inférieur en nombre, avait soutenu le combat avec opiniâtreté jusqu'à la fin du jour. Alors Beni-Abess ayant perdu la moitié des siens et Warka ayant été pris, le reste s'était dispersé. Mehdi-Karab, après cette affaire, s'était remis en route, et, ayant hâté sa marche, il arrivait à temps pour prendre part à l'action qui allait commencer. Il se mit aussitôt en bataille. A cette vue, Zohéir s'écria : — « Voilà mes craintes réalisées ! mais n'importe, que le sabre seul en décide. Tout est préférable à la honte de voir nos femmes réduites en esclavage et devenir des corps sans âme. »

Reçu avec des transports de joie, Mehdi-Karab, après avoir raconté son expédition, s'informa de Kaled, et apprit avec étonnement qu'étant monté à cheval la veille au soir pour faire la garde, il n'était pas encore de retour. Cachant son inquiétude, il fondit avec impétuosité sur Beni-Abess, suivi de tous les siens poussant leur cri de guerre. Les guerriers de Zohéir soutinrent ce choc terrible en désespérés, aimant mieux mourir que de vivre séparés de leurs amies. Des flots de sang inondèrent le champ de bataille. A midi, la victoire était encore indécise, mais Beni-Abess commençait à faiblir. L'ennemi faisait un ravage affreux dans ses rangs. Zohéir, qui se trouvait à l'aile gauche avec ses enfants et les principaux chefs, voyant le centre et l'aile droite plier, était dans le plus grand embarras, ne sachant comment arrêter son armée prête à se disperser, quand il aperçut derrière l'ennemi un corps de mille guerriers de choix criant : *Beni-Abess*. Il était commandé par Antar qui, semblable à une tour d'airain, et couvert de fer, accourait en toute hâte, précédé de Chaiboub criant d'une voix forte : — « Malheur à

» vous, enfants de Beni-Zobaïd ! Cherchez votre salut  
» dans la fuite. Dérobez-vous à la mort qui va pleuvoir  
» sur vous. Si vous ne me croyez pas, levez les yeux, et  
» voyez au bout de ma lance la tête de votre chef, Kaled-  
» Eben-Mohareb.»

#### DEUXIÈME FRAGMENT.

Antar, pendant sa captivité en Perse, ayant rendu au roi de ce pays d'importants services, ce prince lui accorda la liberté, et le renvoya comblé de riches présents en argent, chevaux, esclaves, troupeaux et armes de toutes sortes ; Antar ayant rencontré sur sa route un guerrier renommé par sa valeur, qui s'était emparé d'Ablla, le tua et ramena sa cousine avec lui. Près d'arriver à sa tribu, il envoya prévenir ses parents, qui le croyaient mort depuis longtemps ; l'annonce de son retour les combla de joie, et ils partirent pour aller à sa rencontre, accompagnés des principaux chefs et du roi Zohéir lui-même. En les apercevant, Antar, ivre de bonheur, mit pied à terre pour aller baiser l'étrier du roi, qui l'embrassa ; les autres chefs, heureux de le revoir, le pressèrent dans leurs bras ; Amara, son rival dédaigné, paraissait seul mécontent.

Pour faire honneur à son souverain, Antar continua la route à ses côtés, confiant la garde de sa fiancée à dix nègres qui, pendant la nuit, s'endormirent sur leurs chameaux. Ablla en ayant fait autant dans son haudag, fut alarmée, à son réveil, de se trouver loin du reste de la troupe ; ses cris éveillèrent les nègres, qui s'aperçurent alors que leurs montures avaient changé de route. Pendant qu'ils s'étaient éloignés pour tâcher

de retrouver leur chemin, Ablla, descendue de son haudag, se sentit saisir par un cavalier qui l'enleva et la plaça en croupe derrière lui ; c'était Amara qui, furieux de la considération qu'on témoignait à son rival, s'était éloigné, et, rencontrant sa cousine seule, avait pris le parti de s'emparer d'elle ; comme elle lui reprochait cette lâcheté, indigne d'un émir : — « J'aime mieux, » lui dit-il, vous enlever que de mourir de chagrin en » vous voyant épouser Antar. » Puis, continuant sa route, il alla chercher un refuge dans une tribu puissante, ennemie de Beni-Abess. Pendant ce temps, les nègres ayant retrouvé leur route, étaient venus reprendre le haudag, ne se doutant pas qu'Ablla l'avait quitté. Antar, ayant accompagné le roi jusque chez lui, revint au-devant de sa fiancée, qu'à son grand étonnement il ne trouva plus dans son haudag ; ses informations auprès des nègres étant restées sans résultats, il remonta à cheval et courut à la recherche d'Ablla durant plusieurs jours, se lamentant de sa perte et disant les vers suivants :

« Le sommeil fuit ma paupière ; mes larmes ont sillonné mes joues.

« Ma constance fait mon tourment, et ne me laisse aucun repos.

« Nous nous sommes vus si peu de temps, que mes souffrances n'ont fait qu'en augmenter.

« Cet éloignement, ces séparations continuelles me déchirent le cœur. Beni-Abess, combien je regrette vos tentes !

« Que de pleurs inutiles versés loin de ma tendre amie !

« Je n'ai demandé, pour rester heureux près de vous,

que le temps qu'accorderait un avare pour ~~laisser~~ voir son trésor. »

Antar, de retour après de longues et infructueuses recherches, se décida à faire partir son frère Chaiboub, caché sous un déguisement; celui-ci, à la suite d'une absence assez longue, revint lui apprendre qu'il avait découvert Ablla chez Mafarey-Eben-Hammarn, qui lui-même l'avait enlevée à Amara, dans le dessein de l'épouser; mais celle-ci, ne voulant pas y consentir, feignait la folie, et son ravisseur, pour la punir, la forçait de servir chez lui, où elle se trouvait en butte aux mauvais traitements de la mère de Mafarey, qui l'employait aux travaux les plus rudes. Je l'ai entendue vous nommer, ajouta Chaiboub, en disant les vers que voici :

« Venez me délivrer, mes cousins, ou du moins instruisez Antar de ma triste position.

» Mes peines ont épuisé mes forces; tous les malheurs m'accablent depuis que je suis loin du lion.

» Un vent léger suffisait pour me rendre malade, jugez de ce que j'éprouve dans l'état de souffrance où je suis réduite.

» Ma patience est à sa fin; mes ennemis doivent être contents; que d'humiliations depuis que j'ai perdu le héros de mon cœur!

» Ah! s'il est possible, rapprochez - moi d'Antar, le lion peut seul protéger la gazelle!

» Mes malheurs attendraient des rochers. »

Antar, sans vouloir en entendre davantage, partit à l'instant, et, après de longs et sanglants combats, parvint à délivrer Ablla.

**PENSÉES D'ANTAR.**

« Que vos ennemis craignent votre glaive; ne restez pas là où vous seriez dédaigné.

» Fixez-vous parmi les témoins de vos triomphes, ou mourez glorieusement les armes à la main.

» Soyez despote avec les despotes, méchant avec les méchants.

» Si votre ami vous abandonne, ne cherchez pas à le ramener, mais fermez l'oreille aux calomnies de ses rivaux.

» Il n'est pas d'abri contre la mort.

» Mieux vaut mourir en combattant que vivre dans l'esclavage.

» Pendant que je suis compté au nombre des esclaves, mes actions traversent les nuages pour s'élever jusqu'aux cieux.

» Je dois ma renommée à mon glaive, non à la noblesse de ma naissance.

» Mes hauts faits feront respecter ma naissance aux guerriers de Beni-Abess qui seraient tentés de la dédaigner.

» Les guerriers et les coursiers eux-mêmes sont là pour attester les victoires de mon bras.

» J'ai lancé mon cheval au milieu de l'ennemi, dans la poussière du combat, pendant le feu de l'action;

» Je l'en ai ramené taché de sang, se plaignant de mon activité sans égale;

» A la fin du combat, il n'était plus que d'une seule couleur.

» J'ai tué leurs plus redoutables guerriers, Rabiha-

**Hafreban, Giaber-Eben-Mehalka, et le fils de Rabiha-Zabrkan est resté sur le champ de bataille.**

» Zabiba ' me blâme de m'exposer la nuit ; elle craint que je ne succombe sous le nombre.

» Elle voudrait m'effrayer de la mort, comme s'il ne fallait pas la subir un jour.

» La mort, lui ai-je dit, est une fontaine à laquelle il faut boire tôt ou tard.

» Cessez donc de vous tourmenter, car si je ne meurs pas, je dois être tué.

» Je veux vaincre tous les rois qui déjà sont à mes genoux, craignant les coups de mon bras redoutable.

» Les tigres et les lions mêmes me sont soumis.

» Les coursiers restent mornes, comme s'ils avaient perdu leurs maîtres.

» Je suis fils d'une femme au front noir, aux jambes d'autruche, aux cheveux semblables aux grains de poivre.

» O vous qui revenez de la tribu, que s'y passe-t-il ?

» Portez mes saluts à celle dont l'amour m'a préservé de la mort.

» Mes ennemis désirent mon humiliation ; sort cruel ! mon abaissement fait leur triomphe.

» Dites-leur que leur esclave déplore leur éloignement pour lui.

» Si vos lois vous permettent de me tuer, satisfaites votre désir ; personne ne vous demandera compte de mon sang. »

**Antar s'étant précipité au milieu de l'ennemi, disparut aux yeux des siens qui, craignant pour sa vie,**

' Mère d'Antar.

se disposaient à lui porter secours ; lorsqu'il reparut tenant la tête du chef des ennemis ; il dit les vers suivants :

« Si je ne désaltère pas mon sabre dans le sang de l'ennemi, s'il ne découle pas de son tranchant, que mes yeux ne goûtent aucun repos, même en renonçant au bonheur de voir Ablla dans mes songes.

» Je suis plus actif que la mort même, car je brûle de détruire ceux qu'elle consentirait à attendre.

» La mort, en voyant mes exploits, doit respecter ma personne. Les bras des Bédouins seront courts contre moi, le plus redoutable des guerriers ; moi, le lion en fureur ; moi, dont le glaive et la lance rendent aux âmes leur liberté.

» Quand j'apercevrai la mort, je lui ferai un turban de mon sabre, dont le sang relève l'éclat.

» Je suis le lion qui protège tout ce qui lui appartient.

» Mes actions iront à l'immortalité.

» Mon teint noir devient blanc quand l'ardeur du combat vient embraser mon cœur ; mon amour devient extrême, la persuasion alors n'a plus d'empire sur moi.

» Que mon voisin soit toujours triomphant, mon ennemi humilié, craintif et sans asile.

» Par le Tout-Puissant qui a créé les sept cieux et qui connaît l'avenir, je ne cesserai de combattre jusqu'à la destruction de mon ennemi, moi, le lion de la terre, toujours prêt à la guerre.

» Mon refuge est dans la poussière du champ de bataille.

» J'ai fait fuir les guerriers ennemis, en jetant à terre le cadavre de leur chef.

» Voyez son sang qui découle de mon sabre.

» O Beni-Abess ! préparez vos triomphes et glorifiez-vous d'un nègre qui a un trône dans les cieux.

» Demandez mon nom aux sabres et aux lances, ils vous diront que je m'appelle Antar <sup>1</sup>. »

Le père d'Ablla , ne voulant pas donner sa fille à Antar, avait quitté la tribu pendant son absence. A son retour, ce héros ne trouvant plus sa cousine, dit les vers suivants :

« Comment nier l'amour que je porte à Ablla, quand mes larmes témoignent de la douleur que me cause son absence ? Loin d'elle, le feu qui me dévore devient chaque jour plus ardent ; je ne saurais cacher des souffrances qui se renouvellent sans cesse.

» Ma patience diminue pendant que mon désir de la revoir augmente.

» A Dieu seul je me plains de la tyrannie de mon oncle, puisque personne ne me vient en aide.

» Mes amis, l'amour me tue, moi, si fort, si redoutable.

» O fille de Mallek, je défends le sommeil à mon corps fatigué ; pourrait-il d'ailleurs s'y livrer sur un lit de braise ?

» Je pleure tant, que les oiseaux mêmes connaîtront ma douleur, et pleureront avec moi.

» Je baise la terre où vous étiez ; peut-être sa fraîcheur éteindra-t-elle le feu de mon cœur.

» O belle Ablla, mon esprit et mon cœur sont égarés pendant que vos troupeaux restent en sûreté sous ma garde.

<sup>1</sup> Courageux.



» Ayez pitié de mon triste état : je vous serai fidèle jusqu'à l'éternité.

» En vain mes rivaux se réjouissent, mon corps ne goûtera aucun repos. »

---

## FRAGMENTS

DE

## POÉSIES ARABES.

---

Un calife étant à la chasse, s'égara après avoir perdu sa suite, et arriva près d'une source où trois jeunes filles de Bédouins étaient à puiser de l'eau ; leur ayant demandé à boire, toutes trois s'empressèrent de lui en présenter. Charmé de leur obligeance, le calife voulut les en récompenser ; mais, se trouvant sans argent, il cassa plusieurs de ses flèches, qui étaient d'or, et leur en distribua les morceaux. Chacune lui fit ses remerciements en vers.

La première dit :

« Si vos flèches sont d'or, c'est pour montrer de la générosité, même envers l'ennemi. Vous donnez ainsi aux blessés les moyens de se faire traiter, et aux morts ceux de payer leurs funérailles. »

**La seconde dit :**

**« Dans les combats, votre main trop ouverte étend ses largesses jusque sur vos ennemis; vos flèches sont d'un métal précieux pour prouver que la guerre ne vous empêche pas de donner. »**

**La troisième dit :**

**« Aux jours du combat, il jette aux ennemis des flèches d'or pour que les blessés soient à l'abri de l'abandon et que les morts achètent leurs suaires. »**

---

**Un Arabe, ayant fait rougir une jeune fille en la regardant, lui dit :**

**« Mes regards ont semé des roses sur vos joues; pourquoi me défendre de les cueillir? la loi permet à celui qui plante de récolter. »**

**Tanbé-Eben-Homager a fait un grand nombre de vers pour son amie, Lailla-el-Akeatial, entre autres ceux qui suivent :**

**« Après ma mort, si Lailla-el-Akeatial venait au lieu où je reposerai m'adresser la parole, pour lui répondre ma voix franchirait la terre et les pierres qui me recouvriront, ou l'écho de ma tombe lui-même se ferait entendre. »**

**La passion de Tanbé était si violente qu'il en mou-**

rut. Quelque temps après, Lailla s'étant mariée, passait, non loin du tombeau de Tanbé, accompagnée de son mari, qui lui dit d'aller parler à ce fou pour voir s'il lui répondrait ainsi qu'il l'avait annoncé dans ses vers. Comme elle voulait s'en excuser, son mari lui en donna l'ordre avec colère. Forcée d'obéir, elle tourna la tête de son chameau vers le tombeau, et en arrivant elle s'écria : Tanbé, êtes-vous là ?

A ces mots, un grand oiseau prit son vol d'un buisson voisin et effraya le chameau, qui, bondissant, jeta Lailla par terre. Elle se tua en tombant, et fut enterrée près de Tanbé.

---

Ehnassondi m'a dit :

« Je vous ai connu versant des larmes de sang, tant était grande votre constance ; pourquoi ces larmes sont-elles devenues blanches ? »

J'ai répondu :

« Ce n'est de ma part ni oubli, ni infidélité, mais à force de pleurer le temps a blanchi mes larmes. »





**PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ BELGE  
DE LIBRAIRIE, ETC.**

---

**ARTINE. OEuvres poétiques. 4 vol. in-18.**

-- **Méditations poétiques et nouvelles Méditations poétiques. 1 vol. in-18.**

**Harmonies poétiques et religieuses. 1 vol. in-18.**

... **Jocelyn. 2 vol. in-18.**

**OEuvres diverses. 2 vol. in-18.**

**Chute d'un ange. 2 vol. in-18.**

- **Voyage en Orient. 4 vol. in-18.**











